La révolte dans le désert

Lawrence d'Arabie

tempus

Table of Contents

Couverture
Titre
Copyright
Sommaire
Introduction
1 - Storrs se rend à Djedda
2 - En route pour le camp de Fayçal
3 - Fayçal et ses troupes
4 - Difficultés autour de Yambo
5 - Fayçal marche vers le nord
6 - Tactique et politique
7 - En route pour la Syrie
8 - Le véritable désert
9 - Festins dans les tribus
10 - Les nomades – La vie nomade
11 - La marche à la mer
12 - Akaba – Suez – Allenby
13 - Nous modifions le groupement de nos forces
14 - Nous harcelons l'ennemi
15 - Nous faisons sauter un train
16 - Victoire et pillage
17 - Un nouveau plan d'opérations
18 - Nous traversons encore une fois le chemin de fer
19 - Festins et palabres
20 - La ruée vers le pont
21 - Encore un train qui saute
22 - Retour au monde civilisé
23 - La bataille pour Tafileh
24 - Bloqués par l'hiver
25 - Le siège de Maan
26 - Dawnay attaque Shahm
27 - Stratégie – Approvisionnements
28 - Buxton et le corps impérial des chameaux (C. I. C.)
29 - Querelles de famille

30 - Aux avant-gardes
31 - Nous coupons les grandes lignes ferrées
32 - L’on se bat sur terre et dans l’air
33 - La RAF nous aide
34 - Les Turcs s’effritent
35 - Notre jonction avec les britanniques
36 - Entrée à Damas
37 - Un embryon de gouvernement

collection tempus

Lawrence d'Arabie

LA RÉVOLTE DANS LE DÉSERT

1916-1918

Présentation de
Christian Destremau

PERRIN
www.editions-perrin.fr

Secrétaire générale de la collection :
Marguerite de Marcillac

© Perrin, un département d'Édi8, 2015

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.editions-perrin.fr

Lawrence d'Arabie, peinture de Francisco Fonollosa, non datée.
© PrismaArchivo/Leemage

EAN : 978-2-262-06125-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

tempus est une collection des éditions Perrin.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Titre
Copyright
Introduction
1 - Storrs se rend à Djedda
2 - En route pour le camp de Fayçal
3 - Fayçal et ses troupes
4 - Difficultés autour de Yambo
5 - Fayçal marche vers le nord
6 - Tactique et politique
7 - En route pour la Syrie
8 - Le véritable désert
9 - Festins dans les tribus
10 - Les nomades – La vie nomade
11 - La marche à la mer
12 - Akaba – Suez – Allenby
13 - Nous modifions le groupement de nos forces
14 - Nous harcelons l'ennemi
15 - Nous faisons sauter un train
16 - Victoire et pillage
17 - Un nouveau plan d'opérations
18 - Nous traversons encore une fois le chemin de fer
19 - Festins et palabres
20 - La ruée vers le pont
21 - Encore un train qui saute
22 - Retour au monde civilisé
23 - La bataille pour Tafileh
24 - Bloqués par l'hiver
25 - Le siège de Maan
26 - Dawnay attaque Shahm
27 - Stratégie – Approvisionnements
28 - Buxton et le corps impérial des chameaux (C. I. C.)
29 - Querelles de famille
30 - Aux avant-gardes
31 - Nous coupons les grandes lignes ferrées
32 - L'on se bat sur terre et dans l'air
33 - La RAF nous aide
34 - Les Turcs s'effritent
35 - Notre jonction avec les britanniques
36 - Entrée à Damas
37 - Un embryon de gouvernement

Introduction

Lorsqu'en 1920 Thomas Edward Lawrence s'était lancé dans la rédaction tant attendue de ses aventures en Arabie, récit pour lequel il avait d'emblée choisi un titre obscur, *Les Sept Piliers de la Sagesse*, il avait souhaité que cet ouvrage, qui promettait d'être monumental et qui allait devenir un classique du XX^{e} siècle, ne soit publié qu'après sa mort. En excellente condition physique, il ne pouvait évidemment savoir que celle-ci surviendrait une dizaine d'années plus tard, à moto, alors qu'il n'avait pas encore atteint la quarantaine. Or le grand public – et les principaux éditeurs du Royaume-Uni – étaient avides de pouvoir lire le récit des exploits d'un des très rares héros qui avaient émergé de la grande lutte anonyme qui avait ensanglanté le monde entre 1914 et 1918.

En 1922, une première impression privée (version dite « de l'*Oxford Times* ») du manuscrit des *Sept Piliers* commença à circuler dans les milieux littéraires britanniques. Le refus de Lawrence de publier apparut alors comme une erreur, voire un caprice. L'auteur était devenu, grâce notamment au journaliste américain Lowell Thomas, une véritable star mondiale. Ceux qui l'avaient côtoyé durant la guerre savaient du reste qu'il possédait un véritable talent littéraire, comme le prouvaient ses dépêches militaires adressées au Caire qui relataient dans un style poétique et très imagé les progrès de la révolte arabe contre les Turcs.

Lawrence estimait cependant que certains passages de son livre étaient trop personnels, voire compromettants, et était conscient que son style d'écriture était par moments difficile d'accès pour un large public. La publicité inévitable autour de la parution d'un tel ouvrage aurait certainement embarrassé ses supérieurs hiérarchiques de la RAF, corps qu'il avait rejoint sous pseudonyme, certains ayant accepté de protéger son anonymat.

La pression était cependant très forte. Des lecteurs éminents de la première version des *Sept Piliers*, comme George Bernard Shaw, estimaient que Lawrence faisait montre d'une coquetterie coupable, et firent tout ce qu'ils purent pour le convaincre de publier le manuscrit dans sa totalité, en dépit de ses défauts et de certains passages qui pouvaient mettre mal à l'aise. Lawrence se montra inflexible, mais il eut l'idée d'une version au tirage très limité, destinée à des amis proches et à des bibliophiles, sur souscription. Lawrence était depuis longtemps passionné par les éditions de luxe et porta un soin tout particulier à celle-ci ; chacun des 210 exemplaires avait d'ailleurs une reliure distincte. Parue en 1926, cette deuxième version (dite « de Cranwell ») finit par circuler entre de nombreuses mains : certains lecteurs frustrés firent même paraître des annonces dans les journaux proposant d'emprunter un exemplaire à un souscripteur pendant une semaine en échange de cinq livres sterling.

Mais Lawrence avait été extrêmement exigeant quant à la qualité de la fabrication, et le prix de souscription initialement demandé – 30 guinées par exemplaire, une somme pourtant élevée – s'était révélé très insuffisant. Il avait été contraint de financer lui-même le solde et s'était lourdement endetté. C'est donc pour des raisons purement financières qu'il accepta finalement la publication d'une version abrégée, destinée au grand public, pour laquelle il choisit un titre moins obscur : *Revolt in the Desert*, « La Révolte dans le désert ».

La rédaction des *Sept Piliers* avait été une entreprise particulièrement ardue et Lawrence n'avait aucunement l'envie de passer trop de temps sur cette nouvelle version. Sa méthode fut relativement radicale. Il racontera, mais on a quelque mal à le croire, qu'il lui fallut une simple journée, secondé par des camarades de la Royal Air Force, des ciseaux et de la colle. Les sept premiers chapitres des *Sept Piliers* furent ainsi totalement supprimés, ainsi que plusieurs autres chapitres. Quelques phrases furent

ajoutées ici et là pour redonner au récit la continuité que la purge avait mise à mal, la version finale représentant environ les 2/5e des *Sept Piliers.* Cette opération chirurgicale fut considérée comme une réussite. Lawrence écrivit à l'éditeur Edward Garnett, qui avait déjà travaillé en 1922 sur une version abrégée, que le résultat était peut-être meilleur que les *Sept Piliers*, ajoutant, pour faire bonne mesure et sur le ton d'auto-dénigrement qu'il affectait avec constance, que « la moitié d'une calamité, c'est toujours mieux qu'une entière ».

Le chapitre de Deraa, et son viol supposé par le gouverneur turc, les dramatiques scènes dans lesquelles il décrit les hospices de Damas remplis de soldats turcs mourants ne furent pas épargnés par les ciseaux de Lawrence et ses camarades, au grand dam de certains lecteurs. Pour Lawrence, cela était trop haut en couleur ; trop personnel aussi. Dans le cas de Deraa, cela aurait pu choquer. Comment le grand public aurait-il pu accepter de voir un héros de la Grande Guerre humilié aussi lamentablement ? Sans parler de ses camarades de la RAF ou de sa hiérarchie, qui n'auraient pas accepté cet étalage presque indécent.

D'autres passages controversés furent également retirés par Lawrence : sa longue et mystérieuse expédition aux confins de la Syrie, en juin 1917, par exemple, qui reste jusqu'à ce jour une énigme. Les longs développements politiques furent raccourcis, ainsi que les descriptions trop fouillées. Il n'est quasiment pas question de massacres de prisonniers turcs et d'exactions commises par les Bédouins, alors qu'ils apparaissent à plusieurs reprises dans les *Sept Piliers*. La principale scène de massacre d'une colonne turque en retraite, aux abords du village de Tafas, peu avant l'entrée dans Damas, est estropiée. Lawrence confirme qu'il a bien donné à cette occasion l'ordre de ne pas faire de prisonniers, mais omet, dans *La Révolte*, l'incident le plus grave. Contrairement à ses ordres, les Arabes font des prisonniers turcs, mais les exécutent à la mitrailleuse, après la bataille, sur son ordre ou du moins sans que Lawrence ne fasse quoi que ce soit pour l'éviter : scène pourtant décrite en détail dans ses rapports officiels comme

dans les *Sept Piliers*. *La Révolte* étant appelée à un grand succès, Lawrence ne voulait sans doute pas qu'on puisse l'accuser d'avoir été le complice, voire l'instigateur, d'un véritable crime de guerre.

Paru en mars 1927 chez un jeune éditeur de très grande qualité, Jonathan Cape, le succès fut immédiat. Lawrence avait calculé que 30 000 ventes lui permettraient de payer ses dettes et décida que cela était suffisant. 90 000 exemplaires avaient déjà été tirés, qui furent tous vendus, mais ce fut tout. Le solde des droits revint à une fondation pour les orphelins de la RAF. Lawrence se trouvait alors à Karachi, pour éviter, disait-il, d'être harcelé par les journalistes, mais il suivait de près les commentaires des critiques qui furent, dans leur majorité, enthousiastes. *Revolt in the Desert* fut d'ailleurs aussitôt l'objet de traductions en plusieurs langues, notamment en français.

La Révolte n'est pas un ersatz des *Sept Piliers* pour lecteur paresseux ou pour « boy-scout », selon les mots de Lawrence. La lecture est certes plus aisée, mais c'est un magnifique récit, au rythme rapide : une succession de morceaux de bravoure ; assez peu de descriptions de paysages, hormis les magnifiques passages sur le ouadi Rumm, en Jordanie. Une œuvre nerveuse, racée, svelte, tout en restant d'une longueur conséquente ; avec Lawrence et ses compagnons, on avance vers Damas au trot, parfois au galop, là où les *Sept Piliers* nous conduisent au pas – un pas parfois un peu languissant du reste. Les principaux personnages – Fayçal, Auda, Ali – apparaissent ainsi sous une lumière plus forte et en sont d'autant plus mémorables.

Quant au héros principal, il en ressort moins tourmenté : c'est un guerrier heureux qui parcourt l'Arabie, et ses relations avec les Bédouins sont décrites avec humour et gaieté. Les moments de découragement, les échecs sont également bien présents, mais les exploits leur succèdent plus rapidement que dans les *Sept Piliers*.

On a parfois le sentiment que, soucieux de laisser une grande œuvre capable de rivaliser non seulement avec les classiques du XIX^e^ mais aussi avec ceux du début du XX^e^ siècle, où l'introspection et la psychologie individuelle ont pris une place éminente, Lawrence « surjoue » dans les *Sept Piliers*, en donnant à sa propre personne une complexité artificielle et une épaisseur peut-être exagérée. D'une certaine façon, *La Révolte*, œuvre moins ambitieuse, débarrassée d'une gangue littéraire et culturelle, est un texte plus sincère.

Au final, *La Révolte* est un récit haletant, sans fioritures, qui entraîne immédiatement le lecteur au cœur des combats, des embuscades, des longues traversées à dos de chameau dans le désert brûlant. Pour le lecteur moderne, c'est une œuvre de coin du feu, profondément satisfaisante ; elle éclaire aussi le Moyen-Orient bouleversé que nous connaissons.

Christian DESTREMAU
(avril 2015)

1

Storrs se rend à Djedda

Lorsque nous jetâmes enfin l'ancre dans la rade de Djedda, devant cette blanche cité comme suspendue entre un ciel de feu et le spectre fugitif de ses murs que le mirage balançait sur la large lagune, alors la chaleur de l'Arabie, pareille à du plomb fondu, tomba sur nous et nous laissa anéantis. Nous étions au mois d'octobre 1916, à l'heure de midi ; et sous ce soleil zénithal les couleurs se diluaient dans une teinte neutre comme par une belle nuit de clair de lune. Tout n'était qu'ombre épaisse ou clarté : trous noirs des rues, maisons à la blancheur éblouissante. Plus près de nous, l'éclat blafard d'une brume chaude s'épandait en lueurs diffuses sur le port intérieur et, dans le lointain, des lieues et des lieues de sable sans relief aboutissaient à une rangée de collines basses qui se devinaient à travers les buées surchauffées de l'espace.

Au nord de Djedda, un groupe de bâtiments dansait sous l'incessant mirage tandis que le navire jetait l'ancre et qu'en un rythme régulier le vent soufflait dans l'atmosphère des vagues de chaleur.

Le colonel Wilson, représentant officiel du gouvernement britannique auprès du nouvel Etat arabe, avait envoyé sa vedette à notre rencontre, et ce ne fut qu'en mettant le pied sur cette terre d'Arabie que nous nous rendîmes compte que les fantômes balancés par le mirage étaient véritablement des êtres vivants. Pour se transporter au consulat il fallait longer les murailles blanches d'un bâtiment en construction, puis traverser les ruelles étouffantes des souks. Autour des indigènes, accroupis devant un tas de dattes ou de viande, des mouches, par milliers, s'agitaient éperdument, et dans les pinceaux de soleil filtrant à travers les interstices des toitures en planches recouvertes de vieux sacs, les poussières de l'air tourbillonnaient

dans une sarabande effrénée. L'atmosphère était celle d'un bain de vapeur surchauffé.

Nous atteignîmes enfin le consulat. Le colonel nous reçut dans une salle qu'un lattis épais garantissait du soleil tandis qu'elle s'ouvrait largement du côté de la brise de mer, à peine sensible depuis quelques jours. Il nous apprit que le chérif Abdullah, deuxième fils de Hussein, grand chérif de la Mecque, faisait à ce moment même son entrée dans la ville. Il ne pouvait arriver plus à propos. Pour le rencontrer, nous avions, Ronald Storrs et moi, quitté le Caire et parcouru la mer Rouge, car l'accès de la Mecque est toujours interdit aux chrétiens. Or l'affaire qui amenait Storrs en Arabie ne pouvait se traiter par téléphone. En ce qui me concernait l'attrait d'une randonnée lointaine justifierait ma présence ; quant à Storrs, secrétaire à la Résidence britannique d'Egypte pour les affaires d'Orient, il était l'homme de confiance de sir Henry Mc Mahon dans toutes les négociations délicates qui se poursuivaient avec le chérif de la Mecque. Sa profonde connaissance du monde arabe, la grande expérience et la finesse de sir Henry, de même que l'amabilité de Clayton firent sur le chérif une telle impression que, malgré sa méfiance habituelle, ce personnage jugea la façon prudente et avisée avec laquelle nous conduisions notre politique orientale une garantie suffisante de succès pour lui permettre de commencer ouvertement sa révolte contre la Turquie. Son loyalisme à l'égard des autorités britanniques ne se démentit jamais pendant cette guerre si fertile en situations incertaines et critiques. Sir Henry fut le bras droit de l'Angleterre dans le Moyen-Orient jusqu'au jour où la rébellion arabe devint un fait accompli. Sir Mark Sykes en fut le bras gauche et si les dirigeants et les bureaux du Foreign Office se fussent réciproquement tenus au courant des événements, notre réputation d'honnêteté n'aurait jamais souffert des attaques dont elle se vit l'objet.

Abdullah, monté sur une jument blanche et entouré d'une bande d'esclaves à pied richement armés, vint à nous, tout rayonnant de son récent succès à Taïf. Il était salué avec respect par les habitants de la ville. Je le

voyais pour la première fois ; Storrs, au contraire, le connaissait depuis longtemps et entretenait avec lui les meilleures relations. Pourtant, au cours de notre entretien, je ne tardai pas à avoir l'impression qu'il affectait une imperturbable amabilité. Ses yeux clignotaient et, bien qu'âgé de 35 ans seulement, il prenait de l'embonpoint. Peut-être abusait-il du rire. Il accueillit d'une plaisanterie et avec beaucoup d'aisance toutes les personnes qui se présentèrent, mais lorsque nous commençâmes à causer sérieusement, Abdullah sembla déposer son masque de gaîté ; il choisissait ses mots, toute la finesse de sa race perçait dans ses arguments. Bien entendu ses idées ne s'accordaient pas toujours avec celles de Storrs, et il avait également à faire à forte partie.

Pour ma part, j'observais, je critiquais, cherchant, en badinant, à découvrir le fond des choses. Pendant les derniers mois les progrès de la révolte n'avaient guère été satisfaisants : on piétinait sur place : or, pareille stagnation n'est que trop souvent, dans ces sortes de guerres de partisans, le prélude d'un désastre. Je soupçonnais un manque de direction. L'intelligence, le jugement, la sagesse politique ne faisaient pas défaut, mais l'on cherchait en vain cette ardeur enthousiaste qui mettrait le désert en feu. Ma visite à Djedda avait surtout pour but de découvrir l'animateur – encore inconnu – de l'affaire, et de me rendre compte jusqu'à quel point il était capable de mener la révolte aux fins que je concevais pour elle. A mesure que se poursuivait notre conversation, j'acquérais de plus en plus la conviction qu'Abdullah était trop pondéré, trop calme, trop facétieux pour remplir le rôle de prophète, surtout du prophète guerrier qui, si l'on en croit l'histoire, réussit les révolutions. Peut-être sa véritable valeur se dévoilerait-elle après le succès, pendant la paix.

Storrs me fit entrer dans la discussion en demandant à Abdullah ses vues sur les conditions de la campagne. Celui-ci reprenant aussitôt son sérieux, répondit qu'il tenait tout d'abord à faire valoir aux Britanniques que cette affaire les touchait directement et immédiatement. Et il s'en expliqua de la sorte.

Du fait que nous avions négligé de couper le chemin de fer du Hedjaz, les Turcs purent rassembler les moyens de transport et les approvisionnements nécessaires pour renforcer Médine.

Après avoir repoussé Fayçal loin de cette ville, ils préparaient maintenant une colonne mobile composée de toutes armes pour avancer sur Rabigh.

Du fait encore de notre négligence, les Arabes manquaient du matériel d'artillerie et des munitions nécessaires pour défendre efficacement les défilés montagneux par lesquels passait la route du Sud.

Hussein Mabeirig, chef des tribus de Rabigh, s'était rallié aux Turcs et si la colonne de Médine avançait, ses contingents la rejoindraient.

Son père n'aurait alors d'autre alternative que de se mettre à la tête de son peuple de la Mecque et de mourir en combattant sous les murs même de la Ville Sainte.

A ce moment la sonnerie du téléphone se fit entendre ; le grand chérif voulait parler à Abdullah. On le mit au courant des phases de notre entretien, et il confirma spontanément que, réduit à la dernière extrémité, il n'hésiterait pas à se faire tuer. Les Turcs devraient passer sur son corps pour entrer dans la Mecque. La conversation prit fin sur cette déclaration et Abdullah, un vague sourire aux lèvres, demanda qu'afin de prévenir un pareil désastre, une brigade britannique, formée le plus possible de contingents musulmans, fût postée à Suez avec tous ses moyens de transport, prête à être lancée sur Rabigh aussitôt que les Turcs déboucheraient de Médine pour reprendre l'offensive. Que pensions-nous de cette proposition ?

Je m'engageai à en faire part à nos hautes autorités du Caire, sans cacher que les Britanniques répugneraient à distraire des troupes de la défense de l'Egypte, laquelle primait toute autre considération – toutefois il

ne devait pas s'imaginer que nous redoutions la moindre entreprise de l'ennemi contre le Canal – ; ils seraient peu disposés, ajoutai-je, à envoyer des soldats chrétiens défendre les habitants de la Ville Sainte contre les Ottomans, attendu qu'aux Indes certains Musulmans, persuadés des droits imprescriptibles du Gouvernement turc à l'*haramein*[1], en profiteraient pour travestir nos mobiles politiques et dénaturer les objectifs de notre action en Arabie. Peut-être pourrais-je soutenir ses dires plus efficacement si j'étais en mesure de faire un rapport concernant la question de Rabigh après avoir étudié l'affaire sur place et m'être rendu compte moi-même des sentiments de la population locale. J'aimerais également voir Fayçal, m'entretenir avec lui de ses besoins et des possibilités de prolonger la défensive en montagne au moyen des tribus de la région, convenablement ravitaillées par nous en matériel de guerre. Ne pourrais-je parcourir à cheval la route *Sultani* dans la direction de Médine, depuis Rabigh jusqu'au camp de Fayçal ?

Storrs intervint alors et appuya énergiquement mes propositions, insistant sur l'importance capitale d'avoir très vite, au sujet de la situation, des renseignements recueillis *de visu* par un observateur compétent, en état de tenir au courant le Commandant en chef britannique de l'Egypte. Abdullah prit le téléphone et s'efforça d'obtenir de son père que je fusse autorisé à circuler librement dans le pays. Le chérif ne dissimula pas la méfiance que lui inspirait ma suggestion. Abdullah débattit la question et, après avoir obtenu quelques avantages, il passa l'appareil à Storrs qui usa de toute sa diplomatie pour achever de convaincre le vieillard. C'était un véritable régal intellectuel que d'entendre Storrs discourir en langue arabe avec toute la volubilité d'un autochtone ; c'était aussi pour tout Anglais vivant en Orient une admirable leçon sur la manière dont il faut parler affaires avec des Orientaux soupçonneux ou récalcitrants. Impossible de résister plus de quelques minutes à cette dialectique insinuante, aussi, dans la circonstance, Storrs eut-il gain de cause. Le chérif demanda à communiquer encore une fois avec Abdullah ; il l'autorisa à écrire à Ali et à suggérer à ce dernier que, s'il n'y voyait pas d'inconvénient et si les conditions du pays étaient normales, l'on pouvait me permettre d'aller

rendre visite à Fayçal ; et Abdullah, grâce à l'influence de Storrs, transforma ce message conditionnel en des instructions formelles. Il prescrivit à son frère Ali de me fournir dans le moindre délai une excellente monture et de me confier à des mains sûres qui me conduiraient au camp de Fayçal. Personnellement je n'en désirais pas plus, bien que Storrs eût voulu davantage. Nous nous séparâmes pour aller déjeuner.

Nous avions conservé une agréable impression de Djedda, traversée rapidement en nous rendant au consulat. Aussi, vers la fin de l'après-midi, dès que la température se montra moins étouffante, ou plutôt que le soleil commença à descendre sur l'horizon, nous parcourûmes la ville, guidés par Young, l'adjoint de Wilson : cet officier admirait beaucoup toutes les choses anciennes et fort peu ce qui se faisait actuellement.

Djedda est certainement une cité remarquable sur bien des points. Les rues me rappellent un peu les allées ombragées d'un parc. Protégées par des toitures en planches dans le souk principal, elles laissent partout ailleurs apparaître une bande de ciel à travers le vide, assez étroit du reste, que laissent entr'elles les hautes et blanches murailles élevées sur chacun de ses bords. Les maisons, faites d'un calcaire pétri de coraux, comportent quatre ou cinq étages soutenus par des charpentes en poutres carrées derrière des façades qui sont décorées de larges fenêtres cintrées ouvertes sur toute la hauteur de l'immeuble et garnies de panneaux en bois gris. Le verre à vitres est inconnu à Djedda, mais la menuiserie y foisonne et le fenestrage s'agrémente de très délicates ciselures.

L'architecture rappelle par certains côtés le style Elizabeth ; les charpentes au travail très fini, genre Cheshire, n'ont pas su maintenir la pureté de leur décor qui est rapidement tombé au dernier degré de la pacotille. Les façades, rongées par le temps, percées de trous imparfaitement bouchés, s'effritent, et, sous leur crépis misérable, elles semblent avoir été découpées dans du carton pour un décor romanesque de théâtre. La ville, si propre à parcourir et si pleine de silence, faisait l'effet

d’une ville morte. Pas de véhicules – les rues ne sont pas assez larges pour eux –, pas d’animaux ferrés, pas d’encombrements. Tout se taisait. On avait même l’impression de quelque chose de contraint, de furtif. Sur notre passage les portes se fermaient doucement ; nous ne rencontrions ni chiens bruyants, ni enfants piaillant et, sauf dans le souk encore à moitié endormi, les passants étaient rares. Les quelques personnes que nous aperçûmes, avec leurs crânes rasés, leurs visages effarés par notre approche, et toutes d’une maigreur effrayante, semblaient comme épuisées par la maladie ; elles glissaient rapidement et avec précaution, sans même arrêter leur regard sur nous. A relever chez tous ces autochtones des gandourahs blanches pareilles, des calottes abritant des têtes toutes également tondues, des mêmes châles en cotonnade rouge s’enroulant autour de corps étiques et enfin l’absence de toute chaussure, on eût cru ces pâles citadins coulés dans un même moule et revêtus d’un uniforme.

L’atmosphère était accablante, mortelle pour l’étranger, et comme impropre à la vie d’êtres humains. Ce n’est pas que la chaleur fût particulièrement cuisante, mais l’air saturé de vapeur surchauffée et humide entretenait partout une insupportable moiteur : nous nous sentions épuisés, comme vieillis. Cette atmosphère de Djedda est unique en son genre. Ce n’est plus ici la violence des odeurs qui se dégagent dans des villes telles que Smyrne, Naples ou Marseille, mais on y vit avec la sensation de respirer un air dans lequel se seraient concentrées et figées depuis des siècles les exhalaisons d’êtres humains, et de se trouver dans un bain continu de chaleur et de transpiration. L’on dirait que Djedda n’a jamais été soumise au balayage bienfaisant d’une forte brise, que, dans ses rues étroites d’un bout de l’année à l’autre, le même air y demeure confiné depuis que les maisons furent bâties, et qu’il y séjournera aussi longtemps que les murs resteront debout. Nous ne trouvâmes rien d’intéressant à acheter dans les soukhs.

Au commencement de la soirée, le chérif fit demander Storrs au téléphone ; il voulait savoir s’il nous serait agréable d’entendre sa troupe de

musiciens. « Lesquels ? » fit Storrs étonné, tout en félicitant Sa Sainteté de ses progrès en courtoisie. Le chérif expliqua que, du temps des Turcs, le quartier général du commandant de l'Hedjaz possédait une fanfare de cuivres qui jouait tous les soirs pour distraire l'état-major. Lors de la capture du Gouverneur à Taif par Abdullah, la musique fit partie de la prise. Les prisonniers furent envoyés en Egypte, à l'exception des artistes qu'on interna à la Mecque pour faire de la musique aux vainqueurs. Le chérif Hussein posa l'appareil sur la table de son hall et, conviés successivement à prendre le récepteur, nous entendîmes les airs joués au palais de la Mecque, à 45 milles de Djedda. Storrs exprima par téléphone au chérif la satisfaction de tous les auditeurs et celui-ci, dans un accès de galanterie, annonça que la fanfare serait envoyée à marches forcées à Djedda pour nous donner quelques concerts. « Et alors, ajouta-t-il, vous pourrez me faire le plaisir de m'appeler à votre tour au téléphone afin que je partage votre satisfaction. »

Le lendemain Storrs alla rendre visite à Abdullah dont les tentes étaient dressées hors de la ville, près de la « tombe d'Eve ». Ils visitèrent ensemble l'hôpital militaire, les casernes, les bureaux municipaux et furent reçus par le maire et par le gouverneur. Entre-temps ils parlèrent finances, discutèrent sur le titre de chérif, sur les rapports de Hussein avec les autres princes d'Arabie et sur la marche générale de la guerre, tous lieux communs et matière courante des entretiens protocolaires entre représentants de deux Gouvernements. Rien de plus fastidieux que ces palabres ; je me tins coi la plupart du temps, car j'avais décidé en mon for intérieur qu'Abdullah n'était pas le chef qu'il nous fallait.

Le chérif Shakir, le meilleur ami d'Abdullah et son cousin, m'intéressa davantage. Shakir, gros personnage de Taïf, avait toujours été depuis son jeune âge le compagnon de jeux des fils du chérif Hussein. Il continuait à s'amuser tant en public que dans la vie privée avec tout le faste que lui permettaient sa grande fortune, sa bravoure et sa confiance en lui-même. Je n'avais jamais vu un homme passer aussi soudainement d'une dignité glaciale à une animation folle, un être aussi vibrant, aussi magnifiquement

constitué, jouissant de la vie avec autant d'intensité. Son visage, ravagé par la petite vérole qui l'avait du même coup rendu complètement glabre, reflétait instantanément, telle la glace d'une auto filant en vitesse, tout ce qui se passait au dedans de lui-même. Abdullah commandait en chef au siège de Taïf, mais ce fut Shakir qui conduisit les troupes au combat, et cela avec une telle fougue, un tel mépris du danger que sa charge tourna contre ses propres buts. Les Arabes n'osèrent pas le suivre à l'assaut de la brèche ouverte dans la muraille et Shakir dut revenir seul, sans blessure, mais maudissant ses compagnons, se moquant de leur poltronnerie et bafouant un ennemi déconfit qui se vengea en arrosant de pétrole sa vaste maison et en détruisant une précieuse bibliothèque de manuscrits arabes.

Ce même soir Abdullah vint dîner chez le colonel Wilson. Nous le reçûmes dans la cour, au pied du perron du consulat. Derrière lui se tenaient ses fonctionnaires de service et les esclaves de sa brillante maison. Plus loin était massée une troupe d'hommes barbus, à la face minable, aux traits émaciés, revêtus d'uniformes en lambeaux et portant chacun un instrument de musique en cuivre terni. Abdullah, les montrant de la main, s'écria triomphalement : « Ma musique ! On les fit asseoir sur des bancs dans l'avant-cour, Wilson leur envoya des cigarettes tandis que nous nous rendions dans la salle à manger dont les baies s'ouvraient largement à la brise de mer. Pendant que nous prenions place, la bande d'artistes encadrée par les fusils de la garde d'Abdullah, commença son concert. Chaque instrument jouait pour son propre compte des airs turcs absolument lugubres. Nos oreilles souffraient de cette cacophonie ; quant à Abdullah, il rayonnait.

Les convives, bien vite lassés de ces mélodies turques, réclamèrent des airs allemands. Un aide de camp sortit aussitôt et, du haut du perron, demanda, en turc, aux artistes de nous jouer quelque chose d'allemand. Ils attaquèrent immédiatement d'un mouvement mal assuré : « Deutschland über alles ! » au moment même, où, à la Mecque, le chérif prenait le récepteur pour écouter notre concert. Puis l'assistance réclama encore de la

musique allemande ; on lui servit « Ein feste Burg ». Soudain, au beau milieu du morceau, l'on n'entendit plus que les dissonances flasques des tambours dont les peaux se détendaient dans la lourde humidité de Djedda. Les musiciens réclamèrent du feu ; aussitôt les gardes d'Abdullah leur apportèrent de la paille et des planches d'emballage. Les caisses, tournées et retournées devant la flamme finirent par retrouver une certaine sonorité et les artistes reprirent ce qu'ils appelaient l'hymne de haine, mais interprété de telle sorte que nul d'entre nous n'aurait pu y reconnaître une phrase musicale telle que nous les composons en Europe. « Mais c'est une marche funèbre ! » s'écria l'un de nous en se tournant vers Abdullah. Les yeux du chérif s'écarquillèrent, et Storrs, intervenant aussitôt, réussit à tourner la boutade en plaisanterie. Nous envoyâmes nos gratifications avec les restes du festin aux mélancoliques musiciens. Tout à fait insensibles à nos louanges, ils demandèrent simplement à être renvoyés chez eux.

1. Suprématie religieuse du Sultan de Constantinople sur les Lieux Saints de l'Islam (N. d. T.).

2

En route pour le camp de Fayçal

Le lendemain je quittai Djedda pour me rendre par mer à Rabigh, quartier général du chérif Ali, le frère aîné d'Abdullah. En recevant l'ordre de son père qui lui prescrivait de me faire conduire immédiatement auprès de Fayçal, Ali fut frappé de stupeur ; mais il n'avait qu'à obéir. Il fit préparer à mon intention son splendide méhari avec sa propre selle et tout son luxueux harnachement en cuir de Nejd aux incrustations polychromes, franges tressées et filets brodés de fils métalliques. Des hommes de confiance, Tafas et son fils, de la tribu des Hawasim devaient me conduire jusqu'au camp de Fayçal.

Ali ne me laissa partir qu'au coucher du soleil, de crainte que l'un de ses partisans ne m'aperçut quittant le camp. Il garda mon voyage secret même auprès de son entourage intime, et me remit un burnous avec un haïk de façon à ce que je pusse cacher mon uniforme sous un déguisement arabe et présenter ainsi dans l'obscurité la silhouette d'un indigène voyageant sur un chameau. Je n'emportais pas de vivres, Ali ordonna à Tafas de se munir de quelques provisions en passant à Bir el Cheik, le premier lieu habité que nous rencontrerions, à 60 milles environ de Rabigh. De plus, je devais me garer de toute curiosité indiscrète pendant le voyage et me tenir éloigné de tous les campements.

Nous traversâmes d'abord les bosquets de palmiers qui ceinturent de verdures les maisons assez dispersées du village de Rabigh ; puis, sous la clarté des étoiles, nous longeâmes la Tehama, vaste plaine sans reliefs, désertique et sablonneuse ; elle s'étend entre la côte ouest de l'Arabie et les premières montagnes de l'intérieur qui courent parallèlement au littoral pendant des milles et des milles d'une indescriptible monotonie. Dans la journée, cette plaine basse est soumise à d'intolérables chaleurs et le

manque d'eau en fait une route d'un parcours peu engageant, mais nous ne pouvions l'éviter parce que les hauteurs moins inhospitalières sont faites d'un sol caillouteux, impraticable aux bêtes chargées, et on ne peut les tourner ni par le nord, ni par le sud.

Je savourais la fraîcheur de la nuit après les dures journées de discussions et de palabres qui m'avaient retenu si longtemps à Rabigh. Tafas, sans prononcer une parole, cheminait en tête, guidant la colonne, et les chameaux avançaient silencieusement de leur pas cadencé sur le sable doux du désert. Plongé dans mes pensées tout le long de la route, je me disais qu'en ce moment je foulais la piste suivie depuis des siècles par d'innombrables générations de croyants, venus du nord, qui allaient faire leurs dévotions dans la Ville Sainte et remettre leurs offrandes au sanctuaire vénéré. Il me semblait que la révolte arabe pourrait, dans un certain sens, être comme une réplique du pèlerinage et rapporter dans le nord, à la Syrie, un nouvel idéal, une croyance en la liberté qui remplacerait la croyance atavique en une révélation.

Nous continuâmes à cheminer ainsi pendant des heures dans la monotonie d'une route sans obstacles. Parfois pourtant les jambes de nos montures se raidissaient brusquement, les selles craquaient, indiquant ainsi la présence de fondrières de sable mouvant, parsemées de plantes désertiques ; le sol devenait inégal, difficile pour la marche. Derrière chaque touffe, le vent accumulait le sable en une petite dune allongée, tandis que, à côté, sur les espaces nus, il tourbillonnait en creusant de légères cavités. Les chameaux semblaient dans la nuit avoir le pied moins sûr ; à la clarté pâle des étoiles, les ombres se diluaient dans la teinte neutre du sable, si bien que bosses et trous devenaient difficiles à distinguer. Vers minuit, nous fîmes halte ; je m'enroulai dans mon burnous et m'étendant au fond d'une cavité à ma taille, je dormis confortablement presque jusqu'à l'aube.

Dès que Tafas sentit le froid nocturne qui annonce l'aube prochaine, il se leva et, deux minutes plus tard, nous étions de nouveau en marche. Une heure après il faisait clair, juste au moment où nous grimpions un petit col de lave, submergé presque jusqu'au sommet par les sables que le vent avait apportés. Cette coulée volcanique épandue à travers la plaine descendit jadis du gros champ de lave du Hedjaz dont la lisière occidentale s'allongeait sur notre droite, justifiant ainsi le tracé adopté par la piste côtière que nous suivions. Le col, pierreux, était court. De chaque côté se dressaient des masses volcaniques solidifiées en larges boudins aux formes arrondies, du haut desquels, à en croire Tafas, on pouvait voir les navires voguant sur la mer. Près de la route s'élevaient de petits monticules de pierre édifiés par la piété des pélerins : certains se réduisaient à trois cailloux superposés par la main d'un passant, d'autres, au contraire, constituaient de véritables tas que la fantaisie dévote de l'homme, ajoutant une pierre au monceau déjà existant, accroissait de jour en jour, parfois même sans mobile, simplement parce que d'autres avaient déjà accompli au passage un geste identique et que ceux-ci devaient sans doute savoir pourquoi.

Au delà du col, la piste descendait dans une dépression largement ouverte – la Mastoura – par laquelle l'ouadi Fura s'écoule vers la mer. Aux rares occasions où les pluies sont abondantes dans le Tareif, la masse d'eau rassemblée brusquement pénètre à travers la plaine dans une multitude de petits lits, larges et sans profondeurs, obstrués de pierres erratiques et qui forment sur le rivage un delta long de 6 milles environ. Les eaux torrentielles coulent dans quelques bras pendant une heure ou deux seulement, elles en occupent d'autres pendant un ou deux jours ; puis le fleuve reste à sec durant un certain nombre d'années. Par contre, le terrain, perméable, absorbe une grande quantité d'eau et le sous-sol, sous sa couche de sable qui le protège du soleil, conserve une humidité dont profitent largement les menues plantes et les arbres épineux épars dans la plaine. Quelques-uns n'ont pas moins d'un pied de diamètre à la base et ils s'élèvent parfois à une hauteur de vingt pieds. Les branches les plus basses,

incessamment broutées par les chameaux, semblent méthodiquement recoupées à un même niveau, et cette régularité qui rappelle la taille des ifs dans nos jardins, donne, en plein désert, une étrange impression de civilisation, d'autant plus que jusqu'à cette région favorisée, le sol de la Tehama est totalement dépourvu de végétation.

Dès le lever du soleil, nous partîmes au trot, pressés d'arriver au puits de Mastoura, la première étape depuis Rabigh sur la route suivie par les pélerins. Nous devions y abreuver nos montures et nous reposer un moment. Mon méhari faisait ma joie, jamais encore je n'avais monté une bête pareille. En Egypte, il n'y a pas de bons chameaux de selle ; quant à ceux du Sinaï, incontestablement forts et endurants, ils n'ont pas été dressés, comme ces riches méharas des princes arabes, à aller de ce pas rapide et doux, si agréable pour le cavalier.

Mais ces belles qualités, réservées d'ordinaire à des cavaliers qui ont le talent d'en profiter et savent les réclamer de l'animal, étaient bien perdues ce jour-là. Pour ma part, je ne m'attendais qu'à être porté, sans la moindre idée de la façon dont on devait mener un méhari. S'il est relativement facile de demeurer en selle sur un chameau, il est par contre très difficile de savoir tirer le meilleur parti des qualités de sa monture et de faire de longs voyages en ne fatiguant, ni le cavalier ni la bête. Au cours de notre randonnée, Tafas risqua quelques allusions discrètes à mon inexpérience de méhariste ; c'était l'un des rares sujets sur lesquels il voulait bien discourir. Les ordres qu'il avait reçus de me garer de tout contact avec les gens que l'on pourrait rencontrer semblaient même lui fermer la bouche. Je le regrettais, car son dialecte arabe m'intéressait.

Tout auprès de la falaise nord de la Mastoura, nous trouvâmes le puits. A son côté, les pierres de murs en ruines – jadis un gourbi – gisaient éparses sur le sol ; plus loin, quelques Bédouins étaient assis sous de légers abris faits de branchages et de feuilles de palmier. Nous ne les saluâmes pas. Tafas se rapprocha au contraire de la vieille masure et mit pied à terre ; je

m’assis à l’ombre tandis que, avec son fils Abdullah, il faisait boire les bêtes et puisait de l’eau pour nous désaltérer. Le puits, vieux et large, soigneusement construit en bonne pierre, se terminait par une solide margelle ; sa profondeur devait être d’une vingtaine de pieds. Pour faciliter le ravitaillement des voyageurs démunis de cordes, une sorte de cheminée carrée, à trois faces, avait été ménagée dans la paroi : sur ses faces opposées des pierres en légère saillie et régulièrement espacées permettaient à un homme de descendre et de remonter avec sa peau de boue remplie d’eau, en s’aidant des pieds et des mains.

Des passants désœuvrés s’étaient amusés à lancer tant de pierres dans le puits que celui-ci, à demi engorgé, contenait peu d’eau. Abdullah, attachant ses manches flottantes aux épaules et relevant sa gandourah sous sa ceinture à cartouches, descendit à plusieurs reprises avec une merveilleuse agilité ; il remontait chaque fois une vingtaine de litres d’eau qu’il versait pour nos animaux dans une auge en pierre disposée près de la margelle.

Les bêtes en absorbèrent à peu près vingt litres chacune, car la veille elles avaient toutes bu à Rabigh. Puis on les laissa flâner dans le voisinage tandis que nous demeurions paisiblement assis à l’ombre du mur, respirant la brise légère qui nous arrivait de la mer. Abdullah fumait une cigarette en récompense de sa peine.

Entre-temps surgit une bande d’Arabes qui conduisaient à l’abreuvoir un troupeau nombreux de méharas. L’un des hommes descendit au fond du puits : il emplissait d’eau de grandes outres en cuir que ses compagnons échelonnés dans la cheminée latérale remontaient en se les passant de main en main tout en chantant à pleine voix un staccato très accentué.

Tandis que nous les observions, deux méharistes venant du nord et montés sur de très belles bêtes s’avancèrent vers nous à une allure rapide. L’un d’eux était vêtu d’un riche tissu de Cachemire avec un turban recouvert de lourdes soieries brodées ; l’autre, plus modestement accoutré de cotonnade blanche, portait sur sa tête une simple calotte de coton rouge.

Ils firent halte près du puits et le plus somptueusement habillé des deux se laissa élégamment glisser à terre du haut de sa selle sans faire agenouiller sa monture. Il lança la rêne à son compagnon en lui disant d'un ton détaché : « Fais boire nos bêtes pendant que je vais là-bas me reposer ». Puis il s'avança de notre côté et, après nous avoir jeté un regard d'une indifférence affectée, s'assit le long du mur au pied duquel nous étions déjà installés. Il m'offrit une cigarette qu'il venait de rouler et de coller sur ses lèvres. « Vous êtes sans doute de Syrie ? » nous dit-il. J'éludai poliment une réponse en lui demandant à mon tour s'il n'était pas de la Mecque. Mais lui aussi il évita de me renseigner. Nous causâmes un instant de la guerre et de la maigreur des chamelles.

Quant à l'autre cavalier, il demeurait debout, immobile, non loin de nous, tenant distraitement dans la main les rênes des deux montures. Il semblait attendre pour se rapprocher à son tour du puits que les Arabes précédemment arrivés eussent fini d'abreuver leur troupeau. « Que se passe-t-il ? » lui cria le jeune seigneur. « Fais boire nos bêtes immédiatement ! » Le serviteur s'approcha et d'un air navré répondit : « Ils ne veulent pas me laisser passer ! – Miséricorde divine ! » hurla son maître qui, se redressant d'un bond, lui cravacha brutalement la tête et les épaules. « Va immédiatement le leur demander ». Mustapha parut surpris, offensé. Allait-il dans sa colère riposter à son maître par un geste violent ? Non ; se ravisant, il courut au puits.

Les Arabes, indignés, lui firent place par pitié et laissèrent ses chameaux s'abreuver avec les leurs. A voix basse ils lui demandèrent : « Qui est-ce ? » Et Mustapha répondit : « Le cousin de notre Seigneur de la Mecque. » Aussitôt courant à leurs selles, ils en détachèrent des paquets de feuilles vertes et de bourgeons de jeunes pousses qu'ils étalèrent devant les deux méharas. Ce fourrage de fortune se cueille en frappant les taillis avec une forte matraque et les extrémités des branches ainsi détachées vont tomber dans une bâche préalablement étendue au-dessous, à même le sol.

Le jeune chérif les observait d'un œil satisfait. Lorsque sa bête eut achevé de brouter, il grimpa lentement sur son cou sans effort apparent et se remit en selle. Puis, après avoir pris onctueusement congé de nous, il demanda à Dieu de récompenser généreusement les Arabes. Ceux-ci lui souhaitèrent bon voyage et il partit dans la direction du sud, tandis que, après être également remontés sur nos méharas, nous prenions la route du nord. Dix minutes plus tard, j'entendis un rire étouffé et j'aperçus le vieux Tafas donner des signes manifestes de joie.

— Qu'as-tu donc, Tafas ?

— Vous avez vu, Seigneur, ces deux cavaliers près du puits ?

— Le chérif et son domestique.

— Oui. Mais c'était le chérif Ali ibn el Hussein, de Modhig, et son cousin, le chérif Mohsin, les seigneurs du Harith, ennemis de sang des Masruh. Ils ont craint d'être retardés ou même chassés du puits s'ils étaient reconnus, aussi se donnèrent-ils comme maître et serviteur venant de la Mecque. Avez-vous remarqué la colère de Mohsin lorsque Ali le cravacha ? Ali est un vrai démon. Alors qu'il n'avait que onze ans, il se sauva de chez son père et se réfugia auprès de son oncle qui vivait du pillage des pélerins. Il y demeura plusieurs mois, jusqu'au jour où son père réussit à s'emparer de sa personne. Dès le premier jour de la bataille de Médine, il se trouva aux côtés de notre seigneur Fayçal et il conduisit les Ateiba dans les plaines de Aar et de Bir Derwish. La lutte se déroula exclusivement entre méharistes et Ali refusa de conserver dans sa troupe un seul homme qui ne pût faire ce qu'il faisait lui-même, c'est-à-dire courir au besoin côte à côte avec sa monture, sauter d'une main en selle tout en tenant de l'autre son fusil. Les enfants de Harith sont des enfants de bataille.

Pour la première fois les paroles abondaient sur les lèvres du vieux.

Tandis qu'il parlait nous cheminions vivement à travers la plaine éblouissante, presque sans arbres, et dont le sol devenait plus doux aux pieds de nos méharas. Couvert au début de petits cailloux gris semblables à du gravier, il se ouatait maintenant d'une couche de sable toujours plus épaisse et, parmi les pierres devenues plus rares, nous distinguâmes bientôt, à leurs colorations diverses, des fragments de porphyre, de schiste vert et de basalte. Puis ce fut du sable blanc, très pur, soutenu par un substratum plus résistant. Nos bêtes couraient désormais comme sur un véritable tapis. Les parcelles de sable, polies par le vent, scintillaient pareilles à de la poussière de diamants, et l'éclat en était si violent qu'il me devint bien vite insupportable. Je clignai les yeux en fronçant les sourcils et j'abaissai sur mon front, en guise de visière, le bord du haïk, en même temps que je relevais la partie qui entourait mon cou, de façon à protéger mon visage contre les bouffées de chaleur montant du sol. A 80 milles devant nous, au delà de Yambo, les cimes du Rudhawa se profilaient sur l'horizon : elles semblaient surgir des vapeurs éblouissantes qui, plus denses dans le bas, en masquaient entièrement le pied. Près de nous, sur la plaine, de petites collines aux contours vagues paraissaient nous barrer la route. A droite, la crête escarpée du Beni Ayub, fine et dentelée comme une lame de scie, rejoignait dans le nord une chaîne bleuâtre de petites montagnes. Plus loin encore, des massifs de plus en plus élevés se superposaient les uns aux autres en étages déchiquetés et se paraient de belles teintes cuivrées sous les rayons obliques du soleil couchant ; ils semblaient vouloir escalader la masse imposante du djebel Subh dont les granits ont pris sous une érosion millénaire les formes les plus étranges.

Un peu plus tard, abandonnant la piste des pélerins, nous nous engageâmes sur notre droite dans un raccourci, à travers une plaine qui s'élevait graduellement au-dessus d'un massif de basalte tellement enfoui dans le sable que seules les pointes les plus hautes émergeaient au-dessus du sol.

Au coucher du soleil nous aperçûmes le hameau de Bir el Cheik. Pendant qu'on allumait du feu en vue du souper, nous profitâmes des dernières lueurs du crépuscule pour parcourir la rue principale. Tafas pénétra dans l'un des vingt misérables gourbis de l'agglomération, et chuchotant quelques mots entrecoupés de longs silences, il acheta de la farine. Il la pétrit dans ses mains avec de l'eau, en fit une galette épaisse de deux pouces, large de huit, et l'enfouit dans les cendres chaudes d'une flambée de broussailles fournies par une femme Subh qu'il paraissait connaître. Après un semblant de cuisson, la galette fut sortie du feu et grossièrement époussetée, puis nous nous la partageâmes. Abdulla nous quitta aussitôt pour aller acheter du tabac.

Mon guide me signala l'existence de deux puits au pied des pentes du versant sud, mais je ne me sentais nullement disposé à aller les visiter. Notre longue course à méhari m'avait brisé les muscles, mal entraînés à de pareilles randonnées, et je supportais avec peine la chaleur de la plaine. Ma peau était couverte d'ampoules, mes yeux, trop longtemps soumis à l'éclat éblouissant des sables et des pierres baignés dans la lumière ardente du soleil me faisaient mal. Je venais de passer deux années entières au Caire à travailler de la tête, assis du matin au soir devant un bureau, dans une petite pièce encombrée et bruyante ; ma besogne, particulièrement absorbante, excluait tout exercice corporel autre que le va-et-vient quotidien entre l'hôtel et le bureau. Aussi ce brusque changement d'existence était-il d'autant plus dur que je n'avais pas eu le loisir de m'accoutumer graduellement à la traîtrise du soleil arabique et à la longue monotonie des étapes à méhari. Ce même soir, nous devions reprendre notre course et la poursuivre toute la journée du lendemain avant d'arriver au camp de Fayçal.

De sorte que je bénis cette heure consacrée aux soins du marché et de la cuisine, et je fus non moins satisfait de l'heure de repos que nous nous accordâmes d'une commune entente. Malheureusement elle passa trop vite à mon gré. Il fallut bientôt remonter en selle et chevaucher en pleine

obscurité, gravissant et descendant des pentes de vallées, traversant des zones basses et encaissées, à l'atmosphère surchauffée, pour retrouver ensuite un air frais et réconfortant en terrain découvert. Le sol devait être sablonneux, car les foulées de nos bêtes ne troublaient pas ce silence nocturne si énervant pour des oreilles sans cesse aux écoutes ; il devait aussi être uni, vu que je m'endormais constamment sur ma selle pour me réveiller quelques secondes après, le cœur soulevé, tandis que, d'instinct, je m'accrochais au point d'appui illusoire de la croix qui surmontait l'avant de ma selle, afin de retrouver un équilibre brusquement compromis par une foulée irrégulière de ma bête. Dans ce noir opaque de la nuit, les formes du pays, imprécises, ne retenaient guère l'attention d'yeux lourds de fatigue. Enfin, longtemps après minuit, le moment de la halte arriva. Je m'installai au milieu d'une sorte de cavité formée dans le sable par le vent et, bien enroulé dans mon burnous, je m'endormis avant même que Tafas eût achevé d'entraver nos montures.

Trois heures plus tard nous étions de nouveau en marche sous la clarté pâlissante de la lune près de son coucher. Nous cheminâmes le long de l'ouadi Mared ; l'obscurité était profonde, chaude, pleine de silence et, de chaque côté, les crêtes aiguës des montagnes se profilaient en noir et blanc à l'horizon, dans un dernier reflet de lune. Des arbres jonchaient le sol. L'aube enfin se montra alors que, sortant des sinuosités rocheuses du thalweg, nous débouchions dans une large plaine balayée par un vent violent qui faisait tournoyer d'odieux tourbillons de poussière. Puis le jour vint tout à fait, et, sur notre droite, nous aperçûmes Bir ibn Hassani, assemblée de drôles de petites maisons appuyant pour plus de sûreté, les uns contre les autres, des murs en pisé d'une stabilité toujours incertaine. On eût dit un village de poupées, plus solitaire que le désert lui-même, dans l'ombre immense projetée par les hautes falaises rocheuses qui encerclaient, en arrière des maisons, le gouffre du Subh. Tandis que nous observions les maisons et que nous espérions toujours y voir apparaître un peu de vie, le soleil hâtait son ascension, et les murs de roches aux crêtes se dessinant à quelque milliers de pieds au-dessus de nos têtes, accusèrent leurs contours,

renvoyant déjà de la lumière blanche contre un ciel encore blafard dans l'aube fugitive.

Nous continuâmes notre route à travers la grande vallée. Un cavalier, vieux et bavard, monté sur un chameau hors d'âge, sortit du village et s'avança vers nous d'une allure lente. Il se nommait Khallaf. Après un flot de paroles banales suivi d'une pause, il nous salua, et lorsque nous lui eûmes rendu son salut, il s'efforça d'entamer la conversation. Son obligeance, trop obséquieuse, inspirait la méfiance. Tafas supportait mal sa présence et lui répondait brièvement. Khallaf insistait ; finalement, pour se faire mieux voir de nous, il se mit à explorer le fond de sa sacoche d'où il retira un petit pot à couvercle, en fer émaillé, contenant une belle portion de la denrée qui constitue dans le pays Hedjaz l'élément essentiel de la nourriture de voyage. C'était du gâteau de pâte de farine, sans levain, analogue à notre galette de la veille, mais broyé encore chaud entre les doigts et humecté de beurre fondu jusqu'à ce que le tout présentât une certaine consistance. L'arabe le saupoudra de sucre pilé au moment de l'entamer, puis chacun de nous en arracha un morceau dont il fit une boulette entre ses doigts.

J'abordai ce mets avec discrétion – j'y goûtais pour la première fois – tandis que Tafas et Abdulla l'attaquaient vigoureusement, de sorte que Khallaf fut victime de sa générosité et réduit à la portion congrue. Rien de plus normal d'ailleurs puisque les Arabes trouvent indigne de leur sobriété d'emporter des provisions de route lorsqu'ils entreprennent un petit voyage d'une centaine de milles. Tout le monde maintenant étant camarade, la conversation reprit de plus belle. Khallaf nous raconta les derniers combats et l'échec subi la veille, par Fayçal. A l'en croire, le chérif avait dû abandonner les sources de l'ouadi Safra, puis, – du moins notre homme le supposait – se retirer à Hamra, à très petite distance en avant de nous ; dans tous les cas, ajouta-t-il, nous serions à même de nous en assurer lorsque nous traverserions le prochain village. La rencontre n'avait pas été très violente, mais tous les blessés appartenaient aux contingents fournis par les

tribus de Tafas et de Khallaf : noms et blessures furent méthodiquement énumérés.

Après avoir parcouru encore 7 milles, nous arrivâmes à une crête peu élevée, traversée par une longue muraille faite de morceaux de granit grossièrement entassés. Cette sorte de barrière courait sur le sommet des collines partout où la raideur des pentes avait permis d'escalader les hauteurs et elle allait d'une falaise à l'autre. Dans le centre, à l'endroit où passait la piste, deux petits enclos, espèces de parcs à bétail, étaient ménagés. Je demandai à Khallaf l'origine d'un aussi gigantesque travail. Pour toute réponse il me dit qu'il avait visité Damas, Constantinople, le Caire où il connaissait beaucoup d'Egyptiens marquants. Est-ce que j'y connaissais des Anglais ? Notre compagnon paraissait décidément bien curieux de savoir qui j'étais et de découvrir mes intentions. Il me tendit des pièges en me parlant le dialecte égyptien ; je lui répondis dans celui d'Alep : aussitôt il me parla de Syriens éminents qu'il connaissait ; ceux-ci ne m'étaient pas non plus inconnus. Puis Khallaf aiguilla la conversation sur la politique locale : il me posa prudemment certaines questions, allusions délicates et indirectes au chérif et à ses fils, me demandant ce que, d'après moi, Fayçal comptait faire maintenant. J'en savais encore moins que lui sur ce chapitre et parai assez maladroitement la difficulté. Tafas intervint brusquement et me tira d'embarras en faisant dévier l'entretien sur d'autres sujets. Plus tard nous apprîmes que Khallaf était aux gages des Turcs auxquels il envoyait de fréquents rapports sur ce qui se passait dans les contingents arabes réunis près de Bir ibn Hassani.

Après avoir franchi une autre crête, nous tournâmes à droite et dégringolâmes les pentes jusqu'à une haute falaise rocheuse qui dominait le thalweg. Puis contournant l'obstacle, nous nous trouvâmes soudain dans l'ouadi Safra, la vallée que nous cherchions. Wasta, le plus gros village de la région était devant nous. Cette agglomération se compose de plusieurs groupes de maisons accrochés aux deux versants de la vallée ; d'autres sont plantés sur les alluvions des rives de l'ouadi ou encore se nichent sur les

îlots rocheux qui ont résisté à l'assaut des crues, provoquant ainsi la formation d'une multitude de lits secondaires qui serpentent dans les terrains plus friables et se dispersent dans tout le fond de la vallée.

Nous gagnâmes l'autre rive en contournant deux ou trois de ces îlots et en traversant le lit principal du torrent – celui qui reçoit tout d'abord les eaux des crues d'hiver – aujourd'hui véritable piste absolument plate, au sol couvert de cailloux blancs et de galets. Au milieu, encadré par des groupes de palmiers, un bassin naturel à fond de sable, long peut-être de 200 mètres et large de 12 pieds contient une eau d'une admirable limpidité. Une pelouse de gazon et de fleurs, d'une largeur de dix mètres environ, encercle cette sorte de lac. Nous y fîmes un court arrêt pour permettre à nos bêtes de brouter un peu de vert et de s'abreuver à leur soif. Quel soulagement de reposer nos yeux sur de la verdure après une longue journée passée dans l'étincellement du ciel et avec la réverbération de cette lumière ardente sur les innombrables facettes des cailloux du sol ! Cette impression fut si brutale que, machinalement, je levai les yeux me demandant si quelque nuage ne venait pas de voiler la face du soleil.

Nous continuâmes à cheminer vers l'amont du torrent jusqu'à un jardin d'où s'écoulait, sur un lit de pierres brillantes, un magnifique filet d'eau. Nous contournâmes, à l'ombre des palmiers, le mur de clôture en pisé qui encerclait une des petites agglomérations détachées. Tafas nous guidait dans la rue étroite. Les habitations étaient si basses que, du haut de nos selles, nous dominions leurs terrasses d'argile. Il s'arrêta devant une maison de dimensions un peu plus grandes et frappa à la porte d'une cour découverte. Un esclave vint ouvrir, nous mîmes silencieusement pied à terre. Tafas entrava nos bêtes, délia leurs sangles et leur distribua du fourrage vert pris dans un tas déposé près de l'entrée. Il m'introduisit ensuite dans la chambre des hôtes, petite pièce sombre, très propre, aux murs de boue desséchée avec une toiture de troncs de palmiers recouverts de terre battue. Nous nous

assîmes sur la natte en palmes qui couvrait le sol devant l'estrade. La température s'était peu à peu élevée dans cette vallée encaissée, et bientôt nous nous étendîmes côte à côte. Le bourdonnement des abeilles au dehors, à l'intérieur le ronron des mouches voletant autour de nos têtes protégées par des voiles de gaze, tout nous invitait au sommeil.

Un repas de pain et de dattes préparé par les gens du logis nous attendait au réveil. Les dattes, fraîches, étaient délicieuses, fondantes et sucrées ; jamais encore je n'en avais mangé d'aussi exquises. Ensuite, nous nous remîmes en selle et continuâmes à remonter la vallée en longeant le ruisseau qui, de temps à autre, se faufilait dans les jardins clos à faible hauteur par des murs en pisé. De nombreuses rigoles, profondes d'un ou deux pieds, couraient en tous sens dans ces enclos, assurant à chaque genre de culture la quantité d'eau nécessaire. La source, propriété de la communauté, est sous la surveillance d'un gardien spécial qui, au moyen de petits barrages mobiles, envoie dans chaque enclos, et chaque jour pendant un nombre déterminé de minutes, ou une fois par semaine – cela dépend des usages locaux – le volume d'eau qui lui revient. Cette eau courante, un peu saumâtre, est excellente pour les dattiers qui fournissent des fruits de qualité supérieure. Celle des puits particuliers est assez douce. Ceux-ci existent en grand nombre dans les jardins, car la couche aquifère se rencontre à trois ou quatre pieds seulement au-dessous du sol.

Notre itinéraire nous fit traverser le souk du village central. Les magasins étaient assez pauvrement approvisionnés, tout l'endroit portait des signes manifestes de décrépitude et d'abandon. Il y a une génération à peine, Wasta, prétend-on, comptait un millier de maisons, mais un jour les eaux dévalèrent dans l'ouadi Safra en une telle masse que la plupart des murs des jardins furent emportés et les palmiers arrachés par la violence du courant. Quelques-uns des îlots, occupés depuis des siècles par des habitations, furent submergés, les murs en pisé se fondirent de nouveau en boue, tuant ou noyant les malheureux esclaves surpris dans l'intérieur. Il est toujours possible de remplacer des hommes, de replanter des palmiers, mais

la terre végétale ne se retrouve plus lorsque les eaux l'ont emportée. Les jardins de Wasta devaient leur fertilité à l'épaisse couche de bon terrain que des années et des années de travail avaient recueillie et accumulée sur un sol aride ; or cette trombe qui, pendant trois jours, ensevelit la vallée sous huit pieds d'eau balaya tout laissant à nu la roche sous-jacente.

Un peu au-dessus de Wasta, la vallée s'élargissait jusqu'à 400 mètres environ, coupée en son milieu par un lit de beaux galets et de sable entraînés et déposés doucement par les pluies d'hiver. En haut des pentes s'élevaient de véritables murs de roches rouges et noires, aux sommets acérés comme des lames de couteaux ; le soleil s'y réfléchissait aussi chaudement que sur une paroi métallique. Par contraste, la fraîcheur des arbres et du gazon n'en paraissait que plus exquise. Nous apercevions maintenant des groupes de soldats de Fayçal, des méharas paissaient tranquillement. Avant d'arriver à Hamra, la moindre cavité dans les rochers, chaque massif d'arbres étaient un bivouac. Les hommes adressaient à Tafas de joyeuses et bruyantes salutations. Réveillé ainsi brusquement de sa torpeur, mon guide leur répondait avec non moins d'entrain, tout en hâtant notre marche pour terminer au plus tôt la mission dont il était chargé à mon égard.

Hamra se développait sur notre gauche. Ce village paraissait comprendre une centaine de maisons enfouies dans des jardins séparés les uns des autres par des monticules hauts de vingt pieds environ. Nous traversâmes à gué un petit cours d'eau, puis un sentier nous amena, le long de murs clôturant de beaux jardins, jusqu'au sommet de l'un de ces monticules où nous fîmes agenouiller nos chameaux, tout près de la porte d'une cour précédant une maison longue et basse. Tafas dit quelques mots à un esclave armé d'un sabre à poignée d'argent, posté là en faction. Celui-ci m'introduisit dans la cour. Sur la face opposée à l'entrée se tenait immobile une forme blanche encadrée dans les montants noirs d'une porte. L'inconnu m'attendait et, au premier coup d'œil jeté sur lui, j'eus le sentiment que c'était bien là l'homme que j'étais venu chercher en Arabie, le chef qui

ferait de la révolte arabe un triomphe éclatant. Fayçal semblait très grand, pareil à un svelte pilier dans ses amples robes de soie blanche, avec son turban brun retenu par une cordelette d'or et d'écarlate. Il tenait les paupières baissées, sa barbe noire, son visage mat lui faisaient un masque en contraste singulier avec l'étrange et impassible vigilance de son corps. Les mains croisées caressaient le manche d'un poignard.

Je le saluai. Il m'introduisit dans la chambre réservée aux hôtes et s'accroupit sur un tapis, près de la porte. A mesure que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, je découvrais dans les coins de la pièce plusieurs visages silencieux, au regard obstinément fixé sur Fayçal et sur moi. Le chérif considérait l'arme serrée entre ses doigts ; finalement, il s'informa aimablement de mon voyage. Je parlai de la chaleur, il me demanda combien de temps nous avions mis pour venir de Rabigh et jugea que c'était bien marcher pour la saison.

— Comment vous plaît notre installation ici, dans l'ouadi Safra ?

— Assurément elle me plaît, lui répondis-je, mais c'est bien loin de Damas !

Le mot était tombé comme un coup de foudre au milieu des assistants. J'eus le sentiment que chacun avait tressailli. Puis, tous les personnages présents se raidirent et retinrent leur souffle dans un silence profond qui se prolongea pendant une minute. Quelques-uns d'entre eux rêvaient peut-être de succès au loin, d'autres croyaient y voir un reproche à propos de leur dernière défaite. Enfin Fayçal leva les yeux et me dit en souriant : « Dieu soit loué ; nous avons heureusement des Turcs plus près de nous ! » Nous sourîmes tous avec lui, puis le priant de m'excuser je me retirai.

3

Fayçal et ses troupes

Dans une prairie paisible, sous la voûte des grandes palmes, je trouvai le camp bien ordonné des soldats de l'armée égyptienne placés sous les ordres du major, également égyptien, Nafi Bey. Envoyé depuis peu du Soudan en Arabie par sir Reginald Wingate, afin de soutenir la révolte des Arabes, il disposait d'une batterie d'artillerie de montagne et de quelques mitrailleuses. Nafi était un homme aimable qui se montra plein d'égards et d'attentions pour moi.

On annonça bientôt l'arrivée de Fayçal accompagné de Maulud el Mukhlus, le fanatique Arabe de Tekrit auquel les manifestations d'un nationalisme effréné avaient valu à deux reprises la dégradation dans l'armée turque et un exil de deux ans à Nejd où il remplit les fonctions de secrétaire de Ibn Rashid. Nous nous étions emparés de sa personne devant Shaïba : il y commandait la cavalerie turque. Dès qu'il apprit la révolte du chérif, il lui offrit ses services et se trouva ainsi le premier officier de l'armée régulière ottomane ayant passé à l'ennemi. En ce moment il était nominalement aide de camp de Fayçal.

Maulud se plaignit amèrement du manque d'équipement des hommes, de la pénurie d'armes, de munitions, etc. causes véritables de la situation actuelle. Le chérif envoyait bien, chaque mois, 30 000 livres turques, mais peu de farine et de riz, encore moins d'orge, des fusils et des cartouches en nombre insuffisant, et on laissait l'armée sans mitrailleuses, ni canons de montagne, et sans aide technique, ni renseignements d'aucune sorte.

Là, j'arrêtai Maulud ; je lui expliquai que mon voyage avait précisément pour but de m'enquérir de tout ce qui leur manquait et d'établir un rapport à ce sujet ; mais j'ajoutai que je ne pourrais travailler utilement

avec eux que s'ils voulaient bien me renseigner exactement sur la situation générale. Fayçal approuva et me donna, sans plus tarder, un aperçu de leur révolte depuis son origine.

Terrible affaire, dit-il, que la première opération contre Médine ! Les Arabes affrontèrent, mal armés, sans munitions suffisantes, les Turcs qui, eux, disposaient de forces importantes parfaitement équipées. Au plus fort de l'action, le contingent des Beni Ali se débanda, les Arabes furent rejetés hors de l'enceinte. Les Turcs ouvrirent alors un feu violent d'artillerie et nos hommes, qui n'étaient pas accoutumés à ce genre de combats, furent pris d'une peur folle. Les Ageyl et les Ateiba refusèrent de continuer la lutte et se mirent de leur mieux à l'abri du tir des canons.

Des pelotons entiers des Beni Ali firent savoir au commandement turc qu'ils étaient prêts à se rendre sous promesse que leurs villages seraient épargnés. Fakri se joua d'eux : profitant de la première accalmie dans les opérations, il fit cerner avec ses troupes le faubourg d'Awali ; puis les soldats reçurent l'ordre de l'enlever d'assaut et de massacrer tous les êtres vivants qu'ils y rencontreraient. Des centaines d'habitants furent saisis et tués, les maisons incendiées et, vivants comme morts, jetés dans les flammes. Fakri et ses hommes arrivaient du nord où ils avaient appris, en s'exerçant sur les Arméniens, l'art de tuer lentement aussi bien que rapidement.

Ce cruel échantillon de la façon dont les Turcs entendaient la guerre causa une émotion profonde dans l'Arabie entière : ses habitants y guerroyaient encore suivant les principes traditionnels en vertu desquels : la femme est inviolable, la vie et l'honneur des enfants trop jeunes pour se battre sont respectés et les biens que le vainqueur ne peut emporter doivent rester intacts. Les Arabes de Fayçal sachant qu'ils n'admettraient jamais ces nouvelles coutumes de guerre, se retirèrent hors de l'atteinte de l'ennemi afin de gagner du temps et de se refaire. Il ne pouvait plus être question de soumission. Le sac d'Awali eut pour résultat que l'inimitié de race se

doubla d'une haine encore plus grande, grâce au sang versé contre toutes les règles admises, et désormais les Arabes allaient combattre jusqu'à épuisement complet de leurs forces. Mais, dans ces conditions, il devenait clair que la lutte serait longue et que, si on ne leur donnait pour toutes armes à feu que des fusils se chargeant par la bouche, ils ne remporteraient pas la victoire. Dès lors, abandonnant les plaines environnant Médine, les insurgés se retirèrent dans les montagnes où ils se reposèrent tandis que Ali et Fayçal envoyaient messager sur messager à Rabigh, leur base maritime, pour savoir à quel moment ils pouvaient espérer recevoir de nouveaux approvisionnements, de l'argent et des armes. La révolte avait commencé sans plan d'opérations, au hasard des circonstances et des lieux, sur les ordres formels de leur père ; le vieillard, trop indépendant pour mettre ses fils dans la confidence entière de ses projets, n'étudia ni ne prépara avec eux une lutte de longue durée. Plus tard l'on reçut un petit lot de fusils japonais à peu près hors de service. Les canons de ces armes étaient en métal de mauvaise qualité, et, dans les mains inexpérimentées des Arabes, presque tout éclatèrent aux premiers tirs. L'on n'envoya pas d'argent. Pour en tenir lieu, Fayçal remplit un coffre de pierres, le cadenassa solidement, puis le confia pendant les marches à la garde de ses propres esclaves ; le soir, on le déposait avec précaution dans sa tente. C'est avec de pareils subterfuges que les deux frères s'efforcèrent de retenir auprès d'eux des contingents qui, chaque jour, diminuaient.

Finalement Ali se rendit à Rabigh pour tâcher de mettre au jour les défauts de leur organisation. Il découvrit que Hussein Mabeirig, qui commandait dans la place, s'obstinait à croire que les Turcs seraient vainqueurs. N'avait-il pas essayé lui-même à deux reprises de se mesurer avec les Turcs, et cela sans succès ; aussi en conclut-il que leur cause était la bonne. Dès que les Britanniques débarquaient des approvisionnements pour le chérif, Mabeirig se les appropriait et les emmagasinait secrètement dans ses maisons. Ali s'étant un jour décidé à tenter une démonstration contre l'ennemi, envoya un message à son demi-frère Zeid l'invitant à venir le rejoindre immédiatement avec des renforts pris à Djedda. Mabeirig, saisi

de peur, alla se cacher, tel un proscrit, dans les montagnes. Les deux chérifs occupèrent ses villages. Ils y trouvèrent de gros approvisionnements d'armes, des munitions et des vivres en quantité suffisante pour assurer pendant un mois la subsistance de leurs troupes. Mais la tentation de s'accorder quelques loisirs dans d'aussi confortables circonstances fut trop forte : ils s'installèrent à Rabigh.

Ainsi Fayçal demeura seul dans l'intérieur. Il s'y trouva bientôt isolé et en mauvaise posture, obligé de vivre sur les seules ressources du pays. Il s'y résigna pendant quelque temps mais, au mois d'août, il profita de l'arrivée du colonel Wilson à Yambo – ville nouvellement conquise – pour s'y rendre de son côté et expliquer de vive voix quels étaient ses besoins les plus urgents. Sa personne, de même que le récit de son aventure, firent une forte impression sur Wilson qui lui promit spontanément une batterie de canons de montagne et quelques Maxims dont le service serait assuré par des officiers et des hommes pris dans les garnisons égyptiennes du Soudan. Telle était la raison de la présence auprès de Fayçal de Nafi Bey et de ses canonniers.

Les Arabes se réjouirent de l'arrivée de ces renforts : ils se crurent désormais en état de lutter à forces égales contre les Turcs. Mais les quatre canons étaient des Krupp vieux de vingt ans et ne portaient qu'à 3 000 mètres. Quant à leurs servants, ils n'avaient pas suffisamment d'instruction et de cran pour cette sorte de guerre de guérilla dans le désert. Toutefois, ils accompagnaient bravement les Arabes. Les avant-postes turcs, puis leurs soutiens furent successivement enfoncés, mais Fakri, voyant le danger, se rendit sur le front et envoya 3 000 hommes pour renforcer à Bir Abbas les détachements menacés. Les Turcs disposaient de bonnes pièces de campagne et de howitzers ; de plus, ils occupaient des positions qui leur assuraient le commandement du terrain. Le tir indirect de leurs pièces commença à incommoder les Arabes ; un projectile vint même éclater non loin de la tente de Fayçal pendant une conférence de tous les chefs entre eux. L'on demanda aux artilleurs égyptiens de riposter et d'arrêter le feu de

l'ennemi. Ils durent s'avouer impuissants, leurs canons ne pouvant atteindre ceux de l'ennemi postés à 9 000 mètres. L'armée se moqua d'eux et les Arabes s'empressèrent de retourner dans leurs montagnes.

Fayçal était découragé : il avait perdu beaucoup de monde et le reste succombait à la fatigue. La seule tactique qui lui eût valu quelques succès consistait à faire des raids sur les arrières des Turcs. Mais dans ces opérations onéreuses beaucoup de chameaux furent tués, et bien d'autres blessés ou fourbus. Il se refusait à porter seul tout le poids de la guerre tandis qu'Abdullah s'attardait à la Mecque et Ali el Zeid à Rabigh. Finalement, il ramena en arrière le gros de ses forces, abandonnant aux contingents de seconde ligne des tribus le soin de harceler l'ennemi et de troubler ses communications par des raids incessants, opérations qu'il jugeait impossible de poursuivre lui-même.

Cependant Fayçal ne redoutait aucune attaque brusquée des Turcs. Bien qu'il n'eût fait aucune impression sur eux il ne les en tenait pas moins en piètre estime. Sa dernière retraite à Hamra n'était nullement un recul devant l'ennemi, mais un simple geste de lassitude devant son évidente impuissance. Il comptait, par dignité, se reposer pendant quelque temps et demeurer dans l'expectative.

Je demandai à Fayçal quels étaient ses plans. Jusqu'à la chute de Médine, me répondit-il, il se verrait dans la nécessité de ne pas quitter le Hedjaz et de régler ses mouvements sur ceux de Fakri. Les Turcs, d'après lui, cherchaient à reprendre la Mecque. Le gros de leurs forces était organisé en une colonne mobile qu'ils pouvaient diriger contre Rabigh. Or, pour atteindre cet objectif, ils avaient le choix entre plusieurs routes, de sorte que les Arabes demeuraient sur un perpétuel qui-vive. Ces guerriers du désert ne brillaient guère dans la défensive : l'affaire des collines de Subh venait de démontrer une fois de plus que l'on ne devait pas songer à les immobiliser dans un rôle passif. Il fallait que les moindres mouvements de l'ennemi fussent surveillés et contrariés par une offensive immédiate.

Pendant notre longue conversation, Maulud avait eu peine à contenir son impatience. Finalement, n'y tenant plus, il s'écria : « Mais n'écrivez donc pas notre histoire ! Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est se battre, encore se battre et les tuer ! Donnez-moi une batterie de montagne de canons Schneider, des mitrailleuses, et je me charge de vous débarrasser des Turcs ! Nous parlons, nous parlons, et nous n'agissons pas ! » Je ripostai avec une chaleur égale à la sienne et aussitôt Maulud, admirable soldat qui considérait comme bataille perdue toute victoire qui ne lui valait pas quelque blessure destinée à prouver la part active qu'il y avait prise, se mit à discuter posément avec moi. Nous bataillâmes ensemble tandis que le chérif nous écoutait en grimaçant de plaisir.

Cet entretien fut pour Fayçal une véritable fête. Ma venue auprès de lui – bien peu de chose en réalité – lui redonnait du courage, car c'était un homme d'humeur changeante, passant brusquement de l'exaltation la plus grande au découragement le plus profond et inversement. En ce moment, très fatigué, il paraissait beaucoup plus âgé que ses 31 ans. Ses yeux noirs, expressifs, enchâssés un peu obliquement dans le visage, étaient injectés de sang et, sur ses joues creuses, les préoccupations de l'heure présente se marquaient en rides profondes. Sa nature répugnait à réfléchir, car la pensée paralysait la rapidité de son action. Toute tension intellectuelle devenait pour lui un véritable labeur et ses traits se contractaient aussitôt dans une souffrance physique. Grand, bien fait, de complexion vigoureuse, il avait un port admirable et de toute sa personne se dégageait une majesté vraiment royale. Il le savait, aussi dans sa manière de s'exprimer en public s'en tenait-il le plus possible aux signes et aux gestes. Emporté, sensitif, parfois même déraisonnable, il prenait feu comme la poudre, mais l'aiguillon du courage mâtait ces faiblesses physiques. Le charme de sa personne, son mépris du danger et aussi ce soupçon de fragilité dans un être au caractère si fier contribuaient à faire de Fayçal l'idole de ses partisans. L'on ne se demandait jamais s'il était scrupuleux dans sa manière d'agir ; mais plus tard, il montra qu'il pouvait rendre confiance pour confiance, suspicion pour suspicion. Il avait plus d'intelligence que d'humour.

Le temps passé à Constantinople dans l'entourage du sultan Abdul-Hamid initia Fayçal à toutes les finesses de la diplomatie et, de son service dans l'armée turque, il rapporta des connaissances tactiques dont il sut se servir. Sa vie à Constantinople, les séances du Parlement turc le familiarisèrent aussi bien avec les problèmes européens qu'avec les conditions dans lesquelles se mouvaient les Puissances du vieux Continent et firent de lui un fin connaisseur en hommes. Pour peu que ses forces lui permissent de réaliser son rêve, il irait loin car, absorbé dans sa tâche, il ne vivait que pour elle. Ce que toutefois l'on pouvait craindre, c'était qu'il n'épuisât tous ses moyens d'actions à toujours viser plus haut que les possibilités, ou bien encore qu'il succombât à la peine. Ses intimes me racontèrent qu'un jour, après une longue bataille pendant laquelle il eut à défendre sa propre personne alors qu'il chargeait à la tête de ses troupes, dirigeant ses hommes et leur prodiguant des encouragements, ses forces physiques l'abandonnèrent et on dut l'emporter évanoui, les lèvres couvertes d'écume.

Cependant il semblait bien qu'ici et pour peu que nous sachions nous y prendre, un prophète s'offrait à nous, un prophète qu'il fallait recouvrir d'un voile et qui, ainsi dissimulé, donnerait corps à la grande idée qu'il y avait derrière l'activité de la révolte arabe. Et c'était plus que nous n'osions espérer, bien plus que ne méritait notre action toujours hésitante. Le but de mon voyage se trouvait réalisé.

Mon devoir m'imposait maintenant de me rendre au Caire par les voies les plus rapides et d'y rapporter les nouvelles. Ce que je venais d'apprendre ce soir-là sous les futaies de la palmeraie se précisait, s'épanouissait dans mon esprit. Il me semblait entendre comme des voix, percevoir des visions tandis que le crépuscule étendait une ombre qui, bientôt, allait se transformer en nuit. Puis les esclaves, parcourant les sentiers tortueux des jardins, apportèrent des lampes, et avec Maulud, j'accompagnai Fayçal jusqu'à la petite maison qu'il occupait. Les cours étaient encore pleines de gens attendant le retour du chérif. Passant au-milieu de cette foule, nous

pénétrâmes dans la petite pièce très chaude où les intimes se trouvaient déjà réunis. Nous nous assîmes tous autour des plats de riz et de viandes fumantes que les serviteurs avaient déposés sur le tapis pour notre repas du soir.

Le lendemain, j'étais levé tôt et je m'en allai seul vers les troupes bivouaquant du côté de Kheif : je voulais tâcher de sonder les sentiments, les opinions des hommes, et il me fallait recueillir en dix jours des impressions qui eussent réclamé d'habitude des semaines entières d'observations.

Personnellement, j'avais confiance dans le mouvement arabe : bien avant ma venue auprès de Fayçal, j'étais convaincu que l'idée première de la révolte visait à dépecer l'Empire Ottoman ; mais, en Egypte, il leur manquait la foi, on ne leur avait pas appris à croire à rien d'intelligent de la part des Arabes en campagne. Si j'arrivais à noter quelques-unes de leurs caractéristiques et à faire comprendre l'esprit qui anime ces romanesques nomades des montagnes guerroyant autour des Villes Saintes, j'obtiendrais peut-être que le Caire se décidât à les aider d'une façon plus effective.

Les hommes m'accueillirent joyeusement. Sous chaque gros rocher, sous chaque buisson, ils s'étalaient pareils à de paresseux scorpions, se reposant de la chaleur et ravivant leurs membres à la peau brune sur un sol encore imprégné de la fraîcheur de l'aube. Sous mon costume kaki, ils me prenaient pour un officier de l'armée turque qui venait à eux après avoir déserté, et ils faisaient en riant les plus horribles suggestions sur la manière dont ils devaient me traiter.

Ils étaient pleins d'entrain et proclamaient que la guerre pouvait durer dix ans : jamais encore ces hommes de la montagne n'avaient connu une vie aussi large. Le chérif nourrissait non-seulement les combattants, mais aussi leurs familles, et il payait par mois 2 livres st. pour un homme et 4 pour un chameau. Rien d'autre que l'argent n'eût accompli le miracle de maintenir

en campagne pendant cinq mois consécutifs une armée composée de tribus nomades.

Les contingents actuels subissaient de perpétuelles variations dans leur composition, ainsi que le veut la loi du sang. Si une famille possédait un fusil, les fils venaient à tour de rôle servir pendant quelques jours. Des hommes mariés alternaient entre le camp et leurs femmes. Parfois un clan entier, succombant à l'ennui, se décidait à s'offrir quelques jours de repos. Les 8 000 soldats de Fayçal comprenaient, en théorie, un méhariste monté pour neuf fantassins pris dans les nomades de la montagne. Ils ne servaient que sous le commandement de leurs cheiks de tribus et, lorsqu'ils se trouvaient proches de leurs campements ou de leurs gourbis, ils pourvoyaient eux-mêmes à leur nourriture et à leurs moyens de transport.

En théorie, les querelles entre familles étaient apaisées mais, en réalité, simplement suspendues dans la zone de l'armée : Billis et Juheinas, Ateibas et Ageyls, vivaient et se battaient côte à côte sous le drapeau de Fayçal. Il n'en subsistait pas moins de la méfiance entre ces gens de tribus différentes, et même dans la tribu, la confiance était loin de régner entre tous ses membres. Chaque combattant pouvait être – et il l'était généralement – de tout cœur contre le Turc, cependant cette haine ne lui faisait pas oublier, même en campagne, celle qu'il nourrissait contre quelque autre ennemi de sa famille.

L'instinct inné des Arabes pour le pillage les rendait âpres au butin. Ils n'hésitaient pas à enlever les rails de chemin de fer, à détrousser les caravanes et à voler des chameaux mais, d'un esprit trop indépendant, ils supportaient mal le commandement et se refusaient à combattre groupés. Un homme qui, réduit à ses seules forces, se serait très bien battu, ne faisait généralement qu'un mauvais soldat, et ces champions de la lutte individuelle ne me paraissaient pas constituer un matériel humain apte aux exercices et à notre discipline militaires ; toutefois si nous améliorions leur armement avec quelques fusils automatiques du type Lewis qu'ils

pourraient manier eux-mêmes, peut-être seraient-ils capables de tenir solidement sur leurs collines.

La guerre du Hedjaz était engagée dans un pays rocheux, montagneux, dénudé, par des hordes de montagnards sauvages contre un ennemi si bien pourvu d'armes et d'équipements, grâce à l'Allemagne, qu'il en avait presque perdu les qualités requises pour la guerre de guérilla. Les hauteurs environnantes offraient un merveilleux champ d'action à ces hommes du désert approchant nuitamment des camps et faisant le coup de feu individuel. Les vallées, seuls espaces praticables, présentaient pendant des milles et des milles des abîmes ou des gorges chaotiques dont la largeur, souvent inférieure à 200 mètres, était enclose dans des pans de roche inaccessibles ; les fonds, parfois réduits à 20 mètres de large, se compliquaient encore de tournants brusques et de lacets. Les crêtes s'élevaient en moyenne à 4 000 pieds, sans le moindre abri possible dans ces murailles impitoyables de granit, de basalte et de porphyre, aux arêtes dentelées, déchiquetées, et de leurs rares coupures dévalaient des monceaux d'éboulis faits de blocs aussi durs que du métal et parfois aussi tranchants.

Peu accoutumé moi-même à de pareilles désolations, il me semblait impossible qu'à moins de trahison de la part de quelque tribu montagnarde, les Turcs essayassent de s'ouvrir un passage à travers ce chaos.

Une seule chose me troublait. Les Arabes ne pouvaient résister au tir de l'artillerie ; ils se débandaient épouvantés dès l'éclatement du premier projectile ; au premier coup de canon, ils ne songeaient plus qu'à se mettre à couvert. Dans leur conception simpliste de la guerre, une armée était d'autant plus destructive qu'elle faisait plus de bruit. Ils n'avaient pas peur des balles, la mort ne les effrayait pas, mais ils ne pouvaient se faire à l'idée d'être tués par l'explosion d'un shrapnel. D'après moi, nous ne ramènerions leur confiance qu'en les faisant soutenir, eux aussi, par des canons. Dans l'armée, depuis Fayçal jusqu'au plus inoffensif blanc-bec, l'incessant leitmotiv était : « Artillerie ! Artillerie ! »

Depuis mon arrivée ici, l'ampleur qu'avait prise la révolte me faisait une grande impression. Cette province, bien peuplée, en changeait soudain le caractère : après n'avoir été qu'une querelle de pillards, de détrousseurs de caravanes, elle devenait un véritable soulèvement contre la Turquie. Les Arabes ne se battaient évidemment pas à notre manière ; ils y mettaient cependant beaucoup d'acharnement, en dépit de la communauté de religion des partis en présence, religion qui allait bientôt soulever tout l'Orient contre nous à l'appel de la guerre sainte. Les tribus comprises dans la zone de guerre manifestaient sans exception un enthousiasme fébrile, commun, je crois, à tous les soulèvements nationaux, mais étrangement troublant pour un nouvel arrivé en Arabie, qui appartenait à un pays affranchi depuis si longtemps que la liberté nationale y est chose toute naturelle.

Lorsque, plus tard, je revis Fayçal, je lui promis de faire de mon mieux pour sa cause. Mes chefs organiseraient une base à Yambo ; des approvisionnements, des munitions, y seraient entreposés pour son usage exclusif. Nous essayerions de lui procurer des instructeurs volontaires parmi les officiers capturés en Mésopotamie ou sur le canal de Suez. Nous formerions des groupes de canonniers et de mitrailleurs avec les soldats internés dans les camps, auxquels on fournirait des canons de montagne et des mitrailleuses légères du modèle courant dans nos troupes d'Egypte. Enfin, je conseillerais que quelques officiers britanniques de l'armée régulière, des techniciens, soient attachés à son état-major pour agir comme conseillers et agents de liaison.

L'entretien se passa cette fois de la façon la plus charmante. Fayçal me remercia avec chaleur et me demanda de revenir le plus tôt possible. Je lui expliquai que mon service au Caire excluait tout travail en campagne, mais que, peut-être, mes chefs me permettraient plus tard de lui faire une seconde visite, après que l'on aurait pourvu à ses besoins actuels et que les opérations progresseraient heureusement. Entre-temps, je lui demandai de faciliter mon retour à la côte pour rentrer en Egypte.

Faycal me procura une escorte de chérifs de la région qui m'accompagnèrent jusqu'à Yambo, à travers une région extrêmement accidentée, coupée de vallées bien irriguées qui contrastaient singulièrement avec la nudité des hauteurs environnantes. Yambo, agglomération genre Djedda, se montra hospitalière pour moi. Le gouverneur, un Javanais de la Mecque, m'offrit nourriture et logement pendant plusieurs jours, jusqu'au passage du *Suva* dont le commandant, le capitaine Boyle, voulut bien m'accorder une place à son bord. Je dis accorder, car j'étais très sale et peu présentable après mes longues chevauchées dans le désert. Je portais une coiffure du pays et, aux yeux de la Marine Royale, tout accoutrement indigène passait pour crapuleux. Boyle, en tant qu'officier de marine le plus ancien dans la mer Rouge aurait dû se montrer le représentant exemplaire de son Corps, mais il demeura constamment sur le pont, installé à l'ombre, trop absorbé dans la lecture de l'*American Constitution*, de Bryce, pour m'accorder plus de quatorze mots par jour.

A Djedda, je trouvai l'*Euryalus* avec l'amiral Wemyss qui se rendait à Port Soudan pour aller de là à Khartoum rendre visite à sir Reginald Wingate. Sir Reginald, en sa qualité de Sirdar de l'armée égyptienne, avait reçu le commandement des troupes britanniques appelées à soutenir la révolte arabe, aussi était-il très utile que je lui fisse part de mes impressions. En conséquence, je demandai à l'amiral de m'autoriser à prendre place sur son bateau et aussi dans le train qui devait l'amener à Khartoum. Il y consentit volontiers après m'avoir posé lui-même quantité de questions.

Je m'aperçus que, doué d'un esprit toujours en activité et d'une vaste intelligence, il s'était, depuis le début, intéressé à la révolte arabe. Il avait plusieurs fois caboté, sur son navire, le long de la côte arabique pour donner un coup de main aux Arabes lorsqu'ils se trouvaient acculés à quelque passe critique et, à plus de vingt reprises, prêté main forte aux insurgés, sur la côte, alors que c'eût été plutôt l'affaire de l'armée. Il avait fourni aux Arabes des canons, des mitrailleuses, des troupes de débarquement, une

aide technique, des moyens de transport, bref, une coopération illimitée. C'était pour lui un véritable plaisir que d'écouter leurs demandes et d'y satisfaire largement.

Khartoum me sembla un pays frais à côté des chaleurs torrides de l'Arabie. Je me sentis aussitôt tout remonté et en bonnes dispositions pour montrer à sir Reginald Wingate mes rapports dans lesquels j'expliquais longuement que la situation paraissait pleine de promesses. Il fallait d'abord fournir au plus vite une assistance technique aux insurgés. La campagne se développerait avec succès si l'on attachait aux chefs indigènes, en qualité de guides et de conseillers, quelques officiers de l'armée britannique, d'une compétence professionnelle éprouvée et parlant arabe, de façon à nous maintenir en contact étroit avec eux.

Wingate fut content de m'entendre exposer des vues si optimistes. Depuis des années, la révolte arabe était son rêve. Aussi, après deux ou trois jours passés à Khartoum, je fis route pour le Caire, sachant que le chef responsable avait accepté mes suggestions. Le voyage sur le Nil devenait pour moi une partie de plaisir.

4

Difficultés autour de Yambo

Peu de jours après que je fus arrivé au Caire, mon chef, le général Clayton, m'invita à retourner en Arabie auprès de Fayçal. Me sentant peu enclin à ce nouveau déplacement, je protestai de ma complète inaptitude pour une pareille besogne et arguai de mon horreur pour toute responsabilité. Or, la situation d'un conseiller, désireux de remplir consciencieusement sa mission, ne peut aller sans quelques responsabilités. J'ajoutai que les réalités objectives m'ont toujours procuré plus de joies que les personnes, et les idées plus de satisfaction que les objets, que dès lors, la tâche de réussir avec des hommes, de les amener à se lancer dans une entreprise quelconque serait doublement dure pour moi. Je ne possédais rien moins que l'esprit militaire ; quant au métier de soldat, je le détestais. Du reste, le Sirdar ne venait-il pas de télégraphier à Londres pour réclamer l'envoi de quelques officiers de l'armée régulière susceptibles de diriger les opérations militaires des Arabes ?

Clayton me répondit que leur arrivée demanderait peut-être des mois ; qu'en attendant il était indispensable de ne pas perdre le contact avec Fayçal car il fallait que le haut commandement fût exactement renseigné au Caire sur ses besoins. Finalement, je dus m'exécuter et je partis, laissant à d'autres le soin de continuer la publication du *Bulletin arabe* que j'avais fondé, de mettre au point les cartes que je désirais publier et de tenir à jour celles des mouvements de l'armée turque, toutes besognes attachantes pour lesquelles j'étais déjà entraîné. Ainsi, j'abandonnais un travail qui correspondait à mes aptitudes et à mes connaissances afin d'aller jouer un rôle pour lequel je ne me sentais aucun penchant. Le succès ayant couronné les efforts de la révolte arabe, les gens qui suivaient de loin les opérations en louèrent la direction, mais il n'en existait pas moins derrière la scène les vices d'un système qui reposait sur le contrôle militaire d'un profane, sur

des décisions inspirées par les expériences de la veille, qui manquaient souvent de suite et tombaient parfois dans l'incohérence.

Je devais me rendre tout d'abord à Yambo, devenu la base de l'armée de Fayçal. Au moment où je quittais ce port pour aller retrouver le chérif, j'appris que les Turcs venaient d'être repoussés. Une reconnaissance composée de cavalerie et du corps de méharistes s'était engagée trop avant dans la région montagneuse : les Arabes l'avaient surprise et dispersée. Je partis donc sous les meilleurs auspices, en compagnie du chérif Abd el Kerim chargé de veiller sur ma personne. Nous étions accompagnés de trois ou quatre de ses hommes, tous bien montés. Le voyage s'accomplit très rapidement car Abd el Kerim, cavalier hors de pair, mettait sa fierté à brûler les étapes. La température était fraîche, le ciel couvert ; de plus, le méhari ne m'appartenait pas. Je ne fis donc aucune objection à un train qu'il prétendait trois fois plus rapide que l'allure normale.

Dès le départ, l'on se mit à un petit galop qui se maintint ininterrompu pendant trois heures. Nos estomacs, généreusement secoués, réclamèrent alors de la nourriture. La troupe fit halte jusqu'au coucher du soleil ; nous mangeâmes du pain et bûmes du café pendant qu'Abd el Kerim s'amusait à lutter avec un de ses hommes. Lorsqu'il en eut assez, il s'assit ; chacun raconta des histoires et, dès que mes compagnons eurent repris du souffle, ils se levèrent et se mirent à danser. Tout se passait gaîment, sans l'ombre de cérémonie la bonne humeur était générale.

Lorsque nous repartîmes, une course folle d'une heure nous amena à la nuit tombante au pied d'une petite chaîne de montagnes. Pour la traverser nous dûmes remonter une vallée étroite et sinueuse. Des pluies récentes ayant raffermi le sable, nos bêtes haletantes avançaient sans peine ; d'autre part, la pente était raide et il fallut la gravir à une véritable allure de promenade. Cette lenteur ne me déplaisait pas, mais elle excita au plus haut point la colère d'Abd el Kerim, de sorte que lorsqu'après une petite heure, nous eûmes franchi la ligne de faîte, mon guide se lança de nouveau en

avant à une allure de casse-cou, en dépit de l'obscurité de la nuit. Heureusement nous courions sur un sol excellent, sablonneux, très légèrement caillouteux. Au bout d'une demi-heure, le terrain s'aplanit et nous arrivâmes bientôt aux jardins de Nakhl Mubarak qui renferment les palmeraies les plus considérables de la tribu Juheina du Sud.

En approchant nous aperçûmes, à travers les bosquets de palmiers, des arbres entiers qui flambaient et des hommes autour des feux, tandis que les hauteurs voisines nous renvoyaient l'écho des grognements de milliers de chameaux surexcités auxquels se mêlaient le bruit des décharges de mousqueterie et les cris de ceux qui cherchaient à retrouver leurs camarades perdus dans la cohue. Or, l'on nous avait prévenus à Yambo que Nakhl était abandonné : ce tumulte présentait donc quelque chose d'insolite : la prudence s'imposait. Après avoir traversé doucement les premiers jardins, nous nous faufilâmes dans un sentier étroit enclos, à hauteur d'homme, par deux murs de pisé, jusqu'à un groupe de maisons qui semblaient désertes. Abd el Kerim força la porte de la cour de la première maison à notre gauche ; nos chameaux furent introduits à l'intérieur et, après les avoir entravés, on les fit coucher pour que du dehors on ne pût les apercevoir. Puis, glissant une cartouche dans son fusil, Abd el Kerim s'en alla furtivement tâcher de découvrir ce qui se passait. Nous l'attendîmes, silencieux et immobiles. La sueur provoquée par notre chevauchée séchait lentement sous nos vêtements dans la fraîcheur de la nuit.

De retour au bout d'une demi-heure, Abd el Kerim nous annonça que Fayçal venait d'arriver avec son corps de méharistes et que nous devions aller le rejoindre. Nous fîmes sortir les chameaux et partîmes aussitôt, suivant en file un sentier qui, bordé de maisons d'un côté, surplombait de l'autre une palmeraie en contre-bas. A l'extrémité du jardin nous tombâmes sur un gros rassemblement d'Arabes et de chameaux mêlés les uns aux autres dans une inextricable confusion et hurlant, – bêtes et gens, – à qui mieux mieux. Après avoir réussi à nous dégager, nous nous trouvâmes bientôt dans un grand espace découvert qui n'était autre que le lit de l'ouadi

Yambo. Seules les lignes des feux de bivouac se développant au loin en files irrégulières sur chacune des berges en laissaient soupçonner la largeur. Le sol était très humide, couvert d'une couche de limon déposé par une crue récente dont les dernières eaux recouvraient encore çà et là les pierres du thalweg. Les chameaux n'avançaient que timidement : leurs larges pieds glissaient sur ces terres grasses.

Du reste, à ce moment-là, nous ne faisions guère de pareilles remarques ; seule nous intéressait la masse des troupes de Fayçal répandue dans toute la vallée. Des centaines de feux alimentés par des broussailles épineuses flambaient dans la nuit. Autour de ces brasiers, les Arabes faisaient du café ou mangeaient ; d'autres soigneusement emmitouflés dans leur burnous, aussi immobiles que des morts, reposaient par terre, au milieu de leurs montures. Dans ce rassemblement de chameaux couchés en désordre sur l'étendue entière du campement, avec une patte de devant repliée et liée suivant la coutume arabe, l'afflux incessant de nouvelles bêtes entretenait une inexprimable confusion. Les premières arrivées se levaient brusquement et, sautillant sur leurs trois membres libres, allaient flairer les arrivants, criant la faim. Des patrouilles circulaient, des convois étaient déchargés sans ordre, leurs mules égyptiennes se roulaient furieusement sur le sol, augmentant encore le désordre. Nous avancions avec peine au travers de ce chaos tumultueux et mouvant. Enfin, dans un îlot saillissant au milieu même du lit de l'ouadi, nous trouvâmes le chérif Fayçal. Il était assis sur un tapis étendu à même les pierres du sol, entre son cousin le chérif Sharraf, caïmakan tout à la fois de l'Imaret et du Taïf, et le vieux Maulud, l'enragé patriote mésopotamien qui remplissait les fonctions d'aide de camp. Devant lui, un secrétaire agenouillé écrivait un ordre ; plus loin, un autre, éclairé par une lampe argentée que tenait un esclave, lisait à voix haute divers rapports. La nuit était tranquille, l'atmosphère lourde : pas un souffle d'air ne venait agiter la flamme longue et droite du lampadaire.

Fayçal, calme comme toujours, m'accueillit d'un sourire pendant qu'il achevait de dicter ses instructions. Puis, s'excusant de me recevoir au

milieu d'un pareil désordre, il fit retirer ses serviteurs nègres. Au moment où, pour nous laisser seuls, ceux-ci s'éloignaient ainsi que la bande de curieux qui stationnaient non loin de là, un chameau affolé bondit dans l'espace laissé libre devant nous : tournant de tous côtés, il barétait à nous assourdir. Maulud se lança aussitôt au cou de l'animal pour le maîtriser et l'entraîner, mais ce fut au contraire le chameau qui enleva notre homme : les cordes arrimant sa charge de fourrage se détachèrent et le taciturne Sharraf, la lampe et moi-même, nous disparûmes sous une avalanche d'herbages. « Dieu soit loué », dit Fayçal avec gravité, « que ce n'était ni du beurre, ni des sacs d'or ! » Puis il se mit à m'expliquer les événements inattendus, survenus sur le front de son armée au cours des dernières vingt-quatre heures.

Les Turcs, utilisant un sentier détourné, s'étaient glissés à travers les collines dans l'ouadi Safra, en arrière des lignes de barrage des avant-gardes arabes, et avaient coupé leur retraite. Les contingents des tribus, pris de panique, disparurent en un clin d'œil dans les ravins et s'enfuirent à l'arrière par petits groupes de deux ou trois hommes. Les soldats turcs montés se précipitèrent en masse dans la vallée vide d'Arabes et, par le défilé de Dhifran, ils tombèrent sur Bir Saïd où l'émir Zeid, le jeune frère de Fayçal, campait avec un détachement. Zeid, surpris, fut mis en déroute : ses troupes se dispersèrent et les bandes de fugitifs, profitant de l'obscurité de la nuit, s'enfuirent affolées du côté de Yambo.

La route vers Yambo se trouvait ainsi ouverte aux Turcs et Fayçal, arrivé ici une heure seulement avant nous avec 5 000 hommes, s'apprêtait à défendre les approches de sa base jusqu'à ce qu'il pût constituer une nouvelle ligne de défense. La situation était critique, mais la présence de Fayçal à Nakhl attirerait peut-être l'ennemi de ce côté et pourrait lui faire perdre quelques journées à essayer de battre en rase campagne l'armée du chérif pendant que nous fortifierions Yambo. Tous ces événements n'avaient pas altéré la bonne humeur de Fayçal. Je m'assis à ses côtés,

m'efforçant de me mettre au courant, écoutant les demandes, les plaintes qu'on lui présentait et qu'il réglait d'ailleurs sommairement.

L'entretien se prolongea jusqu'à 4 h 1/2 du matin. Il commençait à faire très froid ; l'humidité du sol suintait à travers le tapis et envahissait nos vêtements. Dans le camp, le silence s'étendait peu à peu à mesure que hommes et bêtes, également fourbus, succombaient au sommeil. Une brume laiteuse les recouvrit bientôt de son blanc linceul et les feux devinrent de minces colonnes de fumée étouffées dans le brouillard.

Fayçal ayant enfin terminé sa besogne la plus urgente, me fit partager son modeste souper, une demi-douzaine de dattes, menu fort peu réconfortant par le froid qui nous glaçait. Chacun s'enveloppant alors de son mieux, s'étendit sur le tapis maintenant tout mouillé. Pendant que je gisais ainsi, frissonnant, j'aperçus les gardes Biasha qui se faufilaient auprès du chérif, et lorsqu'ils furent certains qu'il dormait, ils étendirent doucement leurs manteaux sur lui.

Une heure plus tard, n'y tenant plus, nous nous levâmes, tout raidis par le froid, dans ce qui ressemblait vaguement à l'aube du jour. Les esclaves allumèrent un feu de branches de palmiers pour nous réchauffer tandis que, aidé par Sharraf, je me mettais en quête de quelque nourriture et d'un peu de combustible. De tous côtés arrivaient des courriers rapportant des rumeurs d'une attaque imminente : aussi, le camp semblait-il bien près de céder à la panique. Dans de pareilles conditions, Fayçal n'hésita pas à ordonner le départ. Deux raisons justifiaient cette brusque décision. Ses troupes ne pourraient pas demeurer sur leurs emplacements actuels s'il survenait de fortes pluies dans la montagne ; de plus, une marche ferait une heureuse diversion aux inquiétudes du moment.

Dès le rappel des tambours les chameaux furent chargés en toute hâte. Au second signal, chacun saute en selle et l'on se forme en deux colonnes se faisant vis-à-vis et laissant entre elles une large piste. Fayçal s'avança, cavalcadant sur sa jument. A quelques pas en arrière marchait Sharraf, puis

Ali, le porte-drapeau, magnifique spécimen de la race à demi sauvage du Nejd ; sa face d'épervier s'encadrait dans de longues nattes de cheveux noirs comme du jais qui partaient des tempes. Habillé de couleurs éclatantes, Ali montait un méhari de très grande taille. Suivaient en arrière une foule de chérifs, de cheiks, d'esclaves et enfin moi-même perdu dans cette cohue hétéroclite. Ce matin-là, nous étions huit cents hommes à constituer la suite et la garde particulière du Chef.

Je passai les deux jours suivants dans la compagnie de Fayçal. Il me fut ainsi permis d'étudier plus à fond ses méthodes de commandement, et cela à un moment intéressant, en présence d'hommes que les nouvelles pessimistes arrivant de tous côtés – et plus spécialement la défection des tribus du nord – commençaient à décourager. Fayçal s'attachait à les remonter, il y réussissait d'autant plus sûrement qu'il savait se montrer accessible à tous ceux qui désiraient l'approcher. Les quémandeurs rôdant devant la porte de sa tente, attendant leur tour d'être remarqués, finissaient toujours par arriver jusqu'à lui. Il écoutait patiemment leurs interminables palabres, même lorsque certains d'entre eux venaient en bande exposer leurs griefs en vers qu'ils psalmodiaient autour de nous dans l'obscurité. Fayçal leur prêtait une attention soutenue, mais il ne réglait pas lui-même toutes les questions ; Sharraf ou Faiz étaient chargés de ce soin. Cette admirable patience fut pour moi un précieux enseignement : elle m'apprit ce que signifiait en Arabie l'autorité suprême indigène.

Le chérif possédait également un grand empire sur lui-même. Lorsque Mirzuk el Tikheimi, l'un des principaux compagnons de Zeid, se présenta de la part de ce dernier pour expliquer la honteuse histoire de leur déroute, Fayçal se moqua de lui en public et le renvoya dehors attendre qu'il eût reçu les cheiks des Harb et des Ageyl dont la négligence avait été la cause principale du désastre. Il les railla doucement, critiquant ironiquement telle ou telle de leurs manœuvres, soulignant sans amertume apparente l'importance des pertes causées par leur incurie. Puis, rappelant Mirzuk, il fit fermer sa tente, signe qu'il allait traiter une affaire en particulier. Je

songeai alors à la signification du nom de Fayçal : l'épée brillante qui s'enfonce jusqu'à la garde en portant un coup ; mais le chérif invita simplement Mirzuk à prendre place à son côté sur le tapis et lui dit : « Allons raconte-nous plus en détail vos "nuits" et les merveilles de la bataille ! Amuse-nous ! »

Fayçal s'exprimait d'une voix mélodieuse dont il jouait habilement avec ses hommes. A chacun d'eux, il parlait le dialecte de sa tribu, mais sa parole devenait alors curieusement hésitante comme s'il cherchait le mot juste. Sa pensée ne devançait peut-être guère sa parole, car les phrases qu'il émettait étaient généralement des plus simples et donnaient une impression de sincérité, d'émotion ; l'on voyait, pour ainsi dire, briller, à travers le voile ténu des mots, un esprit pur et très brave.

Notre vie au camp s'écoulait simplement, dans une immuable routine. Dès avant l'aurore, l'imam de l'armée lançait son admirable appel à la prière. Sa voix, rude et puissante, nous éveillait brusquement et on l'accueillait, d'aucuns en priant, d'autres en maugréant. L'oraison générale terminée, l'iman particulier du chérif la reprenait doucement, devant la tente, dans un chant mélodieux. Un instant après, l'un des cinq esclaves de Fayçal apportait du café sucré. A l'aube, lorsqu'il fait encore froid, l'addition de sucre à la première tasse de café est tenue pour très hygiénique.

Une heure plus tard environ, le pan de toile recouvrant l'ouverture de la tente était relevé : les familiers, quatre à cinq, d'ordinaire, pouvaient entrer. Après l'examen des nouvelles du matin, l'on apportait sur un plateau le petit déjeuner composé le plus souvent de quelques dattes ; parfois Hejris, le premier esclave, nous offrait divers biscuits et galettes de farine de sa confection. Puis le temps se passait à alterner le café amer avec le thé sucré pendant que Fayçal dictait sa correspondance aux secrétaires. Parmi ceux-ci, je citerai Faiz, à l'esprit aventureux, et l'imam personnage à la figure triste : l'armée l'avait remarqué pour le parapluie à vaste envergure qu'il

portait toujours pendu au pommeau de sa selle. Parfois, un homme obtenait, à pareille heure, une audience privée, mais c'était rare, la tente de nuit (nous dirions la chambre à coucher) étant strictement réservée à l'usage particulier du chérif. Elle était du type ordinaire à forme cloche. On y trouvait des cigarettes, un lit de camp, une assez bonne couverture kurde, un pauvre Chiraz et un autre admirable vieux tapis de prière de Baluch sur lequel il faisait ses dévotions.

A 8 heures du matin, Fayçal, après avoir passé à sa ceinture le poignard de cérémonie, se rendait à la tente de réception. Il prenait place dans le fond, face à l'ouverture d'entrée, tandis que nous nous rangions en demi-cercle, adossés à la paroi et un peu à l'écart. Les esclaves se groupaient ensuite près de la porte pour surveiller au dehors les quémandeurs habituels accroupis en avant sur le sable en attendant leur tour d'audience. On tâchait de terminer la séance vers midi, heure à laquelle le chérif en avait généralement assez.

Les gens de sa maison – dont je faisais partie – et les invités accidentels se réunissaient alors dans la tente salon ; Hejris et Salem apportaient sur des plateaux le déjeuner composé d'autant de plats que le permettaient les ressources du jour. Fayçal, fumeur invétéré, était un petit mangeur ; il s'appliquait à paraître toucher aux différents mets – fèves, lentilles, épinards, riz, gâteaux – soit avec ses doigts, soit avec une cuiller, jusqu'au moment où il jugeait que ses convives étaient rassasiés. Aussitôt, sur un signe de sa main, le plateau disparaissait et, à la porte de la tente, d'autres esclaves nous versaient de l'eau sur les mains. Des Arabes à gros appétit, – tel Mohammed ibn Shefia – faisaient plaisamment grief au chérif de la hâte avec laquelle on servait ses repas délicats et, en rentrant chez eux, ils se faisaient préparer un supplément. Après le déjeuner, on causait, tout en absorbant deux tasses de café et en dégustant deux verres de thé vert dont l'épaisse décoction ressemblait à du sirop. Puis, jusqu'à 2 heures de l'après-midi, la tente salon se refermait pour permettre à Fayçal de se reposer, de lire ou de traiter des affaires privées. Ensuite le chérif retournait s'asseoir

dans sa tente de réception et l'audience se prolongeait jusqu'à ce qu'il en eût terminé avec tous ceux qui avaient besoin de lui. Jamais je ne vis un Arabe se retirer mécontent, ou ayant l'air déçu ou blessé. Je rends cet hommage au tact et à la mémoire du chérif ; en aucune circonstance, il ne me sembla oublier un fait ou hésiter sur une parenté.

S'il restait encore assez de temps après la seconde audience, Fayçal se promenait avec ses intimes. Entre 6 heures et 7 heures, l'on apportait le repas du soir au menu assez semblable à celui du déjeuner et auquel prenaient part toutes les personnes présentes au quartier général et que les esclaves allaient chercher.

La journée se terminait ainsi, sauf qu'un esclave, pieds nus, venait parfois à la dérobée nous offrir, à intervalles prolongés, quelques verres de thé. Fayçal ne s'endormait qu'à une heure avancée de la nuit, aussi jamais ne manifesta-t-il le désir de nous voir hâter notre départ. Le soir, il aimait à se délasser et se dispensait de tout travail qu'il pouvait éviter. Il jouait rarement aux échecs, quoiqu'il fût un joueur de tout premier ordre. Certains soirs – et peut-être bien à mon intention – Fayçal nous racontait ce qu'il avait vu en Syrie, tout en ne se privant pas de quelques incursions dans l'histoire secrète de la Turquie ou dans les affaires de famille. J'en appris long ainsi sur les hommes et l'état des partis dans le Hedjaz.

Fayçal me demanda un jour brusquement si je consentirais à porter des vêtements arabes, tels que les siens, pendant mon séjour au camp. J'y trouverais, ajouta-t-il, de nombreux avantages, attendu que ces robes sont appropriées à la façon de vivre des indigènes, et que nous devions mener cette même vie. De plus, les hommes des tribus sauraient ainsi comment agir avec moi. En effet les seules personnes ayant, à leur connaissance, porté du kaki étaient des officiers turcs devant lesquels ils se tenaient instinctivement sur la défensive. Que j'adopte le costume du pays, et ils se conduiraient avec moi comme si j'étais vraiment un de leurs chefs ; je pourrais aussi me glisser au dehors et au-dedans de sa propre tente sans

provoquer chez les personnes étrangères à son entourage un émoi qu'il devait chaque fois apaiser. Très content, j'acceptai sans hésiter. Hejris parut également satisfait de cette décision et fit appel à toute son imagination pour me constituer un costume à l'aide de splendides vêtements de noce, en soie blanche brodée d'or, que Fayçal avait reçus dernièrement de sa grand'tante de la Mecque ; – était-ce une allusion discrète ? – Aussitôt paré, je fis un petit tour dans la palmeraie pour m'accoutumer à leur ampleur.

Etant donnée la situation actuelle des deux armées en présence, le temps d'arrêt à Nakhl Mubarak ne pouvait être qu'une pause ; je sentais que je ferais mieux de retourner immédiatement à Yambo pour y étudier sur place les moyens de défendre ce port par terre et par mer, puisque la Marine nous avait promis son concours. Nous décidâmes que je consulterais Zeid et que j'agirais avec lui au mieux des intérêts de tous. Fayçal me fit présent pour ce voyage de retour d'une magnifique méhari baie. Nous fîmes route à travers les collines d'Agidah, par la vallée de l'ouadi Messarih, nous écartant ainsi de la piste la plus directe par crainte des patrouilles turques. Bedr ibn Shefia m'accompagnait ; une seule étape de six heures nous amena à Yambo avant le lever du jour. Fatigué par ces trois journées pendant lesquelles, au milieu d'alertes et d'une agitation incessante, je n'avais eu que fort peu d'heures de sommeil, je me rendis directement à la maison vide de Garland, qui venait de s'installer dans le port à bord d'un navire, et je m'endormis sur un banc. Mais l'on vint bientôt m'annoncer l'arrivée du chérif Zeid et je courus vers l'enceinte pour voir défiler les troupes qui venaient d'être battues.

J'en évaluai l'effectif à 800 hommes environ : ils marchaient en silence et semblaient parfaitement indifférents à la honte de leur déroute ; Zeid lui-même n'en paraissait guère affecté. En entrant dans la ville il se retourna du côté d'Abd el Kadir, gouverneur de la place, qui chevauchait derrière lui et cria : « Mais votre ville est en ruines ! Je vais télégraphier à mon père de vous envoyer quarante maçons pour réparer les monuments publics ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Pour ma part, j'avais télégraphié au capitaine

Boyle, en l'avisant que Yambo était sérieusement menacé ; il me répondit sur le champ que sa flotte arriverait à temps, perspective opportune et consolante, attendu que, le lendemain, des nouvelles de l'intérieur encore plus mauvaises nous parvenaient. Les Turcs, en lançant un fort parti de Bir Saïd sur Nakhl Mubarak, s'étaient trouvés aux prises avec les bandes enrôlées par Fayçal, alors que celles-ci paraissaient encore assez indécises. Après un cours combat, le chérif avait renoncé à la lutte, cédé le terrain, et il opérait sa retraite de notre côté. Le rideau semblait se lever sur le dernier acte du drame arabe. Muni de mon kodak, je montai sur le parapet de la porte de Médine d'où je réussis une belle photographie des deux frères au moment où ils pénétraient dans la ville. Fayçal avait avec lui près de 2 000 hommes, mais aucun Arabe de la tribu des Juheina n'y figurait. Cela ressemblait fort à une trahison et à une véritable défection des nomades, éventualités que, d'un commun accord, nous avions écartées de nos prévisions comme chose impossible.

Je me rendis immédiatement chez Fayçal qui me raconta toute l'histoire. Les Turcs avaient surgi avec trois bataillons, un nombre important d'hommes montés sur des mules et des méharistes. Au premier choc ils franchirent l'ouadi Yambo et occupèrent les petits bois en arrière, menaçant ainsi ses communications avec Yambo. Entre-temps, leur artillerie, forte de sept canons, bombardait copieusement Nakhl Mubarak. Sans se laisser émouvoir, Fayçal porta les Juheina sur sa gauche pour soutenir l'attaque dans la grande vallée et, conservant à Nakhl son centre et sa droite, il envoya l'artillerie égyptienne barrer aux Turcs la route de Yambo. A ce moment il fit ouvrir le feu avec ses deux pièces de 15.

Rasim, officier syrien, qui avait précédemment commandé une batterie dans l'armée turque, se servit habilement de ces maigres ressources pour faire une grande démonstration. Malgré que ces deux canons, modeste cadeau reçu jadis du Caire, fussent sans conteste un vieux rebut, bon tout au plus pour de sauvages Arabes, comme on disait aux bords au Nil, Rasim en joua habilement pour donner le change à l'ennemi. Il n'avait, bien entendu,

ni appareils de pointage, ni télémètres, ni tables de tir et manquait totalement d'explosifs puissants.

Les objectifs se trouvaient à 6 000 mètres environ, mais les fusées de ses shrapnells dataient de la guerre des Boers : le fulminate en se décomposant suintait en taches verdâtres à l'extérieur. Lorsqu'un projectile éclatait, c'était souvent en l'air, parfois même dès la sortie de la bouche du canon. Craignant de ne pouvoir, en cas d'échec, ramener en arrière ses munitions, Rasim organisa un feu d'enfer et ne put retenir un fou rire devant cette manière originale de faire la guerre. A le voir si gai, les hommes des tribus reprirent courage. « Par Dieu ! » disaient-ils, « voilà de vrais canons ! quel bruit formidable ils font ! » Rasim leur jurait que les Turcs étaient fauchés en masse et, sur ces belles assurances, les Arabes recommençaient à charger avec une ardeur nouvelle.

Tout allait bien, Fayçal escomptait déjà un succès décisif lorsque soudain, dans la vallée, son aile gauche parut hésiter ; bientôt elle s'arrêta et, tournant le dos à l'ennemi, courut en désordre jusqu'au terrain de campement. Fayçal, posté au centre, galopa vers Rasim, il lui cria de sauver son artillerie, les Juheina ayant flanché. Rasim remit ses attelages aux pièces et partit tranquillement. Derrière lui, les contingents récemment enrôlés affluèrent en masse, le quartier général du chérif emboîta le pas, et très délibérément, tout le monde prit le chemin de Yambo, laissant les Juheina avec leur chef, le chérif Abd el Kerim – mon ancien guide – sur le champ de bataille en présence des Turcs.

Tandis que j'écoutais tristement la fin de ce récit lamentable, maudissant avec le chérif, ces frères du désert, ces Bédouins, qui venaient de trahir sa cause, un remue-ménage près de la porte se fit soudain entendre, c'était Abd el Kerim qui, repoussant les esclaves, apparut devant nous. Il s'avança et après avoir baisé en guise de salutation le turban du chérif, il s'assit à côté de Fayçal. Celui-ci le considérait avec stupéfaction. « Comment… ! » dit-il enfin. Alors Abd el Kerim lui fit le récit de ce qui

s'était passé : la consternation de ses hommes devant la brusque fuite de Fayçal et la façon dont lui et son frère, à la tête de leurs braves Arabes, avaient résisté aux Turcs pendant toute la nuit, seuls, sans artillerie, jusqu'au moment où, les palmeraies devenant intenables, ils avaient dû céder le terrain à leur tour. Son frère, avec la moitié des hommes de sa tribu, entrait à ce moment dans la ville, le reste s'était dispersé dans l'amont de l'ouadi Yambo à la recherche d'un peu d'eau.

« Pourquoi donc, pendant la bataille, vous êtes-vous retirés derrière nous jusqu'au terrain de campement ? » demanda Fayçal. – Mais simplement pour faire une tasse de café ! Depuis le lever du soleil nous combattions, et le jour tombait. Nous étions très fatigués, de plus nous avions soif ! » riposta Abd el Kerim. Sur cette réponse, Fayçal et moi partîmes d'un éclat de rire, puis nous sortîmes afin de nous rendre compte de ce que l'on pouvait faire pour sauver la ville.

Yambo, planté sur une plateforme de corail, à vingt pieds environ au-dessus des eaux, était, sur deux de ses côtés, ceinturé par la mer. Par les deux autres, la ville touchait à des plaines de sable – mou en certains endroits – dénuées de tout couvert sur une étendue de milles et de milles et absolument sans eau. Bien défendue de jour au moyen de canons et de mitrailleuses, elle devait être imprenable.

A chaque instant nous arrivait de l'artillerie : Boyle tenait, comme toujours, plus qu'il n'avait promis ; en moins de vingt-quatre heures il nous amena cinq navires. Le monitor *M* 31, avec son faible tirant d'eau se trouvait tout désigné pour prendre position à l'extrémité de la crique Sud-Est du port d'où ses canons de 6 pouces enfileraient la direction probable de l'ennemi s'avançant sur Yambo. Crocker, son capitaine, désirait ardemment mettre en branle son artillerie. Les navires de plus fort tonnage s'étaient postés un peu plus au large afin de pouvoir tirer au besoin sur la ville à plus longue portée tout en se réservant la possibilité de prendre d'enfilade la

partie septentrionale du port. Les projecteurs du *Dufferin* et du *M* 31 balayaient toute la plaine en deçà de la place.

Les Arabes, réconfortés par la présence de pareilles forces navales devant Yambo, se montraient tout disposés à contribuer pour leur part à la petite fête du soir. Ils affirmaient avec énergie qu'il n'y aurait plus de panique dans leurs formations ; toutefois pour affermir leur courage, il parut utile de les installer derrière quelque rempart qu'ils auraient à défendre à la façon du Moyen Age. Le mur d'enceinte, rongé par les efflorescences salines fut doublé à faible distance par un deuxième mur et, dans l'espace laissé libre, nous entassâmes de la terre de façon à mettre ce système défensif, renouvelé du XVI^{e} siècle, à l'épreuve des balles, et peut-être même aussi, des projectiles de l'artillerie de montagne des Turcs. Entre les bastions ainsi renforcés, nous tendîmes un réseau de fil de fer barbelé. Nous assurâmes de la même façon la protection des citernes et des réservoirs établis en dehors de l'enceinte. On fit creuser des abris pour mitrailleuses aux points les plus favorables à la défense et on y installa des canonniers réguliers de Fayçal. Les Egyptiens, de même que tous les Arabes auxquels on avait assigné des postes spéciaux, se montraient heureux et reconnaissants. Garland, du grand état-major, nous avait été prêté par le Sirdar pour remplir auprès de nous les fonctions d'ingénieur et de conseiller technique.

Après le coucher du soleil, la ville entière sembla palpiter d'une agitation contenue. Tout le long de la journée les Arabes avaient manifesté leur joie par des cris et des décharges de mousqueterie, mais, à la nuit, chacun s'en alla manger et le silence se fit partout ; bien rares cependant furent ceux qui ne veillèrent pas jusqu'au matin. Vers 11 heures, il y eut une alerte. Nos avant-postes signalaient l'ennemi à 3 milles seulement de Yambo. Garland, accompagné d'un crieur, parcourut les quelques rues en appelant tout le monde aux armes. Chacun se précipita au dehors pour aller occuper le poste qui lui avait été assigné : le branle-bas s'opéra sans bruit, sans tirer un seul coup de feu, ni pousser le moindre cri. Des marins postés

sur le minaret transmettaient les renseignements aux navires dont les projecteurs commencèrent bientôt à balayer la plaine en concentrant leurs pinceaux lumineux sur la zone d'attaque probable de l'ennemi. Mais finalement rien ne se produisit qui motivât l'ouverture du feu.

Nous apprîmes plus tard que, devant le spectacle imposant des navires brillants de lumières et dont l'artillerie, encore silencieuse, était prête à ouvrir le feu, les Turcs avaient flanché. Le magnifique éclairage des projecteurs leur révéla la nudité du long glacis qu'ils auraient à parcourir pour arriver jusqu'à la place, et ils retournèrent en arrière. Je crois bien que cette nuit-là ils perdirent la guerre. J'avais, pour ma part, demandé l'hospitalité au *Suva*, espérant ainsi ne pas être dérangé, et je pus enfin jouir d'un repos salutaire. Aussi fus-je reconnaissant à l'ennemi de sa prudence. Nous aurions peut-être remporté une glorieuse victoire s'il eût montré plus de cran, mais j'eusse été prêt à sacrifier bien plus que cet avantage pour mes huit heures de sommeil ininterrompu.

5

Fayçal marche vers le nord

Le colonel Wilson vint lui-même à Yambo nous convaincre de la nécessité d'une opération immédiate contre Wejh, le premier port de la côte arabique que l'on rencontre au nord de Yambo, et d'où les Turcs menaçaient les derrières de Fayçal. Une démonstration brusquée contre cette place nous assurerait l'initiative des opérations.

Le chérif, travailleur infatigable, à l'âme ardente, se donnait entièrement à une tâche lorsqu'il l'avait acceptée. Il s'engagea d'honneur à partir sur-le-champ, et tous deux nous passâmes le jour de l'an à étudier le résultat qu'une pareille offensive pourrait avoir pour nous et pour les Turcs.

Fayçal était d'avis d'emmener avec lui tous les contingents des Juheina et de prendre en plus parmi les Billi, les Ateiba, et les Ageyl un nombre d'hommes qui suffît à donner à l'entreprise les apparences d'une attaque concertée par un grand nombre de tribus. Nous tenions à ce que le bruit de cette marche au nord – laquelle serait à sa manière une sorte de clôture de la guerre dans le Hedjaz septentrional – retentît dans toute l'Arabie occidentale.

Fayçal éprouvait un peu d'inquiétude à abandonner ainsi Yambo, le second port du Hedjaz, qu'il avait considéré jusqu'à ce jour comme une base indispensable, et il cherchait un expédient pour détourner les Turcs d'une attaque contre cette place lorsque nous nous rappelâmes que Sidi Abdulla disposait de près de 5 000 irréguliers armés de quelques canons et mitrailleuses. Fayçal suggéra qu'il se portât sur l'ouadi Ais, vallée célèbre par ses sources, située à cent kilomètres au nord de Médine, d'où ses bandes constitueraient une menace directe contre les communications par chemin de fer des Turcs avec Damas.

L'idée était excellente, Raja el Khuluwi se mit immédiatement en route pour aller la soumettre à Abdulla. Nous étions à ce point certains qu'il accepterait que nous pressâmes Fayçal de s'éloigner de l'ouadi Yambo et de se porter par une première étape dans la direction de Wejh, sans même attendre une réponse.

Abdulla, en effet, approuva le projet et, le 3 janvier 1917, nous engageant dans l'ouadi Messarih, nous prîmes le large pour nous rendre, par la route haute des plateaux, à Owais, groupe de puits situé à 15 milles au nord de Yambo. Ce jour-là les montagnes étalaient toute leur splendeur. Après les pluies abondantes du mois de décembre, un soleil ardent avait ravivé la végétation, on se serait déjà cru au printemps. Dans tous les thalwegs, dans toutes les parties planes du terrain, s'étalait un gazon dont les brins droits et minces poussaient même entre les pierres. En certains points, l'herbe était déjà haute et nos chameaux devenaient florissants à brouter ces jeunes pousses.

Il fut convenu que, dès le signal du départ, les Ageyl seuls se mettraient en marche derrière nous. Les autres unités se rangèrent en ligne le long de la route, chaque homme debout auprès de son méhari agenouillé ; au passage de Fayçal, ils saluaient en silence. « Que la paix soit sur vous ! » disait le Maître. L'un après l'autre, les cheiks répondaient par la même bénédiction. Lorsque nous eûmes achevé de défiler, le reste de l'armée se mit en marche, chaque groupe conduit par son chef prit sa place dans la colonne. La longue file d'hommes et de chameaux serpentait sur le sentier étroit grimpant jusqu'au faîte des monts et, en arrière, aussi loin que l'œil pouvait distinguer, on voyait onduler l'interminable ruban de nos troupes.

Le salut aux soldats fut suivi d'un silence général qui persista jusqu'à notre arrivée à hauteur de la première crête ; au-delà la vallée s'élargissait et se développait en pente douce sur un sol parsemé de cailloux et de blocs erratiques à moitié recouverts par le sable. A ce moment ibn Dakhil, le bouillant cheik de Russ qui, deux ans auparavant, avait levé, en faveur des

Turcs, les contingents d'Ageyl ici présents pour les ramener ensuite sous la bannière du chérif dès que la révolte eut éclaté, recula de quelques pas et, après avoir formé ses hommes en une large colonne de rangs bien ordonnés, il fit battre les tambours. Aussitôt les Arabes entonnèrent à pleine voix un chant en l'honneur de l'émir Fayçal et de sa famille.

La marche en avant devint alors un spectacle grandiose. En tête s'avançait Fayçal, vêtu de blanc ; puis, à sa droite, Sharraf : sa gandourah et son manteau étaient teints au henné et autour de sa calotte s'enroulait une longue torsade en laine rouge. Quant à moi, je chevauchais un peu en arrière, à la gauche du chérif, habillé de blanc et de rouge écarlate. Puis venaient les porteurs de bannières en soie cramoisie aux tons fanés dont les hampes étaient surmontées de pointes dorées, suivis eux-mêmes par le groupe des tambours battant une marche. Enfin, en un tumultueux et sauvage désordre, pressés les uns contre les autres, s'avançaient les 1 200 méharistes, garde du corps du chérif. Ces cavaliers portaient les tenues les plus variées et sur leurs montures reluisaient les ornements métalliques des harnachements aux cuirs multicolores. Notre colonne emplissait la vallée toute entière.

Yambo risquait fort de tomber aux mains des Turcs tandis que nous courions après Wejh, aussi était-il prudent d'évacuer tous nos approvisionnements. Boyle m'en fournit les moyens en m'annonçant que le *Hardinge* serait mis à notre disposition dans ce but. Le pont inférieur de ce transport, venu des Indes, était pourvu de grands sabords carrés s'ouvrant légèrement au-dessus de la ligne de flottaison. Le capitaine Linberry les fit tous ouvrir et nous entassâmes, pêle-mêle, à l'intérieur du bateau, 8 000 fusils, 3 millions de cartouches, des milliers de bombes, une énorme quantité de riz et de farine, des ballots d'uniformes, deux barils d'explosifs puissants et tout notre approvisionnement de pétrole. En un temps très court, le *Hardinge* chargea près d'un millier de tonnes de matériel.

Boyle arrivait, impatient de nouvelles. Il me promit que ce cargo demeurerait constamment avec nous au titre de dépôt mobile d'approvisionnements, ce qui nous permettrait d'y puiser partout où nous serions et suivant nos besoins : cette solution résolvait la principale difficulté de notre marche. La marine commençait déjà à opérer sa concentration : la moitié de la flotte de la mer Rouge allait se trouver dans les eaux d'Yambo. L'on attendait l'amiral et, entre-temps, les équipages se livraient à des exercices de débarquement. Les toiles kaki, étaient passées au blanc, on affûtait les baïonnettes et l'on faisait des tirs de mousqueterie.

Dans mon for intérieur, je me plaisais à espérer que toute cette préparation intensive serait sans objet et qu'il n'y aurait pas de combat. Fayçal disposait de 10 000 hommes environ, de quoi couvrir le pays des Billi de bandes armées et d'y razzier tout ce qui n'était ni trop lourd, ni trop périssable. Quant à la prise de Wejh, elle ne faisait plus aucun doute pour nous. La seule chose à souhaiter était que l'armée de Fayçal ne perdît pas trop d'hommes en cours de route, soit faute de vivres, soit par manque d'eau. Heureusement, la région de Umlejj, située à mi-chemin de notre objectif, ne nous était pas hostile ; rien de tragique ne pouvait donc survenir dans la première partie de notre marche et c'est pour cette raison que Fayçal se mit en route le jour même où Abdulla envoyait son approbation à notre plan de campagne. Ce même jour aussi j'apprenais que je serais bientôt libre. Newcombe, colonel dans l'armée régulière, envoyé au Hedjaz en qualité de chef de la mission militaire, venait de débarquer en Egypte et ses deux officiers adjoints, Cox et Vickery, voguaient déjà sur la mer Rouge pour nous rejoindre.

Boyle m'amena à Umlejj sur le *Suva*. Aussitôt en rade, nous descendîmes à terre pour avoir des nouvelles. Le cheik nous dit que Fayçal arriverait ce même jour à Bir el Waheidi, point d'eau situé à 4 milles de Umlejj, à l'intérieur des terres.

Nous lui envoyâmes un message, puis partîmes voir un fortin que Boyle, à bord du *Fox*, avait bombardé quelques mois auparavant. Cet ouvrage n'était qu'une caserne des plus rudimentaires et, en contemplant cette ruine, Boyle me dit : « J'ai presque honte d'avoir usé mes munitions contre une pareille bicoque ! » Cet officier était un marin très au fait de son métier, attentif à tous les détails du service au point d'en devenir un peu systématique et esclave des règlements ; avec cela intolérant parfois vis-à-vis des gens trop accommodants et ne supportant pas les choses faites avec laisser-aller. Les hommes roux ne brillent généralement pas par la patience ; or *Ginger Boyle*, ainsi qu'on l'appelait, était un impulsif.

Tandis que nous contemplions le fortin en ruine, quatre anciens du village, grisonnants, déguenillés, s'approchèrent, demandant à nous parler.

Ils nous racontèrent que deux mois auparavant, un navire à deux cheminées était arrivé devant le village et avait détruit leur fort. Maintenant on exigeait que la population le rebâtit pour y loger la police du Gouvernement arabe. Pouvaient-ils demander au généreux capitaine de ce vaisseau à une cheminée de leur donner quelques bois de charpente ou d'autres matériaux, susceptibles de les aider dans ce travail ? Boyle commençait à s'impatienter de ce long palabre et, nerveux, me demandait : « Qu'est-ce que c'est ? Que veulent-ils ? – Rien, répondis-je, ils dépeignent les terribles effets du bombardement du *Fox ! »* Et Boyle, jetant un regard circulaire autour de lui, sourit d'un sourire mauvais et dit : « Oui, c'est un beau gâchis ! ».

Le lendemain, Vickery arriva. Au cours de ses dix années de service comme artilleur au Soudan, il avait appris l'arabe littéraire de même que l'arabe vulgaire si bien qu'il supprimait pour nous le besoin d'un interprète. Nous convînmes de nous rendre tous trois au camp de Fayçal afin d'y établir le plan des opérations. Après le déjeuner, Anglais et Arabes se mirent donc au travail et étudièrent les mouvements restant à exécuter pour arriver jusqu'à Wejh.

Nous décidâmes de partager l'armée en détachements distincts qui se rendraient, chacun de leur côté, à notre point de concentration, Abu Zereibat, dans l'ouadi Hamdh ; après cet endroit on ne trouvait plus d'eau jusqu'à Wejh. Mais Boyle voulut bien consentir à ce que le *Hardinge* vînt mouiller pendant une nuit devant Sherm Habban – supposé d'un accostage possible – et qu'il débarquât sur le rivage vingt tonnes d'eau à notre intention.

Pour l'attaque contre Wejh, nous offrîmes à Boyle de mettre à sa disposition un corps indigène de débarquement formé de plusieurs centaines de sédentaires de la tribu des Harb et de celle des Juheina. Le détachement de marins, accompagné de ce renfort, débarquerait au nord de la ville en un point dépourvu de toute organisation défensive, d'où l'on pourrait tourner Wejh et son port.

Boyle disposerait de six navires au moins, avec 50 canons pour occuper les Turcs, plus un hydravion pour régler le tir. De notre côté, nous serions, le 20 de ce mois, à Abu Zereibat, et le 22 à Habban afin de recueillir l'eau débarquée par le *Hardinge*. Quant aux troupes de débarquement, elles descendraient à terre, le 23, à la pointe du jour, pendant que nos hommes montés occuperaient toutes les routes par lesquelles l'ennemi chercherait à s'évader de la place.

Les nouvelles de Rabigh étaient bonnes. Les Turcs n'avaient pas osé tenter une attaque contre Yambo, abandonné sans défense. Tels étaient nos risques, aussi le sans-fil de Boyle, venant à point donner des informations rassurantes, raffermit-il grandement le courage de l'armée. Abdulla arrivait presque à l'ouadi Ais et Fayçal se trouvait à mi-chemin de Wejh : l'initiative des opérations était bien passée aux Arabes. Je ressentis alors une telle joie que perdant un instant tout empire sur moi-même, je m'écriai triomphalement que dans un an nous serions aux portes de Damas. Ma joyeuse, mais malencontreuse exclamation jeta quelque froid parmi les Arabes présents sous la tente, et mon espoir s'évanouit : ce n'était pourtant

pas un rêve irréalisable puisque, cinq mois plus tard, j'arrivais à Damas et que l'année suivante je me trouvais, *de facto*, son gouverneur.

L'armée comprenait, à Bir el Waheidi, 5 100 méharistes et 5 300 fantassins armés de 4 Krupp de montagne et 10 mitrailleuses ; le convoi se composait de 380 chameaux. Le départ avait été fixé au 18 janvier, l'après-midi, et, toujours exact, Fayçal terminait son travail à l'heure du déjeuner. Aussitôt le repas fini le camp fut levé. Nous nous rendîmes auprès de nos méharas agenouillés en cercle, sellés et chargés ; des esclaves les maintenaient immobiles, plantés devant eux et le pied posé sur la jambe de devant repliée de la bête.

Le timbalier, placé en tête de l'escorte et qui nous attendait près de ibn Dakhil, battit ses caisses quatre ou cinq fois et tout rentra dans le silence. Nous ne quittions pas des yeux Fayçal. Il se leva de son tapis, dit un dernier mot à Abd el Kerim et empoignant des deux mains le pommeau de sa selle pendant qu'il posait son genou sur le cou de la bête, il s'écria : « Ayons confiance en Dieu ». Passant alors son autre jambe par-dessus sa monture, d'un tour de main rapide le chérif fit glisser sous lui ses vêtements et se plaça en selle.

Au moment où son méhari se mettait en marche, nous sautâmes sur les nôtres, puis la foule des méharas se leva d'un seul bond. Quelques bêtes grognaient bruyamment, mais la plupart demeuraient silencieuses comme doit se comporter tout *tetul*[1] bien dressé. Nos montures partirent à fond de train et nous, les cavaliers, nous arcboutant fortement sur la naissance de leur cou, dûmes bientôt agir sur la rêne pour relever leur tête et maîtriser leur allure. Nous cherchâmes alors des yeux Fayçal, puis en tapant légèrement sur le cou de nos bêtes pour les faire obliquer, nous exerçâmes une pression avec nos pieds nus jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées en ligne aux côtés du chérif. Ibn Dakhil s'approcha ; après avoir examiné le pays d'un coup d'œil rapide et reconnu la direction, d'un ordre bref il prescrivit aux Ageyl de se porter en flancs-gardes sur nos deux ailes.

Le tambour donna ensuite le signal du départ ; aussitôt le poète de l'aile gauche entonna, d'une voix stridente, un chant célébrant en un seul couplet notre chef et les plaisirs qu'il allait nous procurer à Wejh. L'aile droite écouta religieusement la mélopée, puis la répéta en chœur à deux ou trois reprises : l'on discernait dans la manière de chanter de ces hommes, un mélange de fierté, de satisfaction de soi-même ainsi qu'un léger sentiment de moquerie. Ils se disposaient à la reprendre une quatrième fois lorsque le poète de l'aile gauche lança une réponse improvisée, sur le même mètre et avec des rimes correspondant aux précédentes : ces vers renchérissaient encore sur les sentiments exprimés dans le premier chant. L'aile gauche applaudit avec frénésie en poussant des cris de triomphe, les tambours battirent, les porte-étendard déployèrent leurs grandes bannières cramoisies et la garde entière, de la droite jusqu'à la gauche, entonna en chœur le chant émouvant du régiment :

« *J'ai perdu la Bretagne et j'ai perdu la Gaule,*

J'ai perdu Rome et, pire que tout,

J'ai perdu Lalage – »

Mais eux, c'était Nedj qu'ils avaient perdu, et aussi les femmes de Maabda. Aujourd'hui leur avenir se détournait de Djedda, c'est vers Suez qu'ils devaient le chercher. Cependant la chanson ne manquait pas d'allure et les chameaux aimaient la vivacité de son rythme : ils baissèrent la tête, tendirent leur cou en avant et allongèrent le pas ; ils semblaient avancer comme dans un rêve pendant tout le temps que le chœur se fit entendre.

Ce jour-là la route ne présentait aucune difficulté. La colonne cheminait sur des pentes de sable ferme, sur de longues et molles ondulations de dunes couvrant un sol sans végétation aucune ; l'on apercevait seulement quelques broussailles dans les creux et de rares palmiers, solitaires, improductifs, au fond des dépressions humides. Plus loin, le terrain s'aplanit et sur notre gauche apparurent deux cavaliers : ils venaient au galop saluer Fayçal. Je reconnus le premier, ce vieux et sale Mohammed Ali

el Beidawi, aux yeux chassieux, émir des Juheina ; quant au second, je lui trouvai des allures bizarres. Lorsqu'il fut plus près de nous, je m'aperçus qu'il portait un uniforme kaki, caché sous un manteau arabe, et un turban dont la cordelette en soie était gauchement enroulée. Il leva enfin les yeux : j'avais devant moi la face rougeaude de Newcombe – dont la peau pelait à l'air du désert – avec ses yeux perçants, et sa bouche volontaire entre des mâchoires grimaçant drôlement. Arrivé le matin même à Umlejj, il avait appris notre tout récent départ ; enfourchant aussitôt le cheval le plus vite du cheik Yusuf, il s'était lancé à notre poursuite.

Je lui offris ma seconde monture et l'amenai auprès de Fayçal qu'il salua comme un vieux camarade de classe : sans plus tarder, ils se mirent à discuter la situation, passant en revue, à une allure folle, nombre de plans et de suggestions. Une fois lancé, Newcombe ne s'arrêtait plus : la fraîcheur de l'air, l'animation et l'entrain de l'armée, tout exaltait notre enthousiasme, nous envisagions l'avenir sans crainte.

Les seuls renseignements – bien pauvres – qui nous permettaient de régler notre itinéraire, nous étaient fournis par des Juheina, lesquels ne semblaient pas avoir de plus petite unité de temps que la moitié du jour ; quant à l'unité de distance, c'était l'étape, et celle-ci pouvait être l'espace parcouru aussi bien pendant six heures que pendant seize, selon la volonté de l'homme et l'allure du chameau. La liaison entre les divers groupes de l'armée n'était pas toujours assurée parce qu'il ne se trouvait souvent aucun homme qui sût lire ou écrire. Des retards, le manque d'ordre, la pénurie de vivres et d'eau gâtèrent cette expédition. Toutes choses qui auraient pu être évitées si l'on avait eu le temps de reconnaître au préalable la route. Les animaux manquèrent de nourriture pendant près de trois jours ; quant aux hommes ils durent parcourir les derniers 50 milles avec un gallon d'eau par tête et rien à manger. Ces privations ne diminuèrent pourtant pas l'entrain des troupes. L'armée entra dans Wejh, au trot, assez gaîment, en chantant d'une voix rauque et en exécutant des fantasias. Cependant Fayçal m'avoua

qu'une journée de plus, chaude et sans vivres, eût abattu tous les courages et ralenti sensiblement la marche.

Le travail terminé, nous partîmes, Newcombe et moi, nous coucher, dans la tente que le chérif avait mise à notre disposition, marque de faveur toute spéciale. La question des convois était en effet si importante, si difficile à régler que nous, les riches, mettions notre fierté à vivre comme les hommes qui, eux, ne pouvaient transporter aucune chose superflue : jusqu'à ce jour, je n'avais jamais eu de tente à moi. Nous la dressâmes au bord d'un escarpement, près des collines ; l'endroit, de forme arrondie, correspondait exactement à la surface de la tente, de sorte que la pente commençait aux piquets même de la porte. A notre arrivée, nous nous trouvâmes en présence d'Abd el Kerim, jeune chérif bédouin qui nous attendait. En raison de la fraîcheur du soir et de menaces de pluie, il s'était emmitouflé dans son burnous et les gazes de son turban lui couvraient presque les yeux. Abd el Kerim venait me demander une mule avec son harnachement. L'aspect élégant de notre groupe d'infanterie montée, en culotte et molletières, ainsi que nos belles bêtes avaient excité son envie.

Je m'amusai à jouer de cette avidité et je remis à plus tard mon consentement, posant comme condition qu'il ne ferait sa demande qu'après notre heureuse entrée à Wejh. Nous soupirions après son départ afin d'aller dormir. Enfin le Bédouin, satisfait de cette promesse, se leva, mais ayant regardé par hasard de l'autre côté de la vallée, il vit luire au-dessous et autour de nous les mille petits feux des troupes bivouaquant un peu partout. Il m'appela pour me montrer ce spectacle, puis, embrassant l'horizon d'un geste circulaire, il me dit assez tristement : « Nous ne sommes plus des Arabes, mais un Peuple ! »

La pluie ne cessa de tomber pendant la matinée du lendemain. Cette chute inopinée d'une grande quantité d'eau nous comblait de joie. Du reste, nous nous trouvions si bien à Semna, sous nos tentes, que nous retardâmes le départ jusqu'au milieu du jour, au moment où le soleil recommença à

luire. Nous partîmes alors dans la direction de l'ouest par un beau ciel clair. Derrière nous venaient les Ageyl, à leur suite Abd el Kerim conduisait ses Gufa : environ 700 d'entre eux étaient montés et une colonne, plus nombreuse encore d'hommes à pied les suivait. Uniformément habillés de blanc, ils abritaient leur tête sous de grands châles en coton aux rayures rouges et noires. Dans leurs mains, ils balançaient à défaut de bannières, de longues palmes.

A côté d'eux, chevauchait le chérif Mohammed Ali abu Sharrain, vieux patriarche à l'opulente barbe grise, très droit encore sur sa selle. Ses trois cents cavaliers étaient des Ashraf, de la famille Aiaishi (Juheina) dont les chérifs sont bien connus, quoique ce titre ne soit reconnu que par leurs ressortissants immédiats, leur généalogie n'étant pas officiellement homologuée. Ils portaient, sous des burnous noirs, des gandourahs couleur de rouille teintées de henné et ils était armés de sabres. Chacun d'eux avait auprès de lui un esclave blotti à califourchon sur l'arrière de sa monture pour le seconder pendant le combat à l'aide d'un fusil et d'un poignard. Le serviteur devait en plus s'occuper, à l'étape, du méhari et préparer les aliments de son maître. Ces esclaves, ainsi qu'il convient à des esclaves de maîtres très pauvres, étaient peu vêtus. Leurs fortes jambes noires enserraient comme un étau les flancs laineux des chameaux pour maintenir un équilibre constamment menacé par les cahots de la marche. Leurs lambeaux de chemise étaient relevés et passés dans la corde tressée qui ceignait les reins afin de les préserver des souillures que leur aurait valu le voisinage de la bête. L'eau de Semna jouit de propriétés médicinales très actives et la magnésie agissait fortement ce jour-là sur la digestion des animaux.

Derrière les Ashraf venait la bannière cramoisie de notre dernier contingent de tribu, les Rifaa, conduits par Owdi ibn Zuweid, le vieux détrousseur de mer qui avait pillé la mission Stotzingen et jeté à l'eau à Yambo son appareil de télégraphie sans fil en même temps que tous ses serviteurs indiens. Il est à présumer que les requins dédaignèrent, sinon les

hommes, tout au moins les instruments ; pourtant nous avions passé de longues heures à draguer des fonds devant Yambo sans réussir à les repêcher. Owdi portait encore sur lui un ample et riche manteau doublé de fourrure volé à un officier allemand, vêtement fort peu approprié assurément au climat de l'Arabie, mais, ainsi que se plaisait à le répéter son propriétaire, ce n'en était pas moins un magnifique butin. Ce détachement comprenait un millier d'hommes dont les 3/4 marchaient à pied. Près de lui se trouvait Rasim, le chef des canonniers, avec ses quatre vieux Krupp portés par des mules de bât et tels qu'ils nous venaient de l'armée égyptienne.

Au moment du départ, un homme déjà en selle avait tué un lièvre. Pour éviter le gaspillage des munitions, Fayçal interdit formellement ce genre de sport, de sorte qu'encours de route les lièvres qui se levaient sous les pas des chameaux étaient simplement poursuivis à coups de matraque. Nous rîmes de la soudaine agitation provoquée dans la colonne par cette chasse : les bêtes se livraient à de violents écarts tandis que leurs cavaliers sautaient d'un bond à terre pour tuer le gibier avec un bâton et se disputer ensuite âprement à qui cueillerait la victime. Fayçal se montrait satisfait de voir ainsi s'accroître les approvisionnements en viande de l'armée, mais la voracité éhontée avec laquelle les Juheina se jetaient sur les lézards et les gerboises le dégoûtait.

Nous cheminions sur une plaine de sable parsemée d'une abondante végétation d'essences épineuses. Arrivés au rivage, nous obliquâmes au nord pour suivre une large piste bien battue, route ordinaire des pèlerins venus d'Egypte. Elle se déroulait à une cinquantaine de mètres de la mer et trente à quarante cavaliers pouvaient y marcher de front. Une ancienne coulée de lave à moitié enfouie dans le sable descendait des collines sur une longueur de 4 à 5 milles et se terminait dans la plaine par une sorte de promontoire. La route la traversait, côtoyant de grandes dépressions marécageuses couvertes encore çà et là d'un peu d'eau dans laquelle se miraient les rayons obliques du soleil proche de son coucher. L'armée

arrivait à l'endroit choisi pour le bivouac. Nous descendîmes de nos montures, étirâmes nos membres engourdis par une longue chevauchée, puis nous courûmes par centaines nous plonger avec volupté dans la mer. Tous ces hommes, nus comme des poissons, criaient, s'éclaboussaient : ils offraient de curieux échantillons de toutes les teintes que peut prendre la peau humaine.

L'on attendait le dîner avec impatience, un Arabe ayant tué au cours de l'après-midi une gazelle à l'intention de Fayçal. La chair de ce quadrupède est particulièrement prisée dans le désert, car, quelque dénudé que soit le sol, pour aussi rare que soit l'eau, il fournit toujours une viande grasse et succulente.

Le lendemain grâce à un temps frais, notre marche fut facile. L'armée s'avançait nombreuse, bien rassemblée et nous, les deux Anglais, disposions d'une tente dans laquelle, aux étapes, nous pouvions nous isoler. Un des gros ennuis de l'existence au désert, c'est d'être forcés de vivre toujours en compagnie les uns des autres : l'on entend nuit et jour tout ce qui se dit, tout ce qui se fait. Avoir enfin un peu de solitude, pouvoir, Newcombe et moi, nous tenir à l'écart, nous reposait mille fois davantage que la vie en commun ininterrompue ; mais le travail souffrait d'une pareille barrière entre les chefs et les hommes. Chez les Arabes, il n'existe aucune distinction de classe, traditionnelle ou naturelle, à l'exception du pouvoir inconsciemment dévolu à un cheik, de par ses mérites. Les Arabes m'ont expliqué qu'aucun homme ne peut être leur chef s'il ne mange la nourriture de tous, s'il ne porte les mêmes vêtements, s'il ne vit d'une vie pareille à celle de ses hommes, et cependant il faut qu'il donne l'impression de leur être supérieur.

Dans la matinée, nous nous hâtâmes d'avancer vers Abu Zereibat. Le sol était couvert d'une couche de cailloux noirs. Fayçal fit faire une halte au moment où le terrain, prenant de la pente, indiquait que nous allions bientôt arriver dans une forte dépression. Ce ne fut pourtant que dans l'après-midi,

après que nous eûmes franchi un nouvel affleurement de basalte que l'horizon, se découvrant à nos yeux, nous permit d'apercevoir le thalweg profond de l'ouadi Hamdh descendant des montagnes. Fatigués du spectacle, toujours le même, de la région banale que nous venions de traverser, nous demeurâmes un instant en extase devant cette œuvre grandiose de la nature, devant ce lit profond et desséché où coula jadis un fleuve plus long que le Tigre et qui constitue la plus grande vallée de l'Arabie. Doughty, le premier, en a parlé, mais cette vallée est encore inexplorée.

Curieux de ce qui nous attendait, nous descendîmes les pentes de gravier au milieu desquelles surgissaient, de plus en plus nombreuses, des touffes de gazon et, vers 3 heures de l'après-midi, nous pénétrions dans le véritable lit de l'ouadi, d'un mille environ de largeur. Il est parsemé de touffes très denses de buissons d'*asla* derrière lesquelles s'allongent, comme toujours, des petites dunes de sable qui atteignent ici quelques pieds de hauteur. Ce sable n'est pas homogène, mais coupé par des tranches horizontales d'argile desséchée et cassante qui restent à l'état de sédiments, derniers témoins des niveaux successifs atteints par les eaux. Nos bêtes avançaient avec peine, écrasant cette boue salée qui éclatait sous leurs pas avec le bruit sec d'une galette que l'on casse, et leurs pattes s'y enfonçaient jusqu'aux fanons. Des nuages épais de poussière s'élevaient lentement dans l'atmosphère lourde de ces fonds, éclairés par un soleil éblouissant.

Les hommes aussi marchaient difficilement, n'y voyant plus à quelques pas devant eux ; les dunes qu'ils avaient à franchir se succédaient de plus en plus nombreuses, et le sol du thalweg était coupé d'un dédale de lits secondaires peu profonds, creusés d'année en année par les petites crues. Arrivés à peu près au milieu de la vallée, le sol se trouva recouvert de buissons épais qui émergaient des tas de sable : les branches s'enlaçaient les unes aux autres dans un enchevêtrement inexprimable de brindilles desséchées, poudreuses et cassantes comme de vieux os. Serrant les banderolles de nos fastueuses sacoches pour éviter qu'elles ne fussent

arrachées par les tiges épineuses des buissons, nous nous enveloppâmes étroitement dans nos manteaux et, baissant la tête pour préserver nos yeux, nous fonçâmes comme un ouragan à travers les taillis de roseaux. La poussière aveuglante ainsi soulevée nous étouffait ; les branches craquaient sous les pieds des chameaux grognant à qui mieux mieux ; les hommes criaient et riaient : bref l'aventure nous semblait merveilleuse.

Avant d'avoir atteint la lointaine rive droite du fleuve, nous rencontrâmes des fonds argileux au milieu desquels croupissaient les eaux noirâtres d'un étang profond d'une brasse, long de 80 mètres, sur une largeur de 15 environ. C'était le point d'eau d'Abu Zereibat, fin d'étape de notre journée. Après avoir encore avancé de quelques mètres pour sortir des dernières broussailles, nous atteignîmes les sables découverts du bord septentrional de la dépression sur lesquels Fayçal venait d'établir son camp. Nous mîmes pied à terre, les esclaves dessellèrent nos méharas et dressèrent les tentes.

Les mules, très altérées après cette longue journée de marche, se bousculaient autour de l'étang avec les hommes à pied, et bientôt ce fut un barbotage général dans ces eaux peu engageantes. Le combustible abondait, plaisir rare en ce pays et d'autant plus apprécié. Sur toute l'étendue du camp, chaque groupe d'amis faisait un feu d'enfer, compagnon très bien venu car la brume du soir montait du sol, épaisse et humide, haute de cinq pieds au moins. Nos manteaux de laine se raidissaient sous l'action de cette buée glaciale qui les imprégnait.

La nuit était sombre, sans lune, mais au-dessus du brouillard on devinait un ciel pur et constellé d'étoiles. Du haut d'un petit monticule voisin, nous contemplions cette mer blanche de nuages, d'où émergeaient à peine les sommets de nos tentes. Les fumées s'élevaient en longues spires qui de temps à autre devenaient lumineuses lorsque les flammes, plus actives, arrivaient à leur tour dans l'atmosphère pure, comme si elles étaient chassées et soulevées par les grouillements de l'armée invisible. Le vieil

Owdi ibn Zuweid me reprit vertement lorsque je lui communiquai les impressions que m'inspirait ce spectacle, et il ajouta : « Ce n'est pas une armée, c'est un monde qui s'avance sur Wejh ! » Je me réjouis du ton convaincu avec lequel il s'exprimait, car n'était-ce pas pour créer ce sentiment chez les Arabes que nous nous étions encombrés pendant une marche aussi difficile d'une foule de gens superflus.

A ce moment, sans préliminaires cérémonieux, nous vîmes entrer impromptu le chérif Nasir, de Médine. Fayçal se leva vivement, l'embrassa et le conduisit auprès de nous. Nasir nous fit une belle impression ; nous en avions déjà entendu parler et nous fondions sur lui de grands espoirs. C'était l'homme qui ouvrait les routes, l'avant-coureur de l'armée de Fayçal, l'homme qui avait tiré à Médine le premier coup de feu et qui devait tirer le dernier à Muslimieh, au-delà d'Alep, le jour où la Turquie demanda un armistice. Depuis le début jusqu'à la fin de la guerre, on ne put dire que du bien de Nasir.

De goûts sédentaires, passionné pour ses jardins, il avait dû pourtant, et bien malgré lui, faire la guerre depuis son adolescence. Il était âgé de 27 ans environ, son front bas et large soulignait l'expression attirante de grands yeux pathétiques. Une barbe noire, bien taillée, encadrait des lèvres accueillantes et laissait deviner un menton tout petit.

Le lendemain, nous fîmes la grasse matinée : nous reprenions des forces pour nous préparer aux longues conférences qui allaient être nécessaires. Mais la plus grosse part du fardeau reposait sur Fayçal. Nasir, son second dans le commandement de l'armée, le soutenait de ses conseils, et les deux frères Beidawi étaient à ses côtés, prêts à lui donner leur concours. La journée s'annonçait belle et chaude, très chaude même. Je me promenais avec Newcombe près des mares autour desquelles il y avait un va-et-vient incessant d'hommes et d'animaux.

Nous étions en retard de deux jours déjà sur la date fixée à la Marine, aussi Newcombe se décida-t-il à partir en avant, cette nuit même, pour se

rendre à Habban. Là, il rencontrerait Boyle et lui expliquerait que nous manquerions le *Hardinge* au rendez-vous prévu, mais que nous serions heureux de voir revenir ce navire dans la soirée du 24 janvier, moment où nous aurions le plus grand besoin de la réserve d'eau qu'il transportait. Il verrait aussi si l'attaque par mer pouvait être retardée jusqu'au 25, de façon à la faire coïncider avec l'offensive de terre.

Dès l'aube, on se mit en route. Pendant trois heures l'armée chemina lentement, sans ordre, le long de l'ouadi Hamdh. Puis, abandonnant la vallée qui s'infléchissait sur la gauche, nous abordâmes une région désolée, sans caractère particulier. Ce jour là il faisait froid : un vent du nord glacial, pénétrant, balayait la côte grise et plate et nous frappait en plein visage. A un moment, nous entendîmes le grondement intermittent d'un tir violent du côté de Wejh et nous craignîmes que la Navy, perdant patience, n'eût attaqué sans plus nous attendre. Mais, de toute façon, nous ne pouvions rattraper les journées perdues : l'armée poursuivit sa monotone étape, traversant affluent après affluent du Hamdh. La plaine était coupée d'une infinité de lits secondaires s'ouvrant dans le roc, tous peu profonds, rectilignes et à sec, rappelant quelque peu les nervures d'une feuille. Enfin, à Kurna, nous rencontrâmes de nouveau l'ouadi Hamdh, et bien que son lit fût à fond argileux et à l'état de boue, nous décidâmes de camper.

Une bousculade vint troubler l'installation du camp. Des chameaux avaient été aperçus pâturant dans l'est et les plus entreprenants des Juheina décidèrent de s'en emparer : bientôt après ils revenaient avec leur prise. Fayçal, furieux, ordonna de les remettre en liberté ; mais les hommes étaient trop surexcités pour l'écouter. Alors, saisissant son fusil, il tira sur celui d'entr'eux qui se trouvait le plus rapproché. Affolé par la peur, l'homme tomba du haut de sa selle et le reste de la bande arrêta aussitôt sa course folle. Fayçal les fit venir devant lui et cravacha sans pitié les meneurs. Puis il confisqua les bêtes razziées. Après avoir remplacé les chameaux disparus par d'autres pris aux voleurs eux-mêmes pour rétablir le nombre initial, il fit rendre le tout aux Billi, légitimes propriétaires du

troupeau. S'il n'eût pas agi de la sorte, il soulevait contre lui les nomades de la région, nos alliés du lendemain, et cette révolte aurait pu faire tache d'huile jusqu'au delà de Wejh. Notre succès dépendait parfois de pareilles vétilles.

Le lendemain matin, nous rejoignîmes le rivage et nous le suivîmes jusqu'à Habban où nous arrivions à 4 heures. Le *Hardinge* était bien là, pour notre plus grande satisfaction, en train de débarquer la réserve d'eau, bien que la baie, peu profonde, ne fût pas abritée du large et qu'une forte houle rendît l'opération fort laborieuse. Nous réservâmes d'abord la part des mules, puis le reste de l'eau fut distribué aux hommes à pied qui en avaient le plus besoin. Mais la nuit ne se passa pas sans difficultés : des quantités d'hommes qui souffraient de la soif ne cessèrent de se bousculer, sous la lumière des projecteurs, autour des récipients vides, espérant toujours que les marins se risqueraient encore à débarquer de l'eau.

Je me rendis à bord où j'appris que l'attaque par mer avait été effectuée à Wejh comme si les troupes de terre eussent été présentes, Boyle craignant que les Turcs ne profitassent d'un retard pour se retirer subrepticement. En réalité, le jour même où nous arrivions à Abu Zereibat, Ahmed Tewfik Bey, gouverneur de la place pour la Turquie, lançait une proclamation à ses troupes par laquelle il déclarait que la garnison devait tenir jusqu'à la dernière goutte de son sang. Puis, à la nuit tombante, il enfourcha son chameau et galopa sans souffler jusqu'à la voie ferrée avec quelques hommes montés qui réussirent à le suivre. Les deux cents fantassins demeurés à leur poste résolurent d'accomplir la tâche que leur chef abandonnait. Mais ils se trouvèrent en face d'une troupe de débarquement trois fois plus nombreuse, et le tir des navires rendit bientôt intenables toutes leurs positions défensives. Pour autant qu'on en savait sur le *Hardinge* au moment où je montais à bord, le combat n'était pas encore terminé, bien que la ville fût déjà occupée par les marins et par des Arabes.

Ces rumeurs encourageantes circulaient dans les rangs de l'armée ; aussi, peu après minuit, l'on se remit en marche vers le nord. A l'aube, nous ralliâmes les divers contingents et nous avançâmes en bon ordre, ne rencontrant que quelques bandes éparses de Turcs dont une seule fit une courte résistance. Les Ageyl avaient mis pied à terre ; ils enlevèrent burnous, gandourahs et turbans et, demi-nus, continuèrent à se battre, prétendant que de la sorte, s'ils étaient blessés, les plaies ne seraient pas infectées et que, d'autre part, leurs précieux vêtements demeureraient intacts.

Le spectacle était vraiment beau à voir. Ces hommes à la peau très foncée, mais soignés, s'avançaient à travers la vallée sablonneuse, toute ensoleillée et, dans l'étang d'eau salée aux reflets d'un bleu turquoise se reflétaient les bannières cramoisies que leurs porteurs déployaient à l'avant-garde. Silencieux, les soldats marchaient à longues enjambées régulières, à raison de près de 6 milles à l'heure. Ils atteignirent et franchirent les crêtes sans tirer un seul coup de feu. Ainsi nous eûmes la certitude que la marine et ses troupes de débarquement avaient terminé pour nous la besogne prescrite.

1. *Tetul* (chamelle de course) N.D.T.

6

Tactique et politique

Au Caire, les autorités, sous l'impression de ces bonnes nouvelles, promirent de l'or, des fusils, des mules, des mitrailleuses et de l'artillerie, mais, bien entendu, nous ne reçûmes jamais le moindre canon. Cette question était pour nous un tourment perpétuel. Nous enragions de notre impuissance à réaliser complètement certaines entreprises, et d'en manquer d'autres pour la raison technique que nous ne pouvions atteindre les canons turcs dont la portée était de 3 à 4 000 mètres supérieure à celle des nôtres.

L'arrivée de Jaafar Pacha, officier de l'armée turque, originaire de Bagdad, fut pour notre cause un précieux renfort. Après s'être distingué au service des armées allemandes et ottomanes, Jaafar avait été choisi par Enver pour organiser les troupes du cheik el Senoussi. Il les rejoignit en sous-marin, réussit à faire de ces hommes sauvages des combattants présentables et sut se montrer tacticien habile dans deux engagements contre les Britanniques. Fait prisonnier par la suite, Jaafar fut interné dans la citadelle du Caire avec d'autres officiers turcs également capturés. Or, une nuit, il s'enfuit en se laissant glisser dans le fossé le long d'une corde confectionnée avec une couverture. Mais celle-ci ayant cédé sous le poids, il tomba d'assez haut et se blessa à la cheville. Incapable de se relever, Jaafar fut aussitôt repris. A l'hôpital, on le laissa libre sur parole après qu'il eut remboursé le prix de la couverture abîmée. Cependant, un jour, ayant lu dans un journal l'annonce de la révolte du chérif et la nouvelle de l'exécution par les Turcs d'un certain nombre de nationalistes marquants – de ses amis – il comprit qu'il combattait du mauvais côté. Fayçal avait naturellement entendu parler de Jaafar Pacha et désirait beaucoup lui confier le commandement de ses troupes régulières que nous nous efforcions en ce moment de perfectionner le plus possible. Hogarth, George Lloyd, Storrs, Deedes, certains autres encore de mes vieux amis se

trouvaient alors au Caire. Autour d'eux, le cercle des Britanniques favorablement disposés pour les Arabes s'élargissait rapidement. Sir Archibald Murray s'apercevait, non sans quelque émotion, que les Turcs opposaient aux Arabes des effectifs beaucoup plus importants qu'à lui-même, et il commençait à se souvenir qu'il avait été de tout temps favorable à la révolte arabe. L'amiral Wemyss, de son côté, se montrait tout disposé à fournir son aide, ainsi qu'il l'avait déjà fait pendant les dures journées de Rabigh. Quant à sir Reginald Wingate, le Haut Commissaire en Egypte, il voyait avec satisfaction se développer le succès de l'œuvre que, depuis des années, il ne cessait de conseiller. Je lui en voulais un peu de cette joie parce que Mc Mahon, après avoir en réalité endossé le risque de la commencer, avait été dégommé juste avant qu'elle n'atteignît son plein développement.

Je retournai à Wejh où la vie devenait intéressante. Notre camp était bien installé. Fayçal avait fait dresser des tentes luxueuses – tentes d'habitation, de réception, de l'état-major, des invités, des serviteurs – à un mille de la mer. Elles touchaient au bord du banc de corail qui s'étend depuis la plage jusqu'à un ressaut abrupt, faisant face, à l'ouest et à l'est, à de larges vallées rayonnant autour du port enfoncé dans les terres. Les tentes des soldats et des hommes des tribus étaient groupées en bon ordre dans ces dépressions sablonneuses tandis que nous occupions les hauteurs plus exposées au froid. Pour nous, hommes du nord, la brise du soir nous charmait en apportant l'agréable murmure, lointain et faible, des vagues qui venaient mourir sur la plage, tel l'écho des charrois lorsqu'il arrive assourdi au fond d'une rue de Londres.

Immédiatement au-dessous de nous étaient installés les Ageyl dont les tentes se dressaient en un groupe irrégulier. Plus au sud, se trouvait l'artillerie de Rasim voisinant avec les mitrailleuses d'Abdulla : celles-ci, en lignes régulières et les bêtes au piquet correctement alignées dans cet ordre qui fait la joie du militaire professionnel et est, du reste, inappréciable lorsque l'on ne dispose que de peu de place. Plus loin le marché se tenait

simplement à même le sol ; un grouillement incessant d'acheteurs tourbillonnait autour des marchandises. Quant aux contingents des tribus, ils s'étaient installés au mieux, recherchant plus spécialement les creux et les ravins protégés contre le vent pour y dresser tentes et abris légers. Au-delà commençait la plaine ; des groupes de chameaux y circulaient à la recherche d'un peu d'herbe autour des palmiers poussés près du puits d'eau saumâtre le plus rapproché du camp. Comme arrière-plan les cimes de la chaîne côtière dont les masses rocheuses se dressaient dans le ciel pareilles à des châteaux en ruines.

A Wejh on avait adopté le système de camper assez loin les uns des autres, aussi mon temps se passait-il à me rendre des tentes de Fayçal à celles des Anglais ou des troupes égyptiennes, à la ville, au port, à la station de télégraphie sans fil. J'escaladais sans cesse tous ces bancs de corail, simplement chaussé de sandales ou même nu-pieds, acquérant ainsi insensiblement la faculté de pouvoir fouler sans souffrance un sol dur et brûlant et améliorant les conditions physiques d'un corps déjà entraîné pour de plus rudes épreuves.

De pauvres Arabes se demandaient pourquoi j'allais toujours à pied au lieu de monter sur une mule ou sur un cheval. J'évitai de les intriguer encore davantage en leur donnant des explications auquelles ils n'auraient rien compris : à quoi bon leur dévoiler mon désir d'aguerrir mes facultés physiques ou leur avouer que je préférais marcher plutôt que de fatiguer inutilement des bêtes qu'il fallait ménager ; et cependant les deux raisons étaient exactes. Je souffrais dans ma fierté en présence de ces formes inférieures d'êtres vivants, témoignages, à mes yeux, de la servitude dans laquelle les hommes les avilissent. Et recourir à leur aide, avoir envers elles des obligations que l'on pouvait éviter, me semblait une honte. J'éprouvais un sentiment analogue à l'égard des nègres qui, chaque nuit, jouaient du tam-tam sur les crêtes voisines jusqu'à s'en abrutir. Leurs figures, justement parce qu'elles différaient des nôtres, me paraissaient d'un aspect

supportable, mais quelle souffrance pour mon amour-propre de savoir qu'ils possédaient la même anatomie que nous autres !

Fayçal confiné sous sa tente travaillait nuit et jour à sa politique : bien peu d'entre nous se trouvaient en état de le seconder dans cette tâche. Au camp, la foule s'employait à nous divertir en nous offrant le spectacle de parades, de tirs, de marches triomphales. Et puis, de temps à autre, il se produisait aussi un accident. Un jour, quelques hommes s'amusant derrière nos tentes firent maladroitement exploser une bombe d'avion, vieille relique de la prise de la ville par Boyle. Affreusement déchiquetés par les éclats du projectile, leurs membres furent projetés au loin, nos tentes se couvrirent de nombreuses éclaboussures de sang qui, rouges d'abord, tournèrent bientôt au marron foncé et finalement pâlirent. Fayçal donna l'ordre de dresser d'autres tentes et de détruire toutes celles qui portaient des traces sanguinolentes ; mais les esclaves, d'esprit économe, se contentèrent de les laver. Une autre fois, une tente prit feu ; trois de nos hôtes y furent en partie rôtis. Les Arabes accoururent en foule assister à ce spectacle, riant aux éclats jusqu'à l'extinction du feu, et ce fut seulement ensuite qu'un peu honteux, nous nous occupâmes de panser les blessés. Le troisième jour, une balle perdue traversa plusieurs tentes et atteignit une jument.

Une nuit les Ageyl se mutinèrent contre leur chef ibn Dakhil sous le prétexte que ce cheik leur infligeait trop d'amendes, les fustigeait trop durement. Ils forcèrent l'entrée de sa tente en poussant des hurlements féroces, lancèrent au dehors tout ce qu'ils trouvèrent à l'intérieur et rossèrent les serviteurs. Mais ce coup de main ne suffisant pas à apaiser leur fureur, ils se souvinrent soudain de Yambo et se mirent en route pour aller tuer les Ateiba. Fayçal aperçut du haut de notre escarpement ce désordre ainsi que le feu des torches. Aussitôt, pieds nus, il se précipite au milieu des mutins et se met à les frapper à tour de bras du plat de son sabre. Sa colère les arrêta, tandis que les esclaves et la garde de l'émir, dégringolant les pentes, accouraient en toute hâte et cognaient dans le tas à coups de

fourreaux de sabre en poussant des cris féroces. Fayçal, monté sur un cheval qu'un de ses écuyers venait de lui amener, fonça vivement sur les meneurs de la révolte pendant que nous dispersions quelques groupes en tirant des fusées éclairantes dans leurs vêtements. Deux hommes furent tués et il y eut un certain nombre de blessés. Le lendemain, ibn Dakhil donnait sa démission.

Fakhri Pacha continuait à jouer notre jeu. Il occupait fortement une ligne de retranchements autour de Médine, assez loin de la ville pour la mettre à l'abri du bombardement des Arabes qui, de leur côté, n'avaient jamais songé à entreprendre pareille opération. Le reste de ses troupes était échelonné le long du chemin de fer. De fortes garnisons tenaient tous les points d'eau entre Médine et Tebouk et, dans les intervalles, des détachements moins importants s'espaçaient à petite distance les uns des autres de façon à patrouiller chaque jour et à pouvoir surveiller ainsi la ligne entière : bref Fakhri se maintenait replié sur la plus stupide des défensives. Garland s'était rendu au sud-est et Newcombe au nord-est de Wejh afin de détruire la plate-forme de la voie avec de forts explosifs, couper les rails et les ponts et placer aussi des mines automatiques à exploser sous les trains en marche.

Les Arabes, qui du doute avaient passé à un indéfectible optimisme, promettaient de servir de façon irréprochable. Fayçal enrôla la plus grande partie des Billi : du coup il devenait maître des territoires de l'Arabie compris entre la mer et le chemin de fer ; puis il envoya les Juheina retrouver Abdulla dans l'ouadi Ais.

Il pouvait maintenant se préparer à agir sérieusement contre la ligne ferrée du Hedjaz. Mais je lui conseillai de s'arrêter tout d'abord à Wejh et de travailler les tribus plus au nord pour les gagner à sa cause, de telle sorte que, dans la suite, notre révolte pût s'étendre dans cette direction et menacer le chemin de fer depuis Tebouk – limite actuelle de notre influence – jusqu'à Maan, vers la Palestine et Damas.

Avec ses voisins du nord, les Howeitat de la côte, Fayçal avait déjà amorcé l'opération, mais, mieux encore, nous envoyâmes au nord-est des émissaires chez les Beni Atiyeh, tribu plus puissante. Leur chef, Asi ibn Aityeh, arriva et jura fidélité à Fayçal. Il nous accorda toute liberté de mouvements sur le territoire de sa tribu. Au-delà se trouvaient d'autres groupements de nomades relevant de Nouri Shaalan, le puissant émir des Roualla, lequel, après le chérif, après ibn Saud et ibn Rashid était la personnalité la plus puissante parmi ces princes du désert à la royauté si précaire.

Nouri, assez âgé maintenant, avait gouverné pendant trente ans la tribu des Anazeh. Sa famille occupait le premier rang chez les Roualla, sans y jouir toutefois d'un droit quelconque de préséance dû à la naissance. Peu aimé de ses administrés, il ne possédait guère les qualités qui font un grand chef de guerre. Seule sa force de caractère maintenait son autorité : pour conserver celle-ci, il n'avait pas hésité à supprimer violemment deux de ses frères. Par la suite il s'était fait des partisans avec les Sherarat et quelques autres tribus : dans toute l'étendue de leurs terrains de parcours, sa parole faisait loi. Nouri n'avait rien de la diplomatie cauteleuse de la plupart des cheiks. Un seul mot de lui, et c'était la ruine de toute opposition, parfois la fin de l'opposant. Aussi les Arabes le craignaient-ils et, sans exception, tous lui obéissaient. Pour utiliser ses pistes, il nous fallait son autorisation.

Mais il était facile de l'obtenir. Depuis bien des années déjà Fayçal possédait ses bonnes grâces qu'il entretenait par l'envoi de cadeaux expédiés de Médine et de Yambo. Or, de Wejh, Faiz el Ghusein se rendit à son campement : en cours de route, il rencontra ibn Dughmi, l'un des principaux Arabes des Roualla, qui nous amenait – don particulièrement précieux en ce moment – quelques centaines d'excellents chameaux de bât. Bien entendu, Nouri continuait à entretenir avec les Turcs d'excellentes relations. Ses marchés d'approvisionnement étant toujours Damas et Bagdad, si nos ennemis avaient eu quelques soupçons sur sa fidélité, ils pouvaient, en moins de trois mois, affamer à moitié sa tribu. Mais nous

savions qu'il viendrait à nous au moment voulu et que nous aurions l'aide de ses contingents ; jusque là nous pouvions obtenir tout de lui, sauf sa rupture avec la Turquie.

Ses bonnes dispositions pour Fayçal nous ouvriraient la région du Sirhan. Celle-ci, célèbre pour ses terrains de campement, est traversée par une piste bien connue laquelle se développe vers le nord le long d'un chapelet de dépressions possédant chacune un point d'eau et qui relie Jauf, la capitale de Nouri, situé au sud-est, à Azrak dans le nord-ouest, non loin du Djebel Druse en Syrie. Il nous fallait le libre parcours dans le Sirhan pour arriver jusqu'aux campements des Howeitat de l'est, ces fameux Abu Tayi qui avaient à leur tête Auda, le chef de guerre le plus important de toute l'Arabie septentrionale. Ce n'était que par l'intermédiaire d'un tel personnage que nous pourrions agir assez fortement sur les tribus nomadisant entre Akaba et Maan pour qu'elles nous aident à chasser les Turcs de leurs positions autour d'Akaba et à enlever cette place. Seulement avec son appui effectif nous serait-il possible de sortir de Wejh et d'entreprendre la longue randonnée vers Maan. Depuis nos journées de Yambo nous soupirions après une rencontre avec Auda dans l'espoir de le gagner à notre cause.

A Wejh, nous fîmes un grand pas en avant. Ibn Zaal, son cousin, l'un des principaux hommes de guerre des Abu Tayi, arriva le 17 février : heureuse date pour nous, et cela sous bien des rapports. Au point du jour, l'on vit apparaître cinq notables des Sherarat : ils venaient du désert à l'est de Tebouk et apportaient en cadeau quelques œufs d'autruches, oiseaux très nombreux dans ces régions inhospitalières et peu fréquentées. Puis les esclaves introduisirent Dhaif Allah abu Tiyur, cousin de Hamd ibn Jazi, chef de la fraction des Howeitat ayant pour zone de nomadisme la partie centrale du plateau de Maan. Ces Howeitat, nombreux et puissants, sont des guerriers splendides, mais ennemis de sang des nomades Abu Tayi, – leurs cousins – du fait d'une vieille querelle, toujours pendante, entre Auda et Hamd. Bien que nous fussions fiers de les voir venir jusqu'à nous, leur

concours ne nous satisfaisait qu'à demi car ils étaient moins capables que les Abu Tayi de nous fournir l'aide efficace dont nous avions besoin pour attaquer Akaba.

Sur leurs talons arriva un cousin de Nawwaf, le fils aîné de Nouri Shaalan, avec une jument offerte par Nawwaf à Fayçal. Shaalan et Jazi, ennemis mortels, se lancèrent des regards remplis de haine. Nous nous empressâmes de séparer les deux bandes en installant de nouvelles tentes pour les invités. Après les représentants des Roualla, on annonça l'abu Tageiga, le chef des Howeitat sédentaires fixés le long de la côte. Il apportait l'hommage respectueux de sa tribu et le butin pris aux Turcs à Dhaba et à Moweilleh, les deux derniers points de contacts de l'ennemi avec la mer Rouge. Après lui avoir fait place sur le tapis de Fayçal et adressé des remerciements chaleureux pour l'activité déployée par ses hommes, nous arrivâmes, par des voies détournées, à parler d'Akaba. Il ne fallait pas songer à attaquer directement une pareille question ; mais en l'abordant incidemment, il nous était loisible d'insinuer ce que nous souhaitions, et surtout d'obtenir des renseignements sans paraître les désirer.

Dans le courant de l'après-midi, ibn Zaal arriva avec une dizaine des principaux partisans d'Auda. Ce chef baisa la main de Fayçal, une première fois pour Auda, puis une seconde fois en son nom personnel. Il s'assit ensuite et déclara être venu présenter les salutations d'Auda et demander, de sa part, des instructions. Fayçal, en politique avisé, ne manifesta par aucun signe la joie profonde qu'il éprouvait ; il se contenta de présenter gravement Zaal à ses ennemis de sang, les Jazi Howeitat. Plus tard, nous eûmes avec lui de longs entretiens particuliers et nous le renvoyâmes chargé de riches présents, de promesses encore plus belles et d'un message pour Auda auquel Fayçal faisait dire qu'il ne pourrait retrouver quelque tranquillité d'esprit que lorsqu'il l'aurait vu à Wejh en chair et en os. Auda représentait à nos yeux un nom auréolé d'un immense prestige, mais nous ne savions rien de sa valeur en tant que facteur militaire et, dans une question aussi

capitale que la prise d'Akaba, nous ne pouvions risquer de commettre une erreur. Il fallait qu'il vienne jusqu'à nous, que nous puissions le jauger de visu et former nos prochains plans en sa présence et avec son aide.

Lorsque le soleil eut disparu de l'autre côté de la mer et que la fraîcheur du soir fut tombée sur nous, une longue cavalcade déboucha des hauteurs qui masquaient Abu Zereibat et se déploya en cercle autour de nous. Trois ou quatre cavaliers se détachèrent du groupe : lançant leurs chevaux à toute vitesse, se poursuivant, se croisant, ils nous offrirent le spectacle d'une lutte guerrière tandis que le reste de la bande entonnait un chant Ateiba à la mélodie grave. Cette fantasia était dirigée par le chérif Shakir qui m'avait tant étonné à Djedda ; il arrivait du camp du chérif Abdullah installé dans l'ouadi Ais, près de Médine, pour rendre visite à Fayçal. Aux yeux de la grande tribu des Ateiba, Shakir était un prince. Véritable centaure sur son cheval, nul Arabe ne pouvait l'égaler dans sa façon de monter, dans la sûreté de son tir, dans sa bravoure, son mépris du danger et l'importance de ses richesses. Pour répondre à cette admiration, Shakir s'appliquait à jouer au Bédouin. La simplicité de ses vêtements, de sa manière de vivre, l'austérité de ses mœurs en faisaient un pur nomade. Son aspect, depuis des pieds calleux jusqu'à des cheveux tressés en nattes retombantes, était celui d'un parfait Bédouin ; la population installée dans sa chevelure l'était également. Seul, un avare, disait Shakir en riant, veut que sa tête lui appartienne à lui tout seul !

Cette journée, assez semblable aux autres quant à la tâche quotidienne de Fayçal, ne se distingua des précédentes qu'en ce que les événements qui se déroulaient depuis vingt-quatre heures nous apportèrent tous d'heureux présages. Les nouvelles arrivaient nombreuses, intéressantes et mon *Journal* grossissait à vue d'œil. Les pistes qui menaient à Wejh fourmillaient d'émissaires, de nouveaux partisans, de grands cheiks arrivant à cheval pour jurer fidélité à notre cause. En constatant ces passages incessants de gros personnages, les Billi, assez froids à notre égard, nous faisaient déjà meilleur visage. Fayçal demandait aux nouveaux arrivants de

prêter serment sur le Coran qu'il leur présentait de ses propres mains : et ils juraient « d'attendre pendant qu'il attendait, de marcher quand il marcherait, de ne plus obéir aux Turcs, de traiter amicalement tout Arabe, qu'il fût de Bagdad ou d'Alep, de sang syrien ou indigène, et de placer l'indépendance de l'Arabie au-dessus de la vie, de la famille et des biens matériels. »

Fayçal s'empressait aussi de les confronter par devant lui avec leurs ennemis des autres tribus et à mettre fin à leur mésintelligence. L'on faisait un compte des profits et pertes entre les parties adverses et Fayçal, arrachant à l'un et à l'autre quelques concessions et finalement compensant la balance de ses propres deniers, réussissait à hâter le pacte d'alliance. Pendant deux ans, chaque jour inlassablement, le chérif travailla de la sorte ; il rassemblait, il rajustait dans leur ordre naturel les innombrables éléments de la société arabe pour arriver à en faire un tout n'ayant plus qu'un seule pensée et un seul but : une guerre implacable contre les Turcs. Partout où il passait, les querelles de clans s'apaisaient : pour toute l'Arabie occidentale, Fayçal devenait la Cour d'appel suprême dont les jugements étaient irrévocables.

Il se montra à hauteur de cette œuvre. Jamais il ne fit preuve de partialité dans ses décisions ; il renonçait même à prendre un parti qui lui semblait juste s'il le croyait impraticable et susceptible de provoquer des désordres. Jamais on ne vit un Arabe en appeler de ses jugements ou mettre en question sa sagesse, sa compétence dans le règlement des affaires des tribus. Poussant patiemment jusqu'au fond des choses, pesant le bon et le mauvais, il acquit, par son tact et sa merveilleuse mémoire, une autorité indiscutée sur tous les nomades depuis Médine jusqu'à Damas, et plus loin encore. Il était reconnu comme une force supérieure à la tribu, il remplaçait, pour les indigènes, leurs véritables chefs, issus de leur sang, et dominait de bien haut toutes les jalousies. Par lui, le mouvement arabe devint vraiment national au meilleur sens de ce mot, puisque désormais toutes les tribus étaient réconciliées et que les intérêts particuliers s'effaçaient devant la

cause commune. Et, dans ce mouvement, la première place, par droit de capacité et par la façon dont elle fut tenue, revient sans conteste à l'homme qui l'occupa si dignement pendant ces quelques semaines triomphales et aussi au cours des longs mois de désillusions qui suivirent la proclamation de l'indépendance de Damas.

Les Bédouins sont des gens bizarres. Un séjour prolongé parmi eux serait insupportable pour tout Anglais qui ne posséderait pas une patience à toute épreuve. Esclaves de leurs appétits, ils ont peu de force morale, ils sont gloutons lorsqu'il s'agit de lait, de café et d'eau, ou de viande hachée, et mendiants impudents pour se procurer du tabac. Leurs rares actes sexuels sont pour eux matière à longues rêveries pendant des semaines avant et après leur réalisation, et ils charment les innombrables journées d'attente par des récits obscènes. Si un genre différent d'existence leur en fournissait les moyens, ils seraient d'absolus sensualistes. Leur force est celle de l'homme placé géographiquement au-dessus de la tentation : la pauvreté de l'Arabie les rend simples, continents, endurants. Si la destinée les eût jetés dans la vie civilisée, ils auraient succombé, comme toute autre race primitive, aux vices de notre monde, à ses petitesses, à la luxure, à la cruauté, à la perversité, au mensonge et, comme des sauvages, ils eussent pratiqué ces vices avec excès faute d'inoculation préventive.

Nous remarquâmes bientôt qu'au moindre soupçon d'une pression exercée sur eux, ils s'entêtaient dans leurs idées ou bien ils s'en allaient. Si, arrivant à comprendre ces diverses mentalités, nous nous armions de patience et réussissions avec le temps à leur présenter notre affaire sous un aspect susceptible de les tenter, ils ne reculaient devant aucune peine pour nous être agréables. Mais que les résultats obtenus fussent toujours dignes de l'effort, personne ne pourrait l'affirmer. Les Anglais, accoutumés à réaliser des profits autrement importants ne voudraient jamais – et en vérité ils ne le pourraient pas – dépenser tout le temps, l'attention et le tact que cheiks et émirs prodiguaient journellement pour des fins aussi piètres. Les procédés des Arabes n'ont rien de mystérieux, leurs cerveaux travaillent

avec une logique pareille à la nôtre sans qu'on puisse les accuser d'être incompréhensibles : seules les prémisses diffèrent. Nulle raison – sauf notre paresse et notre ignorance du monde arabe – ne nous permet de les qualifier d'impénétrables ou d'Orientaux.

Au point de vue militaire, nous étions désormais solidement établis à Wejh. Allenby nous envoya quelques autos blindés, des Rolls Royce, respectables vétérans de la campagne du général Smuts dans l'Est africain allemand. Les officiers et les hommes qui les manœuvraient étaient Anglais et prêts à tout entreprendre. Ils commencèrent par s'initier à l'art de dompter le sable, de cheminer dans les dunes. Par eux Yambo fut vidé de ses derniers soldats et de ses derniers approvisionnements.

On abandonnait également Rabigh. Les aéroplanes avaient quitté la ville par la voie des airs pour s'installer ici. Joyce et Gosslett venaient de nous ramener la garnison égyptienne, et l'état-major fonctionnait maintenant à Wejh. Newcombe et Hornby parcouraient sans relâche le pays, concentrant leurs efforts contre la voie ferrée à laquelle ils s'en prenaient nuit et jour, opérant parfois de leurs propres mains. Bref, tout semblait déjà aller le mieux du monde lorsque, une après-midi, Suleiman, chargé plus spécialement des invités, se précipita dans l'intérieur de la tente et chuchota quelques mots à l'oreille de Fayçal. Le chérif, les yeux brillants, se tourna vers moi et, tout en s'efforçant de ne pas se départir de son calme coutumier, il me dit : « Auda est ici ! » Et de m'écrier : « Auda abu Tayi ! » Au même instant le pan de toile de la porte se releva et l'on entendit une voix caverneuse adresser un salut à notre Seigneur, Commandeur des Croyants. Un homme grand, de large carrure, aux traits hagards, passionnés et tragiques faisait son entrée. C'était bien Auda, suivi de son fils Mohammed qui, âgé de onze ans, avait encore l'air d'un enfant.

Fayçal s'était dressé d'un bond. Auda lui prit la main et la baisa puis, s'écartant tous deux de quelques pas, ils se regardèrent, couple magnifique, aux individualités très distinctes l'une de l'autre, mais qui réalisaient ce

qu'il y avait de mieux en Arabie : le prophète – Fayçal –, l'homme de guerre – Auda –, chacun remplissant à merveille sa fonction, se comprenant et s'aimant d'un élan spontané. Ils s'assirent. Fayçal nous présenta à tour de rôle, et Auda, tout en s'adressant à nous en termes mesurés, semblait enregistrer dans son esprit les caractéristiques de chacun.

Nous avions beaucoup entendu parler d'Auda et comptions entrer par son aide à Akaba. Au bout de quelques courtes minutes, je savais, à constater la force et la droiture de cet homme, que nous atteindrions nos fins. Il était venu à nous, tel un chevalier errant en quête de grands coups, irrité que nous nous attardions à Wejh et désireux par-dessus tout de pouvoir s'attribuer le mérite de la liberté arabe reconquise et de récolter ainsi l'admiration de ses tribus. Qu'il arrivât à réaliser la moitié seulement de ses aspirations et nous serions prospères et heureux. Bien avant que l'on annonçât le dîner, nos esprits étaient débarrassés du poids qui les opprimait.

La compagnie était toute à la joie. Il y avait là Nasib, Faiz, Mohammed el Dheilan, cousin et conseiller politique d'Auda, Zaal son neveu et le chérif Nasir qui prenait à Wejh quelques jours de repos entre deux expéditions. Je me mis à raconter à Fayçal diverses anecdotes touchant le camp d'Abdulla et la joie que l'on éprouvait à détruire le chemin de fer. Tout à coup Auda, se levant d'un bond, s'écrie : « Dieu me préserve… ! » puis il s'élance hors de la tente. Pendant que nous nous regardions ébahis, on entendait au dehors comme un bruit de marteau frappant sur de la pierre. Je sortis aussitôt pour me rendre compte de ce que cela signifiait et j'aperçus Auda, penché sur un rocher, et qui broyait son dentier à coups de pierres. « J'avais oublié ! » expliqua-t-il. « C'est Djemal Pacha qui me l'a donné et voici que je mangeais le pain de mon Seigneur avec des dents turques ! » Malheureusement Auda ne possédait plus grand'chose de sa dentition naturelle, aussi, après ce bel exploit, lui devint-il très difficile de mastiquer la viande, qu'il aimait beaucoup. Il dut attendre, pour manger de nouveau à sa faim, la prise d'Akaba, après laquelle sir Reginald Wingate lui envoya un dentiste égyptien qui lui fabriqua un dentier *allié*.

Auda était très simplement vêtu, à la mode du nord, en coton blanc avec un turban rouge. Il paraissait avoir dépassé la cinquantaine ; ses cheveux noirs se panachaient çà et là de fils blancs, mais il était encore droit et fort, mince, souple de corps, et aussi actif qu'un homme beaucoup plus jeune. Son visage, très beau, se modelait en reliefs et en creux accentués. On y voyait, gravée en traits ineffaçables, la douleur qu'il avait ressentie à la mort de son enfant préféré Annad, tué au cours d'un combat et dont la disparition mettait fin au plus beau rêve de sa vie : les générations prochaines ne connaîtraient pas de représentants du nom et de la grandeur des Abu Tayi. Auda avait de grands yeux noirs comme du velours, et très expressifs. Le front était large et bas, le nez long, effilé, fortement busqué, la bouche un peu grande, aux lèvres mobiles. Il portait la barbe et les moustaches coupées en pointe à la mode des Howeitat, le dessous de la mâchoire complètement rasé.

Les Howeitat étaient venus du Hedjaz depuis des siècles et leurs clans nomades s'enorgueillissaient d'être de véritables Bédouins. Auda incarnait à leurs yeux le type parfait du chef. Son hospitalité fastueuse devenait même gênante quelquefois, sauf pour les individus qui ne mangeaient pas toujours à leur faim. Sa générosité faisait qu'il manquait toujours d'argent, et cela malgré le succès d'une centaine de raids particulièrement fructueux. Il s'était marié vingt-huit fois. Blessé treize fois seulement dans ses nombreuses rencontres avec l'ennemi, il avait vu tous ses hommes blessés et la plupart de ses parents tués. Lui-même avait abattu 75 hommes, des Arabes, mais jamais autrement qu'au cours de combats. Quant à ses victimes parmi les Turcs, il ne pouvait en indiquer le nombre ayant négligé toute comptabilité à ce sujet. Sous son impulsion, ses Toweiha étaient devenus les premiers soldats du désert, avec une tradition de courage à toute épreuve ; ils avaient le sentiment de leur supériorité, sentiment qui ne les abandonnait jamais tant qu'il leur restait un souffle de vie et une tâche à accomplir. Mais, à ce régime, ses contingents initiaux de 1 500 hommes s'étaient réduits à moins de 500 en trente ans, à mesure que les luttes entre nomades devenaient plus fréquentes et plus dures.

Auda faisait des raids aussi souvent que l'occasion s'en présentait. Ses expéditions l'avaient successivement amené à Alep, Bassorah, Wejh, dans l'Ouadi Dawasir, et il entretenait soigneusement la mésintelligence de ses gens avec presque toutes les autres tribus du désert de façon à toujours disposer d'assez d'espace pour développer ses opérations fructueuses. En tant que brigand, il se montrait aussi pratique qu'entreprenant et, jusque dans ses exploits les plus fous, il ne courait aucun risque avant d'avoir au préalable examiné froidement toutes les possibilités. Dans l'action, il faisait preuve d'une patience extrême : il écoutait critiques ou injures avec un sourire immuablement charmant, et avec un égal mépris. S'il se fâchait, ses traits se contractaient sans qu'il pût maîtriser ses réflexes et bientôt il était en proie à une crise de rage compliquée d'un tremblement nerveux, qui ne s'apaisait que dans le sang : en de pareils moments, Auda ressemblait à une bête sauvage et les hommes fuyaient sa présence. Rien au monde ne l'eût fait changer d'idée, ni obéir à un ordre, ou faire la moindre chose qu'il désapprouvait ; peu lui importaient les sentiments d'autrui lorsque sa résolution était prise.

Il voyait la vie comme une légende de Saga. Pour lui, tous les événements en étaient significatifs et toutes les personnes en contact avec lui, héroïques. Son cerveau avait emmagasiné un vaste répertoire de poèmes et de récits épiques célébrant les raids et les combats, et son entourage ne pouvait échapper à sa faconde. Lorsque l'auditoire faisait défaut, il les chantait pour lui-même sans doute et l'on entendait sa voix formidable, profonde, retentir au loin. Incapable de maîtriser sa langue, il nuisait parfois à ses propres intérêts et blessait continuellement ses amis. Auda parlait de lui-même à la troisième personne, il était si parfaitement convaincu de sa renommée qu'il aimait à crier bien haut des histoires à son détriment. Par moments, il semblait saisi par le démon du mal : il lui arrivait alors d'inventer et de raconter en public, sous la foi du serment, des détails épouvantables sur la vie privée de ses hôtes ou de ses invités. Et cependant, avec tout cela, il était modeste, aussi simple qu'un enfant, droit, honnête et très aimé, même de ceux auxquels il créait souvent des embarras.

La période d'inaction, assez longue, qui s'écoula après la chute de Wejh, et pendant laquelle je fus envoyé, seul, en service extérieur, modifia sensiblement ma manière de penser. Cette solitude me permit de réfléchir et de juger, avec un recul suffisant, la façon dont nous dirigions la campagne. On continuait à s'escrimer contre la voie ferrée. Newcombe et Garland se trouvaient près de Muadham avec le chérif Sharraf et Maulud. Ils avaient avec eux un groupe assez important de Billi, ainsi que de l'infanterie montée sur mules et des mitrailleuses, et espéraient s'emparer de ce blockhaus et de la gare sise tout auprès. Newcombe comptait faire avancer les hommes de Fayçal jusqu'aux environs de Medain Salih. Il pourrait ainsi occuper une bonne longueur de voie ferrée, couper Médine de ses communications avec le nord et forcer cette place à se rendre à très bref délai. Wilson devait arriver pour prêter son concours et Davenport amènerait autant d'hommes des troupes égyptiennes que ses moyens de transport le permettraient, afin de renforcer l'offensive des Arabes.

Ce programme, que j'avais tracé et préparé moi-même en partie, correspondait bien au plan que je jugeais nécessaire après la prise de Wejh pour réaliser de nouveaux progrès. Or, maintenant, pendant mes heures de loisir, mon travail m'apparaissait comme mauvais, non seulement dans ses détails, mais dans son essence même. Il m'appartenait dès lors d'expliquer le changement survenu dans mes idées, et si possible, de persuader à mes chefs de me suivre dans mes conceptions nouvelles.

Je débutai par trois propositions : 1° les irréguliers se refusent à attaquer les points fortifiés ; ils sont donc incapables de forcer une décision ; 2° ils sont aussi incapables de défendre une ligne ou une position fortifiée que de l'attaquer ; 3° leur valeur est en profondeur, non en ligne.

La guerre arabe est d'ordre géographique et l'armée turque un incident. Notre but doit consister à rechercher les maillons les plus faibles de la chaîne qui relie Médine à Damas, puis porter dessus tous nos efforts jusqu'à ce que le temps ait fait son œuvre destructrice sur toute la longueur de ce

lien. Notre plus grande ressource, les Bédouins, qui devraient être l'âme même de notre guerre, n'ont pas l'habitude des opérations méthodiques, mais ils possèdent à leur actif la mobilité, la ténacité, la confiance en eux-mêmes, la connaissance du pays et un courage réfléchi. Avec de pareils hommes, la dissémination est une force. En conséquence, nous devons développer et étendre notre front jusqu'aux limites de nos possibilités afin d'imposer aux Turcs une défensive passive et les y maintenir indéfiniment puisque, au point de vue matériel, cette forme de guerre est la plus coûteuse pour eux.

Quant à nous, il nous incombait d'atteindre ces fins avec la plus sévère économie d'existences, attendu que la vie de nos soldats est plus précieuse à la cause arabe que l'argent ou le temps. Avec beaucoup de patience au service d'une habileté de manœuvres, pour ainsi dire exceptionnelle, nous pourrions guerroyer à la manière du maréchal de Saxe et décrocher la victoire sans livrer de bataille, en poussant à fond nos avantages mathématiques et psychologiques. Nous étions mieux pourvus que les Turcs en moyens de transport, en mitrailleuses et autos, en explosifs puissants. Nous pouvions attaquer avec des troupes essentiellement mobiles, bien équipées, à faibles effectifs, faire des démonstrations offensives en une multitude de points le long de la ligne turque et imposer ainsi à l'ennemi l'établissement de postes nombreux et à effectifs supérieurs au minimum de vingt hommes adopté jusqu'ici. De cette façon nous irions à la victoire par la voie la plus directe.

Inutile de prendre Médine où le Turc était inoffensif. En prison, en Egypte, il nous coûterait trop cher à nourrir et à garder. Il fallait qu'il demeure à Médine ou dans toute autre place éloignée de notre champ d'action. A notre avis, le chemin de fer devait continuer à fonctionner ; mais dans les conditions les plus précaires, de telle sorte que son exploitation imposât à l'ennemi des pertes et des ennuis incessants. La question du ravitaillement le retiendrait sur sa ligne de transports, mais que nous importait qu'il eût à sa disposition, pendant la durée de la guerre, tous les

chemins de fer du Hedjaz, de la Transjordanie, de la Palestine et de la Syrie, s'il nous abandonnait les autres 999 millièmes du monde arabe ! Dans le cas où il montrerait certaines velléités de concentrer ses troupes dans une région – nécessairement restreinte – où son action pourrait se manifester avec quelque efficacité, alors il nous faudrait lui rendre confiance en réduisant momentanément nos entreprises contre lui. Sa stupidité serait notre meilleur allié, car il aimerait à tenir – ou tout au moins à croire qu'il tenait – autant de ses anciennes provinces que cela lui était possible. L'orgueil de son impérialisme héréditaire le maintiendrait dans son absurde position actuelle : des flancs partout et aucun front.

Je critiquai en détail le projet qui semblait rallier en ce moment toutes les opinions. Tenir fortement la voie ferrée en un point central serait une opération coûteuse, attendu que les effectifs ainsi immobilisés pourraient être menacés par le nord et par le sud. Le mélange des troupes égyptiennes avec les hommes des tribus aurait de funestes répercussions morales sur chacun de ces éléments. Devant des soldats de métier, les Bédouins se tiendraient à l'écart et regarderaient travailler, très satisfaits de se voir dispensés de l'effort principal. D'où jalousie et manque général de rendement. De plus, la région des Billi est très pauvre en points d'eau et le maintien de gros contingents près de la voie ferrée présenterait de graves difficultés matérielles au point de vue technique.

Néanmoins, mes objections sur l'ensemble du projet, tout comme mes critiques de détails, n'avaient pas beaucoup de poids. Les plans étaient arrêtés et les préparatifs déjà avancés. Chacun, absorbé par le travail particulier qui lui incombait, ne songeait guère à m'investir d'une autorité suffisante pour que je puisse entreprendre le mien. Tout ce que j'obtins, ce fut une audience du Conseil qui voulut bien reconnaître que ma contre-offensive pourrait à un moment donné, créer une utile diversion. J'étudiai avec Auda abu Tayi le projet d'une marche, chez les Howeitat, à travers leurs pâturages de printemps, dans le désert syrien. Nous pourrions y lever

un contingent de méharistes et prendre Akaba d'assaut sans canons ni mitrailleuses.

C'était le flanc est de la ligne turque, le côté non gardé, celui de moindre résistance, le plus facile pour nous. Notre marche constituerait un magnifique exemple de mouvement tournant, puisqu'elle impliquait une randonnée de 600 milles dans le désert pour aller enlever des tranchées sises presque sous le feu de nos vaisseaux ; mais il n'existait pas d'autres alternative. Avec de la dynamite et de l'argent, Auda croyait tout possible et il comptait aussi que les petits clans arabes voisins d'Akaba se joindraient à nous. Fayçal, qui avait déjà pris contact avec eux, partageait son opinion : ils accorderaient leur aide, disaient-ils, si nous réalisions d'abord quelques succès du côté de Maan d'où nous marcherions en forces contre le port d'Akaba. La Marine exécuta à elle seule cette opération alors que nous en étions encore à réfléchir. Les Turcs qu'elle fit prisonniers nous fournirent des renseignements si précieux que je devins impatient de partir sur-le-champ.

7

En route pour la Syrie

Le 9 mai 1917, tout était prêt, et, dans la lumière éblouissante d'une magnifique après-midi, nous prîmes congé de Fayçal. Ses bons souhaits nous accompagnèrent pendant que nous descendions la colline. Le chérif Nasir nous conduisait. Quel meilleur guide pouvaient souhaiter des gens qui s'engageaient dans une aventure des plus incertaines que cet homme d'une si grande valeur !

Notre première étape, très courte, nous amena au fort de Sebeil, situé à la porte même de la ville. C'est là que les pélerins qui viennent d'Egypte ont coutume de faire leur provision d'eau. Nous campâmes près de la grande citerne en briques, à l'ombre du mur de ce fortin qui garde les puits ; quelques palmiers s'élevaient dans le voisinage. La nuit arriva pendant que nous mettions au point divers détails de notre convoi dont les défauts s'étaient manifestés en cours de route. Auda et ses parents se trouvaient avec nous ainsi que Nesib el Bekri, le Damascène, agent politique de Fayçal, chargé de représenter le chérif auprès des habitants des villages de Syrie. Nesib était doué d'un cerveau solide. Jouissant d'une bonne situation, il passait pour avoir mené à bien une importante mission dans le désert. Sa joyeuse endurance dans les pires difficultés – qualité rare chez les Syriens – le désignait pour nous accompagner, de même que son intelligence politique, son habileté, sa faconde enjouée et persuasive et un patriotisme qui souvent étouffait en lui l'instinct atavique des procédés insidieux. Nesib s'adjoignit Zeki, officier syrien. Notre escorte se composait de 35 Ageyl commandés par ibn Degheithir, homme d'un caractère renfermé, distrait, lointain, se suffisant à lui-même. Fayçal nous constitua une bourse de 20 000 livres en or – tout ce qu'il pouvait donner et du reste plus que nous ne demandions – pour payer les salaires des nouvelles recrues que nous

espérions enrôler et pour faire aux Howeitat toutes avances susceptibles d'aiguillonner leur activité.

A mes Ageyl – Mukheymer, Merjan et Ali – on avait adjoint Mohammed, un jeune paysan de quelque village du Hauran, au teint hâlé, d'un caractère doux et soumis et Gasim, de Maan, à la figure jaune et aux mâchoires agressives. Ce dernier s'était réfugié au désert, chez les Howeitat, après avoir tué un fonctionnaire turc pendant une discussion au sujet de la taxe du bétail. Or, les crimes commis contre les collecteurs d'impôts prenaient à nos yeux un aspect sympathique dont bénéficiait par un retour un peu spécieux Gasim lui-même. En réalité son caractère ne répondait aucunement à cette bienveillante opinion.

A la nuit on chargea les bêtes et nous nous mîmes en route. Nasir, notre guide en était arrivé à connaître cette région presque aussi bien que la sienne. Tandis que nous chevauchions à la clarté de la lune, sous un ciel étoilé, Nasir pensait à son home. Il me parla de sa maison, pavée de pierres, dont les pièces étaient recouvertes de voûtes pour se mieux défendre des chaleurs de l'été. Il me décrivit des jardins plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers, les sentiers courant sous des berceaux de verdure tellement épais que l'on pouvait s'y promener sans redouter l'ardeur du soleil. Il me parla encore du puits et de la façon dont on s'y prend pour tirer de l'eau avec de grands seaux de cuir accrochés à l'extrémité d'une corde passée sur une poulie, laquelle est disposée sur un bâti au-dessus du centre de l'orifice. Des bœufs attelés à l'autre bout cheminent le long d'une piste légèrement en pente jusqu'à ce que le récipient soit remonté au-dessus du sol et se vide dans un bassin d'où l'eau s'écoule dans le jardin par de petits canaux ; celle-ci s'en va aussi alimenter, dans la cour du logis, des fontaines et le grand bassin à natation, aux parois bien cimentées, ombragé par la vigne qui court au-dessus soutenue par un treillis en bois. C'est là que dans le milieu du jour Nasir et la famille de son frère aimaient à se baigner.

Bien que généralement gai, Nasir avait cependant un fond de tristesse. Ce soir-là, il me demanda pourquoi lui, un émir de Médine, riche, puissant et jouissant d'une existence paisible dans son palais-jardin, avait tout abandonné pour devenir, au désert, le chef médiocre d'aventures dangereuses : il vivait depuis deux ans comme en exil, combattant sans cesse sur l'avancée extrême du front de Fayçal, toujours choisi pour tenter les coups périlleux, véritable pionnier de chaque progrès des troupes ; et, pendant ce temps, les Turcs occupaient sa maison, dévastaient ses arbres fruitiers, abattaient ses palmiers. Le grand puits lui-même qui, depuis six cents ans, gémissait de l'éternel grincement de la poulie sur ses vieux ais, était devenu silencieux. Le sol du jardin inculte, craquelé par la chaleur, offrait un aspect aussi désolé que les collines dénudées à travers lesquelles nous chevauchions.

Après quatre heures de marche, léger arrêt : nous dormîmes pendant deux heures, puis, au lever du soleil, nous nous remîmes en route. Les chameaux de bât, affaiblis par la maudite gale de Wejh, avançaient lentement, broutant inlassablement une maigre pâture. Nous, cavaliers, aux bêtes légèrement chargées, aurions pu facilement devancer le convoi, mais Auda, qui réglait le train de la colonne, s'y opposa : nous devions ménager nos montures et réserver tous leurs moyens pour de plus dures chevauchées. Ainsi, nous cheminâmes péniblement pendant six heures sous un soleil ardent. La réverbération de ses rayons, depuis Wejh, sur un sable absolument blanc, nous éblouissait, tandis que les roches dénudées rejetaient tout le long de la piste des vagues étouffantes de chaleur. La tête nous tournait. Aussi, à 11 heures, protestâmes-nous vigoureusement lorsque Auda parla de continuer la marche. On fit donc halte et chacun s'étendit sous les arbres jusqu'à 2 h 1/2 : nous profitâmes des arbustes épineux qui croissaient çà et là pour tendre une couverture au-dessus de nos têtes : pliée en plusieurs doubles, elle remplaçait l'ombre fuyante des feuillages.

Après ce temps de repos, nous marchâmes pendant trois petites heures sur un sol uni ; nous approchions des pentes rocheuses d'une grande vallée

et bientôt les jardins aux belles verdures de El Kurr apparurent devant nous. Des tentes piquaient leurs formes blanches au milieu des palmiers. Pendant que nous mettions pied à terre, Rasim, Abdullah, Mahmud, le docteur et même le vieux Maulud, ce cavalier intrépide, vinrent nous souhaiter la bienvenue. Ils nous apprirent que le chérif Sharraf avec lequel nous désirions nous entretenir à Abu Raga, notre prochaine étape, venait de partir pour un raid de quelques jours. En conséquence, n'ayant plus aucune raison de nous hâter, nous nous accordâmes deux nuits de repos à El Kurr.

Le seul Bédouin demeuré au village, Daïf-Allah, aux cheveux gris, travaillait nuit et jour avec ses filles le lopin de terre en terrasse qu'il avait reçu de ses ancêtres et qui se trouvait au fond d'une petite vallée dont l'entrée était défendue contre les inondations par un épais mur en pierres sèches. Au milieu du jardin s'ouvrait le puits à l'eau claire et fraîche. Au sommet de deux poteaux d'argile armés de nervures de palmes reposait une solive qui soutenait en son milieu une longue perche, munie à une extrémité d'un sac de cuir fixé à une corde tandis que, à l'autre bout, était attachée une grosse pierre formant contrepoids. L'eau ainsi puisée se déverse dans de petites séguias qui la répandent dans le jardin. Les têtes touffues des palmiers maintiennent sur le sol une ombre protectrice sans laquelle les menues cultures seraient rapidement brûlées par le soleil. Dhaïf faisait aussi pousser du tabac – d'un gros profit – et dans de petits carrés on récoltait, suivant la saison, des fèves, des pastèques, des concombres et des aubergines.

Le vieillard vivait avec ses femmes dans un gourbi en branchages, proche du puits. Plein de dédain pour notre politique, il nous demanda comment ces efforts violents et ces durs sacrifices apporteraient aux Arabes plus à boire et à manger. Nous nous amusâmes à le taquiner en lui servant quelques aphorismes sur la Liberté, la liberté des pays arabes pour les Arabes. « Ce jardin, Dhaïf Allah, lui disions-nous, ne devrait-il pas être bien à vous, demeurer votre propriété indiscutée ? » Il ne voulut pas comprendre.

Se levant et se frappant fièrement la poitrine, il s'écria : « Moi, moi, je suis Kurr ! »

Nous lui fûmes pourtant reconnaissants de ce que, pleinement satisfait de son sort, il nous offrit un exemple de sagesse, à nous, esclaves d'appétits inutiles. De plus il nous vendit des légumes et notre ordinaire, réduit aux conserves apportées par Rasim, Abdullah et Mahmoud, s'en trouva fort amélioré. Tous les soirs il y avait musique autour des feux ; pas de ces criailleries à gorge déployée chères aux gens des tribus, non plus que les mélopées émouvantes des Ageyl, mais des modulations poussées de la voix de fausset sur les intervalles de quarte et les trilles ordinaires des faubourgs de Damas. Maulud comptait parmi ses hommes quelques musiciens, aux allures timides, que l'on nous amenait chaque soir pour jouer de la guitare et chanter les chansons des cafés de Damas ou les stances amoureuses de leurs villages.

Le camp entier écoutait en silence, puis, de tous côtés, on entendait soupirer doucement la dernière note du morceau. Seul, le vieux Dhaïf continuait à barboter dans son eau, bien assuré qu'après que nous en aurions fini avec nos niaiseries, quelqu'un aurait besoin de ses légumes et les lui achèterait.

Pour des hommes comme nous, aux âmes de citadins, ce jardin était une réminiscence du monde où nous vivions alors que nous n'avions pas encore succombé à la folie de la guerre et que nous ne nous étions pas engagés dans le désert. Quant à Auda, l'exhibition de pareilles richesses horticoles lui semblait de l'indécence, il aspirait aux horizons plus austères du désert. Nous dûmes donc raccourcir notre seconde nuit de villégiature paradisiaque et, à 2 heures du matin, nous cheminions à nouveau le long de la vallée. Il faisait nuit noire ; les étoiles elles-mêmes étaient impuissantes à éclairer de quelque clarté les gorges profondes dans lesquelles nous marchions. Auda, toujours en tête, braillait à tue-tête, pour nous rassurer, l'interminable « ho ! ho ! ho ! » des Howeitat, sorte de poème épique chanté sur trois notes

graves ascendantes, mais dont nous ne pouvions comprendre les paroles. Au bout de quelque temps, nous lui fûmes reconnaissants de son concert : notre colonne venait de s'engager sur une piste particulièrement sinueuse, et seuls les échos de la voix d'Auda nous permirent de ne pas nous égarer.

Nous fîmes halte au lever du soleil ; cette rude étape nocturne avait été particulièrement pénible. Pour notre petit déjeuner, l'on eut recours à la farine du convoi, allégeant ainsi la charge de nos pauvres chameaux. Sharraf n'était pas encore rentré à Abu Raga ; nous décidâmes donc de ne pas nous presser et d'avancer aussi lentement que le permettrait, du moins, la question du ravitaillement en eau. Comme la veille, nous nous étendîmes sous l'ombre précaire d'une couverture tendue sur des tiges épineuses, résignés à nous déplacer avec l'ombre, dans toute l'horreur d'une chaleur humide et des assauts incessants d'une nuées de mouches.

Le lendemain matin, dès 5 heures, nous nous remettions en route. La vallée se resserrait et nous dûmes contourner un gros contrefort en grimpant une pente très raide qui devint bientôt un misérable sentier de chèvres zigzaguant sur le versant et difficilement praticable autrement qu'à quatre pattes. Nous descendîmes de nos méharas pour les conduire par la rêne, mais bientôt nous dûmes nous aider les uns les autres : un homme poussait la bête par derrière tandis que l'autre la tirait par le cou et l'encourageait de la voix dans les passages les plus mauvais, tout en veillant à rétablir l'équilibre, sans cesse rompu, de la charge qu'elle portait.

Certaines parties du chemin devenaient même dangereuses du fait des blocs de roche qui l'obstruaient. Dans ces endroits rétrécis les bêtes devaient marcher sur l'arête extérieure de la piste sans pouvoir, parfois, éviter le choc de leur chargement contre l'obstacle. Nous dûmes refaire l'arrimage des ballots de farine et des explosifs et, malgré toutes nos précautions, nous perdîmes en cours de route deux chameaux déjà affaiblis. Les Howeitat les achevèrent à l'endroit même où ils s'étaient cassé les reins ; un homme sectionna l'artère carotide à l'aide d'une longue lame

pointue pendant que ses camarades tiraient sur la tête de l'animal pour bien tendre le cou. Les victimes furent dépecées immédiatement et l'on s'en partagea les morceaux.

Nous arrivâmes enfin à un défilé. Après l'avoir franchi, nous découvrîmes devant nous une vallée sablonneuse, parsemée d'arbustes, aux pentes abruptes. A mesure que nous descendions en longeant des précipices, les sommets des massifs de grès se détachaient de plus en plus nettement sur le ciel du matin. Quand nous eûmes serpenté pendant une heure encore dans une descente toujours plus raide, nous entrâmes, par une étroite coupure, dans le thalweg de l'ouadi Jizil, gorge profonde, large de 200 mètres environ.

L'on installa le camp sur quelques grosses dunes parsemées de mauvaises herbes, dans un coude de la vallée où se trouvait une dépression assez étroite colmatée d'une mince couche de limon déposé par les crues de l'hiver précédent et qui contenait encore un peu d'eau. Nous envoyâmes un homme aux nouvelles chez Sharraf, dont on apercevait les tentes en amont de la vallée parmi des taillis de lauriers-roses. Il était attendu le lendemain, de sorte que nous passâmes deux nuits dans ce ravin pittoresque aux hautes parois rocheuses qui nous renvoyaient l'écho de tous les bruits du camp. L'étang saumâtre faisait les délices de nos chameaux et nous-mêmes y prîmes un bain au milieu de la journée. Après un déjeuner suivi d'une longue sieste, nous nous promenâmes dans les ravins les plus proches en admirant la composition des roches faites de sédiments superposés en strates horizontales dont les couleurs respectives, rose, marron, crème et rouge se fondent en une teinte rougeâtre qui donne aux falaises leur aspect caractéristique. Nous prenions plaisir à détailler de près les minces coulées ; tantôt claires, tantôt foncées, elles couraient en stries variées sur les parois des roches. Je passai une après-midi à respirer l'air doux et chaud, tapi derrière des blocs de grès arrangés en bercail de fortune par quelque berger pour garer son troupeau. J'entendais avec délices le vent passer au-dessus

de ma tête en se brisant sur la crête du mur grossier qui me protégeait de son atteinte. La vallée respirait la paix.

Je rêvais, les yeux clos, lorsque j'entendis auprès de moi une voix juvénile. Un inconnu, un Ageyl du nom de Daud, était accroupi, l'air inquiet, auprès de moi : il en appelait à ma compassion. Son ami Farraj avait, par plaisanterie, mis le feu à leur tente et Saad, le chef des Ageyl de Sharraf, allait pour le punir, lui infliger une correction corporelle. Si j'intercédais, on le relâcherait. A ce moment même arrivait Saad. Je lui exposai l'incident tandis que Daud nous observait, la bouche entrouverte, les lèvres crispées ; de longs cils retombaient sur ses yeux noirs et ses sourcils droits se fronçaient d'anxiété.

La réponse de Saad ne fut pas réconfortante. Les deux jeunes gens fournissaient à chaque instant des sujets de mécontentement et, ces derniers temps, ils avaient joué des tours si pendables que Sharraf dut ordonner qu'on les châtiât sévèrement afin de servir d'exemple. Tout ce qu'il pouvait faire pour moi, c'était de laisser Daud partager le sort de son ami. Daud sauta sur cette chance, il baisa ma main et celle de Saad et se mit à bondir dans la vallée tandis que Saad me racontait en riant quelques exploits des deux jeunes garnements. Ils représentaient un cas typique de cette affection, à la mode orientale, qui se développe inévitablement entre deux garçons éloignés de toute femme. De pareilles amitiés aboutissent souvent à des amours entre hommes d'une profondeur et d'une intensité qui dépassent notre imagination. Tant que la liaison demeure innocente, elle s'affiche sans honte. Si la sexualité s'en mêle, elle crée entre les deux amis des liens faits de concessions mutuelles, tels que dans le mariage.

Le lendemain, Sharraf ne vint pas. Je passai la matinée à m'entretenir avec Auda de nos prochaines étapes, tandis que Nasir s'amusait, de l'autre côté de la tente, à faire pétiller entre le pouce et l'index, des allumettes dont les étincelles arrivaient jusqu'à nous. Pendant que nous devisions ainsi, gaîment, deux formes courbées sur elles-mêmes, aux yeux marqués par la

souffrance, aux lèvres crispées en un sourire factice, passèrent devant nous clopin-clopant et nous saluèrent. C'étaient Daud, le pétulant, et Farraj, son ami. Ce dernier, beau, délicatement bâti, à l'air efféminé, la physionomie innocente et douce, avait les yeux humides. Ils venaient m'offrir leurs services. Je n'avais pas besoin d'eux et leur fis observer qu'après leur récente fustigation, ils ne pourraient monter à cheval. Ils venaient de monter à crue, me répondirent-ils, pour arriver jusqu'à moi. J'étais un homme simple, dis-je pour en finir, et n'aimais pas être à entouré de serviteurs. Daud s'en alla à court de réplique et en colère, tandis que Farraj insistait encore, objectant que nous ne pouvions nous passer d'aides et que lui et son ami me suivraient simplement pour me prouver leur reconnaissance. Tandis que Daud, plus dur, se révoltait de mon refus, son ami courut auprès de Nasir, s'agenouilla devant lui, et implora son intervention ; il fit appel à tout ce qu'il y avait en lui de féminité séductrice pour montrer l'intensité de sa bonne volonté. Finalement, sur le conseil de Nasir, je les pris tous deux à mon service, gagné par leur air de jeunesse et leur apparence de propreté.

Sharraf n'arriva qu'au matin du troisième jour. Il avait fait des prisonniers sur les lignes avancées et détruit des rails ainsi qu'un ponceau. Il nous apprit que dans l'ouadi Diraa, sur la route que nous allions suivre, se trouvaient depuis les dernières pluies des mares d'eau douce. Cette bonne nouvelle allait nous éviter d'être privés d'eau pendant un trajet de 50 milles, jusqu'à Fejr.

Le lendemain, nous quittions Abu Raga. Auda nous dirigea le long d'une vallée secondaire qui, bientôt, s'élargit dans la plaine de Shegg, uniformément couverte de sable. Çà et là émergeaient, pareils à des séracs de glaciers, d'innombrables blocs de grès rouge, aux bases rongées par le vent. La piste serpentait autour de ces masses dont certaines paraissaient souvent en équilibre instable, prêtes à tomber et à bloquer la route qui se faufilait entr'elles, et bien que semblant ne pas livrer passage, elles s'ouvraient toujours sur d'autres issues, aussi incertaines de loin qu'un cul-de-sac. Auda avançait sans hésiter dans ce labyrinthe, poussant son

chameau avec ses pieds, les coudes en dehors, et les mains en l'air à hauteur des épaules.

Sur le sol, aucune trace de pas. Le vent balaye le sable, effaçant bien vite les dernières foulées des voyageurs et, sur la plaine, réapparaissent indéfiniment les petites crêtes des dunes que la brise déplace sans cesse, tels les frissonnements de la mer sous la caresse du vent. Seules les boules desséchées du crottin des chameaux, aussi légères que l'air, roulaient au moindre souffle et venaient peu à peu s'amasser en tas dans les creux. Grâce à elles peut-être, mais aussi parce qu'il était guidé par un sens admirable de la route, Auda reconnaissait son chemin.

Vers le milieu de l'étape nous aperçûmes cinq à dix cavaliers qui paraissaient venir de la voie ferrée. Je marchais en tête avec Auda, et tous deux nous éprouvâmes ce délicieux tressaillement que vaut au voyageur la rencontre, en plein désert, d'un inconnu, qu'il se dise ami ou ennemi. Nous n'en prîmes pas moins nos précautions : faisant faire à nos montures une légère volte, nous continuâmes à avancer, les armes bien en main, prêts à tirer au moindre geste douteux ; mais bientôt nous reconnaissions ces soi-disant étrangers pour des hommes de nos contingents. Le premier montait négligemment un gros chameau ; il était campé, à l'européenne, sur une lourde selle en bois, du modèle fabriqué à Manchester pour le Corps des méharistes britanniques. Je vis un Anglais aux cheveux blonds, à la barbe hirsute, en un uniforme tout déchiré, et nous supposâmes aussitôt que nous nous trouvions en présence de Hornby, l'élève de Newcombe, l'impétueux ingénieur qui rivalisait avec son maître dans la mise à mal de la voie ferrée. Après échange des compliments d'usage – nous nous voyions pour la première fois – Hornby me raconta que Newcombe s'était rendu dernièrement à Wejh pour s'entretenir avec Fayçal des difficultés qu'il rencontrait et tâcher d'y faire face.

Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes la limite septentrionale du terrain aux étranges blocs de grès et nous continuâmes à

cheminer pour arriver finalement sur un nouveau plateau, à 60 pieds au-dessus du précédent, également parsemé de débris rocheux. Mais ici nous avions à faire à du basalte concassé en morceaux menus comme le poing, lesquels couvraient le sol de leur masse noire, pareils aux galets d'une plage.

Il faisait très sombre, le peu de clarté descendue des étoiles était comme absorbée par la teinte foncée du sol et, à 7 heures, au moment de la halte, quatre hommes seulement avaient réussi à nous suivre, le reste s'égrenait en arrière. Nous nous trouvions dans une vallée d'un abord accueillant, coupée en son milieu par le lit encore humide d'un ouadi, doux et sablonneux, couvert d'une opulente végétation épineuse, malheureusement impropre à la pâture de nos bêtes. De côté et d'autre nous arrachâmes des brins de ces buissons piquants en tirant à pleine main sur le bas de la tige et on en fit un tas auquel Auda mit le feu. A la chaleur de ce brasier, nous vîmes sortir des branchages un long serpent noir qui se faufila au milieu de notre groupe : sans doute l'avions-nous emporté engourdi dans les brindilles en amassant notre chauffage. Bientôt les flammes s'élevèrent illuminant étrangement la plaine sombre et, sous les clartés de ce fanal, les chameaux lourdement chargés de notre convoi arrivèrent peu à peu. Les derniers nous rejoignirent deux heures après que nous eûmes mis pied à terre. Les hommes chantaient à pleine voix, en partie pour se donner du courage à eux-mêmes et à leurs animaux affamés qui ne trouvaient rien à se mettre sous la dent au travers de cette plaine spectrale, en partie aussi afin de nous prévenir que ces tardifs arrivants étaient nos amis.

Pendant la nuit, quelques chameaux en quête de nourriture s'égarèrent ; il fallut courir si longtemps à leur recherche qu'il était déjà près de 8 heures lorsqu'ils nous rejoignirent. Nous avions eu le temps de faire cuire des galettes de farine et de déjeuner. On se mit en route aussitôt. Nous traversions un nouveau champ de lave, mais au matin nous nous sentions pleins d'entrain ; aussi les pierres nous parurent-elles plus clairsemées que

la veille, et les ondulations sablonneuses et durcies par la nuit, qui les recouvraient par places, d'un parcours aussi doux qu'un court de tennis.

Après avoir marché sans arrêt, on fit halte de midi à 3 h. C'était plus par nécessité que par agrément : nous redoutions que les chameaux, déjà fatigués et accoutumés depuis si longtemps à ne fouler que le sable de la plaine côtière, n'eussent la plante délicate de leurs pieds écorchée par les arêtes coupantes des cailloux calcinés par le soleil, et ne finissent par boîter en cours de route. Dès que nous nous fûmes remis en selle, ce fut bien pis encore. A chaque instant nous devions faire un détour pour éviter de gros entassements de roches basaltiques ou de forts courants d'une eau jaunâtre qui s'écoulait un peu au-dessous du sol à travers une couche friable. Au bout de quelque temps, le grès émergea de nouveau en colonnes branlantes : le vent avait eu raison des parties les moins dures de la roche et le reste, plus résistant, saillissait en lames effilées comme un couteau autour de ces espèces de dolmens voués à des chutes plus ou moins prochaines. Bientôt ce chaos de rocs devint aussi dense que le jour précédent ; nous longions leurs interminables files qui rayaient notre route de bandes alternativement sombres et lumineuses. Une fois de plus nous admirâmes la sûreté avec laquelle Auda dirigeait notre colonne dans ce dédale de roches.

Nous débouchâmes de là pour rencontrer de nouveau un terrain volcanique. De côté et d'autre, tels d'énormes pustules, s'ouvraient de petits cratères, quelquefois rassemblés par deux ou par trois. De hautes coulées de lave figée émergeaient du sommet et les traînées du basalte en morceaux s'épandaient sur les pentes. En d'autres points, l'on apercevait des milliers de petits tétraèdres aux arêtes frottées et arrondies, s'étalant en masses compactes sur un lit de boue d'un rose jaunâtre. Le piétinement séculaire des bêtes qui avaient foulé ces pistes demeurait marqué sur le sol en traces apparentes. Sous l'effet de cette longue circulation, les cailloux s'étaient amassés peu à peu sur les côtés du sentier et les boues fluides produites par l'humidité nocturne glissaient insensiblement dans les creux qu'elles marquaient d'une teinte vaguement bleue. Les pistes moins fréquentées

apparaissaient pendant des centaines de mètres sous l'aspect d'étroites échelles, car le trou fait par chaque pied des bêtes se remplissait d'une boue sans souillures, séparé du suivant par un identique barrage de roche gris-bleu. Au delà s'étendait un champ de scories basaltiques aussi noires que du jais et comme serties dans la gangue de boue cuite par le soleil. Puis on arrivait dans une vallée de sable doux et brun d'où s'élevaient de mêmes piliers de grès en cours de désagrégation dont les grains rouges et jaunes arrachés par le vent marquaient de traînées claires les colorations foncées du sol.

Enfin Auda me montra, devant nous, une crête de cinquante pieds de hauteur, résultant de l'amoncellement formidable d'énormes coulées de lave qui semblaient s'être brusquement solidifiées pendant l'éruption des volcans, en rejetant pêle-mêle les uns sur les autres des lingots gigantesques de basalte tordus et contractés pendant le refroidissement. Nous en avions désormais fini avec la lave. En avançant toujours avec Auda, nous aperçûmes devant nous une plaine dégagée, aux ondulations légères – l'ouadi Aish – ; sur du sable doré croissaient de fines broussailles et des bouquets de buissons verts. Il ne restait plus que très peu d'eau dans les trous : des gens s'étaient chargés de les vider après les pluies tombées en abondance trois semaines auparavant. Nous campâmes tout près et, pour la première fois depuis Abu Raga, il nous fut possible de fournir aux bêtes leur plein de nourriture : on les laissa librement pâturer jusqu'au coucher du soleil.

Tandis qu'elles étaient ainsi dispersées dans le voisinage, des hommes montés apparurent à l'horizon du côté de l'Est, semblant se diriger sur notre point d'eau. Ils couraient à trop vive allure pour être honnêtes, et en effet ils tirèrent bientôt sur nos pâtres. Tous les hommes présents au bivouac s'empressèrent de grimper, qui sur un rocher, qui sur un monticule, tiraillant et criant à tue-tête. Impressionnés par cette fusillade et ce tumulte, les pillards se retirèrent de toute la vitesse de leurs chameaux et, des hauteurs voisines, nous les distinguâmes au coucher du soleil regagnant hâtivement

les lignes ennemies : ils étaient une douzaine à peine. Leur fuite si rapide nous causa une vive satisfaction. D'après Auda, ce devait être une patrouille de la tribu des Shammar.

8

Le véritable désert

Dès l'aube nous nous mettions en selle pour aller à Diraa, courte étape, où se trouvaient les mares dont Sharraf nous avait parlé. Nous fîmes halte en ce point jusqu'au milieu de l'après-midi car nous étions maintenant assez proches du chemin de fer et, avant de nous mettre en route pour fournir la longue course de Fejr, il fallait nous lester solidement de liquide et faire le plein de nos outres à eau.

Pendant la halte, Auda s'approcha de Farraj et de Daud pour les voir frictionner mon chameau avec du beurre, seule manière d'atténuer les intolérables démangeaisons de la gale qui s'attaquait jusqu'au museau de la malheureuse bête. Les pâturages trop secs du pays des Billi et les mauvaises plantes des environs de Wejh avaient causé de terribles ravages dans notre bande de chameaux. De tous les méharas de Fayçal, pas un seul n'était indemne ; quant aux nôtres, tant de selle que de bât, ils s'affaiblissaient chaque jour davantage. Nasir redoutait que beaucoup de ces pauvres bêtes ne succombassent au cours de la prochaine marche forcée, accident qui aurait pour conséquence de démonter en plein désert une partie de nos cavaliers.

Nous n'avions aucun remède contre la gale et les soins que nous donnions à nos montures ne leur apportaient guère de soulagement. Toutefois, les frictions et les onctions soulagèrent un peu mon méhari, et nous les répétâmes aussi longtemps que Farraj et Daud purent se procurer un peu de beurre dans le convoi. Mes deux nouveaux serviteurs me donnaient toute satisfaction. Ils étaient gais, courageux, bons cavaliers et toujours prêts au travail.

A 4 heures moins un quart, de nouveau en selle, nous descendions la vallée de l'ouadi Diraa et traversions de hautes dunes de sable mouvant à pentes très raides, d'où émergeaient çà et là des têtes abruptes de roches rouges. Au bout de quelque temps, trois ou quatre d'entre nous, en avance sur la colonne, grimpèrent, en s'aidant des mains, sur un piton de sable pour tâcher de découvrir la voie ferrée. Il n'y avait pas un souffle d'air et nous nous serions volontiers dispensés à ce moment d'une pareille gymnastique ; toutefois nos efforts furent récompensés : la voie ferrée nous apparut soudain, tranquille et solitaire ; nous allions pouvoir la traverser sans être molestés.

Nos lourds chameaux continuèrent à avancer dans la vallée, ils franchirent la ligne et ne s'arrêtèrent qu'à l'autre extrémité de la plaine où l'on pouvait masquer leur présence derrière des dunes et des monticules rocheux. Pendant ce temps les Ageyl disposaient le long des rails des charges d'explosifs, puis, après avoir allumé les cordeaux de mise de feu ils rejoignirent en bon ordre le convoi, tandis que la vallée nous renvoyait l'écho d'une série d'explosions.

Auda ne connaissait pas encore la dynamite ; il éprouva à la manipuler une joie d'enfant et, pris subitement d'un délire poétique, il rima triomphalement la puissance de l'engin. Entre-temps, nous avions coupé trois fils télégraphiques, nous en fixâmes les bouts aux selles de six chameaux des Howeitat. L'attelage, surpris, se débattit d'abord, puis bientôt il se résigna à descendre les pentes du côté de l'Est ; à mesure qu'il tirait, les poteaux s'abattaient les uns après les autres emmêlant les fils dans un fouillis inextricable. Finalement les bêtes épuisées par une pareille traction, se trouvèrent hors d'état de bouger. Nous leur rendîmes la liberté et reprîmes notre route jusqu'à la nuit tombante, enchantés du succès de notre opération.

Dès 4 heures du matin, Auda ordonna le départ. Nous dûmes faire successivement l'ascension d'un certain nombre de crêtes ; de la dernière,

plus élevée, nous aperçûmes se déroulant devant nous une plaine aux horizons illimités qui allait se perdre vers l'Est dans des lointains brumeux d'un bleu apaisé. Le soleil levant inondait ces espaces d'une lumière égale et projetait en avant les longues ombres de faîtes ou de pics presque imperceptibles dominant un terrain aux formes complexes : visions éphémères d'ailleurs, car à mesure que nous observions le sol, les ombres s'amenuisaient de plus en plus sous la lumière grandissante pour s'anéantir finalement au pied des crêtes et s'évanouir comme si le signal de la disparition leur en était donné. Le matin commençait et, à notre grande gêne, un flot aveuglant inondait généreusement la moindre pierre du désert.

Les Bédouins de Fejr, dont c'étaient les terrains de parcours, appelaient cette région « el Houl » en raison de la solitude de ses espaces. Ce jour-là, du reste, nous marchâmes sans rencontrer la moindre trace de vie. Aucune foulée de gazelle, pas de lézard ou de rat se terrant effaré à notre approche, pas même d'oiseau. Nous nous sentions nous-mêmes tout petits dans cette immensité, écrasés par ce silence et par le sentiment que tout effort est vain. Seul nous parvenait l'écho assourdi du choc de mauvaises pierres plates contre lesquelles heurtaient les pieds de nos chameaux ou bien encore le bruissement caractéristique du sable glissant vers l'Ouest sous la lente poussée d'une brise surchauffée, le long des grès travaillés depuis des siècles par l'érosion éolienne.

C'était un vent pour ainsi dire sans souffle, avec un avant-goût de fournaise, tel qu'il se manifeste en Egypte aux jours de khamsin. Puis, à mesure que la journée avançait et que le soleil s'approchait du zénith, ce vent devint plus fort, toujours plus lourd des poussières du Nefudh, le grand désert de sable de l'Arabie du Nord dont nous n'étions plus très éloignés, mais que la brume nous cachait encore. A midi, il soufflait en demi-tempête et ses rafales étaient si desséchées que nos lèvres recroquevillées gerçaient et que nos cils envahis par des grains impalpables semblaient se retirer et mettre à nu nos yeux contractés par la souffrance. Les Arabes abaissèrent

jusqu'au nez les voiles de leurs turbans ; des plis du tissu ils se firent une sorte de visière qui ne laissait plus à la vue qu'une fente toute étroite.

Nous peinâmes ainsi pendant la journée entière. Même sans ce vent qui interdisait le moindre arrêt, il ne pouvait plus être question de nous offrir le luxe d'une halte à l'ombre de nos couvertures si nous voulions arriver à Fejr ce même jour, sains et saufs, bêtes et gens. Et rien ne retint notre regard, rien n'arrêta notre pensée avant que le soir, calme et obscur sous un ciel plein d'étoiles, ne fût descendu sur nous. Nous venions de parcourir 50 milles : la colonne fit halte.

Le lendemain, en route avant l'aube, nous arrivions, en plein midi, au puits tant désiré. Il était profond de 30 pieds environ ; son revêtement intérieur, en pierre, paraissait ancien. L'eau avait un goût légèrement saumâtre, mais non désagréable lorsqu'on la buvait fraîche ; dans les outres, elle se troublait très vite. La vallée portait les traces d'inondations survenues sans doute l'année précédente car les pâturages commençaient à souffrir de la sécheresse. Nous lâchâmes nos bêtes pour les laisser brouter en liberté jusqu'à la tombée du jour ; puis, après les avoir abreuvées une seconde fois, on les gara dans une dépression à un demi-mille de l'eau où elles passèrent la nuit. Nous laissions ainsi le puits complètement dégagé dans le cas où quelque rezzou voudrait profiter des heures nocturnes pour s'y approvisionner. Pourtant, nos sentinelles n'entendirent personne.

Comme d'habitude nous étions en route avant l'aube et nous atteignîmes Khabr Ajaj, notre point de bivouac, juste au moment du coucher du soleil, après une ennuyeuse chevauchée au travers d'une plaine encore plus ennuyeuse. La mare contenait l'eau des pluies de l'année, bonne pour les chameaux, à peine potable pour les gens. Nous avions pensé y trouver des Howeitat, mais l'herbe était tondue jusqu'au ras de terre, l'eau polluée par leurs animaux, et eux ils avaient disparu. Auda se mit à la recherche de leurs traces ; il ne put en découvrir aucune. La dernière tempête en déplaçant les crêtes des petites ondulations du sable rendait vaine toute

recherche. Toutefois, nous avions bien des chances de les trouver si nous marchions vers le nord.

Le jour suivant – le quatorzième seulement depuis notre départ de Wejh qui semblait déjà si lointain – nous étions en route bien avant le lever du soleil. Cheminant sur un plateau calcaire recouvert de sable, nous nous dirigions vers un coin éloigné du grand Nefudh, là où les grandes dunes séparent le Djebel Shammar du désert syrien. Palgrave, les Blunt et Gertrude Bell – pour ne citer que les explorateurs les plus connus – ont traversé cette région. Je demandai à Auda de nous faire faire un léger détour afin que nous aussi puissions y pénétrer. Il me déclara en grognant que les gens n'allaient au Nefudh que s'il y étaient forcés, au cours de quelque rezzou, par exemple, mais que le fils de son père n'entreprendrait pas aujourd'hui pareille aventure alors qu'il en était réduit à cheminer sur un chameau chancelant, dévoré par la gale : en ce moment il s'agissait simplement d'arriver vivants à Arfaja.

Ainsi nous poursuivîmes bien sagement notre route sur le sable étincelant et monotone, et même sur un terrain encore pire, « les Giaan », étendues indéfinies d'une boue desséchée, lisse et luisante, presque aussi blanche et unie qu'une feuille de papier vergé. Elles nous renvoyaient en pleine figure la lumière étincelante d'un ciel implacable et nos pauvres paupières n'arrivaient pas à protéger nos yeux éblouis par cette clarté brûlante ; par moment nous éprouvions une douleur si vive que nous nous sentions sur le point de perdre connaissance ; puis elle disparaissait brusquement pendant un instant de fausse ombre, comme si un tissu noir traversait la rétine ; pendant ce court espace de temps nous respirions plus à l'aise, emmagasinant à la hâte des forces nouvelles pour souffrir encore. Nous ne pouvions même plus parler. Enfin, vers 6 heures la délivrance arriva : nous nous arrêtâmes pour le souper qui consista en des galettes de farine que nous fîmes cuire.

A la nuit, on reprit péniblement la marche. Pendant trois heures il nous fallut escalader une grande dune, mais arrivés au sommet de cette montagne de sable, nous dormîmes paisiblement après une dure journée de vent brûlant et d'ouragans de poussière. Le sable n'avait cessé de balayer nos figures, enflammant notre peau ; au moment des rafales les plus violentes, la route elle-même disparaissait à nos yeux et nos pauvres bêtes, aveuglées, trébuchant dans les ressauts du sol, gémissaient lamentablement. Quant à Auda, il était surtout inquiet du lendemain. Une journée encore à marcher ainsi par vent debout, dans la tempête de sable, nous retarderait de vingt-quatre heures, et nous n'avions plus d'eau pour passer une troisième journée dans le désert. Aussi nous fit-il repartir en pleine nuit et descendre avant le lever du soleil dans la plaine de la « Bisaita » ainsi nommée par dérision à cause de son énorme étendue toute plate. La vue d'un sol entièrement recouvert d'une couche de cailloux noircis par le soleil reposait nos yeux fatigués, mais rendait difficile la marche de nos bêtes dont quelques-unes, les pieds endoloris, avançaient en boîtant.

Le chameau supporte difficilement d'être dépaysé. Lorsque les plantes délicates de ses pieds sont accoutumées aux plaines sablonneuses de la côte arabique, elles ne s'habituent guère aux longues marches sur les terrains pierreux de l'intérieur ou sur un sol qui retient la chaleur. Leur peau gerce et de grosses ampoules viennent à crever mettant la chair à vif. Dans cet état, ils peuvent encore cheminer indéfiniment sur du sable, mais si, par hasard, leur pied se pose sur un caillou, ils trébuchent, reculent comme s'ils frôlaient du feu et à moins qu'ils ne soient tout particulièrement braves, on risque au cours d'une longue étape, de les voir s'arrêter tout à fait. Aussi allions-nous très prudemment : Auda, que j'accompagnais en tête de la colonne, s'appliquait à choisir le terrain le plus doux pour y faire passer le convoi.

Pendant que nous marchions ainsi, nous aperçûmes de petites bouffées de poussière fuyant devant la brise. « Des autruches ! » dit Auda ; et bientôt après, un homme accourait près de nous portant deux gros œufs d'aspect

ivoirin. Nous nous arrêtâmes sur-le-champ pour déjeuner avec ce mets que nous offrait impromptu la munificence de la Bisaita. Mais il fallait du combustible et, après vingt minutes de recherches, nous n'avions encore recueilli qu'une méchante touffe d'herbe. Le désert stérile avait raison de notre faim. Or, pendant que défilait le convoi, mes yeux tombèrent par hasard sur les tas de gélatine détonnante. Nous ouvrîmes un paquet, puis, après avoir calé les œufs entre deux pierres, nous allumâmes notre herbe au-dessous, en alimentant le feu avec des brins de gélatine que nous coupions délicatement en petits morceaux, jusqu'à cuisson complète de notre mets. Nasir et Nesib, très intéressés par cette opération, avaient mis pied à terre et se moquaient de notre cuisine. Alors Auda, prenant son poignard à manche d'argent, sectionna la calotte supérieure d'un œuf : aussitôt une odeur inexprimablement fétide nous assaillit et nous nous enfuîmes en roulant devant nous à petits coups de pieds le second œuf encore chaud. Celui-ci était suffisamment frais, mais dur à l'intérieur comme de la pierre. Après l'avoir extrait de sa coque avec la pointe d'un stylet, Auda le posa sur des lamelles de silex – nos assiettes du désert – et nous le mangeâmes à petites bouchées. Nasir lui-même qui, de sa vie, n'était tombé aussi bas que de toucher au contenu d'un œuf, se laissa persuader et prit part à notre festin. D'un commun accord le menu fut déclaré coriace et fort, mais suffisamment bon dans la Bisaita.

Jaal ayant dépisté un oryx (antilope) se mit à l'affût et réussit à l'abattre. Les meilleurs morceaux en furent dépecés et suspendus sur les chameaux du convoi pour la prochaine halte. Puis, la marche reprit. Les Howeitat, très friands de cette chair, aperçurent bientôt d'autres oryx ; ceux-ci, après avoir fui un peu, s'arrêtèrent sottement pour nous regarder pendant que nos chasseurs les approchaient sournoisement : ils reprirent alors leur course, mais il était trop tard. Leurs ventres blancs qui luisaient au soleil, les trahirent : grossies par le mirage, ces taches claires dénonçaient tous leurs mouvements.

Je me sentais trop las et trop mal en train pour m'éloigner du droit chemin, fût-ce même à la chasse de la bête la plus rare du monde. Je continuai donc ma route et, en peu de temps, les longues enjambées de mon méhari me ramenaient auprès de la colonne ; en queue se trouvaient mes hommes, marchant à pied. Ils craignaient que quelques unes de leurs bêtes ne succombassent sur place si le vent se mettait à souffler avec plus de violence ; aussi les conduisaient-ils doucement à la main, espérant les amener sans accident jusqu'au terme de l'étape. J'admirai le contraste entre Mohammed, le robuste nomade à l'allure lourde et ce couple Farraj-Daud, type parfait des souples Ageyl, sautillant sur leurs pieds nus, à la musculature délicate comme des pursangs. Seul, Gasim manquait à l'appel ; ses camarades pensaient qu'il devait être avec les Howeitat du convoi, car son caractère morose déplaisait à nos soldats plutôt enjoués, tandis qu'il sympathisait avec les Bédouins auxquels il ressemblait en bien des points.

Comme il n'y avait aucun traînard, je poussai vers la tête de la colonne pour voir dans quel état se trouvait la monture de Gasim. Je la découvris enfin sans cavalier, conduite en main par un Howeitat. Les sacoches étaient accrochées à la selle, de même que son fusil et ses vivres ; quant à Gasim lui-même, on ne le trouva nulle part et il nous vint à la pensée que le malheureux s'était peut-être égaré : situation critique, car dans la brume et avec le mirage, non seulement la caravane ne pouvait être vue à plus de 2 milles, mais sur ce terrain caillouteux elle ne laissait aucune trace : jamais il ne nous rattraperait à pied.

Or les hommes avaient continué à marcher, chacun pensant que Gasim se trouvait sans doute quelque part dans le convoi. Cependant il était près de midi et, d'après le temps écoulé, Gasim devait être en ce moment à plusieurs milles en arrière ; son chameau encore tout chargé montrait qu'il n'avait pas été oublié endormi à notre halte de nuit. Les Ageyl suggérèrent que, succombant au sommeil, il était peut-être tombé du haut de sa monture en cours de route ; de là à conclure qu'un étourdissement, la mort même pouvait s'en suivre, il n'y avait qu'un pas ; à moins pourtant que quelqu'un

du convoi n'eût exercé contre lui une vengeance personnelle. Bref les hommes ne savaient rien. Gasim était pour eux un étranger au caractère peu sympathique ; nul n'en avait la charge et personne ne s'intéressait à lui.

Rien de plus vrai, mais il était malheureusement vrai aussi que Mohammed, son compatriote et son camarade de route ne connaissait pas le désert et qu'ayant une monture déjà fourbue on ne pouvait songer à l'envoyer à sa recherche.

Je jetai un regard hésitant sur mes hommes à pied me demandant si je ne pourrais pas marcher à mon tour et expédier l'un d'eux sur mon méhari pour aller voir en arrière. On comprendrait sans doute que moi, simple étranger, je me récuse devant ce devoir. Mais précisément, ce prétexte, comment le mettre en avant alors que je m'étais engagé à aider par tous moyens les Arabes dans leur révolte ? En tout état de cause il était difficile pour un étranger de peser sur le mouvement national d'un autre peuple, et doublement scabreux pour un chrétien et un sédentaire de diriger des nomades musulmans. Je me créerais une situation impossible si je revendiquais les privilèges de ces deux états, l'un européen, l'autre arabe.

Aussi, sans rien dire, je fis faire demi-tour à ma bête qui s'y refusait obstinément et, en dépit de ses grognements significatifs, je lui fis abandonner le groupe de ses amis méharas et l'obligeai à longer la colonne du convoi pour revenir en arrière dans l'infinie solitude du désert. Je ne me sentais nullement l'âme d'un héros car j'étais furieux contre mes autres serviteurs, furieux contre moi-même de jouer le rôle d'un Bédouin, et plus particulièrement irrité contre Gasim, ce brèche-dent toujours grognon qui, en cours de route, cherchait à se soustraire à la moindre corvée ; bref, un individu au caractère mauvais, sournois et brutal, que je regrettais d'avoir engagé et dont je m'étais promis de me défaire dès que j'arriverais dans un endroit où je pourrais le congédier. N'était-ce pas absurde de compromettre mon influence sur l'aventure arabe pour un seul homme sans valeur aucune !

Mon méhari partageait sans doute cette opinion car il ne cessait de grogner : c'est du reste la façon dont tout chameau maltraité ou contrarié exprime son mécontentement. Au bout d'un ou deux milles, il se fit pourtant une raison et commença à marcher avec moins de répugnance, bien qu'encore à une allure trop lente. Tous ces derniers jours, j'avais eu soin de relever notre route avec mon compas à huile et j'espérais retrouver ainsi notre point de départ, à 17 milles en arrière.

Je chevauchais depuis une demi-heure assez facilement, car avec la montée de la brise, j'avais pu enlever la croûte qui couvrait mes yeux et examiner l'horizon sans trop de souffrance, lorsque soudain j'aperçus une forme bizarre, un gros buisson peut-être, dans tous les cas quelque chose de noir. Le mirage, trompeur, en déguisait la hauteur et la distance, mais cette image semblait s'agiter un peu à l'est de notre piste. A tout hasard, je dirigeai ma bête de ce côté et bientôt je reconnus Gasim. Je l'appelai, il s'arrêta tout confus. Je m'approchai et constatai qu'il était comme aveuglé, hébété. Ses bras se tendaient vers moi ; la bouche ouverte, toute noire, il haletait. Les Ageyl avaient versé dans mon outre le peu d'eau qui nous restait ; je la lui offris ; dans sa hâte de boire, il la répandit inconsciemment sur son visage et sur sa poitrine. Enfin, cessant de bavarder à tort et à travers, il se mit à gémir sur ses malheurs. Je le pris à califourchon sur la croupe de ma monture et je repartis en avant.

Lorsque je fus dans la bonne direction, mon méhari parut satisfait et reprit son allure normale. Malgré sa double charge, il retrouva ses longues enjambées. Parfois même il baissait la tête et allait pendant quelques foulées à ce train rapide et agréable qu'un dressage habile sait imposer à ces animaux pendant qu'ils sont jeunes. J'admirais l'instinct avisé de cette bête tout en me réjouissant du peu de temps que m'avaient pris mes recherches.

Gasim gémissait de façon lamentable sur la souffrance atroce que lui causait la soif. Vainement je voulus le faire taire ; il continuait, sourd à mes ordres. Bientôt même il se tint si négligemment derrière moi qu'à chaque

pas, il glissait sur les hanches du chameau en poussant des cris qui ne faisaient qu'activer notre allure. A cheminer ainsi nous courions le risque de rendre la bête fourbue. Une dernière fois j'invitai Gasim à cesser ce vacarme ; il cria plus fort encore ; alors je le frappai en jurant qu'au premier gémissement, je le jetterais à terre. Cette menace, à laquelle mon évidente colère donnait tout son poids, produisit le meilleur effet. Il se cramponna d'un air renfrogné, mais ne prononça plus un mot.

Nous avions parcouru 4 milles, lorsque de nouveau j'aperçus une bulle d'air noire courant et se balançant devant nous dans le mirage. Puis elle se partagea en trois, et le tout grossit à vue d'œil. Un instant je me demandai si ce n'étaient pas des ennemis. Mais aussitôt la buée se fondit avec la soudaineté déconcertante de ce genre de phénomènes et je reconnus Auda qui, accompagné de deux hommes de Nasir, venait à ma recherche. Je m'abandonnai à une débauche de quolibets et de plaisanteries, leur reprochant en riant d'abandonner un ami dans le désert. Auda tirait sa barbe et grognait. S'il avait été présent, affirmait-il, jamais je ne me serais éloigné de la colonne. Gasim fut bien entendu couvert d'insultes, en même temps que transporté sur une meilleure selle, et nous repartîmes tous ensemble au petit trot.

En une heure, nous eûmes rejoint Nasir et Nesib en tête de la colonne ; Nesib très fâché contre moi pour avoir mis en péril l'existence d'Auda et la mienne par simple lubie, prétendait du reste que je comptais bien les voir revenir me chercher. Nasir fut révolté de cette remarque peu généreuse ; quant à Auda, il ne cachait pas sa satisfaction de faire entendre à un citadin la différence entre la tribu et la cité, en opposant la responsabilité collective et la fraternité des bandes du désert à l'isolement et à l'âpre concurrence qui dévorent les centres encombrés de population.

Ces divers incidents nous coûtèrent plusieurs heures, aussi le reste de la journée ne nous parut-il pas si long, bien que la chaleur fût devenue plus intolérable que jamais et que le vent de sable qui sifflait en nuages de

poussière devant nos chameaux achevât de calciner nos visages. Jusqu'à 5 heures nous cheminâmes sur un sol plat, puis des tertres se dressèrent sur notre piste, enfin un peu plus tard, après avoir pénétré dans un fouillis de dunes parsemées de touffes de tamarins, nous pûmes jouir d'un calme relatif. Nous étions dans le « Kasein » de l'ouadi Sirhan. Les arbustes et les dunes coupaient le vent ; le soleil se couchait, nous illuminant de clartés rougeâtres. Aussi ai-je noté dans mon *Journal* que le Sirhan est très beau.

Nous n'avions plus une goutte d'eau et naturellement nous ne mangeâmes rien : ce fut une nuit de continence. Mais la certitude de pouvoir boire le lendemain à notre soif nous facilita le sommeil. Nous avions eu soin de nous étendre sur le ventre afin d'amoindrir les tiraillements de la faim et éviter ainsi le gonflement d'estomacs vides. Les Arabes ont pour règles de s'ingurgiter à chaque point d'eau autant de liquide que leur organisme peut en conserver et ensuite de ne rien boire jusqu'au puits suivant, ou bien, s'ils emportent avec eux une provision d'eau, de la prodiguer de façon inconsidérée à la première halte pour boire et faire de la galette.

Le lendemain matin nous descendîmes les pentes d'une première crête, puis successivement d'une seconde et d'une troisième, chacune d'elles séparée de la suivante par trois milles environ. Et à 8 heures, nous mettions pied à terre près des puits d'Arfaja. Ce buisson odoriférant est ainsi dénommé parce qu'il répand autour de lui des senteurs agréables. Les puits, sans revêtement intérieur, ont une profondeur de 18 pieds. L'eau, crémeuse au toucher, à l'odeur forte, avait un goût saumâtre ; nous la trouvâmes délicieuse. Les alentours offrant d'excellents pâturages pour nos bêtes, nous décidâmes de prendre en ce lieu une journée de repos.

9

Festins dans les tribus

Le lendemain, étape à excellente allure. Nos bêtes réconfortées par le repos et une bonne nourriture retrouvaient tout leur entrain. Après une marche de cinq heures, nous arrivâmes dans le bas-fond d'une oasis aux palmiers rabougris mélangés de tamaris. L'eau abondante – à 7 pieds environ de profondeur – était d'un goût moins âcre que celle d'Arfaja. Mais, à l'usage, on la reconnut bel et bien pour de « l'eau du Sirhan ». Tolérable la première fois qu'elle servit à étancher notre soif, elle ne dissolvait pas le savon et prenait, lorsqu'elle séjournait un jour ou deux en vase clos, une odeur inquiétante et un goût qui enlevait toute saveur au café, au thé et aux galettes.

A dire vrai, nous commencions à en avoir assez de l'ouadi Sirhan, en dépit de l'enthousiasme manifesté par Nesib et Zeki à l'égard de ce coin du désert où ils rêvaient déjà de plantations et de cultures pour le compte du Gouvernement arabe, une fois qu'ils l'auraient établi. Cette imagination désordonnée caractérise essentiellement la mentalité syrienne. Les gens de Damas voient des facilités partout, mais ils s'empressent de se décharger sur le voisin de la moindre responsabilité. « Zeki, lui dis-je un jour, ton chameau est couvert de gale. – Hélas ! Hélas ! me répondit-il avec tristesse, dès le coucher du soleil, nous le panserons avec de l'onguent. »

A l'étape suivante, je ramenai la conversation sur cette maladie de nos bêtes. « Oh ! dit Zeki, j'ai à ce propos une excellente idée. Imaginez la création par l'Etat, dès que nous serons maîtres de Damas, d'un service de médecine vétérinaire. Il y aura un corps de chirurgiens habiles, une école de médecine, des étudiants disposant d'un hôpital central, ou plutôt d'hôpitaux centraux, à l'usage des chameaux, des chevaux, des ânes, des bovidés. Et pourquoi pas aussi à l'usage des moutons et des chèvres ? Il serait créé des

sections spéciales pour les études scientifiques et bactériologiques à l'effet d'étudier les diverses maladies des animaux et la façon de les traiter. Ensuite… que penseriez-vous d'une bibliothèque largement pourvue de livres techniques étrangers ?… d'hôpitaux de district pour alimenter ceux du centre ? Et puis encore d'inspecteurs qui voyageraient ? » C'est ainsi qu'avec la collaboration empressée de Nesib, qui appuyait les dires de Zeki, la Syrie se trouva bientôt dépecée en quatre inspections générales et un nombre respectable de sous-inspections.

Le lendemain il fut de nouveau question de la gale. Nos Syriens avaient, pendant la nuit, mûri leur dessein et ils achevaient de le mettre sur pied. « Projet encore imparfait, mon cher, car il est dans notre nature de ne s'accommoder que de la perfection. Nous sommes peinés de vous voir ainsi satisfait de l'à peu près et content de saisir ce qui est simplement opportun. Du reste, c'est un défaut de la mentalité anglaise… » Je m'empressai d'abonder dans leur sens. « O Nesib, répondis-je, et ô Zeki, la perfection, même dans les choses les plus infimes n'entraînera-t-elle pas la fin de ce monde ? Sommes-nous mûrs pour l'atteindre ? Lorsque je suis en colère, je demande au Seigneur de précipiter notre globe dans le soleil en feu afin de prévenir les chagrins de ceux qui ne sont pas encore nés ! Mais, lorsque la joie me possède, je voudrais reposer toujours à l'ombre jusqu'à ce que je devienne moi-même une ombre ! » Mal à l'aise devant mon ironie, ils changèrent de conversation, se mirent à discourir sur les haras, et le sixième jour le pauvre chameau galeux mourut, très vraisemblablement, ainsi que le fit observer Zeki, « parce que vous ne l'avez pas pansé ». Auda, Nasir, nous tous, maintenions nos bêtes à peu près en bon état grâce à des soins constants. Peut-être arriverions-nous ainsi à écarter le danger jusqu'au moment où nous parviendrions à quelque campement bien approvisionné et où nous pourrions nous procurer les médicaments susceptibles de combattre le mal.

Un homme monté se dirigeait vers nous. Après un court instant de gêne les Howeitat le reconnurent et l'appelèrent : c'était un de leurs bergers. Des

saluts furent échangés d'une voix tranquille, comme il convient de converser dans le désert où, pour le mieux qu'on en dise, le bruit est chose vulgaire et, au pire, le propre des habitants des villes. Le berger nous apprit que les campements des Howeitat s'étendaient depuis Isawiya jusqu'à Nebk et que ceux-ci se montraient très impatients de nouvelles. Tout allait bien chez eux. L'inquiétude d'Auda disparut et son ardeur se réveilla. Une marche rapide d'une heure nous amena jusqu'à Isawiya, jusqu'aux tentes de Ali abu Fitna, le chef de l'un des clans d'Auda. Le vieil Ali, aux yeux chassieux et dont la barbe rousse, mal peignée, s'embroussaillait sous un long nez affligé d'un vilain catarrhe, nous accueillit chaleureusement, insistant pour que nous acceptions l'hospitalité de sa tente. Nous nous récusâmes en raison de notre nombre et nous campâmes tout auprès, sous des arbustes épineux, tandis que les chefs de tente dénombraient avec nous nos effectifs, chaque groupe de tentes devant pourvoir à la nourriture d'une fraction de la colonne. La préparation du festin demanda beaucoup de temps et ce ne fut que bien après le coucher du soleil que l'on nous convia à venir manger. Je m'étais déjà assoupi, aussi, brusquement réveillé, je trébuchai en me rendant à la tente d'Ali. Après avoir pris quelque nourriture, je retournai auprès de nos chameaux et me rendormis.

La première partie de notre marche se terminait heureusement. Nous avions rencontré les Howeitat, nos hommes se trouvaient en excellente condition, notre or et nos explosifs étaient intacts. Nous arrivâmes donc au conseil, le lendemain matin, dans les meilleures dispositions : l'assemblée devait délibérer solennellement sur la façon de conduire les opérations. Tout d'abord, on convint de remettre 6 000 livres à Nouri Shaalan qui avait bien voulu nous autoriser à passer par le Sirhan. Nous voulions obtenir de lui la liberté de rester sur son territoire pendant que nous enrôlerions des hommes et leur donnerions quelque instruction militaire. Enfin nous désirions qu'après notre départ, Nouri veillât sur leurs familles, sur leurs tentes et leurs troupeaux.

Grosses questions que toutes celles-là. Il fut décidé qu'Auda se rendrait personnellement en ambassade auprès de Nouri avec lequel il entretenait des rapports d'amitié. Entre-temps, nous demeurerions auprès d'Ali tout en poussant doucement avec ses douars une avancée dans la direction du Nord, vers Nebk où Auda fixerait le point de rassemblement de tous les Abu Tayi. Il serait de retour auprès de nous avant que ceux-ci y fussent réunis. Telle était l'affaire. Nous chargeâmes six sacs d'or dans les sacoches d'Auda qui se mit en route aussitôt. Les chefs des Fitenna se présentèrent ensuite, ils nous assurèrent que ce serait un honneur pour eux de nous fêter deux fois par jour, le matin et au soleil couchant, aussi longtemps que nous séjournerions chez eux ; et ils pensaient vraiment ce qu'ils disaient. L'hospitalité des Howeitat ne connaît pas de bornes : ils se refusent à la coutume mesquine d'héberger pendant trois jours seulement les étrangers, ainsi que le prescrit la loi en usage du désert. Mais tant d'amabilité devient parfois importune : elle ne nous laissait aucune échappatoire pour nous délivrer de la façon un peu tyrannique dont les nomades conçoivent le bien-être.

Chaque matin, entre 8 heures et 10 heures, on amenait devant ma tente, sous un harnachement de fortune, un petit groupe de juments de pur sang. J'enfourchais une bête, Nasir, Nesib et Neki faisaient de même et suivis d'une douzaine de nos hommes à pied, nous cheminions pompeusement dans la vallée le long de sentiers sablonneux bordés de buissons. Chaque monture était tenue en main par un de nos serviteurs il : eût été contraire au protocole, en pareille occurrence, de chevaucher en liberté ou de galoper. Nous arrivions ainsi jusqu'à la tente qui devait être ce jour-là notre salle de banquet, car chaque famille revendiquait l'honneur de nous héberger à son tour et se fût sentie profondément offensée si Zaal, qui jouait au maître de cérémonies, eût marqué quelque préférence contraire à l'ordre reconnu des préséances.

Les chiens se précipitaient en hurlant à notre rencontre, chassés aussitôt par les curieux accourus en foule pour voir notre cortège. Nous mettions

pied à terre devant la tente choisie, puis nous pénétrions dans la moitié consacrée aux invités et que l'on avait rendue aussi grande que possible en empiétant sur l'autre partie réservée à la famille. D'épaisses couvertures tendues du côté ensoleillé devaient nous mettre à l'abri des rayons indiscrets du soleil. L'hôte murmurait discrètement quelques paroles de bienvenue et disparaissait. Des tapis rouges fabriqués à Beyrouth étaient disposés le long des parois de la pièce de sorte que nous étions assis de trois côtés, et par le vide ménagé entre le bas de toile de tente et le sol, la poussière avait beau jeu. Une cinquantaine de convives trouvaient place dans cette salle à manger.

Puis l'hôte faisait à nouveau son apparition et se tenait contre le support voisin de l'entrée. Les autres invités, el Dheilan, Zaal, différents cheiks, se laissaient installer à contre cœur entre nous, sur le tapis, partageant nos accoudoirs faits de bâts et recouverts de tapis de feutre repliés sur lesquels nous reposions nos bras. Le devant de la tente avait été débarrassé ; des gamins affairés qui gambadaient dans cet espace vide en traînant après eux des enfants plus petits encore tenaient les chiens éloignés. Plus les enfants étaient petits, moins ils avaient de vêtements, et plus ronds étaient leurs ventres. Les moins grands, fixant sur l'assemblée des yeux ébahis, noirs comme des mouches, se maintenaient gravement en équilibre sur leurs jambes écartées ; complètement nus, ils suçaient leurs pouces et avançaient vers nous leurs ventres qui comptaient bien absorber quelques bribes du festin.

Alors suivait une pause embarrassante dont nos amis s'évertuaient à dissimuler la gêne en attirant notre attention du côté de l'épervier entravé sur son perchoir, à défaut d'un oiseau de mer capturé jeune sur la côte de la mer Rouge, ou bien vers le coq investi du rôle de réveille-matin, ou encore vers leur lévrier. Un jour, on nous présenta un bouquetin apprivoisé, le lendemain ce fut le tour d'un oryx. Lorsque l'intérêt de cet intermède était épuisé, ils essayaient de lancer quelques menus propos pour détourner notre attention des bruits de la famille dont une simple tenture nous séparait et

nous empêcher ainsi d'entendre les instructions culinaires chuchotées de l'autre côté ; mais tout cela ne pouvait nous soustraire à la forte odeur de graisse chaude, ni à la fumée provoquée par la cuisson des viandes que nous allions devoir savourer.

Après un silence, l'hôte ou quelqu'un dépêché par lui, s'avançait et demandait discrètement à chacun : « Noir ou blanc ? » Invitation à désigner la boisson à son goût, café ou thé. Nasir répondait toujours « Noir », et l'esclave approchait avec dans un main, la grande cafetière au long bec incurvé et dans l'autre une pyramide de trois à quatre tasses de porcelaine blanche. Lorsqu'il avait fini de verser quelques gouttes de café dans la tasse de dessus qu'il offrait à Nasir, il me présentait la seconde et à Nasib la troisième. Puis il se campait immobile pendant que nous absorbions religieusement le contenu de la tasse et en savourions, en fins connaisseurs, jusqu'à la dernière goutte, la plus parfumée.

Une fois notre dégustation terminée, l'esclave empilait les tasses les unes dans les autres et recommençait l'opération avec nos voisins, mais sans y mettre tant de cérémonie, et il continuait ainsi à la ronde jusqu'à ce que tous les convives aient eu leur part de boisson. Il retournait alors auprès de Nasir et lui versait une seconde tasse ; celle-ci avait plus de goût que la première, car l'infusion devenait plus forte à mesure que la cafetière se vidait, et aussi du fait que le fond des tasses se colmatait de plus en plus par les dépôts accumulés de résidus solides – ce marc impalpable en suspension dans le café arabe – laissés par les buveurs successifs. Quant à la troisième et à la quatrième tournée, passées à la ronde si la viande se faisait attendre, elles étaient d'une saveur incomparable.

Enfin deux hommes, se faufilant péniblement à travers la foule frémissante, apportèrent le riz et la viande sur un immense plateau en cuivre étamé, large de 5 pieds : ce récipient, peu profond, reposait sur un support bas de grandes dimensions. Il n'existait pas dans la tribu d'autre plat aussi monumental. Une inscription en caractères arabes s'enroulait, gravée,

autour du bord : « A la gloire de Dieu et confiant dans sa miséricorde dernière ce plat est la propriété de son humble suppliant Auda abu Tayi. » Chaque jour la tente appelée à nous traiter l'empruntait à son propriétaire. Et lorsque mon cerveau, sans cesse en ébullition dans son besoin pressant d'agir, ne me laissait pas dormir, je voyais ce plat fatidique circuler dès les premières lueurs du jour dans les campements. En relevant ses points d'arrêt successifs, je devinais dans quelle tente nous serions invités ce jour-là.

Le récipient de taille inusitée arrivait donc devant nous, plein jusqu'aux bords. Encerclé dans une couronne de riz très blanc s'élevait un monticule de gigots et de côtes de mouton. Il avait fallu sacrifier deux ou trois victimes pour édifier cette imposante pyramide de victuailles dans les dimensions prescrites par le protocole des nomades. Au centre, trônaient les têtes, bouillies, retournées et appuyées sur les moignons des cous, si bien que les oreilles, roussies comme des feuilles desséchées, battaient sur la surface du riz. Les mâchoires vides semblaient bayer aux corneilles, découvrant des langues encore roses comme serties dans les dents inférieures, tandis que les longues incisives, saillantes au-dessus des crins des narines formaient sur le tout un petit diadème blanc dans le ricanement un peu macabre des lèvres toutes noires.

Ce plat monstrueux fut déposé devant nous. Il continuait à dégager des nuages de vapeur grasse pendant que des serviteurs de rang inférieur arrivaient en procession, tenant dans leurs mains les petits chaudrons et autres récipients de cuivre qui avaient servi pour la cuisson. A l'aide de tout un assortiment de vases en fer émaillé, outrageusement bosselés, ils en vidaient le contenu dans le plat principal et l'on voyait apparaître de petits bouts jaunes d'intestin, des caillots de graisse blanche, des muscles brunis, des lambeaux de chair et de peau couverte encore de ses poils, le tout nageant dans le beurre liquide et la graisse employés pour cuire les moutons. Les curieux suivaient ces manipulations avec une sollicitude

attendrie, marmottant leur admiration devant quelque morceau de choix qui dégringolait sur le tapis.

La graisse était encore bouillante. De temps à autre un serviteur laissait échapper de sa main son récipient trop chaud et, poussant une exclamation de dépit, il engouffrait sans la moindre répugnance ses doigts échaudés dans le fond de sa bouche pour les rafraîchir. Mais les serviteurs n'en persévérèrent pas moins jusqu'à ce que les cuillers en bois résonnassent enfin bruyamment dans le fond des pots. Alors, d'un geste triomphal, ils attrapèrent les foies qui baignaient encore intacts dans le résidu épais de la sauce et ils les déposèrent en belle place sur les mâchoires béantes.

Deux d'entr'eux prenant ensuite chacun un petit chaudron en vidèrent le contenu sur les gros abatis ; le cratère dessiné par la couronne de riz fut bientôt plein et, en dépit de nos exclamations de surprise, ils continuèrent à verser tandis que le liquide débordant venait se coaguler dans la poussière du tapis. Tel fut le bouquet de ce feu d'artifice culinaire. Alors seulement notre hôte nous convia à venir manger.

Nous feignîmes de ne pas entendre, ainsi que l'exigent au désert, les convenances. Finalement nous écoutâmes l'appel, nous nous regardâmes, l'air surpris, chacun pressant son voisin de passer le premier. Puis Nasir se leva timidement ; les uns après les autres répétèrent son mouvement et se rapprochèrent du grand plat, serrant les coudes et s'insinuant de leur mieux entre leurs voisins jusqu'à ce que les vingt-deux convives se fussent installés en rang pressé autour de la pyramide de viande. Relevant nos manches et suivant l'exemple de Nasir, nous murmurions tout bas : « Au nom de Dieu, le bon, le miséricordieux ! » Enfin, avec un bel ensemble chacun plongea sa main dans le tas.

Ce premier plongeon était, pour ma part du moins, exécuté avec prudence, car le bain de graisse se maintenait généralement à une température que mes doigts mal aguerris à ce genre d'opérations, ne pouvaient supporter. Aussi taquinai-je délicatement un morceau bien exposé

et je le laissai refroidir jusqu'à ce que les fouilles actives de mes voisins eussent isolé ma portion de riz. Puis chacun, se gardant bien de maculer la paume de sa main, pétrit de ses doigts en petites boules, du riz, du foie, des brins de viande gras ou maigres, et lorsque par une pression convenable chaque invité les eût amenées à la consistance voulue, il les projeta habilement dans sa bouche en les faisant basculer entre le pouce et l'index convenablement recourbé à cet effet. Si l'on possédait le tour de main requis pour la confection et le lancement de la boulette, ce projectile d'un nouveau genre conservait sa bonne forme et se dégageait très propre de la main. Mais si l'on opérait avec un excès de beurre et que quelques débris de viande fussent restés, en se refroidissant, collés aux doigts, alors il fallait lécher soigneusement ceux-ci de façon à ce que la prochaine boule glissât plus facilement.

Notre hôte circulait autour de ses convives, encourageant l'appétit de chacun à l'aide de pieuses exhortations. Comme poussés par une hâte fébrile, nous enlevions, déchirions, coupions morceau après morceau et nous nous bourrions sans jamais dire un mot car, à ce moment-là, la moindre conversation eût été une insulte faite à la qualité du repas. Mais il était convenable d'esquisser un sourire lorsqu'un invité, des intimes du maître de maison, vous passait un morceau de choix ou que Mohammed el Dheilan vous tendait gravement un gros os dépouillé de toute viande en murmurant une bénédiction. En pareil cas, je retournais le compliment en offrant un tas peu engageant de tripes, plaisanterie devant laquelle les Howeitat se pâmaient de rire, mais que l'aristocratique Nasir voyait avec déplaisir.

Il arriva un moment où quelques-uns de ces vaillants mangeurs sentirent qu'ils ne pouvaient plus absorber davantage et alors ils commencèrent à jouer avec les mets, grignotant du bout des dents tout en jetant un regard sur les camarades qui marquaient le même ralentissement. A mesure que l'un d'eux cessait de manger, il appuyait un coude sur le genou, la main pendant au-dessus du bord du plat pour y faire dégoutter ses

doigts autour desquels les débris de graisse, de beurre, les grains de riz se coagulaient en une matière grasse et collante. Enfin, lorsque tout le monde fut repu, Nasir se leva et l'assistance entière l'imita en criant : « Dieu vous rende la pareille, notre hôte ! » Et nous sortîmes en groupe, piétinant au milieu des cordages des tentes pendant que les vingt invités suivants venaient hériter des reliefs de notre festin.

Ceux d'entre nous aux manières un peu plus raffinées s'en allèrent derrière les tentes, là où les pans extrêmes du tissu retombent au-delà des derniers supports intérieurs comme un bout de rideau, et avec ce mouchoir du clan – dont les mailles grossières en poil de chèvre, devenues souples, luisaient grassement par suite d'un long usage – il essuyait ses mains en s'efforçant d'en détacher des morceaux de graisse qui demeuraient obstinément collés aux doigts. Puis nous retournions en soupirant prendre nos places le long des parois de la tente, tandis que des serviteurs, abandonnant un instant leur portion du festin – les têtes des moutons – faisaient la ronde devant nous en nous présentant un bol d'eau et une tasse à café, – celle-ci devant nous servir de cuvette – pour achever, à l'aide du savon de la tribu, de nous nettoyer les mains.

Pendant ce temps, se déroulaient les deuxième et troisième séances autour de l'inépuisable plat de victuailles. L'on nous offrit encore une tasse de café ou un verre de thé sucré comme du sirop, puis nos chevaux furent amenés. Nous nous empressâmes de nous mettre en selle, non sans adresser à notre hôte, en passant devant lui, une discrète bénédiction de remerciement. A peine avions-nous tourné le dos que les enfants se précipitaient sur le plat dévasté et se hâtaient de prendre le large pour aller dévorer derrière quelque buisson éloigné les minces, mais précieux reliefs dont ils s'étaient emparés. Tous les chiens de garde du camp prétendaient eux aussi en avoir leur part : ils rôdaient autour de la tente à l'affût de quelque bonne fortune, tandis que le maître du logis donnait les abattis de choix à son lévrier.

Nous festoyâmes de la sorte à Isawiya, le premier jour une fois, puis le deuxième ainsi que le troisième jour, deux fois. Enfin, le 30 mai, dès le convoi chargé, la colonne s'ébranla avec facilité à travers un vieux champ de lave ouaté de sable pour arriver à une vallée dans laquelle se trouvaient des puits profonds de 7 pieds et contenant l'eau saumâtre coutumière. Les Abu Tayi levèrent leur camp en même temps que nous afin de voyager en notre compagnie et replanter leurs tentes autour des nôtres. Ce jour-là j'assistai pour la première fois au spectacle d'une tribu arabe en déplacement, tout en faisant partie moi-même de la troupe en marche.

Toute cette agitation contrastait singulièrement avec l'ordinaire et monotone uniformité des étapes dans le désert. La vaste étendue gris verte de pierres et de buissons tremblait comme un mirage sous les mouvements des hommes à pied, des cavaliers, des bêtes transportant dans d'énormes ballots les toiles de tente en poil de chèvre, ou des autres chameaux chargés des hauts « bassours » curieusement clos d'étoffes chatoyantes pour le transport des femmes et des enfants, enfin de tous ces chameaux aux mâchoires de mammouth, quelques-uns en file, le plus grand nombre de front, balançant sur leurs dos les supports de tente en peuplier argenté. Et tout cela avançait sans ordre, sans ombre de méthode ou de discipline de marche, sauf de vagues groupements par famille et le départ simultané imposé par l'insécurité du désert et par un sentiment instinctif et atavique des nomades depuis d'innombrables générations. Mais aujourd'hui le désert où d'ordinaire la dispersion de la population exalte la valeur de chaque individu, semblait s'animer soudain au passage de cette multitude, forte par le nombre.

La marche était facile et pour nous qui avions dû veiller pendant des semaines à la sécurité de notre propre existence, il y avait une détente inexprimable à nous savoir escortés de la sorte et à partager au besoin avec de nombreux compagnons la légère responsabilité du danger. Les plus posés de nos cavaliers semblaient eux-mêmes se départir de leur gravité coutumière ; quant aux plus turbulents, ils s'autorisaient toutes les licences

et parmi eux, Farraj et Daud, mes deux diablotins, étaient, bien entendu, au premier rang. Les innombrables privations endurées au cours de nos précédentes étapes n'avaient pas réussi à altérer leur entrain. La place qu'ils occupaient dans la colonne devenait un centre d'où rayonnaient agitation et incidents plus ou moins graves, chaque fois que leurs inépuisables ressources à jouer de mauvais tours trouvaient une nouvelle manière de se manifester. Or, ils commençaient à lasser ma patience. J'avais les nerfs à fleur de peau en raison du fléau de serpents qui nous accablait depuis notre arrivée dans le Sirhan, et nous causait maintenant une véritable terreur. A en croire les Arabes, l'on ne rencontrait pas davantage de ces reptiles ici que dans tout autre coin du désert ; ils reconnaissaient pourtant, que cette année, la vallée regorgeait de vipères à cornes de cobras, de serpents noirs. A la nuit, la circulation devenait dangereuse et bientôt il nous parut indispensable de sortir avec un bâton à la main afin de battre les buissons pendant que nous marchions pieds nus.

Je signale une habitude étrange des serpents. Pendant la nuit ils venaient s'installer tout auprès de nous, sur ou même dessous les couvertures, séduits sans doute par la chaleur que nous dégagions. A la première découverte de ce genre, il fallait se lever avec des précautions infinies et le plus expéditif d'entre nous tâtait soigneusement avec un bâton les couchettes des camarades jusqu'à ce qu'il fût sûr qu'aucun hôte encombrant de s'y trouvait. Les cinquante hommes de notre détachement en tuaient chaque jour une vingtaine, mais ce sentiment d'insécurité permanente nous avait tellement énervés que même les plus hardis d'entre nous redoutaient de poser les pieds sur le sol ; et ceux qui, comme moi, étaient affligés d'une horreur répulsive pour les serpents, aspiraient de tout cœur à sortir enfin du Sirhan.

Farraj et Daud ne partageaient pas cette manière de voir : à leur yeux c'était un jeu nouveau et magnifique. Ils se plaisaient à nous troubler sans cesse par des cris d'alarme et à frapper de furieux coups de matraque la moindre brindille rencontrée sur leur passage. Finalement, à la halte de

midi, je leur interdis de la façon la plus formelle de continuer à imiter le sifflement des reptiles. Assis sur le sable près de nos bagages nous eûmes enfin la paix. Paresser sur le sol, n'avoir pour un instant ni à se lever, ni à marcher, incite à l'inaction ; or, il y avait tant de choses auxquelles il fallait penser. Si bien que je demeurai près d'une heure peut-être avant de remarquer non loin de moi mon couple de serviteurs qui souriaient avec malice en se poussant du coude. Mes yeux suivirent machinalement leurs regards fixés sur le buisson voisin et je vis un serpent marron darder vers moi des yeux étincelants.

Je bondis au loin en appelant Ali lequel se précipita sur la bête et d'un coup de matraque termina l'incident. D'après mes injonctions chacun des deux garçons reçut une demi-douzaine de coups de rotin pour leur apprendre que les ordres ne doivent pas être toujours pris à la lettre, et surtout à mes dépens. Nasir, qui sommeillait derrière-moi, cria joyeusement d'en ajouter six de sa part, Neseb fit de même, ainsi que Zeki et ibn Dgheithir ; finalement la moitié de nos hommes se mit à vociférer demandant vengeance. Les coupables perdirent contenance devant ce déploiement de lanières et de gourdins. Mais je leur épargnai la cruauté d'une pareille correction et, comme punition, la bande les proclama en forfaiture morale : il fut décidé qu'ils seraient placés sous les ordres des femmes pour récolter le bois et assurer l'approvisionnement d'eau. Nous étions saturés du Sirhan. Le paysage exhalait une tristesse encore plus lugubre que toutes les solitudes déjà traversées. Du sable, du silex ou encore un désert de roches nous offrait bien parfois un spectacle d'une grandeur émouvante tout comme, sous certains points de vue, la monstrueuse beauté d'une désolation stérile, mais il existait quelque chose de sinistre, une malfaisance sournoisement agissante dans ce Sirhan aimé des serpents, abondant en eau salée et en buissons tout aussi impropres à l'alimentation des animaux qu'à celle d'un foyer.

En conséquence, nous marchâmes pendant deux jours consécutifs au-delà de Ghutti dont le puits abondant fournissait une eau presque douce. En

approchant d'Ageila, nous aperçumes de nombreux campements, et bientôt une troupe de cavaliers accourut à notre rencontre. C'était Auda abu Tayi qui venait d'accomplir heureusement sa mission, suivi de Nouri Shaalan et de Durzi ibn Dughmi, l'homme cyclope, notre vieil hôte de Wejh. Sa présence prouvait que Nouri était en faveur, ainsi que le démontrait d'autre part la forte escorte de cavaliers Roualla qui les accompagnait. Ceux-ci, tête nue, criant à tue-tête, nous souhaitèrent la bienvenue dans la maison vide de Nouri, puis ils nous offrirent une fantasia accompagnée de jeux de lance, de décharges assourdissantes de fusils et de revolvers ; le galop fou de leurs chevaux soulevait une aveuglante poussière.

Nos affaires se présentaient bien. Trois hommes furent employés à préparer du café pour les gens qui venaient rendre visite à Nasir, un par un, ou groupe par groupe de clan : ils juraient fidélité et obéissance à Fayçal et au mouvement arabe selon la formule de Wejh et s'engageaient à suivre partout Nasir avec leurs contingents. En plus des cadeaux protocolaires, chaque homme déposa sur le tapis son présent personnel, une copieuse famille de poux. Bien avant le coucher du soleil, ces hôtes indésirables avaient pris possession de nos personnes et Nasir, tout comme moi, éprouvait d'insupportables démangeaisons en même temps qu'une irritation continuelle de la peau. Auda, dans l'impossibilité de plier le bras depuis une blessure reçue jadis à l'articulation du coude, ne pouvait pas se gratter à son gré. Mais l'expérience lui avait appris à remédier à cette infirmité au moyen d'un bâton à chameau terminé en forme de croix. Il l'introduisait dans le dos par le haut de sa manche gauche et le tournait dans tous les sens le long de ses omoplates et de ses côtes. Ce procédé simpliste semblait le soulager de ses démangeaisons d'une façon plus effective même que lorsque nous nous servions de tous nos ongles.

10

Les nomades – La vie nomade

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis notre départ de Wejh. Nous avions dépensé presque tout l'argent emporté, mangé tous les moutons des Howeitat et donné soit un repos suffisant, soit des remplaçants à nos vieux chameaux ; rien ne s'opposait donc plus à ce que nous marchions sur notre objectif. La nouveauté de l'entreprise à laquelle nous participions nous consolait de tout et Auda, dont les réserves de moutons n'étaient pas épuisées, nous offrit la veille du départ un festin d'adieux – le plus magnifique de la série – dans une énorme tente. Des centaines de personnes y prirent part et le contenu du grand plat fut renouvelé et absorbé à cinq reprises successives : la montagne de viandes disparaissait presque aussitôt qu'elle était apportée.

Le soleil se coucha merveilleusement rouge. Après le festin, les convives vinrent s'accroupir autour du foyer où chauffait le café ; nous paressions sous les étoiles tandis qu'Auda et d'autres racontaient des histoires. Pendant une pause je fis insouciamment la remarque, que passant au cours de l'après-midi devant la tente de Mohammed el Dheilan et voulant le remercier de la chamelle laitière dont il m'avait fait présent je ne le trouvai pas chez lui. A ces mots, Auda se mit à pousser de tels cris de joie que toute l'assistance se tourna avec surprise de son côté et le silence se fit aussitôt : chacun attendait qu'Auda voulût bien expliquer le sens de cette plaisanterie. Alors il nous montra Mohammed assis tristement près du pilon à café et nous dit de sa voix puissante :

« Dois-je vous apprendre pourquoi depuis quinze jours Mohammed n'a pas dormi sous sa tente ? » Chacun, enchanté de l'aubaine, riait sous cape sans mot dire. Tous les invités s'étendirent à terre, le menton dans les mains, prêts à écouter les détails piquants d'une histoire qu'ils avaient déjà

entendue plus de vingt fois peut-être. Les femmes, les trois épouses d'Auda, celle de Zaal et quelques autres appartenant à Mohammed, abandonnèrent un instant leurs occupations domestiques et se rapprochèrent du groupe. Elles balançaient des ventres proéminents, leur démarche houleuse provenait des charges qu'elles avaient l'habitude de porter sur la tête. Arrivées au rideau de séparation, elles écoutèrent, comme tout le reste de l'assistance, le récit d'Auda. Mohammed, racontait-il, avec force détails, avait acheté au grand jour, dans les souks de Wejh, un rang de perles, mais il s'était abstenu d'en faire présent à aucune de ses épouses et, depuis lors, celles-ci vivaient en querelles perpétuelles, ne s'accordant que pour rejeter leur commun époux hors de sa tente.

Tout cela était, bien entendu, inventé de toutes pièces – l'humeur malicieuse d'Auda surexcitée par la Révolte se donnait libre carrière – et l'infortuné Mohammed qui s'était traîné, pendant ces quinze derniers jours, aux festins donnés par l'un et par l'autre des notables de la tribu en appelait à la miséricorde divine et me prenait à témoin qu'Auda mentait effrontément. Je me disposais à intervenir quand celui-ci, imposant silence à l'assemblée, me demanda de confirmer ses dires.

Je débutai par la phrase sacramentelle qui solennise tout récit : « Au nom de Dieu, le bon, le miséricordieux » et je continuai ainsi : Nous étions six à Wejh : Auda, Mohammed, Zaal, Gasim el Shimt, Mufaddhi et le pauvre homme que je suis, et une nuit, juste avant l'aube, Auda dit : Faisons une incursion dans le souk » ! Et nous répondîmes : « Au nom de Dieu ! » Et nous partîmes, Auda revêtu d'une gandourah blanche et coiffé d'un turban rouge, Kasim chaussé de babouches de cuir rapiécées, Mahammed, pieds nus, dans une robe de soie des « sept rois », Zaal… j'oublie comment était habillé Zaal : Gasim portait du coton et Mufaddhi une soie à rayures bleues, avec un turban brodé. Quant à votre serviteur, il était tel que vous le voyez. »

Pause, dans un silence plein d'étonnement. Je me livrais en ce moment à une parodie discrète du style emphatique d'Auda en imitant aussi le sempiternel balancement de sa main et sa voix pleine qui s'élevait ou s'assourdissait pour souligner ce qu'il considérait comme les pointes les plus fines de ses histoires… sans pointes. Les Howeitat ne disaient mot, se tortillant de joie dans leurs chemises raidies par la sueur et ne perdant pas Auda des yeux, car tous il reconnaissaient mon modèle et la parodie était pour eux, comme pour Auda, une chose toute nouvelle. L'homme du café, Muffaddhi, un réfugié de Shammar d'où il s'était enfui accusé d'un meurtre pour haines de famille – querelle de sang – un type bien spécial lui aussi, en oublia d'alimenter son feu tant il était pris par mon histoire.

Je racontai comment nous quittâmes les tentes, dont je fis le dénombrement, et comment nous descendîmes au village. Je décrivis chaque chameau, chaque cheval, chaque passant que nous rencontrâmes, les crêtes montagneuses « toutes dénuées de pâturages car, par Dieu, ce pays était nu. Et nous marchions ; et après que nous eûmes marché le temps d'une cigarette qu'on fume, nous entendîmes quelque chose, et Auda s'arrêta et dit : Jeunes gens, j'entends quelque chose ! Et Mohammed s'arrêta et dit : Jeunes gens, j'entends quelque chose ! Et Zaal de dire : Par Dieu ! vous avez raison ! Et nous nous arrêtâmes pour écouter, et il n'y avait rien, et le pauvre homme que je suis dit : Par Dieu ! je n'entends rien. Et Zaal dit : Par Dieu ! je n'entends rien ! Et Mohammed dit : Par Dieu ! je n'entends rien ! Et Auda dit : Par Dieu ! vous avez raison !

Et nous marchâmes, et nous marchâmes, et le pays était désolé et nous n'entendîmes rien. Et sur notre droite vint un homme, un nègre monté sur un âne. L'âne était gris avec des oreilles noires et un pied noir. Sur son épaule, il portait une marque comme cela… (ici un zig-zag quelconque avec le doigt) et sa queue bougeait, et aussi ses jambes. Auda l'aperçut et dit : Par Dieu ! Un âne ! Et Mohammed dit : Par le vrai Dieu ! un âne et un esclave ! Et nous marchâmes. Et il y avait le sommet d'une colline, pas une grande colline, mais une colline aussi grande que d'ici à… comment

l'appelez-vous, ce qui est là-bas ? Et nous marchâmes jusqu'au sommet, et il était dénudé. Ce pays est dénudé, dénudé, dénudé.

« Et nous marchions ; et au-delà de… comment l'appelez-vous donc ? il y avait ce qu'il y a aussi loin que par là de là-bas, et après cela un sommet, il était dénudé ; toute cette terre était dénudée. Et comme nous arrivions à ce sommet, et que nous étions à la pointe, et que nous parvînmes à l'extrémité, et que nous arrivâmes à l'extrémité de la pointe de cette colline, par Dieu ! par Dieu même ! le soleil se leva sur nous. »

Sur ces mots, la séance prit fin. Chacun des auditeurs avait entendu Auda narrer plus de vingt fois ce lever du soleil dans un véritable galimatias de phrases enchaînées à la diable les unes aux autres, répétées et répétées avec une surexcitation croissante, et tout cela pour tenir l'auditoire en suspens, dans l'attente frémissante d'événements palpitants à propos d'un raid où il ne se passait rien du tout. Quant au reste de l'histoire, j'en avais poussé les couleurs jusqu'à la rendre pareille aux contes abracadabrants d'Auda. Et pourtant le fond de l'aventure était exact et s'inspirait d'une certaine promenade dans les souks de Wejh à laquelle bien des Arabes ici présents avaient participé.

Les auditeurs pris d'un rire inextinguible se roulaient par terre. Quant à Auda, il rit le plus de tous, car il adorait les plaisanteries à son sujet, et la stupidité de mon conte aux allures épiques ne lui démontrait-elle pas sa haute maîtrise dans l'art descriptif ? Il embrassa Mohammed et reconnut avoir inventé de toutes pièces l'aventure du collier. En témoignage de sa gratitude, Mohammed invita tout le camp à venir déjeuner le lendemain dans sa tente enfin recouvrée, une heure avant que nous ne partions pour fondre sur Akaba. L'on nous servirait, dit-il, une petit chameau de lait bouilli dans du lait caillé par ses femmes, cuisinières fameuses c'est un mets légendaire.

Nous partîmes le 19 juin 1917, à onze heures. Nasir nous conduisait monté sur sa « Ghazala », une chamelle au dos voûté comme une nef

d'église et dont les côtes extrêmement développées pouvaient lutter d'ampleur avec la carène d'une galère antique. La bête n'en était pas moins fort bien proportionnée dans sa haute stature qui dépassait au moins d'un pied celle des autres chameaux. Ses enjambées rappelaient l'allure de l'autruche, bref, une bête épique, de la plus noble et de la meilleure race des troupeaux des Howeitat, et dont on pouvait remonter l'ascendance jusqu'à neuf mères successives, toutes encore célèbres pour leurs qualités reproductrices. Auda chevauchait auprès de Nasir, moi je montais Naama, une jeune chamelle pur sang, véritable méhari de course, ma dernière acquisition. Mon Ageyl me suivait avec le toujours gauche Mohammed, accompagné maintenant d'Ahmed, un autre rustaud du même acabit, véritable chenapan avide et rusé qui, depuis six ans, avait trouvé hospitalité chez les Howeitat grâce à sa force musculaire et à son ingéniosité.

Notre détachement comptait à ce jour plus de 500 hommes, et quand nous contemplions cette masse joyeuse de gens du Nord, robustes, confiants, s'éloignant de la colonne dans des courses folles à la poursuite des gazelles, comment eussions-nous pu ressentir la moindre appréhension quant à la réussite de notre entreprise ? Ce soir-là, les chefs des Abu Tayi vinrent souper avec nous. Assis en rond autour des restes encore scintillants du feu qui avait servi à faire le café et nous garantissait contre la fraîcheur de ce haut plateau du Nord, nous passâmes la soirée à bavarder de choses et d'autres, à nous remémorer des aventures de temps déjà lointains.

Nasir étendu sur son dos, observait les étoiles avec ma jumelle. Il signala un groupe, puis un autre, poussant des exclamations de surprise lorsqu'il découvrait des petites lueurs que son œil n'avait pas remarquées sans le secours de la lunette. Auda me demanda des renseignements sur les télescopes, les grands télescopes. Il voulait savoir comment, depuis trois siècles, l'homme avait tant progressé dans l'art de ces instruments qu'il en construisait aujourd'hui d'aussi grands qu'une tente, à travers lesquels il arrivait à compter des milliers et des milliers d'étoiles. « Et les étoiles, dit-il, qu'est-ce que c'est ? » La conversation dévia sur les soleils qui circulent

au delà des soleils, sur les dimensions des astres dont la grosseur et la distance dépassent notre entendement. « Qu'adviendra-t-il maintenant de toute cette science ? demanda Mohammed. – La science progressera encore. Elle fabriquera des verres aussi supérieurs en puissance aux nôtres que ceux-ci le sont actuellement à ceux de Galilée. Des astronomes découvriront de nouveaux milliers d'étoiles qui échappent aujourd'hui à nos instruments, ils referont la carte du ciel et donneront un nom à chacun de ces mondes nouveaux. Enfin, lorsque nous les verrons tous, il n'y aura plus de nuit au ciel ! »

« Pourquoi les Occidentaux aspirent-ils toujours à tout embrasser ? demanda Auda d'un ton agressif. Derrière nos quelques étoiles nous pouvons voir Dieu qui n'est pas derrière vos millions d'étoiles ! — Nous voulons atteindre la fin des mondes, Auda. — Mais elle appartient à Dieu ! gémit Zaal quelque peu scandalisé ». Quand à Mohammed, il ne voulait pas que l'on détournât le sujet de la conversation – « Y a-t-il des hommes dans ces mondes plus grands ? demanda-t-il — Dieu le sait. — Et chacun de ces mondes possède-t-il le Prophète, le Ciel et l'Enfer ?… Auda l'interrompit. — Jeunes gens, dit-il, nous connaissons notre désert, nos chameaux, nos femmes. Le reste et la gloire appartiennent à Dieu ! Si la fin dernière de la sagesse est d'ajouter étoile à étoile, notre ignorance naïve a bien son charme ! » Ensuite il parla d'argent et raconta des histoires qui mirent en joie l'assistance. Enfin, il me glissa à l'oreille qu'il fallait que je lui obtienne un beau cadeau de Fayçal, lorsqu'il aurait enlevé Akaba.

Au point du jour, nous nous mîmes en route. Bientôt Auda m'avisa qu'il partait en avant vers Bair, il me proposa de l'accompagner. Nous marchions à vive allure et, en deux heures, nous arrivâmes à l'endroit en question situé au pied d'une butte. Auda venait s'agenouiller sur la tombe de son fils Annad, massacré dans un guet-apens par cinq de ses cousins Motalga. Ceux-ci accomplirent cet acte de vengeance parce qu'Annad avait tué en combat singulier le champion de leur clan, Abtan. Auda me raconta que son fils, après s'être bravement comporté contre cinq adversaires, était mort

comme il le devait. Seul son dernier-né, le petit Mohammed, lui restait désormais. Il m'avait emmené avec lui pour que je le voie pleurer ses morts, que j'assiste à sa douleur.

Pendant que nous nous dirigions vers la tombe, nous fûmes surpris d'apercevoir de la fumée qui tourbillonnait autour du puits. Changeant vivement de direction, nous approchâmes prudemment des ruines. L'endroit semblait désert, mais une épaisse couche de crottin achevait de se consumer, la partie supérieure du puits était détruite et le sol bousculé et noirci comme par une explosion. En examinant l'intérieur, nous pûmes constater que le revêtement avait été également endommagé par des pétards ; des pierres tombées dans le fond obstruaient presque entièrement la prise d'eau. Je humai l'air et sentis comme une odeur de dynamite.

Auda courut au puits suivant, dans le thalweg de la vallée, au-dessous des tombes. Celui-ci avait également souffert : le haut était détruit et le fond était engorgé par des pierres. « Travail de Jazi », déclara Auda ! Nous allâmes à pied jusqu'au troisième puits – le puit, Beni Sakhr – ; ce n'était plus qu'un trou informe dans la craie. Zaal qui arrivait à ce moment même se montra très impressionné par ce désastre. Nous explorâmes le fondouk ; il portait des traces de chevaux : une centaine de cavaliers avaient dû y passer la nuit précédente. Nous nous rendîmes alors, sans grand espoir, à un quatrième puits au nord des ruines, creusé dans la plaine découverte, tout en nous demandant avec inquiétude ce qu'il adviendrait de nous si Bair était complètement détruit. Fort heureusement nos craintes ne se réalisèrent pas.

Cette constatation, et le fait que ce dernier puits appartenait aux Jazi, semblaient confirmer les soupçons d'Auda. Nous fûmes un peu déconcertés à constater que les Turcs avaient pris toutes leurs précautions ; nous craignions qu'ils ne se fussent également portés du côté de Jefer, à l'est de Maan, pour détruire les puits auprès desquels nous avions l'intention de concentrer nos forces avant d'attaquer Akaba : si ceux-ci étaient bloqués, nous nous trouverions dans un cruel embarras. Pour le moment, grâce au

quatrième puits de Bair, notre situation, bien que fâcheuse, n'avait rien de dangereux. Il n'en restait pas moins qu'il ne suffirait guère pour abreuver 500 chameaux, aussi fallait-il, sans plus tarder, nous efforcer de remettre en état le moins endommagé des trois autres, celui qui se trouvait auprès des ruines et autour duquel nous avions constaté des restes de feu. Auda y retourna avec Nasir et moi pour l'examiner à nouveau.

Un Ageyl nous apporta une caisse vide d'explosifs Nobel. Les Turcs en avaient évidemment utilisé le contenu pour détruire les puits. D'après certaines traces laissées sur le terrain, on avait dû faire exploser simultanément des charges à l'extérieur et à l'intérieur. Lorsque nos yeux furent accoutumés à la demi-obscurité du trou, nous constatâmes l'existence de niches récemment pratiquées dans le revêtement jusqu'à une vingtaine de pieds de profondeur. Les pétards ainsi disposés n'avaient pas tous explosé et leurs fils de mise de feu pendaient encore. Il restait donc un chapelet de charges intact, soit que la mise de feu eût été défectueuse, soit que celle-ci dût être provoquée plus tard au moyen d'une fusée à temps qui aurait raté. En toute hâte nous déroulâmes nos cordes à seau et, après les avoir liées à la suite les unes des autres, nous fixâmes à l'une des extrémités un fort morceau de bois de longueur convenable que nous descendîmes en maintenant soigneusement la corde au centre de l'orifice, car certaines parties du revêtement semblaient si branlantes que le simple frottement d'un câble aurait pu les faire tomber. Je pus alors constater que chaque charge ne comportait pas plus de trois livres d'explosifs et qu'elles étaient disposées en un chapelet monté sur un morceau de fil de téléphone de campagne. Dès lors, ou bien les Turcs avaient fait des ligatures défectueuses, ou bien leurs éclaireurs avaient signalé notre approche avant qu'ils eussent le temps d'opérer la mise de feu.

Ainsi nous nous trouvâmes assez rapidement maîtres de deux puits en état suffisant, avec un profit net de 30 livres d'explosifs abandonnés par l'ennemi. Il fut décidé que nous passerions une semaine dans ce bienheureux Bair. Mais il restait encore un point à éclaircir, savoir dans quel

état se trouvaient les puits de Jefer ; et ce souci s'ajoutait au besoin pressant de nous procurer des vivres et de nous renseigner sur l'état d'esprit des tribus établies entre Maan et Akaba. Nous envoyâmes un homme à Jefer. Ensuite nous organisâmes une petite caravane de chameaux de bât à la marque des Howeitat, que l'on envoya au-delà de la voie ferrée jusqu'à Tafileh. Les trois à quatre hommes qui en faisaient partie avaient été pris dans un clan que les Turcs ne pourraient jamais soupçonner d'entretenir des intelligences avec nous. Ils devaient acheter tout ce qu'ils rencontreraient en fait de farine et rentrer ici au bout de cinq à six jours.

Quant aux tribus voisines de la route d'Akaba, nous avions besoin de leur concours actif contre les Turcs afin d'exécuter le premier plan offensif établi à Wejh. Notre idée consistait à faire un bond dans l'Ouest en partant de Jefer, traverser la voie ferrée et occuper sans tarder le grand défilé de Nagb el Shtar où passe la route qui descend du plateau de Maan dans les terres rouges de Guweira. Pour tenir ce défilé, il nous faudrait d'abord nous emparer d'Aba el Lissan et de ses grandes sources, à 16 milles environ de Maan. La garnison y était peu nombreuse et nous avions l'espoir de la prendre par surprise. Ainsi la route du Sud se trouverait coupée et ses postes de garde ne recevant plus d'approvisionnements, tomberaient avant la fin de la semaine. Du reste, au bruit de nos succès, les tribus de la montagne s'empresseraient d'accourir et de nous aider à les détruire de fond en comble.

L'attaque d'Aba el Lissan constituait le point délicat de notre plan. Nous pouvions craindre que la garnison de Maan eût le temps de faire une sortie, qu'elle nous chassât de ce point et occupât à nouveau le défilé de Shtar. Si, comme en ce moment ses effectifs se réduisaient à un bataillon, ils n'oseraient guère bouger et, dans le cas où ils nous laisseraient maîtres de ces passes en attendant l'arrivée de renforts, Akaba ne manquerait pas de faire sa soumission. Nous disposerions de la sorte d'une nouvelle base navale tandis que les gorges de ltm formeraient très heureusement écran entre nous et l'ennemi. Ainsi, dans l'intérêt de notre manœuvre, nous

devions entretenir l'insouciance des soldats de Maan, maintenir leur faiblesse, et à cet effet, ne pas laisser soupçonner aux Turcs notre présence dans leur voisinage.

Malheureusement il ne nous était jamais possible de conserver le secret de nos mouvements, attendu que partout où nous prêchions la révolte, les Arabes, rebelles à nos instances, en avisaient l'ennemi. Celui-ci avait eu connaissance de notre marche dans l'ouadi Sirhan ; or le plus obtus des civils pouvait deviner sans peine que Akaba représentait le seul objectif intéressant pour nous. La destruction des points d'eau de Bair et de Jefer – l'on venait de nous confirmer la mise hors d'usage des sept puits de Jefer – montrait que les Turcs étaient, tout au moins dans cette région-là, sur le qui-vive.

Peut-être nous fallait-il vraiment renoncer à Jefer, mais nous gardions l'espoir, une fois sur place de pouvoir constater une fois de plus un travail de démolition mal fait par ces méprisables Turcs. Dhaif Alla, l'un des chefs des Jazi Howeitat – celui qui était venu à Wejh jurer fidélité au chérif se trouvait présent à Jefer lorsque l'on fit sauter le Puits du Roi à l'aide de dynamite dont on avait simplement ceinturé la margelle. Il nous fit dire secrètement, qu'à son avis, seul l'orifice du puits avait souffert et qu'il serait assez facile d'enlever les quelques pierres tombées au fond. C'est ce que nous espérions : aussi, le 28 juin, quittions-nous Bair pour aller à la découverte.

Nous traversâmes à vive allure la plaine sinistre de Jefer et le lendemain, à midi, nous arrivions aux puits. A première vue, ils nous parurent détruits de fond en comble : l'angoisse nous étreignit. Rencontrerions-nous ici notre premier échec, alors que notre plan d'opérations était tellement prévu dans ses moindres détails qu'un contretemps de ce genre pouvait avoir une immense portée ?

Nous ne nous en rendîmes pas moins auprès du puits – propriété de la famille d'Auda, – dont Dhaif Alla nous avait conté la mésaventure. En

sondant le terrain environnant, nous constatâmes que le sol sonnait creux sous les coups du maillet ; nous fîmes aussitôt appel à la bonne volonté d'hommes sachant creuser et bâtir. Quelques Ageyl s'approchèrent conduits par le Mirzugi, un chamelier de Nasir, jeune homme des plus débrouillards. Ils commencèrent immédiatement à travailler avec les quelques outils que nous possédions. Rassemblés en cercle autour du terrain affaissé, nous les regardions à l'œuvre et les encouragions à la fois par nos chants, et par la perspective d'une bonne récompense en or dès qu'ils auraient trouvé l'eau.

Dure tâche que de remuer ainsi la terre en plein soleil d'été ! Le plateau de Jefer, uni comme une table, fait d'une boue durcie par la chaleur, est d'une blancheur aveuglante en raison d'efflorescences salines qui saillissent du sol sur une étendue de 20 milles environ. Mais le temps pressait car, en cas d'insuccès, il nous faudrait parcourir la nuit prochaine 50 milles avant d'atteindre le point d'eau le plus proche. Aussi fîmes-nous hâter le travail. Nous avions formé nos ouvriers en deux équipes qui se relayaient pendant les heures les plus chaudes, de sorte que la fouille avançait assez vite. Fort heureusement l'explosion ayant disloqué les terres le déblaiement s'en trouvait facilité.

A mesure que les hommes dégageaient le pourtour du puits les maçonneries prenaient l'aspect d'une sorte de tour faite de moellons grossiers émergeant au centre des déblais. Nous nous mîmes à enlever ces matériaux, opération particulièrement délicate, vu qu'à la suite de l'explosion bien des pierres déplacées étaient demeurées accrochées les unes aux autres au lieu de tomber au fond du puits. Avant le coucher du soleil les ouvriers nous crièrent qu'ils arrivaient au sol vierge. Au-dessous de ce niveau le parement était intact, et les fragments de terre qui s'insinuaient à travers les larges joints s'en allaient clapoter dans une eau dont le plan supérieur ne devait guère se trouver qu'à quelques pieds au-dessous.

Une demi-heure plus tard, la maçonnerie encore en place perdit son équilibre ; on entendit une bruyante dégringolade de pierres tombant dans l'eau, accompagnée de cris aigus. Nous nous précipitâmes sur le théâtre de l'accident et, à la lueur de la torche du Mirzugi, nous constatâmes que le puits circulaire s'ouvrait béant en un vaste entonnoir de vingt pieds de profondeur. L'eau paraissait noire dans le fond et blanche dans la partie centrale où frappait la lumière, avec un peu d'écume soulevée par les bras d'un Ageyl : celui-ci, précipité dans le puits par un moellon qui s'était détaché en entraînant la maçonnerie restante, pendant que le malheureux était en train de déblayer, se débattait énergiquement pour ne pas se noyer. Les Arabes, penchés au bord de la cavité, s'amusaient à le railler tandis qu'Abdulla s'empressait de faire descendre une corde. Nous ramenâmes en haut l'Ageyl, très mouillé naturellement, fort en colère, mais nullement endommagé par sa chute.

Pour ajouter à la récompense de nos braves travailleurs, nous leur offrîmes le régal d'un chameau fourbu, qu'il avait fallu abattre pendant notre dernière étape. On puisa de l'eau toute la nuit tandis qu'une escouade d'Ageyl, tout en chantant en chœur, réparait les approches immédiats du trou. Dès l'aube le terrain était régalé au niveau du sol, damé par d'incessants piétinements et le puits, remis en état, avait repris assez bonne apparence ; seule, l'eau était de qualité inférieure. Pendant vingt-quatre heures, nous travaillâmes sans relâche à épuiser ses couches supérieures pour essayer d'en adoucir le goût, mais les chameaux ne se montrèrent pas encore satisfaits.

Ce fut lorsque nous quittâmes Jefer, que nous entrâmes véritablement en action. Des cavaliers s'avancèrent vers les tentes des Dhumaniyeh pour diriger l'attaque qu'ils avaient promis de faire contre Fuweilah, blockhaus qui couvrait l'entrée du défilé de Aba el Lissan. Nous décidâmes de la déclencher deux jours avant le passage du convoi, lequel ravitaillait une fois par semaine les différents postes échelonnés sur la route. La faim rendrait

plus facile la soumission de ces postes assez éloignés de Maan, car ils comprendraient qu'ils étaient définitivement séparés de leurs amis.

Dans l'attente, nous demeurâmes à Jefer, anxieux de connaître le résultat de l'opération. De son succès ou de son échec dépendrait l'orientation de notre prochaine marche. Cette halte n'avait, du reste, rien de désagréable, notre situation présentait même un côté comique. Nous étions en vue de Maan pendant ces heures du jour où grâce au mirage, l'ennemi eût agi sagement en se servant utilement de ses yeux et de ses jumelles pour inspecter le terrain environnant, et cependant, nous rôdions à l'aventure, admirant le bel état de notre puits remis à neuf, et cela en parfaite sécurité du fait que les Turcs croyaient impossible tout ravitaillement en eau ici et à Bair, de même qu'ils se berçaient de l'idée qu'actuellement, nous étions aux prises, sans aucun espoir de succès, avec leur cavalerie dans le Sirhan.

Je m'abritai pendant des heures entières, près du puits, sous un buisson qui ne me protégeait que médiocrement contre la chaleur. Paresseusement étendu, prétendant dormir, j'avais pour oreiller la large manche de soie de ma robe dont je couvrais également ma figure pour me soustraire à d'innombrables mouches ; Auda, assis près de moi, s'abandonnait à son débordement coutumier de paroles et me racontait ses meilleures histoires avec une verve endiablée. Bientôt, fatigué de ce verbiage, je lui fis observer en souriant qu'il parlait beaucoup et agissait peu. Il ne se contenait pas de joie, répliqua-t-il, à la pensée du travail qu'il allait prochainement accomplir.

Le lendemain à l'aube nous vîmes arriver au camp un cavalier qui paraissait fourbu. Il nous apportait la nouvelle que, la veille, dès l'arrivée de nos hommes, les Dhumaniyeh entreprirent l'attaque du poste de Fuweilah. Mais l'effet de surprise fut manqué : les Turcs avaient eu le temps de masser leurs hommes derrière les parapets en pierres sèches et les Arabes durent reculer. Ceux-ci, l'oreille basse, coururent se garer à l'abri et

l'ennemi, persuadé qu'il n'y avait en cette affaire qu'un coup de main tenté par quelques nomades, dirigea un groupe de cavaliers contre le campement arabe le plus proche.

Les Turcs trouvèrent sous les tentes un vieillard, six femmes et sept enfants. Furieux de ne rencontrer ni combattants, ni aucun homme valide, ils dévastèrent le douar et coupèrent la gorge de tous les occupants, incapables de se défendre. Lorsque les Duhmaniyeh postés sur les collines voisines, se rendirent compte du désastre, il était trop tard pour intervenir. Mais alors, pris d'une rage folle ils s'élancèrent sur la route que suivaient les meurtriers pour regagner le poste et, se plaçant au travers, les abattirent presque jusqu'au dernier. Pour couronner leur vengeance, ils attaquèrent la redoute, faiblement défendue à ce moment, et après l'avoir emportée d'assaut, ils ne firent pas de prisonniers.

Nos bêtes étaient déjà sellées ; en dix minutes le convoi fut chargé et l'on partit aussitôt pour Ghadir el Haj, la première station du chemin de fer au sud de Maan, sur notre route directe vers Aba el Lissan. En même temps, nous envoyions un petit détachement traverser le chemin de fer au nord de Maan afin de créer une diversion. Ces hommes avaient pour objectif principal de menacer les gros rassemblements de chameaux malades expédiés du front de Palestine. Les Turcs leur faisaient faire un séjour plus ou moins prolongé dans les pâturages de Shobek jusqu'à ce qu'ils fussent en état de reprendre leur service à l'armée.

D'après nos calculs la nouvelle du désastre de Fuweilah n'avait pas dû arriver à Maan avant le matin : le commandement turc ne disposait donc pas d'un temps suffisant pour ramener le troupeau de chameaux sous la protection du feu de la place (à supposer que notre raid ne réussit pas à le rejoindre) et pour expédier des secours dans le Nord avant la tombée du jour. Si à ce moment là nous étions en train d'attaquer la voie ferrée à Ghadir el Haj, les Turcs chercheraient sans doute à nous surprendre dans

ces parages et ainsi nous serions libres de marcher tranquillement sur Akaba.

C'est dans cet espoir que nous chevauchâmes sans arrêt, comme à la poursuite d'un mirage qui se dérobait sans cesse devant nous, jusqu'au milieu de l'après-midi : à ce moment nous arrivâmes au chemin de fer. Après l'avoir nettoyé sur une assez longue étendue, des gardes-voie et des patrouilles, nous nous en prîmes aux nombreux ponts qui se rencontraient sur la section ainsi débarrassée d'ennemis. La petite garnison de Ghadir el Haj fit à tout hasard une sortie contre notre troupe, en dépit de la brume chaude qui l'aveuglait. Nos Arabes l'obligèrent à se retirer après qu'elle eut perdu quelques hommes.

Mais elle pouvait rendre compte télégraphiquement à Maan de son échec et, d'autre part, le bruit de nos explosions devait certainement être entendu de cette ville. Nous espérions que l'ennemi viendrait pendant la nuit dans ces parages où il ne nous trouverait plus ; il y constaterait simplement qu'un nombre considérable de ponts étaient détruits, car nous travaillions vite et faisions beaucoup de dégâts en peu de temps. Nos fourneaux dans les voûtes contenaient de 3 à 5 livres d'explosifs et la mise de feu se faisait avec une très courte longueur de cordeau, de sorte qu'en six minutes de travail l'arche sautait laissant culées et piles fortement endommagées. C'est ainsi que huit ponts furent détruits de même qu'un bon morceau de la voie. On ne s'arrêta qu'après épuisement complet de notre provision de dynamite.

A la tombée du jour, dès que l'obscurité fut devenue suffisante pour masquer nos mouvements, nous marchâmes pendant 5 milles afin de trouver un abri. Notre repas n'était même pas cuit lorsque trois cavaliers arrivèrent au galop et nous dirent qu'un fort détachement ennemi parti de Maan et comprenant des fantassins et de l'artillerie, venait de faire son apparition à Aba el Lissan. Les Dhamanieyih, désorganisés par leur précédente victoire, avaient dû abandonner le terrain sans offrir de

résistance ; ils nous attendaient à Batra. Ainsi nous avions perdu Aba el Lissan, le blockhaus, le défilé et le commandement de la route d'Akaba sans qu'un seul coup de feu eut été tiré.

Nous apprîmes plus tard que cette vigueur inaccoutumée manifestée par les Turcs provenait d'une simple coïncidence, malencontreuse pour nous. Un bataillon de relève était arrivé à Maanir ce même jour, juste au moment où l'on y apprenait que les Arabes faisaient une démonstration devant Fuweilah. Le bataillon, qui se trouvait tout formé dans la cour de la gare, avec son convoi rechargé, pour se rendre à la caserne, fut renforcé à la hâte d'une section d'artillerie sur bâts et de quelques hommes restés, puis dirigés immédiatement vers le Sud pour châtier les Arabes qu'on supposait en train d'assiéger le blockaus.

Ils avaient quitté Maan dans la matinée et s'avançaient tout doucement sur la piste aux voitures. Les hommes, habitues à leurs neiges natales du Caucase, suffoqués par la chaleur, s'arrêtaient à chaque source afin de s'y désaltérer. D'Aba el Lissan, ils escaladèrent la montagne et se dirigèrent vers l'ancien blockaus : depuis longtemps celui-ci n'était plus fréquenté que par les vautours que l'on apercevait décrivant sans relâche leurs cercles lents au-dessus des murailles, mais le commandant, redoutant que le spectacle de cette désolation n'affectât fâcheusement le moral de ses jeunes soldats, les installa en arrière sur le bord de la route, près de la source d'Aba el Lissan. Ils y passèrent la nuit en paix, à portée de l'eau, au fond de gorges étroites et sinueuses.

11

La marche à la mer

De telles nouvelles nous incitèrent à précipiter nos mouvements. Après avoir chargé en hâte nos bagages sur les chameaux, nous nous engageâmes dans les dunes mouvantes de cette fin du plateau syrien. Nous avions à la main des galettes encore chaudes ; il se mêlait au goût de notre pain celui de la poussière soulevée par la colonne qui cheminait à travers les fonds des vallées, en même temps que montait jusqu'à nous, exalté par la chaleur, le parfum étrange et âpre de l'armoise qui croît en abondance sur ces pentes. Le soir, au fond des gorges, dans une atmosphère que n'éventait pas la moindre brise, après les longues journées d'été, tout frappait vivement les sens : et lorsque l'on cheminait, comme nous, en une interminable file, les chameaux écrasaient sous leurs pas de menues branches aromatiques, et du sol montaient dans l'air des senteurs odoriférantes : le convoi avançait à travers des buées parfumées.

L'armoise seule parsemait les pentes de ses maigres pousses tandis que, dans les fonds, le sol se recouvrait d'une végétation plus abondante. Le long de nos étapes de nuit, on se serait cru transporté au milieu d'un jardin soigneusement tenu dont les plates-bandes fleuries cachaient leurs splendeurs dans l'obscurité nocturne. Les bruits aussi résonnaient plus clairs dans la plaine. Tout au loin, en tête, Auda se mit à chanter et, de temps à autre, les hommes reprenaient en chœur avec cette grandeur, cette émotion poignante d'une armée qui va à la bataille.

Nous marchâmes toute la nuit. A l'aube, nous mettions pied à terre sur les crêtes des collines, entre Batra et Aba el Lissan. Devant nous se développait en un merveilleux panorama la plaine verte et or de Guweira qui s'en allait finir au pied des montagnes vermeilles lesquelles masquaient à notre vue Akaba et la mer. Gasim abu Dumeik, chef des Dhumaniyeh,

nous attendait avec impatience, entouré des guerriers de sa tribu dont les visages portaient encore les marques sanguinolentes de la bataille de la veille. On fit à Auda et à Nasir un accueil digne et grave. Nous arrêtâmes en toute hâte notre plan d'opérations et chacun se rendit à la besogne qui lui incombait ; mais nous savions bien que nous ne pourrions avancer sur Akaba tant que le bataillon turc tiendrait le défilé. Si nous ne réussissions pas à l'en déloger immédiatement, tous nos risques, tous nos efforts depuis deux mois échouaient avant même d'avoir produit un premier résultat.

Heureusement la façon d'agir, plus que médiocre, des soldats ennemis nous valut un avantage dans lequel nous n'étions pour rien. Ils continuèrent à dormir dans la vallée, pendant que, sans être dépistés, nous allions occuper les crêtes des collines de façon à les encercler. Nous ouvrîmes alors le feu. Notre tir incessant les harcelait dans tous les coins, sur les pentes, sur les masses rocheuses voisines de l'eau ; nous espérions qu'ils se décideraient enfin à nous attaquer directement en cherchant à nous éloigner de nos positions. Pendant ce temps, Zaal, à la tête de quelques cavaliers, coupait dans la plaine le télégraphe et le téléphone qui reliaient ce poste à Maan.

La journée entière se passa de la sorte, en escarmouches La chaleur était intense : je n'en avais jamais encore ressenti d'aussi forte en Arabie. L'inquiétude et des déplacements continuels rendaient la conduite de l'opération particulièrement pénible. Quelques hommes parmi les plus robustes de nos Arabes des tribus, ne purent résister à cet implacable soleil ; ils se traînaient misérablement à terre et il fallut les jeter à l'ombre de quelque rocher pour qu'ils pussent se remettre. Nous courions en haut, en bas, cherchant à suppléer par la mobilité à la pénurie de nos effectifs, et tâchant de découvrir sur les longues chaînes de collines quelque nouvelle position favorable pour déjouer tel ou tel mouvement de l'ennemi. Les pentes étaient escarpées, elles épuisaient notre souffle ; les herbes s'enlaçaient autour de nos chevilles et retenaient notre course comme si de petites mains nous tiraient en arrière. Les arêtes coupantes du calcaire

affleurant les sommets déchiraient nos pieds et, longtemps avant la nuit, les plus énergiques de nos hommes laissaient à chaque pas, sur le sol, une empreinte couleur de sang.

Nos fusils, sous l'action du soleil et du fait d'un tir incessant, s'échauffèrent à tel point qu'ils nous brûlaient les mains ; cependant nous devions ménager nos munitions et ne lâcher une balle qu'à coup sûr. Les rochers sur lesquels nous nous jetions pour viser étaient tellement surchauffés qu'ils nous brûlaient les bras et la poitrine, si bien que notre peau se souleva bientôt en lambeaux. Ces douleurs aiguës nous donnaient une soif ardente, mais l'eau elle-même était rare : impossible d'en envoyer chercher davantage à Batra, vu notre petit nombre d'hommes. Et s'ils ne pouvaient boire tous, le mieux était que personne ne bût.

Nous nous consolions en nous disant que dans la vallée resserrée où nous tenions l'ennemi, la chaleur devait être encore plus atroce que sur nos montagnes découvertes, et plus intolérable aussi pour les Turcs, hommes blancs peu aptes à supporter de pareilles températures. Aussi nous cramponnions-nous à leurs trousses sans leur laisser la possibilité de se mouvoir, de se former en colonnes d'attaque pour venir nous dépister. Ils ne pouvaient du reste rien d'efficace sur l'assaillant : nos hommes, se déplaçant autour d'eux à toute vitesse, ne constituaient à aucun moment une cible sûre pour leur tir. De même, nous nous moquions de leurs petits canons de montagne dont les projectiles passaient au-dessus de nos têtes pour aller éclater au loin ; et cependant, ils voyaient malgré tout assez juste du fond de leur creux pour régler leur tir contre les sommets hostiles de la montagne.

Brusquement, vers midi, j'éprouvai comme un coup de soleil ; du moins je le prétendis, car je me sentais extrêmement las de tout et ne désirais même plus savoir comment marchait notre attaque. Je me traînai dans un creux d'où s'écoulait un filet d'eau épaisse sourdrant d'une faille boueuse de la montagne, et je tâchai de sucer un peu de son humidité sale à travers

ma manche prise comme filtre. Nasir vint me rejoindre, hors d'haleine ; ses lèvres fendues, sanguinolentes, se contractaient dans un rictus de détresse. Le vieil Auda apparut à son tour, avançant à grandes enjambées, les yeux fixes injectés de sang, les traits de son visage convulsés à force d'excitation.

Il ricana malignement en nous voyant vautrés à terre, à la recherche d'un peu de fraîcheur dans l'ombre du talus. « Eh bien ! que dites-vous des Howeitat ? » demanda-t-il avec brusquerie. « Tout en paroles n'est-ce pas… et pas de travail ! – Par Dieu, répliquai-je, aigrement, – j'étais furieux contre tout le monde et contre moi-même – ils tirent beaucoup, mais rares sont les coups qui portent ! » Auda, pâle de rage tressaillit sous ma riposte, il déchira son turban et le lança à terre près de moi. Puis, grimpant comme un fou au sommet de la colline, il appela ses hommes de sa voix rauque et frémissante.

Ceux-ci se rassemblèrent aussitôt autour de lui et, au bout de quelques instants, se dispersèrent et descendirent de la montagne. Je craignais que l'affaire ne prît une mauvaise tournure et je m'efforçai d'aller rejoindre Auda sur la crête où il se tenait, seul, debout, lançant à l'ennemi des regards terribles. Tout ce qu'il voulut bien me dire ce fut : « Allez chercher votre chameau si vous voulez voir le travail du vieil homme ! » Nasir se fit également amener le sien et nous montâmes en selle.

Les Arabes se faufilèrent dans un couvert que longeait une crête basse. Nous savions que la colline suivante descendait en pente facile jusqu'à la vallée principale d'Aba el Lissan, un peu au-dessous de la source : nos 400 combattants se trouvaient là rassemblés, hors de la vue de l'ennemi. Nous rejoignîmes leur chef et lui demandâmes ce qui se passait et où étaient partis les cavaliers.

Il indiqua la vallée suivante au-delà de la montagne, puis ajouta : « Là-bas, avec Auda. » Et, comme il parlait, on entendit soudain par delà la crête des cris et une décharge infernale de mousqueterie. Nous poussâmes fébrilement nos montures en avant pour apercevoir nos cinquante cavaliers

dévalant comme des fuyards de la dernière pente jusqu'à la vallée principale, au galop de leurs bêtes. Deux ou trois tombèrent à terre tandis que le reste, tel une trombe, se précipita dans un élan admirable sur l'infanterie turque massée en désordre sous la falaise et qui cherchait, dans un effort désespéré, à se frayer un passage du côté de Maan, à la faveur de l'obscurité commençante. Mais, devant l'impétuosité du choc des Arabes, elle chancela, se débanda et finalement prit la fuite sous les charges répétées d'Auda.

« Venez ! » me cria Nasir de sa bouche sanglante ; et follement nous lançâmes nos montures sur les pentes afin d'arriver jusqu'au groupe de tête de l'ennemi qui courait en désordre. La pente n'était pas trop escarpée pour des méharas au galop, mais cependant assez raide pour nous inspirer quelques appréhensions sur les conséquences d'une allure que nous ne pouvions plus maîtriser. Les Arabes réussissant toutefois à gagner du terrain à droite et à gauche, tiraillaient sur l'ennemi dans la demi-obscurité du crépuscule. Les Turcs terrifiés par les furieuses charges d'Auda n'avaient pas remarqué notre arrivée sur les pentes de l'est, aussi les prîmes-nous de flanc par surprise. Rien ne pouvait tenir contre une charge de méharistes galopant à près de 30 milles à l'heure.

Les Howeitat étaient en proie à une immense colère : le massacre de leurs femmes, perpétré la veille, leur avait brusquement révélé un aspect horrible et nouveau de la guerre. Aussi n'y eut-il que 150 prisonniers – dont les blessés – ; 300 morts ou mourants gisaient épars dans tous les coins de la vallée.

Quelques soldats s'évadèrent, les canonniers sur leurs attelages ainsi que de rares hommes montés et des officiers sous la conduite de leur guide Zazi. Mohammed el Dheilan les poursuivit pendant trois milles jusqu'à Mreigha, les couvrant d'insultes et se faisant bien connaître d'eux afin de leur ôter toute envie de le rencontrer plus tard sur leur chemin. La querelle d'Auda avec ses cousins avait toujours évolué en dehors de Mohammed, ce

chef à l'esprit avisé qui, seul parmi ses collègues, savait témoigner de l'amitié à tous les hommes de sa tribu. On reconnut parmi les fugitifs Dhaif Allah, l'Arabe qui nous avait rendu service à Jefer à propos du Puits du Roi.

Auda nous rejoignit en se dandinant, les yeux brillants d'enthousiasme ; les mots sortaient de sa bouche, rapides, incohérents : « Travail ! Travail ! Où sont les mots travail, balles, Abu Tayi ?… » Il élevait la main pour nous montrer ses jumelles en miettes et le fourreau en cuir de son sabre tout déchiqueté. Une décharge avait abattu sa jument sous lui, mais six balles percèrent ses vêtements sans l'atteindre lui-même.

Plus tard, il m'avoua confidentiellement s'être procuré, treize ans auparavant, pour la somme de 120 livres, une amulette coranique, grâce à laquelle, depuis ce moment, il n'avait jamais été blessé. En vérité la mort l'épargnait tandis qu'elle s'était abattue lâchement sur ses fils, ses frères et ses partisans. Ce précieux talisman n'était autre chose qu'un exemplaire d'un livre édité à Glasgow et qui s'y vendait 18 pence. Mais la foi naïve et exaltée d'Auda ne prêtait pas à rire, et personne ne se moquait de sa superstition.

Le succès de la journée lui causait une intense satisfaction, surtout parce qu'il m'avait confondu en prouvant ce dont sa tribu était capable. Quant à Mohammed, il était furieux contre nous – deux insensés, – prétendait-il. Et il m'en disait encore plus qu'à Auda, car n'avais-je pas insulté ce dernier et provoqué ainsi l'acte de folie dont nous faillîmes tous êtres les victimes ! En réalité deux hommes seulement furent tué, un Rueilli et un Sherari.

Perdre un seul de nos Arabes était certainement un accident déplorable, mais le temps pressait. Il fallait à tout prix dominer Maan, attaquer les petits postes turcs échelonnés devant nous jusqu'à la mer et les forcer à se rendre : pour réaliser rapidement ces objectifs j'eusse volontiers sacrifié plus que deux de nos hommes. En des circonstances aussi critiques, toute mort se justifie, car c'est encore payer bon marché le succès.

Entre-temps nos Arabes avaient pillé les Turcs, leur convoi et leur camp. Peu après le lever de la lune, Auda vint nous conseiller de nous remettre en marche : Nasir et moi prîmes assez mal cette invitation. Ce soir-là, il soufflait de l'Ouest un vent saturé d'humidité et, sur le plateau d'Aba el Lissan, – à 400 pieds d'altitude – ce froid pénétrant ravivait douloureusement nos blessures et nos contusions. La source elle-même nous retenait, petit filet d'eau argenté murmurant sur un lit de cailloux à travers un gazon vert et doux. Nous reposions là délicieusement, enveloppés dans nos manteaux, nous demandant si cela valait la peine de bouger même pour préparer quelque nourriture. A cette heure, en effet, nous étions en proie à la honte physique du succès, réaction de la victoire, disposés à trouver que rien ne vaut la peine d'un effort, et que nous n'avions rien fait qui fût digne d'éloges.

Auda insista, poussé en partie par un sentiment superstitieux – il avait peur à sentir des morts autour de nous – en partie par la crainte que les Turcs ne revinssent en forces, et enfin aussi parce qu'il redoutait que tandis que nous étions couchés là, exténués de fatigue et pris par le sommeil, d'autres clans d'Howeitat ne tombassent sur nous ; quelques-uns d'entr'eux étaient ennemis de sang de sa famille. D'autres pourraient arguer que, venus pour nous aider, ils avaient pris, dans l'obscurité, notre bivouac pour un détachement de Turcs et tiré dessus à l'aveuglette. Alors nous nous levâmes et poussâmes devant nous nos prisonniers démoralisés.

La plupart devaient aller à pied. Une vingtaine de nos chameaux étaient hors de service : les uns tués, les autres affreusement blessés, ou trop affaiblis pour supporter une double charge. Il n'y en eut qu'un petit nombre capable de transporter à la fois un Arabe et un Turc, mais parmi les blessés ottomans, quelques-uns étaient trop grièvement touchés pour se tenir sur une bête. Nous dûmes en abandonner au moins vingt que nous installâmes sur le gazon épais, aux bords du ruisseau. Là du moins, ils ne mourraient pas de soif ; mais il n'y avait guère d'espoir qu'ils pussent survivre à leurs blessures ou être secourus par Maan.

Nasir se mit à quémander des couvertures pour ces hommes à moitiés nus, abandonnés ainsi à leur sort et, tandis que les Arabes chargeaient le convoi, je me rendis dans la vallée sur le champ de bataille pour voir s'il restait sur les morts quelque effet qu'on pût leur enlever. Mais les Bédouins m'avaient devancé et je n'aperçus que dès cadavres complètement dépouillés. Tel est le point d'honneur des nomades.

Pour un Arabe, l'un des signes essentiels de la victoire consiste à porter les vêtements d'un ennemi. Aussi, le lendemain, vîmes-nous nos contingents tranformés – quant à la moitié supérieure de leur corps – en une armée turque : chaque homme avait endossé la tunique d'un soldat, car le bataillon arrivait du nord, très bien habillé de nouveaux uniformes et muni d'accessoires en parfait état.

Enfin notre troupe se mit en marche. Après avoir contourné les hauteurs voisines, elle fit halte dans un coin bien abrité du vent. Et là, tandis que les hommes harassés s'endormaient, nous dictâmes des lettres destinées aux chefs des Howeitat de la côte : nous leur annonçions notre victoire afin de les décider à investir les postes ennemis les plus proches et à les tenir bloqués jusqu'à notre arrivée. L'un des officiers capturés, un ci-devant agent de police, méprisé de ce fait par ses collègues du cadre de carrière et pour lequel nous avions eu quelques bontés, consentit, en échange, à nous servir de secrétaire. Il écrivit, en turc, aux chefs de poste de Guweira, Kethira et Hadra, les trois blockhaus qui restaient entre nous et Akaba, les assurant que s'ils ne résistaient pas, nous nous contenterions de les faire prisonniers et qu'une prompte soumission leur vaudrait un bon traitement ainsi que la certitude de se voir par la suite libérés en Egypte.

Ce travail se prolongea jusqu'à l'aube ; puis Auda, prenant la tête de la colonne nous conduisit jusqu'au dernier mille de la vallée recouverte de bruyères, qui s'élargissait entre des collines arrondies, aux pentes douces. L'on se sentait comme chez soi, dans l'intimité du home, au milieu de cette jolie verdure ; mais brusquement le rêve s'évanouit : nous comprîmes que

c’en était fini avec les talus verdoyants et qu’au-delà, il n’y avait plus que l’infini de l’espace : changement inopiné de décor qui cette fois me combla d’étonnement. Par la suite, nous ne pouvions repasser dans cet endroit sans être saisis d’une impatiente curiosité, et notre méhari lui-même se redressait, pointant en avant son long cou, comme s’il voulait contempler une fois encore, par dessus la crête, les horizons lointains.

Les falaises du Shtar dévalaient au-dessous de nous pendant des centaines et des centaines de pieds, se courbant, se renflant, pareilles à des bastions contre lesquels se brisaient les nuages d’un matin d’été : à leur base, s’ouvrait la plaine de Guweira. Les mamelons arrondis des calcaires de Aba el Lissan étaient couverts de terre végétale et de bruyères resplendissantes de vigueur. Guweira apparaissait sur un tapis de sable rose coupé çà et là par des lignes de broussailles marquant le cours des ouadis. De côté et d’autre émergeaient des îlots de grès, des pitons rocheux tout déchiquetés par la pluie et l’érosion éolienne ; et le soleil matinal les parait de teintes divinement fondues.

Après des journées de marche sur le plateau, au fond des vallées étroites pareilles à des prisons, ces espaces libres étaient pour nous une vision de qualité rare, comme la récompense de nos peines, une fenêtre ouverte sur le mur de la vie. Nous descendîmes à pied les gorges sinueuses de Shtar, dont nous pûmes ainsi apprécier la beauté car, sur nos méharas, le sommeil nous berçait et rendait notre équilibre trop incertain pour que nous osions fixer nos yeux sur quoi que ce fût. Dans le bas, les bêtes rencontrèrent de petits buissons épineux que leurs mâchoires apprécièrent. Notre groupe qui se trouvait très en avant, fit halte ; nous nous roulâmes sur le sable doux comme un fin duvet et nous nous endormîmes.

Auda fondit bientôt sur nous : nous plaidâmes la pitié pour nos prisonniers exténués. Il répondit qu’en continuant à avancer, eux seuls mourraient d’épuisement, tandis que si nous tardions encore, non seulement les prisonniers, mais aussi les vainqueurs succomberaient, car il restait

véritablement très peu de vivres et d'eau. De toute façon, nous ne pouvions rien y faire ; aussi passâmes nous la nuit en un point au-dessous de Guweira après une étape de 15 milles seulement. A Guweira nous attendait le cheik ibn Jad. Bien décidé à se ranger du côté du plus fort, il avait jusqu'ici louvoyé sans prendre nettement parti ; aujourd'hui, nos récents succès ne lui laissant plus de doutes, le vieux renard venait à nous : il nous aborda avec des paroles mielleuses. Les 120 Turcs de la garnison étaient ses prisonniers : il fut convenu qu'il les ferait conduire à Akaba à sa convenance.

Le calendrier marquait ce jour-là le 4 juillet. Le temps nous pressait, la faim également, et Akaba était séparée de nous par deux blockhaus turcs. Le poste le plus rapproché, Kethira, se refusa catégoriquement à tout pourparler avec nos envoyés. Du haut de sa falaise, ce fortin commandait la vallée et sa prise serait vraisemblablement une opération longue et coûteuse. Nous nous décidâmes en plaisantant à confier cette belle mission à Ibn Jad et à ses infatigables guerriers, et nous lui conseillâmes d'attaquer la nuit prochaine. Ibn Jad recula devant la difficulté de l'entreprise se retranchant derrière le prétexte de la nouvelle lune. A quoi nous répondîmes que cette nuit-là la lune se cacherait pendant quelques instants. D'après mes notes, il y eut une éclipse. Elle ne pouvait se produire avec plus d'à propos et les Arabes forcèrent la place sans perdre un seul homme, tandis que les Turcs superstitieux déchargeaient leurs armes en l'air et tapaient à qui mieux mieux sur des marmites en cuivre pour secourir et délivrer leur satellite menacé.

Rassurés désormais de ce côté, nous partîmes et traversâmes une longue plaine. Nasir avait auprès de lui Niazi Bey, le commandant du bataillon, auquel il voulait épargner l'humiliation de subir les insultes des Bédouins. A un moment cet officier vint près de moi pour se plaindre qu'un Arabe venait de l'outrager grossièrement en termes turcs. Ses paupières boursouflées et son long nez trahissaient une humeur chagrine. J'offris quelques excuses en faisant remarquer que nos hommes devaient avoir

appris ces expressions malséantes par l'un ou l'autre de ses confrères-gouverneurs turcs. L'Arabe payait César de retour.

César, peu satisfait, exhiba alors de sa poche un gros morceau de pain ratatiné et demanda si c'était là un petit déjeuner convenable pour un officier turc. Mes angéliques jumeaux avaient acheté, trouvé ou volé la ration de pain d'un soldat turc et nous l'avions partagée en quatre. Je répondis donc que c'était non-seulement le petit déjeuner, mais aussi le déjeuner et le dîner du jour, peut-être aussi les repas du lendemain. Moi-même, officier d'état-major dans l'armée britannique – non moins bien nourrie que l'armée turque – j'avais dévoré ma portion avec tout le plaisir de la victoire. C'était la défaite et non le pain, qui collait à son gosier, et je l'invitai à ne pas me rendre responsable du résultat d'une bataille imposée à notre honneur, au sien comme au mien.

Les gorges de l'ouadi Itm présentaient des ressauts do terrain et des sinuosités de plus en plus gênantes à mesure que nous y pénétrions. Au-dessous de Kethira, tous les petits postes turcs échelonnés le long de la route avaient été abandonnés par leurs garnisons. Les hommes s'étaient repliés sur Khadra, cette forte position organisée à l'embouchure de l'Itm et destinée à compléter les défenses d'Akaba contre une attaque par mer et un débarquement. Malheureusement pour lui, le Turc n'avait jamais imaginé qu'il pût avoir à se défendre contre un ennemi venu de l'intérieur. Dans aucun des ouvrages entourant Akaba, il n'existait un front de terre ou même une tranchée susceptible de battre les environs. Notre avance venant d'une direction si imprévue causa une panique générale.

Au cours de l'après-midi, nous arrivâmes devant cette importante position. Les Arabes du pays nous apprirent que les petits postes établis autour d'Akaba avaient été rappelés dans la place ou sensiblement réduits, de sorte que 300 hommes seulement nous barraient aujourd'hui le chemin jusqu'à la mer. Nous mîmes pied à terre pour tenir conseil. L'ennemi, solidement établi, disposant d'abris à l'épreuve des bombes et d'eau fournie

par un puits artésien récemment creusé, opposait une sérieuse résistance aux Arabes. Mais à en croire les bruits qui circulaient chez les indigènes, il n'avait que peu de vivres.

Nous n'en avions pas davantage. On se trouvait acculé à une impasse. Parmi les membres du conseil, les avis étaient partagés. Les prudents et les hardis se renvoyaient à qui mieux mieux les arguments les plus convaincants. Les caractères s'irritaient, les systèmes nerveux s'exaspéraient dans la température incandescente de cette gorge étroite. Les pics de granit irradiaient les rayons du soleil en une infinité de points ruisselants de lumière et, au fond de la passe, dans ce lit torrentueux aux coudes brusques, aucune brise ne pouvait parvenir et vivifier une atmosphère saturée de chaleur.

Nos effectifs s'étaient doublés. Les hommes se pressaient si nombreux dans l'espace étroit du défilé qu'ils débordaient jusqu'auprès de nous ; à plusieurs reprises, nous dûmes interrompre nos délibérations, d'abord parce qu'il était bien inutile qu'ils entendissent leurs chefs se chamailler de la sorte, et aussi parce que dans l'atmosphère d'étuve qui nous environnait, l'odeur de la transpiration, exhalée par des gens privés d'ablutions depuis longtemps, devenait intolérable.

Nous envoyâmes aux Turcs les sommations d'usage, 1° en arborant un drapeau blanc pour les inviter à parlementer, 2° en leur expédiant des prisonniers ; mais ils répondirent à l'une et à l'autre de nos invites par des coups de fusils. Nos Bédouins prirent très mal la chose et, tandis que nous en étions encore à délibérer, ils escaladèrent d'un bond les roches environnantes d'où ils envoyèrent aux Turcs une grêle de balles. Nasir courut, pieds nus, pour arrêter leur élan. A peine avait-il fait une dizaine de pas sur la pierre brûlante qu'il réclama des sandales pendant que je me blotissais sous mon atome d'ombre, trop fatigué de ces hommes – dont les esprits étaient cependant empreints de ma propre pensée – pour me préoccuper de savoir qui mâterait leurs impulsions fébriles.

Une troisième fois, nous essayâmes d'entrer en pourparlers avec l'ennemi par l'intermédiaire d'un petit conscrit qui se fit fort de l'approcher. Nous accompagnâmes le jeune soldat du côté des tranchées et fîmes demander à un officier de venir nous parler. Après un moment d'attente, il apparut, hésitant. Nous lui expliquâmes la situation qui résultait de la prise de tous les blockhaus de la route en arrière de nous, l'importance de nos forces sans cesse plus imposantes et l'impossibilité pour nous de maîtriser l'irritation et la fureur combative de nos hommes. Finalement, il déclara que le lendemain, dès l'aube, il se rendrait. Ainsi nous fut-il loisible de goûter le sommeil encore une fois – l'événement est assez rare pour mériter d'être consigné – en dépit de la soif ardente qui nous tiraillait.

Le lendemain matin, la bataille éclata sur toutes les collines environnantes. Des centaines d'hommes étaient arrivés pendant la nuit doublant le nombre de nos combattants, et ne sachant rien de nos arrangements, ils ouvraient le feu contre les Turcs qui ripostaient bravement. Nasir, accompagné de Ibn Dgheithir et de ses Ageyl, courut dans le bas de la vallée : nos hommes cessèrent leur offensive. Les Turcs alors arrêtèrent leur tir, car il ne restait plus aux soldats le moindre esprit combatif et leurs vivres étaient épuisés ; de plus ils nous croyaient largement approvisionnés. La reddition s'opéra dans les meilleures conditions.

Au moment où nos Arabes se disposaient au pillage, je remarquai un officier du génie en uniforme gris ; il avait une barbe rouge et dans ses yeux bleus se lisait l'embarras. Je lui adressai la parole en allemand. Il avait été envoyé ici, me dit-il, pour chercher la nappe d'eau souterraine et creuser un puits, travaux dans lesquels il s'était spécialisé. Il ne savait pas le turc. Aussi, très surpris des récents événements, me pria-t-il de lui en expliquer la signification. Les Arabes, lui dis-je, venaient de se révolter contre la domination turque. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte de toute la portée de ce fait ; enfin il me demanda qui dirigeait le mouvement. « Le Chérif de la Mecque », répondis-je. Il en conclut qu'il serait sans doute

détenu dans cette ville. « Plutôt en Égypte », répliquai-je. Il voulut encore connaître le prix du sucre, et lorsque je lui eus déclaré qu'il était abondant et bon marché, il parut satisfait.

Cet officier du génie accepta assez philosophiquement la perte de tout ce qui lui appartenait, mais il regretta d'abandonner le puits qui allait être bientôt terminé : c'eût été son monument dans le désert. Il me montra où il était situé et la pompe déjà à moitié montée. En puisant un seau d'un liquide bourbeux, nous y trouvâmes suffisamment d'eau claire pour apaiser notre soif. Puis, poussés par un ouragan de sable, nous marchâmes sur Akaba, à 4 milles plus loin. Le 6 juillet, deux mois exactement après notre départ de Wejh, nous nous plongions à nouveau dans la mer.

12

Akaba – Suez – Allenby

Assis sur la plage, nous regardions, passer en bandes devant nous les hommes aux visages empourprés, vides d'expression. Pendant des mois, Akaba avait été l'horizon de nos âmes, le but de nos efforts ; pendant des mois, pas d'autre pensée, d'autre désir. Maintenant, le rêve réalisé, nous éprouvions quelque mépris pour les êtres qui avaient consacré toutes leurs énergies à accomplir une fin laquelle n'apportait grand changement, ni aux esprits, ni aux choses.

La faim nous fit sortir de notre léthargie. Dans Akaba il fallait nourrir 700 prisonniers en plus de nos 500 hommes et prévoir l'arrivée de 2 000 alliés. Nous n'avions pas d'argent ; il n'existait d'autre part aucun marché et notre dernier repas datait déjà de deux jours. Nos chameaux représentaient bien une réserve sur pied de six semaines de viande, mais la solution était médiocre en même temps que coûteuse, et si nous nous y laissions aller, notre petite armée se trouverait un jour immobilisée, faute de moyens de transport.

Il était donc urgent de faire parvenir de nos nouvelles aux Britanniques à travers les 150 milles de désert qui nous séparaient de Suez et réclamer l'envoi d'un navire de secours. Je me décidai à partir moi-même en me faisant accompagner par huit hommes, la plupart Howeitat, montés sur les meilleurs méharas de l'armée. Parmi ces bêtes se trouvait la célèbre Jeddah, âgée de 7 ans, pour la possession de laquelle les Howeitat s'étaient battus contre les Béni Sakhr. Tout en contournant la baie d'Akaba, nous discutâmes de quelle façon il fallait régler le voyage. Si nous marchions à petite allure pour ménager nos méharis, ceux-ci couraient le risque d'être abattus par la faim ; si, au contraire, nous adoptions un train rapide, ces

braves bêtes allaient se trouver exposées à tomber d'épuisement en plein désert ou à s'arrêter les pieds blessés.

Finalement il fut décidé qu'on s'en tiendrait à une allure modérée, quelque tentant que se montrât le terrain, et que l'on marcherait pendant autant d'heures sur vingt-quatre que nous le permettrait notre endurance. Dans les déplacements où intervient surtout le facteur *temps*, l'homme – et plus spécialement un étranger – succombe à la fatigue avant sa monture. Personnellement, depuis un mois j'avais franchi à dos de méhari 50 milles par jour et j'en étais arrivé à l'extrême limite de ma résistance. Si je tenais, nous serions à Suez en 50 heures de marche ; et afin d'éviter toute tentation de faire halte pour préparer les repas, nous emportions chacun un morceau de chameau bouilli et des dattes grillées, le tout roulé dans un chiffon sur l'arrière de la selle.

Vers minuit nous étions à Themed, seul point d'eau sur notre route. Les puits se trouvaient dans le fond d'une petite vallée d'aspect assez accueillant, au-dessous de la maison de garde qu'avait abandonnée la police du Sinaï. Nous laissâmes souffler nos bêtes et les fîmes boire pendant que nous-mêmes nous nous désaltérions. Puis de nouveau en route, avançant péniblement dans un silence nocturne si absolu qu'à chaque instant nous nous retournions sur nos selles parce qu'il nous semblait entendre un bruit insolite s'élever soudain au loin sous un ciel constellé d'étoiles. Mais l'agitation n'était qu'en nous, dans la sourde crépitation du sol que nous foulions, à travers des taillis parfumés comme si des fleurs odoraient tout autour de nous ; pure hallucination de nos sens énervés.

L'aube s'éclaira lentement. Au lever du soleil, déjà loin dans la plaine coupée de nombreux lits d'ouadis qui convergeaient dans la direction d'Arish, nous fîmes halte pour donner à nos montures l'illusion de pâturer. Puis, au bout de quelques minutes, de nouveau en selle jusqu'à midi, et plus tard encore, lorsque dans le mirage commencèrent à danser les ruines

désolées de Nekhl, que nous laissâmes sur notre droite. A la tombée du jour, arrêt pendant une heure.

Les chameaux n'avaient plus d'entrain, nous mêmes étions très las, mais Motlog, le propriétaire cyclope de Jeddah, nous rappela à l'ordre. Nous remontâmes en selle, et, chevauchant machinalement, nous grimpâmes les monts Mitla. La lune se leva sur ces cimes formées de couches calcaires : la roche miroitait comme si elle avait été constellée de cristaux de glace.

A l'aube, nous passâmes auprès d'un champ de pastèques, ensemencé par quelque Arabe entreprenant dans ce « no man's land » qui séparait les armées opposées. Bien que nos heures fussent précieuses, nous fîmes encore une halte pour permettre aux chameaux affamés d'aller à la découverte de quelque nourriture dans les fonds de sable, tandis que nous ouvrions des pastèques, dont la chair pleine de sève rafraîchit nos lèvres gercées par le vent et la poussière. Puis de nouveau en avant par une journée toujours chaude. Cependant, dans la vallée que nous suivions, constamment balayée par la brise du golfe de Suez, la température ne fut à aucun moment accablante.

Au milieu du jour nous avions achevé de traverser sans accident une région de dunes mouvementées comme des montagnes russes et nous nous trouvions de nouveau sur un terrain sensiblement plat. Déjà on devinait Suez à une ligne de points indéterminés qui oscillaient au loin, du côté de la dépression du Canal, dans le mirage.

Nous arrivâmes à de grandes lignes de tranchées renforcées de blockhaus et de fils barbelés ; partout on reconnaissait des routes, des bouts de voie ferrée, qui tombaient en ruines. Nous passâmes sans provoquer le moindre mouvement d'attention. Le terme de notre voyage était le Shatt, poste établi vis-à-vis de Suez sur la rive d'Asie du Canal, où nous arrivâmes enfin vers 3 heures de l'après-midi, après une marche de quarante-neuf heures depuis Akaba. Pour des nomades en cours de raid, cela eût

représenté une allure fort honorable ; or nous étions déjà très fatigués, avant même de nous mettre en route.

Un désordre invraisemblable régnait dans Shatt, pas l'ombre d'une sentinelle : depuis deux ou trois jours la peste avait fait son apparition. Les anciens camps avaient été déménagés en toute hâte et les tentes laissées telles quelles pendant que leurs occupants bivouaquaient en plein désert. Bien entendu nous ne savions rien de cette situation et nous dûmes errer dans des bureaux vides jusqu'à ce qu'un téléphone me tombât sous la main. Je demandai la communication avec le quartier général de Suez en expliquant que je voulais m'y rendre. Au bout du fil on me répondit : mille regrets ! ma demande n'était pas de leur compétence. « L'Inland Water Transport » s'occupait seul et suivant ses propres méthodes du transit entre les deux rives du Canal. A une certaine intonation perçue par mon oreille, je crus comprendre que ces méthodes n'avaient rien de commun avec celles de l'état-major général. Je demandai les bureaux du « Water Board », en expliquant que j'arrivais à l'instant du désert, porteur de nouvelles importantes pour l'état-major et qu'il fallait qu'on me fournît les moyens de m'y rendre au plus tôt. Mille regrets encore : ils n'avaient pas, pour l'instant, de bateau disponible ; mais, le lendemain matin sans faute on me transborderait à la Quarantaine. Et là-dessus la communication fut coupée.

Or, je venais de passer quatre mois en Arabie, toujours en mouvement, sans souffler un seul jour ; j'arrivais ici après avoir parcouru 1 400 milles à dos de chameau, n'épargnant pas ma peine chaque fois qu'il s'agissait de faire faire un progrès à la guerre, mais je refusais de passer une seule nuit superflue avec ma vermine familière. Il me fallait un bain et quelques boissons glacées, je voulais changer ces vêtements qui collaient dans toute leur saleté aux plaies sanguinolentes de mon individu écorché par la selle, enfin manger quelque chose de plus appétissant que des dattes non mûres et des tendons de chameau ! Je demandai donc à nouveau la communication avec vivacité, et cette fois encore ils me coupèrent. Je commençais à perdre patience lorsque j'entendis dans le téléphone du Bureau militaire une voix à

l'accent du nord me disant amicalement : « Mais, Monsieur, à quoi bon insister avec de pareilles gens ! »

Sans doute l'inconnu au parler si libre avait-il raison ! Il s'empressa de me mettre en communication avec « l'Embarkation Office », service où Lyttleton, un major extrêmement occupé, avait imaginé d'ajouter à ses besognes innombrables le ravitaillement des Arabes. Il saisissait au passage tout navire de guerre se risquant dans les eaux de Suez, et il persuadait à son commandant – quel plaisir ce dut être pour quelques-uns d'entre eux ! – d'empiler dans ses ponts les approvisionnements les plus divers à destination de Wejh et de Yambo. Il faisait passer ainsi en Arabie, nos milliers d'hommes et de ballots, librement, comme si ce n'était pour lui qu'une diversion amusante à sa routine quotidienne, et il trouvait encore le temps de sourire au jeu étrange joué par nous, personnages non moins étranges.

Jamais il ne nous abandonna. Dès qu'il apprit qui j'étais, où je me trouvais et les difficultés que m'opposait la Compagnie des Transports, tout s'arrangea en un clin d'œil. Sa chaloupe était prête ; elle serait à Shatt dans une demi-heure. A peine débarqué, je me rendrais directement à son bureau en me gardant bien d'expliquer à qui que ce soit – sauf peut-être après la fin de la guerre – ce fait qu'une simple chaloupe du port avait vogué sur les eaux sacro-saintes du Canal sans autorisation préalable de son Conseil d'Administration. Tout se passa comme il l'avait dit. J'envoyai mes hommes et mes chameaux au nord de Kubri, où je téléphonai de Suez pour qu'ils y fussent hospitalisés et nourris dans le camp d'animaux installé sur la rive d'Asie. Plus tard, bien entendu, mes compagnons reçurent leur récompense sous la forme de quelques merveilleuses journées passées au Caire.

Lyttleton, constatant ma fatigue, m'envoya droit à un hôtel que je connaissais depuis longtemps et que j'avais toujours tenu pour des plus médiocres ; mais, aujourd'hui, il me paraissait splendide et, après que le

personnel eut surmonté l'impression désagréable, hostile même, provoquée tout d'abord par mon état physique et mon accoutrement, il me combla de tout ce que je pouvais désirer : un bain d'abord et des boissons glacées – six au moins – puis un dîner et le lit de mes rêves. Un officier des Renseignements des plus obligeants, avisé par son service d'espionnage de l'arrivée à l'hôtel du Sinaï d'un Européen déguisé en Arabe, se chargea de pouvoir à l'installation de mon détachement à Kubri et me procura mon passage pour aller au Caire le lendemain.

A Ismaïlia, changement de train. On y attend l'express venant de Port-Saïd. D'un somptueux wagon-salon je vois descendre l'amiral Wemyss, Burmester et Neville avec un général très grand, d'un grade supérieur. Tous les militaires présents sur le quai demeurent figés sur place dans un respectueux émoi, tandis que le groupe de grands chefs circule de long en large plongé dans une conversation certainement très importante. Les officiers saluent une fois… deux fois… – le groupe continue ses cent pas – une troisième fois eût été trop vraiment ; alors quelques-uns se retirèrent le long de la palissade de clôture et se tinrent sur le qui-vive, prêts à saluer encore – ceux-là étaient d'âme servile. D'aucuns s'éclipsèrent – âmes méprisables – et d'autres enfin se retournant devant l'étalage du marchand de livres, se mirent à examiner avidement les dos et les titres des ouvrages : c'étaient les timides ; un seul osa se montrer bruyant.

L'œil de Burmester surprit mon regard attaché sur lui ; il se demanda qui je pouvais bien être, car mon teint brûlé par le soleil, d'un rouge cramoisi et comme lavé à la sépia, surtout mes traits hagards indiquaient la fatigue extrême que je devais à mes longues et nombreuses pérégrinations. (Plus tard j'eus la curiosité d'examiner mon poids, je ne pesais plus que 7 stones (44 kgr. 443.) Malgré ma mine peu engageante, Burmester répondit à mon regard, il s'approcha de moi et je lui racontai l'histoire du raid que nous venions de faire sans prévenir personne. Mon récit l'émut. Je demandai que l'amiral envoyât le plus tôt possible un cargo à Akaba. Burmester m'assura que le *Dufferin*, rentré à Suez ce même jour, prendrait

en chargement tous les vivres disponibles dans cette place pour les transporter à Akaba d'où il ramènerait les prisonniers turcs (A merveille !). Il se chargeait de donner lui-même les ordres nécessaires ne voulant pas troubler l'entretien de l'amiral avec Allenby.

« Allenby ! m'écriai-je, que fait-il ici ? – Mais c'est lui qui commande en chef maintenant. – Et Murray ? – Il est retourné en Angleterre. » Ces nouvelles, d'une grande importance, me touchaient directement. Je tombais véritablement de mon haut et me demandais si cet homme lourd et rubicond allait ressembler, lui aussi, à tant d'autres généraux qui ignorent tout de l'Orient et s'il nous faudrait travailler encore une fois pendant six mois pour le lui enseigner. Je me rappelais Murray et Belinda dont les débuts avaient été si maladroits que notre premier mouvement ne fut pas alors de préparer une victoire, mais d'arriver simplement à ce que nos chefs nous laissassent tranquilles. Ce n'est qu'avec le temps et en faisant preuve d'une activité incessante que nous avions converti sir Archibald et son chef d'état-major à nos idées, au point que, durant leurs derniers mois de commandement, ils écrivirent au War Office pour recommander le mouvement arabe et surtout pour qu'on en confiât la direction à Fayçal. En cela ils firent preuve d'une générosité vraiment chevaleresque ; et ce fut pour nous un secret triomphe car il était impossible de voir deux hommes plus disparates que Murray et Lynden Bell : le premier, tout cerveau et griffes, nerveux, souple, changeant, et le second, le type parfait du fonctionnaire qui demeure l'esclave aveugle des préjugés et des doctrines de sa profession.

Au Caire, mes pieds chaussés de sandales glissèrent silencieusement dans les corridors tranquilles du Savoy qui menaient chez Clayton. Cet officier poussait la conscience professionnelle jusqu'à rogner sur l'heure de son déjeuner pour se remettre plus vite à sa besogne, laquelle arrivait à son bureau plus nombreuse que jamais. Lorsque j'entrai, il leva les yeux en murmurant : « Mush fadi ! » ce qui, en anglo-égyptien, signifie : occupé ; mais dès que j'eus parlé, son indifférence fit place à la surprise et il voulut bien me faire bon accueil. A Suez, la veille au soir, j'avais griffonné à la

hâte un rapport succinct ; aussi notre conversation roula-t-elle uniquement sur les questions les plus pressantes. Une heure ne s'était pas écoulée que l'amiral nous annonçait, par téléphone, que le *Dufferin* chargeait de la farine, après quoi il se mettrait aussitôt en route pour ce voyage imprévu.

Clayton retira de son coffre 1 600 livres en or qu'il fit transporter à Suez sous escorte par le train de 3 heures. Pareille avance s'imposait en toute urgence afin que Nasir pût faire face à ses dépenses. Les billets que nous avions souscrits à Bair, à Jefer et à Guweira étaient des promesses de paiement rédigées au crayon sur de simples feuilles à télégramme de l'armée et payables au porteur à Akaba. Le procédé brillait par sa simplicité, mais personne encore en Arabie n'avait osé se risquer à émettre ainsi des billets à ordre, vu que le Arabes n'ayant pas de poches dans leurs vêtements pas plus que de coffres-forts sous leurs tentes, ne pouvaient conserver ces papiers avec sécurité. Il existait donc contre notre façon de faire une grande méfiance qui demandait, pour notre bon renom, qu'on remboursât le papier en espèces le plus rapidement possible.

De retour à l'hôtel, je m'occupai de trouver des vêtements qui n'excitassent pas autant la curiosité des gens que mon accoutrement arabe. Mais mon ancienne garde-robe avait été dévorée par les mites et il me fallut trois jours pour pouvoir me montrer, mal vêtu du reste, en costume de civilisé.

Avant même qu'il me fût loisible de changer de tenue, le Commandant en chef m'envoya chercher, curieux de ce que j'aurais à lui dire. Dans mon rapport, me souvenant de Saladin et d'Obeïda, j'avais souligné l'importance stratégique des tribus de la Syrie Orientale et l'usage qu'il conviendrait d'en faire pour menacer les communications turques avec Jérusalem. Ces vues coïncidaient si bien avec ses propres ambitions qu'il voulut me jauger sans plus tarder.

L'entrevue ne manqua pas d'un certain comique, car Allenby, gros et fort, plein de confiance en lui-même, planait moralement si haut au-dessus

des contingences médiocres que le sentiment de notre petitesse n'arrivait que lentement jusqu'à son esprit. Assis dans un fauteuil, il ne me regardait pas directement, – telle était du reste sa coutume – mais de côté, comme si je l'intriguais. Il arrivait de France où, depuis des années, il était une des dents du formidable engrenage qui broyait lentement l'ennemi. Imbu à fond des idées d'Occident sur l'importance et la puissance du canon – il n'existait pas de conception plus fausse pour notre guerre d'Asie –. Allenby était déjà à demi-décidé, en sa qualité d'ancien officier de cavalerie, à faire litière des théories de la nouvelle école, dans cette Asie complètement différente, et à s'engager, à la suite de Chetwode et de Dawnay, sur cette route si usée de la guerre de manœuvres et de mouvements. Cependant il n'était rien moins que préparé à avoir devant lui quelqu'un d'aussi bizarre que mon humble personne, un petit homme aux pieds nus, embarrassé dans sa robe de soie et qui venait s'offrir à entraver la marche de l'ennemi en prêchant aux tribus du désert la Guerre Sainte contre les Turcs. Cet être étrange demandait seulement qu'on lui fournît des approvisionnements et 200 000 livres afin de raffermir les nouvelles croyances de ses néophytes et diriger leur action.

Allenby n'arrivait pas à départager le côté véridique et le côté charlatanesque du personnage. Je voyais à son regard qu'il travaillait ce problème et je ne l'aidai pas à le résoudre. Il me posa peu de questions, ne parla guère, mais il étudiait la carte pendant que je lui donnais des explications sur la Syrie Orientale et ses habitants. A la fin, il leva la tête et me regardant cette fois en face, il me dit : « Eh bien, je ferai ce que je peux pour vous. » Sur ces mots l'entretien prit fin. Je ne me rendais pas compte jusqu'à quel point je l'avais gagné à mes idées, mais l'expérience m'apprit peu à peu qu'il pensait exactement ce qu'il disait et que ce que le général Allenby pouvait faire était assez pour le plus exigeant de ses serviteurs.

13

Nous modifions le groupement de nos forces

A Clayton je laissai voir le fond de ma pensée. C'était d'après un plan établi par moi et grâce à mes efforts qu'Akaba avait été pris. Mes nerfs et mon cerveau payaient aujourd'hui la rançon de mes succès. J'étais disposé à faire encore bien davantage – je m'en sentais capable – s'il jugeait que j'avais conquis le droit d'être mon propre maître. Les Arabes prétendent que chaque individu croit que ses tiques sont des gazelles ; moi aussi, je le croyais fermement.

Clayton admit que mes tiques débordaient d'une ardeur utile, mais il objecta que le commandement effectif des Arabes ne pouvait être confié à un officier moins ancien que ses collègues. Il proposa donc que Joyce fût désigné comme gouverneur d'Akaba, suggestion qui me convenait de tout point. Joyce était un homme sur lequel on pouvait compter, eût-on le monde entier contre soi ; avec cela, calme, serein et réconfortant pour son prochain. De plus, il se montrait soucieux des hommes et des choses, amical et, quoique limité dans ses initiatives, se donnant entièrement à sa besogne.

Le reste était facile. Comme officier d'intendance nous aurions Goslett, le commerçant de Londres qui avait fait de Wejh, véritable chaos quand on le prit, une ville propre et attrayante. Les aréoplanes ne devaient pas encore être déplacés, mais les automobiles blindés pourraient partir immédiatement ainsi que le navire de garde, si l'amiral voulait bien se montrer généreux. Nous demandâmes aussitôt sir Rosslyn Wemys au téléphone : il consentit très aimablement à ce que l'*Euryalus*, son vaisseau amiral, stationnât en rade d'Akaba pendant quelques semaines.

Cette décision n'était rien moins qu'un trait de génie car, en Arabie, la puissance d'un navire s'évalue au nombre de ses cheminées et l'*Euryalus*,

qui en possédait quatre, se trouvait être l'un des rares cuirassés présents dans la mer Rouge aussi bien pourvu. Sa grande réputation porterait jusqu'aux montagnes la certitude que nous étions les victorieux. De plus, son équipage, très nombreux, nous construisit, pour se distraire et sous l'inspiration de Everard Feilding, une bonne jetée d'appontement.

En ce qui concernait les Arabes, je demandai que la ville de Wejh, avec sa population difficile et les hauts prix des denrées, fût fermée aux indigènes et qu'en outre Fayçal vînt s'installer avec toute son armée à Akaba. Je fis enfin observer que le flanc droit d'Allenby s'appuyait sur cette dernière place, située il est vrai, à 100 milles seulement de son centre, mais à 800 de la Mecque. A mesure que le succès couronnerait les efforts des Arabes, ceux-ci se rapprocheraient de plus en plus de la Palestine. Aussi était-il logique que Fayçal se transportât de la zone du roi Hussein dans les régions du nord, et qu'il devînt le chef d'une armée dans le groupe d'armées des Alliés de l'Egypte, placé sous le commandement d'Allenby.

La réalisation de ce programme comportait certaines difficultés. Fayçal accepterait-il ? Je lui en avais déjà parlé à Wejh quelques mois auparavant. Et le Haut Commissaire ? Accepterait-il aussi ? Parmi toutes les formations en campagne dans le Hedjaz, l'armée de Fayçal était la plus importante, celle qui faisait le meilleur travail ; de belles perspectives s'ouvraient encore à son activité. Aux heures les plus sombres de la révolte arabe, le général Wingate avait assumé la pleine responsabilité des événements, sa haute réputation dût-elle en souffrir. Oserions-nous lui demander de renoncer à demeurer à la tête de ce mouvement alors que nous arrivions au seuil même du succès ?

Clayton connaissait bien Wingate et ne redoutait pas de lui parler de ce projet. Le général répondit aussitôt que si Allenby pouvait usiliser Fayçal directement et utilement il se ferait un plaisir en même temps qu'un devoir de renoncer à celui-ci pour le bien de l'entreprise.

Une troisième difficulté pouvait surgir en la personne du roi Hussein. Caractère obstiné, aux idées étroites, n'était-il pas à craindre qu'il refusât de sacrifier à l'unité du commandement une vanité qui lui était chère ? Son opposition compromettrait le plan, aussi offris-je d'aller le trouver et essayer de le convaincre. En passant, j'irais voir Fayçal et obtiendrais de lui qu'il appuyât la lettre énergique que Wingate adressait au roi. Ma suggestion fut acceptée et, dès son retour à Akaba, le *Dufferin* me transportait à Djedda pour cette nouvelle mission.

Hussein vint de la Mecque et plaida *pro domo sua*, tout en se livrant aux divagations les plus extraordinaires. Mais grâce à Wilson, la décision de faire passer l'armée de Fayçal sous les ordres d'Allenby fut acceptée sans discussion, le roi Hussein saisissant cette occasion d'accentuer son complet loyalisme et sa fidélité à notre alliance. Puis, changeant de sujet et sans apporter – comme de coutume – la moindre suite dans ses idées, il se mit à nous expliquer sa position au point de vue religieux : ni fortement chiite, ni ardemment sunnite, il s'en tenait plutôt à une simple interprétation du Coran avant le schisme. Il trahissait en politique étrangère des idées aussi étroites qu'elles étaient larges lorsqu'il s'agissait de questions qui n'avaient rien de ce monde, et cela avec une tendance très accentuée – c'est du reste le propre des petits esprits – à refuser toute honnêteté à ses adversaires. Je ne tardai pas à me rendre compte de quel œil jaloux l'on voyait, à la cour de son père, la situation du moderne Fayçal et je compris avec quelle facilité ceux qui aiment à jeter la discorde pouvaient ébranler les bonnes dispositions du roi.

Tandis que nous jouions à Djedda cette intéressante partie, deux télégrammes arrivés d'Egypte vinrent brusquement troubler notre quiétude. Le premier nous avisait que les Howeitat entretenaient des relations secrètes avec Maan ; le second accusait Auda d'être de connivence dans cette trahison. Nous fûmes consternés. Le coup était rude pour Wilson qui, après avoir voyagé avec Auda, n'avait pas hésité à proclamer le parfait loyalisme de cet homme. Mais Mohammed el Dheilan était bien capable de jouer

double jeu ; quant à Ibn Jad et à ses amis, rien de permettait encore de leur accorder une confiance absolue. Nous nous préparâmes à partir immédiatement pour Akaba. En établissant le plan de défense de cette ville, Nasir et moi n'avions pas fait entrer en ligne de compte les possibilités d'une trahison.

Fort heureusement le *Hardinge*, sous pression, nous attendait en rade. Le troisième jour, au cours de l'après-midi, nous étions à Akaba où Nasir ne se doutait pas qu'il se passait quelque chose d'anormal. Je lui fis simplement part de mon désir d'aller saluer Auda ; il me prêta un méhari et un guide. Le lendemain, à l'aube, je trouvai Auda, Mohammed et Zaal réunis tous trois sous une tente à Guweira. Ils parurent embarrassés lorsque je tombai ainsi au milieu d'eux sans être annoncé, mais ils protestèrent que tout allait bien. Nous déjeunâmes ensemble comme entre amis.

Quelques Howeitat vinrent nous voir ; la conversation s'orienta avec entrain sur la guerre. Je distribuai les cadeaux du roi et leur annonçai que Nasir avait un mois de permission pour aller à la Mecque ; cette nouvelle excita leur hilarité : le roi, plein d'enthousiasme pour la révolte arabe, jugeait que tous ses serviteurs devaient s'y consacrer virilement. Aussi ne voulait-il pas autoriser les visites à la Mecque et ses pauvres soldats, tenus indéfiniment loin de leurs femmes, trouvaient très dur un service militaire aussi continu. Nous avions à maintes reprises plaisanté Nasir en lui disant que s'il prenait Akaba, il mériterait sûrement un congé, mais il n'y avait jamais cru avant la veille au soir, moment où je lui remis, de la part de Hussein, une lettre qui confirmait mes dires. En témoignage de reconnaissance, il me vendit Ghazala, cette belle chamelle digne d'un prince, admirable produit de l'élevage des Howeitat. Le fait que je possédais une pareille bête me fit jouir d'une grande considération auprès des Abu Tayi.

Lorsque nous eûmes déjeuné, je congédiai mes visiteurs sous le prétexte que j'avais besoin de me reposer ; après quoi, brusquement, je demandai à

Auda et à Mohammed de venir visiter avec moi le fort en ruines et le réservoir d'eau. Une fois loin de toute oreille indiscrète, je fis allusion à la correspondance qu'ils entretenaient avec les Turcs. Auda se mit à rire, Mohammed parut indigné. Finalement ils m'expliquèrent tout au long que Mohammed avait pris le sceau d'Auda et écrit au gouverneur de Maan pour lui proposer d'abandonner la cause du chérif. Les Turcs acceptèrent avec joie, s'engageant à récompenser généreusement le transfuge. Quant à Auda, lorsqu'il eut connaissance de l'affaire, il alla surprendre sur la route le messager qui venait de Maan et s'empara de tous les présents que les Turcs envoyaient à Mohammed ; maintenant il refusait de partager le butin avec son véritable destinataire. Nous fîmes des gorges chaudes de cette aventure burlesque ; mais, par derrière, il y avait autre chose.

Mes compagnons étaient irrités de n'avoir encore reçu aucun renfort en hommes et en artillerie et très surpris que la prise d'Akaba ne leur eût valu aucune récompense. Comment, demandèrent-ils, avais-je appris leurs agissements ? Jusqu'à quel point étais-je renseigné ? Nous glissions sur une pente dangereuse. Je me jouai de leur peur en affectant une gaîté qui ne semblait pas de mise en ce moment. Je citai en riant, comme venant de moi, des phrases entières des lettres qu'ils avaient échangées avec l'ennemi. Je créai ainsi l'ambiance morale désirée.

Incidemment je leur fis part de l'arrivée prochaine de Fayçal avec toutes ses troupes. De plus, Allenby envoyait à Akaba des fusils, des canons, de hauts explosifs et des livres sterling. Enfin, j'insinuai qu'Auda avait sans doute actuellement de lourdes dépenses de réception et d'hospitalité. Ne lui serait-il pas agréable de recevoir dès maintenant, pour soulager ses charges, un à-compte sur le cadeau important que Fayçal allait lui faire à son arrivée ? Auda, dans un éclair, aperçut des profits intéressants et immédiats, il comprit que la venue du chérif lui serait très fructueuse et se dit, qu'après tout, les Turcs seraient toujours là, si les autres sources de gain venaient à manquer. Il consentit donc, de très bonne grâce, à accepter

mon avance et, avec celle-ci, d'entretenir les bonnes dispositions des Howeitat et de les bien nourrir.

Le soleil allait se coucher. Zaal avait fait tuer un mouton. Redevenus les meilleurs amis du monde, nous y fîmes honneur à notre repas du soir. Puis je me remis en selle et partis accompagné par Mufaddhi – qui devait rapporter la somme destinée à Auda – et par Abd el Rahman, serviteur de Mohammed qui me chuchota que son maître recevrait avec joie le moindre présent que je voudrais le charger de rapporter en secret. Dès mon arrivée à Akaba je réveillai Nasir afin de passer en revue avec lui ces derniers incidents. Profitant ensuite d'un petit canot abandonné, je ramai depuis la jetée *Euryalus* jusqu'à l'*Hardinge* au moment même où l'aube commençait à poindre sur les montagnes de l'Ouest.

Je descendis dans les ponts inférieurs du navire et, après avoir pris un bain, je dormis jusqu'au milieu de la matinée. A ce moment le bateau filait à toute vapeur le long du golfe resserré, à destination de l'Egypte. Mon apparition sur le pont fit sensation, car personne n'avait cru qu'il me fût possible d'aller à Guweira, d'y terminer mes affaires et d'être de retour assez tôt à Akaba pour sauter dans le navire en partance.

Nous avions téléphoné au Caire que la situation à Guweira était tout à fait bonne et que nulle part il n'existait de tentatives de trahison. Pareille affirmation était évidemment un peu risquée, mais puisque l'Egypte assurait notre existence en se privant elle-même, nous devions, en bonne politique, atténuer la vérité afin de garder confiante notre mère nourricière et conserver auprès d'elle une certaine auréole. La foule veut des héros comme dans les livres ; elle ne comprendrait pas combien plus humain était Auda qui, après la bataille et la tuerie, se sentait ému devant un ennemi vaincu, exposé à cette heure à être tué ou épargné, suivant l'impulsion du moment. Jamais un ennemi n'était aussi attirant pour cet homme du désert qu'alors qu'il le tenait à sa merci, entre ses griffes.

14

Nous harcelons l'ennemi

Le vaisseau remontait le golfe d'Akaba. Fayçal débarqua accompagné de Jafaar, de son état-major et de Joyce, notre fée-Providence. En même temps nous arrivaient des autos blindées, Goslett, des cultivateurs égyptiens et des milliers de soldats. Pour réparer six semaines d'inaction, Falkenhayn était venu apporter ses conseils aux Turcs : sa belle intelligence les rendrait sans doute plus dignes de notre résistance. La région de Maan constituait un commandement spécial confié à Behjet, l'ancien commandant de la région du Sinaï. Il avait 6 000 fantassins, un régiment de cavalerie et d'infanterie montée. Sous son impulsion Maan s'était ceinturé de défenses qui devaient rendre la place imprenable, tout au moins aux yeux des gens hypnotisés par la guerre de mouvement. Des avions partaient chaque jour en reconnaissance et un grand dépôt d'approvisionnements venait d'être constitué.

A ce moment, les Turcs ayant terminé leurs préparatifs, commençaient à avancer dans la direction de Guweira : leur objectif était évidemment d'atteindre Akaba par la meilleure route. Deux mille hommes d'infanterie poussèrent jusqu'à Aba el Lissan et fortifièrent cette position. La cavalerie se posta à l'extérieur de façon à prévenir une démonstration éventuelle des Arabes du côté de l'ouadi Musa.

Cette nervosité de l'ennemi était notre mot d'ordre. Nous nous amuserions avec eux et, renversant les rôles, nous les refoulerions dans cet ouadi hérissé d'obstacles naturels si formidables que le facteur humain, même en s'y défendant aussi mal que possible, pourrait encore résister à toute attaque.

Pour faire mordre à l'hameçon, nous mîmes en mouvement les Arabes des environs de Delagha. Les Turcs, pleins d'ardeur, se jetèrent sur l'appât et subirent des pertes cruelles. Nous fîmes infatigablement ressortir auprès de ces paysans de l'ouadi Musa l'importance du butin que venaient d'amasser leurs rivaux de Delagha. Maulud, le vieux cheval de bataille, alla se poster avec son groupe de fantassins montés dans les ruines célèbres de Pétra. Les Liathena, encouragés par l'exemple, commencèrent, sous les ordres de Khalil, leur cheik à un œil, à faire des raids sur le plateau d'où, à la suite de deux ou trois opérations heureuses, ils ramenèrent des animaux de selle et de bât ainsi que les armes des convovoyeurs. Cet exercice se poursuivit pendant plusieurs semaines, excitant au plus haut point la rage de l'ennemi.

Nous pouvions aussi, pour notre part, causer de sérieux dommages aux Turcs en demandant au général Salmond de prescrire les raids aériens à grande distance qu'il nous avait promis contre Maan. L'entreprise présentait d'assez grosses difficultés, aussi avait-il choisi à cet effet Stent et d'autres pilotes éprouvés de Rabigh et de Wejh en leur recommandant de faire de leur mieux. Ils avaient l'expérience des atterrissages forcés en plein désert et savaient se diriger sur un objectif inconnu à travers des montagnes négligées par les cartographes. Stent parlait admirablement l'arabe, il était plein de ressources et accoutumé à accomplir de véritables tours de force sur son appareil. En l'occurrence, il donna l'ordre de voler bas, pour mieux assurer la visée sur le point de chute voulu. Il arriva sans peine au-dessus de Maan, d'où il lança 32 bombes sur la gare et ses abords qui ne s'attendaient certes pas à une surprise de ce genre. Dans les baraquements, deux projectiles tuèrent 35 hommes et en blessèrent 50. Huit autres frappèrent la remise des machines et les hangars, infligeant de graves dommages au matériel roulant ainsi qu'aux marchandises. Une bombe, tombée dans la cuisine du général, écharpa le cuisinier et mit une fin imprévue au déjeuner. Enfin, l'aérodrome en reçut quatre pour sa part. Malgré le tir de l'artillerie turque, nos pilotes rentrèrent sains et saufs, – leurs appareils intacts –, au terrain d'atterrissage établi temporairement à Kuntilla, au-dessus d'Akaba.

L’après-midi fut consacrée à remettre au point la machinerie, et les aviateurs passèrent la nuit sous les ailes de leurs appareils. Le lendemain à l’aube, ils s’envolaient de nouveau, trois d’entr’eux se dirigeant sur Aba el Lissan où la vue d’un vaste camp bien installé avait séduit Stent. Ils bombardèrent les lignes de chevaux, – ceux-ci brisèrent leurs attaches et s’enfuirent sous le coup d’une panique folle – endommagèrent les tentes et dispersèrent les Turcs. Comme la veille, ils volèrent bas ; quelques projectiles les touchèrent, mais sans causer aucune blessure mortelle. Bien avant midi, ils rentraient à Kuntilla.

Stent décompta la quantité de bombes et de pétrole qui lui restait et jugea qu’il était en mesure de tenter un dernier effort pour découvrir l’emplacement des canons qui les avaient ennuyés pendant la matinée. Les aviateurs partirent dans la pleine chaleur de midi. Les charges, très lourdes, ne leur permirent pas de prendre de la hauteur. Ils arrivèrent ainsi assez étourdiment au-dessus d’une crête, derrière Aba el Lissan, à 300 mètres environ en bas de la vallée, et prirent par surprise les Turcs, fidèles à leur sieste méridienne. Nos aviateurs lancèrent 30 bombes : l’une fit taire la batterie, les autres tuèrent par douzaines hommes et animaux. Puis, les appareils prirent leur essor et rentrèrent à el Arish. Les Arabes se réjouirent de ce succès tandis que les Turcs devenaient sérieusement inquiets. Behjet Pacha fit creuser des abris par ses hommes et, lorsque ses avions eurent été remis en état, il les disposa, innocemment, bien en évidence sur le plateau, pour la défense du camp.

Par la voie de l’air, nous venions de troubler la quiétude des Turcs ; par des raids irritants nous les faisions tomber dans le piège d’un faux objectif ; notre troisième ressource pour ruiner leur offensive consistait à mettre à mal la voie ferrée. Le besoin qu’ils en avaient leur ferait éparpiller les troupes destinées à l’attaque, et celles-ci seraient ainsi absorbées par un service de protection. En conséquence, nous préparâmes plusieurs destructions pour le milieu de septembre.

Je résolus en plus de réaliser une vieille idée qui consistait à disposer des mines susceptibles d'exploser sous les trains en marche. Les engins automatiques ne m'offrant pas de certitudes suffisantes, j'avais imaginé un procédé plus direct qui permettait une mise de feu par l'électricité au moment même du passage d'une locomotive. Les sapeurs britanniques encouragèrent mes essais, tout spécialement le général Wright, l'un des principaux officiers du Génie détachés en Egypte. Il m'envoya les appareils nécessaires, un exploseur et un câble isolé. Ainsi pourvu, je me rendis à bord du *Humber*, notre nouveau stationnaire et me présentai à son commandant, le capitaine Snagge.

Snagge avait eu la chance de tomber sur un bon navire. Le *Humber*, construit pour le Brésil, était beaucoup plus confortablement aménagé que les monitors britanniques, et nous nous trouvions doublement favorisés par sa présence ici comme par celle de son commandant, l'hospitalité en personne. Snagge, d'un esprit naturellement chercheur, suivait avec intérêt ce qui se passait à terre, même lorsqu'il ne s'agissait que de nos petites misères. Il voyait en tout le côté comique ; à entendre le récit d'une déconvenue, il souriait. Une bonne histoire me valait un bain chaud, du thé servi avec tous les accessoires qui agrémentent ce breuvage, sans le moindre soupçon de sable du désert. La bonté de Snagge et son aide nous évitèrent de courir jusqu'en Egypte pour des réparations et nous permirent, pendant des mois et des mois de déceptions vaines, des opérations plus ou moins fructueuses contre les Turcs.

L'exploseur se trouvait emballé dans une énorme boîte blanche très lourde et fermée à clef, qu'il nous fallut fendre pour retirer l'appareil. On descendit celui-ci dans les soutes ; il paraissait intact et, après avoir fermé sur lui un circuit au moyen de deux fils conducteurs, nous eûmes le plaisir de constater que le courant passait très normalement.

Je me mis alors en quête de détonateurs que j'essayai de faire exploser ; je ne pus y réussir, et nous étions en train de nous désoler lorsque Snagge

eut l'idée de faire appeler l'un de ses canonniers, excellent électricien, qui, sans hésiter, conseilla d'employer des détonateurs électriques spéciaux dont six se trouvaient sur le bateau. On nous en donna trois ; nous en réunîmes un à l'exploseur et, au coup de poing, l'explosion se produisit magnifiquement. Alors je me sentis maître de mon appareil : j'en comprenais bien le mécanisme. Il n'y avait plus qu'à s'occuper des détails du raid.

Le meilleur point d'attaque – c'est-à-dire celui où un succès de notre part produirait les plus gros effets – semblait être Mudowwara, station de ravitaillement d'eau située à 80 milles au sud de Maan. La destruction d'un train à cet endroit causerait à l'ennemi de graves embarras. J'entendais composer mon équipe d'exécution avec des Howeitat déjà éprouvés auxquels j'adjoindrais, à titre d'essai, trois paysans du Hauran que j'avais engagés pour mon service particulier. Or, en raison de la nouvelle importance stratégique de la région du Hauran, il était indispensable que nous en possédions bien le dialecte, tout en nous mettant aussi au courant de l'organisation politique de ses tribus et de tout ce qui provoquait des dissensions entre elles. Il nous fallait connaître les noms des principaux habitants et les grandes voies de pénétration. Ces trois hommes, Rahail, Assaf et Hemeid me mettraient, sans même s'en douter, au courant de leurs affaires de famille pendant que je les ferais bavarder en cours de route.

Pour nous rendre maîtres du train après l'explosion, nous devions nous procurer des canons et des mitrailleuses ; pourquoi pas, à la rigueur, des mortiers de tranchée et des canons Lewis ? En conséquence, l'Egypte choisit deux excellents sergents-instructeurs pris à l'Ecole de Zeitun : ils viendraient à Akaba apprendre aux Arabes comment se servir de ces engins. Snagge les hospitalisa à bord de son bateau, car nous n'avions pas encore à terre de campement aménagé.

Ils s'appelaient peut-être Yells et Brooke, mais pour nos gens, ils étaient Lewis et Stokes, du nom de leur matériel respectif. Lewis, Australien, était

grand, mince, sinueux ; son corps souple ondulait en des courbes qui n'avaient rien de militaire. Sa figure dure, aux sourcils arqués et au nez de vautour, faisait bien ressortir la caractéristique australienne, cet air téméraire qui masque la ferme volonté d'agir vite et bien. Stokes, fermier anglais, corpulent et trapu, avait l'aspect d'un ouvrier, silencieux d'habitude et toujours à l'affût d'un ordre auquel il obéirait sur le champ.

Lewis, à l'imagination débordante, ne savait pas contenir sa joie en présence d'un ouvrage bien fait. Stokes ne risquait jamais une opinion qu'après l'action : alors il tourmentait sa casquette en réfléchissant, puis il expliquait les fautes commises et le moyen de les éviter une autre fois. Tous deux étaient des hommes admirables. En un mois, sans parler la même langue, sans interprète, ils s'entendirent à merveille avec leurs élèves auxquels ils enseignèrent à se servir de leurs armes avec une précision suffisante. Nous n'en demandions pas davantage : une instruction empirique semblait plus en rapport avec l'esprit de nos raids que des connaissances théoriques complètes.

A mesure que nous travaillions à organiser notre expédition, nos appétits croissaient. La station de Mudowwara semblait vulnérable : 300 hommes pourraient l'enlever par surprise dans une attaque brusquée. Le succès serait d'importance, vu que son puits profond était le seul point d'eau dans le secteur inhospitalier situé au sud de Maan. Sans ce moyen de ravitaillement le service des trains à travers cette zone se compliquerait singulièrement.

Lewis, l'Australien, voyait également grandir ses ambitions. Un jour il m'avoua qu'il désirait vivement, ainsi que Stokes, prendre part à ce raid. Cette nouvelle suggestion n'était pas pour me déplaire. Avec eux, la partie technique serait assurée pendant que se ferait l'attaque du blockhaus. De plus, les deux sergents en avaient grande envie et le travail assidu auquel ils venaient de se consacrer méritait bien une récompense. Ils furent avertis que ce n'était pas précisément une partie de plaisir. En route nous n'avions

cure des règlements militaires et, dès que nous aurions quitté le bord de la mer, ils ne pourraient compter sur le moindre adoucissement, pas plus en ce qui concernait la marche que s'il s'agissait de l'alimentation ou de la bataille. En venant avec nous, ils abandonnaient leur confort et les privilèges dont jouit le soldat britannique pour partager la dure existence des Arabes – mais non le butin – et pour subir le sort commun au point de vue de la nourriture et de la discipline. Qu'il m'arrivât personnellement un accident et leur ignorance de la langue arabe les placerait dans une situation difficile.

Lewis répondit que c'était précisément cet étrange imprévu de l'existence qui l'attirait. Stokes déclara que, du moment que nous étions capables d'accomplir ce raid, il devait l'être également. Si bien que je leur prêtai deux de mes meilleurs chameaux aux sacoches bien bourrées de bœuf de conserve et de biscuit et, le 2 septembre 1917, nous remontions ensemble l'ouadi Itm pour prendre au passage, à Guweira, les Howeitat d'Auda.

Par égard pour les sergents et afin de les aguerrir progressivement, on en usa d'abord moins durement que je ne l'avais fait prévoir. Nous marchâmes sans nous hâter tant que nous nous trouvâmes en dehors de la zone critique. Aucun d'eux n'étant encore monté à méhari, on courait le risque de les voir succomber à la terrible chaleur que dégageaient les parois dénudées des masses granitiques de l'Itm, avant même le commencement de l'opération. Le mois de septembre est une mauvaise période pour les raids. Quelques jours auparavant, à l'ombre des palmeraies d'Akaba, le thermomètre F. marquait 120 (50 degr. centigr.). Aussi, vers le milieu de la journée, l'on fit halte au pied d'une falaise et, dans la soirée, nous nous contentâmes d'aller bivouaquer à 10 milles plus loin.

Le lendemain matin il faisait déjà très chaud pendant que nous approchions de Guweira à travers la plaine de sable parsemée de broussailles gris-vert, reposantes à l'œil, lorsque brusquement notre

attention fut attirée par le bourdonnement d'un moteur. D'un bond la colonne abandonna la route découverte et se dispersa dans les terrains voisins : là, nos chameaux, perdus dans les taches sombres et irrégulières des buissons, pouvaient échapper à la vue des aviateurs ennemis, car les charges à la gélatine, éminemment destructrices – mon explosif favori – tombant au milieu de notre convoi, auraient constitué un bien mauvais voisinage pour les nombreuses bombes à l'ammonal de Stokes et pour tout le matériel de bombardement que nous transportions. Chacun demeura en selle, immobile, tandis que nos bêtes broutaient les quelques tiges à leur portée. Lorsque l'ennemi eut par deux fois tourné en cercle autour du piton de Guweira et lancé trois grosses bombes qui éclatèrent avec un bruit terrible, nous reprîmes la marche.

Au camp de Guweira, l'aréoplane était le régulateur de la journée. Les Arabes, levés comme toujours avant l'aube, attendaient son arrivée. Mastur installait un esclave au sommet du pic pour donner le premier signal d'alarme. Lorsque approchait l'heure habituelle du raid, les Arabes se rendaient en flânant près du rocher : ils affectaient de causer avec une parfaite indifférence. Puis chacun grimpait sur le point des pentes qu'il préférait. Mastur gravissait ensuite les hauteurs, accompagné de ses esclaves lesquels apportaient un tapis et du café en train de mijoter sur un petit fourneau portatif. Dans un renfoncement de la roche abrité du soleil, Mastur et Auda s'asseyaient et bavardaient jusqu'à ce que les premiers bruits du moteur, répercutés dans les gorges du Shtar, eussent provoqué chez ces gens massés dans tous les coins et replis de la montagne, un léger frémissement d'excitation.

Alors chacun se pressait contre les parois rocheuses, attendant en silence que l'ennemi eût vainement tourné en cercle au-dessus de ces étranges roches cramoisies parsemées de milliers d'Arabes aux vêtements clairs, nichés comme des aigles dans les moindres fissures de la roche. Suivant le jour de la semaine, l'aéroplane jetait 3, 4 ou 5 bombes. Les explosions dégageaient une fumée épaisse qui demeurait d'abord accrochée

au sol d'un vert de sauge. Puis ces lourdes couches se séparaient les unes des autres comme le feuilletage d'un gâteau ; pendant quelques minutes elles se tordaient dans une atmosphère sans vent pour s'élever bientôt en larges spires qui s'évanouissaient lentement dans l'air. Tout en étant persuadés de l'absence de tout danger, nous ne pouvions nous empêcher de retenir notre souffle au bruit de ce moteur évoluant au-dessus de nos têtes et à celui des projectiles dont le sifflement de la chute arrivait jusqu'à nos oreilles.

Nous quittâmes avec joie le bourdonnement et l'agitation nerveuse de Guweira. Dès que nous eûmes semé en route l'essaim de mouches qui nous faisait escorte, on fit halte. En vérité, il n'était pas besoin de se presser, et nos deux malheureux compagnons tâtaient d'une chaleur telle qu'ils n'en avaient jamais encore subie : l'atmosphère étouffante nous emprisonnait les visages comme eût fait un masque de métal. Admirables dans leur volonté tenace de ne pas parler de leur souffrance, les deux sergents étaient résolus, pour ne pas faillir à l'esprit de l'entreprise, à tout endurer aussi stoïquement que les Arabes. Or, en observant ce mutisme absolu, nos sergents allaient très au-delà de leurs engagements. Seule, leur ignorance de la langue indigène les rendit braves plus que nécessaire, car les Arabes eux-mêmes se plaignaient bruyamment de l'implacable soleil et du manque d'air. Mais rien ne pouvait être plus salutaire qu'un pareil effort et, pour encourager mes nouveaux venus, je tournoyais çà et là autour du convoi, comme si je m'amusais.

On continua à marcher jusqu'au soir, puis nous nous arrêtâmes pour la nuit sous le couvert épais de quelques tamaris. L'emplacement du bivouac était très beau : derrière nous s'élevait une falaise haute de 400 pieds environ dont la roche se teintait de rouge foncé sous les derniers rayons du soleil. A nos pieds s'étalait un sol de boue fauve, aussi dur et peu sonore que du pavage de bois, absolument plat sur une distance d'un mille et demi au moins de chaque côté. Sur l'un de bords de cette sorte de lac solidifié croissaient des tamaris. Sous l'action de la sécheresse et des rayons solaires,

leurs tiges clairsemées, à la frondaison naturellement verdâtre, avaient tourné au vert argenté caractéristique des feuilles de l'olivier.

Nous nous dirigions vers Rumm, le point d'eau septentrional de la région des Beni Atiyeh. Je me sentais ému à la pensée d'arriver bientôt en cet endroit dont le Howeitat lui-même, peu sentimental de son naturel, m'avait vanté le charme. Ainsi donc la matinée du lendemain allait nous offrir quelque chose de nouveau ! Or, très tôt, alors que les étoiles brillaient encore de tout leur éclat, je fus réveillé par Aid, le modeste chérif Harithi qui nous accompagnait. Se faufilant auprès de moi, il me dit d'une voix sépulcrale : « Seigneur, je suis devenu aveugle ! » Je le fis étendre sur une couverture et m'aperçus qu'il frissonnait comme s'il avait froid, mais tout ce que je pus obtenir de lui quand je le questionnais, ce fut que s'étant réveillé pendant la nuit, il constata qu'il n'y voyait plus et qu'il ressentait des douleurs dans les yeux : les rayons du soleil les avaient brûlés.

Le jour commençait à peine lorsque la colonne s'engagea entre deux grands pics de grès, puis elle arriva devant un long glacis doucement incliné qui descendait des montagnes en forme de dôme que nous avions devant nous. Le sol était couvert de tamaris : le commencement de la vallée de Rumm, m'expliqua-t-on. Sur notre gauche se développait au loin un mur de roches dont les ondulations, de 1 000 pieds de haut, se terminaient d'un côté vers le milieu de la vallée, tandis que sur la droite, la falaise allait rejoindre une ligne de collines abruptes, très accidentées et de coloration rougeâtre. Nous remontâmes directement la pente en nous frayant un passage à travers des taillis aux tiges cassantes.

A mesure que nous avancions, la broussaille se groupait en fourrés épais et les masses de feuillage prenaient une coloration verte plus accentuée : leurs teintes pures s'avivaient au voisinage des petites dunes qui enserraient les massifs et dont le sable fin se paraît d'un rose délicat et gai. La montée s'adoucit peu à peu et bientôt nous débouchâmes sur une plaine onduleuse encerclée de falaises énormes. A droite, les montagnes

devenaient plus hautes, plus effilées au sommet, tandis que, de l'autre côté et leur faisant pendant, se dressait un mur abrupt et massif de couleur rouge. Entre leurs extrémités s'ouvrait un col de 2 milles de largeur et, à partir de ce passage, leurs lignes de faîte, se développant à 1 000 pieds environ au-dessus de nos têtes, couraient parallèlement l'une à l'autre et dessinaient pendant des milles un vaste couloir.

Ces sortes de remparts n'étaient pas continus : ils se trouvaient sectionnés en roches à pic, tels de gigantesques monuments alignés tout au long de cette rue de géants. Des allées profondes, larges de 50 pieds, les séparaient les uns des autres et, sur les sommets aux plans largement dessinés par l'érosion éolienne, s'ouvraient d'énormes renfoncements de forme circulaire, des baies aux contours variés qui mettaient à nu les couches successives de stratification aussi nettement que sur les coupes théoriques des ouvrages de géologie. Au-dessus des précipices, des cavernes ouvraient des bouches incurvées comme des cintres de fenêtres, d'autres plus basses, demeuraient béantes comme d'énormes portes. De longues coulées noires couraient dans l'ombre le long des parois pendant des centaines de pieds, pareilles à ces traînées de couleur indécise qui souillent les murs de certaines de nos usines ou de nos habitations. Les falaises étaient coupées de stries verticales sur leurs parois de roche granulaire qui émergeaient, à 200 pieds de hauteur, de gigantesques éboulis composés de pierre concassée aux colorations plus sombres et d'un calcaire plus dur. Le talus ainsi formé ne se développait pas comme ces larges ondulations qui se rencontrent dans les éboulis de grès, mais il était formé d'une succession de petits ressauts couverts de pierres branlantes, rappelant vaguement des murs de soutènement.

Les sommets à pic couronnés de dômes aux teintes d'un rouge moins vif que le corps de la montagne, étaient plutôt gris, et percés de trous peu profonds. Ils donnaient l'impression d'une sorte d'architecture byzantine, et nous avancions dans ce chemin dont la solennelle grandeur dépassait tout ce que l'on peut imaginer. Les armées arabes eussent été comme perdues dans

cette immensité et entre les deux parois rocheuses une escouade entière d'avions aurait pu tourner aisément et en bon ordre. Notre modeste caravane, consciente de son infinie petitesse devant cette grandeur de la nature, cheminait silencieusement, comme si elle était honteuse d'étaler sa médiocrité devant d'aussi prodigieuses montagnes.

A mesure que nous avancions, les perspectives devenaient plus grandes encore et d'un dessin plus admirable, jusqu'au moment où, à droite, une brèche s'ouvrit sur une nouvelle merveille. L'ouverture, large peut-être de 300 mètres – simple crevasse pour une falaise de telles dimensions – conduisait à un amphithéâtre de forme ovale, de proportions modestes à l'entrée, mais qui s'élargissait plus loin en deux lobes creusés à droite et à gauche. Les parois en étaient à peu près verticales comme dans tout le système montagneux du Rumm, mais leur hauteur paraissait d'autant plus formidable que le cirque s'étalait dans le fond, au centre même de la cavité, et à le voir maintenant si petit, les cimes qui l'entouraient semblaient plus écrasantes encore.

Le soleil avait disparu derrière le mur occidental, mais ses dernières lueurs inondaient d'un éclat rougeâtre les parois de l'entrée et embrasaient la masse des falaises situées de l'autre côté de la grande vallée. Le sol de l'amphithéâtre était fait de sable humide et couvert d'arbrisseaux tandis que les parties basses de son enceinte gigantesque se trouvaient noyées dans des talus d'éboulis composés de roches aux formes arrondies, grandes comme des maisons et comparables parfois à une forteresse entière qui, dégringolant des hauteurs, serait venue s'écraser sur ces pentes. Devant nous un sentier, au sol décoloré par l'usage, zigzaguait jusqu'à la naissance des éboulis, et là il continuait en n'offrant plus qu'une circulation précaire, le long d'une petite dépression où poussaient quelques arbustes touffus. Des cris étranges nous arrivaient des anfractuosités de la roche cachées par cette végétation ; c'étaient les échos du cirque qui renvoyaient en une musique bizarre les cris que poussaient les indigènes occupés à abreuver leurs

chameaux aux sources qui sortaient de la montagne à 300 mètres au-dessus de nous.

Mohammed se dirigea vers le lobe de gauche. Tout au fond, l'ingéniosité des Arabes avait créé un terre-plein sous un gros surplomb de roche : nous nous y installâmes et le convoi fut déchargé. L'obscurité arriva très vite en ce lieu si bien abrité et nous sentîmes sur nos épidermes, brûlés par le soleil, le froid d'une atmosphère surchargée d'humidité. Les Howeitat, qui avaient en consigne les explosifs, rassemblèrent leurs bêtes ; puis, s'amusant à crier pour éprouver l'écho, ils les conduisirent en haut à l'abreuvoir, en prévision de leur prochain retour à Guweira. Après avoir allumé des feux, on fit cuire du riz pour corser le bœuf des sergents, et mes hommes préparèrent mon café en l'honneur des visites qui nous arriveraient.

Les Arabes, campés autour des sources, nous ayant vus entrer, accouraient aux nouvelles. En une heure, nous eûmes autour de nous les chefs des clans Darausha, Zelebani, Zuweida et Togatga : on se livra à de longs palabres qui manquaient de gaîté. Aid, le chérif, avait le cœur trop gros depuis la perte de sa vue pour me remplacer dans la corvée des réceptions, et une pareille tâche comportait trop de qualités spéciales pour que je pusse la bien remplir tout seul.

15

Nous faisons sauter un train

Le 18 septembre 1917, dès l'aube, nous sortions du Rumm, Aid, le chérif aveugle, insista pour nous accompagner, affirmant que même s'il ne pouvait plus faire le coup de feu depuis la perte de ses yeux, il ne s'en tenait pas moins bien en selle. Si Dieu favorisait nos entreprises, il prendrait congé de Fayçal en plein succès et retournerait chez lui sans trop de chagrin pour y achever une existence dépourvue de charme. Zaal conduisait ses 25 Nowasera, cavaliers venus d'un clan qui appartenait à Auda et renommés dans tout le désert pour la haute qualité de leurs méharas. Ici, ils se plaisaient à s'appeler mes hommes, séduits qu'ils avaient été par mon endurance de cavalier.

Le vieux Motlog el Awar, propriétaire de el Jedha, la plus belle naga de tout le Nord de l'Arabie et monté sur elle, cheminait à notre avant-garde. Nous considérions cette magnifique chamelle avec des yeux fiers ou avides, selon les rapports plus ou moins amicaux que nous avions avec son maître. Ma Ghazala, de taille plus grande et d'un port plus noble, trottait plus vite, mais son âge lui interdisait désormais de galoper. Toutefois, elle était la seule du groupe, ou même de cette partie du désert, qui pût être comparée à el Jedha, et le prestige de la bête rejaillissait sur moi, son propriétaire.

Le reste de notre bande cheminait par groupes isolés, sans aucun ordre. Nos Arabes refusaient de causer les uns avec les autres : je dus me résigner tout le jour à faire la navette le long de la colonne, adressant la parole à un cheik renfrogné, puis à un autre, m'efforçant de rapprocher ces gens qui se détestaient, de façon à ce que, lorsque sonnerait l'heure de l'action, il existât chez tous mes combattants un sentiment de solidarité. En ce moment ils n'étaient d'accord que pour se refuser à tenir compte des injonctions de Zaal quant à l'ordre de la marche, bien que cet Arabe fût reconnu pour le

plus intelligent et le plus expérimenté des guerriers. A mon avis, il était le seul auquel on pût s'en rapporter hors de notre présence. Quant aux autres, j'avais le sentiment que ni leurs paroles, ni leurs conseils, pas même peut-être leurs fusils n'étaient sûrs.

La halte de midi se fit dans un endroit fertile. La dernière pluie du printemps, arrosant les pentes sablonneuses, avait fait pousser d'épaisses touffes de gazon argenté dont nos chameaux se montraient très friands. La température était douce, agréable comme celle du mois d'août en Angleterre et nous flânâmes, satisfaits, enfin libérés de nos appétits querelleurs des jours qui avaient précédé le départ et de cette légère dépression nerveuse, inévitable lorsque l'on abandonne une installation quelconque, même temporaire. L'homme, dans les circonstances où nous nous trouvions, prend si facilement racine.

Vers la fin de la journée, après être descendus, en serpentant, de la montagne, nous pénétrâmes dans une vallée étroite, bordée de falaises de grès de hauteur modérée et, avant le coucher du soleil, nous nous trouvions sur une autre plaine au sol couvert d'une boue jaune, tel que celui qui avait été un si beau prélude à la merveille du Rumm. Nous campâmes sur la lisière. La peine que je m'étais donnée pendant l'étape portait ses fruits. Le bivouac s'installa en trois groupes seulement, autour de beaux feux pétillants de branches de tamaris. Près de l'un d'eux soupaient mes hommes ; au second se trouvait Zaal, et le reste des Howeitat formait cercle autour du troisième. Assez tard dans la soirée, lorsque tous les chefs se furent bien lestés de viande de gazelle et de galettes chaudes, il devint possible de les réunir auprès de mon foyer neutre et de discuter posément la marche à suivre pour le lendemain.

Nous devions, semblait-il, faire l'abreuvoir, à l'heure où le soleil se couche, au puits de Mudowwara, à 2 ou 3 milles de la station du même nom, dans une vallée à l'abri des vues. Puis, au crépuscule, nous pourrions avancer du côté de la gare pour l'examiner et voir si, malgré nos faibles

effectifs, il serait possible de tenter un coup de mains sur ses installations. J'étais fortement de cet avis – en dépit de l'opinion dominante – car ce point constituait, de beaucoup, l'un des endroits les plus critiques de la ligne. Les Arabes ne s'en rendaient pas compte, leurs cerveaux ne pouvaient envisager l'ensemble du front turc et le problème de son ravitaillement. Dans tous les cas, l'accord existait moralement entre nous, et chacun se retira l'âme plus sereine et mieux disposée au sommeil.

Départ dès le matin sans d'autre repas, car nous n'avions que six heures de marche devant nous. Après avoir traversé la plaine de boue sèche, nous atteignîmes un sol plat recouvert de cailloux en calcaire dur auxquels se mêlait du silex brun en morceaux roulés et usés par le temps. A la suite venait une succession de collines basses ; sur leurs pentes abruptes s'apercevaient parfois des poches de sable doux déposé par le vent. Nous remontâmes des vallées peu profondes et, après avoir dépassé les lignes de faîte, nous rencontrâmes des dépressions pareilles d'où nous sortîmes par une passe difficile encombrée de monceaux de pierres, pour nous retrouver dans la pleine lumière du soleil au milieu d'une plaine d'une vaste étendue. De temps à autre le terrain était coupé par des dunes peu élevées diversement orientées.

La halte de midi se fit dès notre entrée dans la région accidentée, et ainsi nous arrivâmes au puits avant la nuit. En fait de puits, nous ne trouvâmes qu'une mare de quelques mètres à peine de superficie située dans un bas-fond dont le sol était tapissé de sable et de grandes dalles de silex. L'eau stagnante, peu engageante, disparaissait sous une épaisse couche de dépôts verdâtres au milieu desquels on distinguait de larges taches d'aspect graisseux. Les Arabes nous expliquèrent que les Turcs avaient jeté des chameaux morts dans cet étang pour en corrompre les eaux ; mais bien du temps s'était écoulé depuis lors et les effets de cette pourriture devaient être maintenant très atténués.

Quoi qu'il en fût, nous ne pouvions nous procurer sur place d'autre boisson avant la prise hypothétique de Mudowwara. Chacun remplit donc ses outres. Pendant qu'on procédait à cette opération, l'un des Howeitat glissa sur le bord mouillé de la mare. Le tapis vert se referma sur sa tête comme une vague d'huile et le malheureux disparut. Mais il revint bientôt à la surface et, respirant à pleins poumons, il sortit de ce liquide nauséabond au milieu de nos rires ; il laissait derrière lui un trou noir d'où jaillit aussitôt une véritable gerbe d'odeurs infectes ; ces relents pestilentiels de viande pourrie, demeurés d'abord en suspens autour de nous, se répandirent bientôt dans toute la vallée d'une façon déconcertante.

Au crépuscule, accompagné de Zaal, des sergents et de quelques hommes, je me faufilai doucement en avant. En une demi-heure nous nous trouvions sur la dernière crête, en un endroit où les Turcs avaient creusé des tranchées renforcées de parapets en pierres sèches. Par cette nuit sombre de nouvelle lune aucun soldat ne gardait ces organisations défensives. Plus loin en contre-bas se trouvait la station, aux portes et fenêtres vivement éclairées ; des lueurs plus jaunes signalaient l'emplacement des cuisines du poste. Dans l'obscurité, le bâtiment semblait tout proche de nous, mais les canons de Stokes ne portaient qu'à 300 mètres. En conséquence, nous nous rapprochâmes encore, si près que nous entendions les bruits de la garnison, mais retenus par la crainte d'être repérés par les chiens. Le sergent Stokes examina le terrain à droite et à gauche, à la recherche de positions favorables pour ses pièces ; il n'en trouva aucune de satisfaisante.

Pendant ce temps, Zaal et moi rampions à plat ventre : nous réussîmes ainsi à relever le nombre de tentes non éclairées et même à entendre les hommes causer. L'un d'eux fit quelques pas dans notre direction, puis s'arrêta hésitant. Il fit craquer une allumette, et tandis qu'il allumait sa cigarette, la petite flamme éclaira son visage : c'était un officier jeune, à la figure creuse, aux traits maladifs. Il s'accroupit un instant, puis rentra au camp ; les soldats se turent à son passage.

Nous retournâmes sur la colline, à notre premier poste d'observation et, à voix basse, nous tînmes conseil. Les bâtiments de la station occupaient en longueur une surface importante ; les murs de moellons paraissaient si solides que nos modestes projectiles ne pourraient peut-être pas les entamer. La garnison devait sans doute comprendre 200 hommes. Nous étions 116 fusils formant un groupe assez hétérogène. Surprendre l'ennemi représentait notre seule chance.

Finalement je fus d'avis de nous retirer sans donner l'éveil, en nous réservant pour une autre, et peut-être prochaine, occasion. En réalité une série d'incidents sauva Mudowwara, et ce ne fut qu'au mois d'août 1918, que le corps de méharistes de Buxton lui assura le sort qui l'attendait depuis longtemps.

Nous rejoignîmes nos chameaux, puis chacun s'abandonna au sommeil. Le lendemain matin, après avoir suivi pendant quelques temps notre piste de la veille qui nous dissimulait aux yeux de l'ennemi, nous prîmes la direction du sud par des plaines sablonneuses couvertes de traces de gazelles, d'oryx et d'autruches ; à un moment même, nous reconnûmes les larges empreintes – déjà vieilles – des pattes d'un gros fauve. Nous nous dirigions vers des collines basses longeant la voie du côté opposé, bien décidés à faire sauter un train. Zaal m'avait en effet signalé qu'au point où ces hauteurs rejoignaient le chemin de fer, celui-ci décrivait une forte courbe particulièrement favorable à nos projets, et que sur un contrefort le dominant, nous trouverions d'excellents emplacements à couvert pour nos mitrailleuses.

Nous nous dirigeâmes donc vers l'est et arrivâmes dans des montagnes situées à un demi mille de la ligne ; le détachement s'arrêta dans une dépression profonde d'une trentaine de pieds, tandis que j'allais, accompagné de quelques hommes, reconnaître la voie qui s'infléchissait légèrement à l'est pour contourner le haut éperon du terrain. La pointe se

terminait par un plan horizontal faisant face au nord et enfilant la vallée à 50 pieds environ au-dessus des rails.

La voie ferrée traversait le thalweg sur un gros remblai que coupait un pont à deux arches destiné à l'écoulement des trombes d'eau accidentelles. L'endroit paraissait propice à l'installation d'un fourneau de mine. Pour la première fois, nous allions faire emploi d'une mise de feu électrique et nous n'avions pas la moindre idée de ce qui s'ensuivrait. Mais il va sans dire que l'opération avait plus de chances de réussite en s'attaquant à un pont qui sauterait sûrement, quels que fussent les effets directs de l'explosion sur la locomotive : en tout état de cause le train déraillerait.

Revenus auprès de notre convoi, nous déchargeâmes le matériel de mines et renvoyâmes nos bêtes au pâturage dans un coin défilé aux vues par une masse rocheuse sur laquelle des Arabes grattaient du sel. Les hommes transportèrent à l'endroit choisi le canon Stokes avec ses obus, les canons Lewis, la gélatine explosive avec son cordeau de mise de feu sous enveloppe isolante, l'exploseur et les outils nécessaires pour le travail. Les sergents installèrent leur matériel sur un plat de la roche tandis que nous nous rendions au pont pour creuser entre deux traverses métalliques une chambre destinée à loger mes 50 livres d'explosif. Nous avions retiré nos deux charges de leurs enveloppes en papier ; à la chaleur du soleil nous les fondîmes en une seule masse qui se présenta sous la forme d'une gelée tremblotante que nous logeâmes dans un sac à terre.

Il ne fut pas aisé de l'enterrer. La berge était escarpée et, dans la poche abritée s'étendant jusqu'au flanc de la colline, se trouvait un monticule de sable amassé par le vent. Seul, je me risquai à traverser ce terrain sans résistance où je laissai de profondes empreintes. Le ballast résultant du creusement de la chambre de mine devait disparaître : je l'amassai dans mon manteau et, en plusieurs voyages, je le transportai près d'une culée d'où il pouvait être jeté facilement dans le lit de l'ouadi.

Il me fallut près de deux heures pour creuser le fourneau et y installer son chargement. Puis se présenta une dernière tâche, difficile. Il s'agissait de dérouler et d'enterrer les lourds fils de mise de feu jusqu'aux collines derrière lesquelles nous avions disposé l'exploseur. L'épiderme du sable étant durci, on dut le casser pour y enfouir les fils. Ceux-ci, trop raides, se refusaient à un déroulement complet et la partie des courbes touchant au sol marquait la surface sablonneuse, ridée par le vent, de longues lignes parallèles, telles les marques sur le ventre des reptiles trop minces et lourds. Lorsque l'on exerçait une traction en un point, le reste se redressait brusquement en l'air. Finalement il fallut les maintenir tendus dans leur rigole, à l'aide de blocs de roche que nous dûmes également enterrer, opération qui modifiait fâcheusement la surface du sol.

Pour faire disparaître toute trace de notre travail, nous dûmes avec des toiles de sacs à terre, strier à nouveau le sable, et je parachevai l'œuvre de reconstitution en me servant de mon manteau comme d'un éventail ou d'un soufflet. Je rétablis ainsi, à peu près, les apparences d'une dune soumise simplement aux réactions éoliennes. Tout cela avait demandé cinq heures de travail, mais le résultat en était des plus satisfaisants. Personne parmi nous, – et moi pas davantage – n'aurait pu reconnaître l'emplacement du fourneau ni celui des conducteurs, entre le pont et l'exploseur placé à 200 mètres de la voie ferrée, derrière les hauteurs choisies pour nos tirailleurs.

Les fils s'étaient trouvés assez longs pour arriver jusque là, grâce à une coupure de la montagne dans laquelle nous avions pu les faire passer. Il ne restait plus qu'à établir le contact entre ceux-ci et l'exploseur. Impossible d'imaginer un poste meilleur pour abriter notre appareil et son manipulateur, sauf que ce dernier n'avait pas de vue directes sur le pont.

A cela il était facile de remédier en plaçant un observateur à 50 mètres plus loin, sur un point d'où il découvrirait à la fois la voie ferrée et l'homme chargé de l'exploseur. Salem, le plus intelligent des esclaves de Fayçal, sollicita ce poste, le poste d'honneur ; on le lui octroya par acclamation. Le

reste de l'après-midi se passa à lui montrer le maniement de l'appareil – la liaison n'étant pas, bien entendu, établie – jusqu'à ce qu'il eût compris et qu'il frappât le coup de poing au moment précis où je levais le bras à la vue d'une locomotive hypothétique.

Nous revînmes au camp, laissant un homme en surveillance près de la voie ferrée. Les bagages gisaient à l'abandon et, très embarrassés, nous cherchions vainement nos hommes autour de nous, lorsque nous les aperçûmes soudain juchés sur le haut de la montagne dans la pleine lumière dorée du coucher du soleil. Nous leur criâmes de s'étendre par terre ou de descendre, ils n'en persistèrent pas moins à demeurer sur leur perchoir, telle une troupe de corneilles encapuchonnées, s'offrant inconsciemment aux vues des secteurs du nord et du sud.

Finalement nous dûmes grimper jusqu'à eux pour les obliger à se défiler. Trop tard ! les Turcs d'un petit poste situé en montagne près de Hallat Ammar, à 4 milles au sud de nous, les avaient aperçus ; surpris brusquement, ils ouvrirent le feu sur les longues ombres que le soleil déclinant faisait peu à peu dévaler du haut des pentes jusqu'au poste. Les Bédouins sont passés maîtres dans l'art d'utiliser le terrain, mais dans leur dédain immuable pour la stupidité des Turcs, ils ne prenaient aucune précaution pour les combattre. Cette crête était visible à la fois de Mudowwara et de Hallat Amar ; et la subite apparition d'indigènes dont l'attitude expectante leur sembla menaçante avait jeté l'alarme dans les deux camps.

Cependant l'obscurité commençait à nous envelopper ; or nous savions que nous devions prendre patience pendant toute une nuit et essayer de dormir dans l'espoir du lendemain. Peut-être les Turcs seraient-ils persuadés que nous étions partis si, au matin, le campement paraissait désert. Nous allumâmes donc le feu dans le fond d'une profonde cavité et, confortablement installés, nous fîmes cuire des galettes. La tâche commune nous avait réunis en un seul groupe n'ayant plus qu'une même pensée.

L’acte de folie dont le sommet de la montagne venait d’être le théâtre nous fit honte à tous et, à l’unanimité, nous reconnûmes Zaal pour notre chef.

16

Victoire et pillage

Le jour se leva dans le calme du désert et, pendant des heures, nous surveillâmes la voie ferrée – vide de trains, – avec ses campements où personne ne bougeait. La vigilance de Zaal et de son cousin, le Howeitat boiteux, réussirent à maintenir toute notre bande à couvert, et cela souvent avec difficulté en raison de la turbulence des Bédouins qui ne peuvent demeurer assis dix minutes à la même place : il leur faut à tout prix se remuer, faire ou dire quelque chose. Ce défaut atavique les rendait très inférieurs aux lourds Anglais dans des opérations militaires qui imposent la pénible tension des longues attentes. Cela expliquait également leur manque d'estomac dans la guerre purement défensive. Ce jour-là leur attitude indisciplinée nous causa une vive irritation.

Peut-être, après tout, les Turcs nous découvrirent-ils car, vers 9 heures, un peloton d'une quarantaine d'hommes quittait les tentes installées près du sommet de la montagne, un peu au sud de Hallat el Hammar et s'avançait de notre côté, déployé en une ligne de tirailleurs. Si nous les laissions en repos, nous serions forcés en moins d'une heure de nous retirer et d'abandonner notre mine. Si, au contraire, nous les attaquions et que nous les repoussions en raison de leur infériorité numérique, le chemin de fer serait averti de notre présence et le trafic sans doute momentanément suspendu. Telle était l'impasse. Nous essayâmes, à tout hasard, de résoudre la question en envoyant une trentaine d'hommes pour contenir la patrouille ennemie et l'attirer insensiblement du côté des collines accidentées. Peut-être réussirions-nous ainsi à leur cacher notre position principale et à les rassurer sur le peu d'importance de nos forces auxquelles ils ne prêteraient dès lors aucun dessein hostile.

Pendant quelques heures tout se passa comme nous l'avions espéré ; la fusillade devint irrégulière et lointaine. Une autre patrouille arriva du Sud, pleine de confiance et foulant le sol qui recouvrait nos fils de mise de feu, elle s'avança vers Mudowwara sans nous découvrir. Elle se composait de huit soldats conduits par un gros caporal, lequel ne cessait de s'éponger le front car il était plus de 11 heures et la chaleur devenait étouffante. Lorsque le caporal eut encore parcouru 2 ou 3 milles, la fatigue l'emporta : il emmena ses hommes sous les arches d'un pont que balayait un bon courant d'air frais venu de l'Est, et là, chacun s'étendit mollement sur le sable doux. Après avoir bu de l'eau de leurs gourdes, les soldats fumèrent et finalement s'endormirent. Nous supposâmes qu'ils accomplissaient le rite de la sieste méridienne que tout véritable Turc considère, pendant les chaleurs estivales de l'Arabie, comme une question de principe. De plus, le fait qu'ils se laissaient aller au repos en toute confiance nous induisit à conclure que l'on ne croyait pas à notre présence ou que tout au moins on n'y attachait aucune importance. Or, ce n'était pas le cas.

L'heure de midi nous apporta un nouveau souci. Grâce à mes fortes jumelles, j'aperçus une centaine de soldats turcs qui sortaient de la station de Mudowwara et se dirigeaient directement, par la plaine sablonneuse, vers l'endroit où nous étions cachés. Ils marchaient très lentement, sans doute à contre-cœur et certainement mécontents de perdre leur cher sommeil du milieu du jour. Cependant, même en y mettant beaucoup de mauvaise volonté, ils ne pouvaient guère prendre plus de deux heures pour arriver jusqu'à nous.

Nous commençâmes à emballer afin de nous préparer au départ, mais nous étions décidés à laisser tout en place, fourneau et fils, et à courir le risque que les Turcs ne découvriraient rien : cela nous permettrait de revenir et de profiter du travail soigné que nous avions accompli. Nous envoyâmes un messager au sud, à notre avant-poste de couverture, pour qu'il nous rejoigne un peu plus loin, près de ces roches balafrées qui servaient d'écran à nos chameaux en train de paître.

Il venait à peine de partir lorsque le guetteur annonça qu'un gros nuage de fumée s'élevait du côté de Hallat Ammar. Je m'élançai avec Zaal jusqu'au sommet de la colline et, vu la forme et le volume de ce que je distinguai, je compris qu'un train stationnait sans doute dans la gare. Pendant que nous nous efforcions de l'examiner par dessus la crête, il se mit soudain en branle dans notre direction. Nous criâmes de toutes nos forces aux Arabes de se mettre en position de tir aussi rapidement que possible. Aussitôt il se produisit une mêlée folle de gens courant en tous sens sur le sable et sur les rochers. Stokes et Lewis, empêtrés dans leurs chaussures, ne pouvaient suivre le mouvement ; ils n'en arrivèrent pas moins en haut, oubliant du même coup douleur et dysenterie.

Les hommes armés de fusils se postèrent sur une longue ligne en arrière du contrefort, depuis les canons – en passant devant l'exploseur – jusqu'à l'entrée de la vallée. De là ils fusilleraient directement, à moins de 150 mètres, les voitures déraillées tandis que les canons Stokes et Lewis les inonderaient de leurs projectiles à 300 mètres de distance. Un Arabe, juché sur un piton derrière notre artillerie, nous tenait au courant des mouvements du train : précaution indispensable, car s'il transportait des troupes et les débarquait au pied de la montagne nous devrions faire volte-face instantanément et défendre nos existences en combattant le long de la vallée. Heureusement il continua à rouler de toute la vitesse que pouvaient lui imprimer ses deux locomotives chauffées au bois.

Le convoi, se rapprochant de l'endroit où nous avions été signalés, ouvrit à tout hasard le feu dans le désert. J'entendais ce tintamarre du haut du monticule où j'étais assis, non loin du pont, afin de donner le signal à Salem : mon homme dansait sur ses genoux autour de l'exploseur, hurlant d'excitation et suppliant Dieu de faire réussir notre opération. Le tir des Turcs résonnait lourdement, je me demandais avec angoisse à combien d'hommes nous aurions à faire et si la mine nous avantagerait suffisamment pour que nos 80 hommes ne fussent pas en état d'infériorité. Il eût été

évidemment préférable que notre première expérience électrique se déroulât dans des conditions plus simples.

Toutefois, à ce moment, les locomotives, qui me parurent imposantes, s'ébranlèrent en lançant des coups de sifflet perçants, et elles firent leur apparition à l'entrée de la courbe. Derrière, se trouvaient des wagons à chevaux : des canons de fusils sortaient en masse de toutes les ouvertures, portes et fenêtres, tandis que sur les toits, dans de petits nids de sacs à terre, des soldats se tenaient, en position assez instable, prêts à tirer également. Je n'avais pas pensé qu'il y aurait peut-être deux locomotives : immédiatement, je décidai de faire exploser la mine sous la seconde de telle sorte que, pour aussi réduit que fût l'effet de l'explosion, la machine indemne ne pût se détacher de sa voisine et entraîner les wagons.

En conséquence, dès que le mécanicien de la deuxième locomotive arriva sur le pont, je levai la main donnant à Salem le signal convenu. Un fracas épouvantable s'ensuivit et la voie disparut dans une colonne de poussière noire et de fumée, très large, qui jaillissait jusqu'à cent pieds de hauteur. De ce nuage obscur arrivaient de longs craquements de matériel brisé, mêlés au cliquetis sec des pièces métalliques arrachées ; d'énormes morceaux de fer étaient projetés au loin et une roue entière de locomotive apparut très haut dans le ciel, tournoyant au-dessus du nuage de l'explosion : elle passa en sifflant sur nos têtes pour s'en aller choir lourdement derrière nous dans le désert. A ces crépitations de destruction succéda un silence de mort : pas un cri, pas un coup de fusil, tandis que le vent chassait de notre côté les fumées, devenues grises maintenant et qui allèrent se perdre dans les collines de l'Ouest.

Pendant cette accalmie, je courus au sud rejoindre les sergents. Salem ramassa son fusil et le chargea. Avant que j'eusse grimpé jusqu'aux canons, toute notre ligne crépitait de coups de feu. Dans la vallée entière, les formes brunes des Bédouins s'agitaient, se précipitaient en avant pour étreindre l'ennemi. Je regardai autour de moi, cherchant à me rendre compte de la

succession si rapide des événements, quand je vis le train en panne. Les wagons éventrés gisaient le long de la voie ; leurs panneaux achevaient de se disloquer sous les balles qui les criblaient tandis que les Turcs tâchaient de s'évader par les portes pour aller s'abriter derrière le talus de la voie.

Pendant que je m'absorbais dans ce spectacle, les mitrailleuses faisaient du bon travail au-dessus de ma tête. Les longues files de Turcs alignées sur les toitures des wagons tombaient à terre comme un château de cartes, balayées par l'impitoyable pluie de balles qui faisait rage et dispersait au loin les derniers débris des voitures. Jusqu'à ce moment nous avions profité de la position dominante de nos pièces.

Lorsque j'arrivai auprès de Stokes et de Lewis la situation prenait une autre tournure. Les Turcs survivants s'étaient postés derrière le talus de la voie, haut de onze pieds environ : de là, abrités derrière la ferraille des essieux et des roues, ils tiraient presque à bout portant sur nos Bédouins arrêtés à une vingtaine de mètres d'eux. L'ennemi, défilé par les branches du croissant que décrivait le remblai, se trouvait garé des mitrailleuses, mais Stokes réussit à y lancer un premier obus et, quelques secondes après, un grand bruit se produisit au moment où le projectile éclatait au delà du train dans le désert.

Après que le pointage eut été légèrement modifié, le second coup frappa juste auprès des wagons renversés, au fond du creux situé sous le pont et dans lequel les Turcs s'étaient réfugiés. L'explosion en fit une véritable boucherie. Les derniers survivants, affolés par la panique, s'enfuirent dans le désert, abandonnant armes et équipement. L'heure des canonniers de Lewis sonnait. Le sergent pointa farouchement ses armes jusqu'à ce que le sable fût couvert de cadavres. Mushagraf, le jeune Sherari, chargé de la manœuvre du second canon, tira le dernier coup de la bataille, puis, abandonnant l'engin, avec un grand cri il saisit son fusil et courut rejoindre ses camarades qui, pareils à des bêtes fauves, achevaient de détruire le

matériel du train et commençaient à piller. Tout cela s'était passé en moins de dix minutes.

Je courus à mon tour jusqu'à la voie pour me rendre compte sur place des effets de ma mine. Le pont n'existait plus et, dans la brèche, gisait un wagon rempli de malades. La catastrophe les avait achevés à l'exception de trois ou quatre : morts ou mourants, masse sanglante, s'entassaient à l'extrémité de la voiture brisée par l'explosion et la chute. L'un de ces survivants criait dans son délire : Typhus ! Typhus ! Je m'empressai de refermer la porte encore en place et les abandonnai à leur sort.

Les wagons suivants déraillèrent et furent également détruits ; d'autres eurent leurs charpentes métalliques irrémédiablement tordues en tous sens. La seconde locomotive m'apparut comme un monceau de ferraille encore fumant. Les roues motrices avaient sauté en l'air emportant le foyer. L'abri du mécanicien et le tender gisaient emmêlés et déformés dans le tas de pierres de la culée détruite. Jamais plus cette machine ne pourrait marcher. Celle de tête s'était tirée de l'aventure à meilleur compte. Bien qu'à moitié renversée par le déraillement, et malgré la disparition de l'abri du mécanicien, la chaudière fonctionnait encore et les bielles de commande n'avaient pas souffert.

L'aspect de la vallée avait quelque chose d'irréel. Les Arabes, pris de la folie du gain, couraient à toute vitesse de côté et d'autre, tête découverte, à moitié nus, criant, tirant en l'air, se battant entre eux à coups de poings, se griffant mutuellement tandis qu'ils brisaient les wagons restants ; ils allaient en avant, en arrière, chancelaient sous la charge de ballots énormes qu'ils dépeçaient fiévreusement, lançant en l'air ou brisant ce qu'ils ne voulaient pas emporter.

Les tapis, par vingtaines, gisaient épars, des douzaines de matelas, des couvre-pieds aux dessins fleuris, des couvertures en masse, des vêtements de tout genre pour hommes et pour femmes, des pendules, des casseroles, des vivres, des ornements et des armes : tel était le butin que se disputaient

les Arabes. Dans un coin se tenaient de trente à quarante femmes en proie à des attaques de nerfs. Elles déchiraient leurs voiles, arrachaient leurs robes, hurlaient comme des folles. Les Arabes, sans égard pour elles, continuaient à piller leurs bagages personnels, emportant tout ce qu'ils pouvaient. Les chameaux étaient devenus propriété collective. Chaque homme chargeait avec frénésie son butin sur la bête la plus proche jusqu'à la limite extrême de résistance de celle-ci, puis, d'un cri, il la chassait vers l'Ouest dans le désert et reprenait sa collecte particulière.

Me voyant peu intéressé en cette affaire, les femmes accoururent, s'accrochèrent à mes vêtements, et implorèrent ma pitié à grands cris. Quoique je leur assurasse que tout s'arrangerait au mieux, elles refusaient de se séparer de moi. Seule l'intervention de quelques maris me délivra de leurs sollicitations. Ceux-ci, après avoir repoussé brutalement leurs épouses, se mirent à mes genoux, s'agrippant à mes pieds, comme déjà en proie à l'agonie d'une mort immédiate. Un Turc déprimé à ce point n'est certes pas un beau spectacle. Je les repoussai aussi énergiquement que je pus le faire avec mes pieds nus, et finalement je me dégageai.

Lewis et Stokes étaient accourus à mon secours. J'éprouvais justement quelques inquiétudes sur leur compte car les Arabes, ayant perdu la tête, pouvaient s'en prendre aussi bien à des amis qu'à des ennemis. A trois reprises, j'avais dû moi-même me défendre de compagnons qui prétendaient ne pas me connaître et se jetaient avidement sur mes affaires. Toutefois les vêtements khakis des sergents, maculés par la bataille, n'offraient que peu d'attrait. Lewis se porta du côté Est de la voie pour dénombrer la trentaine d'hommes qu'il avait tués et, incidemment, pour trouver dans leurs havresacs, de l'or ou quelque trophée intéressant. Stokes erra à travers les ruines du pont et aperçut 20 Turcs réduits en bouillie par son deuxième obus : il se retira précipitamment.

Ahmed vint à moi les bras chargés de butin. Je lui fis sur-le-champ déposer ses prises, puis je l'envoyai chercher mon méhari et quelques bêtes

de bât afin de charger les canons : le bruit du tir de l'ennemi nous arrivait maintenant très distinct et les Arabes, gavés de butin, s'éclipsaient successivement dans la montagne, poussant devant eux pour les mettre en sûreté, des chameaux qui pliaient sous le poids de leur charge. Il était d'une mauvaise tactique de laisser les canons par terre jusqu'au dernier moment ; mais la confusion produite par le succès obscurcissait notre jugement.

Ahmed ne m'amena jamais les chameaux. Mes hommes, affolés par la cupidité, s'étaient dispersés dans les environs avec les Bédouins. Je demeurai seul avec les sergents auprès de ces ruines qu'enveloppait déjà un étrange silence. Nous commencions à craindre d'avoir à abandonner sur place notre artillerie et à nous enfuir prestement, lorsque nous vîmes s'avancer deux chameaux : Zaal et Howeimil ne m'ayant pas trouvé venaient à ma recherche.

Nous étions en train d'enrouler le câble conducteur, l'unique reste de notre exploit. Zaal descendit de son méhari et insista pour me le faire monter : au lieu de cela, nous chargeâmes la bête avec notre rouleau de fil et l'exploseur. Zaal sourit à la vue de ces médiocres choses que nous emportions, alors que le convoi transportait tant d'or et d'argent.

Howeimil boitant horriblement d'une vieille blessure au genou, ne pouvait plus marcher. Nous l'installâmes sur son chameau, et les canons Lewis, liés ensemble par leur milieu, furent amarrés en sautoir derrière la selle. Restaient encore les mortiers de tranchée, mais Stokes reparut conduisant ingénument par le bout de son nez un chameau de bât qu'il avait rencontré errant à l'aventure. Nous y amarrâmes en toute hâte ces engins. Stokes, très affaibli par sa dysenterie, fut hissé sur la selle de Zaal, et les trois bêtes, confiées à Howeimil, se mirent en route à bonne allure.

Entre temps, Lewis et Zaal s'occupaient de détruire, dans un creux invisible et bien abrité derrière l'ancienne position occupée par le canon, quantité de boîtes de cartouches, d'essence, de matériel, etc. Ils en firent un tas sur lequel on posa délicatement ce qui restait des munitions Lewis et

Stokes, plus un dernier lot de cartouches à fusil. Après y avoir mis le feu, ils s'empressèrent de s'éloigner. Dès que les flammes eurent touché à la cordite et à l'ammonal, nous entendîmes une longue suite de détonations formidables. Les milliers de cartouches explosaient par séries successives, rappelant le crépitement d'un groupe de mitrailleuses, et les bombes explosaient en soulevant d'épaisses colonnes de poussière et de fumée. Les Turcs qui arrivaient sur nous, impressionnés par un pareil bombardement, s'imaginèrent que nous étions en forces et en bonne posture pour les recevoir. Ils s'arrêtèrent, puis reprenant leur marche en se mettant de leur mieux à couvert, ils commencèrent à se déployer en cercle autour de nous et à reconnaître prudemment notre position, conformément aux vieux principes du Service en campagne ; nous décampâmes au plus vite et disparûmes derrière les crêtes.

L'affaire se terminait donc de façon très heureuse ; nous étions satisfaits de nous en tirer sans plus de pertes que celle de nos méharas et de nos bagages ; ceux-ci contenaient cependant tous les effets de nos sergents. Mais à Rumm, nous ne manquerions pas de nourriture, et Zaal croyait fort probable que nos biens particuliers se retrouveraient dans les charges des premiers chameaux rentrés au bivouac ; c'est, en effet, ce qui arriva. Mes hommes, encombrés de butin, avaient emmené avec eux toutes nos bêtes : en un clin d'œil les selles furent débarrassées de leurs divers colis et nos méharas prêts à être montés.

A notre demande : « combien y avait-il de blessés », une voix signala la mort du jeune fils du Shimt, garçon très fougueux, tué au cours de la première charge contre le train. Cette attaque fut une faute : je ne l'avais pas ordonnée, car les canons Lewis et Stokes devaient, en tout état de cause, suffire pour achever l'œuvre destructrice de la mine, si celle-ci explosait au bon moment. Je ne pouvais donc en bonne équité me sentir responsable de la mort de l'Arabe.

Trois hommes avaient reçu des blessures légères. Enfin, l'un des esclaves de Fayçal se décida à avouer la disparition de Salem. On rassembla tous les hommes qui furent interrogés les uns après les autres ; finalement, l'un d'eux affirma l'avoir vu étendu, blessé, près de la locomotive. Et Lewis se souvint alors qu'il avait remarqué en ce même endroit un nègre à terre, grièvement blessé, mais il ne savait pas que Salem fût des nôtres. Et voici qu'on m'en parlait pour la première fois ! La colère me prit, car la moitié au moins des Howeitat devait être au courant de sa disparition. Par leur faute, je laissais pour la seconde fois un ami en arrière.

Je demandai des volontaires qui iraient avec moi à sa recherche. Après un moment d'hésitation, Zaal approuva mon initiative et douze Nowazera offrirent de m'accompagner. Nous partîmes au grand trot. Arrivés à la dernière crête qui dominait la ligne, nous aperçûmes un fourmillement de Turcs autour des débris du train : ils étaient 150 au moins. C'eût été une tentative désespérée que de vouloir approcher ; Salem devait être mort attendu que les Turcs ne faisaient pas de prisonniers arabes : ils les tuaient et les mutilaient même horriblement. Aussi, par pitié, nous résignions-nous, de notre côté, à mettre fin aux souffrances de nos prisonniers trop grièvement blessés pour être transportés et ramenés avec nous et qu'il aurait fallu abandonner en plein désert.

Nous dûmes donc renoncer à tenter le sauvetage de Salem et la colonne se prépara tristement au départ. Sur nos 90 prisonniers, il y avait dix femmes de tribus amies venant de Médine : elles voulaient aller à la Mecque par l'intermédiaire de Fayçal. Nous nous trouvions en possession de 22 chameaux privés de leurs cavaliers. Les femmes grimpèrent sur les bâts de cinq bêtes et les blessés furent installés deux par deux sur les autres. L'après-midi touchait à sa fin. Nous étions éreintés et sans eau, les prisonniers ayant bu jusqu'à la dernière goutte de notre provision. Il fallait refaire notre plein au vieux puits de Mudowwara cette nuit même pour avoir la force d'arriver ensuite jusqu'au Rumm.

Le puits étant situé auprès de la station il était urgent d'y aller sur-le-champ, puis d'en repartir le plus rapidement possible de peur que les Turcs ne soupçonnent ce ravitaillement et ne viennent nous y surprendre alors que nous serions sans défense. Nous nous séparâmes en petits groupes pour gagner le nord en toute hâte. La victoire désorganise toujours une armée arabe, aussi n'étions-nous plus une troupe dans la pleine action d'un raid, mais une lourde caravane cheminant avec une charge anormale de bagages et traînant après elle suffisamment de biens privés pour enrichir pendant des années une tribu nomade.

Mes sergents me demandèrent chacun un sabre en souvenir de la première bataille à laquelle ils avaient directement pris part. Comme je parcourais la colonne cherchant à donner satisfaction à ces braves gens, je me trouvai soudain en face du groupe des affranchis de Fayçal et, à ma très grande surprise, j'aperçus attaché derrière l'un d'eux sur la croupe de sa monture, le malheureux Salem sans connaissance et couvert de sang.

Je courus vers Ferhan et lui demandai à quel endroit il avait trouvé mon pauvre nègre. Il m'expliqua qu'après le premier coup de canon tiré par Stokes, Salem s'était précipité devant la locomotive où il reçut dans le dos une balle turque. Le projectile était sorti près de l'épine dorsale, sans la toucher, pensait-il, et, de l'avis de tous ses camarades, Salem n'était pas blessé mortellement. Après l'assaut du train, les Howeitat le dépouillèrent de son manteau, de son poignard, de son fusil et de sa coiffure. Mijbil, l'un des affranchis, l'ayant reconnu, le mit immédiatement sur son chameau et prit la route de son gourbi sans rien dire à personne. Ferhan le rattrapa sur la route et le débarrassa de Salem. Plus tard, notre blessé guérit heureusement, mais il ne m'en conserva pas moins quelque rancune de l'avoir ainsi laissé en arrière en si piteux état alors qu'il faisait partie de mes hommes : c'était manquer aux devoirs de l'amitié.

Au bout de trois heures de marche, nous arrivâmes au puits sans incident. Après nous y être ravitaillés, nous nous en éloignâmes d'une

dizaine de milles, distance suffisante pour n'avoir plus à redouter une poursuite. Là on fit halte, tout le monde s'endormit et, au matin, nous éprouvâmes en nous éveillant une délicieuse fatigue. Stokes avait beaucoup souffert de sa dysenterie pendant la nuit précédente, mais, grâce à un sommeil réparateur et aussi à ce qu'il n'avait plus de préoccupations, il se sentit guéri. En compagnie de mes deux sergents – nos trois montures seules ne portaient aucune surcharge – je pris les devants de la colonne et, après avoir traversé une suite indéfinie de plaines de boue sèche, nous arrivâmes au fond de l'ouadi Rumm au moment du coucher du soleil.

La route que nous venions de suivre avait son importance pour les automobiles blindés : ces 20 milles de boue durcie leur permettraient sans doute d'atteindre facilement Mudowwara, et dans ce cas, nous serions à même d'arrêter à notre gré la circulation des trains. C'est avec cette pensée que nous avançâmes dans l'avenue du Rumm, encore magnifique sous les rayons du soleil couchant. Les falaises, aussi rouges que les nuages escortant la descente de l'astre incandescent, s'élevaient vers le ciel, leurs cimes, aperçues de si près, semblaient se régler uniformément à un même niveau. Une fois de plus, nous eûmes l'impression que le Rumm, par sa beauté sereine, apaisait toute surexcitation. Tant de grandeur nous accablait et nous enlevait cette gaîté avec laquelle nous avions chevauché si joyeusement dans des plaines sans fin.

Deux heures plus tard, nous étions à Akaba. Nous y rentrions fiers de notre succès, chargés d'un riche butin et nous vantant que le chemin de fer de l'Arabie était désormais à notre merci. Les deux sergents s'embarquèrent bientôt pour l'Egypte sur un steamer rapide. Le Caire s'était souvenu d'eux et devenait grincheux à ne pas les voir revenir. Mais ils pouvaient supporter allègrement la mauvaise humeur de leurs chefs. Sans l'aide d'aucun autre canonnier, ils avaient gagné une bataille, souffert de la dysenterie, vécu avec du lait de chamelle et appris à parcourir 50 milles par jour à dos de chameau sans trop souffrir. Enfin, Allenby leur accordait, à chacun, une médaille.

17

Un nouveau plan d’opérations

Le mois d’octobre 1917 fut une période d’attente : nous savions qu’Allenby projetait avec Bols et Dawnay une attaque contre le front Gaza-Beersheba.

Gaza, entouré d’un système défensif à l’européenne, avec une succession de tranchées pourvues des perfectionnements les plus récents, constituait de toute évidence le point le plus fort de l’ennemi. Aussi par deux fois, le haut commandement britannique avait-il résolu de l’attaquer directement. Allenby, arrivé tout récemment de France, insistait pour que le nouvel assaut fût livré par un nombre écrasant d’hommes et de canons, le tout doté abondamment de moyens de transport de toute sorte.

Dawnay, au contraire, cherchait à grignoter les forces de l’ennemi avec des moyens plus réduits et en faisant le moins d’embarras possible. Il conseillait de pousser une pointe vers l’extrémité la plus orientale de la ligne turque du côté de Beersheba. Pour rendre sa victoire peu coûteuse, il voulait maintenir le gros de l’adversaire derrière Gaza, persuadé que la prise de cette place deviendrait plus facile si la concentration britannique dans l’est était dissimulée de telle sorte que les Turcs puissent croire que l’attaque de flanc était une feinte.

Quant à nous, sur le front arabe, nous vivions sur le pied d’une certaine intimité avec l’ennemi. Nos officiers arabes avaient servi dans l’armée turque, ils connaissaient personnellement tous ses chefs. Nos rapports étaient constants, car la population civile de la région occupée par les Turcs nous était toute acquise, sans que nous ayons à la soudoyer ou à solliciter ses bons offices. En conséquence, on ne pouvait imaginer un Service de

renseignements plus étendu, plus complet et plus sûr que celui dont nous disposions.

Mieux qu'Allenby nous connaissions les points faibles des Turcs et l'importance des ressources britanniques, aussi ne tenions-nous pas suffisamment compte de l'effet paralysant de notre artillerie trop nombreuse et de la marche d'une infanterie et d'une cavalerie gênées dans leurs mouvements par leur abondance même et n'avançant dès lors qu'à pas de tortue. Qu'un mois seulement de beau temps favorisât les opérations d'Allenby, et nous ne doutions pas qu'il occuperait non-seulement Jérusalem, mais encore Haïfa et balayerait dans leurs montagnes les Turcs désemparés.

Alors sonnerait notre heure : il nous fallait être prêts à foncer sur le point où l'ennemi ne nous attendrait pas, celui sur lequel nos forces et notre tactique seraient susceptibles de produire les meilleurs résultats. A mes yeux, notre centre d'attraction était Deraa, point de jonction des voies ferrées Haïfa-Damas-Médine, le cœur des armées turques en Syrie. Le hasard avait fait de cette région, où venaient aboutir tous les fronts turcs, une réserve importante de combattants arabes, réserve non encore entamée, mais éduquée et pourvue d'armes venues d'Akaba par les soins de Fayçal.

Je me demandai même si nous ne devions pas faire appel dès maintenant à tous ces partisans et nous emparer de vive force des communications turques. En nous y prenant habilement, nous pourrions réunir ainsi 12 000 hommes, effectif suffisant pour tomber sur Deraa, prendre Damas par surprise et détruire toutes les lignes de chemin de fer. Une seule de ces opérations placerait l'armée de Beersheba dans une situation critique, aussi étais-je fortement tenté de risquer tout de suite notre capital sur ce résultat possible.

Les gens du pays nous réclamaient avec instance. Le cheik Talal el Hareidhin, chef de la zone désertique autour de Deraa, envoyait message sur message, nous assurant que s'il pouvait compter sur un petit nombre de

nos cavaliers – pour prouver à ses hommes qu'il agissait avec l'appui arabe – il nous donnerait Deraa. Un pareil exploit eût apporté une solution radicale à l'entreprise Allenby, mais Fayçal ne pouvait véritablement le tenter s'il n'avait bon espoir de s'établir lui-même et aussitôt, dans cette région. La prise soudaine de Deraa suivie d'une retraite immédiate eût compliqué le massacre ou la ruine de tous les admirables paysans de ces campagnes.

Ceux-ci ne pouvaient tenter qu'une fois de se soulever ; aussi leur effort en pareille occurrence devait-il amener un résultat décisif. Or, faire appel à eux dès maintenant, c'était risquer le meilleur atout de Fayçal pour un succès éventuel, et encore sous la double condition que la première attaque d'Allenby repousserait au loin l'ennemi et que le mois de novembre serait sans pluie, favorisant ainsi une avance rapide des Britanniques.

Je soupesai longuement dans mon esprit l'armée anglaise, mais ne pus, en toute conscience, être sûr de son rendement. Les hommes étaient souvent d'excellents soldats mais, tout aussi souvent, leurs généraux perdaient par stupidité ce qu'ils venaient de gagner sans savoir comment. Allenby n'avait pas encore été mis à l'épreuve et les troupes qu'il commandait aujourd'hui avaient perdu de leur moral pendant la période Murray, et à cause de la période Murray. Bien entendu nous combattions pour le triomphe des Alliés et, puisque les Anglais étaient leurs partenaires principaux, il faudrait en dernier ressort sacrifier les Arabes pour eux. Mais était-ce cette fois-ci le dernier ressort ? La guerre, de façon générale, n'allait ni très bien, ni très mal, et toutes les apparences indiquaient qu'on aurait le temps, l'année suivante, de faire une autre tentative. C'est ainsi que je résolus d'ajourner le risque par égard pour les Arabes.

Cependant le Mouvement arabe ne vivait que par le bon plaisir d'Allenby. Il fallait donc entreprendre quelque opération, de moindre envergure qu'un soulèvement général, sur les derrières de l'ennemi, une opération du genre et de l'importance d'un raid, dans laquelle ne seraient

pas impliquées les populations sédentaires, mais pourtant une opération de nature à satisfaire Allenby du fait qu'elle constituerait une aide matérielle apportée à l'entreprise britannique contre les Turcs. En y réfléchissant, rien ne pouvait plus heureusement satisfaire à ces diverses conditions que la rupture de l'un des grands ponts de la vallée de Yarmuk.

C'était par la gorge étroite et escarpée de cette rivière que le chemin de fer de Palestine montait au Hauran sur la route de Damas. La dépression très profonde du Jourdain et la nature abrupte du plateau oriental avaient causé de grosses difficultés aux ingénieurs chargés de construire cette section de la ligne. Ils durent adopter un tracé qui suivait les sinuosités d'une vallée très tortueuse et les obligeait à traverser fréquemment le cours d'eau par une série de ponts. Les ouvrages d'art situés respectivement aux extrémités Est et Ouest de cette section étaient les plus difficiles à rétablir.

Couper l'un ou l'autre de ces ponts isolerait de sa base de Damas, l'armée turque de Palestine pendant une quinzaine de jours et lui enlèverait tout moyen d'échapper à l'avance d'Allenby. Pour arriver au Yarmuk en partant d'Akaba nous aurions à passer par Azrak et à parcourir 420 milles environ. Les Turcs considéraient cette région comme si peu menacée qu'ils la gardaient fort mal.

Nous soumîmes ce projet à Allenby. Il demanda que l'opération fût exécutée le 5 novembre ou dans les trois jours suivants.

Nasir, notre metteur en scène ordinaire, était absent, mais il y avait, avec les Beni Sakhr, Ali ibn el Hussein, le jeune et sympathique chérif de Harith, qui pendant les journées terribles de Fayçal autour de Médine s'était hautement distingué et, plus tard, avait même distancé Newcombe autour de el Ula.

Hôte de Jemal à Damas, Ali avait appris bien des choses en ce qui concernait la Syrie. Je priai Fayçal de le mettre à ma disposition. Son énergie, son esprit de ressources et son courage, depuis longtemps

éprouvés, me seraient d'un puissant secours. Au cours de nos opérations, jamais une aventure, pour aussi dangereuse qu'elle fût, ne l'avait fait reculer ; aucun désastre n'était trop grand qu'il n'y fit face avec ses grands éclats de rire.

Physiquement il était admirable : ni grand, ni lourd, mais si fort que s'agenouillant, les coudes sur le sol et les paumes en l'air, il se soulevait de terre avec un homme debout posé sur ses mains. De plus, il pouvait gagner de vitesse un chameau en courant les pieds nus et, après avoir soutenu ce train pendant un demi mille, sauter en selle sur la bête. Avec tout cela, impertinent, entêté, suffisant, aussi insouciant dans ses paroles que dans ses actions, capable, si cela lui plaisait, d'émouvoir lorsque, par aventure, il parlait en public et, en somme, suffisamment éduqué pour un homme dont l'ambition native consistait à exceller, plus que tout autre nomade, dans la guerre et dans les sports.

Mon plan, soigneusement étudié, était de faire un bond sous la conduite de Rafa – ce cheik si courtois qui m'escorta au mois de juin – et à me rendre, en faisant une ou deux marches énormes, d'Azrak à Um Keis avec une poignée d'hommes, 50 environ. Um Keis n'était autre que Gadara, ville jadis célèbre par le souvenir de Ménippe et de Méléagre, ce Grec Syrien dont les pièces érotiques marquent le plus bel épanouissement de la littérature syrienne. Um Keis se trouve précisément au-dessus du dernier pont, côté ouest, du Yarmuk : chef-d'œuvre d'acier dont la destruction me ferait, à juste titre, une réputation de vandale. En ce moment une demi-douzaine seulement de sentinelles demeuraient en faction auprès des culées et le long des poutres. Un poste de soixante soldats en assurait la relève et celui-ci était installé dans les bâtiments de la station de Hemme près de laquelle jaillissent toujours les sources chaudes de Gadara, très appréciées par les malades des environs. J'espérais pouvoir persuader à quelques-uns des Abu Tayi de Zaal de venir avec moi : le concours de ces hommes-loups assurerait le succès de l'opération. Afin d'arrêter l'intervention de renforts envoyés du dépôt, nous balayerions les approches du pont avec des

mitrailleuses manœuvrées par les volontaires Indiens du capitaine Bray, de la division indienne de cavalerie qui stationnait en France sous les ordres de Jemadar Hassan Shah.

La démolition des grands arcs métalliques soutenant le tablier représentait un travail de précision difficile à exécuter sous le feu de l'ennemi. Wood, l'ingénieur-conseil d'Akaba, fut invité à m'accompagner pour me doubler au besoin. Il accepta sur-le-champ, bien que les médecins lui eussent interdit tout service actif en raison d'une balle reçue dans la tête sur le front de France. George Lloyd, qui passait quelques jours à Akaba avant d'aller prendre part à Versailles aux séances d'une Commission inter-alliée, regrettait d'être obligé de s'éloigner à ce moment ; aussi voulut-il m'accompagner jusqu'à Jefer.

Nous achevions nos derniers préparatifs lorsque nous arriva un allié inattendu dans la personne de l'émir Abd el Kader el Jezairi, petit-fils du célèbre défenseur de l'Algérie contre les Français.

Il offrit à Fayçal ses villageois, corps et âme ; ceux-ci étaient des exilés Algériens, vigoureux, frappant dur, vivant en une étroite collectivité le long de la rive droite du Yarmuk. Nous sautâmes sur une chance qui nous assurait, pendant un peu de temps, le contrôle de la section centrale du chemin de fer dans cette vallée où se trouvaient aussi deux ou trois des principaux ouvrages d'art de la ligne ; il était fort probable d'autre part que les habitants de l'autre rive demeureraient tranquilles, attendu que les paysans arabes refuseraient certainement de se joindre aux Algériens, pour eux étrangers détestés. En conséquence, nous renonçâmes pour le moment à convoquer Rafa à Azrak et ne soufflâmes mot de tout cela à Zaal. Nos pensées demeurèrent exclusivement concentrées sur l'ouadi Khalid et ses ponts.

Tandis que nous ordonnions ainsi nos idées et nos projets, arriva un télégramme du colonel Brémond nous avisant qu'Abd el Kader était un espion à la solde des Turcs. Nouvelle bien déconcertante !

Fayçal me dit : « Je sais qu'il est fou, mais je le crois honnête. Veillez à vos têtes et servez-vous de lui ! » Nous continuâmes donc à montrer à l'Algérien une entière confiance, suivant le principe qu'un homme déloyal n'ajouterait pas foi à notre honnêteté et que l'on arriverait plus vite à faire un homme déloyal d'un honnête homme en le soupçonnant. Par le fait, Abd el Kader était un fanatique islamique qu'un enthousiasme religieux poussé à l'extrême et soutenu par une confiance illimitée en lui-même, rendait à moitié dément. Son orgueil souffrait de ma camaraderie avec ses coreligionnaires et les tribus accueillaient Ali comme plus grand et me traitaient, moi, mieux qu'Abd el Kader. Son stupide entêtement fit, à deux ou trois reprises, perdre à Ali tout son sang-froid ; il y eut entre eux des scènes pénibles : les efforts d'Abd el Kader ne tendaient à rien moins qu'à nous laisser en plan à une heure désespérée, lorsqu'il aurait gêné notre marche et tout bouleversé, nos projets et nous-mêmes, autant qu'il serait en son pouvoir de le faire.

18

Nous traversons encore une fois le chemin de fer

Le 24 octobre, jour de notre départ, nous prenions au camp un dernier et copieux repas, puis le même soir, nous nous mettions en route. Pendant quatre heures, nous nous maintînmes à une allure modérée : au début, une marche est toujours lente car, pour les hommes comme pour les bêtes, tout départ vers de nouveaux risques est chose détestable. Les chargements étaient imparfaitement amarrées ; il fallait resangler les selles, les méharas n'avaient plus leurs cavaliers ordinaires. En plus de mes propres chameaux – Ghazala, la vieille grand-mère qui allait tout prochainement mettre bas, et Rima, une bête Sherari volée aux Roualla par les Sakhar – et de ceux de ma garde particulière, j'avais dû monter les Indiens, prêter un méhari à Wood, très sensible à la selle et qui changeait presque tous les jours de monture, un autre à Thorne, le troupier de la Yeomanry attaché à Lloyd. Cet homme se tenait en selle comme un Arabe et, avec son turban et un manteau rayé qui recouvrait son kaki, on l'eût pris pour un véritable indigène. Lloyd lui-même montait un pur sang Dheraiyen que lui avait prêté Fayçal : belle bête au train rapide, mais tondue au ras à la suite de la gale et très amaigrie par ce mal.

Notre bande ne tarda pas à s'éparpiller. Wood resta en arrière, aussi mes hommes, étant nouveaux et très absorbés par le souci de maintenir les Indiens en un groupe à peu près ordonné, le perdirent-ils bientôt de vue. Il se trouva ainsi seul avec Thorne, loin de tout contact avec la colonne lorsque celle-ci, tournant à l'est, s'engagea dans les gorges profondes, toujours très obscures pendant la nuit sauf lorsque la lune, haute dans le ciel, les éclaire directement. Ils continuèrent à marcher sur la grande piste de Guweira, mais après avoir vainement chevauché pendant des heures, ils se décidèrent à attendre le jour, blottis dans le fond d'une vallée latérale. Tous deux, nouveaux dans le pays, n'étaient pas sûrs des Arabes, de sorte

que chacun, à tour de rôle, prit la garde de nuit. En ne les voyant pas apparaître au moment de notre halte de minuit, nous nous doutâmes de ce qui s'était passé et, avant l'aube, Ahmed, Aziz, et Abd el Rahman, retournèrent en arrière. Ils devaient parcourir séparément les diverses pistes praticables et ramener à Rumm nos deux manquants.

Je demeurai avec Lloyd et le gros du convoi pour les guider jusqu'à Rumm à travers les pentes de grès rose et les vallées verdoyantes de tamaris. Nous pénétrâmes dans les gorges alors que le soleil brûlait les merveilleuses falaises de ses derniers rayons incandescents et projetait une échelle de feu sur le sol déjà embrumé et strié par les larges ombres des pics, en forme de pilastres, qui bordaient l'avenue du cirque. Wood et Thorne, déjà arrivés, nous attendaient près des sources dans l'immense amphithéâtre de grès. Wood, malade, reposait en un coin de la plateforme de mon ancien camp.

Il croyait qu'il ne nous reverrait plus, et il nous taxa d'indifférence en nous voyant absorbés dans une admiration presque religieuse devant la majesté de cette œuvre de la nature au lieu de compatir exclusivement à ses souffrances. Par le fait nous répondîmes oui, à ses plaintes, puis le laissâmes étendu là pendant que nous rôdions encore une fois, parlant à voix basse, pleins d'enthousiasme pour ce spectacle unique. Fort heureusement Ahmed et Thorne n'en oubliaient pas le dîner et, en présence des victuailles, les relations amicales se rétablirent.

Le lendemain, pendant qu'on sellait les méharas, Ali et Abd el Kader firent leur apparition. Nous déjeunâmes, Lloyd et moi, une seconde fois avec eux, car ils étaient en train de se disputer et il fallut la présence de leurs hôtes pour mettre fin à la querelle. Lloyd appartenait à cette espèce rare de voyageurs capables de manger n'importe quoi, avec n'importe qui, de n'importe quelle façon et à n'importe quelle heure. Le repas terminé, nous repartions à vive allure dans la plaine, luttant de vitesse pour nous efforcer de rejoindre la colonne. Notre arrivée en trombe surprit les bêtes et

provoqua quelque désordre : les chameaux des Indiens, modérément chargés, s'ébrouèrent avec un bruit de ferraille jusqu'à ce qu'ils se fussent débarrassés de leur fardeau. Une fois le calme rétabli, on s'engagea doucement et en bon ordre dans l'amont de l'ouadi Hafira, taillé comme à coups de sabre dans le plateau. A sa source s'ouvrait un défilé conduisant aux hauteurs de Batra, mais ce jour-là nous ne poussâmes pas aussi loin, par paresse d'abord, et aussi par besoin de quelque confort. Après nous être arrêtés dans le fond abrité de la vallée, nous allumâmes de grands feux pour nous garantir de la fraîcheur du soir : l'éclat des flammes illuminait joyeusement le bivouac. Farraj me prépara mon menu ordinaire de riz ; Lloyd, Wood et Thorne avaient apporté du bœuf de conserve dans des boîtes d'étain et des biscuits de l'armée britannique. On serra les rangs autour de ce régal et nous festoyâmes en commun.

Le jour suivant, la colonne gravit le défilé accidenté sur une piste aux nombreux lacets. Au-dessous de nous se déployaient les gazons de Hafira qui tapissaient une colline surmontée en son milieu d'une sorte de cône. En arrière-plan se dressaient les dômes gris fantastiques et les pyramides embrasées des montagnes du Rumm dont les cimes se perdaient aujourd'hui dans les contours plus fantaisistes d'une masse de gros nuages accrochés à la roche et comme retenus en méditation devant ce chaos de la nature. Nous observâmes notre convoi s'étageant en une longue file qui serpentait sur les pentes et, avant midi, chameaux, Arabes, Indiens et bagages franchissaient le faîte sans accident. Très satisfaits, nous descendîmes brusquement dans une première vallée verdoyante, abrités contre le vent et médiocrement réchauffés par un pâle soleil qui tempérait assez mal la fraîcheur automnale de ce haut plateau. Quelqu'un recommença à parler de nourriture.

Je partis à la découverte vers le nord, accompagné de Awad, un jeune chamelier Sherari que nous avions embauché à Rumm simplement sur sa bonne mine. Les chameaux de bât étaient si nombreux dans notre convoi et les Indiens se montraient si novices dans la pratique du chargement et de la conduite de ces bêtes que j'avais dû détourner ma garde personnelle de son

service normal et renoncer à la faire chevaucher avec moi ; si bien que lorsque Showakh me présenta son cousin, un Khayal Sherari qui désirait servir auprès de moi à n'importe quelle condition, je l'acceptai sur un simple coup d'œil, comptant le voir à l'œuvre et juger ce dont il était capable dans une situation difficile.

Nous passâmes auprès d'Aba-el-Lissan afin de nous assurer que les Turcs y vivaient dans une honnête oisiveté ; ils avaient l'habitude, du côté de Batra, de fondre à toute vitesse sur la moindre patrouille montée et je ne tenais pas à engager si tôt notre troupe, surtout dans une action sans utilité immédiate. Awad était un garçon déguenillé, à la peau brune, âgé peut-être de 18 ans, admirablement bâti, avec des muscles et des nerfs dignes d'un athlète, preste comme un chat, très vif en selle, montant magnifiquement.

Devant moi Awad se montrait confus, embarrassé, bien que, avec ses compagnons, il fût souvent fort gai. Son engagement représentait pour lui une chance inespérée, très au-dessus de ses rêves et il était bassement résolu à me plaire, à deviner mes désirs. Pour le moment, il s'agissait de rôder sur la route haute de Maan afin d'attirer l'attention des Turcs de ce côté. Lorsque la feinte eut réussi et qu'ils s'élancèrent au trot dans la direction voulue, nous revînmes rapidement en arrière et nous nous séparâmes de nouveau, induisant en erreur leurs cavaliers montés sur des mules et les orientant loin de la direction suivie par le convoi. Awad s'intéressa vivement à ce jeu et se servit convenablement de son nouveau fusil.

Nous grimpâmes ensuite tous deux sur le sommet d'une colline dominant Batra et les vallées qui descendent du nord vers Aba el Lissan. Nous y demeurâmes paresseusement étendus sur le sable jusqu'au moment où nous aperçûmes la tête de la colonne d'Ali, qui commençait l'ascension du col. Je courus à sa rencontre et j'appris que nous avions perdu quatre chameaux dans la montée. Ali m'annonça en plus qu'il s'était pris de bec avec Abd el Kader ; il priait Dieu de le délivrer de la surdité, de la suffisance et des manières grossières de cet homme.

Le convoi devait reprendre sa marche lorsque viendrait l'obscurité du soir ; comme il n'avait pas de guide, je lui prêtai Awad et il fut convenu que nous nous retrouverions tous sous les tentes d'Auda. Cela fait, nous partîmes, chevauchant dans des vallées peu profondes qui s'ouvraient dans un enchevêtrement de crêtes, jusqu'au moment où le soleil disparut derrière la dernière hauteur d'où nous aperçûmes le cube de la station de Guadir el Haj. Ce bâtiment semblait émerger assez haut au-dessus du sol à des milles et des milles au loin.

Avec Lloyd je repérai juste au-dessous de Shedia, un point de la ligne par lequel nous comptions franchir la voie ferrée. Et lorsque les étoilés commencèrent à luire, nous convînmes de marcher à cet effet sur Orion. Nous nous mîmes en route l'œil fixé sur cette grosse constellation. Après des heures d'une marche à l'étoile, Orion ne nous semblait pas plus près et, entre l'astre et nous, rien ne signalait la présence de quoi que ce fût. Nous avions débouché des montagnes dans la plaine, celle-ci était interminable. Sa plate monotonie ne présentait qu'une succession d'ouadis peu profonds, contenus dans des berges basses et rectilignes qui, sous la clarté laiteuse des étoiles, ressemblaient toutes aux terrassements de la voie ferrée que nous cherchions. Le terrain se maintenait ferme sous les pieds de nos bêtes et l'air frais du désert nous arrivant en plein visage, activait l'allure des méharas.

Je marchais en tête avec Lloyd, toujours en quête du chemin de fer afin que le gros de la colonne ne courût pas le risque d'être cerné si le hasard le mettait en présence d'un blockhaus ou d'une patrouille de nuit. Nos beaux chameaux, très légèrement chargés, avançaient à enjambées si longues que peu à peu nous nous trouvâmes très en avance sur le convoi des Indiens, beaucoup plus lourd. Hassan Shah, le Jemadar, détacha un homme en avant afin de ne pas nous perdre de vue ; il dut bientôt en envoyer un deuxième pour apercevoir le premier, puis encore un troisième, si bien que son groupe ne fut plus qu'un chapelet d'hommes isolés. Il nous fit alors demander de

ralentir notre marche, mais son message, après avoir passé dans trois langues différentes, nous arriva inintelligible.

Finalement nous nous arrêtâmes, ce qui nous permit de constater que le silence d'une nuit tranquille était fait des bruits les plus divers, tandis que les senteurs des herbes desséchées se répandaient autour de nous portées par les derniers souffles d'une brise mourante. Nous reprîmes notre marche, plus lentement : elle se prolongea, nous sembla-t-il, des heures durant, et la plaine était toujours coupée par des berges trompeuses qui retenaient bien inutilement notre attention. Faussée par le mouvement des étoiles, notre orientation de route devait manquer de précision. Lloyd avait quelque part une boussole. On fit halte pour fouiller dans ses profondes sacoches ; Thorne qui s'était rapproché, finit par mettre la main sur l'objet cherché. Penchés sur le petit appareil, suivant curieusement les oscillations de l'aiguille, nous conclûmes qu'il fallait abandonner Orion et nous diriger sur une étoile plus au nord. Puis, de nouveau en avant interminablement, jusqu'au moment où arrivés au sommet d'un talus plus important, Lloyd tira vivement sur sa bride et, retenant son souffle, dirigea le doigt devant lui. A l'horizon, très exactement sur notre direction de route, apparaissaient deux cubes, de teinte plus foncée que le ciel et, auprès d'eux, un toit pointu. Nous allions droit sur la station de Shedia, nous étions presque à ses pieds.

Tournant à droite, nous franchîmes en toute hâte un espace découvert, assez inquiets de notre caravane, – des traînards pouvaient manquer notre changement de direction – mais tout se passa le mieux du monde et, quelques minutes plus tard, abrités dans une dépression, nous échangions, encore haletants, nos impressions, en anglais, en turc, en arabe et en urdu. Derrière nous résonnait l'écho affaibli des hurlements des chiens dans le camp turc ; notre pouls en battit plus vite.

Nous connaissions maintenant notre position, aussi prîmes-nous une nouvelle direction afin d'éviter le premier blockhaus établi au sud de Shedia. Nous nous plaçâmes en tête du convoi, pleins de confiance,

espérant traverser bientôt la ligne, mais encore une fois les heures se trainaîent, et rien ne se montra. Il était minuit, nous venions de marcher pendant six heures et Lloyd commençait à se plaindre amèrement de ce que nous voulions sans doute le faire entrer, au matin, dans Bagdad ! Décidément la voie ferrée ne pouvait être là. Thorne découvrit comme une rangée d'arbres qui semblaient se mouvoir ; chacun abattit aussitôt les leviers de ses fusils ; ce n'étaient que des arbres.

Le découragement nous gagna. Nous chevauchions sans entrain, la tête penchée sur notre selle, les yeux presque fermés à force de fatigue. Encore une fois, les Indiens restaient assez loin en arrière, mais après avoir marché une heure environ, le dernier remblai que nous devions apercevoir cette-nuit là se montra différent des autres. Il prenait une forme plus rectiligne et, sur sa longueur, s'espaçaient des reflets plus sombres, peut-être les débouchés de conduits souterrains. En nous rapprochant, le talus parut s'arrêter sur une clôture de perches aux pointes aiguës : c'étaient les poteaux télégraphiques.

Nous fîmes halte précipitamment et allâmes reconnaître les deux côtés du remblai pour nous assurer que la tranquillité du lieu ne cachait pas quelque surprise. L'obscurité ambiante pouvait subitement cracher du feu sur nous et le silence se changer en une fusillade crépitante. Mais il n'y eut pas de cri d'alarme ; la voie ferrée était bien abandonnée à elle-même. Mettant vite pied à terre nous courûmes inspecter la ligne jusqu'à 200 mètres à droite et à gauche de l'endroit où nous venions de nous arrêter : personne. L'on pouvait passer en toute sécurité.

Aussitôt l'ordre fut donné aux hommes d'aller se rassembler plus loin à l'est, dans le vide favorable du désert, et nous nous assîmes sur le ballast, au-dessous des fils télégraphiques qui chantaient doucement tandis qu'une longue colonne de masses sombres, surgissant brusquement de l'obscurité, hésitait quelque peu à franchir le remblai et les rails ; mais le convoi passa devant nous sans accident, dans ce silence tendu qui est la marche nocturne des chameaux. Après que le dernier eut traversé, nous marchâmes pendant

une heure encore, puis repos jusqu'à l'aube. Le jour suivant nous trouvâmes Auda discrètement campé au sud-est des puits, dans une longue plaine accidentée, parsemée d'une belle végétation de buissons. Il nous accueillit avec une certaine gêne. Les femmes, ainsi que les grandes tentes, avaient été renvoyées hors du rayon d'action des avions turcs. Fort peu de Toweiha se trouvaient dans le douar et ceux qui étaient présents se disputaient encore âprement au sujet de la répartition des salaires et de ce qui revenait à leur tribu. Le vieillard paraissait attristé de ce que nous le rencontrions aux prises avec de si mesquines querelles.

J'usai de tout mon savoir-faire pour aplanir les difficultés en orientant les idées de ces hommes dans une nouvelle direction et en faisant miroiter à leurs yeux certains intérêts susceptibles de balancer ceux qu'ils débattaient en ce moment. J'y réussis heureusement, car j'aperçus des sourires dans l'assistance, signe manifeste chez les Arabes que la bataille est à moitié gagnée. Je ne jugeai pas prudent de pousser, pour l'instant, mes avantages plus loin et, quittant ces nomades, nous allâmes déjeuner avec Mohammed el Dheilan. Celui-ci était meilleur diplomate qu'Auda parce que plus renfermé. Aussi fûmes-nous bien accueillis autour de son plat de riz couronné de viande et de tomates sèches. Mohammed, d'habitudes plutôt villageoises, se nourrissait trop bien.

Après le repas, pendant que nous nous promenions à l'aventure parmi ces fossés desséchés, aux tons grisâtres – on eût dit d'énormes trous que des mammouths auraient creusés en se roulant – et que les crues successives avaient profondément entaillés dans un sol de boue fibreuse, je touchai un mot à Zaal de mes projets relatifs à une expédition contre les ponts du Yarmuk. Il reçut très mal ma suggestion. Le Zaal d'octobre n'était plus le Zaal du mois d'août. Le succès avait fait du brave qui, au printemps, chevauchait sans jamais se lasser, un homme prudent que sa nouvelle fortune incitait à apprécier l'existence. Au printemps il m'eût conduit n'importe où, mais le dernier raid avait soumis ses nerfs à de terribles

épreuves, et il me déclara qu'aujourd'hui il ne marcherait que si je considérais que tel était son devoir.

Je lui demandai de quels hommes je pourrais composer ma bande. Il m'en désigna trois présents dans le douar et susceptibles, à son avis, de prendre part à une entreprise aussi hasardée. Le reste de la tribu était parti mécontent. Engager trois Toweiha serait pire et, de plus, inutile, car leur légitime confiance en eux-mêmes soulèverait la jalousie des autres membres de l'expédition et, d'autre part, ils se trouvaient en trop petit nombre pour suffire seuls à la tâche. Je résolus de chercher ailleurs. Zaal accepta ma décision avec un visible soulagement.

Lloyd devait partir pour Versailles : coïncidence malencontreuse, car il avait des vues très nettes sur la situation ; son concours nous fournissait une aide des plus efficaces et il souhaitait du bien à notre cause. De plus, Lloyd était la seule personnalité très cultivée qui se trouvât auprès de nous et, dans ces quelques jours passés ensemble, nos esprits avaient vagabondé au loin, discutant littérature, effleurant toutes les questions qui nous venaient à l'esprit. Lorsqu'il fut parti, la guerre, les tribus, les chameaux devinrent à nouveau nos seuls sujets de conversation.

La soirée s'engagea dans un labeur formidable : il fallait arriver à une solution pour les Howeitat. La nuit venue, tout le monde se réunit autour du feu d'Auda et, pendant des heures, je m'efforçai de pénétrer jusqu'à ces cerveaux rétifs. Je me servis avec eux de tous les artifices que la fréquentation du monde m'avait rendus familiers, m'attaquant à l'un, puis à l'autre ; – à l'éclat de leurs yeux je devinais les coups qui portaient juste – parfois aussi je m'engageais dans une mauvaise voie et gaspillais de la sorte les minutes d'un temps précieux, sans avoir le sentiment que je gagnais l'auditoire à mes idées. Les Abu Tayi étaient aussi durs d'intellect que de corps, et, depuis longtemps déjà, un travail astreignant avait éteint dans leurs âmes tout penchant à l'enthousiasme.

Peu à peu, pourtant, j'obtins ce que je voulais. Mais il était déjà minuit et la discussion allait encore son train, lorsque Auda, levant sa canne, réclama le silence. Nous écoutâmes, anxieux de savoir d'où venait le danger. Au bout de quelques instants, nos oreilles perçurent un grondement sourd : des vibrations lointaines, cadencées, nous parvenaient sans que nous pussions en préciser la cause. On eût dit le bruit d'un ouragan à grande distance ; le sol avait sous nos pieds d'étranges frémissements. Auda tourna vers l'ouest des yeux hagards. « Les canons anglais ! » s'écria-t-il. Allenby se mettait en marche et ces sons arrivaient à propos pour me soutenir : ma cause était gagnée sans plus de discussions.

19

Festins et palabres

Le lendemain matin, atmosphère sereine et cordiale dans le camp. Le vieil Auda, dont les difficultés étaient une fois de plus aplanies, m'embrassa de tout cœur, appelant sur nos têtes la paix du Seigneur. Au dernier moment, alors que la main appuyée sur mon chameau couché, je me préparais à monter en selle, il courut à moi et me pressa dans ses bras. Je sentis sa barbe rude frôler mon oreille pendant qu'il me murmurait à voix très basse : « Méfiez-vous d'Abd el Kader ! » La foule qui nous entourait ne lui permit pas d'en dire davantage.

Nous fîmes halte pour le déjeuner, puis pour la sieste de midi : les soldats devaient avoir trois repas par jour. Soudain, il y eut une alerte. Des hommes montés sur des chevaux et sur des chameaux apparaissaient venant de l'ouest et du nord, et ils dessinèrent vivement autour de nous un mouvement d'enveloppement. Nous saisîmes nos fusils. Les Indiens qui avaient pris l'habitude de se mettre en état de défense dans un minimum de temps, portaient maintenant leurs Lewis et leurs Vickers en position de tir. Il ne nous fallut que trente secondes pour être prêts à la défense.

Notre groupe présentait un curieux tableau. Je le contemplais tandis que le chérif Ali exhortait son monde à ne pas faire feu avant que l'attaque ne se fût nettement dessinée. Au même instant, Awad, avec un rire joyeux, courut au devant de l'ennemi, agitant sa manche par dessus la tête en signe d'amitié. Les nomades tirèrent, sans l'atteindre, sur lui ou plutôt au-dessus. Il se coucha à terre et riposta par un coup de feu dirigé exactement au-dessus de la tête du premier cavalier. Cette réplique et notre brusque silence les rendirent perplexes. Hésitants, ils se rassemblèrent un peu à l'écart puis, après une minute de discussion, ils laissèrent pendre, comme à contre-cœur, leurs manteaux, en réponse à notre signal pacifique.

L'un d'eux s'avança au pas. Awad, sous la protection de nos fusils, fit 200 mètres à sa rencontre et reconnut un Sakharri. Lorsque celui-ci eut appris qui nous étions, il feignit une vive surprise. Sa bande faisait un raid ; elle était composée d'hommes appartenant aux Zebn Sakhr campés, comme nous nous y attendions, devant Bair.

Ali, furieux de cette attaque traîtresse, les menaça de toutes sortes de peines. Ils acceptèrent la semonce d'un air renfrogné, prétendant que les Beni Sakhr avaient pour règle de tirer sur les étrangers. Ali reconnut cette habitude comme bonne dans le désert, mais protesta que leur brusque enveloppement de trois côtés différents indiquait bien une embuscade préméditée. Les Beni Sakhr, clique dangereuse, n'étaient pas des nomades assez purs pour observer le code d'honneur des tribus ou obéir en esprit à la loi du désert, ni, d'autre part, assez villageois pour avoir abjuré le raid et les rapines.

La bande partit annoncer à Bair notre arrivée. Mifleh, chef du clan, estima de bonne politique de faire oublier le fâcheux effet de cette première prise de contact par une parade de gala dans laquelle figurèrent tous les hommes et chevaux de l'endroit. Elle vint à notre rencontre en poussant de folles acclamations accompagnées de galops, de gambades, d'innombrables cris et coups de fusil. Les cavaliers tournoyèrent indéfiniment autour de nous, se poursuivant les uns les autres avec la plus absurde témérité et nous traitant sans égards lorsqu'ils s'introduisaient dans les rangs du convoi pour disparaître aussitôt en s'amusant à décharger leurs armes sous le nez même de nos bêtes. Des nuages de poussière de craie s'élevaient de tous côtés ; certains de nos hommes en avaient la gorge tout à fait desséchée.

Bientôt la parade prit fin. Abd el Kader, convaincu que même l'opinion des gens insensés n'est pas à dédaigner, crut nécessaire d'étaler ses talents. Les nomades criaient à Ali ibn el Hussein : « Dieu donne la victoire à notre chérif ! » et près de moi, ils retenaient leurs montures, serrant les rênes contre la hanche et disant : « Bienvenu sois-tu, Aurans, précurseur de

l'action ! » Alors Abd el Kader se hissa sur sa haute selle mauresque, puis suivi de ses serviteurs algériens rangés en file, il commença à se pavaner sur sa jument, esquissa vaguement des pas de haute école en criant : « Hop ! Hop ! » de sa voix gutturale, tandis qu'il déchargeait assez maladroitement son pistolet en l'air.

Les Bédouins surpris d'une pareille comédie baîllaient en silence. Mifleh vint à nous et, de son ton cajoleur : « Seigneur, je vous en prie, fit-il, arrêtez donc votre serviteur ! Il ne sait ni monter, ni tirer, et s'il atteint quelqu'un, c'en sera fait de notre bonne fortune d'aujourd'hui ! »

Le convoi fut déchargé près des ruines. En deçà, les tentes noires des Beni Sakhr semblaient un troupeau de chèvres, dispersé dans la vallée. Un messager vint nous prier de nous rendre sous la tente de Mifleh. Mes hommes, très agités, chuchotèrent qu'on avait aperçu des moutons égorgés derrière les toiles, au-dessus des tombes.

Les festins Howeitat avaient été copieusement arrosés de beurre ; or, ici, chez les Beni Sakhr, le beurre débordait. Nos vêtements en étaient éclaboussés ; le liquide pâteux découlait de nos bouches, les extrémités de nos doigts s'échaudaient à son contact. Dès la première faim apaisée, notre zèle se ralentit, les mains plongèrent avec plus de lenteur dans le plat, mais il s'en fallait encore que le repas fût terminé, lorsque Abd el Kader faisant entendre un grognement bizarre, se leva soudain et alla s'asseoir à l'écart, sur le tapis, tout au fond de la tente, en essuyant ses mains avec son mouchoir. Nous hésitions quant à ce qu'il fallait faire, mais Ali murmura : « le fellah ! » et chacun continua de plus belle à manger jusqu'à ce que tous les convives fussent rassasiés et que les plus frugaux d'entre nous eussent commencé à se débarrasser d'une graisse coagulée sur des doigts endoloris au contact de mets brûlants.

Ali fit place nette dans sa gorge et chacun retourna à son tapis pendant que le deuxième service, puis le troisième, s'en donnaient tant et plus autour des casseroles. Un jeune lambin de 5 à 6 ans, vêtu d'une sale petite

blouse, se tenait assis là, se bourrant gravement de ses deux mains ; finalement le ventre gonflé et la figure ruisselante de graisse, il se retira chancelant, sans dire un mot, en serrant triomphalement contre sa poitrine une énorme côtelette qui avait échappé, au fond du plat, à la convoitise des invités.

Sur le devant de la tente, les chiens trituraient les os bruyamment et, de son côté, l'esclave de Mifleh fendit la tête du mouton pour en absorber la cervelle. Quant à Abd el Kader, il demeurait assis dans son coin, crachant, rotant, se nettoyant les dents. Enfin, il envoya chercher par un de ses hommes sa cassette de pharmacie et avala une potion en maugréant contre ces viandes coriaces, rebelles à la digestion. Il se figurait, en se montrant grossier, se créer une auréole de grandeur. Sans doute cette façon d'agir impressionnait-elle ses propres villageois, mais non les Zebn, gens trop près du désert et d'une mentalité trop différente. Ce pauvre Abd el Kader en fut pour ses frais.

Il s'en alla, et nous demeurâmes assis près de l'entrée de la tente dominant des creux sombres qui s'éclairaient des mille petits feux du douar, timides réponses aux étoiles scintillant dans le ciel. La nuit était calme, seuls les hurlements intermittents des chiens troublaient le silence du désert. Et lorsque, peu à peu, ces bruits devinrent plus rares, nous entendîmes de nouveau les canons lourds des Britanniques gronder à intervalles réguliers. L'assaut de la Palestine se préparait.

Nous choisîmes ce moment pour annoncer à Mifleh notre intention de tenter prochainement un raid du côté de Deraa, en ajoutant que nous serions heureux de l'y voir participer avec une quinzaine de ses hommes, tous montés à méhari. Après notre échec auprès des Howeitat, nous avions résolu de ne plus préciser nos objectifs, par crainte que, de par leur nature peu encourageante, ils ne fissent reculer nos partisans. Mais Mifleh consentît sans hésiter à être des nôtres, apparemment avec plaisir,

promettant d'emmener son propre fils Turki et quinze des meilleurs hommes de sa tribu.

Il faisait déjà nuit lorsque notre convoi quitta Bair après avoir refait sa provision d'eau. Nous, les chefs, attendîmes plus longtemps, que les Zehn eussent achevé leurs préparatifs. Ceux-ci consistaient en une visite de Mifleh à Essad – l'ancêtre supposé du clan, – visite à sa tombe toujours ornée, voisine du tombeau d'Annad. Le cheik pensa que l'occasion était bonne pour ajouter une nouvelle cordelette de tête à celles dont les lambeaux s'agrafaient autour de la pierre tumulaire d'Essad et – trait caractéristique – il nous demanda de fournir cette offrande. Je lui tendis deux de mes riches ornements de coiffure provenant de la Mecque, en soie rouge lamée d'argent, mais je lui fis observer que la vertu de l'offrande appartient au donateur. L'économe Mifleh me pria d'accepter un sou en échange du cadeau afin que sa conscience pût se targuer de l'avoir achetée. Lorsque, quelques semaines plus tard, j'eus l'occasion de repasser par cet endroit, je constatai que mon offrande avait disparu. Mifleh s'empressa de maudire hautement devant moi le sacrilège commis par quelque Sherari sans religion qui avait osé dépouiller son ancêtre. Turki m'en aurait dit plus long.

Nous sortîmes de l'ouadi Bair par un sentier vétuste agrémenté de mauvais escarpements. Près d'une montagne, nous trouvâmes le reste du convoi bivouaquant pour la nuit autour d'un grand feu, mais il n'y eut cette fois ni palabres, ni café. Nous serrions les coudes autour du brasier, silencieux, les oreilles tendues pour entendre les coups de canon d'Allenby. Ils parlaient éloquemment ; les éclairs de chaleur qui zébraient l'horizon du côté du couchant remplaçaient les flammes sortant de leurs bouches.

Le jour suivant, nous passâmes sur la gauche des Thlaithukhwat – les « Trois-Sœurs » – dont les pics blancs dressés au-dessus de larges versants, servent de repère au voyageur pendant une journée entière de marche ; puis, au-delà, nous descendîmes des pentes douces semées de cailloux roulants.

Cette délicieuse matinée de novembre portait en elle toute la douceur d'un été anglais : mais il fallait se défendre de son charme. Je brûlai les haltes et fis les étapes au milieu des Beni Sakhr, accoutumant mes oreilles à leur dialecte et emmagasinant dans ma mémoire les caractéristiques des tribus, des familles et des personnes que mes compagnons laissaient échapper au cours des conversations.

A la tombée du jour, nous mîmes pied à terre dans un affluent de l'ouadi Jesha, près de quelques touffes de buissons au feuillage gris-vert qui agréa à nos bêtes et nous permit de faire du feu avec les branches. Cette nuit-là, les canons retentissaient très clairs et sonores, peut-être parce que le bruit, après s'être réfléchi dans la cavité de la mer Morte trouvait sa résonnance dans les couches d'air du plateau supérieur. Les Arabes chuchotèrent : « Ils sont plus près ; les Anglais avancent ! Dieu délivre les hommes de cette pluie de fer ! » Leur compassion allait aujourd'hui à ces Turcs qui furent si longtemps leurs faibles oppresseurs et que, pour cette faiblesse même et bien qu'oppresseurs, ils préféraient à l'Etranger qui s'imposait avec sa force et sa justice aveugle, laquelle ne fait pas de distinction.

Nous fûmes levés tôt pour pousser en avant et arriver au lointain Ammari avant le coucher du soleil. Vers midi, un groupe de chameaux, trottant à vive allure, apparut sur la montagne ; très ostensiblement il se dirigeait vers nous. Le petit Turki galopa vers eux sur sa vieille chamelle, la carabine armée et posée sur les cuisses, afin de se rendre compte des intentions de ces inconnus. « Ha ! s'écria Mifleh, alors qu'ils étaient encore à un mille de nous, c'est Fahad sur sa Shaara qui marche en tête ! Ce sont nos alliés ! » Il ne se trompait pas. Fahad et Adhub, principaux chefs de guerre des Zebn, se trouvaient campés à l'ouest du chemin de fer, près de Ziza lorsqu'un Gomani leur apporta la nouvelle de notre approche. Ils se mirent sur-le-champ en selle et, après une course énergique, ils nous rattrapaient à mi-chemin seulement de notre étape. Fahad, en des termes courtois, me reprocha doucement de m'engager sur son terrain en quête

d’une aventure, pendant que les fils de son père se reposaient sous leurs tentes.

Fahad était un petit homme mélancolique, à la voix agréable, parlant peu. Il pouvait avoir trente ans. Dans sa figure pâle, à la barbe soignée, brillaient des yeux tragiques. Son jeune frère, Adhub, plus grand et plus fort, n’était cependant que de taille moyenne. Au contraire de Fahad, il se montrait agité, bruyant. Un nez camus, une figure imberbe d’adolescent et des yeux verts, brillants, qui couraient sans cesse d’un objet à un autre, lui donnaient un air bizarre. Ses cheveux épars et ses habits sales dénotaient ce qu’il était au naturel. Fahad, quoique très simplement vêtu paraissait plus soigné. Les deux frères, montés sur des chamelles à long poil élevées chez eux, n’avaient rien moins que l’aspect de cheiks aussi réputés. Ils étaient cependant l’un et l’autre de fameux combattants.

Lorsque nous arrivâmes à Ammari, un vent de nuit glacial soulevait des nuages de poussière de couleur cendrée et créait autour de nous une atmosphère épaisse chargée des débris salins du sol qui avoisinait les puits. Ces grains grinçaient sous nos dents de la façon la plus désagréable et, quant à l’eau, qui croupissait à la surface de la plaine dans des mares analogues à celles du Sirhan, elle ne nous tentait guère ; le goût en était généralement trop amer pour pouvoir l’avaler. Cependant l’une d’elles, connue sous le nom de Bir el Emir, jouissait d’une certaine réputation ; son eau passait pour excellente – simple question de contraste – et se trouvait dans une petite dépression calcaire entourée de dunes.

L’eau, opaque, dont le goût rappelait de la saumure mélangée d’ammoniaque, arrasait presque le niveau supérieur du trou rocheux dans lequel elle sourdait. Daud nous fit juger de sa profondeur en y précipitant Farraj tout habillé. Celui-ci disparut entièrement dans ce liquide jaunâtre, mais, bientôt après, il en émergea tranquillement et se cacha dans la saillie des dalles qui couronnaient l’orifice du trou : dans la demi-obscurité du crépuscule, nous ne pouvions le distinguer. Daud angoissé attendit une

minute puis, ne voyant toujours pas son ami, il arracha son manteau et plongea à sa recherche : bientôt il le découvrit souriant dans sa cachette.

On les retira tous deux ; ils se livrèrent alors à une lutte épique sur le sable à côté du trou d'eau : chacun supportait bravement les bourrades de son adversaire. Finalement, ils se rapprochèrent de mon feu, encore ruisselants, les vêtements en lambeaux, écorchés et sanguinolents ; cheveux, visages, bras et jambes, tout leur corps n'était plus que boue et épines : on eût dit des diables qui venaient de lutter avec un typhon plutôt que les jeunes gens aux formes délicates que nous connaissions. Ils prétendirent qu'en dansant ils avaient trébuché dans un buisson, qu'il serait digne de ma générosité habituelle de leur octroyer de nouveaux vêtements. Mais, trompant leurs espoirs, je les renvoyai réparer eux-mêmes les dommages de leur garde-robe.

Le vent faiblit à l'aube et nous avançâmes vers Azrak, situé à une demi-étape devant nous. Or, à peine en avions-nous fini avec les tourbillons de poussière qu'il y eut une nouvelle alerte. L'on avait aperçu des hommes montés dissimulés derrière des touffes de broussailles. Cette région était le terrain d'élection des bandes en maraudage. Après nous être rassemblés dans l'endroit le plus favorable à la défense, nous fîmes halte. La section indienne s'installa sur une petite hauteur aux pentes coupées par des ravins d'ouadis, les chameaux agenouillés en arrière dans une dépression qui les mettait à couvert, et, presque instantanément, la petite artillerie fut en position de tir. Ali et Abd el Kader firent flotter leurs grandes bannières cramoisies dans la brise intermittente. Nos tirailleurs, dirigés par Ahmed et Awad, se placèrent à droite et à gauche, et des coups de feu furent échangés à assez grande distance. Tout se termina brusquement. Le front ennemi se rompit et ces inconnus s'avancèrent vers nous en file agitant manches et manteaux, après avoir entonné leur marche guerrière de bienvenue. C'étaient des guerriers de la tribu Serhan en route pour aller jurer fidélité à Fayçal. Lorsqu'ils furent au courant de nos intentions, ils retournèrent avec nous, tout heureux de pouvoir se dispenser d'une longue marche, car cette

tribu n'était en réalité ni guerrière, ni nomade. Ils nous firent une entrée triomphale dans leur douar de Ain el Beidha, à quelques milles à l'est d'Azrak. La tribu entière était rassemblée et notre réception fut particulièrement bruyante, car le matin même les femmes éplorées avaient eu grand peur en voyant leurs hommes se mettre en route.

Les chefs nous répartirent parmi les tentes, qui tenaient toutes à nous fêter. Ali, Abd el Kader, Wood et moi-même, fûmes emmenés par Mteir, le premier cheik de la tribu, vieillard édenté, aimable, mais dont la mâchoire, appuyée sur une main qui s'efforçait de la maintenir en place, oscillait dangereusement pendant qu'il parlait. Il nous salua en nous adressant quelques souhaits ampoulés et nous offrit un repas copieux de mouton bouilli et de galettes. Wood et Abd el Kader firent peut-être un peu les difficiles devant ce tas de viandes qui n'étaient guère engageantes. Le Serahin paraît avoir conservé des mœurs très primitives en ce qui touche à la discipline de la table. L'unique bol de propreté mis à la disposition des convives reçut plus d'éclaboussures et de crachements qu'il n'était convenable dans une tente bien tenue. Nous dûmes ensuite céder aux instances de Mteir et passer la nuit sur ses tapis. Autour de ces chairs fraîches, et sans doute attirées par l'appât d'une nourriture nouvelle, toutes les tiques locales, puces, poux, etc. accoururent en foule comme lasses de leur sempiternel menu de Serhan. Leur joie les rendit si voraces que je ne pus continuer à leur offrir mon corps en festin. Ali fut sans doute du même avis car, à mon exemple, il se leva prétextant qu'il ne se sentait pas en veine de dormir. Alors nous réveillâmes le cheik Mteir et l'on alla chercher Mifleh ibn Bani, homme jeune et actif, accoutumé à dresser les plans de guerre de la tribu. Nous leur expliquâmes les besoins de Fayçal et comment nous entendions donner au pays sa liberté.

Ils nous écoutaient gravement, avec la plus grande attention. Impossible de songer, affirmèrent-ils, au pont occidental ; les Turcs venaient d'inonder le pays environnant de centaines de bûcherons militaires ; aucun groupe hostile ne pourrait s'y glisser sans être découvert. Ils se méfiaient beaucoup

des villages maures, ainsi que d'Abd el Kader lui-même : pour rien au monde ils n'iraient dans ces agglomérations sous la conduite de celui-ci. En ce qui concernait Tell el Shebab, le pont le plus rapproché d'ici, ils redoutaient que les villageois du voisinage, leurs éternels ennemis, ne les attaquassent par derrière en cours d'opération. De plus, si la pluie venait à tomber, leurs chameaux ne pourraient plus, au retour, tenir le trot dans les plaines boueuses de Remthe ; la troupe serait coupée et massacrée.

Nous nous trouvions dès lors dans le plus grand embarras. Les Serahin représentaient notre dernière ressource et, s'ils refusaient de venir avec nous, il ne nous serait plus possible de satisfaire en temps voulu aux désirs d'Allenby. Ali appela donc autour de notre feu encore quelques hommes d'action, parmi les plus notables de la tribu ; il envoya aussi chercher Fahad, Mifleh et Abdhub afin que la présence de ces Arabes énergiques renforçât le courage de l'assistance. Devant eux nous commençâmes à lutter par des paroles appropriées contre la méprisable prudence des Serahin, laquelle nous paraissait d'autant plus honteuse que nous sortions d'un long sejour dans l'ambiance purifiante du désert.

Ecartant la manière abstraite, nous leur exposâmes sous une forme objective et adaptée à leur cas particulier, combien la vie ordinaire ne vise qu'à la satisfaction des sens et combien peu elle vaut d'être ainsi vécue jusqu'à son extrême limite. Pour des révoltés, il ne saurait exister de lieu de repos, ni de moments de joie. Une rébellion était destinée, de par son esprit même, à croître et à se développer ; elle devait endurer autant de souffrances que l'être humain peut en supporter, et utiliser tout progrès réalisé comme point de départ pour de nouvelles aventures semées de privations plus fortes et de souffrances plus aiguës.

Faire partie du désert, c'était se condamner – ils le savaient bien – à livrer une bataille sans fin à un ennemi qui n'est pas de ce monde, qui n'est pas la Vie, mais rien autre que l'Espoir lui-même, et Dieu n'accorde à l'homme qu'une liberté, celle d'échouer.

Quel honneur y aurait-il à courir après un succès assuré alors que l'on peut tirer un si grand avantage moral d'une défaite certaine ? L'Omnipotence et l'Infini – j'entendais par là la supériorité des armes et les espaces désertiques – tels étaient les deux ennemis dignes de nous tenter. La gloire de cette révolte, insistai-je, consiste dans l'amertume, la souffrance, le sacrifice. Echouer est encore plus glorieux que réussir. Il valait mieux défier un sort hostile en choisissant la route qui mène sûrement à la mort, gaspillant les médiocres ressources de la vie matérielle et rendre ainsi le destin honteux de la pauvreté de sa victoire. En combattant l'Omnipotence, il y allait de notre honneur de rejeter les faibles armes dont, pauvres nomades, nous disposions et de la défier les mains vides, résignés à être vaincus, non seulement par plus de science militaire, mais aussi par la supériorité matérielle des moyens d'action.

Ce discours, moitié incohérent, improvisé à bâtons rompus, était, de notre part, une tentative désespérée pour répondre à notre extrême besoin de frapper les imaginations un peu frustres de nos Arabes encore accroupis autour des dernières lueurs d'un feu mourant. Je pus à peine m'en rappeler le sens plus tard et mon esprit ne conserva que quelques vagues impressions : le Serahim devenant peu à peu plus humble, l'apaisement d'une nuit dans laquelle s'évanouit ce qu'il y a de trop positif dans la nature arabe, et enfin l'enthousiasme éclatant tout à coup chez ces nomades et les décidant à partir avec nous vers n'importe quelle destination. Avant le lever du jour, nous appelâmes le vieil Abd el Kader et, l'emmenant à l'écart dans les taillis sablonneux, nous criâmes dans son oreille dure que le Serahim partirait avec nous, sous ses auspices, pour l'ouadi Khalid après le lever du soleil. Il nous répondit par une grognement d'approbation, et nous nous avouâmes tout bas que si l'occasion s'en présentait encore, nous vivants, nous ne confierions jamais la direction d'un complot à un homme sourd.

20

La ruée vers le pont

Accablés de fatigue, nous prîmes un moment de repos. Mais bientôt il fallut être de nouveau sur pied pour passer en revue les méharistes du Sirhan. Lorsqu'ils s'élancèrent en avant à toute vitesse, le spectacle qui s'offrit à nos yeux avait quelque chose de primitif et de sauvage ; cependant, nous les jugeâmes médiocres cavaliers : ils cherchaient trop à nous éblouir par des fanfaronnades pour nous inspirer une entière confiance. Dans tous les cas, nous n'avions pas le choix, il fallait les accepter tels quels. Donc, à 3 heures de l'après-midi, départ pour Azrak. Abd el Kader et ses serviteurs montèrent leurs juments, indiquant par là qu'on approchait du front de combat. Ils marchaient derrière nous.

Ali allait voir Azrak pour la première fois et, très excités l'un et l'autre, nous nous hâtions de gagner le haut de la montagne. Tout en escaladant ses pentes rocheuses, nous parlions des temps anciens, des guerres, des chants et des passions des Rois Pasteurs qui avaient aimé ces lieux ; leurs noms étaient harmonieux comme de la musique. Nous rappelâmes le souvenir des légionnaires romains qui languirent ici, confinés dans ces postes du désert. Puis apparut à nos yeux le fortin perché sur son rocher, dominant du bleu pâle de ses vieux murs les verdures crues des palmiers qui frémissaient sous la brise. Nous nous arrêtâmes un instant devant de frais gazons au milieu desquels scintillaient l'eau courant dans d'étroites rigoles.

Ali se décida enfin à secouer sa rêne et la bête reprit son train, posant prudemment ses pieds sur l'opulent herbage qui venait finir près des sources contre une grosse coulée de lave. Nos yeux ratatinés par le reflet du soleil s'ouvraient tout grands et la douleur cuisante, provoquée par tant de semaines de marche dans la nudité du désert, s'apaisait doucement. Ali s'écria : « De l'herbe ! » et, sautant à terre, il se vautra voluptueusement au

milieu de ces pousses dures et rugueuses qui semblaient si accueillantes dans l'aride désolation des espaces.

Lorsque nous revînmes aux affaires sérieuses, il n'y avait plus d'Abd el Kader. Nous le cherchâmes vainement dans les ruines du château, dans la palmeraie, au-delà, près de la source. Nous envoyâmes des cavaliers à sa poursuite ; ceux-ci ramenèrent des Arabes qui nous apprirent que, fort peu de temps après le départ, l'émir était parti dans la direction du nord et qu'il se dirigeait, à travers les ondulations sablonneuses, vers le Djebel Druse. Nos hommes ne savaient rien de nos plans, ils détestaient Abd el Kader, aussi furent-ils contents de le voir disparaître. Mais à nos yeux, l'incident était grave.

Des trois alternatives qui s'offraient à nous celle d'Um Keis était abandonnée, – rien à faire pour nous dans l'oued Khalid sans Abd el Kader – il ne restait plus qu'à porter notre effort sur le pont de Tell el Shebab. Pour y parvenir, il nous fallait traverser une large pleine découverte entre Remthe et Deraa. Abd el Kader s'était sans doute rendu auprès de l'ennemi, muni de tous renseignements sur nos forces et nos projets. Pour peu que les Turcs se décidassent aux mesures de précaution les plus élémentaires, ils tomberaient sur nous près du pont. Nous tînmes conseil avec Fahad et, nous fiant encore une fois à l'ordinaire incompétence de l'adversaire, nous décidâmes d'avancer quand même. Ce n'était évidemment pas une solution prudente. Pendant que nous la discutions, la lumière du soleil semblait moins étincelante et Azrak commençait à nous faire peur.

Le lendemain, nous cheminâmes pendant des milles sur un terrain parfait, couvert d'une riche végétation excellente pour nos bêtes, jusqu'à notre arrivée à Abu Sawana. Il y avait en ce point une sorte de bassin naturel, large de 10 pieds et profond de 2, se développant sur une longueur d'un demi-mille au moins. Dans ce creux de roches siliceuses, se trouvait un beau volume d'eau de pluie délicieusement limpide. Il fut décidé qu'Abu Sawana nous servirait de base de départ pour notre raid contre le pont. Afin

de nous assurer de la sécurité du lieu, nous grimpâmes au sommet d'un monticule pierreux. Un faible détachement de Circassiens, envoyé par les Turcs pour savoir si les Arabes occupaient ce point d'eau, se retirait. Nous nous étions manqués peut-être de cinq minutes : aucun des deux partis n'avait lieu de s'en plaindre.

A l'aube, nous avançâmes tranquillement jusqu'au bord d'un ressaut de trois pieds environ, lequel limitait une plaine dénudée qui s'étendait jusqu'au chemin de fer, à quelques milles plus loin. Nous attendîmes prudemment le crépuscule pour franchir la voie. Notre plan était de nous glisser secrètement de l'autre côté et de nous cacher plus loin, au pied des montagnes, sous Deraa.

Nous profitâmes de la halte pour faire un repas substantiel car, ces derniers jours, nous nous nourrissions avec la plus complète insouciance, attaquant gloutonnement nos provisions aussi souvent que l'occasion s'en présentait. Cela allégeait nos réserves de vivres et nous empêchait de penser, mais, même avec ces intermèdes, les journées étaient longues. Enfin le soleil se coucha. La plaine frissonna sous la brise du soir au moment où l'obscurité qui, depuis une heure, s'amassait sur les collines descendait lentement et la noya dans son ombre opaque. Nous remontâmes en selle. Deux heures plus tard, après une marche rapide sur un terrain graveleux, nous arrivions à la voie ferrée et trouvions facilement, sur un sol plein de pierres, une piste où nos bêtes ne laisseraient pas l'empreinte de leurs pas. Les gardes turcs de la voie vivaient évidemment dans une absolue quiétude : donc Abd el Kader n'avait encore apporté à l'ennemi aucune nouvelle inquiétante pour sa tranquillité.

Nous longeâmes, pendant une demi-heure, l'autre côté de la ligne pour atteindre une dépression rocheuse peu profonde, au sol couvert de plantes succulentes. C'était Ghadir el Abyadh, recommandé par Mifleh comme un excellent poste d'embuscade. Accordant pleine confiance à ses dires, bien qu'un peu étonnés de nous savoir ici à l'abri de toute surprise, nous nous

étendîmes au milieu de nos bêtes agenouillées, mais non déchargées, afin de prendre un court repos. L'aube nous montrerait jusqu'à quel point nous pouvions nous considérer en sécurité.

Au lever du jour, Fahad me fit monter sur une éminence voisine, haute de quinze pieds environ. De ce point, par delà une prairie descendant en pente douce, nous apercevions le chemin de fer : il semblait presque à portée de nous. Un voisinage aussi rapproché était des plus incommodes, mais le Sakhr ne connaissait pas de meilleur abri. Nous dûmes demeurer ainsi sur le qui-vive toute la journée. A chaque nouvelle qui nous parvenait, les hommes accouraient et l'arête des pentes se couronnait d'une frise compacte de têtes. De leur côté, les chameaux au pâturage réclamaient une garde nombreuse pour qu'ils ne s'égarassent pas et ne fussent pas exposés à être vus. Dès qu'une patrouille apparaissait, il fallait les traiter avec une infinie douceur : tout grognement de leur part eût attiré l'attention de l'ennemi. La journée d'hier nous avait paru bien longue, celle d'aujourd'hui l'était encore davantage. Nous ne pouvions manger, obligés que nous étions à ménager notre eau de peur d'en manquer à notre étape du lendemain. Et chacun de nous avait d'autant plus envie de boire.

Avec Ali je mis la main aux derniers préparatifs pour notre chevauchée prochaine. Nous étions parqués à cette même place jusqu'au coucher du soleil, et il nous fallait atteindre Tell el Shehab, faire sauter le pont et nous retirer loin dans l'est avant l'aube. Ce plan impliquait une promenade de 80 milles pendant treize heures d'obscurité avec, pour intermède, la démolition compliquée d'un ouvrage d'art. Une réalisation pareille dépassait les capacités de la plupart des Indiens. Ils montaient mal et avaient éreinté leurs bêtes pendant notre marche depuis Akaba. Un Arabe, habile à ménager sa monture, peut la ramener chez lui en assez bon état après un dur travail. Les Indiens faisaient évidemment de leur mieux ; mais l'entraînement auquel ils étaient soumis pendant les étapes faciles pour avancer leur instruction de méharistes les avaient fourbus, eux et leurs bêtes.

On choisit donc les six meilleurs cavaliers et les six meilleurs chameaux. Hassan Shah, officier commandant le détachement indien, homme très courageux, fut chargé de les conduire. Il décida de réduire leur armement à un seul canon Vickers, ce qui affaiblissait dans une large mesure notre puissance offensive. Plus j'y réfléchissais et plus j'arrivais à la conclusion que notre plan d'opérations dans le Yarmuk se poursuivait dans des conditions de moins en moins favorables.

Les Beni Sakhr étaient bons au combat, mais nous n'avions aucune confiance dans les Serahin ; aussi décidai-je avec Ali de faire des Beni Sakhr, sous la conduite de Fahad, notre colonne d'assaut. Nous laisserions quelques Serahin pour garder les chameaux pendant qu'un certain nombre de ceux-ci transporteraient à pied d'œuvre les explosifs.

Ali ibn el Hussein prit six de ses serviteurs et notre troupe fut complétée par 20 Beni Sakhr et 40 Serahin. Les animaux boiteux ou affaiblis demeurèrent à Abyadh sous la garde du reste de nos hommes. Ils devaient se mettre en route avant l'aube pour retourner à Abu Sawanah où ils attendraient de nos nouvelles.

Dès le coucher du soleil, nous nous séparâmes et notre expédition se dirigea vers l'amont de la vallée : nous manquions d'entrain, chacun regrettait de partir. L'obscurité survint au moment où, engagés dans la première montagne, nous tournions à l'ouest pour prendre l'ancienne route des pélerins dont les ornières nous serviraient de points de repère. Nous descendions en trébuchant le premier versant, lorsque les hommes de tête s'élancèrent soudain en avant. Nous courûmes les rejoindre et les trouvâmes entourant un colporteur accompagné de deux femmes et de deux ânes, – ceux-ci chargés de raisins, de farine et de manteaux – que notre brusque irruption avait terrifiés. Ils se rendaient à Mafrak, la première station derrière nous : cela tombait mal au point de vue de notre sécurité. Finalement, nous leur enjoignîmes de stationner sur place sous la garde

d’un de nos Serahin. Celui-ci ne devait leur rendre la liberté qu’à l’aube ; puis il s’enfuirait à Abu Sawanah.

Nous avançâmes lentement dans une obscurité profonde, jusqu’au moment où les ornières des roues se détachèrent en blanc sur la piste des pélerins, sur ce même long ruban de route que les Arabes avaient parcouru avec moi près de Rabigh lors de ma première nuit passée en Arabie. Depuis lors, en douze mois, nous avions combattu à maintes reprises, sur différents points de ces quelques 1 200 kilomètres, de Médine, à Hédia, Dizad, Mudowwara et Maan.

Un pâtre déjoua nos plans en déchargeant son fusil sur notre caravane qu’il voyait approcher silencieuse et indistincte dans le noir de la nuit. Personne ne fut atteint, mais notre inconnu, affolé, se mit à crier et finalement s’enfuit en continuant à nous tirer dessus.

Mifleh el Gomaan qui conduisait la colonne, se détourna brusquement de la direction suivie et, à allure folle, entraîna notre convoi sur les pentes de la montagne pour nous défiler au plus vite derrière un contrefort. L’étape se continua ensuite sans incident et nous avançâmes en bon ordre à la clarté des étoiles. Un peu plus loin, nouvelle alarme provoquée par un chien qui aboyait sur notre gauche ; puis, un chameau surgit soudain devant nous, mais ce n’était qu’une bête égarée, sans cavalier. La marche reprit normalement.

Mifleh m’appela auprès de lui en m’interpellant sous le pseudonyme d’« Arab » afin que mon nom, bien connu partout, ne pût me trahir auprès d’étrangers peut-être cachés dans l’obscurité. Nous arrivions au fond d’une dépression très sombre, lorsque nous sentîmes une odeur de cendres ; en même temps une femme au teint noirâtre sautait d’un buisson voisin et s’enfuyait en criant. Sans doute était-ce une bohémienne, car l’incident n’eut pas de suites. Ensuite nous arrivâmes à une montagne au sommet de laquelle se trouvait un village dont les lumières brillaient dans le lointain. Mifleh se porta à droite sur une pente en partie labourée ; nous

l’escaladâmes lentement, nos selles craquaient sous l’effort. Au bord de la crête nous fîmes halte.

Plus loin, au nord et au-dessous de nous, s’apercevaient quelques groupes de lumières. C’était la station de Deraa où l’on travaillait de nuit pour les besoins de l’armée. Ce trafic paisible avait quelque chose de rassurant, bien qu’il manifestât assez ostensiblement le dédain des Turcs pour nos entreprises. Mais nous prîmes notre revanche : Deraa ne devait plus connaître ces illuminations nocturnes. A partir du lendemain, la place demeura dans une obscurité complète pendant toute une année jusqu’au moment de sa chute. Nous longeâmes la crête en groupe serré et, après avoir dégringolé les pentes d’une longue vallée, nous abordâmes la plaine de Remthe. Vers le nord-ouest, le village s’éclairait de temps à autre d’une lumière rouge. Le sol devint plat et, sur ce terrain à moitié labouré, l’on rencontrait partout des terriers de lapins dans lesquels nos bêtes enfonçaient les pieds, au risque de se casser quelque membre. Cependant il fallait se hâter car ces divers incidents de route nous avaient mis en retard. Mifleh se décida à faire prendre le trot à son chameau qui n’en voulait plus.

Mieux loti que la plupart des autres méharistes, je montais une bête à la robe rougeâtre, achetée chez les Adham ; c’était une longue chamelle onduleuse, aux enjambées formidables, très dures à supporter. Positivement elle avalait l’espace ; mais son allure n’était pas purement machinale, il y avait du courage dans ses efforts persistants à se maintenir en tête de la colonne. Ses rivales une fois dépassées, son ambition s’apaisait et ma brave chamelle se contentait d’un bon pas, supérieur de quelques pouces seulement à la foulée normale des camarades ; toutefois le cavalier sentait qu’il pouvait compter chez sa monture sur d’immenses réserves de force et d’endurance. Je revins en arrière et, longeant la colonne, je m’efforçai de faire presser le train. Les Indiens, méharistes de fraîche date, tout en faisant de leur mieux, manquaient de souplesse, accoutumés qu’ils étaient aux chevaux, mais le terrain, très mauvais, se prêtait mal à leurs efforts et, à mesure que les heures passaient, ils s’égrenaient successivement sur la

route. Je me décidai alors à marcher à l'arrière de la colonne avec Ali ibn el Hussein qui montait une excellente bête de course. Elle avait peut-être quatorze ans ; pourtant elle ne ralentit jamais son train au cours de cette dure nuit. Elle avançait, la tête basse, d'un pas allongé et rapide, souple sur ses genoux pour le plus grand agrément du cavalier. Dans notre hâte d'arriver au but, nos cris et nos bâtons firent la vie assez rude aux traînards et à leurs montures.

Un peu après 9 heures, nous sortîmes des terres labourées. Notre marche aurait dû s'améliorer, mais un brouillard épais nous enveloppa et le sol, naturellement gras, devint glissant. Le chameau d'un Sirhani s'abattit ; son cavalier le releva en un clin d'œil et fila au trot en avant. L'un des Beni Sakhr tomba à son tour sans se faire de mal, il repartit aussitôt. Puis nous aperçûmes l'un des serviteurs d'Ali debout auprès d'un chameau arrêté. Ali, au moyen d'un sifflement particulier, lui enjoignit d'avancer, et comme celui-ci essayait de marmotter une excuse, son maître lui balafra sauvagement le crâne d'un coup de bâton. Le chameau effrayé partit vivement et l'esclave, s'accrochant à la sangle de derrière, réussit à se remettre en selle, tandis qu'Ali le poursuivait d'une grêle de coups. Mustapha, l'un de mes hommes, cavalier fort inexpérimenté, tomba à deux reprises. Toutefois Awad, son camarade de file, put chaque fois saisir le licol de la bête et, avant que nous les rattrapions, l'aider à remonter. La pluie cessant, nous pressâmes l'allure pour descendre la montagne. Soudain Mifleh, se dressa sur sa selle et agita son bâton au-dessus de la tête. Un bruit métallique indiquait que nous nous trouvions sous la ligne télégraphique allant à Mezerib. Bientôt l'horizon gris nous parut plus éloigné, il semblait que nous chevauchions sur une énorme croupe de terrain, environnés de tous côtés d'une obscurité toujours croissante. Un bruit confus, pareil à de faibles soupirs, rappelant le murmure de la brise à travers des arbres lointains, arrivait à nos oreilles : il se précisait lentement à mesure que nous avancions. Ce devait être la grande chute d'eau au-dessous de Tell el Shehab ; nous continuâmes à marcher avec confiance.

Quelques minutes plus tard. Mifleh arrêtait sa chamelle et, la tapotant sur le cou, il la fit agenouiller ; puis il mit pied à terre, tandis que nous l'imitions en silence. Le col était couvert d'un gazon épais ; à côté de nous se dressaient les ruines d'une sorte de tumulus. En avant se devinait le cours impétueux de la rivière dont nous entendions le grondement depuis si longtemps. C'était le bord de la gorge de Yarmuk et le pont se trouvait un peu à droite, au-dessous de nous.

Nous aidâmes les Indiens à descendre de leurs chameaux chargés afin qu'aucun cri, aucun son ne pût signaler notre présence à des oreilles aux écoutes ; puis nous nous réunîmes, chuchotant, sur l'herbe visqueuse. La lune n'était pas encore levée derrière l'Hermon, mais la nuit finissante s'éclairait déjà des premières lueurs de l'aube, tandis que des lambeaux de nuages orageux couraient dans un ciel livide. Je distribuai les explosifs aux quinze porteurs et nous partîmes. Les Beni Sakhr, conduits par Adhub, disparurent dans les pentes sombres afin d'explorer notre route. Ce ne fut qu'en plantant dans le sol détrempé les orteils de nos pieds nus que nous pûmes conserver des points d'appui à peu près sûrs, le long des flancs escarpés de la montagne rendus glissants par la tempête de pluie.

Un peu plus loin, puis finalement juste au-dessous de nous, se détacha quelque chose de plus noir, une longue bande rectiligne au milieu de l'obscurité de la gorge. A l'extrémité opposée vacillait une faible lumière. C'était bien le pont vu dans le bas en projection presque horizontale, avec sa tente de garde au pied de la muraille ombragée que dominait le village perché au sommet de l'escarpement. Tout était tranquille, sauf la rivière ; rien d'autre ne bougeait que la flamme dansant au dehors de la tente.

Wood, qui ne devait arriver que dans le cas où je serais blessé, tint ses Indiens prêts à cribler de balles les hommes de garde si la mêlée devenait générale, tandis qu'Ali, Fahad, Mifleh et nous autres, avec des Beni Sakhr et les porteurs d'explosifs, nous nous faufilions dans le sentier qui descendait à la culée. Nous avancions, un par un, furtivement ; nos

manteaux bruns et nos vêtements maculés se fondaient heureusement dans la teinte sombre des roches, dissimulant ainsi notre descente jusqu'à ce que nous fussions parvenus sur les rails, à l'endroit où la ligne décrivait une courbe pour entrer sur le pont. Là les hommes s'arrêtèrent et je rampai en avant avec Fahad.

Nous parvînmes au parement lisse de la culée ; puis, nous traînant dans l'ombre projetée par la saillie des rails, nous pûmes presque toucher la charpente métallique et reconnaître l'unique sentinelle appuyée contre l'autre culée, à 60 mètres de nous. Pendant que nous l'observions, elle commença à se déplacer de long en large devant son feu, mais sans jamais mettre les pieds sur le pont qui dominait le vide à une hauteur vertigineuse.

J'allai furtivement chercher les porteurs d'explosifs. Avant que je ne les eusse rejoints, on entendit le bruit sec d'un fusil tombant sur la pierre, puis la chute d'un homme. Le factionnaire tressaillit et regarda en l'air pour se rendre compte de ce qui se passait. Il aperçut, en haut, dans la zone éclairée par la lune dont les lueurs naissantes découvraient lentement les admirables merveilles de la gorge, nos mitrailleurs en train de changer de position, à la poursuite de l'ombre qui fuyait devant eux et cria très fort : « Qui vive ! » en même temps il levait son arme et tirait pendant que ses hurlements appelaient la garde.

En une seconde tout devint confusion. Les Beni Sakhr, blottis invisibles le long du sentier au-dessus de nos têtes, se mirent à tirer au hasard. La garde s'élança dans des tranchées toutes préparées et ouvrit un feu rapide dans la direction des éclairs qui jaillissaient des fourrés opposés. Les Indiens, surpris pendant qu'ils avançaient, ne purent mettre assez tôt leur Vickers en action pour cribler la tente de projectiles avant qu'elle ne se vidât. La fusillade devint générale. Les bordées des fusils turcs, faisant écho dans ce passage resserré, résonnaient, mélangées au bruit des balles qui s'aplatissaient contre les rochers derrière notre groupe. Les porteurs Serahin savaient par mon personnel que la gélatine exploserait au moindre heurt

violent ; aussi, dès que les balles commencèrent à pleuvoir autour d'eux, ils jetèrent les sacs par dessus bord et s'enfuirent. Ali, d'un bond, nous rejoignit Fahad et moi, toujours blottis, invisibles dans l'obscurité de la culée ; mais il arrivait les mains vides : nos explosifs roulaient à cette heure dans les profondeurs du ravin.

Inutile d'essayer de les retrouver avec un pareil enfer déchaîné autour de nous. Il ne nous restait plus qu'à décamper et nous réussîmes, sans être touchés par le feu des Turcs, à atteindre le sommet de la montagne. Là nous rencontrâmes Wood, débordant d'indignation au milieu de ses Indiens : nous lui annonçâmes que tout était fini. Le reste de la bande se hâta de revenir au tumulus où les Serahin grimpaient déjà sur leurs chameaux. Nous partîmes au grand trot tandis que les Turcs gagnaient rapidement le fond de la gorge. Turra, le village le plus proche, entendit les clameurs et se mit de la partie. D'autres villages s'éveillant à leur tour, la plaine commença à s'illuminer de tous côtés.

Notre course rapide dépassa un groupe de paysans qui revenait de Deraa. Les Serahin, vexés du rôle qu'ils avaient joué – ou bien de ce que j'avais dit à leur sujet dans l'affolement de la fuite – étaient en quête de quelque mauvais tour : ils dépouillèrent complètement ces gens, lesquels s'enfuirent précipitamment avec leurs femmes à la clarté de la lune en lançant le cri perçant de l'Arabe lorsqu'il implore du secours. Les habitants de Remthe entendirent l'appel : ils se mirent à pousser de tels hurlements que tout le voisinage, qui dormait encore, fut brusquement réveillé, des cavaliers accoururent pour nous prendre de flanc tandis que les toits, les terrasses se garnissaient, sur plusieurs milles de longueur, de tirailleurs s'efforçant à qui mieux mieux de nous canarder.

Nous abandonnâmes les Serahin, coupables de violences, avec leur butin encombrant et continuâmes notre route dans un silence farouche, serrant les rangs pendant que mes excellents méharistes faisaient de la merveilleuse besogne ; ils aidaient ceux qui tombaient et prenaient en

croupe les cavaliers dont les montures étaient trop blessées pour pouvoir galoper avec une charge. Le sol, toujours boueux, avec ses terres récemment labourées, rendait la course plus pénible que jamais, mais, derrière nous, grondait une population soulevée dont les clameurs nous éperonnaient, hommes et bêtes, telle une meute poursuivant sa proie jusqu'à ses refuges de la montagne.

Enfin nous pénétrâmes dans des ravins ; prenant alors une meilleure route, nous coupâmes court vers des lieux moins agités, sans pourtant ralentir l'allure de montures déjà très surmenées, car l'aube approchait. Peu à peu, les bruits s'éteignirent sur nos derrières et les derniers traînards, ramenés brutalement dans le rang par la matraque d'Ali ibn el Hussein – ainsi que cela s'était passé dans la marche en avant – et cette fois par la mienne également, finirent par rejoindre le gros de la colonne.

Comme nous approchions de la voie ferrée le jour commença à poindre. Wood, Ali et les chefs, maintenant en tête pour reconnaître le passage, s'amusèrent à couper en plusieurs points la ligne télégraphique tandis que la colonne continuait sa marche.

La nuit précédente, nous traversions les rails pour aller faire sauter le pont de Tell el Shebah et isoler ainsi la Palestine de Damas et, en ce moment, nous en étions réduits, comme fruit de nos peines et de tous les risques courus, à couper un fil télégraphique allant à Médine ! Les canons d'Allenby tonnaient encore sur notre droite. Pour nous, ces grondements étaient pleins d'amertume, ils sonnaient le glas de notre entreprise manquée.

L'aube grise apparut avec une douceur qui présageait une journée triste de brouillards et de pluie. Celle-ci nous arriva bientôt, elle tombait si paisible, si menue, qu'elle semblait, par sa continuité, se moquer de ce que notre marche avait de dur pour arriver à Abu Sawana. Le soleil se couchait quand nous parvînmes au long étang d'eau et là les résidus de notre troupe se montrèrent curieux de connaître les détails de notre lamentable odyssée.

Nous n'étions tous que des imbéciles, les uns comme les autres, aussi notre rage était-elle sans objet. Ahmed et Awad se prirent de nouveau aux mains ; le jeune Mustapha refusa de cuire le riz ; Farraj et Daud le frappèrent jusqu'à le faire pleurer. Ali fit battre deux de ses serviteurs et aucun de nous, ni même les victimes, ne s'en soucièrent. Nos esprits se pouvaient se faire à l'idée de notre échec et nos corps succombaient à la fatigue après un parcours d'une centaine de milles, au milieu d'une région difficile, dans de mauvaises conditions, et accompli en entier, du coucher au lever du soleil, sans haltes, sans nourriture.

21

Encore un train qui saute

La question des vivres passait au premier rang de nos préoccupations. Nous tînmes conseil sous une pluie glaciale afin d'examiner ce que nous pouvions faire. Dans le but d'éviter des surcharges, nous n'avions emporté d'Azrak que trois jours de rations dont ce soir même on allait voir la fin. Comment recommencer l'opération les mains vides ! Les Beni Sakhr voulaient gagner de l'honneur et les Serahin s'étaient couverts de trop de honte pour ne pas réclamer à grands cris une nouvelle expédition. Nous disposions encore de trente livres d'explosifs et Ali ibn el Hussein, qui avait entendu parler de nos exploits au-dessous de Maan, et qui était aussi Arabe que tous les Arabes réunis, s'écria : « Faisons sauter un train ! » La proposition fut acceptée d'enthousiasme. Tous les yeux se tournèrent vers moi, mais il m'était impossible de partager leurs espoirs aussi spontanément.

Faire sauter un train est une opération de technique délicate : elle demande à être préparée posément, avec une extrême précision dans ses moindres détails, et sous la protection d'un nombre convenable de mitrailleuses. Que l'ouvrage fût mal exécuté et l'affaire pouvait devenir dangereuse. La difficulté résidait dans ce fait que, cette fois, nos canonniers seraient des Indiens qui, bien que solides gaillards, ne devenaient que des moitiés d'hommes s'ils avaient froid et faim. A moins de disposer d'un nombre suffisant de rations, je ne pouvais les traîner après moi dans une aventure qui prendrait peut-être une semaine. Il n'y avait aucune cruauté à affamer des Arabes qui ne mourraient pas de quelques jours de jeûne et se battraient aussi vaillamment que jamais avec des estomacs vides. A l'extrême rigueur on pourrait toujours tuer et manger un méhari, mais les Indiens, bien que musulmans, se refusaient par principe à toucher à de la viande de chameau.

J’expliquai ces points délicats concernant le problème du ravitaillement. Et Ali de riposter qu’on ne me demandait qu’à faire sauter le train, les Arabes et lui-même se chargeraient d’emporter le butin ; point n’était besoin de l’appui des mitrailleuses. Or, attendu que les Turcs ne soupçonnaient pas encore notre présence dans cette zone, il était bien possible que nous tombions sur un train d’approvisionnements convoyé par des civils, ou simplement par une petite garde de réservistes. Je consentis à risquer le coup. Ma décision fut saluée de longs applaudissements, après quoi, nous nous assîmes en cercle pour achever dans un souper tardif et froid le reste de nos vivres. Le bois était tellement mouillé qu’il fallut renoncer à faire du feu, mais nos cœurs se sentaient quelque peu réconfortés par la perspective d’un nouvel effort, peut-être fructueux.

A l’aube, notre groupe, fort d’une soixantaine d’hommes, revint du côté de la voie ferrée. Je le conduisis à Miniftir où le haut de la montagne, en forme d’éperon, constituait un excellent poste d’observation en même temps qu’un bon bivouac entouré de pâturages, ainsi qu’un chemin de retraite. Nous y demeurâmes jusqu’au coucher du soleil, assis, frissonnant de froid, les yeux fixés sur l’immense plaine qui s’étendait jusqu’au Djebel Druse, aux sommets couverts de nuages. Um el Jemal et les villages voisins, aperçus ainsi à travers la pluie, semblaient des taches d’encre jetées sur une carte.

Dès la tombée du jour, nous descendîmes à pied pour poser la mine. Un caniveau passant sous la voie au kilomètre 172 paraissait être l’endroit le plus convenable à cet effet. Pendant nos préparatifs, l’on entendit un roulement sourd : à travers l’obscurité et la brume qui s’amassaient autour de nous apparut soudain un train sortant de la courbe septentrionale, à 200 mètres seulement. Nous n’eûmes que le temps de nous coucher dans le ponceau et nous l’entendîmes passer au-dessus de nos têtes. Fâcheux contre-temps ! Après qu’il eut disparu, nous enterrâmes la charge à l’endroit voulu. La soirée, d’un froid intense, s’agrémentait de tourbillons de pluie balayant la vallée.

La voûte, en solide maçonnerie, avait 4 mètres d'ouverture ; elle livrait passage au lit caillouteux d'un ruisseau qui prenait sa source vers le sommet de la montagne. Les pluies d'hiver avaient rongé son thalweg pour en faire un canal de 4 mètres de profondeur au lit étroit et sineux, admirablement disposé comme tranchée d'approche jusqu'à 300 mètres de la ligne. Là, le ravin s'élargissait et courait droit sur le ponceau, bien en vue de quiconque parcourait la voie.

Nous cachâmes soigneusement l'explosif au contact de l'extrados de la voûte, plus profondément que d'habitude, en le protégeant avec un corps dur afin que le ballast qui recouvrait cette masse molle ne courût pas le risque de s'affaisser sous le poids d'une patrouille. Les fils de mise de feu furent descendus dans le ruisseau et enterrés dans son lit de cailloux : l'opération ne présentait aucune difficulté et nous la prolongeâmes sur toute leur longeur. Malheureusement celle-ci se réduisait à 60 mètres ; mais, par un hasard favorable, le terminus aboutissait précisément à hauteur d'une petite touffe de buissons, haute de dix pouces environ, située sur le bord et qui constituait un point de repère parfait. On ne pouvait laisser les fils indéfiniment liés à l'exploseur, attendu que l'endroit était trop en vue des patrouilles en cours de ronde.

Nous travaillions dans la boue, aussi l'opération prit-elle plus de temps que de coutume : l'aube approchait déjà lorsque tout fut terminé. J'attendis, très mouillé et de fort mauvaise humeur, dans le courant d'air du ponceau, jusqu'au point du jour ; puis je parcourus toute la distance où le fil venait d'être enterré, passant encore une demi-heure à effacer nos moindres traces, répandant des feuilles et des herbes sèches au-dessus du terrain remué et noyant les trous qu'avaient faits nos pas dans la boue avec de l'eau prise à une mare voisine remplie par les pluies. A ce moment, on me fit signe qu'une patrouille approchait : je me hâtai d'aller me mettre à couvert auprès de mes hommes.

Avant que je les eusse rejoints, tous prenaient déjà leur position de combat sous le couvert des berges du ruisseau, dans les sinuosités de son cours. Un train arrivait du nord. Hamud, l'esclave de Fayçal, portait l'exploseur, mais il n'était pas encore parvenu jusqu'à moi que le train, court, composé de wagons à chevaux fermés, passait devant nous à toute vitesse. Les orages de pluie et la brume du matin l'avaient caché aux yeux de notre guetteur ; lorsqu'il l'aperçut, il était trop tard. Ce second échec ajouta à notre tristesse et Ali commença à dire que rien ne nous réussirait au cours de cette expédition. Avec un pareil pronostic nous courions le risque que l'on découvrît bientôt un mauvais œil parmi nous. Aussi pour détourner l'attention, suggérai-je d'envoyer plus loin de nouveaux postes de guet, l'un au nord sur les ruines, l'autre près du grand tumulus sur la crête sud.

Le reste de la troupe, privé de petit déjeuner, devait prétendre ne plus avoir faim. Cet arrangement plut à mes hommes et, pendant un peu de temps, nous demeurâmes tous assis gaîment sous les averses, nous serrant les uns contre les autres pour nous réchauffer, médiocrement abrités par nos chameaux qui, eux aussi, ruisselaient d'eau. L'humidité retroussait les poils des bêtes comme une toison, elles étaient tout échevelées, ce qui leur donnait un air bizarre. A la pluie succéda un vent froid et pénétrant, très pénible pour des gens aussi insuffisamment vêtus. Nos chemises trempées, collées au corps, devenaient une protection des plus illusoires contre le froid. Nous n'avions rien à manger, rien à faire, aucun autre endroit pour nous asseoir qu'un rocher mouillé ou de l'herbe humide et pleine de boue. D'autre part, la persistance du mauvais temps retarderait sans doute l'avance d'Allenby sur Jérusalem et compromettrait ses chances immédiates. Pareille infortune, frappant notre lion, pouvait à la rigueur être considérée comme un demi encouragement pour d'obscures souris. Nous reprendrions de concert toute l'affaire l'an prochain.

Dans les meilleures circonstances attendre pour agir est un moment pénible : ce jour-là c'était horrible. Les patrouilles ennemies mêmes avançaient en trébuchant le long de la voie, uniquement préoccupées de se

défendre contre la pluie. Enfin vers midi, pendant une éclaircie, les guetteurs installés du côté sud secouèrent furieusement leurs manteaux, signal convenu pour annoncer un train. En un instant nous nous trouvâmes en place, car depuis plusieurs heures déjà nous étions demeurés accroupis près de la ligne dans un fossé en partie inondé afin de ne pas manquer une autre chance. Les Arabes s'abritèrent convenablement dans leurs positions de tir. De mon poste de mise de feu, aucune tête n'apparaissait en arrière, sur le versant des collines grises.

Je ne pouvais entendre le bruit du train, mais j'espérais son arrivée prochaine et, pendant une demi-heure, je restai agenouillé dans la boue ; enfin, n'y tenant plus je fis un signal pour demander ce qui se passait. On me répondit que le train, extrêmement long, arrivait, mais très lentement. Nos appétits s'en accrurent d'autant : plus il y aurait de wagons, plus considérable serait le butin. Puis on m'avisa qu'il s'arrêtait. Enfin il repartit.

Finalement, vers une heure, je l'entendis haleter. La locomotive devait être défectueuse – le chauffage au bois a un rendement des plus médiocres – et la lourde charge qu'elle traînait dépassait ses capacités de traction sur la rampe qu'elle remontait en ce moment. Je me tapis derrière un buisson pendant que le train, après avoir passé le défilé du sud, s'engageait sur le remblai précédant le ponceau de la mine. Les dix premiers wagons étaient des wagons plats remplis de soldats. Mais, une fois encore je n'avais pas le temps de choisir ; aussi, dès que la locomotive se trouva au-dessus de mes explosifs, j'abaissai la poignée de l'exploseur. Rien ! Je m'y repris vainement à quatre fois…

Toujours des ratés ! Quelque chose devait être détraqué dans mon appareil. Et je me rendis compte que je demeurais agenouillé au bord d'un talus, complètement livré aux vues d'un train bondé de soldats Turcs, lequel avançait péniblement à 50 mètres de moi. Le buisson, qui primitivement semblait haut d'un pied au moins, diminuait à vue d'œil, devenu plus petit qu'une feuille de figuier ! Je me sentis le point de mire de toute cette partie

de la plaine. Derrière moi s'ouvrait une vallée découverte pendant 200 mètres, jusqu'aux abris où mes Arabes anxieux se demandaient ce que je pouvais bien faire. Il m'était impossible de les rejoindre d'un bond car, en m'apercevant, les Turcs descendraient du train et nous achèveraient.

Ainsi j'étais assis là, préoccupé uniquement de sauver mon existence pendant que 18 wagons plats, 3 wagons à chevaux et 3 voitures d'officiers traînaillaient sur des rails ! La locomotive haletante ralentissait de plus en plus son allure. A chaque instant je croyais qu'elle allait s'arrêter, mais finalement le dernier wagon disparut cahin-caha avec son serre-frein, dans la tranchée du nord. A ce même moment je me redressai, enterrai mes fils et, saisissant mon misérable exploseur, je courus comme un lapin me mettre en sûreté sur le haut de la montagne.

Mifleh était si bouleversé qu'il ne pouvait même pas pleurer : il se figurait que j'avais intentionnellement laissé passer le train. Et lorsque les Serahin furent mis au courant de la véritable cause de cette mésaventure, ils s'écrièrent : « La malchance est avec nous ! » Par le fait ils avaient raison, mais ils disaient cela comme une prophétie, aussi leur rappelai-je, en les raillant, combien ils s'étaient montrés courageux auprès du pont la semaine précédente, insinuant qu'il pouvait être dans les goûts de la tribu de demeurer de préférence à la garde des chameaux. Ma boutade souleva un vacarme général. Les Serahin s'en prirent vivement à moi tandis que les Beni Sakhr me soutenaient. Ali, entendant ce tumulte, accourut au plus vite.

Lorsque nous fûmes réconciliés, le découragement initial était à demi-oublié. Ali me soutint noblement, bien que le malheureux, bleu de froid, frissonnât de fièvre. Respirant avec peine il voulut pourtant rappeler à l'assistance que leur ancêtre, le Prophète, avait donné aux chérifs le don de « double-vue » et qu'ainsi, lui, savait que notre chance allait tourner du bon côté. Cette assurance réconforta les Arabes. Un premier à-compte sur la bonne fortune annoncée m'échut lorsque, sous la pluie, sans autre outil que

mon poignard, je réussis à ouvrir la boîte de l'exploseur et que j'obtins de ses transmissions de fonctionner à nouveau convenablement.

Nous retournâmes à notre poste près de l'extrémité des fils, mais rien n'apparut, et le soir arriva avec ses rafales toujours plus violentes, rendant plus intense notre malaise et la mauvaise humeur générale. Il n'y avait pas de train en vue. L'humidité nous empêchait d'allumer du feu et de faire une cuisine quelconque ; notre seule nourriture potentielle se réduisait à de la viande de chameau. Mais crue, elle ne tenta personne, et nos pauvres bêtes eurent ainsi la vie sauve jusqu'au lendemain.

Ali finit par se coucher sur le ventre, position qui atténua les tiraillements causés par la faim ; il espérait que le sommeil apaiserait également sa fièvre. Khasen, son serviteur, lui donna son manteau pour qu'il fût mieux couvert. Je descendis de la montagne afin de replacer les conducteurs sur l'exploseur, puis je passai la nuit là, seul, auprès des fils du télégraphe qui bruissaient doucement ; j'en étais arrivé à redouter le sommeil tant le froid me devenait pénible. Rien ne survint au cours de ces longues heures et l'aube qui fit son apparition avec de la pluie me sembla encore plus laide que de coutume. A ce moment nous étions las, à en mourir, des chemins de fer et des explosions. Je grimpai auprès du gros de la troupe pendant que la sentinelle matinale inspectait la voie ferrée. Puis le temps s'éclaircit. Ali s'éveilla presque reposé et son entrain, tout à fait revenu, ramena un peu de joie parmi nous. Hamud, l'esclave, exhiba quelques brindilles mortes qu'il avait tenues toute la nuit sous ses vêtements, contre sa peau. Elles étaient presque sèches. Nous débitâmes des tranches de gélatine ; celle-ci se mit à brûler à la chaleur du menu bois pendant que les Sakhr abattaient un chameau galeux, celui des méharas dont on pouvait se passer avec le moins de gêne. Très rapidement il fut dépécé en pièces commodes à transporter.

Juste à ce moment, le guetteur du nord annonça un train. Abandonnant précipitamment le feu, nous parcourûmes dans une course folle de

600 mètres l'espace qui nous séparait de nos emplacements de combat. Contournant la courbe, sifflant de son mieux, venait le train, un splendide train à deux locomotives et composé de douze voitures à voyageurs. Il descendait la rampe à toute vitesse. Je pressai le contact sous la première roue motrice de la machine de tête : l'explosion fut terrifiante. Criblé d'éclaboussures de terre noire, rejeté au loin, je tournoyai sur moi-même. Peu à peu je repris mon équilibre et allai, tout chancelant, vers le haut de la vallée d'où les Arabes entretenaient un feu nourri sur les voitures remplies de monde.

L'ennemi ne tarda pas à tirer de son côté : je me trouvai ainsi pris entre deux feux. Ali me vit tomber et, me croyant gravement touché, courut à mon secours suivi de Turki, d'une vingtaine d'hommes, de ses serviteurs et de quelques Beni Sakhr.

Le train avait complètement déraillé. Ses voitures, engagées les unes dans les autres, zigzaguaient le long de la voie ; dans l'une d'elles, un wagon-salon décoré de drapeaux, se trouvait Mehmed Jemal Pacha, commandant le 8e Corps : il accourait défendre Jérusalem contre Allenby.

Nous nous rendîmes bien vite compte qu'il y avait peu d'espoir que nous retirions quelque butin de notre exploit. Le train transportait 400 hommes environ et les survivants, remis de leur émoi, postés à l'abri, tiraient sur nous.

Mifleh et Adhub nous rejoignirent sur la montagne cherchant partout Fahad. L'un des Serahin expliqua que Fahad, après avoir pris la tête du premier mouvement, pendant que je gisais à terre sous le coup de ma commotion, avait été tué près de là. Ils montrèrent sa ceinture et son fusil comme preuves de sa mort ; ils avaient essayé, ajoutèrent-ils, de le sauver. Adhub ne prononça pas un mot, mais s'élançant hors du ravin, il descendit la montagne au pas de course. En le regardant faire, nous retenions notre souffle, épouvantés, mais les Turcs ne semblaient pas le voir. Quelques

instants après, nous le vîmes revenir traînant un corps derrière le remblai de gauche.

Mifleh retourna auprès de sa jument et la conduisit derrière un contrefort. Ensemble, lui et Adhub soulevèrent cette forme inerte qu'ils posèrent sur la selle, puis ils revinrent. Une balle avait traversé la figure de Fahad, brisant quatre dents et tailladant la langue. Après avoir tout d'abord perdu connaissance, il était revenu à lui, juste avant l'arrivée d'Adhub et il s'efforçait, tout aveuglé par le sang, de ramper des pieds et des mains pour s'éloigner de l'ennemi. En ce moment il retrouva assez d'équilibre pour se tenir accroché à une selle. On le transporta sur le premier chameau rencontré et on l'emmena immédiatement.

Les Turcs nous voyant si tranquilles se décidèrent à avancer de notre côté. Nous les laissâmes approcher à mi-chemin puis une fusillade intense en abattit une vingtaine ; le reste s'empressa de battre en retraite. Près du train le sol était couvert de morts ; les voitures brisées en contenaient également un grand nombre. Mais les soldats turcs se battaient sous les yeux de leur Commandant de Corps d'armée : aussi, reprenant courage, ils entreprirent un mouvement tournant autour des contreforts pour nous déborder.

A ce moment, nous n'étions plus que quarante. Impossible avec un si petit nombre de lutter contre eux. Nous courûmes en bande, remontant le petit cours d'eau pour atteindre le sommet de la montagne. Là chacun sauta sur le chameau à sa portée et fila à toute vitesse vers l'est, dans le désert. Au bout d'une heure de course, nous étions en sécurité et l'on fit le tri des bêtes. Malgré l'excitation qui régnait au départ, le brave Rahail avait emporté, attachée à la sangle de sa selle, une énorme hanche du chameau abattu au moment du passage du train. Il nous fournit ainsi l'excuse de faire une halte convenable, à 5 milles plus loin, dans l'ouadi Dhuleil, près d'un figuier stérile. J'achetai une autre bête galeuse pour constituer une réserve de viande, je distribuai des récompenses en espèces et des indemnités pour

les parents des hommes tués, enfin je pus accorder quelques parts de prises avec les 60 à 70 fusils dont nous nous étions emparés. Maigre butin assurément, mais non pas à dédaigner. Quelques Serahin qui, sans armes à l'affaire du pont, cherchaient alors à atteindre l'ennemi à coups de pierres le plus souvent inoffensives, se voyaient désormais en possession, chacun, d'un fusil. Le lendemain nous rentrions à Azrak où l'on nous faisait un accueil triomphal. Dieu me pardonne, nous nous y vantâmes d'avoir été victorieux !

Le Druse, émir de Salkhad, arriva, juste avant nous, à notre vieux château. Il nous conta la fin de l'aventure d'Abd el Kader, l'Algérien. Après nous avoir quittés furtivement, notre homme s'était rendu directement à leur village où, drapeau arabe déployé, il fit une entrée solennelle, entouré de ses sept cavaliers qui caracolaient autour de lui en déchargeant leurs armes. Les habitants furent surpris et le Gouvernement turc protesta de son côté contre cette façon d'agir qu'il trouvait insultante à son endroit. Notre émir Druse fut présenté à Abd el Kader : celui-ci, assis en grande pompe sur un divan, se mit à débiter un discours ampoulé dans lequel il déclarait que si le chérif Fayçal avait pu s'emparer des hauteurs du Djebel Druse, il le devait à son intervention ; et que, de plus, tous les fonctionnaires en service étaient confirmés dans leur emploi.

Le lendemain, il poussa plus avant dans le district. Le Gouverneur qui supportait mal sa présence, se plaignit de nouveau, mais l'émir, tirant du fourreau son sabre de la Mecque à la garde d'or, jura que du tranchant de ce glaive il couperait la tête de Jemal Pacha. Les Druses risquèrent quelques remontrances : de pareils propos, déclarèrent-ils, ne pouvaient être tenus dans leurs maisons devant S. E. le Gouverneur. Abd el Kader les traita de bâtards, de fils de chienne, de cocus et d'entremetteurs avides de gain. Et toutes ces insultes il les criait impudemment devant une salle pleine de gens du pays. Les Druses finirent par se fâcher. Abd el Kader s'élança débordant de rage hors de la maison et se remit en selle criant que du jour où il

frapperait le sol de son pied, le Djebel Druse tout entier se soulèverait à son côté.

Suivi de ses sept serviteurs, il courut sur la route à franc étrier jusqu'à Deraa où il fit une entrée pompeuse, comme à Salkhad. Depuis longtemps les Turcs connaissaient sa folie : ils le laissèrent débiter ses sottises. Ils ne crurent même pas un mot de son histoire lorsqu'il affirma qu'Ali et moi nous tenterions cette même nuit une attaque contre un pont du Yarmuk. Pourtant, après que l'événement se fut produit, ils prirent les choses plus au sérieux et expédièrent, sous bonne garde, Abd el Kader à Damas. L'humour brutal de Jemal s'en amusa, il mit le fantoche en liberté comme on rejette un jouet.

22

Retour au monde civilisé

Le temps devenait affreux avec ses bourrasques incessantes de givre et de neige. De toute évidence, il ne se passerait plus rien à Azrak pendant les mois suivants, en dehors des palabres et de nos prédications coutumières. Ce genre d'occupations ne me tentait pas. Lorsque les circonstances le commandaient, je n'avais pas hésité à prendre ma part des fatigues imposées par la propagande et le besoin de faire de nouveaux prosélytes, et je convertissais de mon mieux, bien que je fusse conscient de ma qualité d'étranger et de ce qu'il pouvait y avoir d'incongru à entendre un Infidèle plaider pour la liberté nationale des Arabes. Cette guerre était pour moi un effort incessant de la pensée : je cherchais à me mettre dans la peau des gens, à faire accepter aux Arabes la Révolte comme une chose toute naturelle et légitime, et à les décider à la poursuivre avec confiance. Je devais en même temps me persuader que le Gouvernement britannique ne faillirait pas à ses engagements moraux et à ses promesses. Et ces efforts me devenaient particulièrement pénibles lorsque je me sentais fatigué, malade, à ces heures critiques où l'activité en délire de mon cerveau détruisait ce qui me restait de patience. Après les Bédouins, aux allures brusques, qui entraient soudain chez moi, me saluant de ces mots : « Ya, Auruns ! » et m'exposant sèchement leurs besoins sans le moindre mot aimable, venaient les citadins, à la flatterie basse, irritants au-delà de toute mesure tandis qu'ils sollicitaient la faveur d'une audience et me prodiguaient impudemment du « Prince », du « Bey », du « Seigneur » et du « Sauveur ». Finalement, dans une crise de rage, je quittai tout ce monde, décidé à regagner le sud et à voir s'il ne se présenterait pas quelque opération à tenter pendant la période froide, du côté de la mer Rouge, dans cette région où l'ennemi tenait encore sur un front qui nous séparait de la Palestine.

Je remis le reste de mon argent au chérif Ali et je lui confiai les Indiens. Nous nous séparâmes dans les termes les plus affectueux. Ali me donna la moitié de sa garde-robe – chemises, turbans, ceintures, tuniques – et je lui remis l'équivalent pris dans la mienne. Puis nous nous embrassâmes, tels David et Jonathan, chacun portant les vêtements de l'autre. Enfin, monté avec Rahail sur mes deux meilleurs méharas, je partis dans la direction du sud.

Nous quittâmes Azrak un soir au crépuscule, chevauchant droit à l'ouest vers un ciel enflammé, tandis qu'au-dessus de nos têtes volaient dans la lumière du soleil couchant de longues théories de grues pareilles à des pointes de flèches. Dès le départ, il nous fallut peiner. La nuit était profonde près de l'ouadi Butum et la marche devint encore plus difficile dans le fond du thalweg. Le sol était partout détrempé, nos pauvres bêtes glissaient et tombaient à chaque instant. Nous tombions avec elles ; mais du moins notre part à nous, qui se réduisait à demeurer tranquillement assis dans l'intervalle d'une chute à l'autre, était plus facile que la leur qui les forçait à marcher sur un terrain affreux. A minuit, nous avions traversé le Ghadaf et le sol était semé de trop de fondrières pour songer à aller plus loin.

Nous dormîmes à l'endroit même où nous nous trouvions, dans la boue. En nous levant, à l'aube, couverts de terre détrempée, nous nous sourîmes l'un à l'autre, bêtement. Le vent soufflait, aussi le sol commença-t-il à sécher. Jusqu'à midi nous n'avançâmes guère ; les chameaux se frayaient difficilement un chemin à travers une croûte de pierres dissociées et leurs pieds sombraient dans la chaux rouge du dessous. Après midi, sur un terrain plus élevé, nous réussîmes mieux et pûmes avancer rapidement vers des pitons en forme de tente s'élevant jusqu'au ciel, et qui n'étaient autres que les cimes du Thlaithakhwat.

Du haut de ces montagnes, au moment où le soleil se couchait, nous jetâmes un regard vers le nord sur la plaine que nous venions de traverser. Elle s'éloignait en pente douce sous une teinte grise et, çà et là, luisaient des

points et de grandes taches de feu cramoisi, derniers reflets du soleil sur les étangs d'eau de pluie, peu profonds, qui parsemaient l'espace. Ces visions d'un rouge sanglant retenaient notre attention beaucoup plus que le reste de la plaine et entraînaient nos yeux au loin à des milles et des milles : elles semblaient comme suspendues dans le vide, détachées d'un ciel lointain et flottant dans le mirage.

Nous dépassâmes Bair longtemps après la tombée du jour, alors que les feux tardifs des tentes brillaient encore. Pendant que nous avancions, les étoiles apparurent reflétées dans le fond de la vallée et nos chameaux essoufflés s'abreuvèrent dans une mare pleine des eaux de pluie de la veille. Nous les laissâmes ensuite pâturer pendant une demi-heure. Ce voyage de nuit était dur pour les bêtes comme pour les hommes. Le jour, les chameaux distinguaient les irrégularités du sol, ils zigzaguaient autour d'elles et le cavalier pouvait par un balancement du corps parer à la secousse d'une foulée trop longue ou trop courte, mais, dans la nuit, tout devenait imprécis et les chocs résultant de la marche incertaine du méhari nous torturaient. En proie à un fort accès de fièvre qui m'irritait, je négligeai d'écouter les sollicitations de Rahail désireux de faire une halte. Pendant des mois, ce garçon n'avait cessé de nous faire enrager par un étalage de vigueur juvénile et par ses moqueries à l'égard de nos faiblesses ; aussi, cette fois, étais-je bien décidé à attendre qu'il demandât grâce à son tour et à ne lui accorder aucune pitié. Avant l'aube, il larmoyait sur son triste sort, mais en sourdine, pour que je n'en entende rien.

L'aube arriva imperceptiblement à travers la brume, pareille à un fantôme de lumière solaire qui glissait au-dessus du sol sans l'atteindre, elle se montra en une lueur brillante à hauteur de nos yeux seulement. Nos ombres se diluaient dans le brouillard ; nous nous demandions si la tache que traçaient nos formes imprécises sur la terre au-dessous de nous était véritablement projetée par notre corps. Dans la matinée, nous parvînmes au campement d'Auda. Court arrêt pour échanger des salutations et faire honneur à quelques dattes de Jauf. Le vieux chef ne put nous fournir un

relai de chameaux. Nous partîmes aussitôt afin de traverser la ligne du chemin de fer au début de la soirée. A ce moment Rahail n'avait même plus la force de protester. Il chevauchait à mon côté, morne et silencieux, le visage très pâle, absorbé par la seule idée de tenir plus longtemps que moi, et il commençait à ressentir une certaine fierté de ses souffrances.

Fussions-nous même partis à chances égales, il avait sur moi l'avantage de la vigueur, et maintenant je me sentais presque à bout de forces. A chaque foulée, je cédais à une douleur sourde qui, jointe à ma fièvre – maintenant en baisse – et à la monotonie engourdissante de la marche, conspirait à amortir mes sensations. Je me sentais comme fait de plusieurs éléments distincts. L'un continuait à chevaucher sagement, surveillant le terrain sous les foulées de sa bête et s'attachant à tirer celle-ci de tout mauvais pas. L'autre voltigeait au dessus, se penchait curieusement à droite et demandait à l'être physique ce qu'il faisait. Celui-ci ne répondait pas, car en vérité il n'avait conscience que d'une chose, de l'impulsion qui le poussait à avancer toujours et toujours. Mais un troisième élément – ce dernier très loquace – parlait et s'étonnait, critiquant le labeur physique que le corps s'impose à lui-même et méprisant tout motif d'effort.

La nuit se passa dans ces entretiens avec mes « moi ». Mes yeux, si longtemps plongés dans l'obscurité, aperçurent devant nous les premières lueurs de l'aube prochaine en même temps que le terme de notre étape, c'est-à-dire la tête du défilé au-dessous duquel s'étalait cet autre monde du Rumm, jeté là comme une carte éclairée par le soleil. Et les trois éléments de ma personnalité discutaient encore que la lutte valait peut-être la peine, mais que la fin n'était que folie et source de nouveaux tourments. Le corps épuisé continuait péniblement à faire son devoir, indifférent à ces disputes, et cela à juste titre, car mes éléments en désaccord ne disaient rien que je ne fusse capable de penser de sang-froid. N'étaient-ils pas tous une parcelle de mon moi ? Le philosophe italien Telesio, instruit par quelque expérience de ce genre, prétendit isoler l'âme du reste de l'être humain. Eût-il continué jusqu'à la limite extrême de la dissociation, il aurait vu le régiment de

pensées, d'actes, de sentiments qu'il avait conçus, se ranger autour de lui comme des entités distinctes, guettant, tels des vautours à l'affût, la venue de cette chose mystérieuse qui leur rendrait la vie.

Rahail me fit sortir de mes divagations métaphysiques en secouant la têtière de ma bête : en me frappant sur l'épaule il me criait que nous avions perdu notre direction et que nous allions tomber dans les lignes turques d'Aba el Lissan. Il ne se trompait pas, nous dûmes faire un grand détour en arrière avant de parvenir sains et saufs à Batra. Cet incident rompit la glace entre nous et, tout en bavardant, nous arrivâmes sur la Gaa. Là, sous les tamaris de la plaine, nous accordâmes au sommeil l'heure méridienne puisque, en raison de la lenteur de notre marche sur Batra, nous avions perdu toute possibilité d'enlever en trois jours la route d'Azrak à Akaba.

Nous repartîmes aussitôt après notre sieste, l'esprit désormais plus à l'aise, faisant assaut de plaisanteries, tandis qu'approchait un long soir d'hiver. Après avoir monté les pentes du Khuzail, nous aperçûmes le soleil en train de disparaître à l'Occident, derrière des bandes régulières de nuages bas, et nous eûmes le spectacle d'un beau crépuscule, genre anglais. A Itm, les buées du sol s'élevaient doucement et se rassemblaient au-dessus de chaque dépression en flocons blancs semblables à de la laine. Vers minuit, nous arrivâmes à Akaba et nous restâmes hors du camp à dormir jusqu'au petit déjeuner. Puis, j'allai rendre visite à Joyce.

Un peu plus tard, des ordres venaient me prescrire de partir immédiatement pour la Palestine par la voie de l'air. Croil me transporta en aéroplane jusqu'à Suez d'où je me rendis au quartier général d'Allenby établi au-delà de Gaza. Le général était tellement plein de ses victoires qu'un court rapport suffit à rendre compte de notre échec au Yarmuk, et que je pus en dissimuler les malheureux détails.

Pendant que je me trouvais encore auprès d'Allenby, un message de Chetwode annonça la chute de Jérusalem ; Allenby se prépara à y faire une entrée officielle avec la pompe sensationnelle que l'imagination catholique

de Mark Sykes avait rêvée. Le général eut la bonté – bien que je n'eusse rien fait pour le succès de ses armes – d'autoriser Clayton à me conserver pendant cette journée dans son état-major. Mes nouveaux collègues m'attifèrent d'un uniforme de réserve et me donnèrent ainsi l'aspect d'un major de l'armée britannique. Dulmeny me prêta des pattes rouges d'épaules, Evan un couvre-chef en acier, de sorte que je participai, avec tous les hochets de mon emploi, à la cérémonie qui accompagna l'entrée des Britanniques dans Jérusalem par la porte de Jaffa : ce fut pour moi le moment suprême de la guerre.

Mal à l'aise dans ce triomphe – qui n'était pas tant un triomphe qu'un hommage rendu par Allenby à la sainteté millénaire du lieu – nous retournâmes en voiture au quartier général de Shea. C'était le moment de demander au général en chef ce qu'il comptait faire. Il pensait être réduit à l'immobilité jusqu'au milieu de février ; il irait alors occuper Jéricho. Les Turcs transportaient une grosse quantité de vivres en amont de la mer Morte et il me demanda de prendre note de ce trafic comme second objectif, si Tafileh réussissait.

Je voulus renchérir encore et suggérai que, si les Turcs étaient continuellement harcelés, nous pourrions peut-être rejoindre Allenby à l'extrémité nord de la mer Morte. Enfin, si ses moyens lui permettaient d'entreposer, par jour, 50 tonnes d'approvisionnements de toute sorte dans Jéricho à l'usage de Fayçal, nous abandonnerions Akaba pour transporter notre quartier général dans la vallée du Jourdain.

Cette idée se recommandait d'elle-même à Allenby et à Dawney. Nous nous trouvâmes tous d'accord. Les Arabes devaient atteindre la mer Morte aussitôt que possible, entraver jusqu'au milieu de février les transports de vivres de l'ennemi vers le nord et arriver au Jourdain avant la fin du mois de mars.

A notre retour à Akaba, les affaires intérieures absorbèrent les quelques jours restants. Je m'occupai de composer avec soin ma garde personnelle,

car la rumeur publique grossissait de jour en jour mon importance. La première fois que nous remontâmes le pays, de Rabigh à Yambo, les Turcs avaient d'abord éprouvé de la curiosité à mon endroit, ensuite ce fut de la contrariété qu'ils ressentirent au point d'attribuer aux Anglais la direction et la force motrice de la Révolte arabe, à peu près comme il était courant chez nous d'accorder la valeur de rendement de l'armée turque à l'intervention allemande.

Toutefois, les Turcs le crièrent assez haut et assez fréquemment pour en faire un article de foi, et ils commencèrent à offrir une récompense de cent livres à quiconque s'emparerait d'un officier britannique, mort ou vivant. Non-seulement le taux de la prime s'accrut avec le temps, mais je fus l'objet d'une surprime spéciale. Après la prise d'Akaba, je valais déjà une somme des plus respectables, et à la suite de la destruction du train de Jemal Pacha, je figurai, avec Ali en tête de la liste pour 20 000 livres, si l'on nous capturait vivants, et 10 000 livres, morts.

Bien entendu, ces offres turques ne représentaient qu'un vulgaire battage : rien n'indiquait que la prime serait jamais payée, soit en or, soit en papier. Elle n'en justifiait pas moins à mes yeux la nécessité de prendre quelques précautions. D'abord, j'augmentai le nombre de mes hommes de façon à les constituer en un petit détachement organisé, enrôlant sans hésiter des gens de sac et de corde, de solides gaillards auxquels un trop grand esprit d'entreprise avait causé çà et là quelques ennuis. Je voulais des cavaliers infatigables, des hommes rudes, fiers d'eux-mêmes et sans attaches familiales. La chance m'en amena trois ou quatre de ce genre dès le début de mes recherches : ils suffirent pour donner le ton aux nouvelles recrues et préciser ce que devait être ma garde particulière.

Un après-midi, à Akaba, tandis que je lisais tranquillement dans la tente de Marshall, notre docteur écossais, – chez lequel j'avais coutume de loger lorsque je me trouvais au camp – apparut, glissant sans bruit sur le sable fin, un Ageyil, maigre, brun, de petite taille et revêtu d'un habillement

somptueux. De son épaule pendait la plus riche sacoche sortie des ateliers du Hasa que j'eusse jamais vue. La broderie sur cuir en laines variées – vertes, blanches, orange et rouge vif – était ornée sur les côtés de cinq rangées de glands, entrelacés et, au bas, étaient fixées cinq lanières ouvrées, longues de cinq pieds, couvertes de dessins géométriques et encore agrémentées de glands et de franges.

Après m'avoir salué respectueusement, le jeune homme déposa la sacoche sur mon tapis en disant : « Pour Vous ! » et il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. Le lendemain, il revint avec une rahlah, d'une égale richesse, ornée sur ses troussequins d'une série de plaquettes en cuivre ouvragé couvertes de vieilles et admirables enluminures du Yémen. Le troisième jour, je le vis apparaître les mains vides cette fois, revêtu d'une misérable chemise de coton et, se roulant à mes pieds, il déclara vouloir entrer à mon service. Son aspect était étrange ainsi dépouillé de ses vêtements de cérémonie ; sa figure ratatinée et dévastée par la petite vérole, sans trace de barbe, ne permettait pas de préciser son âge, bien que le corps présentât une souplesse toute juvénile et qu'il y eût aussi quelque chose de jeune et d'insouciant dans son attitude.

Ses longs cheveux noirs pendaient en trois nattes soigneusement tressées et reluisantes, de chaque côté de son visage. Les yeux n'avaient pas d'éclat, fermés au point de ne laisser entre les paupières qu'une étroite fente. La bouche sensuelle, aux lèvres molles et humides, donnait à sa physionomie une expression de bonne humeur qui n'allait pas sans une pointe de cynisme. Je lui demandai son nom. « Abdulla, répondit-il, surnommé el Nahabi (le voleur) ». Sobriquet qui, à l'en croire, lui venait de son respectable père. Ses propres aventures ne lui avaient guère profité. Né à Boreida, il fut, dès son jeune âge, sérieusement molesté par les autorités civiles, à cause de son impiété. Jeune homme, une mésaventure au domicile d'une femme mariée l'obligea à s'enfuir en toute hâte de sa ville natale. Il prit alors du service près de Ibn Saud, émir de Nejd.

Dans ce nouvel emploi, un penchant irrésistible qui le portait à blasphémer sans cesse lui valut des coups d'étrivières et même de la prison. Il déserta et se réfugia à Kuweit ; là, une fois de plus, il devint amoureux. Sorti péniblement de cette dernière affaire, le malheureux était parti pour Hail où il s'enrôla dans le groupe des partisans de l'émir Ibn Rashid. Mais la malchance s'acharnait contre lui : il prit en haine son officier au point de le frapper en public avec une matraque. Châtié de la même façon, il se trouva, après une lente guérison en prison, rejeté une fois de plus sans amis dans le monde.

L'on construisait à cette époque le chemin de fer du Hedjaz. Abdulla s'empressa de venir chercher fortune dans ces chantiers, mais un entrepreneur supprima son salaire après l'avoir surpris endormi à l'heure de midi. Il riposta en supprimant la tête de son employeur. Le Gouvernement turc intervint et la prison de Médine se referma sur lui. Abdulla y trouvait la vie dure, mais il réussit enfin à s'évader par une fenêtre et vint se réfugier à la Mecque où, ayant fait preuve d'honnêteté en même temps que de qualités remarquables de méhariste, il obtint un emploi de courrier postal entre la Mecque et Djedda. Ce service lui plut. Il renonça à toutes ses extravagances de jeunesse, fit venir à la Mecque son père et sa mère et les installa dans un magasin où ils travaillaient pour lui avec des fonds avancés par quelques négociants et par des voleurs.

Après une année de prospérité, Abdulla tomba en cours de route dans un guet-apens, perdant d'un même coup son chameau et les valeurs qu'il transportait. Les autorités vendirent son magasin pour se couvrir. Du naufrage de sa fortune, il sauva cependant une petite somme qui lui permit de s'équiper et d'entrer dans la police chérifienne montée à chameaux. Ses qualités lui valurent d'être nommé sous-officier, mais son peloton se fit remarquer par une propension extrême à jouer du poignard et par l'abus des propos orduriers recueillis dans les maisons de prostitution de toutes les capitales de l'Arabie. Une fois de plus sa langue s'abandonna à un humour sardonique, lubrique, menteur et, lorsqu'il fut dégradé, Abdulla accusa de

son malheur un Ateibi jaloux et le frappa d'un coup de poignard en plein tribunal, sous les yeux horrifiés du chérif Sharraf.

Sharraf, homme de principes sévères en ce qui touchait à la décence publique, châtia impitoyablement le coupable qui faillit succomber à la rigueur de la peine. Lorsqu'il fut suffisamment rétabli, Abdulla entra au service de ce même chérif. Au début de la guerre, il devint ordonnance de Dakhil, capitaine des Ageyl chez Fayçal. Sa réputation grandit, mais la mutinerie de Wejh fit de Dakhil un ambassadeur et Abdulla, qui regrettait la camaraderie du rang, le quitta muni d'un certificat écrit que lui avait donné ibn Dakhil pour que je le prenne à mon service.

La lettre disait que depuis deux ans, Abdulla s'était montré fidèle, mais peu respectueux, défaut commun aux enfants de l'opprobre. Il était l'homme de la tribu des Ageyl possédant le plus d'expérience, car il avait servi successivement auprès de la plupart des princes arabes, et, de chaque emploi, il avait été chassé après des corrections corporelles et de la prison, pour des offenses imputables à son trop grand individualisme. Ibn Dakhil affirmait qu'à l'exception de lui-même, nul n'était supérieur à ce Nahabi pour l'équitation. Passé maître dans l'art de juger la qualité des chameaux, Abdulla pouvait se comparer, en fait de bravoure, à n'importe quel fils d'Adam, et cela d'autant plus facilement que la faiblesse de sa vue lui cachait le danger. En résumé, c'était le type du parfait partisan dans une guerre telle que la nôtre et je l'engageai sur le champ.

Pendant tout le temps qu'il demeura à mon service, il ne tâta qu'une seule fois de la prison. L'incident se produisit au quartier général d'Allenby, le jour où un grand prévôt me fit prévenir en désespoir de cause, qu'un homme sauvage, trouvé assis sur les marches de la porte d'entrée du Commandant en Chef, et qui se proclamait mon fils et l'un des braves de Fayçal, avait été conduit, sans résistance, dans les locaux du poste de police où il était en train de manger des oranges avec une avidité qui semblait une gageure. Et l'on était à court d'oranges !

C’est à ce propos qu’Abdulla fit sa première expérience d’une conversation par téléphone. Il déclara au prévôt que l’installation d’un appareil de ce genre dans toutes les prisons en améliorerait sensiblement le confort et, là-dessus, il prit cérémonieusement congé. Jamais il ne voulut admettre qu’on pût l’obliger à circuler sans armes dans Ramleh et, en fait, il obtint, par une autorisation spéciale, le permis de sortir avec son sabre, son poignard et son pistolet. Le premier usage qu’il fit de cette faveur fut de se rendre à la salle du poste muni de cigarettes qu’il offrit à la police militaire.

C’est lui qui examinait les postulants à une place dans ma garde, et grâce à son habileté, ainsi qu’à celle du Zaagi, mon autre chef de groupe, – celui-ci raide comme un officier – une merveilleuse escouade de gens à tout faire se constitua autour de moi. A Akaba, les Britanniques les appelèrent des coupe-jarrets, mais ils ne coupaient les jarrets que sur mon ordre. Peut-être certaines personnalités ombrageuses trouvèrent-elles mauvais que tous ces hommes ne voulussent reconnaître d’autre autorité que la mienne. Cependant, lorsque je m’absentais, ils savaient se montrer aimables pour le major Marshall qu’ils accablaient du matin au soir d’incompréhensibles palabres au sujet des qualités des chameaux, de leur élevage et de leurs maladies. Marshall était d’un caractère patient : deux ou trois d’entre eux s’asseyaient silencieusement près de son lit dès que le jour commençait à poindre et ils attendaient le réveil du major pour continuer son éducation théorique du parfait méhariste.

Une bonne moitié – près de 50 sur les 90 hommes de ma garde – provenait de la tribu des Ageyl, villageois vigoureux et alertes du Nejd, qui donnaient de la couleur et du relief à l’armée de Fayçal : la façon dont ils traitaient et soignaient leurs méharas était l’un des traits caractéristiques de leur manière de servir. Chaque bête avait son nom auquel elle répondait même à cent mètres de distance, et lorsque le cavalier mettait pied à terre, sa monture demeurait immobile, veillant sur le petit équipement déposé devant elle. Les Ageyl, soldats mercenaires, ne faisaient un bon service qu’à la condition d’être bien payés et comme ils ne l’étaient pas, ils avaient fini

par tomber en discrédit. Cependant le plus bel acte de courage accompli au cours de la guerre revient incontestablement à l'Ageyl qui, par deux fois, parcourut à la nage l'aqueduc souterrain de Médine pour aller chercher et rapporter un compte-rendu sur l'état de la place investie.

Je donnais à mes hommes six livres par mois, tarif de la solde accordée dans l'armée à un méhariste remonté à ses frais, mais je les montais avec mes propres bêtes, de sorte que l'argent touché était net de toute charge : cette particularité rendait assez enviable mon service et m'amenait tous les gens de l'armée avides de gros gains. L'on savait toutefois qu'en raison d'occupations multiples, mes déplacements comportaient des départs brusques et des chevauchées longues et pénibles. L'Arabe ordinaire, dont le méhari représente la moitié de sa fortune, ne pouvait se permettre de surmener sa monture en voyageant à la même vitesse que moi ; de plus, il n'était pas entraîné à soutenir longtemps une pareille allure.

Il me fallait donc des méharistes de choix, montés sur mes propres bêtes. Nous achetâmes à de hauts prix les chameaux les plus forts et les plus rapides que l'on pouvait trouver, les choisissant pour leur endurance et leur vitesse de marche, quelque épuisants qu'ils fussent pour le cavalier ; souvent même notre choix s'arrêtait sur ceux qui avaient le pas le plus dur, parce que plus résistants. On les envoyait au repos dans notre hôpital particulier dès qu'ils maigrissaient : toute bête fatiguée était provisoirement retirée du rang et remplacée. Le même traitement s'appliquait aux cavaliers. Le Zaagi tenait chaque homme pour entièrement responsable de la condition de sa monture et de l'état de sa sellerie.

Ces méharistes, très fiers d'appartenir à ma garde particulière, y faisaient preuve d'un bel esprit de corps. Leurs vêtements rappelaient une plate-bande de tulipes : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y figuraient à l'exception du blanc que je portais toujours : mes hommes en l'adoptant auraient cru prendre des libertés vis-à-vis de moi. En une demi-heure je les trouvais parés pour une randonnée de six semaines, limite imposée par la

quantité de vivres qu'ils pouvaient transporter à l'arçon. Monter ou convoyer des chameaux de bât passait à leurs yeux pour une disgrâce. Sur un signe de moi, ils voyageaient nuit et jour, se faisant un point d'honneur de ne jamais parler de fatigue. Si un homme nouvellement engagé risquait un grognement, ses camarades lui imposaient silence ou, brutalement, lui fournissaient d'autres motifs de se plaindre.

Ils se battaient comme des diables lorsque je le voulais et, parfois aussi, contre mon gré, surtout avec des Turcs ou des gens qui n'étaient pas du métier. Qu'un homme de ma garde frappât un camarade c'était la dernière des offenses. Ils s'attendaient à ce que les récompenses comme les punitions dépassassent la mesure commune, et ils se vantaient, dans toute l'armée, de leur travail et de leurs gains.

Toutefois, à ce moment-là, les Arabes étaient comme possédés, aussi fallait-il parfois se montrer cruel dans la manière de les mener. De plus, mes hommes étaient ennemis de sang de trente tribus et, n'eût été ma rigoureuse discipline, ils auraient chaque jour commis des assassinats dans l'armée. Leurs dissensions intimes les empêchaient de s'unir contre moi ; ce manque d'entente m'assurait parmi eux des espions et des garants partout où j'allais, entre Akaba et Damas, entre Beersheba et Bagdad. Près de soixante d'entre eux moururent à mon service.

23

La bataille pour Tafileh

Nous attendions à Guweira des nouvelles au sujet de l'ouverture de nos opérations contre Tafileh, ce nœud des agglomérations villageoises qui commande l'extrémité sud de la Mer Morte. Nous nous proposions de l'attaquer de trois côtés à la fois, par l'ouest, le sud et l'est. C'est dans cette dernière direction que nous allions ouvrir le bal en nous en prenant d'abord à Jurf, la station la plus rapprochée de nous sur la ligne du Hedjaz. Le chérif Nasir, l'Heureux, devait conduire l'attaque, accompagné de Nuri Saïd, chef d'état-major de Jaafar, à la tête de quelques réguliers, d'un canon et de mitrailleuses. Ils partirent de Jefer, pris pour base d'opérations et, en trois jours, ils arrivaient à pied d'œuvre. Comme d'habitude, Nasir avait dirigé son raid, mûrement préparé, avec beaucoup d'habileté. Jurf, l'objectif, était une forte station comprenant trois bâtiments en bonne maçonnerie de moellons, défendue par quelques ouvrages extérieurs et des tranchées. En arrière s'élevait un monticule de faible relief, organisé défensivement, avec un réduit protégé par des murs en pierres sèches : les Turcs y avaient disposé deux mitrailleuses et un canon de montagne. Au delà se trouvait une hauteur plus importante, aux flancs escarpés, dernier éperon de la chaîne qui sépare Jefer de Bair.

C'était là le point faible de la défense, car les Turcs ne disposaient pas d'effectifs suffisants pour tenir utilement et simultanément ces deux positions ; or, la crête de la montagne avait des vues sur la voie ferrée. Une nuit Nasir en occupa tous les sommets sans causer d'alarme, puis il coupa la ligne au-dessus et au-dessous de la station. Dès les premières lueurs de l'aube, Nuri Saïd fit mettre sa pièce en batterie sur le bord de la crête et, au troisième coup, il réduisit au silence le canon turc du monticule au-dessous.

Une folle excitation s'empara de Nasir. Les Beni Sakhr, grimpant sur leurs méharas, se déclaraient prêts à charger ; quant à Nuri, il trouvait absurde d'attaquer tant que les mitrailleuses ennemies seraient encore en action : mais ses paroles ne produisirent aucun effet sur les Bédouins. En désespoir de cause, il ouvrit un feu étourdissant avec tous les engins dont il disposait contre la position turque ; les Beni Sakhr firent rapidement le tour de la grande montagne et filèrent comme l'éclair au-dessus du monticule. A la vue de cette horde de chameaux courant sur eux, les Turcs, lâchant leurs armes, s'enfuirent dans les bâtiments de la gare. Deux Arabes seulement furent grièvement blessés.

Nuri se précipita sur la position conquise. Le canon avait peu souffert : il le fit pivoter sur place et le pointa aussitôt sur la salle de la gare où se distribuaient les billets. Les Beni Sakhr hurlèrent de joie en voyant les murs en miettes ; ils sautèrent de nouveau en selle et coururent à la station juste au moment où l'ennemi se rendait. Les survivants au nombre de 200, y compris 7 officiers, furent faits prisonniers.

Après le pillage, nos spécialistes firent sauter deux machines, le réservoir d'eau surélevé, la pompe élévatoire, ainsi que plusieurs aiguillages des voies de service. Ils brûlèrent quelques wagons et placèrent à la hâte des explosifs sous le pont, mais tout cela avec négligence : comme il arrivait toujours à la suite d'un succès, les hommes étaient trop chargés de butin et ils avaient trop chaud pour s'intéresser encore à un travail qui ne les touchait pas directement.

Les jours suivants le temps se gâta de nouveau. La neige tomba pendant trois journées consécutives et la troupe de Nasir regagna non sans difficultés son cantonnement de Jefer. Ce plateau, qui s'étend autour de Maan, se trouve à une altitude variant de 3 000 à 5 000 pieds au-dessus de niveau de la mer ; il est exposé à toutes les rafales des vents du nord et de l'est. La bise soufflait de l'Asie Centrale ou du Caucase, balayant le grand désert jusqu'aux collines d'Edom contre lesquelles se brisait son premier

élan ; puis passant pas dessus les crêtes, elle pénétrait en Judée, jusqu'au Sinaï, et amenait partout une température hivernale particulièrement rigoureuse.

En dehors de Beersheba et de Jérusalem, les Britanniques souffraient du froid ; par contre, nos Arabes se refugièrent de ce côté pour avoir chaud. Malheureusement l'état-major britannique, toujours bureaucrate, comprit trop tard que nous combattions dans de petites Alpes. Les tentes qu'il nous donnait ne suffisaient pas à abriter même un quart de nos effectifs, et nous n'avions ni vêtements de serge, ni bottes, ni couvertures en quantité suffisante pour pouvoir en distribuer deux par homme dans les détachements qui gardaient la montagne. Nos soldats, à moins de déserter ou de mourir sur place, vivaient dans des souffrances perpétuelles qui glaçaient tout leur élan.

D'après nos plans initiaux, les Arabes de Pétra devaient, au su des bonnes nouvelles de Jurf, aller occuper immédiatement, sous le commandement du chérif Abd el Mayin, le haut de leurs montagnes, dans les forêts du côté de Shobek. Ce fut une marche fantastique à travers la brume épaisse que l'avance de ces paysans aux pieds gelés, couverts de peaux de mouton, montant et descendant des vallées abruptes, cheminant sur des versants escarpés et dangereux, dans des monceaux de neige d'où émergeaient çà et là de gros troncs de genévriers aux feuilles rares. Beaucoup d'animaux succombèrent au froid, beaucoup d'hommes également : et cependant ces robustes montagnards, accoutumés à supporter le froid pendant toute la durée de l'hiver, persistèrent dans leurs marches.

Les Turcs entendirent parler de ce mouvement, lent mais acharné, et désertant leurs abris blindés de la forêt, abandonnant en route armes et équipement, ils descendirent, affolés par la panique, chercher un refuge du côté de la voie ferrée.

L'initiative de la manœuvre restait toujours à Nasir. Par une nuit où la tempête faisait rage, il fit un bond au nord de Jefer : dès l'aube, il

apparaissait sur le bord du ravin rocheux dans lequel s'abritait Tafileh et sommait le village de se rendre sous peine de bombardement. Vaine menace d'ailleurs car Nuri Saïd avait déjà ramené ses canons à Guweira. La localité n'était occupée que par 180 Turcs, mais ceux-ci avaient des partisans chez les Muhaisin. Tout un clan de paysans était décidé à marcher avec eux, non pas tant par affection pour le régime ottoman que parce que Dhiab, le chef d'une autre faction, s'était déclaré pour Fayçal : de sorte qu'ils ouvrirent aussitôt un feu, heureusement très mal réglé, contre les hommes de Nasir.

Les Howeitat se déployèrent le long des falaises pour leur riposter à coups de fusil. Le procédé déplut à Auda, le vieux lion, qui ne décolérait pas à voir les misérables paysans d'un village oser résister aux Abu Tayi, leurs maîtres séculaires : lançant sa jument au petit galop sur le sentier, il s'avança bien en vue, au-dessous des premières maisons du côté est de Tafileh. Là il s'arrêta et, les menaçant de la main, il s'écria de sa voix tonnante : « Chiens ! Ne reconnaissez-vous donc pas Auda ! » A voir devant eux cet implacable fils de la guerre, le cœur manqua aux défenseurs, et une heure plus tard, le chérif Nasir dégustait le thé dans la maison communale en compagnie de son hôte, le gouverneur turc, qu'il s'essayait à consoler de ce changement de fortune.

A la nuit Mastur arriva. Les Motalga regardèrent d'un œil sombre leurs ennemis de sang, les Abu Tayi, confortablement installés dans les plus belles maisons. Les deux chérifs sectionnèrent la localité en deux cantonnements séparés pour éviter tout contact entre leurs troupes respectives et intraitables.

Fayçal avait délégué son jeune demi-frère Zeid pour prendre le commandement de l'offensive vers la mer Morte. Zeid allait opérer dans le nord pour la première fois. Il partit plein d'ardeur et de beaux espoirs ; Jaafar Pacha, notre général devait lui servir de conseiller. L'infanterie, les canonniers et les mitrailleurs s'arrêtèrent à Petra faute de vivres, mais Zeid et Jaafar continuèrent, eux, jusqu'à Tafileh.

Les choses se présentaient assez mal. Auda, en effet, affectait une magnanimité irritante à l'égard des jeunes Motalga, Metaab et Annad, fils d'un certain Abtan, tué autrefois par le fils d'Auda. Ces jeunes gens, très infatués d'eux-mêmes, commencèrent à parler de revanche ; pauvres mésanges menaçant un épervier. Auda déclara qu'il les fustigerait en plein marché s'ils se montraient impertinents à son égard. Tout cela était fort bien, mais leurs partisans jouaient à deux contre un vis-à-vis des hommes d'Auda : nous allions avoir le village en feu. Les jeunes Motalga s'en allaient parader dans les rues en compagnie de mon bravache Rahail.

Zeid remercia donc Auda et, après lui avoir versé les sommes qui lui étaient dues, le renvoya dans son désert tandis que les principaux meneurs Muhaisin se virent imposer la résidence forcée auprès de Fayçal. Nous étions dans les meilleurs termes avec Dhiab, leur ennemi, et il nous revint tristement à la mémoire le vieil adage d'après lequel les meilleurs alliés d'un nouveau régime ne sont pas ses partisans, mais ses adversaires. Grâce à l'or de Zeid, la situation économique s'améliora. Nous désignâmes un officier pour remplir les fonctions de gouverneur et organisâmes les cinq villages en vue de nouvelles opérations.

Tous ces beaux projets s'en allèrent rapidement à vau-l'eau. Avant que l'on ne se fût mis d'accord sur les objectifs de notre prochaine entreprise, une soudaine tentative des Turcs pour nous déloger vint nous surprendre. Pareille éventualité ne nous était jamais venue à l'esprit, car il semblait hors de question qu'ils espérassent garder Tafileh ou même qu'ils en eussent le désir. Allenby venait d'arriver à Jérusalem et, pour les Turcs, une issue favorable de la guerre dépendrait peut-être d'une défense heureuse du Jourdain contre les Britanniques. Aussi longtemps qu'ils resteraient maîtres de Jéricho, Tafileh ne serait pour eux qu'un obscur village sans intérêt stratégique. Du reste nous ne tenions nullement à y demeurer, et ne le considérions que comme un relais momentané avant de pousser plus au nord contre l'ennemi. Pour une armée dans une situation aussi critique que

celle où se trouvaient les Turcs, risquer même un seul homme dans le but de reprendre Tafileh semblait à bon droit de la folie pure.

Hamid Fakhri Pacha, qui commandait la 48e division et le secteur d'Amman, n'en jugea pas ainsi ; peut-être avait-il reçu des ordres. Il rassembla environ 900 hommes d'infanterie pris dans trois bataillons – au mois de janvier 1918 le bataillon turc était une bien pauvre chose – une centaine de cavaliers, 2 obusiers de montagne, 27 mitrailleuses et expédia le tout à Kerak par chemin de fer. Là, il réquisitionna tous les moyens de transport de la région et, traînant après lui un lot de fonctionnaires destinés à constituer la nouvelle administration civile de Tafileh, il marcha vers le sud espérant nous surprendre.

Et en effet ce fut pour nous une surprise. Nous entendîmes parler de Fakhri pour la première fois lorsque ses patrouilles de cavalerie tombèrent sur nos avant-postes de l'ouadi Hesa, installés dans ces gorges profondes, difficilement praticables, qui séparent Kerak de Tafileh, et Moab de l'Edom. A la tombée du jour nos hommes étaient en déroute et l'ennemi arrivait sur nous.

Jaafar avait ébauché un système de défense sur la berge sud du grand ravin de Tafileh, se proposant, en cas d'attaque, d'abandonner le village et de défendre les hauteurs qui dominaient en arrière l'agglomération. Cette conception me semblait doublement erronée. Les pentes en question étaient abruptes et aussi difficiles, il est vrai, à défendre qu'à attaquer, mais on pouvait les tourner par l'est ; et si nous lâchions le village, nous abandonnions du même coup ses habitants qui s'empresseraient de se jeter dans les bras du premier occupant Cette idée prévalut pourtant : Zeid n'en avait pas d'autre. Donc, vers minuit, il donna l'ordre à sa domesticité et à ses partisans d'évacuer leur matériel. Les soldats se portèrent sur la crête sud tandis que les bagages étaient envoyés, par la route du bas, vers l'arrière, en lieu sûr. Ces mouvements provoquèrent une panique chez les habitants. Les paysans se figurèrent que nous nous sauvions – c'était bien le

cas, me semble-t-il – et ils s'enfuirent à leur tour pour sauver leurs vies et ce qu'ils possédaient. Il gelait ferme, le sol craquait sous une couche épaisse de verglas. Un pareil affolement dans des rues étroites, en pleine obscurité, ne pouvait que créer une indescriptible confusion.

Le cheik Dhiab nous avait fait un tableau troublant de l'état d'esprit de ses administrés, de leur mécontentement : il croyait montrer ainsi la beauté de sa propre fidélité à notre cause ; mais moi, j'étais persuadé que ces citadins étaient dans le fond de braves gens qui pourraient nous être utiles. Pour en avoir la preuve, je m'assis d'abord sur le toit de ma maison, puis je me mis à circuler de long en large dans les rues aux pentes raides, emmitouflé au point de ne pouvoir être reconnu, suivi discrètement et à petite distance par des hommes de ma garde particulière. De la sorte rien ne nous échappa. Les habitants, épouvantés jusqu'à en devenir dangereux, passaient près de moi, maudissant tout le monde et toute chose, mais on ne distinguait chez aucun d'eux le moindre sentiment pro-turc. Ils frémissaient à l'idée d'un retour possible des Turcs, prêts qu'ils étaient à soutenir de toutes leurs forces un chef qui voudrait résister à une pareille irruption. Ces dispositions me semblaient satisfaisantes ; elles s'accordaient avec mon désir de ne pas abandonner le village et de le défendre obstinément.

Finalement, je rencontrai les jeunes cheiks des Jazi, Metaab et Annad, magnifiques dans leurs vêtements de soie, avec des armes aux montures d'argent, et je les envoyai à la recherche de leur oncle Hamd el Arar. Je priai celui-ci de se rendre auprès des paysans, lesquels, d'après le bruit du tir parvenant jusqu'à nous, étaient encore aux prises avec les Turcs, et de les aviser que nous accourions à leur aide. Hamd, cavalier intrépide, mais d'un caractère assez mélancolique, partit immédiatement au galop avec une vingtaine de ses parents : tout ce qu'il put rassembler au milieu de cet affolement général.

Leur passage à toute vitesse dans les rues mit le comble à la terreur. Les femmes empilaient en hâte leurs affaires et les jetaient pêle-mêle par les

portes et les fenêtres, bien qu'il ne se trouvât là aucun homme pour recevoir leurs biens. Les enfants, foulés aux pieds, hurlaient, les mères hurlaient également. Pendant leur course, les Motalga ne cessaient de tirer en l'air afin de se donner à eux-mêmes du courage, et comme pour leur répondre, les coups de feu de l'ennemi devinrent visibles, dessinant de points brillants, dans cette dernière obscurité qui précède le jour, les contours des falaises du nord. Je grimpai en face sur les hauteurs, pour me consulter avec Zeid.

Zeid était assis gravement sur un rocher, fouillant le pays de ses fortes jumelles pour se rendre compte des mouvements de l'ennemi. A mesure que la situation s'aggravait, il devenait plus nonchalant, plus détaché de tout. Quant à moi, j'étais dans une rage folle. D'après les règles d'une saine tactique, les Turcs n'auraient jamais dû revenir à Tafileh. Seules une basse avidité, une jalousie mesquine contre les occupants actuels de la ville – sentiments indignes d'un ennemi sérieux – les faisaient agir ainsi. Ils accomplissaient là un de ces actes inutiles, tout à fait conformes à leur mentalité. Comment pouvaient-ils s'attendre à une guerre en règle alors qu'ils ne nous donnaient pas l'occasion de les respecter ? Leurs folles initiatives portaient sans cesse atteinte au moral de nos soldats, car ceux-ci n'éprouvaient aucun respect pour leur courage, pas plus que nos officiers ne s'inclinaient devant l'intelligence de leurs officiers. De plus la matinée était glaciale et je me sentais l'âme assez teutone pour être bien décidé à leur faire payer cher le changement de mes plans.

D'abord, je proposai qu'Abdulla allât en avant avec deux canons afin de tâter la force et les dispositions de l'ennemi. Puis nous débattîmes ce que nous ferions ensuite, entretien qui ne fut pas sans profit, car Zeid était un petit combattant très brave, plein de sang-froid, avec le tempérament d'un officier de carrière. Nous aperçûmes Abdulla escaladant l'autre rive. Le tir, un instant très soutenu, s'éteignit bientôt dans le lointain. L'arrivée de mon canonnier avait stimulé l'ardeur des cavaliers Motalga et des villageois. Ils s'en prirent à la cavalerie turque et la repoussèrent sur les premières

hauteurs, à travers une plaine de 2 milles de largeur, puis ensuite sur d'autres, plus éloignées, le long des ressauts supérieurs de la grande dépression de Hesa.

En arrière se trouvait le gros de l'armée turque qui, encore toute engourdie par le froid, se remettait en marche après une nuit très pénible. Les soldats n'en engagèrent pas moins bravement le combat et Abdulla se trouva aussitôt tenu en échec. Nous entendions le crépitement lointain des mitrailleuses dont le tir, de plus en plus nourri, se mélangeait à un bombardement irrégulier de l'artillerie. Notre ouïe nous expliquait la situation aussi exactement que si nous l'avions vue de nos yeux et les nouvelles étaient excellentes. J'aurais souhaité que Zeid se portât immédiatement en avant, il fallut toutefois compter avec sa prudence et il insista pour que nous attendions des renseignements plus précis d'Abdulla posté à son avant-garde.

Cette précaution n'était pas nécessaire ; mais ils savaient tous que je n'étais qu'un soldat d'occasion, aussi prirent-ils la liberté d'hésiter à suivre mon conseil lorsque je le donnai en termes péremptoires. Par bonheur, j'avais suffisamment d'atouts en main et je me rendis sur le front pour préjuger par moi-même de leur décision. En route je rencontrai ma garde du corps très occupée à fouiller dans les tas d'objets jetés dans les rues par les femmes : en attendant qu'on vînt les enlever, mes Arabes y faisaient des trouvailles extrêmement intéressantes pour eux. Je leur ordonnai de retourner à nos chameaux et d'amener de suite les Hotchkiss automatiques sur la berge nord de la gorge.

La route s'engageait dans un bosquet de figuiers stériles ; leurs branches bleuâtres, tortillées, étaient complètement dépouillées de feuilles, comme elles le resteraient encore longtemps après que la nature se serait parée des verdures printanières. De là, la route tournoyait à l'Est et serpentait longuement sur les pentes pour gagner la crête. Je la quittai afin de grimper directement sur les falaises. A circuler pieds nus l'homme gagne

une sûreté de marche incroyable sur les roches glissantes, dès que la plante des pieds s'est durcie par un long et douloureux entraînement, ou encore quand elle est glacée au point de devenir insensible aux rugosités du sol comme aux arêtes effilées des cailloux. Le chemin que je venais de prendre, tout en me réchauffant, raccourcissait sensiblement ma route. J'arrivai ainsi très vite au sommet où, après avoir traversé une partie plane, je me trouvai sur une dernière hauteur ayant de belles vues sur le plateau.

Cette crête, en ligne droite, qui portait encore des fondations de murs byzantins, semblait convenir admirablement pour grouper des réserves sous son couvert, ou même pour constituer la position suprême de la défense de Tafileh. Il est vrai qu'en ce moment nous n'avions aucune réserve et que nul de nous ne se doutait où se trouvaient à cette heure nos effectifs ni comment nos forces étaient réparties. Mais, que nous arrivions à avoir quelques hommes, et ce serait bien ici leur place. Or, à cet instant, j'aperçus les Ageyl attachés spécialement à Zeid, en train de s'abriter, un peu honteux, dans un creux du terrain. Il ne fut pas facile de les en faire sortir : je dus recourir à des paroles violentes, mais finalement je réussis à ce qu'ils allassent s'asseoir le long de la crête aux pierres byzantines d'où leurs silhouettes se profilaient sur le ciel. Ils étaient une vingtaine et, vus dans un certain recul, on pouvait les prendre pour une fraction avancée d'une troupe considérable. Je leur laissai mon cachet en signe de ralliement avec ordre de retenir auprès d'eux tous les camarades qui viendraient à passer par là, et surtout mes hommes avec leur canon.

Comme je me dirigeais ensuite vers le nord, dans la direction du combat principal, je fus rejoint par Abdulla qui allait rendre compte à Zeid de ce qui se passait. Il avait épuisé ses munitions et perdu cinq hommes tués par des éclats d'obus, enfin l'un de ses canons automatiques était détruit. D'après lui, les Turcs disposaient de deux pièces. Abdulla voulait persuader à Zeid de monter sur le plateau avec tous les hommes et de prendre part au combat. Je n'avais donc rien à ajouter à son rapport, et je n'usai d'aucune astuce en laissant à mes heureux maîtres le soin et le plaisir de modifier et parafer

leurs propres décisions, très conformes d'ailleurs aux nécessités du moment.

J'eus ensuite tout loisir d'étudier le prochain champ de bataille. La petite plaine bornée d'un côté par des pentes verdoyantes de faible relief, avait 2 milles de large. De forme à peu près rectangulaire, elle s'appuyait à la montagne, réduit de mes réserves. Au travers passait la route de Kérak plongeant plus loin dans la gorge de Hesa. Les Turcs étaient en train de se frayer, de vive force, un passage sur ce chemin. A la suite de la charge faite par Abdulla, nous étions maîtres, sur notre gauche, des hauteurs de l'ouest sur lesquelles passait maintenant notre ligne de feu.

Pendant que je traversais l'espace découvert, des obus tombaient autour de moi tandis que de grosses tiges d'armoise pénétraient dans mes pieds déjà blessés. Les fusées turques étaient réglées trop longues si bien que les projectiles, après avoir rasé notre montagne, allaient éclater au loin. L'un d'eux tomba pourtant de mon côté et, d'après sa fusée encore chaude, je pus déterminer son calibre. Pendant que je continuais à avancer, l'ennemi commença à raccourcir son tir ; lorsque j'arrivai à la montagne, les pentes en étaient généreusement arrosées de shrapnels. Les Turcs avaient certainement quelque part un poste d'observation et de repérage ; et en examinant plus attentivement l'horizon, je vis leurs soldats en train de grimper du côté de l'est, au-delà de la coupure dans laquelle passait la route de Kérak. Bientôt ils nous déborderaient par l'extrémité ouest de la montagne.

« Nous » s'appliquait simplement à une soixantaine d'hommes groupés en deux grappes derrière la montagne, l'une près du fond et l'autre au sommet. Celle du bas, composée de paysans à pied, balayés par le tir, était en méchante posture, et cependant elle représentait les seuls êtres que j'eusse rencontrés dans la journée ne grelottant pas de froid. Ils me dirent n'avoir plus de munitions et que tout était fini. Je leur assurai que, bien au contraire, tout ne faisait que commencer : du doigt, je leur montrai ma

montagne où étaient massées mes réserves, déclarant audacieusement que toutes les armes se trouvaient là, postées en soutien. Je leur conseillai de se hâter d'y retourner, de bourrer leurs ceintures de munitions, puis de s'y accrocher pour de bon. Entre-temps, nous couvririons leur retraite en demeurant ici aussi longtemps que cela nous serait possible.

Ils partirent au pas de course, réconfortés par mes paroles, et je parcourus le groupe du haut, répétant qu'il ne fallait pas cesser le feu dans une position avant d'être prêts à tirer de la suivante. Metaab commandait la petite troupe avec, comme seul vêtement, sa maigre culotte de cheval pour assurer un dur travail. Les belles boucles d'amour de ses cheveux pendaient misérablement autour de son visage souillé et hagard. Il se tordait les mains et gémissait, clamant d'une voix rauque son irritation d'avoir manqué son coup, lui qui aurait voulu si bien réussir dans cette affaire, le premier combat qu'il livrait pour notre cause.

Mon arrivée à ce moment critique, alors que les Turcs se rapprochaient, lui fut amère, et lorsque je déclarai que je venais simplement pour étudier le paysage, sa colère augmenta encore. Il crut que je raillais et laissa échapper quelques paroles au sujet d'un chrétien allant sans armes à la bataille. Je répliquai ironiquement en citant Clausewitz qui affirme qu'une arrière-garde remplit mieux son but par sa simple présence qu'en prenant une part effective à l'action. Mais il n'était pas disposé à rire, et cela non sans raison, car le petit talus siliceux, derrière lequel nous nous abritions, crépitait du choc des balles. Les Turcs, ayant repéré notre présence, braquaient sur ce point vingt mitrailleuses. La masse couvrante n'avait guère plus de 4 pieds de hauteur et 5 de longueur ; sur ses flancs caillouteux les balles ricochaient avec un bruit assourdissant tandis que l'air, au-dessus, bourdonnait et sifflait, traversé par des projectiles de toute sorte, à tel point que nous sentions la mort planer au-dessus de nous. Evidemment il fallait vider les lieux au plus vite. Je n'avais pas de cheval et je partis le premier avec la promesse de Metaab qu'il attendrait encore dix minutes, s'il en avait le courage, avant de se retirer lui-même.

La course me réchauffa. Je comptais mes pas afin de connaître la longueur de la position et évaluer ainsi plus facilement le nombre des assaillants lorsque les Turcs nous en auraient délogés ; ils ne pouvaient se camper autre part et l'endroit était pauvrement abrité du côté sud. Mais en perdant cette montagne Motalga, nous gagnerions sans doute la bataille. Les cavaliers tinrent bon pendant les dix minutes promises, puis ils partirent au galop sans avoir été touchés. Metaab me fit mettre un pied sur son étrier pour m'emmener rapidement et nous nous trouvâmes bientôt, tout essoufflés, au milieu des Ageyl. Il était midi juste : nous avions devant nous le loisir et la tranquillité nécessaires pour réfléchir.

Notre nouvelle position en montagne avait un relief de quarante pieds environ ; sa forme convenait bien à la défense : 80 de nos hommes en occupaient la crête et il arrivait sans cesse de nouveaux combattants. Les canonniers de ma garde étaient en batterie avec leur canon ; Lutfi, un grand démolisseur d'artillerie, amenait à la hâte ses deux pièces, suivi de près par cent autres Ageyl. Cette réunion devenait un véritable pique-nique : notre tactique de répéter sans cesse : « Excellent ! », de paraître au comble de la satisfaction, avait pour résultat d'intriguer les hommes et de leur faire envisager avec calme la situation. Les automatiques furent placés en arrière le long de la crête qui les masquait aux vues, avec ordre de tirer un peu partout sur l'ennemi de façon à gêner, sans l'arrêter, son déploiement – expédient dont usait Masséna. Une accalmie se produisit et je m'étendis dans un coin légèrement ensoleillé, à l'abri des balles et du vent. Je dormis comme un bienheureux pendant une heure tandis que les Turcs occupaient notre ancienne montagne et s'y déployaient comme une bande d'oies, avec à peu près autant d'intelligence que ces volatiles. Nos hommes les laissèrent tranquilles, se contentant de s'exhiber eux-mêmes.

Au milieu de l'après-midi, Zeid arriva avec Mastur, Rasim et Abdulla. Ils amenaient le gros de nos forces lesquelles comprenaient 20 fantassins montés sur mules, 30 cavaliers Motalga, 200 villageois, 5 fusils automatiques, 4 mitrailleuses et le canon de montagne de l'armée

égyptienne qui avait déjà pris part aux combats livrés autour de Médine, de Pétra et de Jurf. Une pareille concentration était magnifique et je me réveillai pour accueillir notre troupe.

Les Turcs apercevant cette affluence de combattants ouvrirent le feu avec de l'artillerie et des mitrailleuses ; mais leur tir, mal réglé, fut maladroit. Nous nous rappelâmes que le mouvement est l'Evangile de la stratégie et nous nous mîmes à avancer. Rasim, transformé en officier de cavalerie, partit à la tête de nos 80 cavaliers pour tourner la montagne de l'est et envelopper l'aile gauche de l'ennemi, puisque les Manuels conseillent l'attaque non sur le front, mais sur un point d'une aile assez éloigné du centre : l'extrémité de l'aile se trouverait peut être réduite ici à un seul homme. Ma suggestion plut à Rasim, une telle conception de son objectif lui sourit.

Il promit en ricanant de nous amener ce dernier et seul homme, mais Hamd el Arar prit la chose plus au sérieux. Avant de chevaucher vers la mêlée, il voua son être à la mort au profit de la cause arabe, tira cérémonieusement son sabre et fit à cette arme, en l'appelant de son nom, un discours héroïque. Rasim emmena avec lui cinq canons automatiques, ce qui valait mieux.

Quant à nous, demeurés au centre, nous paradâmes dans tous les sens, de façon à ce que ce départ échappât à l'attention de l'ennemi : celui-ci dirigeait sur son front une procession, en apparence interminable, de mitrailleuses et les alignait en bel ordre le long de la crête, comme sur une étagère de musée. C'était une tactique de fous. La montagne, véritable bloc de silex, n'eût pas offert d'abri même à un lézard. Nous savions par expérience comment une balle, après avoir frappé le sol, ricoche et entraîne avec elle une grêle d'éclats homicides. De plus, nous connaissions la distance et pointions avec soin nos canons Vickers, bénissant leurs hausses longues et démodées. Notre pièce de campagne fut mise en batterie et

pointée, prête à lancer un shrapnel sur l'ennemi dès que l'attaque de Rasim serait engagée.

Pendant que nous attendions ainsi, on annonça un renfort de 100 hommes venant d'Aima. La veille, ces Arabes s'étaient querellés avec Zeid à propos de leur solde de guerre mais, magnanimement, ils avaient décidé de remettre à la fin de la crise actuelle le règlement des vieux comptes. Leur arrivée nous convainquit de l'opportunité d'abandonner les méthodes du maréchal Foch et d'attaquer, en tout état de cause, de trois côtés à la fois. Nous envoyâmes donc les hommes d'Aima avec 3 canons automatiques, pour déborder la droite de l'ennemi – son aile de l'ouest. Et aussitôt, de notre position centrale, nous ouvrîmes le feu contre les Turcs. Nos coups et les ricochets des projectiles, sur des lignes bien en vue, leur causèrent de gros embarras.

L'ennemi sentit que la journée tournait contre lui. Le soleil approchait de l'horizon : or l'on sait que la fin du jour donne souvent la victoire aux défenseurs qui restent fermes sur leurs positions. Le vieil Hamid Fakhri réunit son quartier général et son état-major, puis ordonna à chacun de ses officiers et soldats de prendre un fusil. « Je suis soldat depuis quarante ans, déclara-t-il, et je n'ai jamais vu des rebelles se battre aussi vaillamment que ceux-ci ! Entrez tous dans le rang ! » Mais il était trop tard ; Rasim se portant en avant avec ses cinq canons automatiques commença l'attaque, chaque pièce servie par une équipe de deux canonniers. Ses hommes allèrent se mettre en position sans être vus et écrasèrent la gauche des Turcs.

Les hommes d'Aima, qui connaissaient jusqu'aux moindres brins d'herbe de cette zone – lieu ordinaire de leurs pâturages – se faufilèrent, sains et saufs, jusqu'à 300 mètres des mitrailleuses turques. L'ennemi, absorbé par nos menaces sur son centre, ne découvrit leur présence que lorsque, par une soudaine décharge de mousqueterie, ils anéantirent les servants et semèrent le désordre dans l'aile droite. Nous vîmes ce succès :

aussitôt nous criâmes aux chameliers ainsi qu'aux soldats qui se trouvaient autour de nous de se précipiter en avant.

Mohammed el Ghasib, l'intendant de la maison de Zeid, les conduisit monté sur son méhari : il était paré de vêtements aux couleurs brillantes que le vent gonflait et il faisait flotter au-dessus de sa tête la bannière des Ageyl. Tous les gens qui se trouvaient encore au centre avec nous, serviteurs, canonniers, mitrailleurs, s'élancèrent à sa suite en une large et belle ligne.

La journée avait été trop longue pour mes forces, aussi, en ce moment, ne souhaitais-je vivement qu'une chose, en voir la fin, mais Zeid, près de moi, battait des mains, tout à la joie de constater que notre plan se déroulait dans un ordre admirable. D'un côté, la cavalerie de Rasim balayait l'aile gauche disloquée dans les ravins derrière la montagne ; de l'autre, les hommes d'Aima abattaient impitoyablement les fugitifs. Le centre de l'ennemi se précipitait en désordre à travers la coupure, talonné par nos gens à pied, à cheval ou à chameau. A ce moment, les Arméniens, blottis anxieusement derrière nous pendant toute la journée, s'armèrent de leurs dagues, et vociférant en turc, ils s'élancèrent en avant.

Je songeai à la profondeur des gorges qui s'ouvraient entre ici et Kérak, je revis dans ma pensée le ravin de Hesa aux sentiers accidentés, dévalant presque à pic ; les broussailles qui les encombraient, les défilés, les étranglements de la route. Je me dis que la déroute turque allait tourner à un massacre complet et que je devrais faire appel à la pitié des vainqueurs en faveur des vaincus mais, après les efforts et les tourments de la bataille, mon esprit était trop fatigué pour me soucier de retourner dans cet affreux endroit et de passer la nuit à sauver des ennemis. Par ma décision de combattre, j'avais fait tuer 20 ou 30 de nos 600 hommes et sans doute allions-nous encore trouver trois fois autant de blessés. Une sixième partie de nos forces venait d'être sacrifiée pour un triomphe, simplement théorique, car la destruction de ce pauvre millier de Turcs n'affecterait en rien l'issue de la guerre.

En somme, nous avions pris leurs deux howitzers de montagne – des canons Skoda très utiles pour nous – 27 mitrailleuses, 200 chevaux et mules et enfin 250 prisonniers. L'on m'assurait que 50 Turcs seulement avaient réussi à gagner, complètement épuisés, le chemin de fer. Les Arabes, acharnés à leur poursuite, les massacraient sans pitié pendant qu'ils s'enfuyaient. Quant à nos hommes ils renoncèrent assez vite à talonner les survivants, car eux aussi n'en pouvaient plus : ils étaient fourbus, endoloris et mouraient de faim.

Comme nous rentrions, la neige commença à tomber, et ce ne fut que très tard, par un dernier effort, que nous pûmes ramener tous nos blessés. Ceux de l'armée turque demeurèrent étendus sur le sol. Au matin, il n'en restait plus un seul de vivant.

24

Bloqués par l'hiver

Le lendemain et le jour suivant, il neigea toujours plus fort. Arrêtés par le mauvais temps, à mesure que les journées passaient, longues et monotones, nous perdions tout espoir d'agir encore. Nous aurions dû poursuivre notre succès et pousser au-delà de Kérak, talonnant les Turcs et profitant du prestige que nous valaient nos succès. En raison de notre inertie forcée il ne s'ensuivit aucun résultat positif de nos pertes, de nos efforts.

La rigueur de l'hiver ramenait chefs et hommes dans le village, les jetant pêle-mêle dans une morne oisiveté contre laquelle les plus pressants encouragements à l'action demeuraient impuissants. A vrai dire, la raison elle-même nous invitait à demeurer claustrés à l'abri des frimas. Par deux fois je m'aventurai à tâter du plateau couvert de neige dont la surface unie ondulait çà et là recouvrant à demi des cadavres turcs, pauvres petits tas bruns de vêtements raidis par les gelées. Mais là, au grand air, la vie était intolérable. Pendant le jour, la neige fondait en partie et, dès la nuit, la glace se reformait. Le vent coupait la peau ; les doigts perdaient toute élasticité et tout sens du toucher. Les joues tremblaient comme des feuilles mortes jusqu'à ce qu'elles fussent à leur tour raidies par le froid, et alors leurs muscles se contractaient dans un spasme stupide de souffrance.

Nous lancer dans la neige à dos de chameau, sur ces bêtes inaptes à fouler un sol glissant, serait nous mettre à la merci de quelques cavaliers audacieux – même peu nombreux – qui voudraient nous attaquer. Et comme les jours se traînaient, cette dernière éventualité nous fut elle-même retirée. L'orge manqua dans Tafileh et nos chameaux, déjà privés à cause du temps de leur pâture normale, se trouvèrent également frustrés à ce moment d'une alimentation artificielle. Nous dûmes les conduire à Ghor, dans une région moins déshéritée, à une journée de marche de notre point de concentration.

Ma garde particulière fut plus favorisée que le reste des troupes. Les Zaagi m'avaient en effet trouvé un immeuble vide, dont la construction n'était même pas achevée, mais qui contenait deux bonnes pièces habitables, plus une cour. Mon argent procurait du combustible, ainsi que du grain pour nos chameaux que nous abritions dans un coin de la cour. Abdulla, qui aimait les bêtes, savait les panser et s'amusait à les dresser : il appelait chacune d'elles par son nom, le méhari accourait à cet appel et, de ses lèvres molles, cueillait délicatement dans la bouche du chamelier du pain ou quelque autre friandise. Néanmoins c'étaient de tristes journées, car le seul fait d'allumer du feu impliquait toujours une menace d'asphyxie à cause de la fumée, et les ouvertures des fenêtres étaient d'autre part imparfaitement closes par des volets de notre fabrication. L'eau filtrait constamment sur nous à travers les terrasses en terre battue et, durant toute la nuit, les puces massées sur l'aire en pierres, chantaient en chœur l'hymne de la joie pour glorifier les chairs nouvelles qui s'offraient à leur appétit. Nous étions vingt-huit entassés dans deux petites chambres : je n'insisterai pas sur l'odeur âcre qu'exhalaient tant de corps enfermés ainsi en vase clos.

Dans ma sacoche se trouvait une « Mort d'Arthur ». Cette lecture compensait un peu mon ennui, mais les hommes, eux, n'avaient pour se distraire que les ressources matérielles et, dans cette misère, d'être confinés, les caractères s'endurcissaient et devenaient plus grossiers. Leurs bizarreries, dont en temps ordinaire je ne m'apercevais qu'à distance, me heurtaient maintenant désagréablement et m'irritaient, tandis qu'une blessure à vif sur ma hanche gelée par le froid, me causait de constants et douloureux picotements. Chaque jour les rapports entre nous étaient plus tendus, à mesure que notre état devenait plus sordide et se rapprochait davantage de l'animalité.

Le mois de janvier s'écoula misérablement. En février, notre situation devint si révoltante que je me résolus à éparpiller notre groupe et à partir de mon côté à la recherche d'un supplément de fonds dont nous aurions bientôt besoin. Zeid avait dépensé la moitié de la somme mise de côté pour Tafileh

et pour la mer Morte ; partie en salaires, partie en approvisionnements et récompenses aux triomphateurs de Seil Hesa. Quel que fût l'emplacement de notre nouvelle ligne de front, il nous faudrait enrôler et payer des troupes fraîches, car, seuls, les hommes habitant sur place connaissaient les particularités de leur terrain, et ils se battaient d'autant mieux qu'ils défendaient leurs gourbis et leurs moissons contre l'ennemi.

Joyce aurait pu s'arranger pour m'envoyer de l'argent. Il est vrai que la chose n'était guère facile en cette saison ; aussi trouvais-je plus sûr d'aller le chercher moi-même ; de plus, en sortant de la perpétuelle promiscuité de Tafileh, je retrouverais ma dignité morale. En conséquence, accompagné par cinq de mes hommes, je me mis en route par une journée qui promettait d'être un peu plus claire que d'habitude. Nous avançâmes heureusement jusqu'à Rashidiya et, comme nous gravissions la montagne située au-delà, nous nous trouvâmes momentanément au-dessus des nuages : un faible rayon de soleil nous accueillit.

Dans l'après-midi, le temps s'obscurcit ; un vent, soufflant du nord vers l'est et de plus en plus violent, nous fit regretter de nous trouver en ce moment au beau milieu d'une plaine dénudée. Après avoir passé à gué la rivière de Shobek, la pluie commença à tomber, d'abord en rafales folles, puis avec plus de continuité, arrosant généreusement nos épaules de gauche et comme nous voilant la froidure du vent. Là ou les traînées de pluie s'allongeaient sur le sol, elles s'écrasaient dans une sorte d'écume blanche. Nous continuâmes à cheminer sans faire de halte : longtemps après le coucher du soleil, nous poussions encore nos chameaux à la marche hésitante. Ils glissaient, ils tombaient, mais nous leur demandions sans cesse un nouvel effort dans ces vallées au sol boueux, essentiellement hostile. Enfin, malgré toutes ces difficultés, nous arrivâmes à parcourir 2 milles à l'heure, et nous nous sentions si heureux de ces progrès inespérés que le simple fait d'avancer nous faisait oublier le froid.

J’avais d’abord eu l’intention de cheminer toute la nuit mais, près d’Odroh, nous nous trouvâmes pris soudain dans la couche basse d’un brouillard épais que nous dominions du haut de nos montures tandis que les nuages, tels des lambeaux de voile, se déroulaient en larges spires, très haut dans le calme du ciel. Les perspectives s’en trouvaient modifiées à ce point que les montagnes lointaines paraissaient toutes petites et les modestes collines proches de nous, infiniment grandes. Nous obliquâmes trop sur notre droite.

Le sol de ces espaces découverts, qu’on aurait cru dur, cédait sous le poids de nos méharas comme de la terre pourrie et, à chaque foulée, leurs pieds s’enfonçaient de quatre à cinq pouces. Ces malheureuses bêtes, éprouvées tout le jour par un froid rigoureux, avaient fait tant de chutes que leurs membres contusionnés en étaient tout raidis. Aussi manifestaient-elles beaucoup de mauvaise volonté à lutter contre de nouvelles difficultés : après s’être hâtées pendant quelques pas, elles s’arrêtaient brusquement ou bien, au contraire, elles tentaient de se dérober sur le côté.

Nous prévenions ce désir et les poussions à l’aveuglette pour arriver enfin à des vallées rocheuses uniformément sombres à droite et à gauche, tandis que devant nous se dressaient des semblants de montagnes là où il ne devait pas y en avoir. Il recommença à geler et les pierres visqueuses se couvrirent de verglas. Vouloir avancer encore, par une pareille nuit, sur une route qui n’était pas bonne, eût été de la folie. Nous mîmes donc pied à terre auprès d’un assez gros affleurement rocheux au pied duquel nous espérions pouvoir nous abriter. Les chameaux furent agenouillés en groupe compact, la queue au vent – de face, ils auraient pu mourir de froid – et nous nous blottîmes au plus près d’eux, à la recherche d’un peu de chaleur et de sommeil.

Je n’y trouvai pas de chaleur et, quant au sommeil, il fut bien court. Un instant je réussis à m’assoupir pour me réveiller bientôt en tressaillant : il semblait que des doigts me frappaient lentement le visage. J’ouvris les

yeux : de gros flocons de neige descendaient sur nous dans la nuit livide. Au bout de quelques minutes, la pluie survint, bientôt suivie d'un gel plus intense que jamais, et je m'accroupis en boule, souffrant de mille façons, mais trop malheureux pour bouger avant l'aube. Cette aube hésitante me suffit : je circulai dans la boue pour voir mes hommes, roulés dans leurs manteaux et tapis contre les flancs des bêtes. Sur les traits de chacun d'eux se lisait la plus douloureuse expression d'un désespoir fataliste.

Avant le jour, l'horizon s'était fermé ; toutefois nous en vîmes assez pour reconnaître que la route à suivre passait à un quart de mille à notre gauche. Et, sur ce chemin retrouvé, nous dûmes mettre pied à terre pour mieux lutter contre les difficultés de la marche. Les chameaux étaient fourbus au point de ne pouvoir plus supporter notre charge – plus tard, tous, sauf le mien, succombèrent aux suites de ce surmenage – ; sur le sol, les fonds étaient tellement remplis de boue que nous glissions et tombions aussi souvent que nos bêtes.

L'air semblait assez froid pour tout geler ; il n'en fut rien. Le vent, passé à l'ouest pendant la nuit, nous accablait de trombes glaciales qui entravaient encore notre marche. Nos manteaux, gonflés par l'ouragan, battaient sur nous comme des voiles sur les vergues d'un navire. Finalement, nous nous en débarrassâmes et nos mouvements se trouvèrent ainsi facilités. Quant à nos chemises, le seul vêtement qui nous restât, nous en avions enroulé et serré les pans autour de la taille afin de les empêcher de claquer. Nos mains, engourdies par le froid, devenaient presque insensibles, si bien que nous n'en reconnaissions les coupures que par les taches rouge foncé qui maculaient la couche de boue dont elles étaient recouvertes. Mais nos corps conservaient encore quelque sensibilité, aussi frissonnèrent-ils pendant des heures sous les rafales successives de la tempête de grêle. Nous nous courbions, faisant face à la bise par notre côté le moins endolori, tout en tenant nos chemises trempées loin de la peau pour isoler celle-ci par un matelas d'air.

Vers la fin de l'après-midi, nous avions franchi les 10 milles qui nous séparaient d'Aba el Lissan. La terre avait repris ses fils corps et âme, et parmi les hommes de Maulud aucun ne nous salua. Cela valait mieux, car nous étions sales, misérables, hirsutes comme des chats pelés. La marche devint par la suite plus facile, malgré que le sol, jusqu'à l'entrée du Shtar, à 2 milles plus loin, fût gelé et dur comme du fer. Nous remontâmes sur nos chameaux dont le souffle s'échappait des naseaux en buées blanches et, en dépit de leurs protestations, nous prîmes le galop. Bientôt, dans les trouées des nuages que nous dominions, nous jouîmes d'un merveilleux coup d'œil sur la plaine de Guweira qui s'offrait chaude, rouge, accueillante. Cette couche de nuages, peu épaisse, pareille à un plafond jeté sur les vallées à hauteur des falaises sur lesquelles nous nous trouvions, présentait de curieux aspects dans ses incessantes transformations. A chaque instant, des lambeaux floconneux arrachés à son plan supérieur, assez semblables à de l'écume de mer, venaient buter contre nous. Nous les sentions balafrer nos visages ; puis, poussés par la brise, ils allaient s'agglomérer de nouveau en paquets plus épais et, déchirés plus loin par les crêtes dentelées, ils disparaissaient, saupoudrant les roches de menus flocons blancs. Parfois aussi, ils se condensaient en gouttelettes qui se perdaient dans le sol tourbeux.

Après avoir suffisamment admiré ces jeux étranges de l'atmosphère, nous descendîmes joyeusement les pentes du défilé et, dans le bas, ce fut enfin, un sol tapissé d'un beau sable fin dans un air calme et doux. Mais le plaisir n'était pas aussi vif que nous nous étions plu à l'espérer. Le sang, à vouloir reprendre sa circulation normale dans des organismes encore gelés, nous causait des douleurs plus aiguës même que les souffrances endurées à travers le vent et la neige. Nos pieds, contusionnés et déchirés presque à vif par les pierres de la route, reprenaient la sensibilité qu'ils avaient perdue pendant qu'ils pataugeaient dans la boue glacée et maintenant, sur ce sable chaud, salé, et sous l'effet de la marche, nos blessures étaient comme passées à l'émeri. En désespoir de cause, nous remontâmes sur nos pauvres bêtes que nous dûmes même brutaliser pour prendre la direction de

Guweira. Cependant le changement de temps et de route leur redonna du courage et ce fut sans nouvel incident qu'elles nous déposèrent à destination.

30 000 livres m'arrivaient d'Akaba en même temps que ma naga isabelle, Wodheida, la meilleure bête de mon écurie. Cette jeune chamelle, de l'élevage des Ateiba, avait gagné bien des courses du temps de son précédent propriétaire. De plus, elle se trouvait en parfait état, grasse juste ce qu'il faut, les plantes des pieds endurcies pour avoir beaucoup circulé sur les pistes à silex du nord ; enfin, son poil poussait dense et frisé. Sa taille, peu élevée, lui donnait une apparence de lourdeur ; quant à son caractère il était doux, docile au cavalier. Nul besoin de lui tapoter le cou avec un bâton pour la faire changer de direction, une simple pression sur la selle, du bon côté, suffisait. Je la montais donc sans rien dans les mains et je pouvais me livrer confortablement à la lecture, lorsque l'allure le permettait.

Mes hommes étant dispersés à Tafileh, à Azrak ou en mission, je demandai à Fayçal de m'accorder une escorte à titre temporaire. Il me prêta ses deux cavaliers Ateiba, Serj et Rameid, et pour m'aider à transporter mon or, il y ajouta le cheik Motlog dont nous avions découvert toute la valeur lorsque nos autos blindées explorèrent la plaine au-dessous de Mudowwara, avant notre incursion à Tebouk.

Motlog était parti en qualité de guide. Juché sur le sommet des bagages empilés dans une Ford, il indiquait la route. Les voitures lancées à un train d'enfer roulaient le long des dunes comme dans la plaine, telles des chaloupes ballotées sur les vagues par la houle. A un mauvais tournant, elles dérapèrent, décrivant sur deux roues une moitié de cercle. Motlog, lancé en l'air, retomba sur la tête. Marshall arrêta son véhicule et, très confus, courut en arrière, prêt à s'excuser de sa manière imprudente de conduire. Mais le cheik, frictionnant tristement sa tête, dit avec douceur : « Pardonnez-moi, je n'ai pas appris à chevaucher sur de pareilles choses ! »

L’or était réparti en sacs de 1 000 livres. J’en confiai deux à chacun des quatorze hommes pris parmi les vingt de Motlog et me chargeai moi-même des deux derniers. Chaque sac pesait 22 livres : dans l’état affreux de la route, une surcharge, pour nos bêtes, de 44 livres logées au fond de sacoches et s’équilibrant de chaque côté était bien suffisante. Partis à midi, nous espérions faire une bonne étape avant de nous trouver aux prises avec les difficultés de la marche en montagne. Malheureusement la pluie survint une demi-heure après notre départ et elle tomba sans arrêt, nous transperçant jusqu’aux os. Les poils de nos méharas se hérissaient comme ceux d’un chien mouillé. Au moment où nous arrivions au pied des pentes, Motlog aperçut une tente – celle du chérif Fahad – dressée à l’abri d’un escarpement. Malgré mes instances, il déclara que nous devions y passer la nuit : le lendemain matin, on verrait comment se présentait la traversée de la montagne. Persuadé que nous prenions ainsi une voie dangereuse et que nous allions gaspiller peut-être plusieurs jours dans l’indécision, je pris congé de lui ; je continuai la route avec mes deux hommes et six Howeitat qui, se rendant à Shobek, s’étaient joints à nous.

Ces démêlés avec Motlog nous avaient retardés, de sorte que nous n’arrivâmes qu’à la nuit à l’entrée du défilé. La pluie qui continuait à tomber, nous faisait déjà regretter notre excès de vertu, et nous songions avec envie à la bonne hospitalité dont jouissait en ce moment le reste de la bande sous la tente de Fahad, lorsque soudain des lueurs rouges attirèrent notre attention vers la gauche. Elles provenaient du campement de Saleh ibn Shefia installé en cet endroit avec cent de ses affranchis, anciens combattants de Yambo.

Bien que je fusse ruisselant de pluie, il me fit asseoir sur son propre tapis et, pendant que le ragoût de mouton et de riz achevait de cuire, il me prêta des vêtements de rechange cousus par sa mère. Après le dîner, nous nous étendîmes, satisfaits, et dormîmes une nuit complète, bercés par le bruit de la pluie qui tombait sur la double toile de sa tente de la Mecque.

Le matin, dès l'aube, nous étions en route, achevant de grignoter des galettes offertes par Saleh. Comme nous nous engagions sur les premières pentes, Serj leva les yeux et dit : « La montagne a sa calotte ! » Un dôme blanc de neige recouvrait chaque crête et les Ateiba pressèrent l'allure, curieux d'arriver en haut du col pour toucher de leurs mains cette nouvelle merveille. Les chameaux, eux non plus, ne la connaissaient pas ; ils allongèrent le cou et, à plusieurs reprises, leurs museaux reniflèrent ces blancheurs ignorées. Après quoi, ils relevèrent la tête et regardèrent à nouveau l'espace d'un œil indifférent.

Mais notre tranquillité ne devait avoir qu'un temps. Dès que nos têtes eurent dépassé le niveau des dernières hauteurs, nous fûmes assaillis par un vent glacial qui nous coupait la respiration et, en toute hâte, nous courûmes chercher un abri plus bas. C'eût été braver le destin que d'affronter une pareille bise ; cependant, bientôt honteux de notre manque de courage nous nous reprîmes et avançâmes bravement jusqu'à ce que nous eussions trouvé dans la vallée suivante un demi-abri. Serj et Rameid, terrifiés de sentir leurs poumons en proie à une souffrance toute nouvelle, croyaient étouffer et, pour leur éviter la tentation de s'arrêter devant un campement ami, je conduisis ma petite troupe par un sentier détourné, derrière la colline où se trouvait Maulud, de sorte que nous ne vîmes rien de sa bande guerrière.

Les hommes de Maulud gîtaient en cet endroit – à 4 000 pieds au-dessus de la mer – depuis deux mois. Ils y vivaient dans de mauvais abris, au fond de tranchées peu profondes, creusées sur les pentes. Aucun combustible, sauf les maigres tiges d'une armoise toujours mouillée avec lesquelles ils arrivaient péniblement à cuire leur ration de galettes toutes les quarante-huit heures. Pas d'autre vêtement que l'uniforme khaki, tenue d'exercice des Britanniques pendant l'été. Ils dormaient dans leurs trous remplis d'eau, pleins de vermine, sur des sacs de farine vides ou à moitié entamés, tassés à six ou huit les uns contre les autres, afin de se blottir en commun sous les quelques couvertures usagées dont ils disposaient.

Plus de la moitié tombèrent malades ou moururent par suite du froid ou de l'humidité ; mais le reste tint bon, échangeant chaque jour des coups de feu avec les avants-postes turcs, protégés simplement par l'inclémence du temps contre les entreprises de forces très supérieures. Nous leur devions beaucoup ; plus encore à Maulud dont l'énergie affermissait ces hommes dans leur devoir.

Cette journée fut fertile pour nous en tribulations variées. Sur la montagne voisine d'Aba el Lissan, le sol était couvert d'une croûte de glace, et pourtant, seule la douleur aiguë causée par le vent qui fouettait les yeux entravait notre marche. Mais bientôt commencèrent d'autres ennuis. Les chameaux s'arrêtèrent dans la neige fondue devant un talus de boue gluante haut de vingt pieds : ils mugirent dans leur impuissance, comme s'ils voulaient nous dire qu'ils ne pourraient pas nous hisser jusqu'au sommet de pareilles pentes. Nous sautâmes à terre pour les aider bien que nous glissions en arrière autant que nos montures. Finalement il fallut enlever ces nouvelles bottes que nous aimions tant et qui devaient nous protéger des rigueur de l'hiver, et nous réussîmes, pieds nus, à traîner nos bêtes en haut du glacis.

C'était bien la fin de notre confort relatif. Nous dûmes descendre certainement plus de vingt fois de nos selles avant le coucher du soleil. Plusieurs dégringolades furent même involontaires lorsque les chameaux dérapaient et tombaient, tandis que le tintement de l'or dominait le grondement sourd de ces ventres en forme de tonneau. Au début, alors que les bêtes n'étaient pas encore fourbues, ces chutes irritaient nos nagas qui nous le manifestaient autant que des chamelles peuvent faire comprendre leur mécontentement, mais ensuite, elles commencèrent à gémir et finalement furent prises de peur. Nous aussi, nous manquions d'aménité les uns envers les autres, car ce vent odieux ne nous laissait aucun répit. Rien, en Arabie, n'est plus cinglant qu'un vent du nord soufflant du côté de Maan, et celui de ce jour-là pouvait compter parmi les plus violents et les plus pénétrants.

Il s'insinuait sous nos vêtements, nous laissant la sensation d'être nus ; il engourdissait nos doigts jusqu'à les rendre incapables de serrer une corde ou de tenir une cravache, nos jambes insensibles et raidies ne pouvaient plus presser utilement l'encolure de nos bêtes, aussi lorsque celles-ci s'abattaient, nous culbutions, entraînés par leur chute et nous allions nous écraser sur le sol. Rendus inertes par le gel, nous nous retrouvions par terre, les jambes croisées comme si nous étions encore en selle.

Par contre, il ne pleuvait pas : le vent séchait plutôt nos vêtements ; nous continuâmes donc courageusement à marcher vers le nord, et, le soir, nous avions presque atteint le ruisseau de Basta – ce qui signifiait une vitesse horaire de plus d'un mille. Mais, redoutant que le lendemain, nous et nos chameaux fussions trop fatigués pour avancer encore à une si bonne allure, je poussai en avant, dans l'obscurité, afin de traverser le petit cours d'eau : il avait grossi. Nos bêtes s'arc-boutèrent sur leurs jambes refusant de s'y engager et nous dûmes leur montrer le chemin en traversant à pied environ un mètre d'eau glacée.

Au-delà, sur le plateau dénudé, le vent nous souffletait comme eût fait un adversaire ; vers 9 heures, mes compagnons se jetèrent à terre en pleurant et refusèrent d'aller plus loin. Moi aussi je me sentais très près des larmes : seule me soutenait vraiment l'irritation que me causaient ces lamentations bruyantes ; et, tout en hésitant, je fus secrètement content de céder à leur désir. Nous fîmes agenouiller en rond nos 9 méharas, puis nous nous étendîmes dans un confort relatif, au milieu du cercle, bercés par le frémissement des tiges de varech qui battaient autour de nous, telles les lames de la mer venant, pendant la nuit, se briser contre les flancs d'un navire. Les nuages couraient en bandes éparses dans le ciel. A voir se cacher et reparaître capricieusement des champs d'étoiles brillantes, il semblait que les constellations elles-mêmes se déplaçaient au-dessus de nos têtes. Pourvus chacun de deux couvertures de troupe et d'une bonne provision de galettes, nous étions armés contre les misères de la route et nous pouvions dormir en sécurité dans la boue et le froid.

A l'aube, nous partîmes très suffisamment reposés. La température s'était radoucie. Au loin s'estompaient dans une atmosphère grise de tristes montagnes couvertes d'armoise. Sur leurs pentes, l'on voyait saillir des traînées de calcaire vieilles de nombreux millénaires. La boue accumulée dans les dépressions augmentait les difficultés. Les thalwegs embrumés ruisselaient de filets d'eau produits par les neiges fondantes : bientôt de nouvelles averses de flocons humides commencèrent à tomber. Nous arrivâmes enfin aux ruines désolées d'Odroh par une après-midi qui ressemblait plutôt à un crépuscule. Le vent soufflait en rafales intermittentes ; nous fûmes soudain plongés au milieu des nuages qui se résolvaient en un brouillard pénible.

Je me portai sur la droite, car je voulais éviter les Bédouins campés entre Odroh et Shobek, mais nos Howeitat nous conduisirent directement sur leurs douars. Nous avions fait 6 milles en 7 heures. Les hommes étaient éreintés et les deux Ateiba, non seulement fourbus, mais encore démoralisés : ils criaient bien haut, et sur un ton hostile, que rien au monde ne devait nous retenir loin des tentes de la tribu. Ainsi, tout grelottants nous continuâmes à nous chamailler sur la route.

Quant à moi, je me sentais satisfait et tout à fait reposé : je n'entendais pas perdre mon temps pour une réception de nomades. La pénurie d'argent dans laquelle se trouvait Zeid me paraissait un excellent prétexte d'éprouver ma résistance en face de l'hiver Edomite. Shobek ne se trouvait plus qu'à 10 milles et nous avions encore cinq heures de jour devant nous : si bien que je résolus de partir seul. La route n'offrait aucun danger attendu que par un temps pareil, ni Turc, ni Bédouin ne risquerait son nez dehors : l'espace m'appartenait. Je débarrassai Serj et Rameid de leurs quatre sacs d'or et je les renvoyai dans la vallée en les insultant et les traitant de poltrons, ce qu'en vérité ils n'étaient pas. Rameid sanglotait, tandis que l'exaspération de Serj ponctuait d'un gémissement chaque embardée de sa monture. Ils eurent un véritable accès de rage lorsque je les congédiai et que je partis seul en avant.

A vrai dire, j'avais la meilleure monture. L'excellente Wodheiha reprit courageusement son train malgré la surcharge de 4 000 livres sterling. En terrain uni je demeurais en selle ; sur les montées et les descentes nous glissions ensemble, côte à côte, avec des incidents comiques qui semblaient plutôt l'amuser.

Au coucher du soleil la chute de neige s'arrêta. Nous arrivions à la rivière de Shobek et, au-delà, je pouvais distinguer la piste de ce village, marquée sur la montagne en une traînée brune. J'essayai de prendre un raccourci, mais la croûte glacée qui recouvrait les berges boueuses me trompa : je la crevai dès mon premier pas – ses débris étaient tranchants comme des lames de couteau – et je m'embourbai si profondément qui j'eus peur un instant de passer la nuit ainsi enlisé jusqu'à la taille dans un marécage, peut-être même d'y disparaître en entier, ce qui eût été une mort plus propre.

Wodheiha, bête intelligente, avait refusé de me suivre dans ces boues trompeuses ; immobile, plantée sur le bord solide, ne sachant quel parti prendre, elle me regardait gravement barboter ; mais avec la têtière que j'avais toujours en main, je réussis à lui persuader de venir un peu plus près. Alors d'un mouvement brusque, je me rejetai de côté et saisis son fanon. La bête, prise de peur, se recula vivement et son effort me libéra complètement de l'étau qui m'enserrait. Nous avançâmes le long de la berge en tâtant le sol et finalement nous réussîmes à traverser sans nouvel accident. Avec quelque hésitation je m'assis un instant dans le cours d'eau et me débarrassai de tout le limon collé à mes vêtements.

Je remontai, grelottant, sur ma bête. Nous gravîmes les pentes et redescendîmes ensuite jusqu'au bas du contrefort sur lequel se dresse l'enceinte toujours debout du vieux château de Monreale, d'aspect encore très noble sous le ciel nocturne. La terre était complètement gelée et, à chaque tournant du sentier qui serpentait jusqu'au sommet de la montagne, s'accumulaient des tas de neige hauts d'un pied au moins. La glace blanche

craquait sous mes pieds nus avec un bruit sinistre à mesure que nous approchions de la porte devant laquelle j'eus la fâcheuse idée de remonter sur ma bête pour faire une entrée théâtrale. Wodheiha, effrayée par le grondement sourd de ses pas dans cet endroit étrange, se rejeta brusquement sur le côté et ce n'est qu'en m'accrochant à son cou que j'évitai de me cogner aux voussoirs de l'arcade.

Je savais que le chérif Abd el Main devait se trouver encore à Shobek. Je m'avançai donc hardiment dans la ruelle silencieuse, à la faible lumière des étoiles dont les rayons jouaient avec les glaçons blancs accrochés aux murs en projetant des ombres sur les parois rugueuses comprises entre le sol et des toits égalements couverts de neige. Ma chamelle hésitait, trébuchait aux marches dissimulées sous une épaisse couche blanche, mais de cela je n'avais cure, arrivé que j'étais au terme de mon étape et ne craignant plus de rouler sur ces fines et molles poussières de neige. Au carrefour, j'adressai à voix haute mon salut à la splendeur de la nuit et aussitôt une voix enrouée, sortant à ma droite de la meurtrière bourrée de sacs d'une misérable masure, protesta de ce bruit insolite en invoquant Allah. Je demandai Abd el Main : « Dans la maison du Gouvernement ! » me répondit-on. Celle-ci était située plus loin à l'extrémité de l'enceinte du vieux château.

Arrivé en cet endroit, j'appelai de nouveau. Une porte s'ouvrit toute grande et un nuage de lumière enfumée jaillit au dehors ; des figures sembres cherchaient à deviner qui entrait. Je les saluai aimablement, les appelant par leurs noms, et déclarai que j'étais venu manger un mouton avec leur maître. Là-dessus ces esclaves coururent vers moi en témoignant bruyamment de leur surprise ; ils me débarrassèrent de Wodheiha qu'ils emmenèrent dans l'écurie où eux-mêmes couchaient. Puis l'un d'eux prit une torche et me conduisit à travers un long passage tournant dans lequel se déversait l'eau d'un toit à moitié démoli, jusqu'à une toute petite pièce. Abd el Main y était étendu sur un tapis, la figure baissée, s'efforçant de respirer le moins possible une atmosphère enfumée.

Mes jambes vacillaient. Je me laissai tomber à son côté et essayai de prendre la même position que lui afin de me soustraire de mon mieux aux fumées étouffantes qui se dégageaient d'un petit brasier d'étain dans lequel crépitaient des brindilles de bois. Ce fourneau était placé dans l'ébrasement d'une meurtrière pratiquée dans la puissante muraille extérieure, afin d'en activer le tirage et pousser la fumée au dehors. Abd el Main me prêta quelques vêtements de drap pendant que je suspendais les miens devant le feu pour les faire sécher. A mesure que le bois se transformait en charbons rouges, le picotement aux yeux et à la gorge s'atténuait. Entre-temps, le chérif frappait des mains pour presser le repas et, dans l'intervalle, il fit servir du « Fauzan » – c'est ainsi qu'on désigne le thé en argot Harith, d'après le nom du cousin du chérif, gouverneur du village – chaud et fortement épicé. L'on nous en offrit à plusieurs reprises, jusqu'à l'arrivée du mouton bouilli noyé dans du beurre et paré de raisins secs.

Tout en donnant sa bénédiction au plat, el Main m'expliqua que dès le lendemain, ses 200 hommes allaient en être réduits à mourir de faim ou à voler, parce qu'ils ne possédaient plus ni vivres, ni argent, et que les messagers qu'il avait envoyés à Fayçal se trouvaient bloqués en route par la neige. Aussitôt, frappant des mains à mon tour, je fis apporter mes sacoches et lui remis 500 livres en acompte jusqu'à l'arrivée de ses subsides : c'était payer royalement mon festin. Le chérif me plaisanta aimablement, riant de mon originalité à chevaucher seul, en plein hiver, avec un pareil poids d'or comme bagages. Je répétai que Zeid, tout comme lui, manquait d'argent, et je racontai l'incident de Serj et de Rameid qui étaient restés dans un douar. Les yeux de mon hôte s'assombrirent et il fit le simulacre de cravacher quelqu'un. Pour atténuer ces manquements, j'expliquai que le froid ne m'éprouvait pas attendu que le climat anglais ressemble, pendant presque toute l'année, à celui que nous subissions en ce moment. « Que Dieu nous en préserve ! » conclut Abd el Main.

Au bout d'une heure, le chérif s'excusa de me fausser compagnie ; il venait de se marier avec une femme de Shobek. Je me roulai dans ma

couverture et m'endormis au chaud. Les puces étaient nombreuses, voraces, mais ma nudité – procédé défensif pratiqué par les Arabes contre la vermine – atténua le fléau. Quant à mes nombreuses meurtrissures, elles ne purent m'empêcher de dormir : la fatigue l'emporta.

Le matin, je m'éveillai avec un affreux mal de tête ; toutefois je résolus de poursuivre ma route. Deux hommes furent chargés de m'accompagner. L'on affirma en chœur que nous n'arriverions pas ce même jour à Tafileh. Mais je ne croyais pas que l'étape pût être pire que celle de la veille, et nous partîmes, descendant timidement les pentes raides du défilé. Dans la plaine, se trouvaient encore des vestiges de l'antique voie romaine le long de laquelle gisaient des bornes milliaires ; leurs inscriptions portaient toujours les noms d'empereurs célèbres.

C'est là que mes deux pusillanimes compagnons s'esquivèrent pour retourner au chateau perché sur la montagne. Je poursuivis donc seul mon chemin, alternativement à pied et sur ma bête, comme la veille. Le terrain était particulièrement glissant, sauf sur les anciennes dalles marquées encore de l'empreinte des pas de la Rome Impériale laquelle, jadis, représenta le Pouvoir chez les habitants du désert, d'une manière autrement effective que ne le faisait le Turc. Je pouvais cheminer sur la voie antique mais, à chaque affaissement du sol où quatorze siècles d'intempéries avaient fini par détruire les fondations, je devais mettre pied à terre et passer à gué. La pluie survint, je fus trempé ; puis le ciel se découvrit et il gela au point que je ne cessai de frissonner sous ma cuirasse de soie blanche, qui me faisait ressembler à un seigneur de théâtre, ou plutôt à un gâteau de noces bien glacé.

En trois heures, je réussis à traverser la plaine – c'était marcher à belle allure – mais je n'en avais pas fini avec les ennuis. Ainsi que me l'avaient annoncé les gens de Shobek, la neige recouvrait et masquait entièrement le sentier tortueux qui serpentait entre des murs, des fossés et des tas de pierres. J'eus un mal infini à dépasser les deux premiers tournants.

Wodheiha, lasse de patauger inutilement jusqu'à ses genoux osseux dans ces masses blanches sans résistance, perdait visiblement de son ardeur. Pourtant, elle monta encore un bout de route très raide, puis elle perdit pied à l'arête extérieure du chemin et nous roulâmes tous deux sur un talus de dix-huit pieds de hauteur, jusqu'à un tas de neige glacée d'un mètre d'épaisseur. Après la chute, elle se releva en geignant et demeura immobile toute tremblante.

Lorsqu'un chameau s'entête ainsi, il attendrait stoïquement la mort sur place pendant plusieurs jours plutôt que d'avancer. Je craignais d'avoir atteint la limite de résistance d'une chamelle. J'essayai de la remorquer, ce fut en vain ; je montai en selle, elle s'assit dans la neige ; je sautai à terre et la relevai, me demandant si le monceau dans lequel elle enfonçait n'était pas trop épais. Alors je lui déblayai, sur une longueur de 18 pieds, une belle petite piste large d'un pied, me servant comme outil de mes mains et de mes pieds. La neige était tellement gelée à la surface que je devais d'abord la casser en sautant dessus avant de pouvoir l'enlever. Mes poignets et mes chevilles, tailladés par les arêtes vives des débris de cette croûte, saignaient abondamment et le bord de la route se trouva bientôt constellé de petits cristaux roses, rappelant la chair pâle, très pâle des pastèques.

Ce travail terminé, je retournai auprès de Wodheiha qui attendait patiemment et je regrimpai en selle. Elle partit facilement : un bond précipité nous sortit d'embarras et la violence de l'élan fut telle qu'elle franchit d'un coup la couche peu profonde de neige et nous nous retrouvâmes sur le bon chemin. Il fallait cette fois redoubler de prudence dans la montée. Je marchais en avant, tâtant le sol avec mon bâton et creusant de nouvelles tranchées lorsque la masse de neige paraissait trop épaisse. En trois heures nous atteignîmes le sommet. Du côté ouest, le vent avait complètement débarrassé les crêtes. Alors, quittant la piste, nous nous traînâmes péniblement de sommet en sommet à travers mille accidents du sol. Au-dessous, nous apercevions, à travers les maisons en échiquier du

village de Dana, l'ouadi Arabah tout ensoleillé entre des berges parées de fraîches verdures, à quelques milliers de pieds plus bas.

Lorsque je m'aperçus que nous n'avions plus aucun avantage à côtoyer les cimes, je commençai à descendre, non sans rencontrer encore beaucoup d'obstacles. Wodheiha se buta et une fois encore refusa d'avancer. Cette obstination présentait quelque gravité car la nuit approchait, nous étions dans la solitude la plus complète, et je compris que si l'obscurité nous surprenait dans cette situation critique, en pleine montagne, Wodheiha mourrait : or c'était une très noble bête. De plus l'or représentait un poids considérable et je ne me voyais pas déposant sur le bord de la route 6 000 souverains avec prière au passant de ne pas toucher à mon bien : même en Arabie, les chemins n'étaient pas suffisamment sûrs pour abandonner ainsi tant d'argent en plein air dans des sacs marqués simplement à mon sceau ; si bien que je ramenai ma monture à une centaine de mètres en arrière et, après m'être remis en selle, je l'attaquai impétueusement. Elle répondit à mon invite et bondit au-dessus de la crête septentrionale qui a vue sur le village Senoussi de Rasheidiya.

Ce versant abrité du vent, exposé au soleil pendant tout l'après-midi, avait dégelé. Au-dessous d'une mince couche de neige, se trouvait un terrain détrempé, boueux, et lorsque Wodheiha partit à toute vitesse dans cette fange, ses pieds se dérobèrent : elle s'étala, les membres enchevêtrés les uns dans les autres.

Et alors ma naga glissa sur son arrière-train jusqu'à cent pieds plus bas, moi toujours en selle. Peut-être se blessa-t-elle – il y avait des pierres sous la neige – car elle se releva en chancelant et grognant. Puis, elle s'élança follement en avant, à la vitesse de 10 milles à l'heure, sur le sentier boueux qui menait à Rasheidiya. Elle allait, glissant, tombant sur ses genoux, repartant plus vite que jamais, tandis que moi-même, perché en l'air, terrifié à la pensée d'une chute qui m'eût été fatale dans de pareilles conditions, je m'accrochais désespérément à la carcasse de ma selle.

Une foule d'Arabes, des hommes de Zeid retenus là par le mauvais temps alors qu'ils allaient rejoindre Fayçal, accoururent en foule au bruit de mon galop effréné et accompagnèrent de cris de joie mon entrée peu banale dans le village.

Je demandai des nouvelles. Tout allait bien, me fut-il répondu, tandis que je remontais en selle pour parcourir les derniers 8 milles qui me séparaient encore de Tafileh. Je remis à Zeid son courrier et mon or. Puis, avec une immense satisfaction, j'allai m'allonger dans un coin, résigné à subir l'assaut des puces pendant une nouvelle nuit.

25

Le siège de Maan

Zeid était toujours bloqué par le mauvais temps. Cette stagnation m'irritait, mais, à ce moment même, une circonstance imprévue me rappela en Palestine : Allenby me demandait. Le Cabinet de Guerre comptait beaucoup sur son activité pour remédier au mauvais effet du temps d'arrêt que marquaient les opérations dans l'ouest, en France. Il fallait s'emparer de Damas, tout au moins, d'Alep si possible, et cela dans le plus bref délai. Il fallait aussi mettre définitivement la Turquie hors de la guerre. Or, l'exécution de ce plan n'allait pas sans quelques difficultés. La sécurité du flanc droit des Britanniques – côté de l'Orient – dépendait en effet de ce qui se passerait sur le Jourdain et Allenby m'appelait pour que nous voyions ensemble si les Arabes pourraient lui enlever tout souci de ce côté là.

Je n'eus pas de peine à démontrer que c'était envisager le plan Jourdain sous l'angle britannique. Le Général n'en disconvint pas et il me demanda si nous étions encore en état de le réaliser. Je répondis : Pas en ce moment, à moins que d'autres questions ne soient d'abord résolues.

La première était Maan. Il faudrait occuper cette place avant de pouvoir se permettre une autre offensive. Avec une augmentation des moyens de transport, les unités de l'armée régulière arabe verraient s'accroître leur rayon d'action, elles pourraient se poster à quelques milles au nord de Maan et couper définitivement les communications turques par voie ferrée. La garnison de Maan se trouverait ainsi réduite à tenter une sortie et à courir les hasards d'une bataille pour se frayer un passage vers le nord. Or, en rase campagne, les Arabes auraient facilement raison des Turcs. Il nous faudrait 700 chameaux de bât, un supplément de canons et de mitrailleuses, enfin, avoir la certitude que, pendant les opérations autour de Maan, nous n'aurions à redouter aucune attaque de flanc partie d'Amman.

C’est sur de pareilles bases que nous étudiâmes un plan d’action. Allenby prescrivit l’envoi à Akaba de deux unités du Corps de chameaux de bât, organisations composées d’Egyptiens et placées sous le commandement d’officiers britanniques. Elles avaient déjà donné d’excellents résultats lors de la campagne de Beersheba. Le don était pour nous d’importance, car les nouvelles capacités de transport dont nous allions ainsi disposer nous permettraient de maintenir sans peine nos 4 000 réguliers à 80 milles en avant de leur base. Des canons et des mitrailleuses furent aussi promis. Quant à nous protéger contre une attaque venue d’Amman, Allenby déclara que c’était chose facile. Il avait l’intention, pour assurer la sécurité de son propre flanc droit, de faire occuper Salt, à l’est du Jourdain et d’y maintenir une brigade indienne. Une conférence des Chefs de Corps, à laquelle il me prescrivit d’assister, devait avoir lieu le lendemain.

L’on y décida que l’armée arabe se porterait immédiatement sur le plateau de Maan pour s’emparer de Maan ; que les Britanniques passeraient le Jourdain, occuperaient Salt et détruiraient autant de la voie ferrée qu’il leur serait possible, surtout le grand tunnel. L’on discuta aussi de quelle manière les Arabes d’Amman participeraient à l’opération britannique. Bols trouvait que nous devrions tout d’abord nous joindre à eux. Je combattis cette opinion, arguant qu’en nous retirant plus tard à Salt, nous fournirions déjà prétexte à des rumeurs fâcheuses et qu’il valait mieux attendre qu’elles se fussent dissipées avant d’entrer en action.

Chetwode, chargé de diriger le mouvement, demanda comment ses troupes pourraient distinguer les Arabes amis des Arabes hostiles, puisque les soldats britanniques étaient instinctivement enclins à se méfier de tout ce qui portait robe ou manteau long. J’assistais à la séance vêtu moi-même d’une robe, et je répondis naturellement que les hommes en robe n’aimaient pas les uniformes. Un rire général termina l’incident et il fut entendu que nous soutiendrions l’occupation de Salt seulement après que les Britanniques seraient venus s’y installer. Dès la chute de Maan, les réguliers

arabes avanceraient et se ravitailleraient à Jéricho. L'arrivée de 700 chameaux leur permettrait encore un rayon d'action de 80 milles : ils pourraient de la sorte intervenir au nord d'Amman, lorsque Allenby déclencherait une grande offensive entre la Méditerranée et la mer Morte, seconde phase de l'opération, qui préparerait la prise de Damas.

Je garantis que Fayçal coopérerait de son mieux à l'exécution des moindres détails de ce plan et, dès la clôture de la conférence, je rentrai par avion à Akaba, pressé de mettre le chérif au courant et de lui faire partager mes vues. Je lui annonçai que, pour nous remercier de nos succès près de la mer Morte et à Aba el Lissan, Allenby m'avait ouvert un crédit spécial de 300 000 livres : il nous donnait en plus un convoi de 700 chameaux de bât avec son équipement et son personnel.

L'armée entière se réjouit fort de cette nouvelle, car, n'ayant plus désormais à traîner eux-mêmes leurs bagages, les réguliers arabes seraient à même de prouver sur le terrain la valeur de leurs unités à l'organisation et à l'entraînement desquels Joyce, Jaafar, et tant d'autres officiers, tant britanniques qu'arabes, travaillaient depuis des mois. Nous arrêtâmes un avant-projet de nos opérations et je m'embarquai à la hâte pour l'Egypte.

Au Caire où je passai quatre jours, l'on s'occupait désormais de nos affaires avec tout le soin désirable. Le sourire d'Allenby nous avait valu un supplément d'officiers. Nous en possédions un pour le service de l'Intendance, d'autres pour les expertises maritimes, pour les munitions et enfin un Service de Renseignements dirigé par Alan Dawnay, le frère de l'auteur du plan de Beersheba qui était alors en France. Dawnay représentait le cadeau le plus précieux que pouvait nous faire Allenby, plus important encore que des milliers de chameaux de bât. En tant qu'officier de carrière, il possédait toutes les qualités de sa profession. Son esprit, fait de compréhension, devinait d'instinct les qualités spéciales requises pour mener à bien une rébellion, en même temps que son entraînement militaire contribuait à ce qu'il sût traiter d'autant mieux un sujet aussi antithétique :

la guerre et la révolte ne faisaient qu'un tout dans sa pensée. Autrefois, à Yambo, j'avais vivement souhaité que chaque officier de carrière adoptât cette façon de juger les événements. Et cependant, au cours de trois années de pratique, seul Dawnay réussit à se créer cette mentalité.

Le Mouvement arabe avait tout d'abord intéressé le monde comme une simple parade d'hommes sauvages ; ses moyens étaient aussi réduits que ses devoirs et ses aspirations. Désormais Allenby allait le compter comme un élément non négligeable dans ses plans offensifs ; et les responsabilités que nous endossions – celles de faire mieux encore qu'il ne le demandait, sachant que nos défaites seraient payées en partie par le sang de ses soldats – plaçaient notre entreprise bien au-dessus d'une simple et joyeuse aventure.

J'établis avec Joyce un plan destiné à soutenir les premiers coups portés par Allenby : il comportait trois opérations. A notre centre, les Arabes réguliers, sous la conduite de Jaafar, attaqueraient Maan. D'autre part, Joyce, avec nos autos blindées se glisserait du côté de Mudowwara et détruirait, définitivement cette fois, la voie ferrée, car maintenant nous étions prêts à isoler Médine.

Enfin, Mirzuk et moi nous nous porterions dans le nord pour effectuer notre jonction avec les Britanniques. Après le départ de Joyce et de Dawnay, je me mis à mon tour en route et quittai Aba el Lissan, le 3 avril 1918, avec Mirzuk. Cette journée annonçait les débuts du printemps. Une semaine auparavant, la région avait été soumise à une violente trombe glaciale et il semblait qu'un peu de la blancheur de la neige demeurait encore dans l'éclat laiteux de la lumière. Un nouveau gazon recouvrait le terrain, et le soleil, de ses rayons obliques, pâles comme des brins de paille, apaisait quelque peu la violence du vent.

Deux mille chameaux chargés de vivres et de munitions nous accompagnaient. Pour ménager ce convoi, nous nous maintenions à une allure modérée de façon à n'atteindre le chemin de fer qu'à la tombée du

jour. Quelques-uns d'entre nous avaient pris de l'avance afin de reconnaître la ligne pendant qu'il faisait encore clair et de s'assurer que cette longue colonne pourrait la traverser – opération qui prendrait quelques heures – sans être inquiétée.

Au moment où le soleil allait se coucher, j'aperçus la voie ferrée : elle décrivait une large courbe sur un terrain découvert parsemé de touffes de gazon et de buissons très bas. Après avoir constaté que tout paraissait tranquille, je poussai en avant avec l'intention de me poster près de la ligne et de surveiller le passage de notre convoi. L'on éprouvait toujours un peu d'émotion à toucher ces rails dont la destruction faisait depuis si longtemps le but de nos efforts.

En voulant monter sur la plate-forme, les pieds de mon chameau buttèrent dans du ballast épars et, à ma gauche, de l'ombre d'un petit aqueduc voisin, dans lequel il avait sans doute dormi toute la journée, je vis surgir un soldat turc. Il me considéra d'un air effaré, moi et le revolver que j'avais en main, puis il porta tristement ses yeux sur son fusil posé à plusieurs mètres plus loin contre l'autre tête du ponceau. C'était un homme jeune, vigoureux, à la figure maussade. Je le regardai et lui dis doucement : « Dieu est miséricordieux ! » Il reconnut, à mon intonation, le sens de ce dicton arabe et il leva sur moi des yeux vifs comme un éclair, tandis que son visage sérieux, ridé par le sommeil, commençait à changer lentement d'expression pour manifester bientôt une joie à laquelle il pouvait à peine croire.

Mais il ne dit pas un mot. Je pressai de mon pied l'épaule de ma monture ; le méhari sonda le sol et porta prudemment ses pieds en dehors des rails, puis il partit sur la pente à cailloux roulants du talus. Le petit Turc sut se montrer assez loyal pour ne pas me tirer dans le dos pendant que je m'éloignais, mû d'un certain sentiment d'émotion à son égard, comme il en est toujours envers une existence qu'on vient de sauver. Lorsque je me

trouvai hors de la portée de son arme, je jetai un coup d'œil en arrière. Il mit le pouce à son nez et me fit de la main un geste expressif.

Nous allumâmes un peu de feu pour faire du café et signaler notre présence au convoi que nous laissâmes ensuite défiler devant nous. Le lendemain nous marchions jusqu'à l'ouadi el Jinz dans lequel se trouvaient quelques trous remplis d'eau ; çà et là de minces filets coulant dans le limon ridé par le courant attestaient le passage des dernières crues. Les bords étaient parsemés de broussailles rabougries. L'eau, douce et agréable, avait la couleur grise du sol marneux de la vallée. Nous passâmes la nuit en cet endroit. Jaazi venait de tuer une outarde, oiseau dont la chair est blanche et savoureuse, comme l'a dit Xénophon. Pendant que nous festoyions ainsi, les chameaux en faisaient autant, enfoncés jusqu'aux genoux dans l'herbe succulente qu'un printemps généreux épandait sur la plaine.

Une quatrième étape, facile, nous conduisit à Atara, terme de notre marche. Nos alliés, Mifleh, Fahad et Adhub étaient campés en ce point. Fahad n'avait pas encore retrouvé toutes ses forces, mais Mifleh accourut à notre rencontre, les lèvres débordantes de paroles emmiellées et les traits contractés par l'avidité ; il en perdait presque le souffle.

Grâce à l'aide d'Allenby qui se réservait la part du lion dans l'offensive, notre plan promettait de s'accomplir facilement. Une fois prêts nous traversions la petite voie ferrée allant à Themed, point d'eau principal des Beni Sakhr. De là, sous l'abri du rideau formé par la cavalerie britannique, nous avancerions jusqu'à Madeba, qui deviendrait notre quartier général, pendant qu'Allenby mettrait en état la route, Jéricho-Salt. De cette façon, nous devions rejoindre l'armée britannique confortablement, sans tirer un seul coup de feu.

Entre-temps, nous n'avions qu'à attendre dans les Atatir, région qui verdoyait à cette époque pour notre plus grande satisfaction. Dans chaque creux stagnait de l'eau de pluie et de hautes herbes surgissaient partout. Du point culminant des montagnes crayeuses, nous pouvions inspecter les

vallées au nord comme au sud et admirer les effets bienfaisants des dernières pluies. Dans toutes ces vallées au sol blanchâtre s'étalaient en larges bandes, nettes et précises comme tracées à coups de pinceau, de luxuriantes verdures. Tout poussait et, chaque jour, le tableau devenait plus resplendissant. Bientôt le désert présenta l'aspect d'une grasse prairie. Des bouffées de vent semblaient jouer dans l'atmosphère ; elles nous arrivaient par rafales successives qui ridaient l'herbe de la plaine et celle-ci se courbait sous la caresse en ondulations passant du vert foncé à un vert plus tendre, tel le jeune blé qui s'incline, puis se relève au passage du rouleau. Nous nous assîmes sur la colline. Les menus nuages qui couraient rapides dans le ciel projetaient sur le sol des ombres fuyantes et à les voir se déplacer ainsi nous nous attendions à une violente rafale, mais il ne nous arrivait au visage qu'un souffle chaud et parfumé, douce caresse du printemps qui s'enfuyait derrière nous dans une lumière gris-argent pour se perdre au loin dans le gazonnement de la plaine. Nos chameaux, toujours difficiles en fait de nourriture, s'en donnaient ici à cœur joie : au bout d'une heure de pâture, ils s'agenouillaient repus et commençaient à ruminer gravement leur abondante pitance.

Enfin nous arriva la nouvelle de la prise d'Amman par les Anglais. En une demi-heure, nous étions en route pour Themed à travers la ligne abandonnée. Des informations reçues plus tard nous apprirent que les Britanniques se repliaient. Quoique prévenus de cette manœuvre, les Arabes s'en montrèrent troublés. Puis un autre messager vint nous avertir que les Anglais évacuaient Salt en toute hâte : or ceci se trouvait absolument en contradiction avec les intentions d'Allenby ; je jurai mes grands dieux que rien n'était vrai dans ces racontars. D'autre part, un homme arrivant au galop, déclara que les Britanniques avaient simplement enlevé quelques rails au sud d'Amman après deux journées de vains assauts contre la place. Fort inquiet à la suite de ces nouvelles peu encourageantes, je me décidai à envoyer Adhub – celui-là du moins ne perdrait pas la tête – jusqu'à Salt avec une lettre adressée à Chetwode – à son défaut, à Shea – et par laquelle je demandais à être renseigné sur la véritable situation. En attendant son

retour, nous errâmes à l'aventure parmi les champs de jeunes orges ; nos cerveaux enfièvrés bâtissaient plans sur plans.

Tard dans la soirée nous entendîmes résonner dans la vallée les sabots des chevaux. Adhub et ses compagnons revenaient nous apprendre que Jemal Pacha faisait pendre les habitants du pays qui avaient bien accueilli les Anglais. Les Turcs continuaient à poursuivre Allenby dans la vallée du Jourdain et l'on pensait qu'ils occuperaient bientôt Jérusalem. Je connaissais suffisamment mes compatriotes pour rejeter d'emblée une pareille éventualité, mais, à n'en pas douter, leurs affaires allaient mal à cette heure. Nous revînmes dans les Atatir, complètement désorientés.

Cet échec m'était d'autant plus pénible qu'il me prenait au dépourvu. Le plan d'Allenby m'avait paru modeste, et que nous subissions ainsi un échec devant les Arabes pouvait avoir des conséquences déplorables. Au fond, ces nomades ne nous avaient jamais cru capables de réaliser les grandes choses que j'annonçais ; maintenant, ils n'allaient plus penser qu'à rester sur place et à jouir du printemps.

Je résolus de renvoyer les Indiens à Azrak auprès de Fayçal et d'y revenir moi-même. Nous partîmes par une de ces aubes rayonnantes où les sens s'éveillent avec l'apparition du soleil tandis que le cerveau, fatigué par les longues méditations de la nuit, est encore endormi. Pendant les premières heures d'une matinée pareille, les bruits, les senteurs, les couleurs du monde ambiant frappent l'homme directement, individuellement, sans que la pensée cherche à les coordonner. Il semble que ces manifestations extérieures de la nature existent suffisamment par elles-mêmes, et alors ce qu'il y a d'incohérent dans la création ne vous irrite plus.

Quelques heures plus tard, près de l'ouadi el Jinz, nous rejoignîmes les Indiens en train de faire une halte près d'un arbre solitaire. Et tandis que nous allions de nouveau à travers champs avec Hassan Shah, que nous entendions les canons Vickers retentir au loin, tout en aidant les troupes à rattacher les charges mal arrimées, à resangler leurs montures, il nous

revenait à la pensée notre douce et mémorable chevauchée de l'année précédente jusqu'au pont de Yarmuk. Nos Indiens semblaient aussi maladroits que jadis avec leurs bêtes et ce ne fut qu'au soir que nous traversâmes la voie ferrée.

J'abandonnai là les Indiens et j'espérais qu'une chevauchée rapide dans la nuit calmerait cette agitation de mon cerveau. Nous partîmes donc à vive allure à travers une obscurité profonde, en route pour Odroh. En arrivant au sommet de la montée, nous aperçûmes des lueurs sur notre gauche. Les flammes s'élevaient haut dans l'air, sans doute autour de Jerdun. Nous arrêtâmes nos méharas : un sourd grondement d'explosions résonnait au loin, puis un foyer plus important se manifesta de l'autre côté de la ligne ; bientôt il se divisa en deux parties distinctes, la gare d'Odroh était peut-être en feu. Nous nous hâtâmes afin d'aller demander des renseignements à Mastur.

Mais son douar avait déguerpi ; seul un chacal fouillait l'ancien emplacement des tentes. Je me décidai à pousser jusque chez Fayçal. Nous activâmes l'allure en voyant le soleil monter sur l'horizon. La route était infestée de sauterelles. Pourtant, ces acridiens, vus à quelques distance ne sont pas désagréables à l'œil : le brillant de leurs ailes pare agréablement l'espace de reflets argentés. 12 avril : l'été est venu brusquement ; et pour la septième fois consécutive j'assiste en Orient à son réveil.

Comme nous approchions, nous entendîmes des coups de feu dans la direction de Semna, sur la ligne de hauteurs qui couvre Maan de ce côté. Des groupes de soldats marchaient doucement le long des cimes ; bientôt ils firent halte au-dessous de la crête. Evidemment nous devions occuper Semna : nous nous avançâmes donc vers notre nouvelle conquête. En traversant la plaine nous rencontrâmes un chameau chargé de civières. L'homme qui le conduisait dit simplement : « Maulud Pacha ! » et du doigt il montrait le chargement. Je courus à lui en criant : « Est-ce que Maulud est blessé ? » C'était l'un des meilleurs officiers de l'armée, l'un de ceux qui se

conduisaient le plus loyalement à notre égard, et je n'admirais pas moins en lui le patriote fervent et résolu qu'il était. Du haut de sa civière, le vieil homme répondit d'une voix éteinte : « Oui, c'est bien vrai, Lurens Bey, je suis touché, mais, grâce à Dieu, ce n'est rien et nous avons pris Semna ! » Alors se soulevant fiévreusement sur le bord de sa couchette et parlant avec peine, tant il souffrait, – le fémur était brisé au-dessus du genou – Maulud réussit à me montrer point par point la position à organiser défensivement sur le flanc de la colline.

Nous arrivâmes juste au moment où les Turcs envoyaient quelques malheureux petits obus sur ces pentes. Nuri Saïd avait pris le commandement à la place de Maulud : il se tenait impassible sur le sommet, tandis que la plupart des hommes, affectant une aisance et une jovialité trompeuses, parlaient sous le feu avec plus d'abondance que de coutume : Nuri demeurait de plus en plus calme et Zeid s'ennuyait.

Je demandai où se trouvait Jaafar. Il avait dû attaquer Jerdun, me répondit Nuri, et je lui parlai des flammes aperçues à minuit lesquelles, à mon avis, signalaient son succès. Tandis que nous nous réjouissions, ses messagers arrivèrent annonçant la capture de soldats turcs et de mitrailleuses ainsi que la destruction de la gare et de la voie sur une longueur de 3 milles. Cette opération magnifique résolvait le problème de la mise hors de service, pour trois semaines au moins, de la ligne du nord. Nuri m'expliqua que, de son côté, il avait fondu la veille, dès l'aube, sur la station de Ghadir el Hadj et détruit les bâtiments, 5 ponts et 1 mille environ de voie. Ainsi, au sud de Maan, la question du chemin de fer se trouvait également tranchée.

Tard dans l'après-midi, tout bruit de guerre s'apaisa : les deux partis arrêtaient un feu devenu sans objet. On disait que Fayçal s'était transporté à Uheida. Nous traversâmes un petit cours d'eau débordé près de l'hôpital temporaire où l'on avait couché Maulud. Mahmud, le docteur à la barbe rouge, se montrait des plus rassurants : le blessé, pensait-il, guérirait sans

amputation. Fayçal se tenait sur le sommet de la colline, tout à fait au bord de la crête : sa silhouette se détachait en noir dans l'éclat du jour, les rayons du soleil diluaient délicatement les contours de sa forme mince et répandaient de l'or sur la bourre de soie de son turban. Je fis agenouiller mon méhari tandis que le chérif, étendant ses mains vers moi, s'écriait : « Avec l'aide de Dieu tout va bien ? » Et je répondis : « Que la louange et la victoire soient à Dieu ! » Fayçal m'entraîna sous sa tente afin d'échanger nos nouvelles.

Il avait appris par Dawnay plus que je n'en savais moi-même sur l'échec des Britanniques devant Amman, échec survenu par un mauvais temps qui augmenta encore la confusion des troupes. Il savait aussi qu'Allenby avait téléphoné à Shea et pris de rapides décisions – comme il en était coutumier – pour arrêter les pertes ; décisions très sages, bien qu'elles nous atteignissent cruellement. Joyce était à l'hôpital en pleine convalescence et Dawnay se tenait à Guweira prêt à partir pour Mudowwara avec toutes ses autos.

Fayçal me posa des questions sur Semna et sur Jaafar. Je lui dis tout ce que je savais et lui communiquai les impressions de Nuri en même temps que nos prochaines perspectives. Nuri s'était plaint que les Abu Tayi ne l'avaient aucunement secondé pendant cette journée : Auda affirmait le contraire. A ce propos, je rappelai l'incident survenu lors de la prise du plateau : mes railleries qui, en leur faisant honte, provoquèrent la charge contre Aba el Lissan. Fayçal ne savait rien de cette histoire. En l'exhumant ainsi je blessai profondément Auda. Il affirma avec véhémence avoir fait de son mieux aujourd'hui, mais les conditions n'étaient pas favorables pour les méthodes de combat des nomades. Et comme je persistais à lui tenir tête, il sortit de la tente extrêmement irrité.

Je passai les journées suivantes à observer avec Maynard le développement des opérations. Les Abu Tayi s'emparèrent de deux avant-postes à l'est de la station, tandis que Saleh ibn Shefia enlevait une tranchée

avec ses occupants : une vingtaine d'hommes armés d'une mitrailleuse. Ces gains nous donnaient une grande liberté de mouvements autour de Maan. Le troisième jour, Jaafar massa son artillerie sur les hauteurs du sud et Nuri Saïd conduisit une colonne à l'assaut des hangars de la gare. Comme il arrivait au but, les canons français cessèrent le feu. Nous circulions çà et là dans une auto Ford, essayant de suivre les bonds successifs de nos hommes lorsque Nuri, soigneusement habillé, élégamment ganté, fumant sa pipe d'églantier, nous rencontra et nous envoya réclamer au capitaine Pisani, commandant l'artillerie, un tir de soutien immédiat. Pisani se tordait les mains de désespoir : toutes ses munitions étaient épuisées. Il nous affirma avoir supplié Nuri de ne pas attaquer à un moment où il se trouvait si à court de projectiles.

Nulle autre alternative pour nous que d'assister au recul de nos hommes chassés de nouveau de la gare par le feu de l'ennemi. La route était jonchée de formes aux vêtements khaki et les yeux des blessés, riches de souffrance, nous lançaient des regards accusateurs. Ils avaient perdu tout contrôle sur leurs corps en lambeaux, leurs chairs déchirées les secouaient de spasmes douloureux sans qu'il fût possible de les soulager. Nous pouvions tout voir et réfléchir de sang-froid, mais nous étions comme détachés de nous-mêmes, car la pensée que nous avions échoué nous ôtait jusqu'à la faculté de sentir !

Plus tard seulement nous comprîmes que nous n'avions jamais compté sur un si bel esprit combatif chez nos fantassins qui luttèrent avec entrain sous le feu des mitrailleuses, faisant un usage admirable du terrain. La tâche du commandant en fut à ce point simplifiée que nous perdîmes trois officiers seulement. Maan nous prouva que, même sans être soutenus par les Britanniques, les Arabes savaient se battre. Pareille constatation facilitait nos plans : notre échec se trouvait dès lors quelque peu atténué.

Le matin du 18 avril, Jaafar décida sagement que, vu ses ressources, il ne s'exposerait pas à de nouvelles pertes, et il se retira sur les positions de

Semna afin de donner du repos à ses troupes. En sa qualité de vieux camarade du Commandant turc, Jafar envoya à ce dernier une lettre pliée dans un drapeau blanc, l'invitant à se rendre. Celui-ci répondit que rien ne lui serait plus agréable, mais qu'il avait reçu l'ordre de tenir jusqu'à sa dernière cartouche. Jaafar offrit une suspension d'armes pendant laquelle les Turcs pourraient détruire les approvisionnements de la place, mais la garnison hésita et, entre-temps, Jemal Pacha put rassembler les troupes d'Amman, réoccuper Jerdun et faire passer un convoi de bêtes de bât qui ravitailla les assiégés en vivres et munitions. Le chemin de fer ne fut réparé qu'au bout de longues semaines.

26

Dawnay attaque Shahm

Je m'empressai d'aller rejoindre Dawnay car je n'étais pas sans inquiétude sur la façon dont un soldat accoutumé à la guerre normale allait livrer sa première bataille de guérilla avec une arme aussi compliquée et encombrante que l'automobile blindée. De plus, Dawnay n'était pas un arabisant ; quant à Peake, son expert en chameaux, et à Marshall, le docteur, ni l'un ni l'autre ne parlait couramment l'arabe. Ce petit corps expéditionnaire comprenait des Britanniques, des Egyptiens et des Bédouins, et ces deux derniers groupes professaient, l'un pour l'autre, une égale antipathie. J'arrivai auprès de Dawnay vers minuit dans son campement établi au-dessus de Tell Shahm et m'offris discrètement comme interprète.

Fort heureusement Dawnay me fit bon accueil. Au matin il m'emmena visiter ses installations. Spectacle magnifique ! Les autos ordinaires étaient parquées méthodiquement d'un côté, les autos blindées de l'autre. Des sentinelles et des petits postes armés de mitrailleuses en positions de tir assuraient la sécurité du camp. Les contingents arabes mêmes occupaient une position tactique choisie d'après les plus purs principes de la guerre en campagne et constituaient une masse de soutien, derrière une colline qui les isolait des vues et des bruits. Par quel sortilège, le chérif Hazaa et lui-même avaient-ils réussi à les maintenir ainsi sur la position occupée par eux dès le début ! Je me mordis les lèvres pour ne pas me laisser aller à dire que la seule chose qui manquât, c'était l'ennemi.

Les explications que Dawnay me fournit sur la préparation de son plan d'attaque accrurent mon admiration pour lui à un point inimaginable. Les ordres des opérations, rédigés d'avance, prévoyaient jusqu'à l'heure initiale, laissée encore en blanc, et aux délais fixés pour l'exécution des

mouvements. Chaque unité avait son travail soigneusement désigné. Nous attaquerions le « poste de la plaine » dès l'aube (autos blindées) en partant de ce même monticule sur lequel Joyce et moi nous nous étions assis précédemment et d'où nous avions souri tristement devant notre première occasion manquée. Les autos, munies de boucliers à meurtrières, « prendraient gare » avant le jour et enlèveraient les tranchées par surprise. Les camions 1 et 3 démoliraient alors les ponts, désignés « a » et « b » sur le canevas d'opérations (échelle de 1/250 000) à 1 h 30, à partir du « 0 heure » fixé – à une heure normale quelconque – pendant que les autres voitures avanceraient vers « poste du rocher » et, soutenues par Hazaa et les Arabes, fondraient dessus (2 h 15).

Hornby et les explosifs, dans les Talbot, n^{os} 40531 et 41226, avanceraient après eux et démoliraient les ponts « d », « e » et « f ». Après la collation, dès que le soleil, encore bas, permettrait de distinguer les choses à travers le mirage – 8 h pour être exact – la masse rassemblée attaquerait « poste sud », les Egyptiens par l'est et les Arabes par le nord, sous la protection des autos armées de mitrailleuses à longue portée et de la pièce de 10 de Brodie en batterie sur la colline-observatoire. Le poste tomberait et nos forces marcheraient ensuite sur la gare de Tell Shahm qui serait bombardée du nord-ouest par Brodie et aussi par les avions partis de la plaine de Rumm (10 h) ainsi que par les autos blindées venant de l'ouest. Les Arabes suivraient ces voitures pendant que Peake et le peloton de méharistes descendraient du « poste sud ». La gare serait prise à 11 h 30, affirmait l'horaire, non sans quelque humour, en fin d'instructions. Mais là, le graphique se montra en défaut, car les Turcs, dans leur ignorance et leur précipitation, se rendirent dix minutes trop tôt, soulignant le seul manque aux prévisions dans cette journée qui s'écoula sans effusion de sang.

Je demandai timidement si Hazaa comprenait. Il me fut répondu que Hazaa n'ayant pas de montre pour chronométrer le temps, (à ce propos voudrais-je profiter de l'occasion pour mettre dès maintenant la mienne à l'heure), il ferait son premier mouvement dès que les autos tourneraient

dans la direction du nord, puis il règlerait ses opérations par l'intermédiaire d'estafettes. Je me retirai à la recherche d'un endroit écarté où je pourrais m'offrir une heure de sommeil.

A l'aube, nous aperçûmes les autos roulant silencieusement au-dessus des tranchées établies dans les dunes et dont la garde était encore endormie. Les Turcs, étonnés, en sortirent aussitôt avec un « haut les mains » significatif : on ne cueille pas plus aisément une pêche mûre. Hornby s'élança avec ses deux camions Rolls, plaça une charge de 100 livres de coton-poudre sous le pont « a » qui sauta aussitôt. L'ébranlement provoqué par cette explosion nous souleva presque, Dawnay et moi, de notre troisième voiture dans laquelle, bien installés, nous avions l'œil à tout. Nous accourûmes auprès de Hornby pour lui montrer qu'en utilisant comme chambres de mines les cheminées de drainage de la plate-forme, il réaliserait économie de travail et de temps. Les autres ouvrages d'art s'effondrèrent successivement comme des châteaux de cartes.

Pendant que nous nous trouvions au pont « b », les autos concentrèrent le feu de leurs mitrailleuses sur le parapet du « poste du rocher », fortin fait d'épaisses murailles circulaires en moellons dont les ombres portées, très longues à cette heure matinale, nous facilitaient le repérage, et établi au sommet de pentes trop escarpées pour nos voitures. Hazaa était prêt, en excellentes dispositions et très agité. Les Turcs, affolés par le vacarme et l'avalanche des balles de quatre mitrailleuses, s'enfuirent au hasard, si bien que nos Arabes les capturèrent sans peine ; ceci fut la seconde pêche.

Un léger répit se produisit avant le début des opérations suivantes : Hornby seul était en pleine activité et je partageais son labeur en qualité d'aide-ingénieur. Nous parcourûmes la ligne dans nos Rolls-Royce en transportant deux tonnes d'explosifs. Les ponts et les rails éclataient partout où notre fantaisie nous sollicitait d'agir. Nous opérions sous la protection de nos hommes et ceux-ci s'abritaient parfois sous leurs autos lorsque les sifflements dans l'air se faisaient trop intenses. Un bloc de roche de vingt

livres vint s'écraser avec un bruit de tonnerre contre le toit d'une de nos tourelles d'autos blindées, le bosselant sans le démolir. Aux rares entr'actes, chacun prenait des photographies de nos exploits. C'était un combat de luxe, de la démolition de luxe : nous nous amusions. Après que le déjeuner nous eut rassemblés, je partis pour assister à la chute du « poste sud ». Il tomba à son heure, mais pas de la bonne manière. Hazaa et ses Amran se trouvaient dans un tel état d'excitation qu'ils ne pouvaient plus progresser méthodiquement par bonds successifs, ainsi que le faisaient Peake et ses Egyptiens. On les aurait crus engagés dans un steeple-chase : ils chargèrent à méhari au sommet des monticules et passèrent par-dessus parapets et tranchées. Les Turcs, las de se battre, découragés, abandonnèrent leurs positions.

Alors la toile se leva sur l'entreprise essentielle de la journée, l'assaut contre la gare. Peake y arriva par le nord, en s'exposant lui-même à plusieurs reprises et en faisant avancer ses hommes avec beaucoup de peine car, malgré son exemple, ils manquaient vraiment d'ardeur. Brodie ouvrit le feu avec sa précision coutumière, tandis que les aéroplanes tournoyaient en rond au-dessus des bâtiments et laissaient tomber les bombes, avec un beau sang-froid, dans les tranchées de la défense. Les autos blindées se portèrent en avant lançant des nuages de fumée à travers lesquels on vit soudain surgir une file entière de Turcs qui agitaient des choses blanches : ils en avaient assez.

Nous fîmes zigzaguer nos voitures Rolls, les Arabes sautèrent sur leurs chameaux, les hommes de Peake reprenant enfin de la hardiesse, se mirent à courir et tout ce monde convergea follement vers la gare. Mon auto gagna la course et moi je cueillis comme trophée la cloche de la station, une belle pièce de bronze des ateliers de Damas. L'homme qui me suivait s'empara du poinçon pour tickets, le troisième, du timbre du bureau, pendant que les Turcs abasourdis nous regardaient faire, de plus en plus indignés de constater le peu d'importance que nous accordions à leur présence.

Un instant après, les Bédouins, hurlant tous à qui mieux mieux, se livraient au pillage le plus mirifique de toute leur histoire. 200 fusils, 8 000 cartouches, des bombes, des vivres et des effets d'habillement en quantité se trouvaient emmagasinés dans les bâtiments de la gare : tout le monde brisa, démolit, chacun conservant les objets à sa convenance. Un malheureux chameau mit le comble à la confusion en bousculant, comme il entrait dans la cour, une bombe turque qui éclata. La pauvre bête fut projetée en l'air par l'explosion et retomba sur son dos. Une panique s'ensuivit ; les Arabes crurent que Brodie rouvrait le feu.

Entre-temps, l'officier égyptien découvrit un magasin à vivres encore intact et il le fit garder par un poste, car sa troupe était à court de rations. Les loups de Hazaa, qui voulaient tout pour eux, refusèrent de reconnaître aux Egyptiens le droit au partage. On commençait à s'entre-tuer : notre énergique et immédiate médiation mit fin au conflit et il fut convenu que les Egyptiens choisiraient d'abord ce qui leur était nécessaire. Après quoi il nous fallut assister, impuissants, à une mêlée générale : les murs mêmes du magasin ne purent résister à l'impatience avide des Arabes.

Les profits réalisés à Shahm furent si considérables que huit Arabes, sur chaque groupe de dix, se déclarèrent satisfaits. Au matin, Hazaa et une poignée seulement de ses gens restèrent avec nous pour de nouvelles opérations. La gare de Ramleh figurait au programme de Dawnay, mais ses ordres n'avaient pas encore reçu leur forme définitive attendu que la position n'était pas reconnue. Aussi y envoyâmes-nous Wade et son auto blindée accompagnée en soutien d'une seconde voiture. Il avança prudemment, par bonds successifs, dans le plus grand silence. Finalement, et sans avoir tiré un seul coup de feu, il entra dans la cour de la gare, examinant soigneusement le sol de peur de heurter les fils de quelque mine cachée.

Le bâtiment était fermé. Wade lia solidement avec des courroies les portes et les volets des fenêtres, puis il se décida à pénétrer dans l'intérieur

du poste qu'il trouva complètement évacué. Par contre, un lot important de marchandises y était entreposé, pour la plus grande satisfaction de Hazaa et de ses hommes qui en apprécièrent bruyamment la valeur. Nous passâmes la journée à détruire encore quelques milles, non gardés, de voie ferrée et notre travail ne prit fin que lorsqu'il nous parut avoir causé suffisamment de dommages, de quoi occuper pendant une quinzaine de jours une forte équipe de réparations.

Le troisième jour était réservé à Mudowwara ; mais nous ne nourrissions plus de grands espoirs car nos effectifs fondaient rapidement. Les Arabes avaient disparu et les hommes de Peake se montraient d'humeur trop peu combative. Toutefois, Mudowwara pouvait tomber entre nos mains comme Ramleh, à la suite d'une panique de l'ennemi, de sorte que nous passâmes la nuit sur les ruines de notre dernière victime. L'infatigable Dawnay nous entoura d'un réseau de sentinelles lesquelles ne voulant pas se montrer au-dessous de l'inépuisable ingéniosité de leur commandant, firent de notre lieu de repos un Buckingham Palace, limité en haut et en bas par nos corps allongés et soi-disant endormis. Finalement je me levai pour leur apprendre l'art de se garder au désert.

Dès le matin, nous partîmes reconnaître Mudowwara ; nous filions royalement dans nos autos mugissantes à travers une plaine unie, au sol couvert de sable et de menus silex. Derrière nous se levait un pâle soleil qui dissimulait quelque peu notre marche, de sorte que nous arrivâmes assez près de la gare avant d'avoir découvert qu'un long train y stationnait. Renforts ou évacuations ? La situation ne tarda pas à s'éclairer : les Turcs nous prirent, aussitôt repérés, sous le feu de quatre canons dont deux petits howitzers autrichiens de montagne. Ces pièces tiraient à 7 000 mètres avec une précision admirable, aussi nous empressâmes-nous de décamper avec une hâte qui manquait assurément de dignité. Après nous être garés au loin dans une dépression, nous fîmes un grand détour pour revoir l'endroit où, avec Zaal, nous avions fait sauter notre premier train, et, du même coup, nous détruisîmes la grande voûte du pont sous lequel avait dormi la

patrouille turque au cours de cette journée mouvementée. Puis, retour à Ramleh, tout en parachevant notre œuvre de destruction afin que Fakhri ne pût songer à restaurer rapidement la voie. Entre- temps, Fayçal envoyait Mohammed el Dheilan contre les gares encore intactes entre Maan et notre secteur de démolitions. Le jour suivant, Dawnay vint le seconder et nous nous trouvâmes ainsi bientôt les maîtres de 80 milles de voie ferrée entre Maan et Mudowwara, avec les 7 gares de cette section. Ces opérations mettaient fin à la défense active de Médine.

27

Stratégie – Approvisionnements

Notre état-major fut à ce moment renforcé d'une nouvelle recrue qui nous arrivait de Mésopotamie. Young, officier de carrière, possédait des qualités militaires exceptionnelles auxquelles venait s'ajouter une longue expérience de la guerre ; de plus, il parlait couramment l'arabe. Il avait pour tâche de me doubler dans nos relations avec les tribus, de façon à développer et à diriger de plus près notre activité contre l'ennemi. Pour lui faciliter sa prise de contact, je le mis en présence de Zeid, de Nasir et de Mirzuk, avec mission d'utiliser leurs contingents dans la destruction de la voie ferrée au Nord de Maan, sur un secteur de 80 milles de développement. Puis, je retournai à Akaba où je devais m'embarquer pour Suez afin d'aller étudier avec Allenby nos prochaines opérations.

Dawnay vint à ma rencontre : nous examinâmes le rapport d'ensemble sur nos travaux avant de nous rendre auprès du Général en chef. Le général Bols, tout souriant, nous accueillit par ces mots : « Après tout nous sommes bien à Salt ! » Sans se laisser troubler par notre air stupéfait, il continua son histoire et raconta qu'un matin les Beni Sakhr étaient venus à Jéricho offrir la coopération immédiate de 20 000 hommes de leurs tribus campées à Themed et, dès le lendemain, en prenant son bain, Bols avait imaginé et arrêté son plan d'offensive.

Je demandai quel était le chef des Beni Sakhr ; il me répondit : « Fahad ! », tout à la satisfaction d'empiéter sur ce qui avait été le domaine exclusif de mon activité. Cette histoire me paraissait de plus en plus folle. Je savais que Fahad ne pouvait lever que 400 hommes au maximum et, qu'en ce moment, il n'y avait pas à Themed une seule tente. Les Beni Sakhr étaient descendus dans le Sud, auprès de Young.

Nous courûmes jusqu'aux bureaux pour tirer au clair cette aventure et là nous apprîmes que Bols, malheureusement, avait dit vrai. La cavalerie britannique était partie à l'improviste pour escalader les collines de Moab sur quelque vague promesse des chefs Zebn, gens avides et sans foi, qui accoururent à Jérusalem pour voir jusqu'où irait la générosité d'Allenby à leur égard ; mais là on ne s'y laissa pas prendre et ils ne firent pas de dupes.

Naturellement le raid échoua. A ce moment je me trouvais encore à Jérusalem, tâchant de me consoler de l'insuffisance de Bols, dans la compagnie de Storrs, alors gouverneur de la place et qui s'acquittait de ces fonctions délicates avec un doigté et une urbanité incomparables. A ce même moment, les Beni Sakhr paressaient sous leurs tentes ; quelques-uns d'entre eux étaient partis avec Young. Le général Chauvel, privé de l'appui des indigènes, vit les Turcs rétablir, derrière son dos, les gués du Jourdain et s'emparer de la route par laquelle il avait opéré sa marche en avant. Par bonheur, Allenby, avec sa fine compréhension des situations critiques, flaira le danger assez tôt pour y parer : il nous évita ainsi un gros désastre.

L'offensive des troupes des Fayçal, très nettement tracée si l'on eût été seul aux prises avec l'ennemi, se compliquait désormais : il nous fallait maintenant compter avec notre partenaire, et pour cela nous mettre d'accord avec Allenby ; or, à l'heure actuelle, il était très préoccupé. L'offensive des Allemands sur le front de France le privait de renforts. Il se maintiendrait évidemment dans Jérusalem, mais il ne pouvait se permettre aucune perte d'hommes, encore moins risquer une attaque avant plusieurs mois. Le War Office lui promettait des Divisions indiennes prises en Mésopotamie ainsi que d'autres détachements venus des Indes. Avec de pareils renforts, Allenby reconstituerait son armée sur le modèle indien et, en ce cas, serait peut-être à même, à l'automne, de reprendre ses opérations. Mais, pour le moment, nous, comme lui-même, n'avions qu'à persévérer.

A l'heure du thé, Allenby parla de la Brigade Impériale de méharistes du Sinaï. Obligé d'en récupérer les hommes pour renforcer ses troupes

montées, il se voyait dans la nécessité – à son grand regret d'ailleurs – de la dissoudre. Je demandai : « Que vont devenir les chameaux ? » Et il répondit en souriant : « Demandez donc au Quartier Maître Général ! »

Obéissant à cette indication, je traversai le jardin poussiéreux et me présentai à sir Walter Campbell. Je renouvelai ma question : l'officier général, à la mentalité très écossaise, me déclara, sur un ton qui semblait, d'avance, décourager toute réplique, que ces bêtes, marquées sur l'oreille d'un signe distinctif, étaient destinées à constituer le convoi de la seconde des nouvelles divisions indiennes. J'osai expliquer que je voulais 2 000 de ces chameaux. La première réponse du général n'avait aucun rapport avec ma demande et quant à la seconde, elle fit entendre que je pouvais continuer à « vouloir ». J'essayai de quelques arguments, mais le général parut incapable de saisir mon point de vue dans cette affaire. Il est vrai qu'un Quartier Maître Général doit, de par sa fonction même, être parcimonieux de ses ressources.

Je retournai chez Allenby et ne me gênai pas pour dire, de façon à être entendu de toute l'assistance, que l'on disposait de 2 200 chameaux de selle et de 1 300 chameaux de bât. Tous étaient provisoirement assignés à un service de transport, mais, assurément, des méharas étaient toujours des méharas. L'état-major sifflota entre ses dents et prit un air entendu comme si ces officiers doutaient, eux aussi, que des méharas pussent transporter des bagages. Un détail d'ordre technique, ne fût-il qu'une feinte, servirait peut-être ma cause. Tout officier britannique se fait un point d'honneur de comprendre les animaux, quels qu'ils soient. Ainsi ne fus-je nullement surpris d'entendre le Commandant en chef inviter à dîner, pour ce même soir, sir Walter Campbell.

Nous nous trouvions assis à la droite et à la gauche d'Allenby et, dès le potage, notre hôte commença à parler de chameaux. Sir Walter s'empressa de déclarer que la dissolution de la brigade de méharistes devait être considérée en ce moment comme providentielle vu qu'elle permettait

d'assurer les moyens de transport nécessaires pour la …e Division portée à ses effectifs réglementaires. Excellente aubaine, car on avait vainement fouillé tout l'Orient pour trouver des bêtes de bât. Il exagérait ; et Allenby, avec son esprit très affiné, sentait toute la faiblesse des arguments fournis par son Quartier Maître Général : il se souciait fort peu des effectifs du train, ce fétiche des Services administratifs.

Il cligna de l'œil en me regardant : « Et pour quel usage les voulez-vous ? » Je répondis avec feu : Mais pour mettre 1 000 hommes dans Deraa le jour qu'il vous plaira ! » Il sourit, hocha la tête du côté de sir Walter Campbell et lui dit tristement : « Quartier-Maître, vous perdez ! » La chèvre se sentit prise de vertige et le mouton devint tout penaud. C'était un don immense, véritablement royal ; il nous permettait une activité illimitée. Désormais, les Arabes pourraient gagner la guerre quand et où ils voudraient.

Le lendemain matin, je me mettais en route pour aller rejoindre Fayçal installé, bien au frais, dans son aire d'Aba el Lissan. Nous discutâmes histoire, tribus, migrations, sentiments, pluies du printemps et pâturages, tous sujets d'actualité et inépuisables. En fin de conversation, j'ajoutai incidemment qu'Allenby nous faisait cadeau de 2 000 chameaux. Le chérif retint son souffle et, saisissant mon genou, il s'écria : « Quoi ? » Je lui contai alors toute l'affaire. D'un bond il se leva et m'embrassa, puis il frappa vivement des mains. La forme noire de Hejris apparut à la porte de la tente. « Vite, ordonna Fayçal, appelle-les ! » Hejris demanda de qui il s'agissait. « Mais Fahad, Abdullah el Feir, Auda, Motlog, Zaal ! » – Pas Mirzuk ? murmura timidement l'esclave. Fayçal le traita d'imbécile et le noir se sauva pendant que j'ajoutais : « La question est presque réglée. Vous pourrez bientôt me laisser partir. » Il protesta, disant que je devais demeurer avec eux toujours et non pas jusqu'à Damas seulement, ainsi que je l'avais promis pendant que nous étions à Um Lejj. Et moi qui mourais d'envie de m'en aller !

Des bruits de pas se firent entendre près de l'entrée de la tente, suivis aussitôt d'une pause pendant laquelle, avant de pénétrer chez le chérif, les chefs reprirent leur gravité officielle et rétablirent l'équilibre de leurs turbans. Un par un, ils vinrent prendre place en silence sur les tapis, chacun d'eux répétant machinalement : « Dieu veuille, bonne nouvelle ? » A chacun, Fayçal répondait : « Louange à Dieu ! » Et ils le regardèrent étonnés : ses yeux brillaient.

Dès que le dernier fut installé, Fayçal leur annonça que Dieu leur envoyait les moyens de remporter la victoire, c'est-à-dire 2 000 méharas ! Notre guerre marcherait désormais sans obstacle à la Liberté, sa fin triomphante. Un léger murmure de surprise secoua l'assistance, chacun s'efforçant de conserver son masque d'impassibilité, comme il convient à de grands seigneurs arabes. Ils me regardaient, cherchant à deviner en quoi j'avais participé à ce merveilleux événement. Je leur dis : « La générosité d'Allenby… » Zaal s'empressa de prendre la parole au nom de tous : « Dieu conserve sa vie et la vôtre ! Et je répondis : « L'on nous donne la victoire ! » Puis, me tournant du côté de Fayçal : « Avec votre permission », lui dis-je et je me glissai hors de la tente pour aller porter la bonne nouvelle à Joyce. Dès mon départ, les chefs s'abandonnèrent, autour du chérif, aux propos les plus fous, parlant de leurs exploits prochains encore plus fous. Protestations enfantines peut-être, mais quelle guerre serait-ce si chaque combattant n'avait le sentiment qu'il est en train de la gagner !

Joyce se réjouit également de l'annonce de ces 2 000 chameaux et, tout de suite, nous discutâmes quelle serait leur besogne en songeant à leur marche de Beersheba à Akaba ; puis à la zone propice pour faire pâturer un pareil troupeau. Il fallait en premier lieu les désaccoutumer de l'orge et leur faire prendre goût à la flore du désert si nous voulions qu'ils nous fussent de quelque utilité.

Aucune de ces questions ne demandait de solution immédiate. Entre-temps, nous avions besoin de nous maintenir tout l'été sur le plateau,

d’assiéger Maan et d’empêcher la remise en état de la voie ferrée. La tâche était difficile.

D’abord se posait le problème des approvisionnements. Je venais de bousculer tous les arrangements existants. Les convois égyptiens à chameaux avaient fait sans interruption des transports entre Akaba et Aba el Lissan, mais le rendement s’était montré inférieur aux évaluations les moins optimistes : nous pressâmes ces compagnies d’augmenter les charges et le nombre des voyages : elles nous opposèrent aussitôt leurs règlements extrêmement rigides, établis pour modérer le gaspillage des bêtes. Pourtant, en élevant légèrement les chiffres prescrits, nous pouvions doubler la capacité de transport du convoi. J’avais offert en conséquence de me charger des animaux et de renvoyer les chameliers égyptiens.

Les Britanniques, à court de monde, sautèrent sur cette suggestion, trop vite même. Nous eûmes en effet un mal énorme à improviser presque instantanément tant de convoyeurs. Young se chargea des fonctions de Quartier-Maître, emploi qui convenait à merveille à ses aptitudes. Armé de pleins pouvoirs, il lutta contre le chaos. Il n’avait ni vivres pour ses colonnes, ni selles, ni secrétaires, ni vétérinaires, ni médicaments et peu de convoyeurs, de sorte que faire marcher de pareils convois en bon ordre et suivant les règles les plus élémentaires de l’art des transports, était chose impossible. Young y réussit presque par des procédés bien à lui. Grâce à son habileté, le problème du ravitaillement des réguliers arabes sur le plateau se trouva résolu.

Pendant ce temps, la Révolte prenait de l’ampleur. Fayçal, blotti dans sa tente, commentait et prêchait sans se lasser sa croisade arabe. Akaba débordait d’activité et nos opérations sur le terrain marchaient à notre entière satisfaction. Les réguliers arabes venaient d’enregistrer à Jerdun leur troisième succès en bombardant de nouveau cette gare qu’ils s’étaient accoutumés à prendre et à perdre. Nos autos blindées surprirent une sortie opérée par les Turcs de Maan et la mirent en déroute avec un tel entrain que

jamais plus pareille occasion ne se représenta. Zeid, à la tête de la moitié de l'armée postée au nord de Uheida, déployait une grande activité. Sa gaîté naturelle avait plus de prise sur l'esprit des officiers de métier que la mentalité sérieuse et quelque peu romanesque de Fayçal : ainsi cette heureuse association des deux frères inspirait à chaque genre d'hommes différents un attachement fait de sympathie pour l'un ou pour l'autre des deux chefs de la Révolte.

Pendant six semaines, nous restâmes sur place. Zeid et Jaafar continuaient à faire du bon travail avec leurs canons dans le secteur de Maan. Le chérif Nasir, accompagné de Peake et de Hornby, s'avança jusqu'à Hesa, à 40 milles plus au Nord, et, dans une poussée heureuse, s'assura le contrôle de 80 milles de chemin de fer. Grâce à une démolition intensive, ils détruisirent jusqu'aux substructions de la voie, et l'offensive que les Turcs se proposaient contre Fayçal à Aba el Lissan avorta. Dawney et moi profitâmes de l'accalmie pour retourner auprès d'Allenby.

Au grand quartier général l'atmosphère s'était modifiée de façon frappante. On y palpitait, comme d'habitude, d'énergie et d'espoirs, mais maintenant la logique et la coordination des services s'y manifestaient à un degré extraordinaire. La nouvelle armée arrivait de Mésopotamie et des Indes au bon moment. Le groupement des forces et leur entraînement faisaient de merveilleux progrès, et dans une conférence secrète qui eut lieu le 15 juin, l'opinion dominante fut que l'armée serait capable d'accomplir, au mois de septembre, une offensive générale de longue haleine.

L'horizon s'éclaircissait en effet de tous côtés. Nous nous rendîmes auprès d'Allenby qui déclara spontanément sa volonté de déclencher une grande attaque à la fin de septembre pour réaliser le plan de Smuts jusqu'à Damas et Alep. Notre rôle était tout tracé depuis le printemps, nous exécuterions un raid sur Deraa avec l'aide des 2 000 nouveaux méharas.

Le 11 juillet 1918, accompagné par Dawnay, je rendis encore visite à Allenby et à Bartholomew, son nouveau Chef d'état-major : nous admirions

leur générosité, leur confiance, car le cerveau du Général travaillait et se montrait en quelque sorte à découvert devant nous. Quel rassurant et précieux enseignement pour moi qui jouais, dans ma modeste sphère, le rôle d'un général au petit pied !

La confiance d'Allenby était inébranlable comme un roc. Avant l'attaque, il alla voir ses troupes qui, massées secrètement, attendaient le signal de marcher ; il leur déclara être certain de faire, grâce à leur vaillance, 30 000 prisonniers – et cela lorsque toute la partie reposait sur une chance ! Bartholomew, pour sa part, montrait moins d'assurance. Il ne se privait pas de déclarer que reconstituer entièrement une armée pour le mois de septembre représentait une tâche presque impossible et, serait-elle même à ce moment en état de marcher – certaines brigades ne purent être formées qu'à l'arrivée de leurs éléments constitutifs – nul n'oserait affirmer que l'attaque se développerait telle qu'elle avait été préparée. L'offensive ne pouvait être déclenchée que dans le secteur côtier, vis-à-vis de Ramleh, la station tête d'étapes, seul point possible pour constituer une réserve d'approvisionnements. Tout ceci était d'une telle évidence, ajoutait Bartholomew, qu'il lui semblait peu probable que les Turcs ne le vissent pas eux-mêmes bien que, pour le moment, leurs dispositions ne tinssent aucun compte de ces considérations stratégiques.

Le plan d'Allenby consistait à rassembler le gros de son infanterie et toute sa cavalerie sous les bosquets d'orangers de Ramleh, juste avant le 19 septembre. Il comptait exécuter à la même époque de telles démonstrations dans la vallée du Jourdain que les Turcs seraient persuadés qu'une grosse concentration de troupes se préparait dans cette zone. Depuis les deux raids de Salt, nos ennemis avaient les yeux fixés exclusivement sur la rive gauche du Jourdain. Au moindre mouvement des Britanniques ou des Arabes dans cette région, ils ripostaient par une nouvelle mesure préventive, dévoilant ainsi leurs craintes ; par contre, dans le secteur côtier où se trouvait pour eux le véritable danger, les Turcs, toujours aveugles,

n’avaient que fort peu d’hommes. Il fallait à tout prix les maintenir dans cette fausse interprétation de la situation ; notre succès était à ce prix.

Les petites feintes qui, pour un général ordinaire, ne sont que de spirituels hors-d’œuvres avant la bataille, devenaient pour Allenby des manifestations stratégiques des plus importantes. En conséquence, Bartholomew fit dresser près de Jéricho toutes les vieilles tentes réformées de l’armée d’Egypte et y transféra les hôpitaux vétérinaires et ceux des convalescents. Sur tous les points d’un intérêt militaire plausible, il installait des simulacres de camp, des simili-chevaux et des simili-soldats, jetait sur les cours d’eau des ponts supplémentaires et, avec tous les canons capturés, bombardait le pays occupé par l’ennemi. Enfin, lorsque les circonstances le permettaient, des groupes nombreux de non-combattants s’en allaient sur les routes poussiéreuses pour donner aux Turcs l’impression de concentrations de troupes à la onzième heure en vue d’une attaque imminente. En même temps, la RAF allait faire naviguer ses appareils comptant, par la fréquence de ses incursions, donner le change sur l’importance numérique des avions de combat du modèle le plus récent. En s’assurant ainsi le commandement de l’air, les Britanniques empêcheraient pendant quelques jours l’ennemi de se livrer à des reconnaissances aériennes.

Bartholomew entendait que nous secondions ses efforts avec toute la vigueur et l’habileté possibles, en manœuvrant dans notre zone du côté d’Amman. Cependant il n’hésita pas à nous prévenir que, même ainsi, le succès ne tiendrait qu’à un fil : les Turcs, en effet, pouvaient se décider à un brusque mouvement de repli et ramener, à 7 ou 8 milles en arrière, leurs troupes du secteur côtier ; en pareil cas, il nous faudrait recommencer toute notre concentration. L’armée britannique serait alors dans la situation d’un poisson qui se débat sur un terrain sec : ses chemins de fer, son artillerie lourde, ses dépôts d’approvisionnements, ses camps, tout serait mal placé et, dans ses nouveaux mouvements, elle n’aurait plus, pour se dissimuler aux vues, aucun bois d’oliviers. Ainsi, tandis qu’il se portait garant de

l'effort exceptionnel que faisaient les Britanniques, Allenby nous demandait de ne pas engager nos Arabes, pour le soutenir, dans une position d'où ils ne pourraient plus sortir.

C'est avec ces perspectives troublantes que Dawnay et moi retournâmes au Caire, très préoccupés de nos préparatifs et méditant sur la situation. Les nouvelles arrivées d'Akaba soulevaient encore une fois la question de la défense du plateau contre les Turcs. Ceux-ci venaient en effet de chasser Nasir hors de Hesa et ils envisageaient un coup de main contre Aba el Lissan, vers la fin du mois d'Août, lorsque notre détachement quitterait la zone de Deraa. Si nous n'arrivions pas à retarder d'une quinzaine de jours les opérations projetées par l'ennemi, leur réalisation à brève échéance pourrait nous paralyser. Il fallait aviser à tout prix, et immédiatement.

En cette conjoncture, Dawnay eut une heureuse inspiration : il se souvint qu'il existait encore un bataillon de l'ancien Corps Impérial monté à chameaux. Peut-être le G. Q. G. nous le prêterait-il pour brouiller les calculs des Turcs. Nous téléphonâmes dans ce sens à Bartholomew ; il comprit et appuya notre demande auprès de Bols à Alexandrie et auprès d'Allenby. Après échange de nombreux télégrammes, nous obtînmes ce que nous désirions. Le colonel Buxton avec 300 hommes montés à chameaux fut mis à notre disposition pour un mois, mais à une double condition : nous fournirions au préalable le plan d'opérations qui concernait ce détachement ; de plus, ses démonstrations ne devaient entraîner aucune perte d'hommes. Bartholomew jugea nécessaire de s'excuser au sujet de ce mirifique ultimatum qu'il trouvait indigne d'un soldat.

Dawnay et moi, penchés sur une carte, en arrivâmes à décider que Buxton se rendrait d'abord du Canal à Akaba. De là, il irait, par le Rumm, enlever de nuit Mudowwara, puis, il courrait, par Bair, détruire le pont et le tunnel situés près d'Amman. Après quoi, il pourrait être de retour, le 30 août, en Palestine. L'activité de ce groupe léger nous assurerait un mois de tranquillité pendant lequel nos 2 000 chameaux auraient le temps de se

familiariser avec la nourriture du désert, tout en assurant le ravitaillement en vivres et fourrages du groupe Buxton.

Quant au plan principal, Allenby avait l'intention d'attaquer le 19 septembre et il désirait que nous partions les premiers, pas plus de quatre jours ni moins de deux, avant la mise en mouvement de ses troupes. Il me dit en propres termes que trois hommes et un jeune garçon le pistolet à la main devant Deraa le 16 septembre, répondraient parfaitement au but qu'il se proposait, beaucoup mieux certainement que des milliers d'hommes une semaine plus tôt ou une semaine plus tard. Dans le fond, il ne faisait pas grand cas de la force combative de nos Arabes et il ne nous comptait pas comme un appoint sérieux dans ses ressources tactiques. A ses yeux, nous avions une utilité morale, celle de tenir le commandement turc hypnotisé sur le front trans-jordanique. En me plaçant au point de vue anglais, je partageais ce jugement mais, dans ma mentalité arabe, les démonstrations devant l'ennemi de même que la bataille me semblaient d'importance égale, les unes pour seconder le succès commun, l'autre pour que les Arabes conservassent le respect d'eux-mêmes sans lequel la victoire manquerait moralement d'un effet salutaire sur ces natures primitives.

En conséquence, je projetai de mettre en marche 500 réguliers d'infanterie montée, la batterie française de canons de montagne de 65 à tir rapide, un nombre convenable de mitrailleuses, deux automobiles blindées, des sapeurs, des éclaireurs à méhari et deux aéroplanes. Ces divers éléments se rendraient à Azrak où leur concentration devrait être achevée le 13 septembre. Le 16, nous investirions Deraa et couperions les voies ferrées qui y aboutissent. Deux jours après, nous nous replierions à l'Est de la ligne du Hedjaz et attendrions les événements consécutifs aux opérations d'Allenby. Afin de parer à tout accident, nous constituerions une réserve pour les chameaux avec de l'orge achetée dans le Djebel Druse et nous l'entreposerions à Azrak.

Nouri Shaalan nous accompagnerait avec un contingent de Roualla renforcé par des Serdiyeh, des Serahin et des paysans du Hauran, commandés par Talal el Hareidhin. L'intervention de Dawnay facilita notre organisation ; il obtint en effet du G. Q. G. que l'on mît provisoirement à notre disposition Stirling, officier d'état-major, plein d'expérience, de tact et de prudence. Stirling, qui avait la passion des chevaux, était appelé par cela même à pénétrer très vite dans l'intimité de Fayçal et des principaux chefs.

L'on distribua parmi les officiers arabes quelques décorations militaires britanniques en témoignage de leur bravoure autour de Maan. En décernant à Jaafar Pacha la distinction bien méritée de Commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint George, Allenby fit preuve d'infiniment d'à-propos. Jaafar vint au G. Q. G. pour en recevoir les insignes des mains du Général en chef, et l'état-major profita de l'occasion pour organiser une petite fête en l'honneur de son ancien prisonnier. Le piquet d'honneur fut fourni par la Yeomanry du Dorset laquelle, dans la randonnée à travers le désert Senoussi, avait réussi, moins de trois ans auparavant, à tailler en pièces, à l'arme blanche, un détachement turc. Jaafar s'amusa beaucoup de cette coïncidence qui s'accordait si bien avec son heureux caractère et ses sentiments pro-britanniques. Ces marques d'estime de la part d'Allenby produisirent une excellente impression dans l'armée arabe. Nuri Saïd Pacha offrit de prendre le commandement de l'expédition contre Deraa : son courage, son autorité et son sang-froid le désignaient entre tous pour assumer cette mission. Il commença par prélever 400 hommes sur ce qu'il y avait de mieux dans les troupes.

Pisani, le Commandant français, encouragé par la médaille du « Military Cross » et très désireux d'obtenir aussi le D. S. O. (Distinguished Service Order), prit possession des quatre pièces de montagne Schneider que Cousse nous avait envoyées après le départ de Bremond. Lui et Young se donnèrent beaucoup de peine pour arriver à caser sur la moitié des chameaux de bât qu'il lui aurait fallu en réalité, les munitions, le fourrage

pour les mules, sa cuisine particulière et son personnel privé. Les camps bourdonnaient d'activité, chacun faisait preuve d'un zèle inaccoutumé : tout promettait de bien marcher.

28

Buxton et le corps impérial des chameaux (C. I. C.)

Nous étions arrivés à la fin de juillet et, dans les derniers jours du mois d'août, l'expédition de Deraa devait être en route. Entre-temps, il fallait initier le C. I. C. à son programme, prévenir Nouri Shaalan, enseigner aux autos blindées leur route jusqu'à Azrak et trouver des terrains d'atterrissage pour les aéroplanes. Un mois bien employé ! Ce fut Nouri Shaalan, le plus éloigné, dont on s'occupa en premier. Il fut invité à rencontrer Fayçal à Jefer vers le 7 août. Puis vint le tour de Buxton et de sa troupe. J'avais avisé le chérif, sous le sceau du secret, de leur arrivée prochaine. Afin de leur éviter autant que possible des pertes, ils devaient attaquer Mudowwara par surprise. Je les conduirais moi-même à Rumm et les accompagnerais dans leur première marche critique à travers les campements des Howeitat demeurés autour d'Akaba.

En conséquence je me rendis dans cette dernière place. Buxton me laissa expliquer à chacune de ses compagnies son itinéraire, ainsi que le caractère impatient des alliés qu'ils venaient aider sans qu'on le leur demandât. Je les suppliai, s'il se produisait une rixe, de « tendre l'autre joue », d'abord parce qu'ils étaient plus instruits que les Arabes et avaient par conséquent moins de préjugés, mais en partie aussi parce qu'ils allaient se trouver en très petit nombre au milieu des Bédouins. Après tous ces préliminaires oratoires, il fallut affronter les gorges oppressives de Itm, longer les falaises rouges de Nejed et cheminer sur les courbes accidentées de l'Imran, lente préparation à l'aspect grandiose du Rumm. Puis nous traversâmes la brèche des rochers de Khuzail pour arriver enfin au sanctuaire des sources, dans ce cirque dont on ne saurait trop bénir la fraîcheur. Là, le paysage n'était plus le simple décor d'une banale étape : sa

beauté dépassait le rêve et nous, pauvres humains, n'étions plus que poussière à ses pieds.

A Rumm, les hommes firent leur première expérience de ce que c'est que de puiser de l'eau à une source à titre égal avec des Arabes, et ils trouvèrent la chose amère. Toutefois, ils étaient tous d'humeur accommodante et Buxton, fonctionnaire vieilli au Soudan, parlant l'arabe, comprenait mieux que personne les façons d'agir des nomades : il sut se montrer patient et prit l'aventure avec bonne humeur. Hazaa le seconda admirablement en sermonnant les indigènes. Quant à Stirling et Marshall, qui accompagnaient la colonne, ils vivaient depuis longtemps dans les meilleurs termes avec les Atiyeh. Grâce à leur diplomatie et à la belle tenue des soldats britanniques, il ne se passa rien de fâcheux.

Quelques jours plus tard, je retournai à Akaba en suivant la piste du haut, celle qui passe au pied même des grandes falaises de Itm. Six hommes de ma garde m'accompagnaient, silencieux, ne posant jamais de question, attachés à mes pas comme une ombre. Ils allaient, en parfaite harmonie avec le paysage, foulant le sable de leurs ancêtres, frôlant les buissons et les montagnes du sol natal, tandis que je me sentais envahi par la nostalgie de mon home. Ma vie d'exilé au milieu de ces enfants du désert m'apparaissait avec tout son désenchantement : est-ce que je n'exploitais pas leurs hauts idéals en faisant de leur amour de la liberté un instrument de plus pour aider au triomphe de l'Angleterre ?

Le reste de ma garde du corps était rassemblé à Akaba, prêt à courir à la victoire, car j'avais promis à mes hommes du Hauran qu'ils célèbreraient nos grands succès dans leurs villages enfin délivrés, et la date ne pouvait en être lointaine. Pour la dernière fois je les passai en revue sur la plage au bord de la mer. Le soleil faisait miroiter les vagues : leurs crêtes se brisaient en une poussière de diamants dont l'éclat rivalisait avec les tenues flamboyantes de mes hommes d'armes. Ceux-ci étaient au nombre de soixante. Le Zaagi en avait rarement rassemblé un groupe aussi important et

lorsque nous pénétrâmes dans les montagnes brunes de Guweira, il les ordonna à la manière des Ageyl, en un centre et deux ailes, les poètes et les chanteurs disposés à droite et à gauche. Ainsi nous chevauchâmes en musique ; mais au grand désappointement du Zaagi, je ne voulus pas me faire précéder d'une bannière, tel un prince du désert.

Je montais ma Ghazala, la vieille grand'mère, de nouveau en excellente condition. Son dernier produit était mort récemment et Abdulla, qui cavalcadait à mon côté, avait dépouillé la petite bête dont la peau desséchée pendait derrière sa selle comme une croupière. Le départ s'effectua en bel ordre grâce aux chants des Zaagi ; cependant, au bout d'une heure, Ghazala dressa haut sa tête et commença à marcher d'une allure inquiète, relevant les pieds comme une danseuse dans le pas du sabre.

J'essayais de la reprendre en main, lorsque Abdulla enroula son manteau autour de sa taille et mit brusquement pied à terre tenant en main la peau du faon. Il se campa sous le nez de Ghazala qui, arrêtée, gémissait doucement. Il étendit devant la bête la dépouille de son rejeton et abaissa dessus le museau de la chamelle. Celle-ci cessa de se plaindre, renifla par trois fois, en la léchant, la peau desséchée, puis releva la tête et, pleurant, se remit à marcher. Cette petite scène se renouvela plusieurs fois dans la journée, jusqu'à ce que, finalement, la vieille mère sembla oublier.

A Guweira, Siddons, venu en aéroplane, attendait mon arrivée. Nouri Shaalan et Fayçal me demandaient de venir sur-le-champ à Jefer. Je les y trouvai animés des meilleures dispositions. Il me semblait presque incroyable que ce vieillard fût venu, de son plein gré, rejoindre les jeunes : car Shaalan était très vieux, pâle et usé ; son visage reflétait la douleur et le remords, et, parfois seulement, un sourire amer troublait l'impassibilité de ses traits. Sur ces cils rudes s'affaissaient de lourdes paupières fatiguées à travers lesquelles les rayons d'un soleil presque au zénith filtraient une lumière rouge qui luisait dans les orbites, pareils ainsi a un creuset au fond duquel l'homme se consumait à feu lent. Le noir artificiel de ses cheveux, la

peau inerte de sa figure couverte d'un réseau de rides trahissaient seuls ses 70 ans.

Des conversations cérémonieuses s'échangeaient autour de ce chef à la parole rare qui se trouvait là en compagnie des principaux de sa tribu, cheiks renommés. Ils étaient tous parés de soieries si somptueuses – provenant parfois de leur propre garde-robe, souvent aussi d'un cadeau de Fayçal – qu'on entendait comme un frou-frou de toilettes féminines pendant qu'ils avançaient à une allure d'apparat, telle la marche lente des bœufs. En tête marchait Faris. Pareil à Hamlet, il ne pardonnait pas à Nouri l'assassinat de son père Sottam. Ce cheik, au corps maigre et à la moustache tombante, avait un visage blême d'une blancheur irréelle ; il était accoutumé à subir d'une âme amollie les critiques sournoises des nomades et à y répondre en protestant sur un ton doucereux et suppliant. « Yfham ! » s'écria-t-il en me désignant avec étonnement, « il comprend notre arabe ! » Trad et Sultan se trouvaient parmi les assistants : nomades aux yeux ronds et graves, s'exprimant avec franchise, physionomies d'hommes d'honneur et de grands chefs de cavaliers. Fayçal avait aussi amené Mijhem, le rebelle ; il venait de le réconcilier avec son oncle qui n'y tenait pas du tout et semblait supporter assez mal la présence de cet être blême, aux traits menus, bien que Mijhem affectât une attitude très amicale.

Mijhem, lui aussi un grand chef et le rival de Trad dans la conduite des raids, était d'un caractère faible et, au fond, très cruel. Il avait pris place à côté de Khalid, le frère de Trad, un autre cavalier robuste, à la nature gaie ; sa figure, tout en rappelant celle de Trad, ne marquait pas la même virilité. Durzi ibn Dughmi entra et me salua : physionomie sinistre, au nez recourbé qui soulignait l'absence d'un œil ; ladre, mais très brave. Il y avait aussi le Khaffaji, ce Benjamin de la vieillesse de Nouri qui comptait sur mon amitié en souvenir de son père, et non pour ce qu'il promettait d'être par lui-même. Sa jeunesse justifiait bien la satisfaction qu'il éprouvait à l'idée de partir en guerre et la fierté avec laquelle il portait les nouvelles armes fourbies pour la bataille.

Bender, garçon réjoui, compagnon de jeux du Khaffaji et du même âge, me prit en défaut devant cette assistance en me demandant une place parmi les hommes de ma garde du corps. Il avait entendu parler par mon Rahail, son frère de lait, des satisfactions excessives comme des griefs également excessifs qu'impliquait ce poste et cette servitude l'attirait par son charme troublant. Je me défendis de mon mieux et comme il insistait, je rompis les chiens en marmottant que je n'étais pas un roi pour avoir auprès de moi des serviteurs de Shaalan. Le regard sombre de Nouri croisa le mien, j'y lus son approbation.

Derrière moi se trouvait assis Rahail dont la corpulence s'étalait sous des vêtements aux couleurs voyantes. Pendant que la conversation devenait générale, il me chuchota le nom de chacun des chefs. Ceux-ci n'avaient pas à demander qui j'étais, car mon habillement et mon aspect tranchaient singulièrement dans cette assemblée d'hommes du désert. Mon visage, le seul qui fût rasé, me signalait déjà à l'attention, mais je me faisais encore plus remarquer du fait d'être constamment vêtu de pure soie – d'aucuns pouvaient y voir une prétention à la grandeur – d'une blancheur toujours immaculée, au moins extérieurement, et ceinturé d'une cordelette de la Mecque or et cramoisi dans laquelle était passé un poignard au manche doré. En me costumant de la sorte, je semblais revendiquer des droits à un certain rang, droits qui se trouvaient du reste confirmés par la considération que Fayçal me témoignait publiquement.

Bien des fois, dans de pareils conseils de guerre, le chérif s'était gagné des tribus et les avait enflammées ; souvent aussi une pareille tâche m'échut. Mais, jamais avant ce jour, nous ne nous étions trouvés ensemble dans une assemblée d'une telle importance, appuyant réciproquement nos dires, nous relayant l'un l'autre dans une même besogne, – nous qui venions de pôles si opposés – et pourtant tout marcha comme un simple jeu d'enfants. Les Roualla s'amollirent à la chaleur de notre double insistance : nous pouvions maintenant les ébranler d'un mot, d'un geste heureux. Leurs

pensées se tendaient vers nous, ils haletaient ; de leurs yeux s'échappaient les lueurs d'une foi nouvelle.

Par une simple phrase, Fayçal leur suggérait la croyance en un esprit national, ce qui commençait à les faire penser à l'histoire et à la langue arabes. Puis le chérif demeurait silencieux un moment, car pour ces maîtres illettrés de la parole, les mots étaient des choses vivantes et ils aimaient à les savourer tous. Une nouvelle phrase dévoilait l'âme de Fayçal, leur compagnon et leur chef, sacrifiant tout pour la conquête de la liberté nationale. Puis, de nouveau, le chérif se taisait pendant que ses auditeurs, le suivant par la pensée, le voyaient jour et nuit dans sa tente, prêchant, donnant des ordres, se créant des amitiés ; et ils ressentaient eux-mêmes quelque chose de l'idéal qui animait cet homme siégeant là comme un icone, libéré de ses désirs, de ses faiblesses, de ses ambitions, de ses fautes, bref une personnalité riche de dons naturels, asservie à une abstraction, avec un but unique, celui de vivre et de mourir au service de cette abstraction.

Bien entendu cet homme était une création de leur esprit – non un homme en chair et en os – mais vraie néanmoins, car son individualité avait cédé sa troisième dimension à l'Idée, renonçant pour toujours aux richesses et aux artifices de ce monde. Fayçal devait rester caché dans sa tente, dissimulé sous un voile, pour rester notre chef, alors qu'en réalité il était le meilleur serviteur de l'Esprit National, son instrument et non son maître. Cependant, dans la pénombre de la tente, rien ne semblait plus noble.

Notre conversation fut habilement orientée pour exalter les pensées dans lesquelles l'assistance était plongée, tout en laissant les nomades persuadés que leur émotion avait sa source en eux-mêmes, que les conclusions auxquelles ils arrivaient découlaient de leur pensée, libre de toute suggestion de notre part. Nous les observions tandis que, inclinés en arrière, ils s'agitaient, discouraient et se communiquaient une ardeur toujours croissante au point que l'atmosphère en devenait vibrante. Alors, dans des phrases hachées, ils éprouvèrent la première secousse morale et la

première poussée directe vers des conceptions qui s'élevaient au-dessus de leur champ normal de vision. Ils se tournèrent de notre côté pour aiguillonner notre zèle, c'étaient eux maintenant qui soulevaient l'enthousiasme devant nous étrangers retardataires ! Ils s'efforçaient de nous faire comprendre l'intensité de leur foi nouvelle et faisaient briller devant nos yeux les moyens et les fins de ce que nous désirions. Les représentants d'une autre tribu vinrent s'ajouter à notre comité. Mais le simple : « Oui ! » final de Nouri promettait plus que tout ce que les Bédouins réunis avaient dit.

Siddons me ramena ce même soir en aéroplane à Guweira et, pendant la nuit, à Akaba. Je déclarai à Dawnay, qui venait d'arriver, que nous vivions une existence très remplie, mais sans heurts. Le lendemain, nous apprîmes par avion comment s'était comportée la troupe de Buxton à Mudowwara. Il avait été décidé qu'on attaquerait avant l'aube, et surtout au moyen de bombes, par trois groupes, l'un prenant la gare pour objectif et les deux autres les principales redoutes.

En conséquence, dès avant minuit, des tresses blanches furent disposées sur le sol pour guider les hommes au point initial. Le tir devait commencer à 4 heures, mais les détachements eurent de la peine à trouver leur chemin, si bien que le jour les surprit avant que l'attaque eût été engagée contre la redoute Sud. Après l'explosion d'un certain nombre de bombes à l'intérieur et sur les approches de l'ouvrage, les soldats s'élancèrent et se rendirent facilement maîtres de la position. Le groupe de la gare avait réalisé ses fins un moment auparavant. Ces opérations stimulèrent les défenseurs de la redoute du centre ; mais vingt minutes plus tard, ils se rendaient à leur tour.

La redoute du Nord, armée d'un canon, sembla vouloir offrir plus de résistance. Ses projectiles inondèrent généreusement la cour de la gare et nos hommes. Buxton, à l'abri de la redoute méridionale, dirigeait les canons de Brodie, et ces pièces, avec leur précision coutumière, lançaient obus sur obus. Siddons arriva avec ses aéroplanes et bombarda la redoute, tandis que

le C. I. C. prenait sous le tir sévère des canons Lewis postés au Nord, à l'Est et à l'Ouest, les parapets de l'ouvrage. A 7 heures du matin, les derniers défenseurs se rendirent tranquillement. Nous avions perdu 4 hommes, et 10 étaient blessés. Du côté des Turcs on comptait un tué. Nous faisions 150 prisonniers avec 2 canons de campagne et 3 mitrailleuses.

Buxton envoya immédiatement des Turcs mettre sous pression la machine de la pompe élévatoire, de façon à pouvoir abreuver les chameaux, pendant que les hommes détruisaient tout l'équipement de la gare et 2 000 mètres de voie. Au crépuscule, le réservoir et sa pompe sautèrent à leur tour, les débris s'éparpillèrent au loin dans la plaine. Un instant après, Buxton commandait : « En avant, Marche ! » et les 400 chameaux se levant dans un merveilleux ensemble et mugissant comme au jour du Jugement dernier, partirent pour Jefer. De là, nous eûmes de leurs nouvelles. Ils s'y reposèrent un jour et, après s'être ravitaillé Buxton se mit en route pour Bair où Joyce et moi avions convenu de le rejoindre.

En conséquence le 15 août 1918, Buxton et moi nous nous trouvâmes réunis en conseil de guerre. Young avait très exactement expédié à Bair quatorze jours de rations pour hommes et bêtes. A l'heure actuelle, il restait 8 jours de vivres et 10 de fourrage. Les chameliers du convoi de ravitaillement n'ayant pu résister à l'implacable volonté de Young, s'étaient mis en route, mais arrivés à Jefer, une mutinerie éclata, et ils refusèrent d'aller plus loin : le désert les épouvantait. En cours de route, ils perdirent, volèrent ou vendirent tout ce qui manquait aux approvisionnements de Buxton.

Il nous fallait ajuster nos plans à cette nouvelle situation. Buxton allégea sa colonne de tout ce qui n'était pas essentiel ; de mon côté je ne conservai qu'une seule automobile blindée et, de plus, je modifiai notre itinéraire.

Buxton mit sa colonne en route au milieu de l'après-midi. Je ne partis moi-même que le soir après avoir assisté au chargement sur les

300 chameaux égyptiens de nos 600 livres de coton-poudre. Ma garde du corps devait, bien contre son gré, accompagner le convoi d'explosifs.

Nous avions pensé que Buxton bivouaquerait au pied de la montagne de Hadi, aussi notre colonne se dirigea-t-elle sur ce point. Cependant aucun feu de camp n'apparut à nos yeux lorsque nous en approchâmes, pas plus que la piste ne portait trace de piétinements. Nous n'aperçûmes rien du haut des crêtes, mais nous sentîmes, sur nos visages échauffés par l'ascension, la morsure d'un vent âpre du Nord qui venait de l'Hermon. Au delà, les pentes étaient noires et silencieuses et pour nos hommes, la plupart des citadins, accoutumés aux exhalaisons des fumées, des sueurs ou du ferment de la terre nouvellement labourée, ce vent dur du désert présentait quelque chose d'inquiétant, de dangereux même. Nous revînmes donc un peu en arrière et réussîmes à trouver un abri suffisant au pied des escarpements de la montagne.

Au matin, 50 milles de solitudes absolues s'étendaient devant nous et nous nous demandions déjà ce qu'étaient devenus nos compagnons, lorsque Daher s'écria soudain qu'il voyait leur colonne serpenter au loin dans le Sud-Est, du côté de l'Hadi. Peu de temps après leur départ, ayant perdu la piste, ils avaient dû s'arrêter et attendre le lendemain matin pour repartir. Nos hommes ne se privèrent pas de plaisanter avec humour leur guide, le cheik Saleh, capable selon eux de s'égarer entre Thlaithukwat et Bair, comme qui dirait entre Marble Arch et Oxford Circus.

La matinée n'en était pas moins parfaitement belle. Le soleil nous chauffait le dos et le vent rafraîchissait nos visages. Le C. I. C. défila en bon ordre devant les pointes glacées des trois pics et se trouva bientôt dans les gorges verdoyantes du Dhirwa. Les hommes ne rappelaient guère ces soldats raides, au respect compassé, qui étaient arrivés à Akaba car Buxton, avec son cerveau souple et son esprit d'observation, se rendant bien vite compte des conditions du combat de partisans, s'était hâté de réviser les règles rigides du Règlement pour les adapter à des nécessités nouvelles.

Il avait modifié la formation en colonne, supprimé la subdivision prescrite en deux compagnies. L'ordre de marche était également changé, de sorte qu'à la place des immuables vieilles formations, il venait d'adopter la marche en deux files parallèles qui pouvaient s'éloigner rapidement l'une de l'autre et se recoller de même, d'après la nature des routes ou la qualité du terrain. En allégeant la charge de chaque bête, il allongeait le pas et augmentait le nombre de milles de l'étape quotidienne. Il avait taillé à blanc dans la discipline de la marche, coupée, comme dans l'infanterie par des haltes horaires ou mêmes plus fréquentes (pour permettre aux chameaux d'uriner) ; quant au pansage, il était réduit au strict minimum. Autrefois, les hommes passaient le temps à attifer leurs montures, les dorlotant comme de petits pékinois ; à chaque halte, ils les dessellaient et procédaient bruyamment à un massage des hanches avec la couverture de la selle. Désormais les chameaux allaient au pâturage dès que les circonstances le permettaient.

De toutes ces mesures résultait une allure plus rapide pour notre C. I. C. qui se montrait souple en selle, endurant et silencieux, sauf lorsque les cavaliers se formaient en un groupe nombreux ; alors les bêtes protestaient par des grognements qui, dans la nuit, pouvaient être entendus à des milles au loin. Chaque marche trouvait les cavaliers plus ardents, plus à l'aise sur leurs montures, plus résistants en même temps que plus maigres et plus nerveux. Ils se conduisaient comme des gamins en vacances et la facilité avec laquelle les officiers se mêlaient à leurs hommes créait une charmante atmosphère de cordialité.

Nos méharas étaient dressés à la marche arabe qui consiste à plier le genou avec balancement du boulet : la foulée est plus longue et plus rapide que la normale. Les chameaux de Buxton allaient à leur allure naturelle, sans se préoccuper de la charge qu'ils portaient : les cavaliers, d'autre part, chaussés de bottes et perchés sur des selles spéciales en bois et acier, fabriquées à Manchester, étaient ainsi privés de tout contact direct avec leurs montures.

Dès lors, bien que me trouvant au départ à l'avant-garde à côté de Buxton, je gagnais insensiblement du terrain avec les cinq hommes de ma suite, surtout lorsque je montais ma Baha, bête immense, à l'ossature puissante, ainsi baptisée en raison de sa voix bêlante, résultat d'un projectile qui lui avait traversé le menton. De belle race, mais ayant mauvais caractère, c'était une bête à demi-sauvage qui ne pouvait se plier à l'allure ordinaire. Le nez en l'air, le poil agité par le vent, elle se trémoussait dans une sorte de dandinement perpétuel que détestaient mes Ageyl et que, pour ma part, je trouvais assez amusant.

Nous gagnions ainsi 3 milles sur les Britanniques, ce qui nous permettait, dès que nous rencontrions une motte de gazon ou des buissons pleins de sève, de nous étendre dans la fraîcheur tiède de l'air et de laisser nos bêtes paître librement en attendant l'arrivée de la colonne. Le C. I. C. défilant le long de la route offrait vraiment un spectacle admirable.

A travers le mirage qui trépidait sur les pierres siliceuses de la montagne, on apercevait d'abord la colonne sous l'aspect d'une masse brune, confuse, se balançant dans les buées chaudes. A mesure que la distance diminuait, cette masse se divisait généralement en d'autres plus petites, légers groupes, se rapprochant, puis s'éloignant les uns des autres. Enfin, lorsque la colonne arrivait plus près encore de nous, les cavaliers se détachaient distinctement, pareils à de grands oiseaux de mer, plongés jusqu'à la poitrine dans le mirage aux reflets argentés et, en tête, se dressait la forme athlétique de Buxton sur sa monture, conduisant ses hommes khaki, brunis par le soleil et en train de plaisanter.

Leurs diverses manières de monter nous amusaient. Quelques-uns étaient assis sur leur siège en position naturelle malgré l'incommodité de ces selles mal appropriées à la conformation des chameaux ; d'autres se penchaient en avant comme des villageois arabes. On en voyait enfin qui se dandinaient sur leurs montures, pareils à des Australiens caracolant sur des chevaux. A première vue, mes hommes se seraient volontiers moqués ; mais

je leur fis remarquer que, parmi ces 300 soldats, j'en trouverais facilement 40 qui, par leurs qualités combatives et leur endurance à la douleur, surpasseraient de beaucoup n'importe quel groupe de 40 hommes de l'armée de Fayçal.

A midi, près de Ras Muheiwer, nous fîmes halte pendant une heure ou deux car, bien que la chaleur fût ce jour-là moins forte que celle du mois d'août en Egypte, Buxton ne voulait pas faire traverser la longue plaine à son détachement sans le laisser souffler. Les chameaux furent lâchés tandis que, étendus sur le sol, nous déjeunions et essayions de dormir, en dépit de la nuée de mouches qui, depuis Bair, nous accompagnaient et s'ébattaient sur nos dos en sueur. Entre-temps, j'assistai au passage de ma garde du corps, très indignée d'avoir à conduire le convoi des bagages. Elle prétendait n'avoir jamais encore été soumise à une corvée aussi humiliante et faisait des vœux pour que le désert n'eût pas vent de ma tyrannie à son égard.

Ce mécontentement se trouvait encore accru par le fait que les bêtes de bât, chameaux Somalis, ne pouvaient guère marcher à plus de 3 milles à l'heure. La troupe de Buxton chevaucha pendant près de quatre heures et moi-même pendant plus de cinq, de sorte que cette étape, en raison de sa lenteur, fut pour le Zaagi et ses quarante brigands un véritable supplice, sans autre intermède que de harceler des bêtes qui refusaient d'avancer, ou bien de remettre des charges en place.

Nous insultions la maladresse de ces convoyeurs, nous les traitions de bouviers et de coolies, leur offrant d'acheter les marchandises qu'ils apporteraient au marché ; finalement, nous les amenâmes à rire de leur propre condition. Au bout de la première journée, ils avaient parcouru autant de chemin que nous, en prolongeant leur marche après le coucher du soleil – d'un peu seulement, car ces gens atteints d'ophtalmie ne distinguaient plus rien dans l'obscurité – et en écourtant le petit déjeuner et le repas de midi. En somme, ils amenèrent leurs chargements au terme du

voyage sans avoir perdu un seul de leurs colis. Belle performance pour de si beaux messieurs et réalisée seulement parce que, sous leurs allures fières et méprisantes, ils étaient les meilleurs conducteurs de chameaux de l'Arabie entière.

Le détachement passa cette nuit-là à Ghadaf. L'automobile blindée nous rejoignit pendant la halte. Son conducteur Sherari, fier de sa mission, grimaçait de plaisir sur la calotte de la tourelle. Une heure ou deux plus tard, le Zaagi arriva annonçant que tout allait bien et demandant que Buxton ne fît pas abattre sur place les animaux qui, en cours d'étape, se refusaient définitivement à avancer, car chaque carcasse devenait pour ses hommes matière à des festins qui retardaient la marche.

Abdulla ne comprenait pas pourquoi les Britanniques persistaient à tuer les bêtes qu'ils abandonnaient. Je lui fis remarquer que nous autres, nous nous achevons les uns les autres lorsque nous sommes trop grièvement blessés pendant la bataille. Ce à quoi il répondit que si nous en agissons ainsi, c'est pour nous épargner des tortures auxquelles nous ne pourrions sans doute résister avec tout le stoïcisme voulu. D'après lui, il n'existe pas d'individu qui ne préfère à un décès brusque une mort lente d'inanition en plein désert. A son avis, la mort la plus lente est aussi la plus miséricordieuse, car l'homme qui n'a aucun espoir oubliera l'amertume de la bataille qui se perd et, délivré des liens terrestres, ne songera plus qu'à s'abandonner à la miséricorde divine. En Angleterre, nous prétendons au contraire qu'il est beaucoup plus humain de tuer vite tout être vivant, l'homme excepté. Et cela, Abdulla ne pouvait l'admettre.

Le lendemain se passa comme la veille dans une marche monotone de 40 milles. Il ne nous restait plus qu'un jour de route avant d'arriver au pont. Je ramenai près de moi la moitié de mes hommes détachés au convoi et les lançai en avant pour couronner chaque sommet de la montagne des deux côtés de la piste que nous suivions. L'opération, quoique bien exécutée, n'eut aucune suite car, au milieu de la matinée, alors qu'ayant Muaggar

bien en vue nous avancions pleins d'espoir, un aéroplane turc venant du Sud vola au-dessus de notre colonne et descendit à Amman avant que nous eussions atteint notre objectif.

Nous arrivâmes péniblement à Muaggar vers midi et nous nous cachâmes dans les ruines du temple romain. Nos guetteurs se mirent en faction sur les crêtes, surveillant les plaines moissonnées que traversait le chemin de fer du Hedjaz. Sur les pentes de ces collines, les pierres grises vues à travers nos jumelles, semblaient s'aligner comme des bandes de moutons au pâturage.

Nous expédiâmes nos paysans aux nouvelles dans les villages situés au-dessous de nous avec ordre d'avertir les gens de rester chez eux. Ils revinrent nous dire que la chance était contre nous. Autour du blé que l'on vannait sur les aires, se trouvaient des soldats turcs accompagnant les collecteurs d'impôts, lesquels contrôlaient les quantités de grain sous la protection d'une section d'infanterie montée. Trois groupes de ce genre – 40 hommes – allaient passer la nuit dans les trois villages les plus rapprochés du grand pont. Or nous devions circuler à travers ces agglomérations ceintes de murailles.

Nous tînmes conseil en hâte. Que l'aéroplane nous eût ou non dépistés, le pire qui pouvait arriver serait un renforcement de la garde du pont ; mais cela ne m'inquiétait guère. Les Turcs nous prendraient pour l'avant-garde d'un troisième raid sur Amman et il était plus vraisemblable qu'ils procèderaient à une concentration de leurs effectifs plutôt que de disperser leurs ressources dans des détachements. Or les hommes de Buxton étaient d'admirables soldats, les plans établis par leurs chef ne prêtaient à aucune critique : le succès me paraissait donc certain.

Mais, de quel prix allions-nous payer la destruction de ce pont ou, en d'autres termes, combien d'existences britanniques coûteraient l'opération ? Telle était la question qui se posait en présence des ordres formels de Bartholomew, celui-ci ne voulant aucune perte d'hommes. La présence de

ces Turcs montés à mulets faisait prévoir que notre retraite ne s'effectuerait pas sans encombre. Notre C. I. C. devait mettre pied à terre – les bêtes étaient bruyantes – et avancer ensuite pendant près d'un mille jusqu'au pont de Kissir. Le bruit provoqué par cette offensive, sans parler de la détonation formidable de trois tonnes de coton-poudre, réveillerait tout le district. Les patrouilles turques installées dans les villages pourraient tomber sur notre parc à chameaux – grave désastre pour nous – ou tout au moins gêner notre marche dans le terrain accidenté à travers lequel s'opérerait la retraite.

Après l'explosion, les cavaliers de Buxton ne seraient pas à même de s'éparpiller comme une bande d'oiseaux pour retrouver le chemin de Muaggar ; qu'il y eût un combat de nuit et quelques-uns se trouveraient certainement isolés et s'égareraient, il nous faudrait les attendre et en perdre peut-être encore d'autres. Bref, l'opération pouvait nous coûter une cinquantaine d'hommes ; or, à mon avis, le pont n'en valait pas cinq. Sa destruction avait simplement pour but d'effrayer les Turcs et de déranger leurs transports afin qu'ils nous laissent tranquilles jusqu'au 30 août, date à laquelle notre longue colonne partirait pour Azrak. Nous étions aujourd'hui au 20 août. Le danger qui semblait imminent au mois de juillet n'existait presque plus maintenant.

Buxton fut de mon avis. Nous décidâmes d'abandonner l'entreprise et de retourner en arrière. A ce moment, d'autres détachements ennemis partis d'Amman, venaient s'installer sur les collines abruptes de Muaggar.

En apprenant ce changement de plan, les hommes, désappointés, grognèrent. Ils avaient mis leur fierté dans ce grand raid et brûlaient de dire à l'Egypte que leur programme était exécuté à la lettre.

Pour tirer quelque profit de notre déplacement, j'envoyai Saleh et les autres chefs étourdir les gens du pays de toutes sortes d'histoires à notre sujet. Ils devaient leur raconter que notre troupe était nombreuse, que nous venions comme simple avant-garde de l'armée de Fayçal pour enlever Amman d'assaut pendant la nouvelle lune. Et telle était bien la nouvelle que

les Turcs tremblaient d'apprendre, l'opération qu'ils imaginaient, le coup qu'ils redoutaient. L'ennemi poussa avec circonspection sa cavalerie dans Muaggar où celle-ci trouva confirmation des récits extravagants des villageois, car le sommet de la montagne était jonché de boîtes vides de conserves, tandis que les pentes portaient, en profonds sillons, les traces du passage d'énormes automobiles. Et ces traces étaient nombreuses ! Pareilles constatations calmèrent l'ardeur des Turcs et les tinrent en échec pendant une semaine, sans qu'il y eût, de notre côté, effusion de sang. La destruction du pont nous aurait fait gagner une quinzaine de jours.

Dès que l'obscurité fut suffisamment opaque, la colonne se mit en route pour Azrak situé à 50 milles : ce raid, prétendions-nous, était une simple tournée de reconnaissance. Nous évoquâmes le passé à propos des ruines romaines de la région et des vestiges des pavillons de chasse des Ghassanides. Le C. I. C., qui s'était exercé à marcher de nuit, allait à aussi bonne allure dans l'obscurité que pendant le jour ; les unités ne s'égaraient pas et ne perdaient jamais le contact du reste de la troupe. Partis par un beau clair de lune, nous marchâmes jusqu'à ce que son éclat eût pâli dans l'aube. Vers minuit nous passions devant les restes du palais solitaire de Kharaneh, trop insouciants pour nous arrêter et en admirer l'aspect étrange. La lune fut en partie cause de ce dédain. Sa blancheur réagissait sur nous et rendait nos esprits aussi glacés et aussi incolores qu'elle même, de sorte que nous cheminions silencieux, rien que silencieux.

L'après-midi, nous arrivâmes à Kusair el Amra, petit pavillon de chasse de Harith, le roi pasteur, l'un des patrons des poètes. Admirablement situé, il se dressait solitaire avec, en arrière-plan, des bosquets d'arbres dont le feuillage bruissait doucement. Buxton établit son quartier général dans la pénombre fraîche du hall et nous nous étendîmes sur l'aire, contemplant, perplexes, les fresques des murs en fort mauvais état. Quant aux hommes, quelques-uns d'entre eux s'installèrent dans d'autres pièces ; la plupart s'allongèrent sous les arbres, près des chameaux et y demeurèrent assoupis jusqu'au soir, même plus tard. Les aéroplanes turcs ne nous avaient pas

dépistés ; impossible du reste de nous découvrir à l'endroit où nous étions. Demain, il y avait Azrak : l'eau fraîche allait remplacer le breuvage des puits de Bair qui prenait, à séjourner dans nos outres, un goût trop fort pour que nous aimions à la boire.

Le jour suivant nous marchâmes lentement jusqu'à Azrak. Arrivés sur la dernière montagne aux pentes criblées de cailloux de lave, nous aperçûmes devant nous l'admirable amphithéâtre où se dressent les tombes du beau cimetière de Mejaber. Après un court arrêt, je pris le trot avec mes hommes ; j'allai m'assurer que la ville ne cachait aucun piège, je voulais aussi jouir d'un moment de parfaite solitude avant l'arrivée de la colonne.

Nous passâmes deux jours à Azrak, la proximité des étangs en atténuait agréablement la chaleur. Je me rendis avec Buxton au vieux fort, désireux que j'étais d'examiner les autels de Dioclétien et de Maximin et d'y ajouter un graffite en l'honneur de George V ; mais notre excursion fut empoisonnée par des myriades de mouches grises et, plus tard, un accident mortel vint attrister notre séjour. Un Arabe qui pêchait à coups de fusil les poissons dans l'étang du fort, fit tomber son arme : le coup partit et tua instantanément le lieutenant Rowan, du Régiment écossais de cavalerie. Nous enterrâmes le malheureux officier dans le petit cimetière de Mejaber dont la sereine tranquillité me faisait envie depuis longtemps.

Le troisième jour, nous passâmes devant Ammari en cheminant dans la vallée de Jesha pour approcher des Thlaithukhwat, région dont je connaissais jusqu'aux plus imperceptibles particularités. Près de Hadi, nous nous sentions chez nous. Nous fîmes une marche de nuit pendant que nos hommes hurlaient à tue-tête : « Sommes-nous bien nourris ? Non ! Voyons-nous du nouveau ? Oui ! » Et ces cris retentissaient derrière-moi le long des pentes. Lorsque nos soldats furent fatigués de clamer ainsi la vérité, je pus entendre le cliquetis sur leurs selles de bois – et ce bruit se répéta dix ou quinze fois de suite – des effets d'équipements qu'ils soulevaient d'une saccade chaque fois qu'ils modifiaient ou refaisaient leur chargement :

combien plus simple la méthode des Arabes entassant toutes leurs affaires dans une vaste sacoche qu'ils lancent d'un seul geste sur leur monture !

J'étais si bien entouré par cette masse sombre de cavaliers que, moi aussi, je perdis mon chemin entre le Hadi et Bair. Jusqu'à l'aube, je dirigeai la marche d'après les étoiles : le prochain repas des hommes devait leur être servi à Bair, car depuis la veille nous avions épuisé tous les vivres du convoi. Le jour se leva sur nous dans une vallée boisée qui devait être certainement l'ouadi Bair, mais impossible de me rendre compte si nous nous trouvions en amont ou en aval des puits. Je confessai mon incertitude à Buxton et à Marshall, et nous dûmes continuer notre chevauchée incertaine jusqu'au moment où la chance nous fit rencontrer Sagr ibn Shaalan, l'un de nos alliés aux jours lointains de Wejh : il nous remit dans la bonne voie. Une heure plus tard, le C. I. C. touchait ses rations et retrouvait ses vieilles tentes dressées auprès des puits. Il eut même la joie de constater que le prévoyant docteur égyptien Salama, escomptant notre arrivée ce même jour, avait fait remplir les citernes : ce volume d'eau suffit pour abreuver la moitié de nos bêtes.

Je me décidai à partir pour Aba el Lissan avec les autos blindées, puisque Buxton se trouvait désormais en pays ami et pouvait se passer de mon aide. Joyce, Dawnay et Young m'annoncèrent que tout allait bien. En réalité, les préparatifs étaient achevés dans leurs moindres détails ; Joyce partit pour le Caire où il voulait voir un dentiste et Dawnay se rendit au quartier général annoncer à Allenby que nous étions en excellente forme et que nous exécutions ses ordres.

29

Querelles de famille

Le bateau qui emportait Joyce avait apporté le courrier de la Mecque. Fayçal, en déployant son Kibla – la Gazette du roi Hussein – y aperçut tout de suite, en bonne place, une proclamation royale. Celle-ci déclarait que des imbéciles donnaient à Jaafar le titre d'officier général, commandant l'armée arabe du Nord, alors qu'il n'existait aucune fonction de ce genre, qu'en réalité l'armée arabe ne comptait pas de grade plus élevé que celui de capitaine et que le cheik Jaafar, dans cet emploi, accomplissait comme tout autre, son devoir.

Le roi Hussein, en apprenant qu'Allenby avait décoré Jaafar, s'était hâté, sans en aviser Fayçal, de lancer cette déclaration. Il comptait par son geste, blesser les Arabes des villes du Nord ainsi que les officiers originaires de Syrie et de Mésopotamie qu'il tenait en profond mépris pour le relâchement de leurs croyances religieuses, en même temps qu'il redoutait leur influence à cause de leur belle conduite pendant la guerre. Il savait qu'ils se battaient, non pour lui garantir le pouvoir, mais simplement à l'effet d'assurer à leurs concitoyens la liberté de se gouverner eux-mêmes : or, le vieillard était de plus en plus dominé par l'amour du pouvoir.

Jaafar offrit sa démission à Fayçal ; avec lui et dans un but analogue, vinrent nos officiers de divisions et leurs états-majors ainsi que les commandants de régiment et de bataillon. Je les priai de dédaigner l'humeur chagrine d'un vieillard de 70 ans, qui vivait à la Mecque, loin du monde, et dont ils avaient fait eux-mêmes la grandeur. Quant à Fayçal il refusa d'accepter ces démissions faisant observer que c'était lui qui délivrait maintenant les brevets – puisque son père était mécontent de leur service – et que, par conséquent, le discrédit qui pouvait résulter de cette proclamation n'atteignait que lui seul.

C’est dans ce sens qu’il télégraphia à la Mecque. Hussein riposta en le qualifiant de traître et de sujet hors la loi. Le chérif répondit en renonçant à son commandement du front d’Akaba. Hussein nomma Zeid à sa place, mais celui-ci s’empressa de refuser. Les messages chiffrés dictés par Hussein dans ses accès de rage devenaient indéchiffrables, aussi la vie militaire subit-elle un temps d’arrêt à Aba el Lissan. Avant le départ du bateau, Dawnay me téléphona d’Akaba et me demanda, sur un ton désabusé, si tout espoir était décidément perdu. Je lui répondis qu’il fallait s’en rapporter à la chance ; peut-être, ajoutais-je, nous en tirerions-nous.

Trois alternatives se présentaient. La première était d’exercer une pression sur le roi Hussein aux fins de lui faire retirer sa proclamation. La seconde, de poursuivre nos affaires en ne tenant aucun compte de ces incidents, et la troisième consistait à proclamer formellement l’indépendance de Fayçal. Chaque solution avait ses partisans, parmi les Anglais comme chez les Arabes. Nous télégraphiâmes à Allenby pour lui demander d’arranger les choses. Hussein, obstiné et rusé, chicanerait et louvoyerait sans doute pendant des semaines avant de revenir sur ses décisions et consentir à faire des excuses. En temps normal nous aurions pu attendre ces délais, mais aujourd’hui notre situation était délicate : il fallait engager, dans l’espace de trois jours au plus, l’opération contre Deraa ou y renoncer définitivement. A tout prix, nous devions trouver un moyen de poursuivre la guerre pendant que l’Egypte chercherait une solution aux difficultés arabes.

Je commençai par envoyer un courrier à Nouri Shaalan l’avisant que je ne pourrais le rencontrer à Kaf lors de la réunion de ses tribus, mais que je serais à Azrak, tout à sa disposition, dès le premier jour de la nouvelle lune : atermoiements lamentables, car Nouri pouvait être pris de soupçons à me voir bousculer ainsi mes plans et ne pas se rendre au rendez-vous. Or, sans les Roualla, nous en serions réduits, le 16 septembre, à nous présenter devant Deraa avec des effectifs moindres et une puissance de rendement diminuée de moitié. Toutefois, déplaire à Nouri était un plus petit mal qu’il

fallait risquer attendu que, sans Fayçal et ses réguliers, sans les canons de Pisani, l'expédition ne saurait être tentée : je devais donc, pour le moment, attendre à Aba el Lissan et tâcher de ramener le calme dans les esprits.

Ma seconde besogne consistait à mettre en route le convoi qui allait emporter à Azrak bagages, vivres, pétrole, munitions, etc. Young prépara l'opération avec sa dextérité habituelle, sachant comme toujours s'adapter aux circonstances les plus imprévues. Bien que sa raideur naturelle fût le premier obstacle contre lequel il avait à lutter dans sa tâche, il ne laissait à personne le soin d'accomplir celle-ci. Jamais je n'oublierai la figure radieuse de Nouri Saïd au sortir d'une conférence anglo-arabe, disant joyeusement à un groupe d'officiers arabes : « Qu'importe, camarades ! Il parle aux Anglais comme il nous parle, à nous ! » Pour le moment, il surveillait le départ de chaque échelon – départ effectué, il est vrai, avec un jour de retard sur le graphique prévu – sous le commandement des officiers désignés d'avance, conformément au programme. Nous avions pour principe de donner des ordres aux Arabes exclusivement par l'intermédiaire de leurs propres chefs ; ils ne pouvaient ainsi arguer de quelque précédent, soit pour obéir, soit pour désobéir ; et ils partirent doux comme des agneaux.

Après cela nous devions mettre en marche sur Azrak, et au jour voulu, nos combattants. Il fallait avant tout rétablir leur foi dans la croyance des officiers au succès final. On en appela au tact de Stirling. Nouri Saïd était ambitieux, comme tout soldat l'eût été dans sa situation ; il tenait à profiter de l'occasion qui se présentait, aussi consentit-il sans hésiter à se rendre à Azrak en attendant les excuses de Hussein. Si celles-ci ne semblaient pas satisfaisantes, il pouvait s'en retourner et dénoncer son serment de fidélité ; si par contre, il les estimait suffisantes – et je l'assurai qu'il en serait ainsi – le vieillard de la Mecque aurait certainement honte d'avoir interrompu par son obstination les opérations de l'armée du Nord et de cueillir finalement le fruit de succès dont il s'était montré si peu digne.

Pour le commun des soldats, il fallait des arguments plus simplistes. Nous leur fîmes comprendre que des questions aussi grosses que celles de la solde et des vivres dépendaient entièrement du maintien d'une forte organisation. Ils cédèrent à nos raisons et l'infanterie montée, les mitrailleurs, les sapeurs égyptiens, les Ghurkas, les canonniers de Pisani s'éloignèrent par colonnes isolées suivant les itinéraires prévus et conformément au graphique de marche établi par Stirling et Young, avec deux jours seulement de retard.

Enfin notre dernier objectif visait à rétablir la suprématie de Fayçal. Ce serait en vain que l'on tenterait en dehors de lui quelque chose de sérieux entre Deraa et Damas. Nous pouvions à la rigueur déclencher contre Deraa l'attaque que nous demandait Allenby, mais la prise de Damas – et tel était le but auquel je visais avec mes Arabes, la raison pour laquelle je demeurais avec eux et avais déjà pris tant de peine, dépensant sans compter mon intelligence et mes forces – la capture de Damas, dis-je, dépendait de la présence de Fayçal au milieu des troupes, sans qu'il fût distrait par des devoirs militaires, tout en étant prêt à exploiter la valeur politique des succès que ses soldats remportaient pour lui. Finalement, il offrit de venir se mettre sous mes ordres. Quant aux excuses qui devaient venir de la Mecque, Allenby et Wilson s'employaient de leur mieux à les obtenir. S'ils échouaient, il ne me resterait plus qu'à assurer Fayçal de l'appui effectif du Gouvernement britannique et à le faire entrer à Damas au titre de Prince Souverain. La chose était faisable, toutefois je voulais éviter d'en arriver là à moins d'y être acculé. Jusqu'à ce jour les Arabes, dans leur Révolte, avaient écrit une histoire sans tache et je souhaitais que notre aventure ne se terminât pas lamentablement par des discordes intestines, voire même par une scission, avant la victoire commune et la paix qui en serait le couronnement.

Le roi Hussein continuait à protester avec d'interminables circonlocutions et ne montrait aucune compréhension des effets néfastes de son immixtion dans les affaires de l'armée du Nord. Pour l'éclairer, nous lui

envoyâmes des exposés dont la netteté nous valut des réponses pleines d'injures, quoique trahissant un certain embarras. Les télégrammes arrivaient par l'Egypte, puis par T. S. F. à nos télégraphistes d'Akaba ; une auto me les portait aussitôt et je les remettais à Fayçal. Le code arabe était facilement déchiffrable, je fis tronquer certains passages indésirables en les remplaçant par quelques phrases absurdes, avant de les passer en langage clair au chérif. Grâce à ce simple expédient, j'évitai des complications de nature à aigrir l'humeur de son entourage.

Ce petit jeu se poursuivit ainsi pendant plusieurs jours ; la Mecque ne renouvelait jamais un message signalé mauvais, mais télégraphiait une nouvelle version amendée et dépouillée de sa rudesse première. Finalement, arriva une longue dépêche dont la première moitié contenait des excuses assez amphigouriques et retirait la proclamation malsonnante ; la seconde répétait l'offense sous une autre forme. Je supprimai celle-ci et n'apportai dans la tente où se tenait Fayçal entouré des officiers de son état-major, que le commencement marqué « très urgent ».

Le secrétaire déchiffra la dépêche, puis tendit au chérif le texte en clair. Mes allusions avaient provoqué de l'espoir et tous les yeux demeuraient fixés sur Fayçal pendant qu'il lisait. Il me regarda d'un air étonné, car les expressions amènes ne concordaient guère avec l'obstination acariâtre de son père. Enfin il se reprit, relut à haute voix la missive et d'un air pénétré ajouta : « Ce télégramme vient de nous sauver, à tous, l'honneur ! ».

De joyeuses exclamations éclatèrent dans l'assistance pendant que, se penchant à mon oreille, le chérif me chuchotait : « Je veux dire l'honneur de presque tous ! » Cela fut dit si finement que je ris et répliquai avec un semblant de modestie : « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. – J'ai offert, répondit Fayçal, de servir sous vos ordres pendant cette dernière campagne. N'était-ce pas suffisant ? – Non, car cet effacement ne cadre pas avec votre honneur ! » Il murmura : « Vous mettez toujours ma dignité

avant la vôtre ! » Et se relevant vivement, il dit : « Maintenant, Messieurs, louons Dieu et travaillons ! »

En moins de trois heures, nous eûmes fixé les horaires et arrêté, pour les troupes qui viendraient de Aba el Lissan nous remplacer ici, tous les détails de la tâche qui leur incombait et leurs sphères d'action. Je pris ensuite congé. Joyce revenait d'Egypte, Fayçal nous promit de se rendre à Azrak avec lui et Marshall et de m'y rejoindre le 12 au plus tard. Tout le camp était à la joie lorsque je montai dans un camion Rolls, en route pour le Nord. Bien que nous fussions déjà au 4 septembre, j'espérais encore rallier assez tôt les Roualla sous le commandement de Nouri Shaalan pour qu'ils pussent prendre part à notre attaque contre Deraa.

30

Aux avant-gardes

J'éprouvai une joie profonde à quitter cette atmosphère de brouillards et, à mesure que nous avançions, l'intimité se resserrait entre Winterton, Nasir et moi. Lord Winterton, notre dernière recrue, officier rempli d'expérience, appartenait au C. I. C. de Buxton. Le chérif Nasir qui, depuis les premiers jours de Médine, s'était toujours trouvé à l'extrême pointe d'avant-garde de l'armée arabe, avait été une fois de plus choisi par nous pour diriger nos prochaines opérations. Il méritait vraiment l'honneur d'entrer le premier à Damas après les nombreux lauriers cueillis à Médine, à Wejh, Akaba et Tafileh !

Tout le long du parcours, d'incessants défilés d'hommes s'offraient à notre vue. De menues colonnes, montées sur chameaux et comprenant des réguliers, des nomades, des bagages, s'acheminaient lentement vers le Nord au travers de l'interminable plaine de Jefer. Après avoir dépassé tous ces convois en pleine activité, – de bon augure pour obtenir une concentration ponctuelle à Azrak – nous fendîmes l'espace : Green, mon excellent conducteur, fit un jour jusqu'à 67 milles à l'heure avec bruyant accompagnement de trompe. Nasir enfoui dans le fond de la voiture, à moitié étouffé, agitait vaguement sa main qu'entrevoyaient comme un éclair, les amis que nous dépassions.

A Bair, les Beni Sakhr alarmés nous apprirent que, la veille, des Turcs partis de Hesa s'étaient élancés soudain dans l'Ouest de Tafileh. Je ne pus m'empêcher de rire en entendant cette nouvelle : Mifled me crut fou, ou du moins en proie à une manifestation de gaîté bien intempestive. Quatre jours plus tôt, cette offensive de l'ennemi eût évidemment troublé notre avancée sur Azrak, mais maintenant que notre mouvement était commencé, peu nous importait que les Turcs occupassent Aba el Lissan, Guweira et même

Akaba ! Notre feinte près d'Amman, les rumeurs si habilement grossies et propagées d'une poussée arabe formidable de ce côté avaient complètement dupé les Turcs et ceux-ci, dans leur innocence, devaient être partis à la rencontre de ces nomades fantômes. Chaque soldat qu'ils enverraient au Sud représentait un homme, ou plutôt dix hommes perdus pour eux.

A Azrak nous trouvâmes quelques serviteurs de Nouri Shaalan et l'auto Crossley avec un officier aviateur, un pilote, quelques pièces de rechange et un hangar en toile pour deux appareils. Nous passâmes notre première nuit sur cet aérodrome, et mal nous en prit. Des mouches de chameaux, aux crocs puissants, mordant comme des frelons, s'attaquèrent vigoureusement aux parties découvertes de nos individus ; leur assaut se prolongea jusqu'à la nuit. La fraîcheur du soir atténua la violence de nos démangeaisons, mais le vent, changeant de direction, nous accabla pendant trois heures sous les chaudes rafales d'une poussière salée qui nous aveuglait. Finalement, nous nous couchâmes en ramenant les couvertures sur nos têtes ; cependant le sommeil ne venait pas. Toutes les demi-heures, il fallait nous débarrasser du sable dont la quantité accumulée menaçait de nous ensevelir. A minuit le vent cessa. Nous sortîmes de nos nids dans un état pénible de transpiration et chacun, cette fois, se préparait à dormir tranquillement, lorsqu'un nuage de moustiques s'abattit sur nous : jusqu'à l'aube, il nous fallut poursuivre la lutte contre ces énervants voisins.

Dès la pointe du jour nous vidâmes les lieux pour aller nous réfugier sur le sommet de la montagne de Mejaber, laquelle est à 1 mille à l'ouest de l'eau et domine d'une centaine de pieds les marécages exposés dans le bas à tous les vents. Après un court repos, tout le monde courut se baigner dans l'eau argentée. Nous nous déshabillâmes près des étangs dont les fonds d'une blancheur laiteuse reflétaient le ciel en resplendissant d'un éclat lunaire. « Délicieux ! m'écriai-je en m'élançant dans l'eau – Pourquoi donc nagez-vous la tête toujours immergée ? » demanda Winterton. Au même instant une mouche de chameau le mordit cruellement par derrière : il comprit et s'empressa de plonger. Nous nageâmes ainsi, conservant

obstinément nos têtes mouillées dans l'espoir de dégoûter ces avides essaims de s'en prendre à nos crânes, mais la faim rendait les parasites suffisamment courageux pour braver le contact de l'eau. Au bout de quelques minutes, il fallut abandonner la partie : renonçant à prolonger notre bain – le sang coulait à la suite de ces morsures profondes – nous nous rhabillâmes en toute hâte.

Nasir, debout, nous regardait en riant. Un peu plus tard, nous allâmes chercher un refuge dans le fort pour faire la sieste du milieu du jour. La vieille tour d'angle d'Ali ibn el Hussein, seul coin du désert pourvu d'un toit, offrait un abri frais et tranquille. Au dehors, les palmes frémissaient sous le vent. Palmiers abandonnés, grandis trop au Nord pour que leurs fruits rouges fussent comestibles, mais les fûts étaient garnis de branches basses qui projetaient une ombre agréable. Nasir, installé sur un tapis et ainsi protégé du soleil, s'abandonnait au calme reposant de ce site enchanteur. La cigarette qu'il avait jetée achevait de se consumer sur le sol et ses dernières fumées s'élevaient doucement en spires ondulantes dans l'atmosphère chaude, puis s'évanouissaient lentement à travers les trouées du feuillage inondées de lumière. « Je suis heureux », dit-il. Nous étions tous heureux.

Vers la fin de la journée arriva une auto blindée destinée à compléter nos moyens de défense, quoique le risque d'être troublé par l'ennemi fût bien minime. Trois tribus campées entre le chemin de fer et notre colonne nous servaient d'éclaireurs et de couverture. Dans Deraa, il ne restait que 40 cavaliers et plus un seul à Amman : donc jusqu'à ce moment, les Turcs ne pouvaient être renseignés sur nos mouvements. Le 9, au matin, nous eûmes la visite d'un aéroplane turc. L'aviateur décrivit au-dessus de nos têtes un vague cercle et s'en alla, probablement sans nous avoir vus. Notre camp, installé sur la hauteur, bien à l'air, nous fournissait un poste admirable pour surveiller les routes de Deraa et d'Amman. Les douze Anglais que nous étions, passions la journée, avec Nasir et son esclave, à paresser, rôder çà et là, prendre des bains à la tombée du jour, enfin à explorer les curiosités du

lieu et à réfléchir. Puis, la nuit, nous dormions – ou du moins, moi, je dormais – mettant délicieusement à profit les précieux intervalles qui nous séparaient des amis de Aba el Lissan et de l'ennemi du mois prochain.

Il me semble que la valeur inestimable de ces moments reposait partiellement en moi-même, car, pendant cette marche sur Damas, mon équilibre mental n'était plus le même. Je pouvais sentir toute la force de l'agitation arabe derrière moi. Nous étions arrivés au point culminant d'une période, longue de plusieurs années, de prédications et de prosélytisme : le pays, enfin uni dans une même aspiration, se portait avec ardeur vers l'occupation de sa capitale historique. Confiant en cette arme forgée par moi-même, sûr qu'elle suffisait à réaliser mon but suprême, j'en arrivais à oublier jusqu'à tous ces compagnons anglais qui, étrangers à mon idéal, demeuraient perdus dans l'ombre de la guerre ordinaire : je n'essayais pas de leur faire partager mes certitudes.

Longtemps après, je sus que Winterton se levait chaque matin dès l'aube, fouillant attentivement l'horizon : il redoutait que mon insouciance ne nous valût quelque jour une belle surprise. A Umtaiye et à Cheik Saad, les Britanniques nous considérèrent pendant quelques jours comme une cause désespérée. En réalité je savais – et je crois l'avoir déjà dit – que nous étions aussi en sûreté que quiconque peut l'être en pleine guerre. Ils étaient trop fiers pour m'avoir jamais laissé entrevoir leurs doutes au sujet de mes plans.

Ces plans consistaient en une feinte contre Amman et la destruction des voies ferrées qui aboutissaient à Deraa : nous ne prévoyions pas plus loin car j'avais pour règle, tout en passant en revue les diverses éventualités possibles, d'envisager les plus immédiates et de laisser toujours en suspens les plus lointaines.

En nous installant à Azrak, la première phase de notre plan, la feinte, se trouvait réalisée. Nous avions envoyé par milliers des « cavaliers de Saint-George » – nos beaux souverains en or – chez les Beni Sakhr, afin d'acheter

toute leur orge disponible en les priant de n'en souffler mot ; dans une quinzaine de jours nous allions avoir besoin de beaucoup de grain pour nos bêtes et celles de nos Alliés britanniques. Dhiab, de Tafileh, – ce gamin raté, aux gestes agités – colporta immédiatement la nouvelle dans tout Kérak.

Entre-temps Fayçal appela aux armes les Zebn qui durent se rendre à Bair. Hornby, désormais vêtu à l'arabe – un peu prématurément, à mon avis – déployait une grande activité dans la préparation de la prochaine attaque contre Madeba. Il comptait se mettre en mouvement le 19, dès qu'il saurait qu'Allenby avait commencé ses opérations, décidé d'autre part à se cramponner dans Jéricho de telle sorte qu'en cas d'échec à Deraa, notre troupe pût le rejoindre et renforcer ses effectifs ; son offensive ne serait plus alors une feinte, mais bien la seconde corde de notre arc. Toutefois l'avance des Turcs sur Tafileh dérangea ces beaux plans et Hornby dut défendre Shobek contre les entreprises de l'ennemi.

Le second numéro de notre programme, l'affaire Deraa, réclamait une préparation très attentive. En guise de prologue, nous décidâmes de couper la voie ferrée près d'Amman afin d'empêcher cette place de secourir Deraa, tout en entretenant les Turcs dans l'illusion que notre démonstration contre Amman n'était pas une feinte. Il me semblait que ces préliminaires – les destructions étant confiées aux Egyptiens – pourraient être exécutés par les Ghurkas : l'absence momentanée de ce groupe n'empêcherait pas le gros de notre armée de poursuivre ses objectifs.

Le plus important parmi ceux-ci visait à couper le chemin de fer dans le Hauran et à le maintenir ainsi hors de service pendant au moins une semaine. Cette opération paraissait réalisable de trois façons. D'abord marcher vers le nord de Deraa et couper la voie, comme nous l'avions fait en plein hiver lors de ma randonnée avec Tallal ; après quoi on reviendrait à l'est de la ligne du côté du Yarmuk. Le second moyen consistait à se porter au sud de Deraa jusqu'au Yarmuk, renouvelant ainsi notre expédition du

mois de novembre 1917 avec Ali ibn el Hussein. En troisième lieu, foncer directement sur Deraa.

L'on ne pouvait se risquer à ce dernier moyen qu'avec le concours de l'aviation qui s'engagerait à lancer, pendant la journée, suffisamment de bombes sur la gare de cette ville pour obtenir des résultats équivalents à ceux d'un bombardement par l'artillerie. Dans ces conditions seulement, pourrions-nous tenter un assaut heureux contre la gare avec nos seuls et modestes effectifs. Salmond espérait pouvoir y réussir, mais cela dépendait du nombre de gros avions qui lui arriveraient en temps utile. Dawnay se rendrait ici par la voie de l'air le 11 septembre et nous apporterait le dernier mot de Salmond. Jusqu'à cette date, nous accorderions une égale probabilité à nos trois solutions.

Parmi les différents renforts que nous attendions, les méharistes de ma garde furent les premiers qui se présentèrent le 9 septembre, après s'être pavanés le long de l'ouadi Sirhan. Heureux de leur sort, plus gras encore que leurs grosses bêtes, reposés et pleins d'entrain après un mois de festins chez les Roualla, ils nous annoncèrent que Nouri, résolu à nous rejoindre, terminait ses préparatifs. Les dispositions belliqueuses de cette tribu, devenues contagieuses, avaient infusé en mes hommes une vie, une ardeur qui nous mirent tous en belle humeur.

Le 10, les deux aéroplanes arrivèrent d'Akaba avec Murphy et Junor comme pilotes. Le 11, nous reçûmes les autres autos blindés qui transportaient Joyce et Stirling. Fayçal devait venir le lendemain escorté par Marshall et, du moment que Marshall assumait la direction du mouvement, l'on pouvait être assuré que tout irait sans à-coups : il commandait avec un entrain sous lequel se dissimulaient une haute expérience et une volonté moins tapageuse que persistante. Young, Peake, Scott, Higgins et les bagages ne tardèrent pas à nous rejoindre également. Azrak se peupla ; ses lacs retentirent à nouveau de cris joyeux et, dans leur onde pure, l'on vit

s’ébattre des corps vigoureux, bruns et maigres, bruns et forts, blancs ou couleur de cuivre.

Le 11, l’aéroplane de Palestine fit son apparition. Dawnay malheureusement était indisposé et l’officier d’état-major – non encore acclimaté – qui assurait l’intérim, avait sérieusement souffert de la crudité de l’air.

Il en oublia de nous communiquer une nouvelle importante. Le 6 septembre, Allenby, sous le coup d’une subite inspiration, avait dit à Bartholomew : « Pourquoi donc nous préoccuper de Messudieh ? La cavalerie se rendra directement à Afuleh et à Nazareth. » Or cette décision bouleversait tous les plans préparés au début et une marche en avant, démesurément longue, se trouvait substituée à l’objectif fixé initialement. Nous ne savions rien de tout cela, mais en posant force questions à ce pilote – renseigné par Salmond – nous obtînmes un exposé assez clair des ressources en appareils de bombardement. Or les Britanniques manquaient précisément de ces appareils, même du minimum qu’il nous fallait pour Deraa. Aussi dûmes-nous nous contenter de demander un simple bombardement destiné à gêner les mouvements de l’ennemi pendant que nous tournerions Deraa par le Nord pour arriver sûrement à détruire la ligne de Damas.

Le lendemain Fayçal arriva suivi de ses troupes, de Nours Saïd toujours brillant, de Jemil le canonnier, des Algériens de Pisani et d’autres échantillons de ce qu’Allenby s’était plu à appeler « l’effort de trois hommes et d’un jeune garçon ». Les mouches grises allaient désormais trouver grasse pitance sur 2 000 chameaux de plus.

L’après-midi, Nouri Shaalan fit son apparition avec Trad et Khalid, Faris, Durzi et le Khaffagi. Auda abu Tayi se présenta également ainsi que Mohammed el Dheilan, Fahad et Adhub, les chefs des Zebn avec ibn Bani, le chef des Serahin et ibn Genj des Serdiyeh. Majid ibn Sultan, de la tribu des Adwan près de Salt, vint jusqu’à nous pour que nous lui disions la vérité

au sujet de notre attaque contre Amman. Plus tard, dans la soirée, on entendit des coups de feu dans le Nord et Talal el Hareidhin, mon ancien compagnon, arriva au galop suivi de 40 à 50 paysans montés. Sa figure rubiconde rayonnait de la joie de notre arrivée : il nous attendait depuis si longtemps. Des Druses et des Syriens des villes, des Isawiyeh et des Hawarneh venaient grossir encore nos troupes. L'orge même, destinée à assurer notre retour en arrière si l'aventure échouait – éventualité à laquelle nous ne nous arrêtions guère – commença à arriver en convois réguliers. Chacun se sentait fort et en bonne santé.

Seul, je faisais exception. La foule m'ôtait tout le plaisir de me trouver dans Azrak. Je courus à notre lointain Ain el Essad et j'y passai la journée étendu dans mon vieux coin de repos au milieu des tamaris : le vent se jouait dans leurs branches poussiéreuses avec ce même bruissement que font entendre nos arbres d'Angleterre. Et le vent me chantait que j'étais fatigué à en mourir de ces Arabes, méchants petits Sémites qui se dressaient à des hauteurs et atteignaient des profondeurs inaccessibles à nos pauvres âmes, bien que nos yeux pussent en entrevoir le mystère. Ils réalisaient notre conception de l'absolu par leur capacité illimitée pour le bien et pour le mal et pourtant, afin de me servir utilement de ces nomades, j'avais dû feindre pendant deux ans une véritable camaraderie avec eux !

Entre-temps, Joyce endossait les responsabilités compromises par ma défection. Sur son ordre, Peake avec le C. I. C. Egyptien, transformé en un détachement de sapeurs, Scott-Higgins avec ses Ghurkas batailleurs et deux automobiles blindées en soutien, partirent à l'effet de couper la voie ferrée du côté de Ifdein.

Scott-Higgins devait exécuter une attaque de nuit contre un certain blockhaus à l'aide de ses agiles Indiens – agiles à pied, entendons-nous, car ils montaient à méhari comme des sacs. Puis Peake exécuterait jusqu'à l'aube des destructions. Au matin, les autos couvriraient sa retraite dans l'Est, sur la plaine que le gros de l'armée allait traverser au nord d'Azrak

pour aller à Umtaiye, le grand réservoir naturel d'eaux de pluie, à 15 milles au-dessous de Deraa et notre base avancée. Nous leur donnâmes des guides Roualla et les vîmes partir pleins d'espoir vers la réalisation de ces importants préliminaires.

Juste à l'aube notre colonne se mit en marche. Les contingents d'Aba el Lissan s'élevaient à un millier d'hommes : 300 d'entr'eux étaient des cavaliers nomades de Nouri Shaalan ; ils conduisaient aussi 2 000 méharistes Roualla que nous lui demandâmes de laisser dans l'ouadi Sirhan. Il n'eût pas été raisonnable de mettre en action, avant la journée suprême, tant de Bédouins indisciplinés, au milieu des villageois du Hauran. Cette cavalerie irrégulière se composait de cheiks et de serviteurs de cheiks ainsi que d'hommes qui possédaient des biens dans la zone d'influence des Turcs.

Quelques affaires à régler avec Fayçal et Nouri me retinrent toute la journée à Azrak, mais Joyce m'avait laissé une Rolls, « Blue Mist », dans lequel je rejoignis l'armée le lendemain matin. Je trouvai les troupes en train de déjeuner au milieu des terrains accidentés et remplis d'herbages de la Giaan el Khunna. Les chameaux, satisfaits d'avoir quitté la plaine stérile d'Azrak, emplissaient à la hâte leurs vastes estomacs de verdures succulentes.

Joyce nous donna de mauvaises nouvelles : Peake, venu le rejoindre, lui avait déclaré son impossibilité d'atteindre la ligne en raison des difficultés suscitées par des campements arabes lesquels étaient établis dans le voisinage de l'endroit choisi pour ses destructions. Or, nous attachions beaucoup de prix à cette opération qui devait couper la voie ferrée d'Amman : cet échec nous créait de gros embarras. Je quittai l'auto emportant avec moi une charge de coton-poudre et montai sur mon méhari pour pousser en avant de l'armée. Mes compagnons firent un détour afin d'éviter de larges coulées de lave qui dévalaient dans le bas, vers l'ouest et le chemin de fer. Quant à nous, Ageyl et autres nomades bien montés, nous

coupâmes court par un sentier de bandits qui aboutissait, à travers les plaines découvertes, aux ruines de Um el Jemal.

J'étais absorbé par cette affaire des destructions du côté d'Amman et bien perplexe quant à l'expédient le meilleur et le plus rapide pour atteindre notre but ; l'énigme de ces ruines romaines ajoutait à mes préoccupations. De pareilles constructions pour ces villes frontières – Um el Jemal, Um el Surah, Umtaiye – illogiques dans ce qui était alors, et est encore, un champ désertique de luttes, accusaient chez leurs architectes une véritable incompréhension des conditions d'existence dans de pareilles solitudes, presque une affirmation brutale du droit de l'homme – le droit du Romain – de vivre sa vie et de ne rien changer à son mode d'existence sur toute l'étendue de la terre romaine. Des édifices au goût latin, lesquels ne pouvaient être construits qu'en frappant de taxes énormes les provinces dociles de ces confins du monde civilisé, révélaient un aveuglement obstiné devant les jeux éphémères de la politique. Un édifice, survivant ainsi aux buts de son constructeur, incarne un orgueil trop banal pour conférer quelque honneur à celui qui est responsable de sa conception.

Um el Jesmal avec son aspect agressif, cette voie ferrée toute voisine, encore fâcheusement intacte, me laissèrent indifférent au spectacle qu'offrait Murphy monté sur un avion Bristol et aux prises avec un bi-place ennemi. Le Bristol fut sérieusement endommagé, mais le Turc s'abattit en flammes. Nos soldats, ravis, assistèrent à ce combat avec le plus vif intérêt ; quant à Murphy, il jugea que son appareil avait subi des avaries trop importantes pour pouvoir être réparé avec les modestes ressources de notre atelier d'Azrak, et il partit immédiatement pour la Palestine. Nous n'avions plus à notre disposition que le B. E. 12, d'un type tellement suranné qu'il ne pouvait pas plus servir à attaquer que nous être utile pour les reconnaissances. Nous ne nous rendîmes compte de tout cela que plus tard dans la journée ; pour le moment, nous éprouvions autant de joie que nos hommes de la victoire de notre aviateur.

Umtaiye fut atteint juste avant le coucher du soleil. Les troupes étaient encore à 5 ou 6 milles en arrière, de sorte qu'aussitôt après avoir abreuvé nos bêtes, nous nous élançâmes vers la voie ferrée, sise à 4 milles plus loin, en descendant les pentes Ouest de la colline, bien décidés à exécuter sans plus tarder une démolition. L'obscurité nous permit d'arriver près des rails sans causer d'alarme et, à notre grande joie, nous vîmes qu'il était possible de faire avancer les autos blindées. Or devant nous se dressait un beau pont.

Cette reconnaissance des lieux me décida à revenir dès le matin, avec des voitures et un supplément d'explosifs, afin de détruire le pont principal long de quatre arches. Sa démolition vaudrait aux Turcs un gros travail de remise en état et nous débarrasserait d'Amman pendant la durée de notre premier raid sur Deraa. Ainsi se trouverait accompli le projet de destruction que Peake n'avait pu réaliser. Heureuse découverte ! Nous employâmes le reste de la journée à parcourir ce terrain en tous sens afin de reconnaître la meilleure route pour les autos.

Comme nous arrivions au sommet de la dernière montagne dont la ligne de faîte masquait complètement Umtaiye aux vues du chemin de fer et des patrouilles turques, un vent frais nous soufflait au visage les senteurs et la poussière chaude de 10 000 pieds d'altitude ; des hauteurs où nous nous trouvions, les ruines se présentèrent sous un aspect si différent de celui sous lequel nous les avions contemplées trois heures auparavant que nous nous arrêtâmes émerveillés, retenant notre respiration. Les dépressions de la plaine s'illuminaient joyeusement des mille petits feux du soir allumés devant les tentes et leurs flammes vives éclairaient les fumées qui montaient doucement dans la nuit apaisée. Autour de ces foyers, les hommes faisaient du pain ou du café ; d'autres conduisaient à l'abreuvoir une bande grognante de chameaux et les ramenaient ensuite dans le douar.

Au matin, pendant que l'armée déjeunait et tâchait d'assouplir aux premiers rayons du soleil des membres engourdis par la fraîcheur de l'aube, nous expliquâmes aux chefs arabes réunis en conseil que la voie ferrée se

prêtait admirablement à des raids en autos, et il fut convenu que deux de nos véhicules blindés courraient au pont et s'efforceraient de le détruire pendant que le gros de l'armée continuerait sa route vers Tell Arar, station située entre Damas et Deraa, à 4 milles au nord de cette dernière. Les troupes, devenues maîtresses de la ligne, s'y installeraient le lendemain, 17 septembre, dès la pointe du jour. A ce moment, nous aurions fait sauter le pont et nous serions déjà à Tell Arar avec nos autos.

Vers 2 heures de l'après-midi, pendant que nous courions au chemin de fer, le spectacle imposant d'une grosse bande de nos avions de bombardement volant bruyamment vers Deraa s'offrit à nos yeux : c'était leur premier raid. Jusqu'à ce jour, la place avait été soigneusement gardée de toute insulte aérienne, aussi les dommages causés par nos aviateurs à une garnison qui n'était pas accoutumée à ces attaques, ni protégée et armée contre elles, furent-ils très importants. Le moral des hommes en souffrit tout autant que l'activité du trafic sur la ligne et, avant que notre offensive venue du nord les eut obligés à compter avec nous, ils passèrent leur temps à creuser des abris à l'épreuve des bombes.

Nous étions aux aguets, postés avec deux camions et deux autos blindées, dans des terrains couverts de hautes herbes et entourés de champs de pierres raboteuses. Grimpant au sommet d'une dernière montagne nous aperçûmes notre objectif : sur une éminence au sud du pont se dressait un blockhaus en pierres.

Après avoir garé à l'abri nos camions, je chargeai sur une auto blindée 150 livres de coton-poudre et tous les accessoires de mise de feu. J'avais l'intention de me faire transporter jusqu'au pont en descendant la vallée ; puis, nous faufilant sous les arches dont les piles nous masqueraient aux vues du poste, nous pourrions poser nos explosifs en bonne place et mettre le feu avant de nous retirer. Entre-temps, l'autre voiture blindée tirerait sur le blockhaus à petite distance pour détourner l'attention des occupants.

Les deux autos partirent ensemble. Dès que nous fûmes dépistés, les sept ou huit Turcs de la garnison sortirent, étonnés, de leurs tranchées et, fusils en main, s'avançèrent de notre côté en ordre dispersé. Furent-ils pris de panique ou victimes d'un malentendu, ou bien encore se sentaient-ils poussés par un courage surhumain ? Je l'ignore. Quoiqu'il en fût, la deuxième auto ouvrit, au bout de quelques minutes, un feu intense sur ces malheureux, tandis que quatre autres soldats, sortis de je ne sais où, se montraient derrière le pont et tiraient sur nous. Nos canonniers réglèrent leur tir et lancèrent un projectile. Un homme tomba mort, un second blessé ; les autres se retirèrent rapidement et, après avoir sans doute réfléchi qu'il valait mieux renoncer à la lutte, ils reparurent en nous faisant des démonstrations pacifiques. Nous gardâmes leurs armes et les envoyâmes rejoindre les camions dont les conducteurs nous observaient avec attention du haut de leur montagne. Le blockhaus se rendit au même moment. En cinq minutes, nous étions maîtres du pont et d'un bon morceau de voie, sans la moindre perte : l'opération était des plus satisfaisantes.

Joyce accourut dans sa voiture apportant encore du coton-poudre. Le pont, agréable petit ouvrage, avait 80 pieds de long et 17 de hauteur : sur une belle plaque de marbre blanc étaient inscrits le nom et les titres du sultan Abd el Hamid. Dans les trous de drainage débouchant sur les tympans, nous introduisîmes tant bien que mal six petites charges dont l'explosion disloqua, suivant les règles de l'art, toutes les voûtes : bel exemple d'une élégante façon de détruire un pont, qui laisse, il est vrai, sa carcasse intacte, mais désagrège entièrement la maçonnerie, si bien que pour réparer il faut d'abord détruire et faire place nette.

Le travail se terminait au moment même où des patrouilles turques apparurent à petite distance, nous fournissant ainsi la meilleure excuse de détaler au plus vite. Nos quelques prisonniers nous donnèrent d'utiles renseignements ; en récompense, on les fit monter sur les camions et nous partîmes, durement cahotés par notre train rapide sur un sol inégal. Malheureusement nous ne prîmes pas assez de précautions : à la traversée

du premier ravin, j'entendis un craquement sinistre sous mon camion. Tout un côté du coffrage se détacha et vint buter contre le pneu d'une roue arrière. Un arrêt s'imposait.

La partie intérieure du ressort s'était, après rupture, relevée en pénétrant debout dans le châssis. Seuls des spécialistes pouvaient effectuer les réparations nécessaires. Désespérés, nous nous regardions bouche bée, car nous n'étions qu'à 300 mètres de la voie et nous courions le risque de devoir abandonner l'auto dans dix minutes, dès que l'ennemi approcherait. Or, une Rolls, en plein désert, c'est plus précieux que des rubis et, bien que nous eussions, depuis dix-huit mois, conduit ces voitures, non pas sur les routes unies auxquelles leurs constructeurs les destinaient, mais en rase campagne à travers les pires terrains et à grande vitesse, chargées en plus d'une tonne de marchandises et de quatre à cinq hommes, l'accident dont nous étions aujourd'hui victimes était le premier qui touchât aux œuvres vives de l'une de nos 9 autos.

Rolls qui la pilotait, notre conducteur le plus habile, mécanicien merveilleux, aux ressources inépuisables, dont l'adresse et les conseils maintenaient toujours nos voitures en état de fonctionner, se désespérait, presque à en pleurer, de notre mésaventure. Officiers et hommes, Anglais, Arabes et Turcs, nous nous tenions tous autour de lui et observions avec angoisse les diverses expressions de sa physionomie. Comprenant qu'à cette heure critique, lui, un simple soldat, était le maître des choses et des gens, il se raidissait dans l'effort intense d'une volonté obstinée. Finalement, il déclara qu'il y avait peut-être encore une chance en notre faveur. Ne pourrions-nous ramener le ressort dans sa position normale et l'y maintenir en soutenant le point de fracture entre deux bouts de planche jumelés, solidement liés ensemble ? Au-dessus l'on fixerait avec des cordes un morceau de madrier sur lequel porterait la charge de cette moitié d'essieu.

Chaque auto se trouvait pourvue de quelques voliges destinées à faciliter le roulement des pneus si les voitures venaient à s'enliser dans le sable ou dans la boue : trois épaisseurs donneraient la hauteur voulue. Mais nous n'avions pas de scie ; alors nous débitâmes les morceaux nécessaires en tirant au bon endroit quelques balles de revolver. Les Turcs entendant des coups de feu s'arrêtèrent prudemment et Joyce, alerté par ces détonations, s'empressa de revenir à notre secours. On lui passa le chargement de la voiture endommagée ; nous exécutâmes la réparation de fortune telle que nous l'avions prévue et le ressort ainsi soutenu supporta magnifiquement sa charge réduite. Nous repartîmes aussitôt. Rolls facilita la marche de l'auto en la mettant au pas devant le moindre obstacle, pierres ou fondrières, tandis que nous, les prisonniers et le reste de la bande, courions à côté, l'encourageant et déblayant au besoin la piste.

Au camp, les cordes des ligatures furent remplacées par du fil de fer télégraphique et le ressort solidement fixé au châssis. Lorsque la réparation sembla ne plus rien laisser à désirer, on remit le chargement sur le camion. Nos plaquettes en bois résistèrent si vaillamment que pendant trois semaines l'auto put assurer son service normal et, finalement, elle entra telle quelle à Damas avec nous. Grand était Rolls ! Grand aussi était Royce ! Ils valaient bien cent hommes dans le désert !

Cette réparation nous avait retardés de plusieurs heures ; nous dûmes passer la nuit à Umtaiye avec l'espoir que, repartant avant le jour, nous rejoindrions à temps Nouri Saïd le lendemain sur la ligne ferrée de Damas, au nord d'Amman, et que nous pourrions lui dire que pendant une semaine, la voie resterait coupée un peu plus au sud, par suite de la destruction d'un pont important. Les renforts arrivaient en effet à Deraa en moins de temps lorsqu'ils partaient du nord et la mise hors de service de cet ouvrage d'art assurait la sécurité de nos derrières. Du même coup nous rendions service au pauvre Zeid du côté d'Aba el Lissan, attendu que les Turcs massés à Tafileh immobiliseraient leurs troupes sur place jusqu'au rétablissement des

communications avec Damas. Notre dernière campagne débutait sous d’heureux auspices.

31

Nous coupons les grandes lignes ferrées

Au moment prévu, dès le lever du jour, nous arrivions sur la piste suivie par les autos de Stirling que nous étions pressés de rejoindre avant la bataille. Malheureusement l'état de la route ne nous permettait guère une allure rapide. Aux prises d'abord avec une mauvaise descente, nous rencontrâmes ensuite de grands espaces de dolérites : il fallut se glisser avec peine à travers ces monceaux de roches éruptives aux arêtes dentelées. Plus loin, les autos traversèrent des pentes labourées : le sol y était difficile pour nos voitures, car avec la sécheresse de l'été cette terre rouge craquait sous les roues, ouvrant des fissures d'un mètre de profondeur et de deux à trois pouces de large. Les autos blindées de 5 tonnes, obligées de rouler en première vitesse, s'enlisaient presque dans ces crevasses.

Vers 8 heures du matin, nous rattrapâmes l'armée arabe sur une crête d'où le terrain s'abaissait en pente douce jusqu'à la voie ferrée. Les troupes se déployaient pour attaquer la petite redoute qui gardait le pont situé entre nous et Tell Arar. Du sommet de ce fortin, on avait vue sur la campagne du côté de Deraa.

Les cavaliers Roualla conduits par Trad descendirent au galop la longue pente et s'engagèrent dans le lit d'un ruisseau semé de cailloux noirs de basalte. Young bondit à leur suite dans sa Ford. Du haut de la montagne, nous nous crûmes maîtres de la voie sans avoir tiré un seul coup de feu, mais, pendant que nous suivions des yeux nos hommes, le poste turc jusqu'ici négligé, les assaillit d'un feu violent et meurtrier : nos braves, qui se tenaient dans de magnifiques attitudes sur la ligne convoitée – se demandant secrètement ce qu'ils pourraient bien entreprendre après ce beau coup – disparurent.

Nouri Saïd fit descendre l'artillerie de Pisani et envoya à l'ennemi quelques obus, et les Roualla, accompagnés d'autres soldats, emportèrent facilement la redoute, en ne perdant qu'un seul homme. Ainsi, dès 10 heures du matin, les 10 milles de voie ferrée au sud de Damas tombaient en notre pouvoir. Or, il n'existait pas d'autre chemin de fer allant en Palestine et au Hedjaz : j'avais peine à croire à notre bonne fortune, je ne pouvais m'imaginer que nos engagements envers Allenby se fussent réalisés en si peu de temps et aussi simplement.

Les Arabes dégringolèrent en masse de la montagne et vinrent s'attrouper sur le sommet rond de Tell Arar : ils contemplaient leurs plaines auxquelles les rayons obliques d'un soleil matinal donnaient çà et là quelques reliefs. A l'œil nu, nos soldats distinguaient les trois stations de Deraa, Mezerib et Ghazale.

Mais moi, je voyais plus loin : au nord de Damas, la base des Turcs, leur seul lien avec Constantinople et l'Allemagne, coupée maintenant ; au sud d'Amman, de Maan, de Médine, tout était coupé ; de même, à l'ouest, vers Liman von Sanders isolé dans Nazareth, vers Nauplouse, vers la vallée du Jourdain. Et aujourd'hui, c'était le 17 septembre, la date promise, qui précèdait de quarante-huit heures la ruée vers le nord de toutes les forces d'Allenby. En quarante-huit heures les Turcs pouvaient, il est vrai, se décider à changer leurs dispositions pour faire face à notre nouvelle menace, mais il leur serait impossible de le faire avant l'attaque d'Allenby. Bartholomew avait dit : « Prévenez-moi si le Turc occupe sa ligne d'Auja la veille de notre départ et je vous dirai si nous allons gagner la bataille. » Eh bien ; le Turc était à Auja, donc nous allions triompher ! Mais de combien ? Telle était la question.

J'aurais voulu que la ligne entière fût détruite d'un seul coup, or il y avait un temps d'arrêt. L'armée venait d'exécuter sa part. Nouri Saïd postait des mitrailleuses autour du monticule d'Arar pour empêcher les gens de Deraa de tenter une sortie, mais pourquoi interrompait-on les destructions ?

Je me précipitai chez Peake et trouvai ses Egyptiens en train de déjeuner. Cet incident me rappela le jeu de boules de Drake et je demeurai muet d'admiration.

Toutefois, on réussit en une heure à les rassembler et à les former en groupes prêts à partir au travail. Les canonniers français qui les avaient devancés avec intention, arrivaient déjà près du pont le plus rapproché de nous. Ils ne furent pas très heureux dans leur première tentative, mais la seconde donna quelques résultats.

Avant que le mirage eût commencé à brouiller les fonds, nous braquâmes de fortes jumelles vers Deraa du haut de Tell Arar, curieux de découvrir ce que les Turcs nous réservaient ce jour-là. Nos premières constatations ne furent guère rassurantes. Une grande animation régnait sur l'aérodrome ; les soldats sortaient des hangars un tas d'appareils : je pus en compter 8 ou 9 en ligne de départ. Pour le reste, tout se passait conformément à nos prévisions. Quelques troupes d'infanterie couraient occuper leurs positions de combat et l'artillerie tirait sur nous ; mais nous étions à 4 milles de distance. Des locomotives chauffaient, mais les voitures des trains n'étaient pas blindées. Derrière nous, dans la direction de Damas, le pays paraissait aussi tranquille qu'une carte. Sur notre droite, vers Mezerib, aucun mouvement ne se manifestait ; nous conservions l'initiative de l'attaque.

Nous espérions utiliser 600 charges d'explosifs disposées en chapelet et mettre ainsi hors de service 6 kilomètres de voie. J'avais imaginé avec Peake ce procédé de destruction. Au milieu de chaque section de 10 mètres, une charge de 38 onces fut disposée sous une traverse à égale distance des rails. Ces traverses étaient en acier embouti et dans le bourrage qui remplissait le vide intérieur l'on pouvait disposer une chambre à air naturelle dans laquelle les gaz du coton-poudre se détendraient en faisant éclater la traverse. Si la charge était bien placée, elle ne provoquait pas la rupture des rails, mais ceux-ci se tordaient et leurs extrémités, brisant les

éclisses, se dressaient en l'air ; les tire-fond étaient arrachés et le reste du rail se soulevait à deux ou trois pouces de hauteur. Bref, tout cet ensemble métallique se trouvait tellement gauchi en tous sens que chacun de ces éléments devenait inutilisable. Les quatre à cinq traverses voisines de celle du milieu de la section souffriraient également et sur la plate-forme se formerait une cavité plus ou moins profonde à l'emplacement de la mine. Les fusées de mise de feu étaient à temps très court : la première charge éclatait pendant qu'on mettait le feu à la troisième, de sorte que les débris projetés passaient sans nous atteindre au-dessus de nos têtes.

Six cent charges de ce genre fourniraient bien aux Turcs une bonne semaine de réparations. Quelle heureuse interprétation des « trois hommes et un garçon avec pistolets » d'Allenby ! Comme je revenais vers les troupes deux incidents se produisirent. Peake mit le feu à la première charge dont l'explosion se traduisit par une colonne de fumée noire pareille à un peuplier ; elle provoqua une détonation sourde ; Le premier avion turc prit aussitôt son vol et se mit à notre recherche. J'étais avec Nouri Saïd, admirablement dissimulés tous deux sous un affleurement rocheux, découpé en tranches naturelles, sur la face sud de la montagne. Ainsi défilés nous attendîmes tranquillement la chute d'une bombe ; mais l'appareil signalé n'était qu'un avion de reconnaissance, un Pfalz. Après avoir examiné les lieux, l'aviateur retourna à Deraa rendre compte de ce qu'il avait vu.

Son récit produisit sans doute quelque impression, car trois aéroplanes à deux places, quatre avions de reconnaissance et un vieil Albatros à la peinture jaune prirent presque aussitôt, et successivement, leur vol ; ils tournèrent en cercle au-dessus de nous, lançant parfois des bombes ou bien cherchant à nous canarder à petite hauteur avec leurs mitrailleuses. Nouri mit ses Hotchkiss en batterie dans des failles rocheuses et déclencha un tir vigoureux. Pisani profita de ses quatre pièces de montagne pour leur envoyer quelques shrapnels. Cette riposte refroidit l'ardeur des Turcs qui s'empressèrent de gagner de la hauteur en décrivant des cercles, mais ils ne visaient plus avec précision.

Nous éparpillâmes çà et là troupes et chameaux tandis que les irréguliers se dispersaient. Plus nous serions essaimés et plus nous pourrions espérer un peu de sécurité, car la plaine n'offrait aucun abri naturel et nos cœurs se serraient à voir tant d'hommes – des milliers – errer ainsi à découvert. Du sommet de la montagne où nous nous trouvions quel spectacle étrange que ces 2 milles carrés noirs d'hommes et de bêtes en perpétuel mouvement ! De temps à autre, un modeste panache de fumée signalant l'éclatement d'une bombe, s'élevait doucement dans l'air ; quelques instants après nous arrivait le bruit de l'explosion. Lorsque la poussière se formait en masses compactes, nous reconnaissions le tir des mitrailleuses des avions.

La lutte paraissait chaudement engagée. Pourtant les Egyptiens poursuivirent leur besogne aussi méthodiquement qu'ils avaient absorbé auparavant leur petit déjeuner. Quatre groupes de travailleurs préparaient des fourneaux sous les traverses pendant que Peake, aidé par un de ses officiers, mettait successivement le feu aux mines ainsi disposées. Nos charges ne provoquaient pas d'explosions bruyantes et les aviateurs turcs semblaient ne rien voir de ce qui se passait ; tout au moins ne bombardaient-ils pas plus particulièrement nos hommes ; et à mesure que se poursuivaient les destructions Peake et ses aides se trouvèrent peu à peu hors de la zone dangereuse. Les poteaux du télégraphe nous permettaient de repérer leur progression vers le nord. Dans la zone encore intacte, les perches se présentaient en position normale, le fil tendu entre ses supports, mais derrière Peake, elles prenaient des airs penchés, vacillaient et finalement tombaient à terre.

Nous tînmes conseil, Nouri Saïd, Joyce et moi afin d'étudier les voies et moyens d'arriver au Yarmuk et d'achever de couper les lignes ferrées de Palestine et du Hedjaz. Etant donnée les dispositions hostiles de la population à notre égard, il faudrait sans doute nous faire accompagner de presque tout notre personnel et pareil déplacement ne paraissait guère raisonnable alors que nous nous trouvions sous la surveillance constante des

avions turcs. D'abord, leurs bombes pourraient avoir des effets très meurtriers sur notre colonne en marche à travers la plaine et, en second lieu, le groupe Peake serait, en cours de démolitions, à la merci de Deraa si l'ennemi se sentait le courage de faire une sortie. Pour le moment, les Turcs avaient peur, mais, avec le temps, ils deviendraient peut-être braves.

Tandis que nous hésitions, la solution la plus parfaite s'offrit à nous, elle semblait véritablement tomber du ciel. Junor, pilote du B. E. 12 et l'unique aviateur présent à Azrak, avait entendu parler par Murphy – actuellement hors de combat – des appareils ennemis installés à Deraa : de sa propre initiative, il décida de se mettre au lieu et place du Bristol Fighter et d'exécuter le programme des airs, si bien que lorsque notre affaire battit son plein, il apparut en plein vol.

Nous l'observions avec une curiosité mêlée d'inquiétude, car son appareil, très démodé, le signalait comme une cible facile aux avions de reconnaissance et aux bi-places de l'ennemi ; mais, tout d'abord, son entrée dans la ronde avec ses deux canons étonna les Turcs. Ceux-ci se dispersèrent pour tâcher de se faire une idée de l'importance de cet adversaire inattendu. Junor se dirigea du côté ouest, au-dessus de la ligne, et les appareils ennemis de se mettre aussitôt à sa poursuite. Tout aviateur n'éprouve-t-il pas généralement un faible pour l'avion hostile et ne néglige-t-il pas, dans ce cas, ses objectifs terrestres malgré leur importance ?

L'on nous laissa donc parfaitement tranquilles. Nouri profita de l'accalmie pour rassembler 350 réguliers avec 2 canons de Pisani. Il les fit partir à la hâte et prendre position dans un col derrière Tell el Arar, première étape de leur marche vers Mézerib. Si les aéroplanes voulaient bien nous accorder une demi-heure de répit, ils ne s'apercevraient probablement pas que le monticule était moins peuplé, pas plus qu'ils ne repéreraient ce déplacement vers l'ouest, à travers les champs de blé, de petits groupes d'hommes éparpillés sur les pentes et dans les creux. Vue de haut cette zone cultivée rappelait un couvre-pieds ouaté avec ses lignes régulières de

piqûres : sur le sol s'élevaient de belles tiges de maïs et d'innombrables chardons dont les têtes venaient battre contre nos selles.

Nous expédiâmes les paysans à la suite des soldats. Une demi-heure plus tard, au moment où j'allais me mettre en route avec ma garde afin d'arriver à Mezerib avant la colonne, nous entendîmes un bourdonnement de moteurs et, à notre grande surprise, nous reconnûmes Junor, toujours en vie, bien que serré de près par trois avions ennemis qui le criblaient de balles. Il virait, il glissait magnifiquement, rendant de son mieux coup pour coup mais, quoique ses assaillants fussent gênés par leur nombre même, l'issue ne faisait malheureusement aucun doute.

Voulant malgré tout espérer qu'il réussirait à atterrir indemne, nous courûmes à la voie ferrée le long de laquelle se développait une bande de terrain sans trop de galets. Nous travaillâmes tous à la déblayer avec une ardeur fébrile tandis que Junor était poussé plus bas par ses adversaires. Il nous lança un message annonçant qu'il n'avait plus de pétrole. Au bout de quelques minutes nous lui fîmes signe d'atterrir. Il plongea aussitôt, mais son avion se trouva pris dans une brusque rafale de vent qui attaqua ses ailes obliquement. La bande de terrain était en tout état de cause d'une largeur insuffisante ; Junor n'en prit pas moins terre magnifiquement malgré une saute de vent qui dérangea sa manœuvre. Le train d'atterrissage se détacha et l'appareil se renversa sur le sol raboteux.

Nous nous élançâmes à la rescousse : Junor était déjà sur ses pieds, sans autre blessure qu'une coupure au menton. Il enleva son canon Lewis, les Vickers et leurs accessoires de chargement. Après avoir jeté le tout dans la Ford de Young, nous nous sauvâmes au plus vite tandis que l'un deux biplaces turcs plongeait méchamment et lançait une bombe près de notre épave.

Cinq minutes plus tard, Junor sollicitait une autre besogne. Joyce lui donna une Ford. Aussitôt notre aviateur courut hardiment le long de la ligne jusqu'auprès de Deraa et fit exploser une mine contre les rails avant même

que les Turcs ne se fussent aperçus de sa présence. L'ennemi trouvant ce zèle quelque peu intempestif, ouvrit le feu contre Junor, mais celui-ci, se sauvant au plus vite, réussit encore une fois à ne pas être touché.

Ma garde du corps, rassemblée en deux longues lignes sur le versant, attendait mon retour. Joyce restait à Tell Arar avec ses troupes formant couverture, plus une centaine d'hommes de Nouri Saïd, des Roualla, des Ghurka et les automobiles pendant que nous nous glissions à l'ouest du chemin de fer afin d'aller détruire la ligne de Palestine. Mon détachement pouvant très bien passer pour un groupe de Bédouins, je résolus de m'avancer ouvertement jusqu'à Mezerib par le chemin le plus court, car nous étions très en retard. Malheureusement nous attirâmes l'attention de l'ennemi. Un aéroplane courut au-dessus de nous et lança des bombes : une, deux, trois, – coups manqués –, tandis que la quatrième tombait en plein sur la colonne. Deux hommes s'abattirent, leurs chameaux, masses informes de chair déchiquetées se débattaient par terre, mais leurs cavaliers étaient indemnes ; ils sautèrent en selle derrière deux de leurs amis.

Nous accélérâmes l'allure, ce terrain n'ayant plus de mystères pour nous. Nous ne nous arrêtions que pour dire aux paysans rencontrés sur le chemin que la besogne était maintenant à Mezerib. Toutes les pistes traversant les champs s'emplissaient de villageois accourus en foule pour nous aider. Ils débordaient de bonne volonté, mais nos yeux s'étaient posés si longtemps sur la brune maigreur des hommes du désert que ces joyeux gars des villages, aux faces rubicondes, avec leurs cheveux bouclés, leurs membres gras et blancs, nous faisaient l'effet de filles. Ils avaient retroussé leurs robes au-dessus du genou pour travailler facilement et les plus agiles d'entre eux couraient à nos côtés à travers champs, plaisantant avec mes vétérans.

Comme nous atteignions Mezerib, Durzi ibn Dughmi vint à notre rencontre et nous apprit que les soldats de Nouri Saïd n'étaient qu'à 2 milles en arrière. Nous fîmes boire nos chameaux, nous désaltérant aussi

nous-mêmes, car la journée avait été déjà longue et chaude et n'était pas terminée. Postés derrière le vieux fort, nous examinâmes le terrain au-delà du lac : un certain mouvement se manifestait dans la gare française.

Quelques-uns de nos paysans aux jambes blanches nous apprirent que les Turcs l'occupaient en forces. Mais la tentation de s'en approcher était trop forte : Abdulla mena la charge car, pour moi, la période héroïque avait pris fin définitivement sous la molle excuse que je devais garder ma peau intacte pour des cas plus sérieux. En d'autres termes, je voulais entrer à Damas. Ici, la besogne était par trop facile. Abdulla trouva dans les bâtiments du grain et de la farine, quelques armes, des chevaux et un peu de pacotille. Ces ornements excitèrent la convoitise et le zèle de mes parasites particuliers tandis que de nouveaux partisans, attirés par l'appât du gain, accouraient vivement à travers la prairie, telles des mouches sur le miel. Tallal nous rejoignit de son galop toujours égal. Nous traversâmes le cours d'eau et escaladâmes la berge opposée, plongés jusqu'aux genoux dans de mauvaises herbes. Bientôt la gare turque apparut à 300 mètres devant nous. Peut-être y aurait-il moyen de s'en emparer avant d'attaquer le grand pont, situé au-dessous de Tell el Shehab. Tallal avança avec insouciance ; des Turcs se montrèrent soudain à droite et à gauche. « Tout va bien, dit-il, je connais le chef de gare ! » Mais lorsque nous ne fûmes plus qu'à 200 mètres, vingt fusils nous prirent sous un feu de salve, sans nous blesser heureusement. Jetés à terre au milieu des mauvaises herbes – des chardons principalement – nous rampâmes tout doucement en arrière. Tallal jurait.

Nos hommes l'entendirent – lui ou les coups de fusil – et accoururent ruisselants d'avoir traversé la rivière à la hâte ; nous les renvoyâmes, car nous craignions que l'on n'eût placé dans le bâtiment de la gare quelques mitrailleuses à notre intention. C'était l'heure où Nouri Saïd était attendu ; il arriva accompagné de Nasir et nous examinâmes ensemble la situation. Nouri fit observer que la moindre perte de temps à Mezerib pourrait nous faire manquer la destruction du pont, notre premier objectif. Je partageais son avis, mais je pensais qu'un « tiens » vaut mieux que « deux tu l'auras »

et que ce « tiens » suffisait peut-être, puisque la ligne démolie par Peake ne serait pas réparée avant une semaine et que nous pouvions à la fin de cette semaine nous trouver en face d'une situation nouvelle.

Ainsi Pisani mit ses pièces en batterie et lança presque à bout portant quelques projectiles chargés de hauts explosifs. Sous la protection de ces canons et de nos vingt mitrailleuses, Nouri avança, ganté et ceint de son sabre, pour recevoir la soumission des 40 soldats turcs survivants.

Et alors, sur cette gare, riche en approvisionnements divers, ce fut la ruée de centaines de paysans du Hauran accourus pour le pillage classique. Les hommes, les femmes, les enfants se battaient entre eux comme des chiens pour le moindre objet. Portes, fenêtres, châssis de portes, même des marches d'escalier, tout disparut. Un homme fit sauter le coffre-fort et n'y trouva que des timbres. Une longue file de wagons rangés sur la voie de garage ne put échapper aux convoitises des gens qui emportèrent des tonnes de marchandises les plus diverses et en laissèrent plus encore, dispersées sur le sol.

Avec Young, je coupai le poste télégraphique où aboutissait un réseau important de lignes principales et locales : ce central représentait en réalité le point de jonction de l'armée turque de Palestine avec la patrie. Quel plaisir nous éprouvions à imaginer les nouvelles imprécations de Liman von Sanders à Nazareth à mesure que chaque fil tombait sous nos cisailles ! Nous opérions lentement, cérémonieusement, pour exciter l'indignation de l'ennemi. Les Turcs souffrant d'un manque absolu d'initiative leur armée, au loin, avait besoin d'être dirigée, si bien qu'en détruisant ses communications télégraphiques, nous étions bien près de la transformer en une cohue affolée, parce que livrée à elle-même. Après le télégraphe, ce fut le tour des aiguillages et nous disposâmes sous les traverses un certain nombre de charges d'explosifs : bien que peu nombreuses, il y en avait pourtant suffisamment pour compliquer la remise en état de la voie. Pendant que nous étions occupés à ce travail, une locomotive légère venant de Deraa

apparut dans le lointain. Sans doute le bruit et les nuages de poussière provoqués par nos charges la troublèrent-ils, car elle s'empressa de retourner en arrière. Un peu plus tard, nous eûmes la visite d'un aéroplane.

Parmi le matériel roulant capturé se trouvaient des wagons plats chargés de camions pleins de friandises pour une cantine allemande. Les Arabes, méfiants à l'égard des boîtes de conserves et des bouteilles, détruisirent presque tout ; nous pûmes pourtant sauver quelques boîtes de soupes et de viande ; plus tard, Nouri nous offrit une conserve d'asperges. Ayant rencontré un Arabe qui s'apprêtait à la défoncer, il lui cria avec horreur : « Os de cochon ! » dès qu'il en vit le contenu. Le paysan cracha et laissa tomber sa trouvaille. Nouri fourra vivement dans les sacoches de sa selle tout ce qu'il put ramasser.

Les camions contenaient également d'énormes fûts de pétrole ; d'autres wagons plats transportaient du bois de chauffage. Au coucher du soleil, dès le pillage terminé, nous mîmes le feu à tout ce qui restait ; les soldats et les hommes des tribus s'étaient repliés sur les moelleux gazons, près du débouché du petit lac.

Les flammes qui s'élevaient le long de cette file de wagons illuminaient notre repas du soir. Le bois brûlait avec un bel éclat, les pétillements du feu et les jets du pétrole embrasé s'élevaient plus haut que le réservoir d'eau. Nous laissâmes les hommes faire du pain, souper et se reposer avant de tenter une opération de nuit contre le pont de Shehab, distant de 3 milles, à l'ouest, que nous avions l'intention d'attaquer dès l'obscurité ; mais le désir de nous alimenter l'emporta. Puis de nombreuses visites vinrent nous déranger, car la lueur du brasier signalait notre présence à la moitié du Hauran.

Ces visiteurs, c'étaient nos yeux dans le pays : il fallait bien leur faire bon accueil. Il m'appartenait spécialement d'interroger chaque porteur de nouvelles, de lui laisser raconter tout qu'il savait, puis ensuite de faire le départ entre le vrai et le faux de ces histoires, d'en combiner les

vraisemblances dans ma tête en une image complète. Complète parce qu'elle m'aidait ainsi à juger avec plus de certitude, mais non logique et ne reposant pas sur des données suffisantes, car mes informateurs étaient si nombreux qu'ils m'accablaient, à me rendre fou, de renseignements de toute espèce ; aussi mon pauvre cerveau ne pouvait-il plus répondre à ce que j'exigeais de lui.

Du nord, arrivaient en foule des hommes à cheval, à chameau, à pied, ils se présentaient par centaines et centaines et leur fol enthousiasme avait quelque chose d'effrayant. Pour tous ces gens c'était la libération définitive du pays, Nasir allait sceller la victoire en occupant Deraa cette nuit même. Jusqu'aux magistrats municipaux de la ville qui vinrent nous proposer de nous ouvrir la place. Si nous acceptions cette offre, nous devenions maîtres des réserves d'eau de la gare et bientôt après des bâtiments eux-mêmes, mais si la garnison turque résistait vigoureusement, si sa mise hors de cause traînait en longueur, nous pourrions être forcés d'abandonner la ville et, du même coup, la population de la plaine entre Deraa et Damas serait perdue pour nous ; or, c'était entre leurs mains que reposait la victoire finale des Arabes. Calcul exact, sans être nouveau, et en somme les arguments concluaient à l'abandon de l'opération contre Deraa. Une fois encore, nous dûmes remettre à plus tard la collaboration de nos amis et leur présenter nos excuses sous une forme qui ne dépassait pas leur compréhension.

Travail peu attrayant ! Lorsque l'affaire fut enfin réglée, un nouveau venu, le jeune chef de Tell el Shehab fit son apparition. Son village commandait toutes les approches du pont. Il nous décrivit la position, l'emplacement du poste de garde et la répartition des sentinelles. Le problème était décidément plus difficile à résoudre que nous ne le pensions, si toutefois l'on pouvait ajouter foi à ces renseignements. Mais nous en doutions, car son père, qui venait de mourir, s'était toujours montré hostile à la cause arabe et le fils semblait prendre trop brusquement notre parti. Il finit cependant par nous proposer de nous amener dans une heure l'officier commandant le poste, un de ses amis. Nous l'expédiâmes chercher son Turc

en disant à nos hommes, qui attendaient le signal du départ, de se reposer encore un peu.

Le jeune garçon fut bientôt de retour avec un Arménien, capitaine dans l'armée ottomane, très désireux de faire à son gouvernement autant de mal qu'il pourrait. Il paraissait extrêmement nerveux et nous eûmes beaucoup de peine à le convaincre que nous étions bien renseignés. Ses hommes et quelques sous-officiers étaient, dit-il, de loyaux sujets turcs. Il nous proposa d'aller nous poster près du village et d'y demeurer blottis pendant que trois ou quatre de nos Arabes, parmi les plus vigoureux, se cacheraient dans sa chambre. Il appellerait un à un les hommes du poste et nos gens les garrotteraient successivement.

Tout cela rappelait singulièrement les romans d'aventures ; nous acceptâmes avec enthousiasme. Il était 9 heures du soir. A 11 heures précises, nous devions aller occuper nos postes autour du village et là attendre que le cheik conduise nos Arabes au logis du commandant. Les deux conspirateurs nous quittèrent contents tandis que nous réveillions nos troupes endormies d'épuisement auprès de leurs chameaux tout chargés. Il faisait nuit noire.

Ma garde du corps prépara les charges d'explosifs destinées à détruire le pont et je bourrai mes poches de détonateurs. Nasir fit prévenir chaque section du C. I. C. de l'alerte prochaine afin que nos gens se montrassent à hauteur de l'entreprise et qu'ils prissent toutes précautions utiles pour éviter qu'une bête ne mugît pendant qu'ils monteraient en selle. Ainsi fut fait. Puis, à l'heure voulue, notre armée marchant en file double se glissa dans un sentier tortueux, près d'un fossé d'irrigation qui serpentait sur la crête de la montagne. Si quelque trahison nous guettait, ce terrain découvert sans abri ni à droite, ni à gauche, serait fatal à notre troupe : la piste s'avançait étroite, sinueuse, glissante, remplie de flaques d'eau croupissante. Aussi pris-je les devants avec Nasir, sous la garde de nos hommes particuliers dont les oreilles exercées, attentives au moindre son, et les yeux perçants

demeuraient toujours en alerte. Devant nous, la chute d'eau mugissait et faisait entendre le grondement sourd, oppressant, qui avait si bien caractérisé cette inoubliable nuit pendant laquelle, en compagnie d'Ali ibn el Hussein, je dus renoncer à la destruction tentée de l'autre rive des gorges. Aujourd'hui, nous étions plus près des cascades, de sorte que le bruit nous oppressait encore davantage et nous assourdissait.

Nous continuions à nous faufiler très lentement, avançant désormais avec prudence, les pieds nus pour plus de sûreté tandis que derrière nous les soldats, à la marche plus lourde, rampaient en retenant leur souffle. A notre exemple, ils ne faisaient aucun bruit, car de nuit les chameaux marchent toujours silencieux et leur équipement était arrimé de telle sorte qu'il ne s'y produisit aucun cliquetis, les selles mêmes ne craquèrent pas. Ce silence général faisait l'obscurité encore plus profonde et augmentait la menace de ces vallées qui semblaient chuchoter autour de nous. Des bouffées d'air humide nous arrivaient de la rivière, toutes froides, sur la figure. Bientôt Rahail nous rejoignit, venant de notre gauche : il saisit mon bras et me montra une colonne de fumée blanche qui s'élevait du fond de la vallée.

Nous courûmes au bord de la pente et plongeâmes nos regards dans le bas ; mais tout demeurait confus, imprécis dans les buées qui montaient de la surface des eaux, et de la berge embrumée surgissaient ces vapeurs blanches qui, plus haut, s'évanouissaient en prenant la forme de flèches. Quelque part, là, dans le fond, devait se trouver le chemin de fer. Nous ordonnâmes une halte, redoutant le piège soupçonné. Trois d'entre nous se glissèrent doucement sur les pentes grasses jusqu'à ce que nous pussions entendre des voix. Alors, brusquement, la colonne de fumée se brisa et se déplaça au rythme haletant d'une locomotive en marche, puis le grincement des freins signala son arrêt. Un long train stationnait sans doute sur la voie. Rassurés, nous continuâmes à avancer jusqu'au contrefort situé au-dessous du village.

Nous nous déployâmes en ligne sur le sol et attendîmes immobiles, cinq minutes, dix minutes. La nuit pleine de ténèbres imposait le silence et elle eût forcé à la patience nos hommes turbulents, même sans les avertissements des chiens et l'écho des qui-vive qui sonnaient par intermittences autour du pont. Finalement, nous laissâmes nos gens se glisser silencieusement à terre du haut de leurs montures et nous attendîmes étonnés de ce retard, tout autant que de la vigilance des Turcs, et surpris aussi de voir ce train qui semblait attendre sans bruit dans la vallée. Nos manteaux de laine alourdis par le brouillard se raidissaient sur nos épaules et nous grelottions.

Enfin, après un long intervalle, une lueur plus claire perça l'obscurité. Nous reconnûmes notre jeune cheik : il tenait ouvert son burnous marron pour bien nous montrer sa chemise blanche en guise de drapeau. A voix basse il nous annonça que ses dispositions avaient échoué. Un train – celui qui se trouvait précisément en station à nos pieds – venait d'arriver transportant un colonel allemand et les réserves, allemandes et turques d'Afuleh, envoyés par Liman von Sanders au secours de la ville de Deraa prise de panique.

Le colonel avait mis le petit Arménien aux arrêts pour s'être absenté de son poste, puis fait débarquer un nombre important de mitrailleuses ; les sentinelles étaient alertées et des patrouilles fouillaient les abords du pont avec une fiévreuse activité. En réalité, un fort piquet ennemi se trouvait sur la route, à cent mètres à peine de l'endroit où nous étions assis. Je ne pus m'empêcher de rire, tout bas, de l'étrangeté de ce rapprochement.

Nouri Saïd s'offrit à tenter une attaque de vive force. Nous avions suffisamment de grenades et de munitions pour risquer le coup : la supériorité du nombre de même que l'effet causé par la surprise seraient de notre côté. La lutte s'ouvrirait donc à chances à peu près égales ; mais j'avais le devoir de compter la valeur de l'objectif en unités d'existences et, comme précédemment, je trouvai le chiffre trop fort. Il est vrai que la

plupart des opérations exécutées en temps de guerre coûtent trop cher et nous ne ferions que nous conformer à des exemples classiques en allant jusqu'au bout de notre tentative. Or j'étais secrètement – tout en m'en défendant – assez fier de la manière dont nos campagnes avaient toujours été préparées, de sorte que je votai contre. A deux reprises différentes, nous avions aujourd'hui même coupé le chemin de fer de Damas-Palestine et, de forcer ainsi l'ennemi à amener ici la garnison d'Afuleh représentait pour Allenby un troisième avantage. Nous avions fait, par notre acharnement, grandement honneur à nos engagements.

Après un instant de réflexion, Nouri se déclara de mon avis. Nous prîmes congé du jeune cheik qui s'était honnêtement risqué pour nous et passâmes le long de notre colonne afin de recommander aux hommes de se retirer dans le plus grand silence. Alors nous nous assîmes en groupe, le fusil dans la main – le mien, orné d'une inscription portant en lettres d'or la marque Lee-Enfield, n'était autre que le trophée des Dardanelles qu'Enver avait donné à Fayçal quelques années auparavant – attendant que le détachement se fût éloigné de la zone dangereuse.

Et, chose bien curieuse, ce fut pour nous le moment le plus dur de la nuit. Maintenant que notre tâche était finie, nous pouvions à peine résister à la tentation de réveiller ces Allemands trouble-fête. Il eût été si facile de lancer une fusée éclairante dans leur bivouac ! Des soldats compassés seraient sortis dans une hâte grotesque et auraient criblé de balles les pentes dévalant à leurs pieds, désertes, brumeuses et silencieuses. Cette idée nous vint au même instant à l'esprit, à Nouri Saïd, Nasir et moi. Nous la lâchâmes étourdiment, mais chacun eut aussitôt honte d'un pareil enfantillage et, en nous exhortant mutuellement à la prudence, nous réussîmes à sauvegarder notre dignité.

32

L’on se bat sur terre et dans l’air

Avant l’aube, les autres canons de Pisani et le reste des troupes de Nouri Saïd arrivèrent à Tell Arar. Nous avions envoyé un message à Joyce pour l’aviser que dès le lendemain, nous retournerions au Sud par Nisib afin de compléter l’encerclement de Deraa. Je lui suggérai de revenir directement à Umtaiye et de nous y attendre, car ce point d’eau, aux sources abondantes et aux admirables pâturages, situé à égale distance de Deraa, du Djebel Druse et du désert Roualla, semblait être un centre de ralliement merveilleux où l’on pourrait attendre dans les meilleures conditions des nouvelles d’Allenby. Tenir à Umtaiye, c’était couper de Damas l’armée turque postée sur la rive gauche du Jourdain, notre objectif spécial. De plus, admirablement situés ainsi, nous serions à même de renouveler nos destructions sur la grande voie ferrée aussitôt que l’ennemi l’aurait à peu près remise en état.

A contre-cœur nous reprîmes courage en vue d’une nouvelle journée d’efforts. On fit l’appel de l’armée et celle-ci traversa en une immense bande sans ordre la gare de Mezerib. Nos incendies s’étaient éteints, l’endroit offrait un aspect lugubre de désolation. Young et moi, nous posâmes à loisir de nouvelles mines sur la voie pendant que les troupes disparaissaient dans des terrains accidentés, en route pour Remthe où elles se trouveraient défilées aux vues tout à la fois de Deraa et de Shehab. Des aéroplanes turcs bourdonnaient au-dessus de nos têtes, cherchant à nous découvrir. Nous nous empressâmes de renvoyer nos paysans à leurs villages par la route de Mezerib. Aussi les aviateurs rendirent-ils compte que nous étions très nombreux – 8 à 9 000 hommes peut-être – et que notre mouvement centrifuge semblait être dirigé simultanément dans plusieurs directions.

Pour augmenter leur étonnement, un projectile à fusée lente des canonniers français fit sauter à grand bruit la tour d'eau de Mezerib longtemps après notre passage en ce point. Au même moment les Allemands partaient de Shebab pour se rendre à Deraa et cette explosion inexplicable maintint presque tout l'après-midi sur le qui-vive ces Allemands dépourvus d'humour.

Pendant ce temps, nous étions déjà loin, marchant sans arrêt dans la direction de Nisib. Vers 4 heures, nous arrivions au sommet de la montagne : l'infanterie montée se reposa un court moment ; canons et mitrailleuses furent disposés près de la crête des premières hauteurs d'où le terrain descendait, coupé de creux, jusqu'à la gare.

Les canons se mirent en batterie et nous demandâmes aux artilleurs d'ouvrir tranquillement le feu contre les bâtiments de la station situés à 2 000 mètres environ de distance. Les pointeurs de Pisani se piquèrent au jeu, de sorte qu'en très peu de temps de larges brèches apparurent dans les murs et les toits de toutes les constructions. Puis, nous fîmes avancer les pièces sur la gauche afin de balayer les tranchées, mais celles-ci ripostèrent avec acharnement. Fort heureusement nos hommes étaient bien abrités et ils avaient l'avantage de tourner le dos au soleil de sorte que nous n'eûmes pas de blessés ; il en fut de même, du reste, chez nos adversaires. Bien entendu tout ceci n'était qu'un jeu : la prise de la gare ne figurait pas à notre programme, le grand pont établi au nord du village représentait notre véritable objectif. A nos pieds, la montagne s'étalait en une longue croupe arrondie dont les pentes arrivaient, après un assez long détour, jusqu'à cet ouvrage : elles constituaient l'une des rives de la vallée que la voie traversait sur le pont en question. Le village s'élevait en face, sur l'autre berge. Les Turcs avaient un poste de garde dans une petite redoute établie près d'une culée et le reste du détachement était installé dans le village à l'abri de ses murs.

Deux canons de Pisani et six mitrailleuses furent braqués sur la redoute, de dimensions assez faibles et enterrée profondément ; nous espérions que notre tir en chasserait les occupants. En même temps, cinq autres mitrailleuses entraient en action contre le village. En moins d'un quart d'heure tous les notables, pris d'inquiétude, accouraient auprès de nous. Nouri leur déclara qu'il cesserait le feu à une condition : ils expulseraient de leurs maisons jusqu'au dernier soldat turc. Ils le promirent, et ainsi la station et le pont se trouvèrent isolés.

Ces deux constructions devenues de la sorte nos seuls objectifs, furent soumises à un bombardement violent grâce à nos 25 mitrailleuses qui ripostaient de leur mieux au feu des Turcs ; ceux-ci étaient aussi abondamment approvisionnés. Finalement, les quatre canons Pisani entrèrent en action. Après quelques salves, les soldats parurent vouloir abandonner leurs tranchées et se glisser du côté du pont sous la protection du remblai de la voie.

Ce remblai était haut de vingt pieds. Si la garde se décidait à défendre le pont en s'abritant derrière les piles, sa situation deviendrait bientôt critique ; toutefois nous pensâmes que l'attraction des camarades postés dans la gare les entraînerait du côté de ces bâtiments. Je confiai des explosifs à la moitié des hommes de ma garde ; ils se faufilèrent le long de la crête occupée par nos mitrailleuses et se rapprochèrent de la redoute jusqu'à n'en être plus qu'à la distance d'un jet de pierre.

La nuit commençait, majestueuse, dans les derniers reflets dorés du jour, elle était douce et d'un calme indicible : singulier contraste avec notre incessante canonnade. La lumière à son déclin s'attardait sur le haut des montagnes, les rayons obliques du soleil en modelaient les reliefs, faisant ressortir jusque dans ses moindres détails la délicate complexité de leurs plans. Puis le soleil s'enfonça au-dessous de l'horizon et tout devint ombre sur les sommets ; les pointes les plus élevées semblèrent un instant des diamants noirs absorbant les derniers reflets de la lumière.

La redoute était bel et bien abandonnée. Nous mîmes pied à terre en faisant signe à Nouri de cesser le feu et nous descendîmes sous les arches dans le silence du crépuscule : il n'y avait plus un seul soldat.

A la hâte nous empilâmes du coton-poudre contre ces maçonneries épaisses de cinq pieds environ et hautes de vingt cinq : un beau pont vraiment, ma 79e victime, point stratégique en face duquel nous allions vivre à Umtaiye dans une situation critique en attendant qu'Allenby vînt nous libérer. Aussi avais-je résolu de ne pas laisser un seul moellon en place.

Pendant ce temps, Nouri poussait dans la nuit épaisse l'infanterie, les canonniers et les mitrailleuses du côté de la voie, avec ordre d'aller se reformer à un mille au-delà dans le désert et d'attendre ses instructions.

Cependant, faire franchir des rails sur une seule file à tant de chameaux allait demander un temps interminable. Pour égayer cette attente fastidieuse, nous nous assîmes sous le pont et plaisantâmes, allumettes en main, prêts à mettre le feu à nos mines à la moindre alerte, malgré la proximité de la colonne de nos troupes. Heureusement tout marcha à souhait et, au bout d'une heure, Nouri donna le signal. Une demi-minute plus tard – j'ai toujours eu une préférence pour les fusées de six pouces – comme je trébuchais dans les débris de la redoute turque, les 800 livres d'explosifs partirent dans un unique et formidable éclatement : les pierres volaient de tous côtés, des sifflements déchiraient l'air. Blotti à 20 mètres seulement j'éprouvai une commotion violente et l'explosion dut certainement se faire entendre jusqu'à mi-chemin de Damas.

Nouri, très inquiet me cherchait. Il avait donné le signal de mise de feu sans savoir qu'il manquait encore à l'appel une compagnie d'infanterie montée. Heureusement mes gens brûlaient de rendre service. Talal el Haraeidhin les emmena avec lui sur le haut des collines tandis que, avec Nouri, je demeurais posté près du trou béant qui avait été un pont. Nous tenions en main un fanal électrique pour guider leur marche. Au bout d'une

heure, Mahmud reparut ramenant triomphalement le groupe égaré. Nous tirâmes quelques coups de feu pour rallier ses camarades partis également à sa recherche, puis nous avançâmes de 2 ou 3 milles à travers la plaine dénudée, du côté d'Umtaiye. Le sol devint bientôt très accidenté : nous nous trouvions engagés sur des moraines glissantes de dolérite. La colonne fit halte avec joie et nous nous étendîmes au milieu de l'armée pour jouir d'un repos bien gagné.

Il semblait toutefois que Nasir et moi dussions perdre l'habitude de dormir. Nos explosions à Nisib avaient signalé notre présence aussi loin que les incendies de Mezerib. A peine étions-nous installés et tranquilles que les visiteurs, avides de nouvelles, affluèrent en foule de trois côtés différents. La rumeur se propageait que nous faisions un raid et non de l'occupation, et qu'un peu plus tard nous disparaîtrions brusquement ainsi qu'en avaient agi les Britanniques à Salt, en laissant à nos amis de la région le soin de régler les notes.

La nuit se passa ainsi, sans cesse coupée par de nouveaux arrivants. Ils erraient autour des bivouacs et criaient bien haut qu'ils venaient à nous comme des âmes perdues. Et, à la manière des paysans, ils bavaient sur nos mains dont ils s'emparaient, protestant à l'envie que nous étions leurs plus hauts seigneurs et eux, nos plus humbles serviteurs. La façon dont nous les reçûmes n'était peut-être pas à la hauteur de notre manière habituelle mais, en revanche, ils nous appliquaient une véritable torture, celle de nous tenir éveillés, alors que nous avions fourni un effort énorme pendant trois jours et trois nuits : maintenant, au seuil d'un repos bien gagné, il était dur de passer une quatrième nuit à jouer encore le jeu incertain et monotone, de nous faire des amis.

En outre, leur moral ébranlé nous laissait une impression de plus en plus mauvaise. Nasir me prit à part et me confia à voix basse qu'il devait exister dans quelque centre tout proche un foyer de mécontentement. J'envoyai des paysans de ma garde se mêler aux villageois et essayer de

découvrir la vérité. D'après ce qu'ils me rapportèrent, la méfiance contre nous était entretenue dans le pays par des gens de Taiybe, inquiets d'avoir vu revenir la veille les automobiles blindées de Joyce ; ils craignaient en plus, et à juste titre, de se trouver pendant notre retraite dans la région la plus exposée à des représailles turques.

J'appelai Aziz et nous partîmes directement pour Taiybe, sur un sol raboteux, semé de débris de basalte et sans traces de piste. Dans la hutte du chef se trouvait réuni le conclave qui corrompait nos visiteurs. Au moment où nous y pénétrâmes sans nous être fait annoncer, ces gens étaient en train de débattre lequel d'entre eux serait dépêché aux Turcs pour implorer leur miséricorde. Notre arrivée inopinée les ébahit à cause du sentiment de parfaite sécurité dont elle semblait l'indice. Pendant une heure nous parlâmes de choses et autres, des moissons, du prix des animaux de basse-cour ; on but du café, puis nous nous levâmes pour partir. Derrière nous le bavardage reprit de plus belle. Mais maintenant leurs esprits inconstants avaient tourné du côté d'où soufflait, d'après eux, le meilleur vent. Ils n'envoyèrent aucun message à l'ennemi ; par contre, le lendemain, ils furent copieusement bombardés pour s'être montrés si obstinément nos complices !

Nous fûmes de retour à l'aube et nous nous étendîmes aussitôt avec l'intention de dormir mais, à peine couchés, le grondement sourd d'un train en marche se fit entendre sur la voie et un obus vint éclater au milieu de notre armée endormie. Les Turcs envoyaient un train blindé muni d'une pièce de campagne. Si j'eusse été seul, j'aurais peut-être risqué de lui servir de cible, car mon sommeil avait duré juste assez longtemps pour que je brûlasse du désir de le prolonger, mais l'armée avait dormi six heures et elle se mit vivement en branle.

Et ce départ précipité fut quelque chose d'horrible. Un aéroplane tournoyait au-dessus de nos têtes pour diriger le tir. Les obus commencèrent à tomber sur notre ligne de marche ; nous doublâmes de vitesse, et la

colonne se dispersa dans tous les sens. L'avion parut alors hésiter, il s'écarta de nous comme s'il voulait atterrir. Un dernier coup heureux tua deux chameaux, puis le tir perdit de sa précision ; après avoir été gratifiés encore d'une cinquantaine de projectiles, nous réussîmes enfin à nous mettre hors de portée. Ce fut alors au tour de Taiybe d'être châtié.

Réveillé à Umtaiye par ces détonations, Joyce vint à notre rencontre. Derrière sa haute stature, les ruines se couronnaient d'une bande bigarrée formée d'échantillons humains pris dans chaque village, dans chaque tribu du Hauran. Ils venaient tous nous rendre hommage et offrir, au moins en paroles, leurs services. J'abandonnai ce monde à Nasir, qui, fatigué, fut indigné de me voir agir ainsi, puis je partis avec Joyce et Winterton. Je leur racontai l'atterrissage de l'aéroplane turc et suggérai d'envoyer une auto blindée à sa recherche. A ce même instant, deux autres appareils firent leur apparition et allèrent se poser dans la direction du premier.

Mais notre petit déjeuner – notre premier depuis longtemps – était prêt. Nous nous assîmes pour lui faire honneur, tandis que Joyce me racontait que les gens de Taiybe avaient tiré sur lui lors de son passage en cet endroit, tenant sans doute à montrer ce qu'ils pensaient des étrangers qui apportent le trouble dans un guêpier de Turcs et se sauvent aussitôt.

Après le déjeuner nous demandâmes une auto volontaire qui voulût bien aller inspecter l'aérodrome de l'ennemi. Tous les conducteurs se présentèrent d'emblée avec un empressement silencieux dont la spontanéité m'étreignit la gorge d'émotion. Finalement Joyce choisit deux voitures, l'une pour Junor, l'autre pour moi, et pendant 5 milles nous parcourûmes la vallée à l'entrée de laquelle les aéroplanes avaient paru atterrir.

Nous fîmes arrêter les autos et continuâmes à pied la route en nous défilant de notre mieux. A 2 000 mètres du chemin de fer, cette vallée, après avoir décrit une courbe s'évasait en une prairie plate ; vers l'extrémité opposée les trois aéroplanes reposaient. Résultat magnifique ! Nous

bondîmes en avant, mais nous fûmes bientôt arrêtés par un fossé profond aux berges verticales et largement crevassées, absolument infranchissable.

Pendant 1 200 mètres nous longeâmes fiévreusement la rive ; au moment où nous nous arrêtions, deux des aéroplanes prenaient leur départ. Nous ouvrîmes le feu cherchant à repérer la distance d'après les bouffées de poussière, mais déjà ils démarraient et prenaient de la hauteur au-dessus de nos têtes dans un léger balancement.

Le troisième appareil boudait. Le pilote et l'observateur s'escrimaient brutalement après l'hélice pendant que nous nous rapprochions. A notre vue, ils sautèrent dans le fossé du chemin de fer tandis que nous criblions de balles le fuselage qui fut bientôt en miettes. Nous tirâmes ainsi 1 500 balles et nous nous retirâmes ; l'après-midi ils mirent le feu à l'appareil.

Malheureusement, les deux autres avions avaient eu le temps d'aller jusqu'à Deraa et de revenir, furieux contre nous. L'un, fort maladroit, lança ses quatre bombes de très haut ; elles tombèrent au loin. L'autre, attaquant très bas, lançait chaque bombe avec le plus grand soin. Nous continuions à aller, sans défense, lentement, parmi les pierres, nous sentant de plus en plus pareils à des sardines claustrées dans une boîte à mesure que les bombes se rapprochaient de nous. L'une en explosant cribla de menus débris la caisse du moteur qui n'eut que peu de mal ; une autre arracha un pneu d'avant. Nous réussîmes pourtant à éviter l'embardée.

De tous les dangers qui me menacent, qu'on me donne celui qui se court seul ! Enfin nous arrivâmes à Umtaiye sains et saufs et pûmes, dans notre rapport à Joyce, relater un succès. Nous avions démontré aux Turcs l'inutilité de cet aérodrome et prouvé également que Deraa demeurait exposé à une attaque par autos. Plus tard, dans la journée je me couchai à l'ombre d'une voiture et m'endormis. Les Arabes du désert rôdaient autour de moi, les aéroplanes turcs venaient nous bombarder, mais rien ne pouvait troubler ma paix intérieure. Dans le choc des événements, les hommes enfiévrés par la lutte ne sentent pas la fatigue, mais aujourd'hui, nous

avions clos sur un succès notre première ronde : le repos m'était indispensable ; il fallait que mon esprit retrouvât toute sa lucidité pour l'étude et la préparation de nos prochains mouvements. Comme d'habitude sitôt que je m'étendais, le sommeil m'accueillit et je ne me réveillai que dans l'après-midi.

33

La RAF nous aide

Le mieux à faire au point de vue stratégique était de tenir à Umtaiye d'où nous conservions le contrôle sur les trois lignes ferrées qui aboutissent à Deraa. Si nous nous y maintenions une semaine encore, nous étranglerions les armées turques pour aussi peu que fît Allenby de son côté. Mais au point de vue tactique Umtaiye présentait des dangers. Il était impossible qu'un groupe assez faible de réguliers arabes y demeurât en sécurité sans un écran de troupes irrégulières, et cependant c'est à cela que nous allions en être bientôt réduits dans le cas où notre infériorité dans l'air persisterait de façon aussi manifeste.

Les Turcs disposaient de neuf avions au moins. Nous étions campés à 12 milles de leur aérodrome, en plein désert, sur un terrain absolument découvert, près du seul point d'eau possible, et cela avec un nombre considérable de chevaux et de chameaux qui pâturaient autour de nous. Les premières tentatives de bombardement exécutées par les Turcs avaient suffi pour inquiéter les irréguliers qui étaient véritablement nos yeux et nos oreilles. Bientôt ces nomades se disperseraient pour rentrer chez eux et notre présence dans la région n'aurait plus aucune utilité. Taiybe, le premier village qui nous couvrait du côté de Deraa, était également sans défense et vivait dans l'épouvante sous les attaques répétées des Turcs. Si nous devions rester à Umtaiye, il fallait pouvoir défendre Taiybe.

Notre première tâche consistait évidemment à obtenir d'Allenby des renforts en aviation. Il devait envoyer le lendemain à Azrak un appareil chargé de nous transmettre les nouvelles ; je jugeai utile d'aller causer de vive voix avec lui ; je comptais être de retour le 22 : Umtaiye tiendrait bien jusque-là, car nous pouvions toujours user de ruse avec les aéroplanes

ennemis pendant quelques jours en nous transportant à Um el Surab, le village suivant, à ruines romaines.

A Umtaiye ou à Um el Surab, peu importait, mais pour être en sécurité nous devions avant tout conserver l'initiative de la manœuvre. Deraa nous étant momentanément fermé du fait de la méfiance des paysans du voisinage, il restait la ligne du Hedjaz. Le pont du kilomètre 149 était presque réparé : il fallait le démolir encore une fois, ainsi qu'un autre plus au sud, afin d'empêcher l'arrivée d'un train de réparations. D'une tentative faite la veille par Winterton, il résultait que la destruction du premier se réduisait à une question de troupes et de canons. Le second ferait l'objet d'un raid.

Je suggérai donc à Joyce de renvoyer à Akaba les Egyptiens et les Ghurkas et de me prêter une auto blindée avec laquelle je les accompagnerais jusqu'au chemin de fer, leur première étape, ce qui me permettrait de tenter quelque chose contre la voie. Nous allâmes trouver Nasir et Nouri Saïd pour leur dire que je serais de retour le 22 avec des avions de combat, ceux-ci devant nous délivrer enfin des aéroplanes turcs, de chasse et de bombardement. Entre-temps, nous viendrions en aide à Umtaiye et compenserions les dommages causés par l'ennemi, tandis que Joyce préparerait ici et à Um el Surah des terrains d'atterrissage afin de recevoir les renforts d'aviation que je ramènerais.

La démolition opérée au cours de la nuit s'effectua dans la plus grande confusion. Dès la tombée du jour nous nous dirigeâmes vers une vallée découverte, à environ 3 milles de distance du chemin de fer. En raison des ennuis qui pouvaient nous arriver de la gare de Mafrak, mon auto blindée, suivie par Junor dans sa Ford, garderait ce côté contre toute manœuvre hostile ; les Egyptiens se rendraient directement sur la voie et feraient leurs destructions.

Or je me trompai de direction : pendant trois heures, nous errâmes dans un labyrinthe de vallées sans réussir à trouver ni le chemin de fer, ni les

Egyptiens, ni notre point de départ. Enfin, nous aperçûmes une lumière, et guidés par elle, nous nous trouvâmes soudain devant Mafrak. Nous revînmes alors du côté de la voie ferrée, le sifflet strident d'une locomotive se fit entendre : un train sortait de la station et se dirigeait à toute vitesse vers le nord. Nos autos poursuivirent ses lueurs intermittentes dans l'espoir de le rattraper, mais pendant que nous courions vainement après lui, brusquement de formidables explosions éclatèrent : les trente charges de Peake produisaient leur effet.

Des hommes montés passèrent devant nous au galop, tête baissée, dans la direction du sud. Nous leur envoyâmes quelques coups de feu ; puis le train patrouille apparut reculant de toute sa vitesse devant le danger Peake. Nous courûmes bord à bord des wagons tirant avec nos Vickers contre les parois tandis que, dans l'obscurité de la nuit, Junor les criblait de balles éclairantes avec son Lewis. Nous entendions les Turcs hurler de terreur devant cette attaque lumineuse : leurs cris dominaient le bruit de nos décharges et le grondement du train en marche ; ils nous ripostaient à tort et à travers. Soudain, sur notre auto retentit le choc d'une balle et le moteur s'arrêta. Un projectile venait de percer l'extrémité du réservoir à pétrole, le seul endroit qui ne fût pas blindé. Il nous fallut une heure de travail pour aveugler la fuite du liquide.

Ensuite, nous continuâmes à avancer le long de la ligne devenue silencieuse : les rails étaient tordus, les ponceaux démolis, mais nous ne pûmes retrouver nos amis.

Nous nous éloignâmes alors de la voie et, à 1 mille de la ligne, je pus avoir trois heures parfaites de sommeil avant que l'aube parût. Je me réveillai reposé et reconnus enfin la route : ma cinquième nuit blanche avait dû sans doute réagir fâcheusement sur la lucidité de mon esprit ! Nous poussâmes en avant, dépassant les Egyptiens et les Ghurkas et nous entrâmes à Azrak au début de l'après-midi. Fayçal et Nouri Shaalan s'y trouvaient, anxieux d'avoir des nouvelles. Nous leur expliquâmes en détail

tout ce que nous venions de faire, puis j'allai voir Marshall à l'hôpital temporaire où il avait sous sa garde nos grands blessés ; ils étaient moins nombreux qu'on ne s'y attendait, aussi lui fut-il facile de me donner un brancard en guise de lit.

A l'aube Joyce arriva à l'improviste. Il avait jugé de son devoir de profiter d'un moment d'accalmie pour se rendre à Aba el Lissan afin d'aider Zeid et Jaafar aux prises avec Maan et faire avancer Hornby au milieu des Beni Sakhr. L'aéroplane, porteur de nouvelles de Palestine, arriva enfin : il nous donna les premiers détails sur l'étonnante victoire d'Allenby. Nos troupes avaient enfoncé et poursuivi les Turcs en leur infligeant de grosses pertes : la face de la guerre était changée. Nous en touchâmes à la hâte un mot à Fayçal tout en ajoutant quelques conseils sur la façon dont il devait s'y prendre pour que la Révolte tirât profit de la situation. Une heure plus tard j'arrivais en Palestine.

A Ramleh, l'« Air Force » me donna une auto dans laquelle je me rendis au G. Q. G. J'y trouvai notre grand homme de guerre, le visage impassible, sauf lorsqu'une légère lueur s'échappait de ses yeux chaque fois que Bols accourait, de quart d'heure en quart d'heure, avec l'annonce de nouveaux succès. Allenby avait été tellement sûr de son affaire avant de se mettre en marche que le résultat le laissait assez froid, mais un général, quelque scientifique qu'il soit, peut-il voir ses plans réalisés sur un énorme champ de bataille jusque dans leurs moindres détails sans ressentir intérieurement un certain contentement ? D'autant plus que celui-ci devait se dire qu'un pareil triomphe était la récompense des vues larges qui lui firent concevoir des mouvements si peu orthodoxes au point de vue tactique. En faisant ainsi litière de la routine des services administratifs, il avait facilité la mise en œuvre de ses conceptions dont il soutint ensuite la réalisation par chaque atout moral et matériel, politique et militaire qu'il trouva à sa portée.

Allenby me donna un aperçu de ses intentions. La Palestine historique était à lui. Les Turcs, battus et dispersés dans les montagnes, espéraient que

la poursuite perdrait rapidement de son acharnement. Ils se trompaient grossièrement : Bartholomew et Evans avaient tout disposé pour trois nouvelles attaques. L'une, confiée aux Néo-Zélandais de Chaytor, devait se développer sur le Jourdain et contre Amman ; l'autre, partant de cette même vallée, serait dirigée contre Deraa par Barrow et ses Indiens ; enfin la troisième, réservée aux Australiens de Chauvel, partirait du Jourdain contre Kuneitra. Au nord, Chaytor se reposerait à Amman, tandis que Barrow et Chauvel, après avoir atteint leurs premiers objectifs, convergeraient sur Damas. A nous il incombait de soutenir chacun d'eux et je ne devais plus songer à réaliser ma boutade effrontée de prendre Damas à moi seul avant que nous ne fussions tous réunis pour marcher contre cette place.

J'expliquai à Allenby mes projets, tout en lui démontrant que la faiblesse de notre aviation les ruinait d'avance. Il pressa un bouton de sonnerie et, au bout de quelques minutes, Salmond et Borton conféraient avec nous. Leurs appareils avaient eu une mission bien définie dans le plan d'Allenby, mission qu'ils venaient d'accomplir. Quel homme admirable que notre général ! Il pouvait mettre en œuvre avec un égal bonheur l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, l'aviation, la marine, les autos blindées, de même que les ruses et les feintes et les irréguliers ! – Il n'existait plus de Turcs dans le ciel. « Sauf de notre côté ! », fis-je précipitamment. – « Tant mieux ! » répliqua Salmond. On enverrait donc deux Bristol à Umtaiye et ils demeureraient à notre disposition aussi longtemps que leur présence serait utile. Avions-nous des appareils de rechange ? Du pétrole ? – Pas une goutte. – Comment pouvait-on s'en procurer ? – Par la voie des airs, uniquement. – Une unité combattante qui ne peut s'alimenter en campagne que par la voie des airs ! Jamais encore cela ne s'était vu !

Toutefois Salmond et Borton étaient des hommes avides de nouveauté. Ils rédigèrent séance tenante des instructions pour les avions D. H. 9 et Handley-Page. Allenby, assis à côté d'eux, les écoutait en souriant, bien certain que tout le nécessaire serait fait. La coopération de l'aviation dans son plan d'opérations avait été si admirablement préparée, si élastique dans

son exécution, la liaison avec l'armée si étroite, et sa mise au point tellement rapide ! N'était-ce pas grâce à la RAF que la retraite des Turcs se transforma en déroute, que leurs communications télégraphiques et téléphoniques furent immédiatement coupées, que leurs convois de camions se trouvèrent bloqués et que les unités d'infanterie se dispersèrent ? Salmond et Borton participèrent en quelque sorte non-seulement au travail tactique d'Allenby, mais à sa stratégie même. Tul Keram, Messudieh, Yenin et Afuleh furent tour à tour si complètement isolés par l'aviation que l'ennemi ne put s'en servir avant l'arrivée de nos troupes.

Mais la plus belle intervention de la RAF, le véritable holocauste des malheureux Turcs, se développa dans la vallée de Beisan par laquelle l'Esdrelon s'écoule dans le Jourdain. La route moderne, praticable aux automobiles, la seule voie possible pour les divisions turques fuyant en déroute, venait s'étrangler dans un défilé meurtrier, entre une falaise et un précipice. Pendant quatre heures consécutives, nos appareils apparurent par groupes successifs au-dessus des colonnes condamnées : neuf tonnes de petites bombes et de grenades, 50 000 cartouches de l'armement léger des avions furent déversées sur ces fuyards affolés. Lorsque la fumée eut enfin disparu, il n'existait plus trace d'une formation quelconque de l'armée ennemie. On n'apercevait que des hordes d'individus tremblants, courant au hasard et cherchant à se cacher dans les moindres replis des montagnes pour sauver leurs existences. Et leurs chefs ne les rallièrent jamais. Lorsque le lendemain, notre cavalerie pénétra dans cette vallée désormais silencieuse, elle put y compter 90 canons, 50 camions, près de 1 000 fourgons abandonnés avec leurs chargements. La RAF eut quatre hommes tués : les Turcs perdirent un Corps d'armée.

Les chefs de l'aviation se tournèrent alors vers moi, s'informant si nos terrains d'atterrissage pourraient recevoir un Handley-Page avec plein chargement. Je connaissais, pour l'avoir aperçue un jour dans son hangar, cette énorme machine : sans hésiter, je répondis affirmativement, tout en insinuant qu'il serait préférable qu'un spécialiste vînt s'en assurer de ses

propres yeux. Je m'offrais à l'emmener avec moi le lendemain dans le Bristol ; il pourrait être de retour avant midi et le Handley venir ensuite à 3 heures. Salmond se leva. « C'est bien, Monsieur, me dit-il, nous ferons le nécessaire. » Je me retirai et allai prendre mon petit déjeuner.

Le quartier général d'Allenby était délicieusement confortable. Une maison fraîche, aérée, blanchie à la chaux, à l'épreuve des puces. L'on entendait seulement le léger bruit de la brise soufflant au dehors à travers les arbres. Dans mon for intérieur, je trouvais immoral de jouir de nappes blanches, de café, de soldats ordonnances, pendant qu'à Umtaiye, nos gens étaient étendus comme des lézards parmi les pierres et mangeaient du pain sans levain en attendant l'aéroplane qui viendrait bientôt les bombarder. Je me sentais agité, tout comme ces pinceaux de lumière aux poussières tourbillonnantes qui, à travers le feuillage, dessinaient sur le sol de mobiles et mirifiques arabesques. Après une longue période de temps passée dans la médiocrité du désert, il me semblait que fleurs et brins d'herbe s'épanouissaient ici dans un excès de sève et que la verdure partout bourgeonnante en devenait vulgaire à force d'étaler sa fécondité.

D'autre part, Clayton, Deedes et Dawnay étaient la bonté même ; le personnel de l'aviation se montrait également plein de prévenances à mon égard, tandis que la bonne chère et la force communicative du Commandant en chef ne pouvaient manquer de réconforter un être comme moi, à bout de forces après de tant de journées vécues dans une grande tension nerveuse. Bartholomew manipulait ses cartes en nous expliquant les prochaines opérations. Je pus compléter en certains points sa connaissance de l'ennemi, car j'étais son officier de renseignements le mieux servi ; par contre, ses vues confirmèrent ma certitude de la victoire, quoi qu'il pût advenir de notre petite armée. Il me semblait qu'une alternative s'offrait aux Arabes : laisser cette victoire n'être qu'un simple succès tactique parmi bien d'autres, ou bien la rendre, au prix de quelques risques, définitive et clôturer la guerre. Non que la question ainsi posée pût véritablement motiver une hésitation ; mais lorsque le corps et l'esprit en arrivent à la lassitude

immense qui m'accablait, ils cherchent, presque d'instinct, à se détourner, sous un prétexte plausible, de la voie dangereuse.

Avant que le jour ne parût, deux Bristol et un D. H. 9. se trouvaient déjà parés sur l'aérodrome des Australiens. Ross Smith, mon ancien pilote, avait été choisi pour conduire le nouveau Handley-Page, le seul appareil de sa classe en Egypte, la prunelle des yeux de Salmond. A voir ce dernier prêter ainsi sa machine pour assurer une aussi modeste besogne qu'un transport de matériel, on pouvait juger de sa bonne volonté à notre égard.

Nous arrivâmes à Umtaiye en une heure. L'armée était partie. Je dis à Smith de nous ramener à Um el Surab. Là se trouvaient en effet les soldats, le groupe de soutien des autos et les Arabes qui, au bruit suspect de notre avion, se cachaient de tous côtés, tandis que les chameaux dispersés dans la plaine continuaient à brouter dans de merveilleux pâturages. Dès que Young nous eut reconnus, il disposa un signal d'atterrissage et des bombes à fumées sur ce beau gazon qu'avec l'aide de Nouri Saïd, il avait entièrement débarrassé de pierres.

Ross Smith survola anxieusement en long et en large l'espace préparé et en étudia les imperfections ; puis il atterrit près de l'endroit où les chauffeurs s'étaient réunis en une bande joyeuse pour le petit déjeuner. Le terrain, de tout premier ordre, convenait admirablement à un Handley-Page. Young nous mit au courant des multiples bombardements auxquels ils avaient été soumis la veille et l'avant-veille et qui nous coûtaient la mort de quelques réguliers ainsi que celle de plusieurs canonniers de Pisani. Devant ces alertes incessantes, ils s'étaient transportés dans la nuit à Um el Surab. Ces idiots de Turcs bombardaient encore Umtaiye, bien que nos hommes ne s'y rendissent pour prendre de l'eau qu'aux heures neutres du milieu du jour ou bien de nuit.

J'appris également le dernier exploit de Winterton qui venait de faire sauter encore une fois la voie ferrée. Nuit amusante au cours de laquelle il avait rencontré un soldat inconnu auquel il expliqua dans un arabe de

fortune que tout allait bien. Le soldat remercia Dieu de sa clémence et disparut dans l'obscurité : l'instant d'après une mitrailleuse ouvrait le feu du côté du chemin de fer ! Néanmoins Winterton avait fait exploser toutes ses charges et s'était retiré en bon ordre et sans pertes. Nasir vint nous rejoindre. Il raconta qu'un tel était blessé, un tel tué, que tel clan se préparait à se joindre à nous, nommant les Arabes qui se trouvaient déjà là tandis que d'autres, au contraire, rentraient chez eux : bref tous les potins du pays. Les trois aéroplanes métalliques avaient sensiblement relevé le moral des indigènes : nos Arabes chantaient les louanges des Britanniques, prônaient leur propre bravoure et leur endurance pendant que je racontais les hauts faits épiques, à peine croyables, qui avaient déterminé le succès d'Allenby, Naplouse pris, Afuleh pris, de même que Beisan, Semakh et Haïfa. J'exerçai sur l'esprit de mes auditeurs une véritable attirance magnétique. Tallal pris d'enthousiasme se vantait, tandis que les Roualla demandaient à grands cris de marcher immédiatement sur Damas. Un frémissement de confiance, une sorte d'affirmation de soi-même courait à travers le camp et soulevait les hommes. Je résolus d'emmener Fayçal et Nouri Shaalan pour les faire assister à l'effort final.

Sur ces entrefaites arriva l'heure du déjeuner, déjà signalée au loin par une forte odeur de saucisses. Nous nous assîmes, prêts à faire honneur au repas, mais le guetteur perché sur la vieille tour, apercevant un appareil qui venait de Deraa, cria : « Aéroplane en haut ! ». Nos Australiens se précipitèrent sur leurs avions aux moteurs encore chauds et prirent l'air en un clin d'œil. Ross Smith, suivi de son observateur, sauta dans un avion et gagna de la hauteur, grimpant comme un chat vers le ciel. Après lui partit Peters, tandis que le troisième pilote se tenait auprès de son D. H. 9. et me regardait fixement.

Je fis semblant de ne pas comprendre. Des canons Lewis, des ascensions brusques, tout un jeu compliqué de manivelles et de leviers, des visées à faire de différentes façons, selon la vitesse et les directions suivies par soi-même et par l'adversaire, tout cela ne me disait rien. De ces

manœuvres compliquées je connaissais la théorie – j'aurais même pu en réciter certains passages – mais elle était gravée dans ma tête, et les règles ne sont que des pièges jusqu'à ce qu'elles aient passé du cerveau dans les mains par la pratique. Non certes je n'allais pas monter dans les airs pour me battre, dût-il m'en coûter l'estime de ce pilote. C'était un Australien, appartenant à une race qui trouve sa joie dans l'accumulation des risques et non pas un Arabe devant lequel je devais conserver mon prestige.

Trop respectueux pour me parler, il me lança un regard de reproches pendant que nous observions la bataille dans les airs. L'ennemi était représenté par un bi-place et trois avions de reconnaissance. Ross Smith s'acharna contre le plus grand et, au bout de cinq minutes d'un feu violent de mitrailleuse, l'Allemand plongea soudain vers la ligne du chemin de fer. Comme il passait en trombe derrière la montagne basse, l'on aperçut des flammèches fumeuses, puis de l'endroit où il tomba s'éleva un gros nuage sombre, Les Arabes poussèrent un cri de satisfaction. Cinq minutes plus tard Ross Smith rentrait au camp, sautait gaîment de sa machine et jurait que décidément le front arabe offrait aux aviateurs un admirable champ d'action.

Nos saucisses étaient encore chaudes ; nous les mangeâmes en buvant du thé (la fin de notre provision anglaise réservée à nos hôtes). Mais nous en étions à peine aux raisins du Djebel Druse que le guetteur, agitant en l'air son manteau, s'écria de nouveau : « Un aéroplane ! » Cette fois Peters partit en tête. Ross Smith le suivit peu après ; quant à Traill, il ne bougea pas, déçu de constituer la réserve aérienne. L'avion ennemi avait très prudemment pris de la vitesse, de sorte que Smith ne le rattrapa qu'aux abords d'Arar ; là, il abattit sa proie de haute lutte. Plus tard, lorsque la vague de guerre vint déferler en cet endroit, nous trouvâmes les débris de l'appareil et deux corps allemands carbonisés.

Ross Smith eût voulu rester toujours sur ce front arabe avec un nouvel ennemi s'offrant à lui toutes les demi-heures ; il enviait à Peters les journées

qui allaient suivre. Mais il était obligé d'aller chercher le Handley-Page avec du pétrole, des vivres et des pièces de rechange tandis que le troisième appareil irait prendre à Azrak l'observateur qu'on y avait abandonné la veille. Je me mis du voyage afin de voir Fayçal.

Nous fûmes de retour à Azrak trente heures après avoir quitté le chérif. Je fis rebrousser chemin aux Ghurkas et aux Egyptiens et les envoyai rejoindre l'armée en vue de nouvelles démolitions dans le nord. Puis, avec Fayçal et Nouri Shaalan, nous nous installâmes dans la Vauxhall verte, en route pour Um el Surab, afin d'assister à l'atterrissage du Handley-Page.

Notre puissante auto courait à toute vitesse sur un sol parsemé de petits silex inoffensifs, parfois aussi sur des plaines de boue desséchée ; mais le destin nous fut hostile. Nous dûmes abandonner cette route afin d'apaiser une dispute survenue dans un petit campement de Serahin. Je pus toutefois tirer quelque profit de cette perte de temps en ordonnant aux hommes armés qui s'y trouvaient de se rendre à Umtaiye : nous leur fîmes envoyer des messagers par-delà la voie ferrée et annoncer la victoire remportée par les Britanniques, afin que les nomades fermassent aux armées turques en débandade qui essayeraient de se sauver ou de se mettre à l'abri les routes qui traversent les montagnes d'Ajlun.

Puis notre auto s'élança de nouveau dans la direction du nord. A 20 milles de Um el Surab, nous aperçûmes un Bédouin, seul, qui courait vers le sud. Cet homme manifestait une vive agitation, sa barbe et ses cheveux flottaient au gré du vent et sa chemise, repliée autour de son ventre par un bout de corde, se gonflait sur son dos. Il changea de route afin de passer près de nous et levant ses bras osseux, il cria : « Le plus grand aéroplane du monde ! » Reprenant ensuite la direction du sud, il partit répandre la grande nouvelle dans les campements des nomades.

A Um el Surab, le Handley majestueux reposait sur le gazon. A ses côtés, les Bristol semblaient de tout jeunes oiseaux s'abritant sous les grandes ailes maternelles. Les Arabes contemplaient le géant et disaient :

« En vérité et enfin, ils nous ont envoyé un aéroplane à côté duquel les autres ne sont que des oisillons ! » Avant la nuit, des rumeurs sur les ressources immenses de Fayçal couraient dans tout le Djebel Druse et à travers les plaines du Hauran, annonçant aux gens que la balance penchait de notre côté.

Borton lui-même était venu dans le Handley-Page pour se concerter avec nous sur la façon de venir en aide aux Arabes. Nous causâmes avec lui pendant que nos hommes retiraient de l'appareil une tonne de pétrole, de l'huile et des pièces de rechange pour les Bristol, du thé, du sucre, des rations pour notre personnel, enfin des lettres, des télégrammes de l'Agence Reuter et des médicaments. Puis le grand oiseau s'éleva dans la pénombre du soir afin de regagner Ramleh. Il devait, en passant, bombarder Deraa et Mafrak, et achever ainsi de ruiner le trafic déjà mis à mal par nos explosifs.

Quant à nous, il s'agissait de continuer à user du coton-poudre. Allenby nous avait assigné pour objectif la 4^{e} Armée turque : nous devions la harceler par d'incessantes attaques et la maîtriser jusqu'à ce que Chaytor la forçât à sortir d'Amman, après quoi lui faire une dure conduite pendant sa retraite. Cette retraite n'était plus qu'une question de jours et, autant que l'on peut être sûr de quelque chose en temps de guerre, nous serions à même, dès la semaine suivante, de soulever contre l'ennemi la population des plaines entre Damas et nous. Aussi Fayçal se résolut-il à renforcer notre colonne avec des méharistes Roualla de Nouri Shaalan venus d'Azrak. Nos effectifs se trouveraient accrus de 4 000 hommes dont plus des 3/4 irréguliers, mais sur lesquels on pouvait compter, car Nouri, le vieillard dur, silencieux, cynique, tenait sa tribu bien en main, et cette main était de fer.

Nouri réalisait ce type rare au désert : un nomade qui ne comprend ni le raisonnement, ni discussion. Il voulait ou il ne voulait pas, et il n'y avait rien à ajouter. Lorsque les autres avaient fini de parler, il faisait connaître sa volonté en quelques phrases très simples et attendait avec calme qu'on lui obéît, et on lui obéissait, car Nouri inspirait partout la crainte. Maintenant il

était vieux et sage, c'est-à-dire fatigué et déçu : si vieux que j'étais dans un perpétuel étonnement de le voir participer ainsi à notre enthousiasme et à notre activité.

34

Les Turcs s'effritent

Je me reposai le jour suivant dans la tente de Nasir, au milieu des paysans qui venaient lui rendre visite et je faisais un choix parmi les nouvelles trop abondantes provenant de leur esprit vif et de leur bonne volonté à nous servir. Pendant cette journée de repos, Nouri Saïd, Pisani avec deux canons, Stirling, Winterton, Young, avec leurs autos blindées, plus un groupe considérable de soldats, s'en allèrent ouvertement à la voie ferrée, détruisirent un kilomètre de rails et brûlèrent les charpentes en bois nécessaires aux Turcs pour réparer le pont que Joyce et moi avions fait sauter avant notre première attaque contre Deraa. Nouri Shaalan, couvert d'un manteau noir en drap fin, conduisait lui-même ses cavaliers Roualla, galopant en tête avec les meilleurs d'entr'eux. Sous l'œil du maître, cette tribu fit preuve d'une valeur à laquelle Nouri Saïd dut lui-même rendre hommage.

L'opération de Nouri fut pour les Turcs le coup de grâce. A partir de ce moment, ils renoncèrent à rétablir la ligne entre Amman et Deraa. Mais nous ignorions ce fait important et nous avions hâte de mettre hors de service, sur une longueur plus grande, cette voie ferrée toujours dressée devant nos yeux comme un épouvantail. En conséquence, dès le matin suivant, Winterton, Jemil et moi, nous partîmes à l'aube sur des autos afin d'examiner la ligne au sud de la station de Mafrak. Nous fûmes reçus par une bordée de mitrailleuses, d'une vigueur, d'une précision et d'une intensité bien au-dessus de tout ce que nous avions subi jusqu'ici. Plus tard, nous capturâmes ces habiles tireurs : ils appartenaient à une unité allemande de mitrailleurs. Pour le moment nous nous retirâmes avec empressement, mais très intrigués, et nous fîmes choix d'un autre pont qui nous tentait. J'avais l'intention de m'en approcher d'un bond d'auto puis de poser, sous la protection de la voûte, une forte charge contre une pile. Je me transportai

à pied d'œuvre avec 60 livres de coton-poudre arrimées sur l'arrière de l'auto blindée, en donnant l'ordre au conducteur de pousser jusque sous les arches.

Winterton et Jemil me suivaient dans l'auto de soutien. « Il fait très chaud ! gémit Jemil. – Il fera encore plus chaud là où nous allons ! » répliqua Winterton pendant que les voitures, avançant sur un terrain assez mauvais, étaient accueillies par des obus qui tombaient tout autour de nous. Nous réussîmes à arriver jusqu'à 50 mètres du remblai de la voie : une pluie abondante de balles de mitrailleuses vint s'écraser contre nos blindages et un homme, surgissant de derrière les lignes, lança sur nous une grenade à main.

Dans de pareilles conditions, il ne fallait plus songer à arriver jusqu'au pont. D'abord, un projectile éclatant sur l'arrière de ma voiture eût fait exploser le coton-poudre en nous réduisant en bouillie, d'autre part, notre blindage ne pouvait résister à une grenade à parois segmentées. Aussi nous retirâmes-nous très perplexes devant une défense ainsi prodiguée sur un méchant petit bout de voie ferrée, en même temps qu'intéressés et même amusés par cette résistance honorable après tant de mois d'une molle défensive.

De retour à Um el Surab, nous apprîmes que Nasir désirait installer de nouveau son camp à Umtaiye. C'était une première étape de notre voyage à Damas, de sorte que je fus enchanté de son idée ; nous partîmes, très heureux de cette excuse pour laisser ce soir-là la ligne tranquille. Assis en groupe, nous causions et racontions nos diverses expériences, en attendant minuit, heure à laquelle le Handley-Page devait bombarder la station de Mafrak. L'appareil arriva exactement et des bombes de 100 livres vinrent éclater au milieu d'un réseau très dense de voies de garage où elles mirent le feu aux wagons. Le tir des Turcs s'arrêta aussitôt.

Toute la nuit et le jour qui suivit, l'incendie fit rage. Ce désastre annonçait bien l'effondrement des Turcs, cette déroute dont les Arabes

faisaient courir le bruit depuis la veille. Nos gens racontaient que la 4e Armée s'éloignait d'Amman en une cohue désordonnée. Les Beni Hassan, qui capturaient les traînards et les petits groupes isolés, les comparaient à une troupe de bohémiens en marche.

Nous tînmes conseil. Notre tâche contre la 4e Armée était accomplie. Les détachements capables d'échapper encore aux griffes des Arabes arriveraient à Deraa misérablement et sans armes. Notre nouvel effort aurait pour objectif d'imposer aux Turcs une évacuation rapide de Deraa afin d'empêcher la garnison de cette place de reformer les fugitifs en une arrière-garde. Aussi proposai-je d'avancer vers le nord, de dépasser Tell Arar, franchir la voie ferrée le lendemain à l'aube et occuper Cheik Saad. Ce village, situé dans une région qui nous était familière, avait de l'eau en abondance, en même temps qu'il constituait un excellent poste d'observation et nous assurait une retraite sûre à l'ouest ou au nord, même au sud-ouest, si nous étions attaqués immédiatement. Enfin il coupait de Damas, Deraa et Mezerib.

Tallal me secondait avec ardeur de même que Nouri Shaalan, Nasir et Nouri Saïd. Nous nous préparâmes donc à lever le camp. Les autos blindées ne pouvaient pas nous accompagner ; il était préférable qu'elles demeurent à Azrak, puis qu'elles nous aident à entrer à Damas. Les Bristol avaient également terminé leur tâche en débarrassant le ciel des aéroplanes turcs ; ils pouvaient retourner en Palestine et y apporter la nouvelle de notre avance jusqu'à Cheik Saad.

Tandis que nous les regardions partir en observant l'orientation de leur vol, nous remarquâmes un gros nuage de poussière qui venait se mêler à la lente fumée des incendies de Mafrak. L'un des avions revint en arrière et laissa tomber un bout de papier sur lequel était griffonné qu'un corps important de cavalerie contournait la voie ferrée et se dirigeait de notre côté.

Mauvaise affaire pour nous qui n'étions rien moins que parés pour nous battre. Les autos venaient de partir, les avions également, une compagnie d'infanterie montée était en marche et les mules de Pisani, chargées, se tenaient rangées en colonne. Je courus rejoindre Nouri Saïd campé debout avec Nasir sur le sommet de la montagne. Fallait-il vider les lieux ou demeurer en place ? Nous hésitions. Finalement il nous sembla plus sage de déguerpir, attendu que Cheik Saad représentait une position d'arrêt plus avantageuse, et nous fîmes partir les réguliers.

Cependant, on ne pouvait guère laisser les choses en cet état. Nouri Shaalan et Tallal ramenèrent donc en arrière les cavaliers Roualla et ceux du Hauran pour, au besoin, retarder la poursuite. Ils rencontrèrent en chemin un allié inattendu : nos autos en route pour Azrak qui avaient vu l'ennemi. Par le fait, cette cavalerie turque ne venait nullement nous attaquer : elle se composait d'éléments divers cherchant tous à rentrer chez eux par la voie la plus courte. Nous fîmes quelques centaines de prisonniers qui souffraient de la soif et cueillîmes un joli lot de voitures ; la panique fut telle que les conducteurs coupèrent les traits de leurs attelages et s'enfuirent sur les chevaux, abandonnant tout le reste. La terreur se répandit le long de la ligne ; finalement, des troupes qui se trouvaient à bien des milles de toute intervention possible de nos Arabes se débarrassèrent de leur équipement, puis, jetant jusqu'aux fusils, elles s'efforcèrent en une course folle de gagner Deraa qui leur apparaissait comme le refuge le plus sûr.

Ces incidents n'en retardèrent pas moins l'exécution de notre programme. Nous ne pouvions guère mettre en marche, de nuit, à travers le Hauran, un détachement vêtu de khaki, une troupe de méharistes réguliers, sans être couverts par un nombre suffisant de cavaliers du pays pour rassurer la population soupçonneuse des villages et lui faire comprendre que nous n'étions pas des Turcs. Aussi, tard dans l'après-midi, fîmes-nous halte afin de permettre à Tallal, à Nasir et à Nouri Shaalan de nous rejoindre.

Trompés par l'obscurité, ils avaient dépassé le but. Nos forces réunies continuèrent à marcher vers le nord à travers des villages respirant l'aisance et des belles terres de labour ; une brise capiteuse nous soufflait au visage. Dans les champs dont la paille semblait plutôt avoir été cueillie que coupée à la serpe, poussaient maintenant des chardons aussi hauts qu'un enfant et déjà jaunes et desséchés. Le vent arrachait leurs racines mortes, les tiges s'accrochaient les unes aux autres, puis s'enfuyaient à travers la jachère, comme des tas de foin chassés par le vent.

Des femmes arabes, parties sur leurs ânes à la corvée d'eau, coururent à nous criant qu'un aéroplane venait d'atterrir quelques instants auparavant, tout près de là. Il portait sur les ailes des anneaux avec la marque du chameau chérifien. Peake se porta à l'endroit indiqué et trouva deux Australiens dont le Bristol avait reçu, en passant au-dessus de Deraa, une balle dans le radiateur. Ils semblaient tout joyeux, en même temps que surpris, de rencontrer des amis. Après avoir obturé la fuite, nous remplîmes le réservoir avec de l'eau que nous fournirent les femmes ; puis les aviateurs s'envolèrent bien parés pour retourner chez eux.

A chaque instant des cavaliers, à cheval ou à chameau, venaient se joindre à nous, et les jeunes gens d'esprit aventureux quittaient leurs villages et accouraient à pied pour entrer dans nos rangs.

A midi nous rencontrâmes un champ de pastèques. L'armée se précipita sur ce régal imprévu pendant que nous allions en avant reconnaître la ligne abandonnée dont la double file de rails rayonnait dans l'éclat du jour. Pendant que nous étions aux aguets, un train passa : depuis la veille au soir seulement la voie était réparée et nous assistions au passage du troisième convoi. Nous approchâmes sans être inquiétés et notre troupe s'égrena sur une longueur de 2 milles, chacun posant des charges d'explosifs çà et là, où le cœur lui disait. Ces destructions, bien qu'opérées sans méthode et précipitamment, n'en furent pas moins importantes.

Notre rentrée en scène avait évidemment surpris l'ennemi qui en était tout stupéfait : à nous maintenant d'utiliser largement cette chance. En conséquence, nous nous rendîmes auprès de Nouri Shaalan, Auda et Tallal et leur demandâmes de choisir chacun l'opération qui répondrait le mieux à ses goûts et à ses moyens d'action. Tallal, l'énergique, se décida pour l'attaque d'Ezraa, le grand dépôt de grains du Nord. Auda manifesta des préférences pour la station de Khirbet el Ghazale, la gare qui correspondait du côté sud à celle d'Ezraa. Quant à Nouri, il occuperait avec ses hommes la route principale vers Deraa, pour parer à toute tentative d'incursion d'un détachement turc.

Suggestions excellentes toutes trois. Chacun des chefs alla se préparer à l'exécution de son programme tandis que nous, après avoir reformé la colonne, nous poursuivîmes notre route, laquelle passait devant ce qui fut la colonie de Cheik Miskin : ces ruines prenaient au clair de lune un aspect particulièrement désolé. Des fossés pleins d'eau les entouraient et gênaient la marche de nos milliers d'hommes, de sorte que nous décidâmes de faire halte dans la plaine récemment moissonnée en attendant l'aube. Quelques groupes allumèrent des feux pour se défendre contre la brume pénétrante de ce Hauran au sol argileux ; d'autres s'étendirent tout simplement pour dormir sur la terre rendue visqueuse par la rosée. Des hommes, égarés en cours de route, circulaient, appelant partout leurs amis de cette voix de gorge gémissante qui caractérise le villageois arabe. La lune venait de se coucher ; notre planète était noire et très froide.

Je réveillai ma garde du corps et nous marchâmes à si vive allure que nous entrions avec le jour à Cheik Saad. Au soleil levant nous traversâmes des champs adossés aux rochers ; la terre semblait se réveiller sous cette première caresse du matin. La lumière argentait les feuilles dans les olivettes et, à droite, des hommes campés devant leurs grandes tentes en poil de chèvre nous offraient de loin l'hospitalité.

Nos détachements rentrèrent de leurs expéditions nocturnes avec un gros butin. Ezraa avait été faiblement défendu par Abd el Kader, l'Algérien, à la tête de son personnel particulier, de soldats ottomans et de quelques volontaires. Lorsque Tallal arriva, ces derniers vinrent le rejoindre, les troupes s'enfuirent et le reste comptait si peu d'hommes qu'Abd el Kader dut abandonner la place sans l'avoir défendue. Nos gens, encombrés par leurs prises, étaient trop lourdement chargés pour songer à le poursuivre.

Auda parut à son tour, tout fier de ses exploits. Il avait pris d'assaut el Ghazale et s'était emparé d'un train abandonné, de canons ainsi que de 200 hommes dont quelques-uns des Allemands. Quant à Nouri Shaalan, il ramena 400 prisonniers avec des mules et des mitrailleuses. Les simples soldats turcs furent internés dans des villages éloignés où ils devaient gagner leur nourriture en travaillant pour le compte des particuliers.

Un aéroplane anglais vint décrire des ronds au-dessus de nos têtes cherchant à savoir si nous étions l'armée arabe. Young fit disposer des repères sur le sol et les aviateurs y laissèrent tomber un message annonçant que la Bulgarie s'était rendue aux Alliés. Nous ignorions qu'il y eût une offensive dans les Balkans, si bien que la nouvelle n'avait guère de sens pour nous. Sans nul doute nous approchions du terme, non-seulement de la Grande Guerre, mais aussi de notre guerre, à nous. Un violent effort encore et notre épreuve serait terminée : chacun, enfin libre, retournerait à ses affaires oubliant sa folie. Pour la plupart d'entre nous en effet, c'était la première guerre et nous en considérions la fin comme le prélude du repos et de la paix.

L'armée était arrivée. Les bosquets des jardins se remplissaient de monde à mesure que chaque détachement allait s'installer dans le coin disponible qu'il jugeait le meilleur. Les cavaliers dessellaient leurs bêtes et déchargeaient leurs affaires, qui sous des palmiers, qui sous des figuiers ou des oliviers ; les oiseaux effrayés s'envolaient par bandes en poussant des cris. Nos hommes conduisirent les animaux à la rivière ; celle-ci serpentait

au milieu d'arbres fruitiers le long de haies verdoyantes couvertes de fleurs : toutes choses depuis si longtemps étrangères à de pauvres soldats qui venaient d'errer pendant des années dans le désert semé de pierres !

Les habitants de Cheik Saad se risquèrent timidement autour de nous, curieux de voir d'un peu près cette armée de Fayçal, considérée si longtemps comme un mythe et qui, maintenant, se trouvait dans leur village, conduite par des chefs aux noms célèbres, inspirant la terreur : Tallal, Nasir, Auda, Nouri. Et nous leur jetions un regard d'envie en pensant à leur paisible existence de paysans.

Pendant que les hommes détendaient leurs membres raidis par une longue chevauchée, nous grimpâmes à cinq ou six au-dessus des ruines d'où nous devions apercevoir dans la plaine du sud les mesures de sécurité prises contre nous. A notre grande surprise, nous ne découvrîmes par-dessus les murailles qu'une faible compagnie de réguliers en uniforme – Turcs, Autrichiens, Allemands – et huit mitrailleuses chargées sur des animaux de bât. Ces soldats qui venaient de Galilée, tâchaient péniblement de gagner Damas après la défaite infligée par Allenby à l'armée turque, lis marchaient d'un pas tranquille, libres de soucis comme d'espérances, se croyant à 50 milles de tout théâtre de guerre.

Désireux d'épargner de nouvelles fatigues à nos troupes, nous décidâmes de ne pas les arrêter. Seul, Durzi ibn Dughmi se mit tranquillement en selle et, suivi de gens de sa famille, il tomba sur eux par surprise. Les officiers voulurent se défendre et furent tués immédiatement. Les hommes jetèrent bas leurs armes ; en cinq minutes, ils se virent fouillés et volés, puis on les dirigea en file par des sentiers bordés de séguias, sur un local sans toit qui semblait bon à faire une prison. Cheik Saad payait sa dette vite et bien.

Au loin, vers l'est, apparurent trois à quatre groupes, ils semblaient se diriger vers le nord. Nous lâchâmes sur eux les Howeitat et, au bout d'une heure, ceux-ci revinrent en riant, chacun d'eux menant en laisse une mule

ou un cheval, pauvres bêtes fourbues, couvertes de plaies, preuves vivantes des difficultés auxquelles se heurtait l'armée en déroute : on les avait prises montées par des soldats sans armes en fuite devant les Britanniques. Les Howeitat dédaignèrent de pareils prisonniers : « Nous les donnâmes aux garçons et aux filles des villages en qualité de serviteurs ! » ricana Zaal, en plissant ses lèvres minces.

De l'ouest nous arriva la nouvelle que des petits groupes de Turcs se faufilaient dans les villages pour échapper aux attaques de Chauvel. Nous envoyâmes contre eux des détachements de Naim bien armés. Cette tribu de paysans nous avait rejoints la veille au soir à Cheik Miskin et Nasir nous l'envoyait pour qu'elle fasse de son mieux. Le soulèvement en masse que nous préparions depuis si longtemps se manifestait maintenant, toujours croissant à mesure que le succès décidait plus de rebelles à prendre part à notre action. Dans deux jours nous aurions sans doute 6 000 hommes de plus sous les armes.

Nous aperçûmes une fumée épaisse derrière la colline qui nous cachait Deraa. Un cavalier vint au galop informer Tallal que les Allemands avaient mis le feu aux aéroplanes et aux magasins et qu'ils se disposaient à quitter la ville. Un avion britannique laissa tomber un pli annonçant que les troupes de Barrow arrivaient près de Remthe et que deux colonnes turques fortes, l'une de 4 000 hommes et l'autre de 2 000, s'avançaient vers nous ; elles venaient respectivement de Deraa et de Mezerib.

Il me semblait bien que ces 6 000 soldats devaient représenter tout ce qui restait de la 4e Armée, de Deraa, et de la 7e qui avait disputé l'avance de Barrow. Que nous arrivions à les détruire et notre mission dans cette zone serait terminée ! Cependant, jusqu'à ce que nous fussions sûrs qu'il ne restait pas d'autres éléments de ces armées, il fallait conserver Cheik Saad. En conséquence, nous laisserions passer la grosse colonne de 4 000 hommes en attachant simplement à ses trousses, pour harceler ses

flancs et son arrière-garde, Khalid et les Roualla renforcés des paysans du nord.

Les 2 000 hommes de l'autre groupe semblaient convenir davantage à nos moyens : nous les affronterions avec la moitié de nos réguliers et deux canons de Pisani. Or Tallal était inquiet, car leur itinéraire allait les faire passer par Tafas, son propre village. Il nous persuada de nous hâter et d'aller occuper la montagne située au sud de Tafas. Mais comment faire diligence avec des hommes aussi fatigués que les nôtres ! Je me dirigeai avec mes troupes vers Tafas, dans l'espoir d'occuper une position abritée qui me permettrait de prendre contact avec l'ennemi et d'où je me retirerais ensuite en combattant jusqu'à l'arrivée des autres contingents. A mi-chemin nous rencontrâmes des Arabes montés conduisant vers Cheik Saad une bande de prisonniers complètement dépouillés. Ils les menaient rudement : les coups zébraient de taches bleues des dos d'ivoire, mais je n'intervins pas vu que ces hommes étaient des Turcs du détachement de police de Deraa et que leurs iniquités avaient bien souvent fait ruisseler de larmes et de sang les visages des paysans dans le voisinage.

Les Arabes nous apprirent que la colonne turque – le régiment de lanciers de Jemal Pacha – entrait dans Tafas. Lorsque nous fîmes notre apparition, le village était déjà occupé par les soldats qui y faisaient halte. De temps à autre on entendait un coup de feu ; des foyers d'incendie surgissaient entre les maisons et, sur le sol, plus élevé de ce côté, gisait un groupe lamentable de vieillards, de femmes et d'enfants enfoncés jusqu'aux genoux dans des chardons. Ces malheureux racontaient de terribles histoires sur les incidents qui s'étaient déroulés depuis que les Turcs, une heure auparavant, avaient fait irruption dans le village.

De notre poste d'observation nous aperçûmes le détachement ennemi se rassembler derrière les maisons, puis se mettre en marche dans la direction de Miskim Les lanciers constituaient l'avant et l'arrière-garde, encadrant des formations composites d'infanterie, d'artillerie et de voitures en nombre

considérable, le tout sous la protection de mitrailleuses postées en flanc-gardes. Nous ouvrîmes le feu sur la tête de la colonne dès qu'elle déboucha du village. L'ennemi braqua aussitôt sur nous deux pièces de campagne : suivant l'habitude des Turcs le tir était mal réglé et les shrapnells passèrent, inoffensifs, au-dessus de nous.

Nouri vint me rejoindre accompagné de Pisani. En avant de leurs hommes se trouvaient Auda abu Tayi, dans l'expectative, et Tallal rendu à moitié fou par les récits que lui faisaient ses gens des tortures infligées à son village. A ce moment la queue des fuyards passait à notre hauteur : nos hommes se glissèrent derrière afin de renseigner Tallal et calmer son anxiété tandis que l'infanterie, bien postée, ouvrait sur l'ennemi un feu nourri avec ses Hochtkiss. Pisani y joignit la moitié de sa batterie et les hauts explosifs français semèrent rapidement la confusion dans la colonne.

De longs panaches de fumée s'élevaient lentement du village ; tout paraissait calme pendant que nous approchions en nous tenant sur nos gardes. Dans les herbes hautes des tas gris s'apercevaient çà et là, pauvres êtres inanimés embrassant encore le sol. Nous détournâmes les yeux, sachant bien que nous ne pouvions plus rien pour ces victimes des Turcs. Puis, brusquement, une toute petite forme se dressa et s'enfuit en vacillant comme pour nous échapper. C'était une enfant de 3 ou 4 ans : sa blouse portait sur une épaule des taches rouges et, de l'autre côté, le sang coulait d'une plaie béante à la naissance du cou, ouverte sans doute par un fer de lance.

La petite courut quelques pas encore, puis s'arrêta et cria d'une voix étonnamment forte – tout était calme et silence autour de nous – : « Ne me frappez pas, baba ! » Abd el Aziz essaya de prononcer quelques mots qui s'étranglèrent dans sa gorge, – c'était son village, l'enfant pouvait être de sa famille – il sauta de son chameau et tomba à genoux sur l'herbe près du pauvre petit être. La soudaineté du mouvement effraya l'enfant qui leva ses bras en l'air et voulut crier ; mais elle s'écroula en un petit tas tandis que le

sang coulait encore sur ses vêtements. Je crois qu'elle expira peu de temps après.

Nous passâmes devant des cadavres d'hommes et de femmes, devant quatre autres bébés morts et qui, à la lumière crue du jour, paraissaient très abîmés : nous savions maintenant que pour cet infortuné village solitude signifiait mort et épouvante. Tout au bout se trouvaient les murets de bergeries en pisé et sur l'une d'elles reposait quelque chose de rouge et de blanc. Je regardai de plus près et reconnus le corps replié d'une femme, le tronc en l'air et la tête en bas, cloué au mur par une baïonnette dont la poignée émergeait hideusement de l'entre-jambes nu. Autour gisaient une vingtaine d'autres cadavres massacrés de diverses façons.

Le Zaagi fit entendre un rire sauvage qui sonnait sinistre dans l'atmosphère admirablement pure de ce haut plateau. Je m'écriai : « Le meilleur d'entre nous sera celui qui rapportera le plus grand nombre de cadavres turcs ! » et nous nous mîmes à la poursuite de l'ennemi en train de disparaître dans le lointain, abattant les malheureux soldats affalés sur les bords de la route qui imploraient notre pitié. Un Turc blessé, à moitié nu, incapable de se tenir plus longtemps debout, s'assit par terre et se mit à pleurer. Abdullah détourna son méhari pour l'éviter, mais le Zaagi traversa la piste en vociférant des malédictions et envoya trois balles de son automatic dans la poitrine de l'homme. Le sang sortit, le cœur battit encore lentement, lentement, toujours plus lentement…

Tallal avait vu tout ce que nous avions vu. Il gémissait comme une bête blessée ; puis il courut sur les hauteurs et resta là un moment campé sur sa jument, frissonnant et le regard obstinément fixé sur les Turcs qui s'éloignaient. Je m'approchai pour lui parler, mais Auda saisit ma rêne et me retint. D'un geste lent, Tallal abaissa les voiles de sa coiffure sur son visage, puis il sembla se reprendre et, pressant les étriers sur les flancs de sa monture, il partit au galop, tête baissée, courbé sur l'encolure et se balançant sur sa selle tandis qu'il fonçait droit sur le gros de l'ennemi.

Chevauchée longue sur les pentes des dômes de la montagne ! il franchit ensuite une profonde dépression. Nous demeurions haletants, figés sur place pendant qu'il s'élançait en avant : les sabots de sa bête retentissaient étrangement dans le silence, car Arabes et Turcs avaient cessé le feu. Les deux armées contemplaient Tallal dont le corps continuait à se balancer de côté et d'autre, dans l'apaisement de cette fin de journée. Lorsqu'il ne fut plus qu'à petite distance de l'ennemi, l'Arabe, se redressant sur sa selle, poussa par deux fois d'une voix tonnante son cri de guerre : « Tallal ! Tallal ! » Aussitôt les mitrailleuses turques crépitèrent : Tallal et sa jument, criblés de balles, tombèrent morts au milieu des lanciers ottomans.

Auda suivait cette tragédie d'un air implacable. « Que Dieu lui fasse miséricorde ! Nous leur ferons payer cher cette grande force perdue ! » Il secoua sa rêne et avança lentement vers l'ennemi. Appelant les paysans ivres maintenant de sang et d'épouvante, nous les envoyâmes harceler les flancs de la colonne turque. Le vieux lion des batailles se réveillait dans l'âme d'Auda : cet homme du désert devenait notre chef à tous. Par une feinte habile, il détourna la troupe ennemie sur un mauvais terrain et la sépara en trois tronçons.

Le troisième, le moins important, se composait surtout de mitrailleuses et de canonniers allemands et autrichiens groupés autour de trois automobiles et d'une poignée d'officiers et de soldats montés. Ils se défendaient magnifiquement : par trois fois ils repoussèrent nos attaques, tout énergiques qu'elles fussent. Les Arabes se battaient comme des diables ; les yeux aveuglés par la sueur, la gorge desséchée par la poussière, ils allaient toujours de l'avant : la flamme de cruauté et de revanche qui les exaltait les secouait si violemment qu'ils pouvaient à peine immobiliser leur fusil et tirer. Je donnai l'ordre de ne faire aucun prisonnier : c'est la seule fois que j'agis ainsi au cours de notre guerre.

Finalement, nous abandonnâmes à leur misérable sort les restes de ce groupe et courûmes à la poursuite des deux autres qui fuyaient à une allure

plus rapide. Au coucher du soleil nous les avions presque totalement anéantis. Des paysans arrivaient en foule nous rejoindre. Au début on ne comptait guère qu'une arme pour cinq ou six combattants, puis un Arabe arrivait à mettre la main sur une baïonnette, un autre sur un sabre et le troisième ramassait un pistolet. Une heure après leur arrivée, les gens à pied chevauchaient déjà sur des ânes et, plus tard, chaque homme eut son fusil et son cheval. A la nuit tombante toutes les bêtes valides étaient surchargées de butin et cette belle et riche plaine apparaissait couverte de cadavres d'hommes et d'animaux. Sous le coup de la rage folle provoquée par les horreurs de Tafas, nous tuâmes et tuâmes sans répit, achevant même ceux qui gisaient sur le sol, comme si leur mort et le sang qui coulait encore pouvaient dissiper notre cauchemar de Tafas.

Mais, sans parler des blessures, des souffrances et de la lassitude, je ne pouvais détacher ma pensée de Tallal, ce chef magnifique, ce beau cavalier, ce compagnon d'aventures fort et courtois et, au bout de quelque temps, ne pouvant plus supporter cette hantise, je me fis amener mon méhari. Accompagné d'un cavalier de ma garde, je partis dans la nuit pour rejoindre nos hommes qui poursuivaient la plus forte colonne de Deraa.

Il faisait très sombre ; le vent soufflait du sud et de l'est en larges rafales et ce ne fut que par le bruit qui parvenait jusqu'à nous et grâce à l'éclat intermittent des coups de canon que j'arrivai enfin sur le lieu du combat. Dans chaque champ, dans chaque ravin, l'on voyait des Turcs trébuchant, fuyant aveuglément vers le nord. Nos hommes s'accrochaient à leurs victimes : le crépuscule les rendait plus hardis et maintenant ils serraient l'ennemi de près. Chaque village, au fur et à mesure que le théâtre de l'action s'en rapprochait, se mettait à la besogne. Le vent noir, glacial, mêlait son sifflement à celui des balles, aux cris des combattants, aux salves de mousqueterie des Turcs et au trépignement des bêtes lorsque de petits groupes d'adversaires se heurtaient frénétiquement dans l'obscurité.

Au coucher du soleil l'ennemi essaya de faire halte et de bivouaquer : Khalid l'en empêcha et l'obligea à reprendre sa course. Quelques fuyards se remirent en marche, d'autres ne purent continuer ; beaucoup d'entre eux complètement épuisés s'endormaient dans les ornières. Ils avaient perdu tout ordre, toute discipline, toute cohésion : les hommes s'en allaient à la dérive sous la rafale des balles, en paquets isolés, prêts à tirer, à la moindre rencontre, sur amis ou ennemis. Les Arabes, presque aussi incertains de leurs gestes, travaillaient également en ordre dispersé.

Seuls, les détachements allemands conservaient leur sang-froid et là, pour la première fois, je ne pus m'empêcher d'admirer les hommes qui avaient tué mes frères, je me sentis fier de pareils adversaires. Ils étaient à 2 000 milles de leur patrie, sans espoir et sans personne pour les guider, dans des conditions assez désespérées pour briser les nerfs des plus braves. Et cependant leurs sections se tenaient en rangs serrés comme à la parade, faisant des embardées au milieu de ces restes désorganisés de Turcs et d'Arabes, pareils à des cuirassés qui domptent la tempête, la tête haute, silencieux. Lorsque nous les attaquions, ils s'arrêtaient, prenaient la position de tir et lançaient leurs décharges au commandement. Il n'y avait ni hâte, ni cris, ni hésitation dans leurs gestes : ils étaient admirables.

Enfin je rencontrai Khalid et lui demandai aussitôt de rappeler les Roualla et de laisser le temps et les villageois achever l'œuvre de destruction. Peut-être une tâche plus difficile nous réclamait-elle dans le sud. Au crépuscule le bruit avait couru dans la plaine que Deraa était vide et que Trad, le frère de Khalid, était parti en reconnaissance avec une bonne moitié des Anazeh. Je redoutai pour lui quelque surprise fâcheuse, car il devait y avoir encore des Turcs dans la place et d'autres encore aux environs qui s'efforçaient de rallier ce refuge en suivant les voies ferrées ou en traversant les montagnes d'Irbid. En effet, à moins que Barrow, qu'on disait avoir été retardé à Remthe, n'eût perdu contact avec l'ennemi, il existait certainement encore une arrière-garde turque qui combattait, et il fallait la poursuivre.

Je voulais que Khalid allât soutenir son frère. Au bout d'une heure ou deux, pendant lesquelles il dut crier ses ordres en raison de la violence du vent, il réussit à rassembler autour de lui quelques centaines de cavaliers et de méharistes. En marchant sur Deraa, il eut maille à partir, en pleine nuit, avec plusieurs détachements turcs et, lorsqu'il arriva devant la place, Trad s'y trouvait déjà solidement installé. Aux dernières lueurs du crépuscule, il avait battu complètement les restes de la garnison, s'était emparé au galop de la gare tandis que, franchissant allègrement les tranchées, ses hommes dispersaient les derniers éléments turcs qui essayaient encore de résister.

Avec l'aide des gens du pays, les Roualla pillèrent le camp. Ils trouvèrent dans les magasins en flammes un copieux butin qu'ils déménagèrent sans se laisser arrêter par le feu qui dévorait les toitures et mettait à chaque instant leurs vies en danger. C'était l'une de ces nuits où l'être humain est pris de folie, où la mort semble impossible, quel que soit le nombre de ceux qui meurent autour de vous, et où l'existence du prochain n'est plus qu'un jouet que l'on brise et qu'on rejette au loin.

A Cheik Saad la nuit fut troublée par de perpétuelles alertes, par des cris et des coups de feu, par la furie des paysans menaçant à chaque instant de massacrer les prisonniers afin d'ajouter encore au prix déjà payé par les Turcs pour la mort de Tallal et la destruction de son village. Les cheiks les plus en vue étaient partis à la poursuite des fuyards ; leur absence ainsi que celle de leurs partisans privaient le camp de ses chefs les mieux écoutés, en même temps que de ses yeux et de ses oreilles. Des jalousies de clan qui sommeillaient avaient réveillé dans l'excitation d'une après-midi de tueries la soif du sang, et Nouri Saïd, Young et Winterton durent déployer toute leur énergie et leur savoir-faire pour maintenir la paix autour de nous.

Je rentrai après minuit. Des messagers que Trad avait expédiés de Deraa venaient d'arriver. Nasir partit le rejoindre. Personnellement, j'éprouvais une immense envie de dormir : c'était la quatrième nuit que je passais à dos de chameau. Mais mon cerveau enfiévré m'empêchait de ressentir ma

fatigue physique ; aussi, vers 2 heures du matin, je montai un troisième méhari et pris la route de Deraa en suivant la piste de Tafas.

Nouri Saïd et son état-major suivaient le même itinéraire en avant de leur infanterie montée et nos groupes se hâtèrent jusqu'aux premières lueurs de l'aube. A ce moment, mon impatience et le froid ne me permirent plus de cheminer à l'allure du pas des chevaux. Je lâchai la rêne à mon méhari – la grande Baha au caractère difficile – et la bête donna aussitôt de tous ses moyens, obligeant mes compagnons à courir à toute vitesse. Ce train se prolongea pendant des milles et des milles sous les longues enjambées de Baha, si bien que j'entrai seul au lever du jour dans Deraa.

35

Notre jonction avec les britanniques

Nasir se trouvait dans la maison communale, occupé à créer une administration militaire et à organiser la police, tout en passant une inspection minutieuse de la place. Je complétai sa pensée en lui proposant d'installer des postes de garde près des pompes, des hangars aux machines, des magasins de matériel, et de veiller sur les approvisionnements et les outils restants. Enfin, dans l'espace d'une heure, je mis sur pied, devant son état-major, tout le programme de ce que la situation exigeait si nous ne voulions pas nous voir contraints de lâcher prise. Le pauvre Nasir me considérait d'un air ébahi.

Je demandai des nouvelles du général Barrow. Un homme qui arrivait justement de l'Ouest, me raconta que les Anglais lui avaient tiré dessus au moment où ceux-ci se déployaient pour attaquer la ville. Afin d'empêcher le renouvellement de pareilles méprises, je grimpai avec le Zaagi sur la crête du Buweib d'où l'on apercevait un fort groupe de canonniers indiens. Ils expérimentaient sur nous la précision de leurs armes, fiers de tirer sur des objectifs aussi splendidement habillés. Fort heureusement arriva un officier accompagné de quelques soldats britanniques et je pus ainsi m'expliquer. Ils se trouvaient en effet au beau milieu d'un mouvement d'enveloppement autour de Deraa et, pendant que nous causions, leurs aéroplanes bombardèrent le malheureux Nouri au moment même où celui-ci entrait dans la gare : c'était sa punition pour avoir perdu la course de Cheik Saad. Il n'en fallut pas moins arrêter les bombes intempestives et, à cet effet, je courus rattraper le général Barrow qui inspectait en auto ses avants-postes.

Il devait, me dit-il, établir des sentinelles dans le village afin de tenir la population en respect. Je lui expliquai doucement que les Arabes avaient déjà installé un gouvernement militaire. Arrivé devant les puits, il me

déclara que ses sapeurs allaient inspecter l'état des pompes, ce à quoi je répondis que leur concours serait bien accueilli. Il me lança sur un ton agressif que nous semblions être chez nous à Deraa et, qu'en conséquence, il ne prendrait en consigne que la gare. Je signalai la locomotive en route pour Mezerib – arrêtée à l'endroit même où notre petit cheik avait empêché les Turcs de faire sauter le pont de Tell el Shehab devenu maintenant propriété des Arabes – et demandai que ses sentinelles reçussent l'ordre de ne pas se mêler de notre exploitation de la ligne.

Barrow n'avait reçu aucune instruction quant à la façon d'en agir avec l'armée arabe. Heureusement Clayton nous rendit ce service, estimant que nous méritions qu'on eût égard à nos revendications : aussi le général, qui se considérait comme installé en pays conquis, se montra-t-il stupéfait de me voir tranquillement me comporter comme s'il était mon hôte, mais il comprit qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'agir comme tel. Pendant ces instants mon esprit en ébullition travaillait à toute vitesse, et cela pour notre profit commun : à tout prix je devais m'opposer à ces premières mesures néfastes par lesquelles les Britanniques, dépourvus d'imagination, ont coutume, – avec du reste les meilleures intentions du monde, – d'ôter aux indigènes résignés toute responsabilité. Ils créent ainsi une situation telle qu'on en arrive bientôt à des années d'agitation, à des réformes successives mal étudiées et enfin à des émeutes qu'il faut réprimer.

Barrow se soumit en me demandant de lui trouver du fourrage et des vivres. Je lui montrai dans le square le fanion de Nasir, petite banderole de soie flottant sur le balcon des bureaux en cendres du Gouvernement et, au-dessous, une sentinelle qui bâillait. Il se redressa et salua vivement tandis qu'un frémissement de plaisir secouait la foule des officiers et des soldats arabes devant cet hommage rendu à leur chef.

En retour, nous nous efforçâmes de cantonner discrètement leurs revendications dans les bornes des nécessités politiques. Nous fîmes comprendre à tous les Arabes que les troupes indiennes étaient nos hôtes,

qu'il fallait non-seulement tolérer leurs fantaisies, mais encore en faciliter la réalisation. Cela nous valut quelques incidents auxquels nous n'avions pas songé. Tous les poulets du villages disparurent comme par enchantement et trois cavaliers jugèrent bon de s'offrir le fanion de Nasir : le nœud de la banderole et l'élégante flèche qui terminait la hampe avaient excité au plus haut point leur convoitise. Amusant contraste entre le général anglais qui saluait et le soldat indien qui volait : contraste accueilli avec plaisir d'ailleurs par les Arabes vu leur incapacité à comprendre cette race et sa mentalité.

Entre-temps, nous continuions à enlever partout des soldats et des canons turcs. Nos prisonniers se comptaient par milliers : nous en passâmes aux Britanniques qui en recommencèrent le dénombrement ; mais la plupart furent internés dans les villages. Azrak connut bientôt tous les détails de notre victoire : Fayçal, un jour plus tard, y faisait son entrée accompagné par la longue file de nos autos blindées. Le chérif s'installa dans la gare ; je m'empressai d'aller le voir et de lui présenter le compte-rendu de ma gestion. Lorsque j'eus terminé, toute la salle fut soulevée d'un immense enthousiasme.

Barrow, largement approvisionné en eau et en vivres, allait nous quitter, ayant pris rendez-vous avec Chauvel près de Damas pour préparer leur entrée simultanée dans la ville. Il nous demanda de prendre le flanc droit en ordre de route, ce qui me convenait de tout points car le long de la ligne du Hedjaz se trouvaient les troupes de Nasir, toujours occupées à poursuivre le gros des Turcs dont ils réduisaient constamment les effectifs par des attaques incessantes de jour et de nuit. J'avais encore beaucoup à faire, aussi passai-je une nuit de plus à Deraa, jouissant pleinement de la tranquillité que me valait le départ des troupes. La gare était en effet hors ville, sur les confins de la rase campagne, et les Indiens qui occupaient les alentours m'avaient irrité : leur présence en masse ne cadrait pas avec l'ambiance. Le désert en effet, c'est, par son essence même, l'individu qui se meut solitaire, le fils de la route, à l'écart du monde, comme dans une

tombe. Ces troupes exotiques, traînaillant par bandes comme des moutons, ne me semblaient pas dignes de jouir du privilège de l'espace.

Je découvrais dans le soldat indien ordinaire quelque chose de mesquin et de borné : il a l'air de se croire méprisable et témoigne d'une sorte de dépendance prudente qui ne lui déplaît pas, bien différent en cela de la nature abrupte mais saine du Bédouin. L'attitude des officiers britanniques envers leurs hommes frappait d'horreur ma garde du corps qui n'avait jamais encore vu traiter les individus en faisant des distinctions de personnes.

Tous les soirs je m'étendais avec mes hommes sur le vieil aérodrome désormais désert. Près des hangars incendiés mes gardes, à l'humeur aussi changeante que la surface de la mer, se chamaillaient entre eux comme de coutume et là, pour la dernière fois, Abdulla m'apporta dans le bol d'argent ma ration de riz bouilli. Après le souper, j'essayai dans la solitude de penser à notre tout prochain avenir, mais mon cerveau demeurait pareil à un grand feuillet blanc : le vent violent du succès soufflait sur mes rêves comme sur une bougie. Devant nous se présentait le but final, trop tangible maintenant, mais derrière nous, il y avait l'effort de deux années, tant de misères oubliées ou glorifiées. Des noms me traversaient la tête, et mon imagination auréolait chacun d'eux d'un superlatif : Rumm la magnifique, Petra la brillante, Azrak la lointaine, Batra la très propre. Et pourtant, les hommes avaient changé. La mort s'était abattue sur les meilleurs et la nature rude de ceux qui survivaient me heurtait.

Je ne pouvais dormir, de sorte qu'avant le jour je réveillai Stirling et mes conducteurs. Nous nous installâmes tous les quatre dans notre Rolls, la « Blue Mist », et nous partîmes pour Damas sur la route défoncée dans sa première partie par des charrois intensifs, et plus loin bloquée par les convois et l'arrière-garde de la division Barrow. Nous dûmes couper à travers champs pour gagner la voie ferrée française dont le vieux ballast nous offrit une piste acceptable, bien qu'un peu raboteuse, et sur laquelle il

nous fut possible d'accélérer l'allure. A midi, nous aperçûmes le fanion de Barrow planté devant un cours d'eau où s'abreuvait sa cavalerie. Ma garde du corps se trouvait dans le voisinage : je montai sur ma bête et me dirigeai vers le général. Comme tant d'autres cavaliers impénitents, il dédaignait un peu le méhari et, à Deraa, il avait insinué que nous ne pourrions guère soutenir le train de sa cavalerie laquelle entendait gagner Damas en trois étapes forcées.

Aussi, en m'apercevant frais et pimpant sur ma monture, fut-il surpris ; il me demanda à quel moment nous avions quitté Deraa. « Ce matin ! » Sa figure s'allongea. « Et où allez-vous vous arrêter ce soir ? » « A Damas ! » répondis-je gaîment, et je le quittai. Je venais de me faire un ennemi de plus. J'éprouvais quelques remords de lui jouer ainsi des tours, car il se montrait toujours accueillant à mes demandes. Mais les enjeux étaient gros, bien au-delà de son champ de vision, et je n'avais cure de ce qu'il pouvait penser de moi pourvu que nous triomphions.

Je retournai auprès de Stirling et nous poursuivîmes notre route. A chaque village nous laissions un mot pour les avant-gardes britanniques, leur expliquant où nous nous trouvions et à quelle distance était l'ennemi. Comme Stirling, cela m'irritait de constater combien timidement se développait l'avancée de Barrow : des éclaireurs observant des vallées vides, des sections couronnant chaque crête abandonnée, un rideau tiré avec tant de soin sur une région amie ! Cette manière de faire soulignait la différence qui existait entre l'assurance de nos mouvements et les procédés tatillons de la guerre normale.

Aucune difficulté ne pouvait surgir avant notre arrivée à Kiswe où nous devions rencontrer le général Chauvel et où la ligne du Hedjaz se rapprochait de notre route. Sur la voie ferrée se trouvaient Nasir, Nouri Shaalan et Auda avec les tribus qui harcelaient encore cette colonne de 4 000 hommes – en réalité forte de 7 000 environ – signalée par notre aéroplane près de Cheik Saad trois jours auparavant, journées bien occupées

pendant lesquelles nos Arabes s'étaient battus sans arrêt alors que nous-mêmes nous nous donnions des loisirs !

Comme notre voiture gravissait les pentes d'une colline, nous aperçûmes, sur la droite, des éclatements de shrapnells derrière la montagne à l'endroit où passait la voie ferrée. Bientôt apparut la tête d'une colonne turque comprenant à peu près 2 000 hommes ; ils marchaient en groupes désordonnés et ne s'arrêtaient de temps à autre que pour tirer une bordée de leurs pièces de campagne. Nous accélérâmes la marche afin de dépasser les poursuivants : notre grande Rolls se détachait en bleu sur la route découverte. Quelques cavaliers arabes aux trousses des Turcs galopèrent vers nous, gênés dans leur course par les canaux d'irrigation. Nous reconnûmes Nasir sur son étalon bai cerise, cette bête splendide, encore fougueuse en dépit des 100 milles qu'elle avait parcourus à la course, et aussi Nouri Shaalan, tous deux accompagnés d'une trentaine de leurs serviteurs. Ce que nous voyions, nous dirent-ils, représentait tout ce qui restait des 7 000 Turcs. Les Roualla s'accrochaient désespérément aux deux flancs pendant qu'Auda abu Tayi rassemblait derrière le djebel Maïna ses amis, les Wuld Ali, et se postait là en embuscade espérant attirer dans la montagne la colonne des fuyards. Notre apparition signifiait-elle enfin une aide ?

Je leur dis que les Britanniques avançaient en forces juste derrière nous : les Arabes pouvaient-ils retarder la marche de l'ennemi seulement pendant une heure ? Nasir regarda en avant ; il aperçut une ferme entourée de murs et de bois, formant un véritable barrage au milieu de la plaine dénudée. Il appela Nouri Shaalan et tous deux coururent vers cet endroit afin de tâcher d'arrêter les Turcs.

Nous retournâmes à 3 milles en arrière. Les Indiens marchaient en tête et nous annonçâmes à leur vieux et maussade colonel quel admirable présent apportaient les Arabes. Il parut assez mécontent devant la perspective de devoir bouleverser la belle ordonnance de sa marche ;

finalement il se décida à déployer un escadron qu'il envoya dans la plaine, à petite allure, du côté des Turcs. Ceux-ci s'empressèrent de pointer sur cette maigre troupe leurs petits canons. Un ou deux projectiles éclatèrent non loin des cavaliers, et alors, absolument horrifiés, – car Nasir s'était risqué comptant sur une aide sérieuse – nous vîmes le colonel ordonner la retraite et replier vivement sa troupe sur la route. Nous nous précipitâmes auprès de lui comme des fous, Stirling et moi, en le suppliant de ne pas avoir peur de quelques méchantes pièces de montagne, aussi peu efficaces qu'un pistolet de signaleur. Mais ni la douceur, ni la colère ne purent le faire bouger d'un pouce. Nous repartîmes une troisième fois à grande vitesse à la recherche de plus hautes autorités.

Un officier d'état-major nous dit que le général Gregory se trouvait tout proche. Nous bénîmes ces paroles car l'orgueil professionnel de Stirling souffrait cruellement de voir des opérations aussi mal dirigées. Nous emmenâmes notre nouvel ami et, ayant bientôt découvert son général, nous lui prêtâmes l'auto afin que l'on pût envoyer prestement des ordres sévères à la cavalerie. Une estafette arriva au galop réclamant de l'artillerie à cheval ; ces pièces ouvrirent le feu au moment même où les dernières lueurs du jour s'évanouissaient sur les crêtes de la montagne, éclairant d'un dernier reflet les nuages qui planaient au-dessus. La Yeomanry du Middlesex apparut à son tour et fut lancée au milieu des Arabes pour charger la queue des Turcs et, pendant que la nuit arrivait, nous vîmes la déroute de l'ennemi qui abandonnait canons, convoi, tout son matériel. Les fuyards s'écoulèrent par le haut du col, vers les deux pics de Maïna ; ils espéraient se sauver au-delà dans ce qu'ils croyaient être un terrain désert.

Mais Auda s'y trouvait et pendant cette soirée de sa dernière bataille le vieil homme tua et tua sans relâche, il pilla et captura jusqu'à ce que l'aube vînt lui montrer qu'il ne restait plus rien à faire. C'est ainsi que finit cette 4^{e} Armée qui durant deux ans nous avait causé tant de peines et d'efforts.

La vigueur de Gregory manifestée si à propos nous donna le courage d'affronter Nasir. Nous courûmes à Kiswe où il était convenu que nous le rencontrerions avant minuit. A notre suite arrivaient en masse les troupes indiennes. En vain nous cherchâmes un coin retiré ; des milliers d'hommes encombraient déjà la ville.

Le mouvement et les courants contraires de tant de cerveaux agités me poussaient tout comme eux à courir sans répit d'un point à un autre. Dans la nuit nul ne voyait de quelle couleur était ma peau, je pouvais circuler à mon gré, tel un Arabe sans importance, et le fait de me trouver ainsi au milieu, mais isolé, de mes propres frères, me donnait une étrange impression de solitude. Les hommes de nos autos blindées étaient pour moi des individualités en raison de leur petit nombre, de notre longue camaraderie, et de leurs personnes mêmes, car ces mois passés sous un soleil brûlant et sous les rafales d'un vent glacial les avaient affinés. Dans cette cohue hétéroclite de soldats venus des quatre coins du monde, Britanniques, Australiens et Indiens, ils se sentaient aussi étrangers à l'ambiance, aussi timides que moi-mêmes. Leur tenue salie, maculée attirait aussi l'attention : ils portaient depuis si longtemps les mêmes vêtements que la transpiration et l'usage les avaient moulés sur leurs corps : on eût dit des téguments plutôt que des effets recouvrant leur nudité.

Mais ces autres, c'étaient de véritables soldats, une nouveauté pour moi après deux années de raids avec de simples partisans. Et à nouveau il me venait à l'esprit combien le mystère de l'uniforme contribue à donner de la solidité, de la dignité, à une troupe, à quel point elle la rend une et homogène et en fait réellement un seul homme. Cette livrée de mort, véritable mur isolant ceux qui la portent des contingences de la vie normale, témoigne qu'ils ont vendu à l'Etat leurs volontés et leurs corps ; ils se sont engagés dans un service que le fait même de s'y être engagé volontairement ne rend pas moins abject. Quelques-uns obéissent à cet instinct qui porte l'homme à rechercher des plaisirs faciles, d'autres sont poussés par la faim, d'autres encore par la soif du prestige, en admettant que la vie militaire

dispense de pareilles faveurs. Mais parmi eux, ceux-là seulement cueillent quelques satisfactions qui ont cherché à s'abaisser car, au point de vue des amis de la paix, ils sont au-dessous de l'Humanité. Seules les filles de débauche se sentent attirées par l'uniforme promené partout ! la paie du soldat n'a rien de commun avec celle de l'ouvrier, noblement gagnée ; simple argent de poche que le militaire croit dépenser de la façon la plus avantageuse lorsqu'il lui permet de boire et d'oublier.

Le forçat peut s'insurger par la violence. L'esclave est à même de reconquérir sa liberté, tout au moins lui est-il permis d'y songer. Mais le soldat abandonne pendant les vingt-quatre heures à celui qui en est le propriétaire l'usage de son corps ; il attend de lui les directives de son esprit et de ses émotions. Un forçat demeure libre de haïr la loi qui l'enferme et de maudire l'humanité entière s'il a le cœur plein de haine. Mais le soldat boudeur représente un mauvais soldat, ou plutôt il n'est même pas un soldat : simple automate loué pour l'échiquier du Roi.

Autour des soldats flânaient des Arabes, gens d'une autre sphère, au regard grave. Une tâche imprécise m'avait jeté pendant deux années, comme un banni, au milieu d'eux. Ce soir, je me sentais plus près des nomades que des troupes anglaises, et je m'en irritais comme d'une chose honteuse. Ce contraste me frappait ; mêlé au désir de rentrer dans mon pays, il aiguisait mes facultés, exaltait mes dégoûts à un tel point que non-seulement je vis clair dans la différence de races et dans la différence des langues, mais que je fus à même de distinguer leurs odeurs : la senteur lourde, aigre, persistante, condensée dans la sueur desséchée dont s'imprégne le coton et qui se dégage des foules arabes et l'odeur indéfinissable du soldat anglais : cette chaude exhalaison, pisseuse, d'hommes sanglés dans des vêtements de laine, une âcreté ammoniacale qui vous saisit à la gorge, bref une odeur qui fermente comme du naphte.

36

Entrée à Damas

Notre guerre était terminée. Nous n'en passâmes pas moins cette nuit-là à Kiswe, les Arabes nous ayant avertis que les routes n'étaient pas sûres : or, nous n'avions pas la moindre envie d'aller mourir stupidement dans la nuit aux portes même de Damas. Les Australiens, hommes de sport partout et toujours, considéraient la guerre sous les espèces d'une course fixée d'un point à un autre, avec Damas comme poteau d'arrivée. En réalité, nous nous trouvions tous désormais sous les ordres d'Allenby et la victoire était le fruit logique de son génie ainsi que de la peine qu'avait prise Bartholomew.

Le plan tactique du commandement disposait très raisonnablement les Australiens au nord et à l'ouest de Damas, à cheval sur les voies ferrées, avant que la colonne sud ne fasse son entrée dans la capitale, et nous, les chefs arabes, avions attendu l'avancée plus lente des Britanniques, en partie parce qu'Allenby ne mettait jamais en doute notre exactitude à accomplir ses ordres. Sa force résidait dans cette tranquille certitude qu'il recevrait autant d'obéissance qu'il donnait de confiance.

Il comptait bien que nous serions présents lors de son entrée, d'abord parce qu'il savait que pour les Arabes, Damas représentait plus qu'un simple trophée, ensuite pour des raisons de prudence. La venue de Fayçal rendait la région ennemie bienveillante aux Alliés à mesure qu'ils avançaient, ce qui permettait aux convois de circuler sans escorte et aux villes d'être administrées sans garnisons. Dans leur mouvement enveloppant autour de Damas, les Australiens pourraient être forcés, malgré les ordres donnés, d'entrer dans la ville et, s'ils rencontraient quelque résistance, peut-être surviendrait-il des incidents malheureux qui gâteraient l'avenir. Douze heures nous furent données pour engager les Damascènes à recevoir l'armée britannique comme des Alliés.

Quelle révolution en action, sinon en opinion ! Mais le Comité de Fayçal à Damas se préparait depuis des mois à prendre en main les rênes de l'administration dès l'effondrement des Turcs. Nous n'avions qu'à nous mettre en contact avec les membres de ce Comité, leur expliquer les opérations des Alliés et ce dont on avait besoin. Aussi, lorsque l'obscurité fut devenue complète, Nasir envoya la cavalerie Roualla dans la ville à la recherche de Ali Riza, le président de notre Comité, ou, à son défaut, de Shukri el Ayubi, son adjoint, et les fit prévenir que toute aide utile leur serait fournie dès le lendemain s'ils mettaient immédiatement sur pied une administration urbaine. En réalité, c'était chose faite depuis 4 heures de l'après-midi, avant même que nous ayons commencé à agir. Il fut impossible de mettre la main sur Ali Riza, les Turcs lui ayant confié à la dernière minute le commandement de leur armée de Galilée en retraite devant Chauvel, mais Shukri trouva un appui inattendu dans les deux frères algériens Mohammed Saïd et Abd el Kader. Avec l'aide de leurs partisans, ils arborèrent le drapeau arabe à l'Hôtel de Ville avant le coucher du soleil, pendant que les derniers échelons allemands et turcs défilaient devant le palais municipal. On prétend que le dernier général le salua ironiquement.

Je dissuadai Nasir de pénétrer dans la ville. La nuit se passerait en pleine confusion et mieux valait pour sa dignité qu'il y entrât tranquillement à l'aube. Le dernier corps de méharistes Roualla était parti avec moi, le matin même, de Deraa : Nasir et Nouri Shaalan l'arrêtèrent au passage et l'envoyèrent en avant à Damas soutenir les cheiks Roualla. Ainsi, à minuit, lorsque nous allâmes nous reposer, nous avions dans la ville 4 000 hommes armés.

Je voulais dormir – une grosse tâche ne m'attendait-elle pas le lendemain ! – mais je ne pus y réussir. Damas, c'était le point d'aboutissement de nos années d'incertitudes et mon esprit bourdonnait de toutes les idées, de toutes les suggestions utilisées ou rejetées pendant cette période. En outre, on étouffait à Kiswe ; l'air y était sursaturé de senteurs et

d’exhalaisons : trop d’arbres, trop de plantes, trop d’êtres humains, microcosme de ce monde encombré qui s’agitait devant nous.

En quittant Damas, les Allemands mirent le feu aux dépôts et aux magasins, de sorte qu’à chaque instant nous étions assourdis par les explosions : elles embrasaient le ciel de flammes blanches. A chacun de ces fracas, la terre semblait s’ébranler ; nous levions les yeux du côté du nord et, dans le ciel pâle, nous apercevions des gerbes de points jaunes au moment où les obus, lancés à des hauteurs folles chaque fois qu’un dépôt explosait, éclataient à leur tour et que les débris se dispersaient en grappes de fusées. Je me tournai vers Stirling et murmurai : « Damas brûle ! », indigné à la pensée que comme rançon de sa liberté conquise la grande ville était en cendres.

Dès l’aube nous partîmes en auto pour gagner le sommet de la montagne qui domine l’oasis de Damas, tremblant de regarder vers le nord et de n’y plus voir que des décombres. Mais en fait de ruines, nous aperçûmes des jardins silencieux, au vert terni par la brume du rivière : sur les eaux se mirait faiblement la cité, belle comme toujours, pareille à une perle caressée par le soleil du matin. Du vacarme de la nuit, il ne restait plus qu’une longue colonne de fumée qui s’élevait, toute noire, de la cour où se trouvaient les magasins à munitions, près de Kadem, terminus de la ligne du Hedjaz.

Nous avançâmes sur la route encadrée de champs encore humides de rosée, les paysans y commençaient leur journée de travail. Un cavalier au galop s’arrêta devant l’auto en apercevant nos coiffures et, avec un joyeux salut, il nous tendit une grappe de raisins jaunes en disant : « Bonne nouvelle ! Damas vous salue ! » Il venait envoyé par Shukri.

Nasir se trouvait dans le voisinage. Nous le mîmes au courant des événements afin qu’il fût à l’honneur et eût une entrée digne des cinquante batailles qu’il avait livrées. Avec Nouri Shaalan à son côté, il exigea de son cheval un galop final et disparut sur la route dans un nuage de poussière.

Pour lui laisser prendre une avance convenable, nous nous arrêtâmes, Stirling et moi, auprès d'un petit ruisseau qui courait entre des berges escarpées. Il y faisait frais et nous décidâmes de profiter de ce moment de répit pour nous raser et faire un bout de toilette.

Quelques troupiers indiens nous considéraient curieusement, nous, notre auto, nos conducteurs aux culottes en lambeaux, aux vestes déguenillées. Je portais un costume arabe ; Stirling, sa coiffure exceptée, personnifiait l'officier britannique d'état-major. Le sous-officier des Indiens, individu obtus et de mauvais caractère, croyait avoir mis la main sur des prisonniers. Dès que nous nous fûmes débarrassés de lui, nous jugeâmes que le moment était venu de rejoindre Nasir.

Nous avançâmes tranquillement le long de la rue qui menait à l'hôtel du Gouvernement, sur le bord de la Barada. La voie était encombrée d'une foule compacte ; des curieux garnissaient les portes, les fenêtres, jusqu'aux toits des maisons. Beaucoup de gens pleuraient, quelques-uns nous acclamèrent faiblement, d'autres plus hardis crièrent nos noms, mais la plupart surtout regardaient et regardaient encore : une joie profonde brillait dans leurs yeux. Depuis la porte jusqu'au cœur de la ville ce ne fut qu'un long soupir de satisfaction pendant notre parcours.

A l'Hôtel de Ville tout changea d'aspect. Les escaliers, les couloirs regorgeaient d'une masse de gens sans cesse en mouvement, criant, chantant, s'embrassant, dansant, gesticulant. La foule se rangea à notre passage et nous pûmes arriver jusqu'à l'antichambre où se tenait assis l'étincelant Nasir auprès de Nouri Shaalan, encadrés tous deux par Abd el Kader, mon vieil ennemi, et son frère Mohammed Saïd. Je m'arrêtai muet de surprise, mais Mohammed Saïd bondit en avant et cria que c'étaient eux, petit-fils de l'émir Abd el Kader, secondés par Shukri el Ayubi, du sang de Saladin, qui avaient formé, la veille, le Gouvernement et proclamé Hussein, roi des Arabes, à la barbe des Turcs et des Allemands humiliés.

Pendant qu'il pérorait de la sorte, je me tournai vers Shukri : celui-ci n'était pas un homme d'Etat, mais simplement un homme très aimé, presque un martyr aux yeux du peuple, en raison de tout ce qu'il avait souffert de la part de Jemal. Il m'expliqua que, dans tout Damas, seuls les Algériens avaient pris parti pour les Turcs jusqu'au moment où ils les virent s'enfuir ; alors, avec leurs compatriotes, faisant irruption dans le Comité de Fayçal réuni en séance secrète, ils en assumèrent brutalement le contrôle.

Ils n'étaient que des fanatiques, imbus d'idées théologiques et dépourvus de logique. Je me tournai vers Nasir avec l'intention de le pousser à mettre dès le début un frein à une pareille impudence, lorsqu'une diversion se produisit. La foule hurlante qui nous environnait se sépara brusquement comme si un bélier fonçait au milieu d'elle, les gens s'écartèrent à droite et à gauche bousculant chaises et tables et, dans le passage ainsi dégagé, retentit le rugissement d'une voix bien connue. Le silence se fit comme par enchantement.

Dans l'espace laissé libre, Auda abu Tayi et Sultan el Atrash, chef des Druses, se battaient furieusement. Les Arabes de leur suite accoururent tandis que, de mon côté, je me précipitai pour intervenir entre les combattants, bousculant dans ma hâte Mohammed el Dheilan qui s'était rapproché dans le même but. A nous deux, nous réussîmes à séparer les deux adversaires : je fis reculer Auda de quelques pas pendant que Hussein el Atrash faisait disparaître Sultan dans la foule et l'amenait dans une pièce voisine. Le calme rétabli, je cherchai des yeux Nasir et Abd el Kader afin de mettre un peu d'ordre dans leur Gouvernement : ils étaient partis. Les Algériens avaient persuadé à Nasir de venir prendre chez eux quelques rafraîchissements. Heureux hasard, car des soins plus pressants nous réclamaient. Il nous fallait prouver aux habitants que les anciens temps étaient bien finis et qu'un Gouvernement indigène tenait le pouvoir en mains : rien de mieux à cet effet que de confier à Shukri la charge de Gouverneur. En conséquence, nous montâmes dans la « Blue Mist » pour nous montrer ensemble à la population, car le fait seul d'avoir accru

l'autorité de Shukri serait pour les Damascènes un emblème de la révolution.

Lors de notre arrivée, une nuée de gens formaient la haie sur une étendue de quelques milles, pour nous souhaiter la bienvenue ; maintenant la foule avait décuplé, et plus encore. Dans cette ville d'un quart de million d'habitants, hommes, femmes et enfants, tous semblaient être descendus dans la rue ; notre simple approche enflammait les esprits. Une joie folle régnait dans Damas. Les hommes lançaient leurs turbans en l'air en guise d'acclamations, les femmes arrachaient leurs voiles. De leurs maisons, les gens jetaient dans les rues, à notre approche, des fleurs, des tapis, des tentures, les femmes se penchaient en riant aux éclats à travers les persiennes et nous arrosaient de parfums.

De pauvres derviches se faisaient nos valets de pied, ils couraient, devant, derrière les voitures, hurlant, se tailladant le corps avec frénésie, tandis que, dominant les cris perçants des femmes, s'épandait le grondement cadencé des voix d'hommes qui chantaient. Fayçal, Nasir, Shukri, Urens, tels étaient les noms qui s'élevaient par-dessus la foule, roulaient le long des squares, à travers les souks et les rues jusqu'à la porte de l'Est et, tournant autour des murs, revenaient au square Meidan, criés plus fort encore près de la citadelle où nous nous tenions.

On m'annonça l'arrivée de Chauvel. Nos autos se rencontrèrent dans les faubourgs du sud. Je lui décrivis l'agitation de la ville tout en expliquant que notre nouveau Gouvernement ne pourrait, avant le lendemain, assurer la bonne marche des services, mais qu'aussitôt après, je me présenterais à son bureau pour étudier ses besoins et les miens. Entre-temps, je prenais toutes responsabilités quant au maintient de l'ordre public. Je lui demandais seulement de garder ses troupes en dehors des murs, car, cette nuit, les habitants s'abandonneraient à un carnaval tel que la ville n'en avait pas vu depuis six cents ans, et l'hospitalité qu'elle donnerait aux troupes pourrait nuire à leur discipline.

37

Un embryon de gouvernement

Nous retournâmes, non sans difficultés, à l'Hôtel de Ville, prêts à nous batailler avec Abd el Kader, mais il n'était pas revenu. Je l'envoyai chercher ainsi que son frère et Nasir. Ceux-ci dormaient encore, me fit-on savoir sèchement. J'aurais bien dû en faire autant ! Au lieu de prendre quelque repos, nous étions là trois ou quatre qui avalions en toute hâte un repas de fortune dans un salon fastueux, assis sur des chaises dorées, autour d'une table dorée, mais branlante, sur des pieds également branlants.

J'expliquai sans détour au messager ma façon de penser. Il disparut et, au bout de quelques minutes, un cousin des Algériens vint, très agité, nous annoncer que ces derniers étaient en route. Il mentait effrontément, mais je fis semblant de le croire tout en lui déclarant qu'une demi-heure plus tard j'aurais été chercher des soldats britanniques et que je serais bien arrivé à découvrir les Algériens. Il repartit en courant et Nouri Shaalan me demanda tranquillement ce que je pensais faire.

Je déposerai Abd el Kader et Mohammed Saïd, lui répondis-je, et j'installerai Shukri à leur place jusqu'à l'arrivée de Fayçal. Ces mots furent glissés en douceur vu que je répugnais à blesser Nasir et, qu'en outre, je ne disposerais d'aucune force armée dans le cas où je rencontrerais de l'opposition. Nouri me demanda si les Anglais n'allaient pas venir. « Mais certainement, affirmai-je : le triste de l'affaire c'est qu'ensuite ils ne sauront plus s'en aller ! » Nouri réfléchit un instant et me dit : « Si vous agissez entièrement selon votre volonté, vous aurez très vite les Roualla à votre disposition ! » Et sans plus attendre, le vieillard sortit pour rassembler sa tribu à mon intention. Les Algériens, la menace dans les yeux, vinrent au rendez-vous avec leur garde du corps mais, sur leur route, ils rencontrèrent les hommes de la tribu de Nouri Shaalan massés dans une attitude plutôt

hostile. Nouri Saïd, de son côté, avait ses réguliers rassemblés dans le square et, à l'intérieur du palais, mes gardes, les risque-tout, flânaient dans l'antichambre. Ils virent que nous avions gagné la partie. La réunion n'en fut pas moins orageuse.

En tant que délégué de Fayçal, je prononçai l'annulation de leur Gouvernement civil de Damas et désignai Shukri Pacha Ayubi pour remplir les fonctions de gouverneur militaire ; Nouri Saïd aurait le commandement des troupes, Azmi serait son adjudant général et Jemil, chef de la Sûreté. Mohammed Saïd, d'un ton amer, me dénonça comme chrétien et comme Anglais ; il en appela à Nasir pour le soutenir.

Le pauvre Nasir, tout désemparé, ne pouvait qu'assister l'air navré à cette querelle entre ses amis. Abd el Kader bondit et me couvrit d'injures : il arriva en quelques instants au paroxysme de la colère. Les motifs qu'il invoquait paraissaient dénués de toute base logique, aussi n'y prêtai-je aucune attention. Mon sang-froid finit par l'exaspérer et soudain il se précipita en avant le sabre à la main.

Auda surgit comme un éclair et se jeta sur lui. Depuis le matin, le vieillard couvait son irritation, follement désireux d'en venir aux mains avec quelqu'un. Quelle satisfaction c'eût été pour lui que de déchirer un adversaire avec ses doigts pareils aux serres d'un aigle ! Abd el Kader fut dompté et Nouri Shaalan mit fin au débat en déclarant à l'assistance, houleuse et très nombreuse, que les Roualla étaient avec moi, qu'il n'y avait plus à discuter. Les Algériens se levèrent furieux et quittèrent la salle. J'étais convaincu qu'on allait s'emparer de leurs personnes et les massacrer. Mais, pour ma part, je n'avais pas peur qu'ils pussent nuire, et il m'eût été du reste impossible de donner aux Arabes l'exemple d'un assassinat comme mesure politique préventive.

Nous nous mîmes au travail. Nous désirions établir un Gouvernement arabe, assis sur des bases assez larges et qui en appelât suffisamment aux indigènes pour utiliser l'enthousiasme et l'esprit d'abnégation de la Révolte

à des fins pacifiques. Il nous fallait sauver quelques parcelles du prestige religieux de l'ancien Chef de l'Islam autour desquelles se rallieraient ces 90 % de la population qui s'étaient montrés trop fidèles à leurs croyances pour s'insurger : c'est sur de pareils fondements que devait reposer le nouvel Etat.

Les rebelles, surtout des rebelles victorieux, étaient nécessairement des sujets peu maniables et de pires administrateurs. Il fallait que Fayçal eût le pénible courage de se débarrasser de ses compagnons de guerre et de les remplacer par les éléments qui s'étaient montrés le plus utiles au Gouvernement Turc. Nasir n'était pas suffisamment versé dans la philosophie de la politique pour comprendre ces subtilités, mais Nouri Saïd savait, Nouri Shaalan également.

Ils réunirent vivement un premier noyau d'état-major et allèrent courageusement de l'avant. L'Histoire ne nous dit-elle pas que les gouvernements se succèdent et procèdent toujours suivant le même rythme : nominations, emplois, routine des services ! En premier lieu, la police : un Chef fut désigné et on lui choisit un personnel ; des districts furent délimités et on fixa provisoirement les traitements, les contrats de service, les uniformes, les responsabilités. La machine commença aussitôt à fonctionner. Bientôt surgirent des plaintes au sujet de l'approvisionnement d'eau. Les canalisations étaient polluées, encombrées de débris d'hommes et d'animaux morts. Un service d'inspection se mit à l'œuvre sans tarder avec des équipes d'ouvriers. Des prescriptions pour les cas urgents furent édictées.

La journée finissait, la population circulait dans les rues, tapageuse. Nous choisîmes un ingénieur pour diriger les usines municipales ; il fut chargé d'illuminer brillamment la ville ce même soir. Rien n'indiquerait mieux le retour de la paix que l'éclairage nocturne de la cité. Ainsi fut fait, et l'on peut attribuer en grande partie à cette mesure l'ordre qui ne cessa de régner pendant cette première soirée de la victoire. Les graves cheiks des

nombreux quartiers secondèrent de leur mieux les patrouilles de la police municipale.

Salubrité. – L'armée en déroute avait jonché les rues de détritus de toute sorte : on y voyait des camions, des autos, des bagages, du matériel, même des cadavres abandonnés. Le typhus, la dysenterie, la pellagre sévissaient chez les Turcs et les victimes de ces maladies contagieuses jalonnaient la ligne de retraite. Nouri organisa des équipes d'égoutiers qui procédèrent à un premier nettoyage des rues et des places par trop infectées ; il répartit les médecins dans les hôpitaux en leur promettant de distribuer dès le lendemain les médicaments et les vivres que l'on aurait pu se procurer.

Organisation d'une brigade de pompiers. – Les Allemands avaient détruit les pompes à incendies et les dépôts de l'armée brûlaient encore menaçant des quartiers entiers. L'on demandait à grands cris du matériel ; des hommes aptes à ce service furent enrôlés et envoyés immédiatement pour circonscrire le feu. Prisons. – Elles étaient vides de pensionnaires et de gardiens. Shukri en profita et proclama une amnistie pour tous délits politiques, civils et militaires. Les citoyens seraient désarmés ou tout au moins invités à ne pas se promener en armes. On débuta par une proclamation, puis on devait procéder par persuasion, en plaisantant aimablement les réfractaires à ces mesures, et terminer par une intervention sévère de la police. Trois ou quatre jours suffiraient pour réaliser en douceur toutes nos fins.

Œuvres hospitalières. – Depuis bien des jours déjà les indigents souffraient durement de la faim. On leur distribua les vivres légèrement endommagés qui se trouvaient encore dans les magasins ; mais la question de l'approvisionnement de la ville demeurait entière. Les habitants seraient peut-être exposés à mourir de faim dans deux jours, car il n'y avait plus rien dans Damas. Les villages des environs étaient bien en mesure de fournir des provisions, mais sous certaines conditions. Il fallait avant tout rétablir la confiance, assurer la sécurité des routes et remplacer les animaux de bât

qu'avaient enlevés les Turcs par d'autres bêtes prises dans le tas capturé. Les Britanniques se refusèrent à un partage général et nous dûmes nous séparer de nos propres bêtes qui constituaient le convoi de l'armée.

L'on avait besoin du chemin de fer pour l'approvisionnement courant de la cité. Il fallait trouver des aiguilleurs, des chefs de train, des chauffeurs, des agents d'exploitation et les réengager immédiatement. Ensuite, les télégraphes. Le personnel courant se recruterait sans peine, mais les chefs de service manquaient. De plus, les lignes réclamaient une sérieuse remise en état. La poste pouvait attendre un jour ou deux. Ce qui pressait le plus, c'était des logements pour nous et les Britanniques, ainsi que la reprise du commerce, la réouverture des magasins, leur réapprovisionnement et enfin une monnaie saine.

La monnaie ne valait plus rien. Les Australiens avaient pillé des millions de billets turcs, seule monnaie courante, et ils dépensaient tant à tort et à travers que ce papier était actuellement sans valeur. Un soldat donnait facilement à un gamin qui lui tenait son cheval pendant trois minutes, un billet de 500 francs. Young essaya de ses aptitudes économiques en tâchant de rétablir le crédit avec les derniers restes de notre or d'Akaba, mais il fallait fixer un nouveau barême des prix, ce qui impliquait une presse à imprimer, et, dès qu'on put disposer de celle-ci, la population réclama un journal. De plus, en tant qu'héritiers du Gouvernement turc, les Arabes devaient maintenir à jour les registres du fisc, ceux du cadastre et celui des habitants, et tout cela pendant que l'ancien personnel prenait de joyeuses vacances.

L'on vint nous déranger pour des réquisitions pendant que nous étions encore à moitié affamés. Chauvel manquait de fourrages pour ses 4 000 chevaux : si on ne lui donnait satisfaction, il irait lui-même en chercher et, du coup, ce foyer de liberté nouvellement allumé s'éteindrait comme un feu de paille. L'état de la Syrie dépendait du bon plaisir de

Chauvel ; or nous ne devions nous attendre à aucune indulgence dans sa manière d'agir.

Bref, ce fut une soirée des plus occupées. Nous arrivâmes quand même à terminer à peu près tout, en déléguant à la hâte des pouvoirs – trop souvent à des gens qui n'en étaient pas dignes – et en réduisant à un minimum, provisoire, notre personnel. Stirling le suave, Young le capable et Kirkbride l'expéditif aiguillonnèrent de leur mieux l'intelligence des officiers arabes tous disposés à s'ouvrir aux idées nouvelles.

Notre premier but visait à édifier une façade plutôt qu'un édifice entier. Le travail fut conduit avec une telle frénésie que lorsque je quittai Damas le 4 octobre, les Syriens avaient un Gouvernement *de facto* qui dura deux ans sans aucun appui étranger, dans un pays occupé, dévasté par la guerre, et à l'encontre de la volonté d'importants éléments parmi les Alliés.

Plus tard, dans la soirée, assis solitaire dans ma chambre, je cherchais dans ma tête où bourdonnaient encore les turbulents souvenirs de la journée, quelle serait la voie la plus sûre pour ce peuple de Syrie, lorsque les muezzins commencèrent à lancer leur appel à la prière du soir, à travers la brume de la nuit, au-dessus des illuminations de la cité en fête. L'une des voix, au timbre particulièrement doux, venant du minaret d'une mosquée voisine, chantait sa cantilène presque en face de ma fenêtre. Inconsciemment je distinguais ses paroles : « Dieu est grand ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! Venez à la prière, venez à la prière, venez ! Dieu seul est grand ! Il n'y a pas d'autres dieu que Dieu ! »

L'homme termina en baissant la voix de deux tons comme s'il parlait, puis ajouta doucement : « Et il est très bon pour nous en ce jour, ô peuple de Damas ! » Les clameurs cessèrent : tous les croyants obéissaient à l'appel de la prière en cette soirée, la première soirée de parfaite liberté.

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur